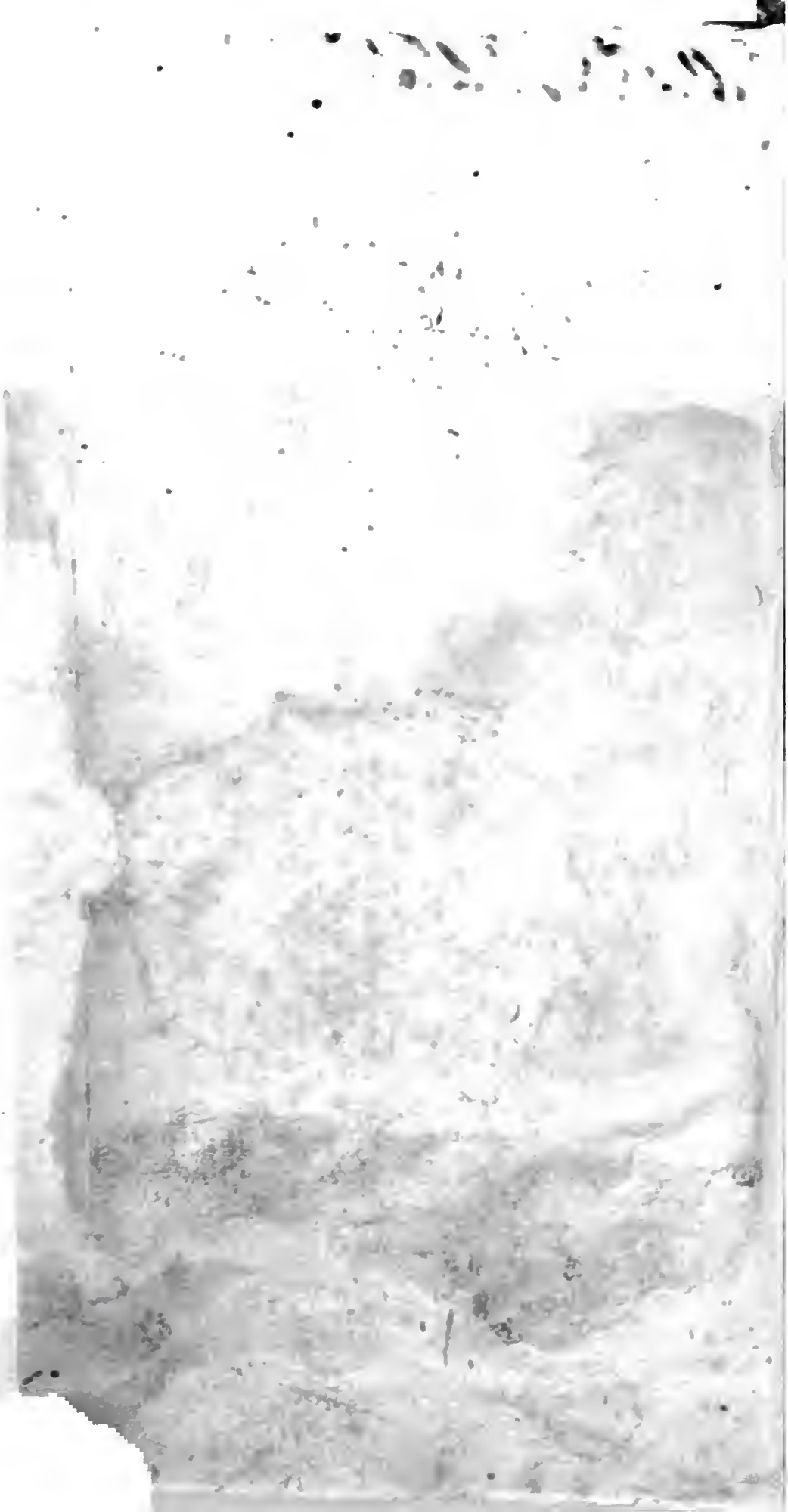
NAZIONALE VITT. EMANUELE
12
18 B
31

Bibliothq. de M.r Nicolas Liard à Pontoise

12
1 K B
31

A AMSTERDAM
Chez Antoine Miche[illegible] 1658.

Privilege



BIBL. VITTORIO EMANUELE

A

MONSEIGNEVR

SEGVIER

CHANCELIER

DE FRANCE.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

MONSEIGNEVR,

Ce ne vous eſt pas vne
oſe nouuelle les
ets

effets & les desordres que causent les Passions, puisque la Iustice que vous rendez n'a point de plus ordinaire occupation que de les entendre & de les condamner: Mais c'est vne chose inouïe que l'on vous en demande la protection ; qu'on les vueille autoriser par vous mesme ; Et que l'on se serue de vostre nom pour les faire passer dans le Public & leur donner vne approbation generale. C'est pourtant, MONSEIGNEVR, ce que ie fais aujourd'huy en vous dédiant cet Ouurage ; ie vous [illegible] ecteur des ex-

cez

cez que j'y repreſente ; ie dis meſme que vous en eſtes en quelque façon l'auteur, puiſque vos commandemens les ont fait naiſtre ; Et par vne hardieſſe qui n'a point d'exemple, j'employe l'illuſtre nom DES SEGVIERS pour eſtre l'appuy des vices, & les faïs paroiſtre au jour auec le meſme auantage dont la vertu ſe tiendroit fort honorée. Il eſt vray qu'ils ne ſont pas de la nature de ceux qui corrompent les mœurs & qui craignent la ſeuerité des loix: Ce n'en ſont que les Images & les Figures, qui peuuent eſtre receuës com[illegible]elles

 des

des Monſtres & des Tyrans, & qui ne vous doiuent pas eſtre moins agreables à voir, que les Portraits des vaincus ont accouſtumé de l'eſtre aux vainqueurs. Mais quoy que ma temerité deuienne par là moins odieuſe, ie voy bien qu'elle n'en eſt pas plus excuſable ; Et que vous me blaſmerez touſiours d'auoir prophané voſtre Nom en le meſlant parmy tant de defaus ; d'auoir expoſé à vos yeux des choſes dont l'art n'eſt guere moins vicieux que la matiere ; Et d'auoir creu que ie pouuois vous dire [illegible] choſe de nouueau

ſur

ſur vn ſuiet dont vous n'ignorez rien que le mauuais vſage. S'il plaiſt neantmoins à voſtre Grandeur de ſe ſouuenir qu'elle eſt l'obiet de toutes mes penſees ; que ie ne puis rien faire qui ne porte les marques de ſes bien-faits ; Et que meſme les Tempeſtes que ie fais voir icy, ſont les effets du calme & de la tranquillité qu'elle m'a procurée : Elle verra bien que c'eſt autant par neceſſité que par eſlection, que ie luy conſacre ce petit Ouurage ; Et que me trouuant obligé de publier le reſſentiment que i'ay des faueurs extrê-

BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
12
18 B
31

LES CHARACTERES
DES PASSIONS.
Par le Sr. de la Chambre,
Medecin de Monseigneur
le Chancelier.
A AMSTERDAM
Chez Antoine Michel
1658.

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

A

MONSEIGNEVR

SEGVIER

CHANCELIER

DE FRANCE.

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

MONSEIGNEVR,

Ce ne vous eſt pas vne choſe nouuelle [illegible] les [illegible]ets

effets & les desordres que causent les Passions, puisque la Iustice que vous rendez n'a point de plus ordinaire occupation que de les entendre & de les condamner: Mais c'est vne chose inouïe que l'on vous en demande la protection ; qu'on les vueille autoriser par vous mesme ; Et que l'on se serue de vostre nom pour les faire passer dans le Public & leur donner vne approbation generale. C'est pourtant, MONSEIGNEVR, ce que ie fais aujourd'huy en vous dédiant cet Ouurage ; ie vous [illegible] ecteur des excez

cez que j'y repreſente ; ie dis meſme que vous en eſtes en quelque façon l'auteur, puiſque vos commandemens les ont fait naiſtre ; Et par vne hardieſſe qui n'a point d'exemple, j'employe l'illuſtre nom DES SEGVIERS pour eſtre l'appuy des vices, & les faïs paroiſtre au jour auec le meſme auantage dont la vertu ſe tiendroit fort honorée. Il eſt vray qu'ils ne ſont pas de la nature de ceux qui corrompent les mœurs & qui craignent la ſeuerité des loix: Ce n'en ſont que les Images & les Figures, qui peuuent eſtre receuës com[illegible]elles

 des

des Monſtres & des Tyrans, & qui ne vous doiuent pas eſtre moins agreables à voir, que les Portraits des vaincus ont accouſtumé de l'eſtre aux vainqueurs. Mais quoy que ma temerité deuienne par là moins odieuſe, ie voy bien qu'elle n'en eſt pas plus excuſable ; Et que vous me blaſmerez touſiours d'auoir prophané voſtre Nom en le meſlant parmy tant de defaus ; d'auoir expoſé à vos yeux des choſes dont l'art n'eſt guere moins vicieux que la matiere ; Et d'auoir creu que ie pouuois vous dire [illegible] choſe de nouueau

ſur

ſur vn ſuiet dont vous n'ignorez rien que le mauuais vſage. S'il plaiſt neantmoins à voſtre Grandeur de ſe ſouuenir qu'elle eſt l'obiet de toutes mes penſees ; que ie ne puis rien faire qui ne porte les marques de ſes bien-faits ; Et que meſme les Tempeſtes que ie fais voir icy, ſont les effets du calme & de la tranquillité qu'elle m'a procurée : Elle verra bien que c'eſt autant par neceſſité que par eſlection, que ie luy conſacre ce petit Ouurage ; Et que me trouuant obligé de publier le reſſentiment que i'ay des faueurs extrê-

trêmes dont elle m'a comblé, ie deuois apprendre dans les Passions violentes la maniere d'exprimer celle que i'ay d'estre toute ma vie,

MONSEIGNEVR,

De Vostre Grandeur,

Le tres-humble, tres-obeïssant,
& tres-fidelle seruiteur,

LA CHAMBRE.

AD-

ADVIS NECESSAIRE AV LECTEVR.

CE que je te donne icy n'eſt qu'vne petite partie d'vn grand deſſein, où je veux examiner les Paſſions, les Vertus & les Vices, les Mœurs & les Couſtumes des Peuples, les diuerſes Inclinations des hommes, leurs Temperamens, les Traits de leur viſage; en vn mot, où ie pretends mettre ce que la Medecine, la Morale & la Politique ont de plus rare & de plus excellent. Ie ſçay bien que tu penſes deſia, qu'il y a de la temerité dans cette entrepriſe, qu'elle eſt au deſſus de mes forces, & qu'il n'y a pas d'apparence que ie puiſſe venir à bout d'vn Ouurage, dont les moindres pieces ont eſtonné les plus grands Hommes des ſiecles paſſez. Mais

ceux-cy ſont enclins. Enfin la cinquiéme *& la derniere s'appelle Syllogiſtique, parce que ſans ſe ſeruir des ſignes particuliers qui ont accouſtumé de deſigner les mœurs des perſonnes, elle les deſcouure par diſcours & par raiſonnement. Ce qui ſe fait par deux moyens principaux; Le premier eſt la connoiſſance des Temperamens; car ſans ſçauoir les ſignes de l'Inclination que l'on a pour la Colere, pourueu que l'on connoiſſe qu'vn homme eſt bilieux, on peut dire qu'il eſt enclin à cette Paſſion: Le ſecond eſt le plus ingenieux, & ſe tire de la Connexion & de l'enchaiſnement que les Paſſions & les Habitudes ont entr'elles: Ainſi quand on ſçait qu'vn homme eſt timide, on peut aſſeurer qu'il a inclination à l'auarice, qu'il eſt artificieux & diſſimulé, qu'il a accouſtumé de parler auec douceur & ſoumiſſion, qu'il eſt ſoupçonneux, incredule, mauuais amy, & autres ſemblables. Et bien que l'on ne remarque point de ſignes particuliers de toutes ces dernieres qualitez, on ne laiſſe*

pas

pas de juger qu'elles s'y trouuent, parce que l'on a conneu le principe d'où elles prennent leur origine.

Voila les premiers traits sur lesquels il faut conduire le Plan de ce grand Ouurage que nous desseignons : Car comme toutes ces Regles sont fondées sur le rapport que les Hommes ont auec d'autres choses, il est impossible de s'en bien seruir, si on n'a la connoissance de ces choses-là ; Et il est inutile de dire que quelqu'vn est enclin à telle passion, parce qu'il en a le Charactere, si on ne sçait quel est ce Charactere. Il faut donc faire autant de Traitez qu'il y a de fondemens de ces Regles generales, & diuiser tout cet Ouurage en sept Parties.

La I, *traitera des Characteres des Passions, des Vertus, & des Vices.*

La II, *de la Nature des Animaux qui peuuent seruir à cette science.*

La III, *de la Beauté des Hommes & des Femmes, & des inclinations qui les suiuent.*

La IV, *de la difference des Corps & des Mœurs des peuples.*

La V, *des Temperamens & des effets qu'ils cauſent dans l'Ame & ſur le Corps.*

La VI, *de la Connexion que les Paſſions & les Habitudes ont entr'elles.*

La VII *mettra en ordre tous les ſignes qui auront eſté puiſez de ces grandes ſources, en apprendra l'vſage, & donnera enfin* L'ART DE CONNOISTRE LES HOMMES.

Aprés cela, Lecteur, tu verras bien pourquoy j'ay entrepris les Caracteres des Paſſions, *& pourquoy j'en fais l'entrée & le frontiſpice de mon Ouurage. Mais parce que j'y tiens vn ordre aſſez particulier, ie croy qu'il eſt encor à propos de te dire les raiſons qui m'ont obligé à le ſuiure.*

Ie ſuppoſe donc que les Paſſions ſont des mouuemens de l'Appetit, par leſquels l'ame taſche de s'approcher du bien & de s'eſloigner du mal; Et qu'il y a deux Appetits dans l'Homme, le Senſitif, & l'Intellectuel qui eſt la Volonté. Toutes

tes les actions de l'Appetit Senſitif ſont appellées Paſſions ; dautant que l'ame eſt agitée par elles & que le Corps pâtit & s'altere ſenſiblement dans ſes mouuemens : Mais toutes les actions de la Volonté quoy que ce ſoient des mouuemens, ne portent pas le nom des Paſſions : Car elle en a de deux ſortes, les vnes qui ne ſe font pas pour celuy qui agit, mais pour autruy, comme ſont les actions juſtes & injuſtes : Les autres qui ſe font ſeulement pour celuy qui agit, telle qu'eſt l'Amour, la Haine, l'Orgueil & les autres mouuemens de la Volonté. Les premieres ſont ſimplement nommées Actions ou Operations : Les autres ſont appellées Paſſions, à cauſe de la reſſemblance qu'elles ont auec les eſmotions de l'Appetit. En effet, les mouuemens que la Volonté fait pour le bien & pour le mal qui la regardent, ſont tout-à-fait ſemblables à ceux de l'Appetit, ſi on ne conſidere point l'alteration du corps qui accompagne ces dernieres, & qui ne fait point partie de l'eſ-

ſence de la paſſion, n'en eſtant que l'effet : Car la volonté ayme & hait, ſe réjouït & s'attriſte, craint & eſpere de la meſme façon que l'Appetit, & a comme luy ſa partie concupiſcible & iraſcible. Quoy qu'il en ſoit, les Paſſions Humaines, ſoit qu'elles s'eſleuent dans la volonté; ſoit qu'elles ſe forment dans l'appetit ſenſitif, ſont de deux ſortes : Car les vnes ſont Simples *qui ne ſe trouuent que dans la partie Concupiſcible ou dans l'Iraſcible : Les autres ſont* Mixtes *qui procedent des deux enſemble.*

Les Simples *qui appartiennent à la partie Concupiſcible, regardent le bien ou le mal, ſans conſiderer s'il y a de la difficulté à le rechercher ou à le fuïr; & ſont,*

L'Amour.
La Haine.
Le Deſir.
L'Auerſion.
Le Plaiſir.
La Douleur.

Celles qui appartiennent à l'Iraſcible, con-

conſiderent la difficulté qu'il y a à pourſuiure le bien ou à s'eſloigner du mal ; & ſont,

L'Eſperance.
Le Deſeſpoir.
La Hardieſſe.
La Crainte.
La Colere.

Les Paſſions Mixtes *les plus conſiderables ſont,*

La Honte.
L'Impudence.
La Pitié.
L'Indignation.
L'Enuie.
L'Emulation.
La Ialouſie.
Le Repentir.
L'Eſtonnement.

Car la Honte *eſt vn meſlange de la Douleur & de la Crainte que donne l'Infamie.* L'Impudence *ſe fait du Plaiſir & de la Hardieſſe que l'on a de faire des choſes des-honneſtes.* L'Indignation *vient de la Colere*

& de la Douleur que l'on a de voir arriuer du bien ou du mal à ceux qui en ſont indignes. La Pitié *procede de la Triſteſſe que les maux d'autruy nous font reſſentir, & de l'Apprehenſion de tomber aux meſmes afflictions.* L'enuie *vient de la Douleur & de quelque Deſeſpoir de poſſeder le Bien qui arriue à quelqu'vn.* Pour l'Emulation, *elle naiſt du regret de n'auoir pas les perfections que l'on reconnoiſt aux autres, & de l'eſperance d'y arriuer.* La Ialouſie *eſt vne confuſion d'Amour, de Haine, de Crainte & de Deſeſpoir.* Le Repentir *vient de la Triſteſſe que l'on reſſent d'auoir mal fait, & de l'eſperance du pardon.* Enfin l'Eſtonnement *eſt meſlé de Surpriſe, de Crainte, de Douleur, & de Deſeſpoir, comme ie feray voir dans les Characteres de chacune de ces Paſſions.*

Suiuant cette Methode, ie traiteray premierement des Paſſions Simples, & en ſuite de celles qui ſont Mixtes: Et parce

parce qu'entre les Paſſions Simples, il y en a qui tendent au bien, d'autres qui attaquent le mal, & d'autres qui le fuyent; j'ay creu qu'au lieu de les ranger comme on fait ordinairement auec leurs contraires, il eſtoit plus à propos de les examiner en cet ordre; parce que naturellement elles le gardent en leur production, & que celles d'vn meſme genre ſe tiennent ordinairement compagnie; Et parce que leurs mouuemens ayant beaucoup de conuenance enſemble ſe font connoiſtre l'vn l'autre, & forment ainſi des Idées de chaque Paſſion plus parfaites que ſi on les meſloit auec leurs contraires. Tu verras donc icy les Paſſions qui ont le bien pour objet, ſçauoir eſt l'Amour, la Ioye, le Riz, le Deſir, & l'Eſperance: *Car ie ne conſidere pas le Riz comme vn pur effet corporel; mais j'y comprens l'eſmotion de l'ame qui le cauſe, & en cette conſideration il peut paſſer pour vne paſſion particuliere, & pour vne eſpece de la Ioye. Ne t'arreſte pas pourtant*

tant à cela, il eſt indifferent pour mon deſſein que c'en ſoit vne, ou que ce n'en ſoit que l'effet : Il y a beaucoup de choſes que ie n'examine pas icy auec la ſeuerité de l'Eſchole : Ie diſtingue quelquefois celles qu'elle n'a point ſeparées ; ie confonds ſouuent celles qu'elle croit eſtre differentes. Cela ne m'arriue pourtant iamais que ie n'y ſois contraint par la neceſſité de mon ſuiet qui ne me permet pas touſiours de m'eſtendre, ou par le defaut de noſtre langue qui ſe trouue pauure & ſterile dans les diſcours Dogmatiques. Tu verras bien les endroits où ie trahis ſa pureté & ſon elegance par les termes de la Medecine qu'elle n'a pas encore autoriſez, & dont i'ay eſté contraint de me ſeruir.

Au reſte chaque Paſſion ſera diuiſée en quatre Parties *principales.* La premiere *en ſera voir la deſcription.* La ſeconde *montrera quelle eſt ſa nature.* La troiſieſme *quel mouuement elle cauſe dans les Eſprits, & dans les Humeurs.* La quatrieſme *deſcouurira les*

cauſes

cauſes de tous ſes effets. Il y en aura vne cinquieſme *dans l'Amour, où ie cherche la Nature de la Beauté en general, & pourquoy elle ſe fait aymer. Peut-eſtre que là & en beaucoup d'autres endroits, tu ne trouueras pas toute la ſatisfaction que tu t'en ſeras promiſe, & que tu me blaſmeras d'auoir obſcurcy des choſes qui ſemblent ſi claires, par des difficultez dont on ne s'eſtoit point encor aduiſé. Mais auant que de me condamner, ſouuiens toy que ce que nous penſons le mieux ſçauoir, eſt ſouuent ce que nous connoiſſons le moins; que la meilleure partie de nous-meſmes nous eſt inconnuë; que nous en ignorons la nature & les mouuemens, & qu'il eſt bien difficile de penetrer dans ſes abyſmes qu'on n'y rencontre de grandes obſcuritez. I'y ay neantmoins porté toute la lumiere qu'il m'a eſté poſſible, & ſi ie ne me trompe, elle eſt aſſez grande pour te faire remarquer toutes les nouuelles obſeruations que ie penſe y auoir faites. Si elles ſont iuſtes, ie m'aſſeure que tu ne*

les

les eſtimeras pas moins que ces nouuelles eſtoiles que l'on a deſcouuertes depuis peu, puiſque nous auons plus d'intereſt à nous connoiſtre nous meſmes, que les choſes qui ſont hors de nous. Que ſi ie n'y ay pas bien reüſſi, c'eſt touſiours beaucoup d'auoir monſtré le chemin, & d'auoir marqué les lieux où il faut aller.

Ce n'eſt pas pourtant que ie croye eſtre le premier qui aie pris garde à ce qui manquoit à l'entiere connoiſſance des Paſſions : Il y a eu tant de grands Eſprits qui ont trauaillé ſur cette matiere, qu'il eſt impoſſible qu'ils n'ayent veu mieux que moy ce qu'il y falloit adiouſter : Mais comme ce ſont des Actions communes à l'ame & au corps, & qu'il faut que la Medecine & la Philoſophie Morale ſe ſecourent l'vne l'autre pour en parler bien exactement, il eſt arriué que ceux qui l'ont voulu entreprendre ne les y ont pu employer toutes deux, & que ceux qui le pouuoient faire, ont eu d'autres deſſeins qui les ont empeſché de nous deſcouurir la nature

ture de ces choſes, dont le bon ou le mauuais vſage fait tout le bon-heur ou le mal-heur de la vie. En effet, ſi elles ſont bien reglées, elles forment les vertus & conſeruent la ſanté; mais ſi elles vont dans l'excez, ce ſont les ſources d'où les deſordres de l'ame & du corps prennent leur origine; Et qui voudra conſiderer tout ce grand nombre de maladies dont la vie des Hommes eſt à tous momens attaquée, & ces differentes manieres par leſquelles elle a de couſtume de ſe perdre, n'en trouuera guere qui n'ait pour premiere cauſe quelqu'vne des Paſſions de l'ame: De ſorte que ie puis dire que les plus vtiles parties de la ſageſſe & de la Medecine, n'ont pas eſté juſques icy exactement traitées; Et que ſi ie leur ay voulu donner quelque partie de mes ſoins & de mon petit trauail, ie ne me ſuis pas ſi fort eſloigné de mon deuoir & de ma profeſſion, comme quelques-vns ſe pourroient imaginer. Enfin, quelque ſuccez que puiſſe auoir mon entrepriſe, elle merite

merite à mon aduis quelque approbation ou quelque excuſe : Et, Lecteur, il me faut l'vne ou l'autre pour m'obliger à la pourſuiure. En vn mot, ſi ton jugement m'eſt fauorable, il me va donner bien de la gloire & bien de la peine.

LES

LES CHARACTERES DES PASSIONS.

CHAPITRE PREMIER.

Quels ſont les Characteres des Paſſions en general.

LA Nature ayant deſtiné l'homme pour la vie Ciuile, ne s'eſt pas contentée de luy auoir donné la langue pour deſcouurir ſes intentions ; elle a encore voulu imprimer ſur ſon front & dans ſes yeux les Images de ſes penſées ; afin que s'il arriuoit que ſa parole vint à démentir ſon cœur, ſon viſage peuſt démentir ſa parole. En effect quelques ſecrets que ſoient les mouuemens de ſon ame, quelque ſoin qu'il prenne de les cacher, ils ne ſont pas pluſtoſt formez qu'ils paroiſſent ſur ſon viſage ; Et le trouble qu'ils y cauſent eſt quelquefois ſi grand, que l'on peut dire que ce ſont veritablement des tempeſtes qui ſont plus violantes au riuage qu'en pleine mer; Et que celuy qui don-

noit aduis de conſulter ſon miroir dans la cholere, auoit raiſon de croire que les paſſions ſe deuoient mieux connoiſtre dans les yeux que dans l'ame meſme. Mais ce qui eſt de plus merueilleux, les Actions que la vertu & le vice font naiſtre ſe deſcouurent de la meſme ſorte; Et bien que la bonté & la malice qu'elles ont, ſemblent n'auoir point de commerce auec le corps, elles luy en laiſſent pourtant ie ne ſçay quelles images; Et ſans que l'ame s'apperçoiue meſme de ce qu'elle fait, elle diſpoſe les parties en telle maniere, que par le maintien & la contenance qu'elles prennent, on peut juger ſi ſes actions ſont bonnes ou mauuaiſes. Enfin l'entendement ne ſçauroit agir ſi ſecretement que les ſens ne s'en apperçoiuent: S'il eſleue ſes penſées, s'il ſe recueille en luy-meſme; le regard deuient fixe, l'oreille n'entend point, il ſe fait enfin vne generale ſuſpenſion des ſens & du mouuement: Et ſoit que l'ame ne puiſſe vacquer en meſme temps à des fonctions ſi differentes; ſoit que la partie inferieure reſpecte & ne veuille pas deſtourner ſa maiſtreſſe, on connoiſt que celle-cy eſt occupée quand l'autre ne trauaille point.

C'eſt donc vne choſe certaine, que le corps s'altere & ſe change quand l'ame s'eſmeut, & que celle-cy ne fait preſque point d'actions qu'elle ne luy en imprime les marques, que l'on peut appeller Characteres, puis qu'ils en ſont les effets, & qu'ils en portent l'image & la figure.

Or parce que la premiere regle de la Phyſionomie eſt fondée ſur ces Characteres, & qu'elle s'en ſert pour deſcouurir les inclinations, aſſeurant que ceux qui ont naturellement le meſme air & la meſme contenance qui accompagnent les actions Morales, ſont enclins aux meſmes actions: Le deſſein que nous auons pris, veut que nous propoſions

posions icy les Characteres particuliers de toutes les Passions, & en suite ceux des Vertus & des Vices. Mais auparauant il faut sçauoir en quoy consistent ces Characteres, & quelles en sont les causes.

LES CHARACTERES des Passions & des habitudes estans les marques des mouuemens & des dessеins de l'ame, en sont aussi les effets, comme nous auons dit: mais parce qu'il y a deux sortes de ces effets, ceux qui se font en l'ame, & ceux qui se font sur le corps: Il y a aussi deux sortes de Characteres, dont les vns sont *Moraux*, & les autres *Corporels*. Car si l'on considere vn homme qui est en cholere; la violance paroist en toutes ses actions, ses paroles sont pleines d'injures & de menaces, il crie, il court, il frappe, la raison & les remonstrances l'offencent, & il ne connoist plus d'amis que ceux qui fauorisent sa passion. D'vn autre costé son visage s'enflamme, ses yeux estincelent, son front se ride, ses paroles s'entrecoupent, sa voix deuient affreuse, son regard farouche, & tout son maintien furieux. Voila donc deux sortes d'effets, & deux sortes de Characteres, dont les vns consistent aux actions Morales, & les autres au changement & en l'alteration du corps.

Il faut voir maintenant quelles sont ces Actions & quel est ce Changement: car toutes les Actions Morales ne peuuent pas seruir de Characteres, autrement il y en auroit qui seroient les Characteres d'elles-mesmes, puisque les Passions & les Vertus sont des Actions Morales.

Pour leuer cette difficulté, il faut remarquer que l'essence des Actions humaines consiste dans l'esmotion interieure que l'obiect forme dans l'appetit, & que toutes les choses qui se font en suite, ne sont que des ruisseaux qui découlent

de cette ſource. Ainſi la Cholere n'eſt rien qu'vn appetit de vengeance ; Et en ſuite de cette eſmotion l'ame produit les actions exterieures qui peuuent ſeruir à ce deſſein, comme les menaces, les coups & les autres violances que nous appellons Characteres, parce qu'elles expriment & deſcouurent l'alteration & le mouuement interieur de l'appetit.

Mais il y a encore icy vne autre choſe à conſiderer ; c'eſt que quand nous parlons des Paſſions, des Vertus ou des Vices, nous ne les conceuons pas comme des qualitez ou des actions ſimples ; mais comme des qualitez & des actions complepletes, qui ſont accompagnées de beaucoup d'autres, & qui toutes neantmoins tendent à vne fin principale que l'ame s'eſt propoſée. Car bien que l'Amour, à proprement parler, ne ſoit qu'vne ſimple eſmotion de l'ame, par laquelle elle s'vnit à ce qui eſt aymable : Ce n'eſt pas là pourtant l'idée entiere que nous nous en formons : Nous la conſiderons comme vne Paſſion qui a pour object la Beauté, & qui pour la poſſeder employe le deſir, l'eſperance, le plaiſir, &c : De meſme la Iuſtice eſt vne ferme volonté de rendre à chacun ce qui luy appartient ; mais pour l'effectuer elle ſe ſert de la Prudence qui luy fait conſiderer la qualité des perſonnes, le temps, les lieux & les autres circonſtances : Elle ſe ſert de la Temperance & de la Force pour moderer les paſſions qui viennent ſouuent trauerſer ſon deſſein : Et bien que ce ſoient des actions qui ne luy appartiennent pas preciſément, elle ne laiſſe pas de ſe les approprier, parce qu'elles ſeruent à ſa fin principale. Or toutes ces actions empruntées & poſterieures ſont encore partie des Characteres Moraux, parce qu'elles deſignent la paſſion ou l'habitude principale qui eſt la

ſource

ſource & la premiere cauſe d'où elles deriuent.

Il y a bien plus de difficulté à dire en quoy conſiſtent les *Characteres Corporels*, & quelle intention a la Nature en les formant. On void bien que chaque Paſſion apporte ie ne ſçay quel Air ſur le viſage, & que la vertu fait couler dans ſes actions vne certaine grace & vne contenance agreable qui ne ſe trouue pas dans les vicieuſes. Mais comme on a tousjours appellé cela *Le ie ne ſçay quoy*, il ſemble qu'on ait auſſi voulu enſeigner que l'on ne pouuoit dire ce que c'eſt. Car ie ſuppoſe, comme il eſt veritable, que les Characteres que nous cherchons, ne ſont autre choſe que l'*Air* dont nous venons de parler: Or il ſe trouue en tant de choſes differentes, qu'il eſt preſque impoſſible de marquer ce qu'elles ont de commun, où l'on puiſſe eſtablir ſon eſſence. Car il ſe rencontre le plus ſouuent dans le mouuement des parties; & quelquesvns ont creu que l'*Air* n'eſtoit rien que ce mouuement: Mais il eſt bien certain qu'il y a vn Air fixe & naturel, où les parties ne ſe meuuent point & qui n'eſt pas vn effet des eſmotions de l'ame. Ainſi il y auroit plus d'apparence que cét Air ne fuſt autre choſe qu'vn certain rapport des parties entr'elles, qui vient de la ſituation qu'elles prennent quand elles ſe meuuent ou qu'elles ſe repoſent. Mais cela ne ſuffit pas encore, puis que la Couleur qui n'eſt point compriſe dans ce rapport, fait partie de l'air du viſage; & que la rougeur eſt vn des principaux Characteres de la honte, comme la pâleur l'eſt de la crainte. Cecy meſme accroiſt la difficulté; puis qu'en definiſſant la Beauté, on dit que c'eſt vne juſte proportion des parties accompagnée d'vne couleur agreable & de la grace; & que l'on conſidere

ſidere la couleur & la grace comme deux choſes differentes ; Car la Grace n'eſt autre choſe qu'vn Air agreable, voire meſme l'vſage l'applique ſouuent à celuy qui ne l'eſt pas, quand on dit qu'vn homme a mauuaiſe grace; & en ce cas la Grace eſt vne meſme choſe que l'Air.

Pour ſçauoir donc quel eſt cét *Air* merueilleux où la ſerenité & les orages de l'ame paroiſſent ; Il faut premierement remarquer que l'Air des perſonnes ſe reconnoiſt dans leurs portraits ; que la grace d'vn beau viſage ſe laiſſe exprimer par les couleurs ; & qu'il faut par conſequent que ce ſoit quelque choſe qui s'arreſte & qui ne fuye point, puis qu'il n'y a que les choſes ſtables & permanentes ſur qui la Peinture ait du pouuoir, & que de tous les objets viſibles, il n'y a que le mouuement qui ne s'aſſujettiſſe point au pinceau. Or il eſt impoſſible de trouuer quelque choſe de ſtable qui ſoit commun aux choſes viuantes & à leurs portraits, que la figure & la couleur des parties : & partant il ſemble que c'eſt là où l'Air doit eſtre placé. Mais parce qu'il y a encore quelque autre choſe dans la Grace où la Peinture ne ſçauroit atteindre, & qu'il y a vne certaine viuacité qu'elle ne peut arreſter ſur ſa toile ; Il y a raiſon pour croire que le mouuement ſert encore à la grace, que c'eſt luy qui rend la beauté viue & picquante, & que ſans luy elle eſt fade, morte & ſans attraits. En effet on ne peut douter que le mouuement des parties ne faſſe quelque choſe de cette viuacité, puis qu'il fait partie de leur perfection. Mais parce qu'apres qu'il eſt ceſſé, il y a encore vn ie ne ſçay quoy qui demeure ſur le viſage ; & que l'on void briller dans les yeux vn certain eſclat qui ne deſpend point de leur figure, de leur mouuement ou de leur couleur ; Il faut aſſeurément adjouſter à tout cela quelque ſecrete influence

fluence qui ſe jette dans les yeux, & qui ſe reſpande ſur les parties du viſage. Et ſans doute apres auoir bien recherché ce que ſe peut eſtre, on trouuera que ce ſont les eſprits que l'ame enuoye continuellement en ces lieux, & qui y laiſſent l'eſclat de la lumiere naturelle qu'ils ont. Et de fait il y a des viſages qui de pres ſemblent auoir la couleur aſſez bonne, qui de loing paroiſſent l'auoir fort mauuaiſe; parce que les eſprits ne l'animent pas & que l'eſclat qu'ils luy donnent eſt ſi foible, que les eſpeces n'en peuuent eſtre portées bien loing & laiſſent ainſi celles de la couleur plus ternies.

La *Grace* ſe trouue donc dans la couleur, dans la figure & dans le mouuement des parties & des eſprits: mais cela ne veut pas pourtant dire que toutes ces choſes ſoient la Grace; car ſi elles eſtoient en d'autres ſujets que dans l'homme, elles ne ſeroient pas agreables; & la couleur verte qui eſt la plus parfaite de toutes, feroit vne difformité affreuſe ſi elle ſe trouuoit ſur vn viſage. Il faut donc que comme les Sons ne ſont pas agreables d'eux-meſmes, mais en tant qu'ils ſont en certaine proportion; toutes ces choſes auſſi ne ſoient agreables à la veuë, que parce qu'elles ſont dans vn certain rapport & vne certaine conuenance qui plaiſt aux yeux & qui contente l'ame.

Pour connoiſtre cette conuenance, il faut ſçauoir qu'il y a deux ſortes de Beauté en l'homme, l'Intelligible & la Senſible. La premiere n'eſt autre que la perfection interieure, c'eſt à dire, le juſte aſſemblage de toutes les facultez qui ſont neceſſaires à l'homme, pour faire les fonctions auſquelles il eſt deſtiné: Et la Beauté ſenſible conſiſte aux diſpoſitions que doiuent auoir les Organes pour ſeruir à ces facultez. De ſorte que ce qui rend la figure, la couleur & le mouuement agreable, eſt la conuenance que ces choſes ont auec la

Nature de l'homme : Car quelque belle couleur, quelque parfaite figure qu'ayent les parties, quelques reglez qu'en ſoient les mouuemens ; s'ils ne ſont conformes à ſa Nature, ils ne ſçauroient faire Beauté ny Grace, au contraire ils cauſeront de la difformité & rendront le corps deſ-agreable. Or quoy qu'il n'y ait peut-eſtre que Dieu ſeul qui connoiſſe le principe de cette conformité, & pourquoy les formes ont plus d'inclination pour vne figure, pour vne couleur, ou pour tel autre accident que pour vn autre : Il y a neantmoins dans noſtre ame des ſemences ſecretes de cette connoiſſance, qui ſont cauſe qu'elle ſe plaiſt en ces objects ſans qu'elle en ſçache la raiſon : tout de meſme qu'elle les trouue deſ-agreables, quand la conuenance & la proportion qu'ils doiuent auoir ne s'y rencontrent pas.

On dira peut-eſtre que ie confonds icy la *Grace* auec la *Beauté*, mettant la Grace dans la proportion des parties & dans la Couleur, qui dans la definition ordinaire de la Beauté ſont ſeparées de la Grace. Mais j'eſtime qu'il n'y a point d'inconuenient en cecy, & qu'il eſt vray que tout ce qui eſt beau eſt agreable, & que la proportion des parties eſtant belle, il faut qu'elle plaiſe aux yeux & partant que la Grace s'y trouue. Et de fait les Anciens qui eſtoient plus ſçauans que nous en ces choſes, n'ont point fait cette difference, & ont toujours mis les Graces par tout où ils ont placé la Beauté. Car bien qu'Ariſtote ait dit que les Petits pouuoient eſtre gentils & agreables, mais que l'on ne pouuoit les appeller Beaux : C'eſt qu'il parloit de la Beauté entiere & parfaite qui ne ſe peut trouuer dans les petits corps, à cauſe qu'ils n'ont pas cette juſte grandeur qui conuient à la perfection de l'homme.

Il y a pourtant quelque fondement de la difference

rence que l'on a miſe depuis entre la Beauté & la Grace : Car comme la matiere & la forme entrent en la compoſition de l'homme, on a mis la Beauté dans la figure & dans la couleur qui appartiennent à la matiere ; & la Grace dans les mouuemens qui ſont les effets de l'ame. Ce n'eſt pas que la Grace ne ſe trouue dans la couleur & dans la figure ; ou que la Beauté ne ſoit dans les mouuemens : Mais parce qu'elle eſt plus excellente en ceux-cy, à cauſe que l'ame qui en eſt le principe, eſt plus parfaite que la matiere, & que l'action eſt la derniere perfection des choſes ; on a donné le nom de *Grace* à la Beauté qui deuoit eſtre la plus agreable : quoy qu'en effect il doiue eſtre commun à tout ce qui eſt Beau ; & que la couleur, la figure & le mouuement ayant chacun leur Beauté, doiuent auoir auſſi chacun leur Grace particuliere.

Mais pour retourner à noſtre ſuject, la *Grace* eſt vne ſorte d'Air & ne dit rien dauantage que cette conuenance & proportion dont nous auons parlé : Car quand l'*Air* eſt accompagné de cette proportion, il eſt agreable. De ſorte que l'*Air* en general ſe trouue dans les meſmes choſes que la Grace, & on le peut definir, *Vne certaine qualité exterieure & ſenſible qui naiſt de la figure, couleur & mouuement des parties.* Que ſi l'on y adjouſte, que ces trois choſes ſont proportionnées & conformes à la perfection de l'homme, ce ſera la definition de la Grace.

Il faut neantmoins remarquer que l'*Air* en certaines rencontres paroiſt dauantage en l'vne de ces trois choſes, qu'aux autres : Car celuy qui eſt fixe & naturel, vient principalement de la figure & de la ſituation des parties : Celuy qui accompagne les paſſions depend plus du mouuement & de la couleur : Celuy des actions vertueuſes eſt

quelquefois dans le repos, parce que la raiſon empeſche les mouuemens qui ne ſeroient pas conuenables à la moderation & à la quietude qu'elle recherche : Telle eſt la mine graue & modeſte ; telle eſt la contenance d'vn homme qui medite & qui penſe à de grandes choſes : Et il y a de l'apparence que les vices qui ſont dans l'excez, ont vn Air actif & turbulent, & que ceux qui ſont dans le défaut l'ont tout au contraire : Ainſi vn homme ardant & precipité eſt toujours en action, & le pareſſeux eſt immobile.

De plus, l'*Air* paroiſt quelquefois plus en vne partie qu'en vne autre ; & bien qu'il ſoit plus remarquable au viſage qu'en aucun autre lieu, il y en a pourtant quelqu'vn qui appartient au marcher, l'autre aux bras, & l'autre à tout le corps. Noſtre langue a eſté plus heureuſe à exprimer ces differences que quelqu'autre que ce ſoit : Car elle ne s'eſt pas contentée de l'*Air* & de la *Grace*, elle y a adjouſté la *Mine*, la *Contenance*, le *Maintien*, le *Geſte* & le *Port*. La *Mine* appartient principalement au viſage ; le *Port* au marcher, le *Maintien* & le *Geſte* aux bras ; l'*Air*, la *Grace* & la *Contenance* à tout le corps : Et comme le *Port* & le *Geſte* marquent le mouuement, la *Mine*, le *Maintien* & la *Contenance* s'accommodent mieux auec le repos : mais l'*Air* & la *Grace* ſont communs à tous les deux. Quoy qu'il en ſoit, l'*Air* qui ſe trouue dans les Paſſions & dans les Actions Morales, vient principalement du Mouuement. Mais il faut ſçauoir quelle eſt la cauſe de ce Mouuement : car de cette connoiſſance depend la plus grande partie de ce que nous dirons en ſuite : Et parce que cela paroiſtra mieux dans les Paſſions, ce ſera par elles que nous en commencerons la recherche.

Nous

Nous auons desia dit, & nous serons souuent obligez de le repeter; Que les Passions ne sont rien que des esmotions de l'appetit, par lesquelles l'ame se porte vers le bien & s'esloigne du mal: Et comme elle a diuers organes qui peuuent seruir à cette fin, elle les employe aussi & les fait mouuoir conformement à son intention. Or les Esprits sont sans difficulté les premiers dont elle se sert, à cause qu'ils sont les plus mobiles, & qu'ils prennent leur naissance au lieu mesme où elle forme ses dessеins: de sorte qu'il ne faut pas s'estonner s'ils sont les premiers à les executer, puis qu'ils semblent estre les premiers qui en ont connoissance.

L'ame porte donc les esprits au dehors, & les respand sur les parties exterieures, si c'est pour accueillir le bien ou pour s'opposer au mal: Mais quand celuy-cy est trop puissant, & qu'elle ne se sent pas assez forte pour luy resister, elle les retire au dedans & les renuoye au cœur. Or ce flux & ce reflux apportent deux grands changemens, parce que les humeurs estans entraisnées auec eux, leur abord enfle & agite les parties & les peint de la mesme couleur qu'elles ont: Au contraire leur fuite les abat, les fait pallir & les rend immobiles.

Il ne seroit pas peut-estre inutile d'examiner icy si chaque Passion a vn particulier mouuement d'esprits; & si la Cholere les esmeut autrement que la Honte, l'Amour, la Ioye & les autres qui les portent au dehors: Si la Peur les fait retirer au dedans d'vne autre façon que la Haine, l'Auersion, & la Douleur. Car si cela estoit veritable, & que l'on peust connoistre ces differences, il y auroit bien plus de facilité qu'il n'y a à descouurir les causes de l'alteration qu'ils produisent. Pour moy ie tiens, que puis qu'en chaque Passion l'appetit

a vne eſmotion & vne fin particuliere, il faut que les moyens dont il ſe ſert ſoient auſſi particuliers; & que le mouuement des eſprits ſoit conforme à l'intention qu'il a, & à l'agitation qu'il s'eſt donnée; Et partant que celuy qui ſe fait en vne Paſſion ſoit different de ceux qui ſe font dans les autres. De ſorte qu'il eſt fort vrayſemblable qu'en l'vne ils ſe jettent auec impetuoſité & à gros boüillons comme les torens; qu'en vne autre ils coulent doucement comme font les riuieres; Que l'vne les fait desborder, l'autre les retient dans leurs bornes: Que tantoſt leur cours eſt droit, & tantoſt ineſgal: Qu'enfin on peut dire que l'Amour les dilate, le Deſir les eſlance, la Ioye les reſpand, l'Eſperance les tient fermes, l'Audace les pouſſe, & que la Cholere les jette à gros boüillons, & ainſi des autres, comme nous verrons plus particulierement dans les diſcours des Paſſions. Bien qu'à dire le vray, j'eſtime que noſtre eſprit n'eſt pas aſſez clair-voyant pour diſcerner exactement toutes ces differences, & qu'en ce cas la feneſtre de Momus luy ſeroit bien neceſſaire.

Quoy qu'il en ſoit, l'ame ne ſe contente pas dans les Paſſions d'agiter les eſprits & les humeurs de cette ſorte, elle fait encore mouuoir les parties qui ſont capables du mouuement volontaire, comme eſtant celles qui ſont les plus puiſſantes pour rechercher ou pour embraſſer le bien, & pour repouſſer ou pour fuïr le mal. Et pour en parler veritablement, ce mouuement des Eſprits eſt ſouuent vn ſecours bien inutile à l'ame, & qui ſert plus à marquer ſa precipitation & ſon aueuglement, qu'à obtenir ce qu'elle s'eſt propoſé. Car quand ils ſe jettent ſur le viſage, elle ſe figure que c'eſt elle-meſme qui y accourt; & que quand ils ſe retirent au cœur, c'eſt elle auſſi qui s'y va cacher;

cher ; Quoy qu'elle ſoit deſia au lieu où elle veut aborder, & qu'elle n'abandonne point celuy d'où elle penſe s'eſloigner. Et que ſert à l'animal que les eſprits & le ſang aillent à la rencontre d'vne choſe agreable, puiſque l'ame ny le corps ne s'en approchent pas de plus pres, qu'ils ne s'vniſſent pas dauantage à elle, & que les ſens ſont les ſeuls qui doiuent faire cette vnion ? On en peut dire de meſme de la reſiſtance qu'elle penſe faire aux maux qui ſe preſentent : Car quel rapport y a-t-il entre les eſprits & vne injure ; Et quel effort peuuent-ils faire pour repouſſer vn mal qui n'eſt le plus ſouuent que dans l'opinion, qui quelque-fois n'eſt plus, ou qui meſme n'eſt pas encore fait ?

Mais il n'en eſt pas ainſi du mouuement volontaire; Car en effet les mains attirent & prennent ce qui eſt vtile; le corps ſe porte vers ce qui eſt aimable ; Il s'eſloigne veritablement de ce qui eſt mauuais; il fuit ou chaſſe ce qui l'incommode.

Il eſt vray qu'il y a quelques-vns de ces mouuemens où l'ame ſe trompe auſſi bien qu'en celuy des Eſprits : Combien de pas perdus, de poſtures ridicules & de paroles inutiles dans les Paſſions ? Que leur peuuent ſeruir ces diuers mouuemens de teſte, ces differentes figures que le front, les yeux, le nez & la bouche y forment? Il y a bien quelque rapport auec le deſſein que l'ame s'eſt propoſé, puis qu'il eſt certain qu'elle abbat les yeux dans la Honte comme ſi elle vouloit ſe cacher; Qu'elle les eſleue dans la Cholere comme ſi cela ſeruoit à repouſſer l'injure ; & qu'elle hauſſe le nez dans le Meſpris, comme ſi elle vouloit chaſſer ce qu'elle dédaigne. Mais il eſt aiſé de voir auſſi qu'elle ſe trompe, & que l'aueuglement & le trouble où elle eſt, luy fait employer des moyens qui ne ſeruent de rien à obtenir ce qu'elle deſire.

Ce n'eſt pas pourtant à dire qu'il la faille con-

damner en tous ces mouuemens : Il y en a beaucoup qui arriuent ſans qu'elle ait deſſein de les faire ; & quoy qu'ils ne ſoient pas contre ſon intention, ce n'eſt pas neantmoins elle qui en eſt la cauſe : C'eſt par vne certaine neceſſité qu'ils viennent en ſuite des mouuemens que l'ame excite au dedans. Car on ne peut dire auec raiſon qu'elle ſe propoſe dans la Cholere d'empeſcher la reſpiration & la parole, d'enflammer le viſage, & de rendre les yeux eſtincelans : Mais ce ſont des effets qui viennent en ſuite de l'agitation des eſprits, qui ſe jettent impetueuſement aux parties exterieures, comme nous dirons.

Il eſt aiſé de voir par ce diſcours non ſeulement quelles ſont les cauſes des mouuemens que les Paſſions excitent, mais encore qui ſont ceux qui font les Caracteres Moraux & ceux qui font les Corporels. Car ceux que l'ame employe par vne connoiſſance claire & diſtincte pour obtenir la fin qu'elle pretend en chaque Paſſion, ſont les Caracteres Moraux : & ceux dont elle ſe ſert par vn pur inſtinct, ou qui ſuruiennent ſans qu'elle ait intention de les faire, ſont les Caracteres Corporels : Car ces derniers ſont de deux ſortes, les vns ſe font par le commandement de l'ame, & les autres par neceſſité ; comme on verra plus particulierement dans les diſcours ſuiuans.

LES CHARACTERES DE L'AMOVR.

CHAPITRE II.

L'AMOVR n'eſt pas ſeulement la ſource de toutes les Paſſions, elle l'eſt encore de tous les biens & de tous les maux qui arriuent aux hommes. Sans elle les ſciences ne ſeroient point au monde, la vertu ſeroit ſans ſectateurs, & la ſocieté Ciuile ſeroit vn bien imaginaire. C'eſt elle qui fait naiſtre en nous le deſir des belles choſes, qui nous les fait poſſeder, & qui par vn merueilleux enchantement, nous change & nous transforme en elles. Nous luy deuons tous les biens que nous poſſedons, elle nous peut donner ceux qui nous manquent: Et ſi elle ne chaſſe les maux que cette vie entraiſne neceſſairement auec ſoy, pour le moins elle les adoucit, elle les rend meſmes agreables, & en fait les inſtrumens de noſtre felicité.

Mais auſſi c'eſt elle qui corrompt les vertus, qui ruïne les ſocietez, qui fait meſpriſer les arts; Et s'il eſt vray qu'elle ait mis au monde ces excellentes choſes, il ſemble que ce ne ſoit que pour les en chaſſer. Cette noble vigueur qui porte l'eſprit aux belles actions; Ce feu diuin dont on dit que l'ame eſt reueſtuë & qui l'eſleue naturellement vers le Ciel, languit & s'eſteint ſous le poids des choſes baſſes & terreſtres où cette paſſion la tient

tient arreſtée. C'eſt elle enfin qui forme toutes les tempeſtes dont noſtre vie eſt agitée ; Il n'y auroit point de Douleur, de Crainte ny de Deſeſpoir s'il n'y auoit point d'Amour : Et qui voudroit conſiderer de pres toutes les Paſſions, pourroit facilement croire que ce ne ſont que de diuers mouuemens qu'elle ſe donne, & de differentes figures qu'elle prend.

Or comme il n'y a gueres d'objets dont l'ame puiſſe eſtre touchée, qui ne ſoient capables d'exciter cette Paſſion ; Que les Richeſſes, les Honneurs, les Plaiſirs, en vn mot tous les biens faux & veritables la peuuent eſmouuoir : Nous ne voulons pas icy desbroüiller ce grand Chaos, & noſtre deſſein ne nous permet pas de parler d'vne autre ſorte d'Amour que de celle que la Beauté fait naiſtre dans l'appetit.

Ce n'eſt pas pourtant vne petite entrepriſe quelque ſecours que nous ayent donné ces grands Hommes du temps paſſé, & quelque effort que nous ayons deſia fait pour en deſcouurir l'origine, nous ſommes contraints d'auoüer qu'il y a quelque choſe de diuin en elle où noſtre eſprit ne ſçauroit atteindre, & que la Pauureté qui ſe troue comme on dit à ſa naiſſance, ſe rencontre auſſi dans nos penſées quand nous en voulons parler. Que s'il eſtoit meſme neceſſaire d'en marquer tous les effets, on conteroit pluſtoſt les vagues de la mer que les mouuemens qu'elle forme dans l'ame ; Et la chaleur ne produit & ne corrompt pas plus de choſes au monde que l'Amour y cauſe de bonnes & de mauuaiſes actions.

En effet c'eſt l'inſtrument de cét Art diuin que la nature a trouué pour conſeruer ſes plus excellens ouurages ; ſans elle il y a long-temps que l'on ne parleroit plus de familles, de Peuples, ny de Republiques ; Et celles que l'on a eſtimées les plus

plus fleuriſſantes n'auroient eſté que des aſſemblées de quelques animaux farouches & ſauuages, ſi l'Amour ne les euſt adoucies & ciuiliſées. Car c'eſt elle qui nous forme à la vie Ciuile qui eſt la veritable vie des hommes; puis qu'elle nous fait deuenir liberaux, courtois & genereux; qu'elle nous apprend à eſtre diſcrets, obeïſſans & fideles; qu'elle nous rend diſerts, eloquents & ingenieux. Et c'eſt pour cette raiſon que le plus ſage homme de l'antiquité a dit autrefois qu'il eſtoit ignorant en toutes choſes excepté en l'art d'aimer, parce qu'il eſtimoit que l'Amour eſt l'Eſcole de l'honneur & de la vertu, & que par tout où elle regne elle y apporte la Paix, l'abondance & la felicité.

Et veritablement ſi elle n'auoit point eſté alterée par les hommes elle ne produiroit jamais d'autres effets que ceux-là, & l'on ne ſeroit pas obligé d'adjouſter à ſes Eloges les crimes dont on l'accuſe, & les maux qu'elle a fait de tous temps par toute la terre. Mais comme le feu, quelque pureté qu'il ait, eſleue des fumées puantes & dangereuſes s'il ſe prend à des matieres corrompuës; Il ne faut pas s'eſtonner ſi cette flamme diuine ſe nourriſſant parmy les vices dont la Nature de l'homme eſt infectée, ne produit que de ſales deſirs, ne forme que de mauuais deſſeins; Et ſi au lieu des biens qu'elle deuroit aporter aux hommes, elle ne leur cauſe que des troubles, des ſoucis & des malheurs.

Nous n'auons pas entrepris de tenir icy compte de tous ſes deſordres, & nous ne voulons pas ſoüiller ce diſcours du ſang, du poiſon & de l'infamie qu'elle a porté dans les familles & dans les Eſtats, & des ſacrileges dont elle a violé les choſes les plus ſainctes: Ce ſera aſſez de dire que c'eſt le plus dangereux ennemy que puiſſe auoir la Sageſſe:

geſſe : Parce que de toutes les Paſſions qui la peuuent troubler, il n'y a que l'Amour contre qui elle n'a point de defence. Celles qui entront ſubitement & impetueuſement dans l'Ame n'y durent preſque qu'vn moment, & la raiſon trouue ſes excuſes dans leur precipitation : Pour les autres qui viennent peu à peu, elle les ſent venir, & leur peut fermer les paſſages ou les chaſſer dans la foibleſſe qu'elles ont : Mais l'Amour y coule ſi ſecretement qu'il eſt impoſſible d'en remarquer l'entrée ny les démarches : Comme vn ennemy maſqué elle s'auance & ſe ſaiſit de toutes les principales parties de l'ame auant qu'on la puiſſe reconnoiſtre, & pour lors il n'y a plus de moyen de la faire ſortir ; Il faut qu'elle triomphe, & que la Sageſſe & la Raiſon deuiennent ſes eſclaues. Et c'eſt à mon aduis ce que les anciens ont voulu dire quand ils ont feint tantoſt que l'Amour eſtoit le maiſtre des Dieux, tantoſt que c'eſtoit vn Demon qui les faiſoit deſcendre du ciel en terre : Parce qu'il eſt certain que cette paſſion ſe rend maiſtreſſe des plus ſages hommes du monde ; Et que ce n'a pas eſté ſans ſuject que Laïs s'eſt autresfois vantée de voir plus de Philoſophes chez elle que d'autres ſortes de gens. Mais laiſſons aux Amans ces matieres pour entretenir leurs plaintes ; Et ſans nous intereſſer dans le blaſme ou dans la loüange de l'Amour, conſiderons du port où nous ſommes les orages qu'elle excite dans l'ame & dans le corps.

La premiere bleſſeure que la beauté fait en l'ame eſt preſque inſenſible ; Et bien que le venin de l'Amour y ſoit deſia & qu'il ſe ſoit meſme reſpandu en toutes ſes parties, elle ne croit pas pourtant eſtre malade, ou pour le moins elle ne penſe pas que ce ſoit d'vn ſi grand mal. Car comme

me on ne donne point aux Abeilles le nom qu'elles portent, ſinon lors qu'elles ont leur aiguillon & leurs aiſles: Auſſi l'Amour ne s'appelle Amour que quand il a des traits, & qu'il peut voler, c'eſt à dire quand il eſt picquant & inquiet. Auparauant on le prend pour vn ſimple agréement & vne complaiſance que l'on a pour vne perſonne aymable: On ſe plaiſt en ſa preſence, on ayme à en parler, le ſouuenir en eſt doux, & les deſirs que l'on a de la voir & de l'entretenir ſont ſi tranquilles, que la Sageſſe auec toute ſa ſeuerité ne les ſçauroit condamner, elle les approuue meſme & les fait paſſer pour des ciuilitez & des deuoirs neceſſaires. Mais ils ne demeurent pas long-temps en cét eſtat, ils s'augmentent peu à peu, & enfin par la frequente agitation qu'ils donnent à l'ame, ils allument le feu qui y eſtoit caché, & font croiſtre la flamme qui la bruſle & qui la déuore. Alors cette Image agreable qui ne ſe preſentoit à l'eſprit qu'auec de la douceur & du reſpect, deuient inſolente & imperieuſe, elle y entre à tous momens, ou pour mieux dire elle ne l'abandonne jamais, elle ſe meſle parmy ſes penſées les plus ſerieuſes, elle trouble les plus agreables, elle prophane les plus ſainctes: Elle ſe gliſſe meſme parmy ſes ſonges, & par vne perfidie inſupportable elle s'y repreſente ſeuere & cruelle quand il n'a rien à craindre, ou l'abuſe d'vne vaine eſperance quand il eſt dans vn veritable deſeſpoir. Alors l'Amour qui n'eſtoit auparauant qu'vn Enfant, deuient le pere de toutes les Paſſions; mais vn pere cruel, qui n'en a pas pluſtoſt produit vne, qu'il ne l'eſtouffe pour donner le jour à vne autre qu'il n'eſpargne non plus que la premiere: Il fait naiſtre & mourir en meſme temps cent ſortes de deſirs & de deſſeins; Et à voir l'Eſperance & le Deſeſpoir, la Hardieſſe & la Crainte, la Ioye & la Douleur qu'il

qu'il fait ſucceder continüellement l'vne à l'autre, le Deſpit & la Cholere qu'il fait eſclater à tous momens, & le meſlange qu'il fait de toutes ces paſſions; il eſt impoſſible que l'on ne ſe figure quelque grande tempeſte, où la fureur du vent eſleue, abbat & confond les vagues, où les eſclairs & les foudres rompent les nuées, où la clarté & les tenebres, le ciel & la terre ſemblent retourner en leur premiere confuſion.

Mais comme il y a des temps où les orages ſont plus violans & plus ordinaires, il y a auſſi des rencontres où cette tempeſte d'Amour eſt plus forte & plus frequente: Les principales à mon aduis ſont la Preſence & l'Abſence de la perſonne aymée, ſon Amour & ſa Hayne, & la concurrance d'vn Riual. Et l'on peut dire que ce ſont là les cinq Actes où tous les Accidens & tous les Intrigues de cette Paſſion ſont repreſentez: Pour le moins s'il y en a d'autres, ils ſe paſſent derriere le Theatre & hors la veuë des ſpectateurs.

S'il arriue donc qu'vn Amant ſoit *Abſent* de l'object aymé, alors l'inquietude & le chagrin le ſuiuent par tout, il n'a plus d'amis qui ne l'importunent, les diuertiſſemens qui luy eſtoient les plus agreables luy ſont ennuyeux, il n'y a rien enfin dans la vie qui ne luy deſplaiſe, excepté le ſilence & la ſolitude. Comme s'il eſtoit atteint de ces eſtranges maladies qui font haïr la lumiere & les hommes, il n'ayme que les tenebres & les deſerts; là il entretient les bois, les ruiſſeaux, les vents & les aſtres; Ils n'ont rien à ſon aduis qui ne ſoit conforme à l'humeur de celle qu'il ayme, & à la peine qu'il endure, il les appelle inſenſibles comme elle, il les trouue en perpetuelle agitation comme luy; Et apres s'eſtre long-temps tourmenté l'eſprit de ſemblables Chimeres, il vient à pen-

penſer à ces heureux moments qu'il reuerra cét object agreable, qu'il luy pourra parler, & luy rendre compte des ſouſpirs & des larmes qu'il aura jettées en ſon abſence. Tantoſt il medite les plaintes dont il doit amolir ſa rigueur, les remerciemens dont il payera ſes faueurs, & les ſermens qui confirmeront les vœux de ſa ſeruitude. Tantoſt il met la main à la plume, il eſcrit, il efface, il deſchire, & s'il y a quelques penſées qui puiſſent demeurer en ſeureté ſur ſon papier, ce ſont celles qui parlent de l'excez de ſon amour & de ſa fidelité. Apres cela quels artifices n'employe-t-il point pour faire rendre ſes lettres? quelles extrauagances ne fait-il pas quand il en reçoit? ou quand meſmes quelques choſes qui ont ſeulement touché la perſonne qu'il ayme tombent entre ſes mains? il les tient touſiours colées à ſes yeux ou à ſes levres, il en fait ſes Idoles, & ne les voudroit pas changer auec des ſceptres & des couronnes. Enfin on peut dire que l'Abſence eſt la Nuict veritable des Amans, non pas ſeulement à cauſe que leur Soleil ne les eſclaire plus comme ils diſent, mais encore parce que tous leurs plaiſirs ne ſont qu'en ſonge, & que tous leurs maux s'irritent & s'augmentent en ce temps-là.

Mais conſiderons le Iour qui ſuccede à cette Nuict, c'eſt infailliblement la *Preſence* de la perſonne aymée: En effet, vn Amant ne l'appelle point autrement; Il croit quand il l'aborde que toute la Beauté du monde ſe deſcouure à ſes yeux, il ſent vne nouuelle chaleur qui ſe reſpand en ſon ame, & vn certain meſlange de joye & d'eſtonnement luy cauſe vn trouble ſi agreable, qu'il en eſt rauy & comme hors de luy-meſme. Alors quelque ſuperbe, hardy, & éloquent qu'il ſoit, il faut qu'il s'humilie, qu'il craigne, & qu'il perde la parole;

BIBLIOTECA NAZ. ROMA

le; il ne luy ſert de rien d'auoir preparé ſon courage & ſes diſcours, ce ſont autant de ſonges & de phantoſmes qui s'eſuanouïſſent à la veuë de cette lumiere : Il n'y a que ſes yeux qui parlent pour luy, & qui font reconnoiſtre par leurs regards quel eſt l'excez du plaiſir & du reſpect que cette rencontre luy donne. Or quoy que l'on die que c'eſt là le langage particulier de l'Amour, il y en a toutesfois vn autre qui luy eſt bien plus propre, & qui eſt auſſi bien plus eſtrange que celuy-là. Car bien qu'il y ait des Paſſions auſſi violantes que celle-cy, il n'y en a pourtant point qui inſpire comme elle des paroles ſi extrauagantes & ſi ridicules, puis qu'vn Amant ne profere pas vn mot qui ſoit vrayſemblable ; quelque ſoin & quelque intereſt qu'il ait de faire croire ce qu'il dit, tous ſes diſcours & ſes eſcrits ſont de perpetuelles hyperboles ; Il bruſle, il languit, il meurt; Il ne parle que de priſon, de fers & de tourmens ; Il nomme celle qu'il ayme, ſon ſoleil, ſon cœur, ſon ame & ſa vie ; Il jure qu'il a plus d'amour tout ſeul que tous les hommes enſemble, que ſa paſſion eſt infinie & qu'elle ſera eternelle. Enfin toutes ſes paroles ſont au deſſus de la verité, ſes deſſeins & ſes promeſſes au deſſus de ſon pouuoir, & toutes ſes actions au deſſous de ſon courage : Car il n'y a point de ſubmiſſion ſi laſche qu'il ne faſſe, il n'y a point de ſeruice ſi bas & ſi vil qu'il ne rende, il n'y a point de ſujettion parmy les eſclaues qui ſoit ſi aſſiduë, ſi ſoigneuſe & ſi empreſſée que la ſienne : Il faut ſouuent qu'il adore vne perſonne qui le deſdaigne, qu'il faſſe la cour à vne confidente qui le trahit, qu'il careſſe des valets qui ſe mocquent de luy : Il faut qu'il traitte ſes ennemis auec reſpect, ſes amis auec indifference, & tout le reſte du monde auec meſpris : Il faut qu'il ſouffre ſans ſe plaindre, qu'il craigne tout, qu'il deſire

beau-

beaucoup, qu'il eſpere peu : En vn mot, il faut qu'il ayme ſon mal & qu'il ſe haïſſe ſoy-meſme. Ie laiſſe à part les profuſions qu'il fait, & les dangers qu'il court, pour tirer ſeulement vne parole ou vn regard fauorable ; Les tranſports de joye qu'vn bon accueil luy donne, l'excez de douleur & de deſeſpoir qu'vn deſdain luy cauſe, & les fureurs que la jalouſie luy inſpire, quand vn riual vient trauerſer ſa pourſuite. Comme nous parlerons de ces Paſſions en particulier, ce ſera lors auſſi que nous ferons voir le reſte des extrauagances que l'Amour fait faire. Quoy qu'à la verité ie ne penſe pas qu'on les puiſſe dire toutes ; Car outre qu'il n'y a point de deſreglemens aux autres Paſſions qui ne ſe trouuent en celle-cy, qu'elle eſt capable de toutes les folies qui peuuent entrer en vn eſprit eſgaré; Elle a tant de faces & de differens viſages, qu'il eſt impoſſible de les pouuoir dépeindre : Tantoſt elle eſt violente & impetueuſe, tantoſt elle eſt douce & paiſible ; Elle eſt en quelques vns plaiſante & enjoüée, aux autres elle eſt chagrine & ſeuere; D'autres l'ont hardie & inſolente, d'autres l'ont timide & modeſte; Il s'en void d'ingenieuſe & de ſtupide, de fantaſque, de volage, de furieuſe, & de cent autres façons ; qui ont à mon aduis eſté cauſe que quelques vns ont feint que l'Amour eſtoit fils du Vent & de l'Iris, pour monſtrer la merueille & la diuerſité qu'il y auoit en cette Paſſion, & pour nous apprendre que l'origine en eſt auſſi cachée que celle de ces deux ſortes de Meteores. Mais auparauant que d'entreprendre de la deſcouurir, voyons les changemens qu'elle fait au viſage.

Ie ne croy pas que celuy qui le premier peignit l'Amour auec vn bandeau ſur les yeux, euſt deſſein de marquer l'aueuglement qui ſe trouue en cette

cette Paſſion, mais que par l'impuiſſance ou par le priuilege de ſon Art il fut obligé de cacher ce qu'il ne pouuoit pas dépeindre. En effet quelles couleurs, voire meſmes quelles paroles pourroient exprimer tous les changemens que l'Amour cauſe dans les Yeux? Comment pourroit-on repreſenter cette Humidité eſclatante que l'on y void briller? Cette Inquietude modeſte, cette Triſteſſe riante, & cette Cholere amoureuſe que l'on y apperçoit? Tantoſt vous les voyez ſe mouuoir d'vn coſté & d'autre, tantoſt s'eſleuer doucement, s'abaiſſer peu à peu & ſe tourner pitoyablement vers l'objet aymé: Par fois ils s'arreſtent ſur luy comme s'ils y eſtoient attachez; par fois ils s'en deſtournent comme s'ils en eſtoient esbloüis. Tantoſt leurs regards ſont vifs & prompts, tantoſt ils ſont dóux & languiſſans; tantoſt ils ſortent en liberté, tantoſt ils ſe deſrobent & s'eſchapent d'entre les paupieres qui ſemblent ſe vouloir fermer: En vn mot tous les mouuemens dont les yeux ſont agitez dans les autres Paſſions ſe remarquent en celle-cy: On y void touſiours le riz ou les larmes qui quelque-fois meſmes s'accordent & ſe meſlent enſemble. Quoy qu'ils deuiennent caues & enfoncez, ils ne ſe deſſechent & ne ſe diminüent pas pour cela, au contraire, ils paroiſſent plus grands & plus humides qu'ils n'eſtoient auparauant: Si ce n'eſt apres vne longue triſteſſe & vn extreme deſeſpoir; car alors ils deuiennent ſecs, obſcurs, abbatus & immobiles. Le Front ſe reſſerre rarement en cette Paſſion, au contraire, il ſemble qu'il s'eſtende, & ſi la triſteſſe l'abbat quelque-fois, les rides n'en rompent preſque point l'eſgalité. C'eſt là où commence à paroiſtre la rougeur que l'Amour fait ſouuent monter au viſage, & lors meſmes que les autres parties ſont pâles, celle-cy retient touſjours

jours quelque choſe de ſa premiere couleur. Tantoſt les Levres y ſont rouges & humides, tantoſt paſles & ſeiches, & elles ne ſe meuuent preſque jamais qu'elles ne forment quelque ſouriz agreable : Quelque-fois on void celle de deſſous qui tremble & qui blanchiſt d'vne eſcume ſubtile : Quelque-fois la Langue s'auance ſur elles, & par vn leger tremouſſement qu'elle ſe donne, elle les flatte & les chatoüille : Si elle veut former quelques paroles elle begaye, & l'humidité que le deſir fait monter à la bouche les naye & les eſtouffe. Enfin les Oreilles ne ſeruent preſque de rien à vn Amant, il n'entend pas la moitié de ce que l'on dit, s'il reſpond c'eſt auec confuſion, & ſes diſcours ſont à tous momens interrompus par de grands & de longs ſouſpirs que le cœur & les poulmons exhalent ſans ceſſe. S'il parle de ſa Paſſion c'eſt auec vne voix tremblante & adoucie qu'il fleſchiſt à tous coups par ces accens paſſionnez, que le deſir, la douleur, & l'admiration ont accouſtumé de former. Il deuient paſle & maigre, il pert l'appetit, il ne peut dormir ; Et ſi quelque-fois la triſteſſe & la laſſitude l'aſſoupiſſent, ſon ſommeil eſt ſans ceſſe interrompu par les ſonges, qui donnent ſouuent plus de peine à ſon eſprit, que les maux veritables qu'il endure. Quand la perſonne aymée ſe preſente à ſes yeux, quand on la nomme ſeulement, ou quand quelque choſe luy en réueille le ſouuenir, au meſme inſtant ſon cœur s'eſleue & s'agite, ſon poux ſe rend ineſgal & deſreglé, il deuient inquiet & ne peut plus demeurer en place. Tantoſt les friſſons le ſaiſiſſent, tantoſt la chaleur allume tout ſon ſang ; par fois il ſe ſent animé d'vn courage & d'vne force extraordinaire, par fois il ſe trouue abbatu & languiſſant, quelque-fois meſme il tombe en defaillance. Enfin il ſe ſent frappé d'vne

maladie qui ſe rit de l'art des Medecins, & qui ne trouue point de remedes que dans la mort ou dans l'Amour meſme. Mais ne paſſons pas outre, & finiſſons ce diſcours par l'artifice du Peintre qui l'a commencé : Cachons ce que nous ne pouuons pas deſcrire, & nous contentons de chercher les cauſes des effets que nous venons de marquer, dans l'eſſence & la nature de cette Paſſion.

De la Nature de l'Amour.

II. PARTIE.

VNe des plus grandes merueilles qui ſe rencontre dans l'Amour, eſt que cette Paſſion eſtant ſi commune & ſi generale, & dont on peut dire que tous les ſçauans hommes ont eſté touchez ; il ne s'en eſt point encore trouué qui ait bien clairement deſcouuert ſa nature & ſon origine. Car apres auoir veu tout ce qu'ils en ont eſcrit, on peut aſſeurer que l'Amour des Philoſophes eſt auſſi bien aueugle que celuy des Poëtes; Et que celuy qui diſoit que c'eſtoit vn ie ne ſçay quoy, qui venoit de ie ne ſçay où, & qui s'en alloit ie ne ſçay comment, n'eſt pas vn de ceux qui a le plus mal rencontré. Or quoy que ie ne veuille pas examiner toutes les definitions que l'on en a données, les bornes que ie me ſuis preſcrites, eſtans trop eſtroites pour ſouffrir vn ſi long diſcours ; Il y en a pourtant quelquesvnes qui paſſent pour les plus raiſonnables, dont il faut que ie marque les defaus, ſi ie veux bien eſtablir celle que ie dois propoſer. Car on pourroit s'eſtonner de ce que ie n'approuue pas celle de Socrate, qui a eſté plus ſçauant en Amour que tous les Phi-

Philoſophes de l'antiquité ; ny celle de Sainct Thomas qui a mieux entendu la Morale qu'aucun qui ait eſté apres luy : De ſorte que ie ſuis obligé de dire les raiſons qui m'eſloignent de leurs ſentimens, & qui me font prendre vn autre chemin que celuy qu'ils ont pris.

Pour ce qui eſt du premier qui a definy l'Amour *vn deſir de la Beauté*, il confond deux paſſions en vne, voire meſme il les deſtruit toutes deux ; veu que le Deſir ne ſe porte qu'aux choſes que l'on n'a pas, & qu'il s'eſteint quand on les poſſede ; quoy que l'Amour ſe conſerue dans la poſſeſſion, & s'y rende meſme quelque-fois plus violante : Et pour lors ſi l'Amour eſt vn Deſir, ce ne ſera plus Amour, puis que l'on ne peut deſirer ce que l'on a ; & par la meſme raiſon le Deſir ne ſera plus Deſir. Ie ſçay bien que l'on me dira qu'il n'y a point de poſſeſſion ſi pleine & ſi entiere où le Deſir ne puiſſe trouuer ſa place ; Et que quand il n'y auroit que la continüation du bien dont on jouit, ce ſeroit aſſez pour l'ocuper & pour le rendre inſeparable de l'Amour. Mais cette fuite eſt inutile, car ſi la poſſeſſion n'eſt pas entiere, elle ſuppoſe quelque partie dont on ne jouit pas encore : Et qui ſouhaite la continüation d'vn bien, ne le conſidere plus comme preſent, mais comme vne choſe qui eſt à venir ; Et partant il forme vne nouuelle idée du bien qu'il poſſede, & a vn motif different de celuy que ſa preſence luy donne. Et cela ſuffit pour cauſer deux diuerſes paſſions, autrement il faudroit confondre encore l'Amour auec l'Eſperance, voire meſme auec tous les autres mouuemens de l'ame qui ſe forment ſouuent par vn ſeul objet, ſelon que l'on le conſidere en diuerſes manieres.

Pour Sainct Thomas qui dit que l'Amour eſt *vne Complaiſance de l'Appetit en la choſe aimable :*

ou bien il prend le mot de Complaiſance pour l'agréement que l'appetit trouue dans l'objet que l'imagination luy propoſe ; ou bien pour le plaiſir & la joye que cét objet luy donne : Si c'eſt l'agréement, il ſe forme auant l'Amour ; Si c'eſt le Plaiſir il ſuruient à l'Amour. Car il eſt certain que lors que l'imagination ou l'entendement ont jugé qu'vne choſe eſt bonne, la premiere choſe que fait l'appetit eſt de l'agréer & de conſentir au jugement qu'ils en ont fait. Et quoy que cela paroiſſe plus clairement dans la volonté que dans l'appetit ſenſitif, parce que la volonté eſt libre de conſentir ou de refuſer ce que l'on luy propoſe, & que le Conſentement ſemble eſtre vn acte qui luy ſoit particulier ; Il y a pourtant dans l'appetit quelque image de cette action, & il eſt vray-ſemblable qu'il approuue ce que l'imagination luy preſente auant qu'il s'eſmeuue & ſe porte vers luy : Et cette approbation & agréement eſt la Complaiſance dont nous parlons, qui n'eſt rien autre choſe que la ſatisfaction & le repos que prend l'appetit à la veüe des objets qui luy ſont conformes. Ainſi la lumiere reſioüit les yeux auparauant meſme que l'appetit ſoit eſmeu, & le plaiſir qu'ils reçoiuent en cette rencontre, n'eſt pas vne paſſion ny vn mouuement, mais vn certain repos qui vient de la conformité de l'objet auec la puiſſance : Le meſme arriue à l'appetit quand l'imagination luy propoſe quelque choſe d'aimable ; Il l'agrée & s'eſmeut apres pour la poſſeder : De ſorte que l'agréement va deuant l'Amour, & la joye vient apres comme nous verrons en ſuite.

Pour former donc vne definition de l'Amour qui n'ait point ces difficultez & ces defaus ; On doit premierement ſuppoſer la difference qu'il y a entre

entre l'Amour qui eſt vne habitude, & celle qui eſt vne paſſion. Car la paſſion eſtant vn mouuement, quand ce mouuement ceſſe, la paſſion finit auſſi, & l'on peut dire qu'il n'y a plus d'Amour; mais l'habitude ne laiſſe pas d'y eſtre encore, qui n'eſt rien autre choſe que l'impreſſion de l'objet aimable qui eſt demeuré dans l'ame, & qui fait qu'à toutes les fois que la penſée le propoſe à l'appetit, il s'eſmeut & forme la paſſion dont nous parlons. La Paſſion d'Amour eſt donc vn mouuement, & parce que les mouuemens tirent leurs differences de la fin où ils tendent, il faut voir quelle eſt la fin de celuy-cy. Or comme l'appetit ne s'eſmeut que pour poſſeder le bien & pour fuïr le mal, il ne faut pas douter que la poſſeſſion du bien ne ſoit la fin de l'Amour; Et comme on ne peut poſſeder quelque choſe ſans s'vnir en quelque façon à elle, il s'enſuit neceſſairement que l'Amour eſt *vn mouuement de l'appetit par lequel l'ame s'vnit à ce qui luy ſemble bon.*

Il eſt vray que d'abord cecy ne ſemblera pas veritable à cauſe que le plus ſouuent dans l'Amour, l'objet aimable eſt abſent, auec lequel il n'eſt pas vray-ſemblable que l'ame s'vniſſe: Mais quand on conſiderera que les objets ſe peuuent vnir aux puiſſances par leurs eſpeces & par leurs images, ou par leur eſtre veritable; Et qu'il y a par conſequent vne vnion réelle & vne qui ne l'eſt pas que l'eſchole appelle *Intentionelle*, & que l'on peut nommer *Ideale*: On verra que l'vnion qui ſe fait de l'appetit auec l'objet que l'imagination luy propoſe, eſt de cette derniere ſorte; parce que l'eſtre veritable des choſes n'entre point dans l'imagination, il n'y a que leur idée & leur image. Et cette vnion eſt la ſeule qui conuient naturellement à l'appetit, ne pouuant à ſon eſgard s'vnir autrement au bien qui luy eſt preſenté. Que s'il ſe porte à

quelque autre ſorte d'vnion, ce n'eſt pas pour luy qu'il la recherche, mais pour les autres puiſſances qui peuuent s'vnir réellement à leurs objets. Car l'appetit eſt vne faculté politique qui ne trauaille pas pour elle ſeule, mais pour toutes les autres qui ſont au deſſous d'elle; Et comme l'imagination eſt le centre de tous les ſens, l'appetit l'eſt auſſi de toutes les inclinations qui ſe trouuent dans les parties: De ſorte que l'imagination ou l'entendement luy propoſant ce qui leur eſt conuenable, il le recherche pour elles & taſche de les en faire jouïr: Et alors ſi elles ſont capables de s'vnir réellement auec leurs objets, il en ſouhaite l'vnion: Mais cela n'empeſche pas qu'il ne s'vniſſe auparauant auec eux par l'vnion qui luy eſt propre, & qui eſt comme le principe & la ſource de toutes les autres vnions qui conuiennent à l'Ame.

On dira peut-eſtre que l'Entendement & l'Imagination s'vniſſent de la meſme ſorte à ce qui leur eſt conuenable, & partant que l'Amour s'y peut former auſſi bien que dans l'appetit. Mais il y a bien de la difference; parce que les objets viennent & entrent dans l'entendement & dans l'imagination, & la connoiſſance qu'ils en ont ſe fait pluſtoſt par le repos que par le mouuement, comme dit Ariſtote: Tout au contraire de l'Appetit qui ſe porte vers ſon objet & ſort comme hors de ſoy-meſme pour s'vnir à luy. De ſorte que l'vnion qui ſe fait dans l'entendement & dans l'imagination, eſt purement paſſiue ſans aucun mouuement de ces facultez; Mais celle de l'Appetit eſt actiue & ſe fait auec agitation. Ioint que l'vnion qui ſe fait par l'appetit eſt plus parfaite que celle qui ſe fait par la connoiſſance; Dautant que [illegible] auoir auerſion à vne choſe qu'elle a [illegible] qui eſt vne ſorte de ſeparation; Et par- [illegible] n'en eſt pas ſi parfaite comme celle de

de l'Appetit qui ne peut ſouffrir cette diuiſion, & qui par conſequent eſt la plus accomplie qui ſe puiſſe trouuer dans les actions vitales.

Mais ſi l'Amour eſt vn mouuement de l'ame pour s'vnir à ce qui eſt aimable, il ſemble que lors qu'elle ſera vnie auec luy, il n'y aura plus de mouuement ny par conſequent plus d'Amour: Et comme l'vnion s'en peut faire en vn moment, parce qu'il n'y a rien qui le puiſſe empeſcher, il ſemble auſſi que ce mouuement ſe doit faire en vn inſtant, & partant que l'amour ne doit pas durer dauantage; qui ſeroit vne propoſition bien eſtrange & contraire à la verité.

Pour reſpondre à cette objection, il faut remarquer qu'il y a des choſes qui ſe meuuent pour arriuer à quelque fin ſeparée de leur mouuement; Et qu'il y en a d'autres qui trouuent dans le mouuement meſme la fin qu'elles recherchent. Les premieres ceſſent de ſe mouuoir quand elles ont atteint leur but & leur fin: Mais celles qui n'en ont point d'autre que le mouuement, ou pour le moins qui ſoit ſeparée du mouuement, ne pretendent jamais à ſe repoſer: Et comme le repos eſt vne perfection en celles-là, c'eſt vne imperfection en celles-cy. Or l'Appetit eſt de ce dernier genre, il ſe meut veritablement pour s'vnir au bien, mais l'vnion qu'il recherche ne ſe peut faire que dans le mouuement; & quand il ceſſe, elle ſe perd: De ſorte que pendant que l'objet aimable eſt preſent, il faut qu'il s'agite ſans ceſſe pour obtenir la fin qu'il deſire, qui eſt de s'vnir auec luy: Et s'il vient à ſe repoſer, cela procede de ce que cet objet ne luy eſt plus preſent, ou pour le moins de ce qu'il ne luy eſt plus offert comme bon. L'Amour eſt donc vn mouuement & vne vnion de l'Appetit à ce qui eſt aimable,

preſent ou abſent ; parce que ſon abſence n'empeſche pas que l'imagination n'en propoſe l'idée à l'Appetit, qui eſt la ſeule auec qui il ſe puiſſe naturellement vnir. Il eſt vray que trauaillant pour les autres puiſſances, comme nous auons dit, il ne s'arreſte pas à cette ſimple vnion ; Il recherche encore celle qui leur eſt conuenable ; il deſire pour la veuë & pour l'ouïe, que leurs objets ſoient en vne diſtance raiſonable ; il veut pour le gouſt & pour le toucher que les leurs ſoient vnis immediatement à leurs organes ; enfin en autant de manieres que les choſes ſe peuuent vnir, l'appetit & la volonté ſouhaitent pour elles l'vnion qui leur eſt propre. Et il faut auoüer que le concours de tous ces mouuemens fait la paſſion d'Amour complete & entiere, & que le premier dont nous venons de parler, quoy qu'il contienne toute ſon eſſence & ſa forme, n'en a pas toute l'eſtenduë ; on peut dire que c'en eſt la ſource & que les autres ſont des ruiſſeaux qui la groſſiſſent.

Voyons maintenant quelle eſt l'agitation particuliere que l'appetit ſe donne pour faire cette vnion, & en quoy elle eſt differente de celle qui ſe trouue dans la joye, dans le deſir, & dans l'eſperance, par leſquelles, auſſi bien que par l'Amour, il ſemble que l'ame ſe veüille vnir au bien qui luy eſt repreſenté. Car ce n'eſt pas aſſez pour la parfaite connoiſſance des paſſions, de dire que ce ſont des mouuemens, ſi on ne marque les differences de ces mouuemens, & ſi on ne fait voir les differentes impreſſions, & les diuers progrez que la diuerſité des objets cauſe dans l'appetit.

Il faut donc ſuppoſer qu'il y a quelque rapport entre les mouuemens de l'ame & ceux du corps, & que les differences qui ſe trouuent en ceux-cy

ſe

ſe rencontrent en quelque façon aux autres : Car puiſque les effets ſont ſemblables à leurs cauſes, les mouuemens du corps qui ſont des effets de l'ame, doiuent eſtre les images de l'agitation qu'elle ſe donne. En effet on dit que l'Entendement ſe porte droit vers ſon objet, qu'il ſe refléchit & ſe replie ſur luy, qu'il r'entre en ſoy meſme, qu'il s'eſgare & qu'il ſe confond : Qui ſont toutes façons de parler tirées des mouuemens ſenſibles, & qui doiuent faire croire qu'il ſe fait quelque choſe de pareil en l'ame, & principalement en ſa partie appetitiue, parce que c'eſt par elle qu'elle s'eſmeut & s'agite en effet. Et il ne ſert de rien de dire que ce ne ſont pas de veritables mouuemens, & qu'ils ſont ſeulement metaphoriques : Car outre qu'il faudroit alors confeſſer que toutes les definitions des paſſions, où le mot de *mouuement* eſt touſiours employé, ſont metaphoriques ; Il eſt certain que cela n'empeſche pas qu'il n'y ait de la reſſemblance entre les vns & les autres, quoy qu'ils ſoient de diuers genre. Mais ie dy bien plus, à conſiderer exactement les mouuemens corporels, on peut dire que ce ne ſont pas de ſi parfaits & de ſi veritables mouuemens que ceux de l'ame, & que ce n'en ſont que des images groſſieres & imparfaites ; Puis qu'il eſt vray que dans l'ordre des choſes, celles qui ſont inferieures ſont plus noblement & plus parfaitement dans les ſuperieures ; & que toutes ne ſont que des copies tirées les vnes des autres, dont l'original eſt en la ſouueraine Idée de tous les Eſtres.

Quoy qu'il en ſoit, puiſqu'en definiſſant la paſſion en general on ſe ſert du mot de *mouuement*, il faut de neceſſité pour marquer les differences des Paſſions, y employer les differences du mouuement, & trouuer en chacune d'elles quelque agitation particuliere qui ait de la conuenance &

du rapport auec quelqu'vn des mouuemens ſenſibles.

Pour deſcouurir donc celuy qui eſt propre à l'Amour, il faut premierement ſçauoir où eſt l'Image du bien ; & ſi elle demeure dans l'imagination, ou ſi elle s'eſcoule dans l'appetit ; eſtant certain que ſi l'appetit la va chercher hors de ſoy, il doit s'agiter d'vne autre ſorte que s'il la rencontre en luy-meſme. Il eſt vray que cela n'eſt pas aiſé à decider, & quelque party que l'on puiſſe prendre, il s'y trouue des inconueniens qui ſemblent inéuitables. Car ſi l'image du bien ne ſort point de l'imagination, l'appetit qui eſt vne puiſſance aueugle ne la peut pas connoiſtre ; & partant il ne doit pas ſe mouuoir pour s'vnir à elle ne ſçachant pas qu'elle y ſoit. De dire auſſi qu'elle en ſorte & qu'elle s'eſcoule dans l'appetit, elle y ſera inutile pour la meſme raiſon ; puis qu'elle ne ſert que pour repreſenter les choſes & en donner la connoiſſance, dont l'appetit n'eſt pas capable. Ioint qu'il eſt malaiſé de conceuoir, comment cette image peut couler de l'imagination en vne autre puiſſance ; parce que outre que les accidens ne peuuent paſſer d'vn ſubjet à l'autre, elle eſt le terme & l'effet formel d'vne action immanente, qui a cela de propre de ne ſortir jamais de la faculté où il a eſté produit.

Pour éuiter cet embarras & ne s'engager pas plus auant dans les doubtes de l'Eſchole ; Il faut dire que l'image qui eſt dans l'imagination ne ſort point en effet hors d'elle pour la raiſon que nous venons d'apporter: Mais comme à la preſence des corps lumineux, la lumiere ſe produit dans l'air qui les enuironne ; Auſſi quand cette image s'eſt formée dans l'imagination elle ſe multiplie dans toutes les parties de l'ame, elle les eſclaire, & excite apres celles qui ſont capables d'eſtre eſmeuës.

Il

Il y a meſme grande apparence que c'eſt en effet quelque lumiere raffinée & purifiée ; puiſque les images des choſes corporelles qui frappent nos yeux, ne ſont autre choſe que des lumieres comme nous auons demonſtré en ſon lieu ; Et qu'il n'y a rien qui ſoit plus conforme à l'eſprit, que cette qualité qui eſt comme le milieu ou l'Horizon des choſes ſpirituelles & des corporelles. Quoy qu'il en ſoit, on ne doit pas douter que ces images ne ſe multiplient auſſi bien que celles des corps; puis qu'elles ſont plus excellentes qu'elles, & que nous en auons des preuues aſſeurées dans les effets de la memoire & de la vertu formatrice qui doit neceſſairement eſtre imbuë de ces images, pour former les parties conformement au deſſein que l'imagination luy propoſe bien ſouuent contre ſa conduite ordinaire.

Mais s'il eſt vray que ces Idées ne ſont propres qu'à repreſenter les choſes, & en donner la connoiſſance, que ſeruiront-elles aux facultez qui ne connoiſſent point, comme ſont celles dont nous venons de parler? Il faut reſpondre, qu'il y a deux ſortes de connoiſſance, l'vne eſt claire & diſtincte qui appartient aux ſens, à l'imagination & à l'entendement ; l'autre eſt obſcure & confuſe qui ſe trouue dans l'appetit & dans toutes les autres puiſſances, qui ont vne connoiſſance naturelle de leurs objets & de ce qu'elles doiuent faire.

Il eſt donc certain que l'Image du bien eſt dans l'imagination comme vne lumiere qui reſpand ſes rayons dans l'appetit, qui l'eſclaire & l'excite apres à ſe mouuoir pour s'vnir à elle : Car bien qu'elle ſe ſoit multipliée, & que l'appetit ſoit tout plein de l'eſclat qu'elle jette ; il ne ſe contente pas de cette influence, il taſche de s'vnir au centre & à la ſource dont elle eſt découlée; comme on void qu'il arriue au fer, qui ayant receu la vertu Ma-

gnetique, ſe porte vers l'Aimant qui en eſt le principe & la ſource, afin de s'vnir plus eſtroitement à luy.

De ſorte qu'il eſt fort vray-ſemblable que pour former la paſſion d'Amour, l'appetit ſe porte droit vers l'idée du bien qui eſt dans l'imagination ; & que ce mouuement eſt ſemblable à celuy de toutes les autres choſes naturelles qui ſe meuuent ainſi vers ce qui leur eſt conforme.

Mais cecy fait naiſtre de grandes difficultez : Car bien que l'on puiſſe conceuoir cette ſorte de mouuement dans l'Appetit ſenſitif, à cauſe qu'il eſt placé en vn organe different de celuy de l'imagination, & qu'il y a quelque eſpace entre deux, où l'on peut ſe figurer que ce mouuement ſe fait : Cela ne peut auoir lieu dans l'Amour qui ſe forme dans la partie ſuperieure de l'ame, où la volonté n'eſt point ſeparée de l'entendement, & vers lequel par conſequent elle ne ſe porte point, puis qu'elle eſt touſiours naturellement vnie auec luy. Ie dy bien plus, quand il ne ſeroit queſtion que de l'Appetit ſenſitif, il eſt bien difficile de comprendre comment il ſe peut mouuoir ainſi : Car il n'y a pas d'apparence qu'il ſorte hors de ſon ſiege & de ſon organe pour ſe ioindre à celuy de l'imagination, puiſque tous ſes mouuemens ſont des actions immanentes : S'il n'en ſort point auſſi, comment s'vnira-t-il à cette idée qui eſt dans l'imagination ?

Pour leuer ces difficultez & reſpondre à ces raiſons qui ſemblent aſſez preſſantes, il faut ſe ſouuenir que les mouuemens de l'ame bien qu'ils ayent de la conuenance auec ceux du corps, ne leur ſont pas tout à fait ſemblables, & que s'ils participent à quelque choſe de leur nature, ils n'en ont point les defaus : Car ils ne demandent point cette ſucceſſion de temps, ny ce changement de lieu

lieu qui se trouue tousiours en ceux-là, & qui sont des suites necessaires de l'imperfection de la matiere ; Ils se font en vn moment & en mesme endroit, pour le moins ne sortent-ils point de la puissance où ils se forment. Car il ne faut pas s'imaginer que l'Appetit en s'approchant du bien, ou en s'esloignant du mal, quitte ses bornes naturelles & qu'il passe d'vn lieu à l'autre à la maniere des corps animez: Toutes ses agitations se font en luy mesme, & comme l'eau qui est enfermée en vn gouffre se peut mouuoir en diuerses façons sans en sortir, aussi cette puissance qui est comme vn abysme dans l'ame, peut estre diuersement agitée dans ses propres bornes ; & par le different transport de ses parties, venir tantost heurter ses limites, tantost se retirer vers son centre, en vn mot faire tous les mouuemens qui se remarquent dans les passions. Il n'est donc point necessaire que la volonté soit separée de l'entendement, & qu'il y ait quelque espace entr'eux deux pour faire le mouuement dont nous parlons : S'agitant en elle mesme & poussant ses parties vers l'idée du bien qui luy est representée par l'entendement, elle s'vnit à elle autant qu'elle peut, & fait ainsi la passion d'amour. Il en est de mesme de l'Appetit sensitif, car bien que son principal organe soit esloigné de celuy de l'imagination, il ne faut pas croire que ces deux facultez soient toutes renfermées en ces parties, elles se respandent par tout le corps, & sont tousiours jointes ensemble, comme nous monstrerons plus amplement au discours de la Ioye. De sorte que le mouuement qui s'y fait est semblable à celuy de la volonté, & en l'vn & l'autre l'Amour n'est rien qu'vn mouuement de l'appetit, qui se porte droit vers l'idée du bien & qui s'vnit à elle : Ce qui ne se fait pas dans les autres passions, comme nous ferons voir.

Voila donc ce que c'eſt que l'Amour en general, dont il eſt facile de marquer les differences par les differences des objets qui le peuuent eſmouuoir : Car comme il y a des Biens de l'ame, du corps & de la fortune, & que chacun d'eux eſt honeſte, vtile ou delectable ; il eſt certain qu'encore que les mouuemens par leſquels on aime toutes ces choſes ſoient de meſme nature, & qu'ils ayent en general vne meſme fin, qui eſt d'vnir l'appetit à ce qui eſt bon; ils ſont neantmoins differens entr'eux à cauſe que ces biens ſont differens: Ainſi il y a vn Amour des richeſſes, des plaiſirs, des honneurs, & des vertus : en vn mot, autant qu'il y a de ſorte de biens faux ou veritables, il y a autant de ſortes d'Amour, dont nous n'auons pas fait deſſein de parler icy, parce que la plus part de ces eſpeces ſont compriſes dans les vertus & les vices dont nous traiterons en ſuite, & parce que nous nous ſommes reſtrains à l'Amour que la Beauté fait naiſtre dans l'appetit.

Cét Amour ſe peut definir *vn mouuement de l'Appetit par lequel l'ame s'vnit à ce qui luy ſemble Beau.* De ſorte que toute la diuerſité qu'il y a en cette definition & celle de l'Amour en general, conſiſte dans la Beauté. C'eſt pourquoy nous auons deux choſes à examiner, premierement ce que c'eſt que la Beauté ; en ſecond lieu, pourquoy elle donne de l'Amour. Mais parce que cette recherche eſt extremement haute & difficile, & qu'elle pourroit rompre la ſuite de ce diſcours, nous l'auons miſe à la fin de ce Chapitre, pour parler des effets que l'Amour cauſe dans les humeurs & dans les Eſprits.

Quel eſt le mouuement que l'Amour cauſe dans les Eſprits & dans les humeurs.

III. PARTIE.

PVISQVE dans les paſſions les mouuemens des Eſprits & du ſang, ſont conformes à ceux que l'ame reſſent en elle meſme; il n'y a point de doute que l'Amour vniſſant l'appetit à l'idée du bien qui luy eſt repreſentée, ne produiſe auſſi dans les Eſprits quelque ſorte de mouuement qui ſeconde ſon deſſein, & qui rende cette vnion plus forte. Mais comme les ſens ne nous ſeruent de guere pour connoiſtre la difference de ces mouuemens, il faut que l'Entendement ſupplée à leur defaut, & que le diſcours faſſe voir quel eſt ce mouuement d'eſprits qui eſt le plus vnitif, puiſque c'eſt celuy qui doit accompagner cette paſſion.

A cet effet, il faut ſuppoſer deux choſes tres-veritables; la premiere, que le Cœur eſt le principal organe de l'appetit ſenſitif; La ſeconde que le Cerueau eſt celuy de l'imagination. Or comme l'idée du bien ſe forme dans l'imagination, & que le mouuement des eſprits commence au cœur; il faut de neceſſité que l'ame ayant deſſein de les vnir au bien qu'elle a conceu, les tranſporte du lieu où ils commencent à ſe mouuoir vers celuy où ils doiuent rencontrer cet objet: Et parce que la premiere naiſſance de l'Amour ſe fait par cette vnion interieure de l'appetit dont nous auons parlé; il faut auſſi que le premier mouuement que ſouffrent les eſprits les pouſſe au cerueau, où il ſemble que cette vnion ſe doit faire; Car l'idée ne ſort point de la faculté qui la produit

duit, comme nous auons monſtré. Et d'autant que les eſprits portent auec eux la chaleur & le ſang, de là vient que l'imagination des Amans s'eſchauffe, & fait apres tant de belles productions, & des extrauagances meſme, ſi le mouuement & la chaleur ont trop de violance. L'on peut dire encore que la Paſleur qui leur eſt ſi ordinaire, vient en partie de ce tranſport d'eſprits au dedans du cerueau, qui abandonnans ainſi le viſage, le laiſſent ſans chaleur & ſans eſclat. Mais s'il ſe rencontre que l'objet aimable ſe preſente aux ſens, alors la plus grande partie de ces eſprits accourent aux parties exterieures : & les peignent de la couleur du ſang qu'ils entraiſnent auec eux, & qui eſt le plus pur qui ſoit dans les veines comme nous dirons tantoſt. Il eſt vray qu'il y a des paſſions qui ſe meſlent auec celle-cy, & qui cauſent ſouuent dans les humeurs vn mouuement contraire à celuy que nous venons d'exprimer; mais nous ne conſiderons icy que les effets qui ſont propres à l'Amour, & non ceux qu'elle emprunte des autres. C'eſt pourquoy nous pouuons conclurre que le premier effet de l'Amour ſur les eſprits, eſt de les faire ſortir du cœur, & de les tranſporter au cerueau & aux parties exterieures.

Mais cela ne ſuffit pas encore, il faut voir ſi dans ce mouuement ils coulent auec liberté ou auec contrainte, c'eſt à dire s'ils ſe dilatent ou s'ils ſe reſſerrent; Car il ſemble que ce ſoient là les deux premieres differences du mouuement local. Or comme il n'y a que deux rencontres qui puiſſent obliger l'ame à tenir les eſprits ſerrez en leur mouuement, ſçauoir eſt quand elle attaque le mal, ou quand elle le fuit; parce qu'en l'vne elle a ſoin de ſe fortifier, & pour ce ſubjet de ramaſſer

maſſer & reünir les eſprits; Et qu'en l'autre la fuite ſe fait auec empreſſement, qui les precipite & les confond enſemble: Il eſt certain qu'elle n'a aucun de ces motifs en cette paſſion, & que ne conſiderant autre choſe que la bonté de ſon objet, elle ne void point d'ennemy qu'elle veüille aſſaillir ou qu'elle doiue craindre: C'eſt pourquoy elle agite les eſprits auec liberté, elle les dilate, & ſemble les ouurir pour mieux receuoir le bien qui ſe preſente & pour s'vnir ainſi plus parfaitement à luy.

Paſſons encore plus auant, & voyons ſi ce Mouuement eſt Inegal, & s'il ſe fait auec vehemence comme celuy qui ſuruient dans les paſſions impetueuſes: Il eſt certain que la Cholere eſmeut les eſprits & les humeurs, auec plus de confuſion & de deſordre que ne fait l'Amour, à cauſe des diuers & frequens efforts que l'ame eſt contrainte de faire pour chaſſer le mal; Et qu'il en eſt de meſme que des Torrens dont les vagues ſe precipitent les vnes ſur les autres, & font vn courant tout plein de boüillons & d'eſcume; Mais que l'Amour fait couler les eſprits & le ſang dans les veines de la meſme ſorte que l'eau court dans les canaux des fontaines, ou dans les riuieres dont le lit eſt large & vny: Car l'ame qui dilate les eſprits, eſlargit à proportion les vaiſſeaux, & leur donnant ainſi plus de liberté, elle rend leur cours moins turbulent & moins confus. Mais la principale raiſon de l'eſgalité qui s'y trouue, vient de ce que l'Amour n'a point pour l'ordinaire de paſſions à ſa ſuite qui ayent des mouuemens contraires, comme a la cholere que la douleur accompagne touſiours, & qui retire les eſprits vers le cœur au meſme temps qu'elle les pouſſe au dehors. Car bien que la ioye, le deſir,

ſir, & l'eſperance qui ſont preſque touſiours auec l'Amour, remuent diuerſement le ſang, elles ne luy impriment pas pourtant des mouuemens tout à fait oppoſez comme nous monſtrerons ; C'eſt pourquoy il n'eſt pas ſujet au choc, ny à cette agitation ineſgale que la contrarieté des mouuemens cauſe dans les corps fluides : Mais de quelque violance qu'il ſoit pouſſé, toutes ſes parties coulent eſgalement & ſans confuſion. Et il ne faut point douter que cette joye ſecrette que reſſentent les Amans ſans penſer meſme à l'objet aymé, ne vienne de cette ſorte de mouuement, dont l'impreſſion eſt demeurée dans les humeurs apres que l'agitation de l'ame eſt ceſſée. Car comme la nature ayme l'ordre & l'eſgalité en toutes ſes actions, quand elle void que le mouuement du ſang eſt conforme à ſon inclination, elle reſſent vne certaine joye, dont l'image ou l'ombre ſe preſente à noſtre eſprit, & nous rend gais ſans que nous en ſçachions la cauſe. Et ie croy pour la meſme raiſon que ſi les humeurs eſtoient touſiours agitées de ce flus & reflus que les paſſions oppoſées ont accouſtumé de cauſer ; il n'y auroit aucun moment dans l'Amour qui fuſt exempt de chagrin & d'ennuy, & que l'on n'y ſentiroit iamais cét excés de joye qui s'y rencontre ſi ſouuent, parce que l'ame ne peut ſouffrir de mouuemens contraires qu'elle ne ſouffre en meſme temps quelque peine & quelque ſorte de douleur. Mais que dirons-nous donc quand ces paſſions turbulentes, telle qu'eſt la Cholere, la Peur, & le Deſeſpoir, ſe meſlent auec l'Amour ? Doit-elle leur quitter la place, quand elles entrent dans l'Ame, & mourir quand elles naiſſent, puiſque leur mouuement eſt contraire au ſien ? Certainement ie croy que l'habitude de l'Amour demeure touſiours, mais que la paſſion ceſſe

quand

quand il y en a vne autre qui deſtruit ſon mouuement, principalement ſi elle eſt violante: Et de fait vn homme qui eſt en cholere, ou qui eſt ſaiſi de la peur, ne penſe pas à l'objet aymé; pour le moins les penſées qu'il en a ſont eſtouffées par celles de la vengeance ou du peril qu'il veut éuiter. Il eſt vray que comme ces paſſions entrent promptement dans l'ame, elles en ſortent ordinairement bien viſte; & au meſme temps la premiere y retourne, l'impreſſion de l'objet aymé fourniſſant de nouuelles idées qui reſueillent l'appetit, & y cauſent vne nouuelle eſmotion. Ce qui n'eſt pas difficile à croire, ſi l'on conſidere que l'appetit & les eſprits s'agitent plus facilement que l'Air; & que leur mouuement eſt en quelque façon ſemblable à celuy des eſclairs, qui percent les nuées en vn inſtant, qui ſe ſuiuent coup ſur coup, & qui ne laiſſent apres eux aucune trace du chemin qu'ils ont fait. Que ſi ces paſſions ſont foibles elles peuuent veritablement compatir auec l'Amour; mais elles en diminüent l'ardeur; parce que l'eſprit qui ſe partage à diuers objets, ne peut ſe donner tout entier à celuy qui eſt aimable, & parce que l'agitation que celle-cy cauſe dans les humeurs, eſt empeſchée par le flot des autres qui s'oppoſent à ſon cours.

Voyons maintenant quelle eſt la Vehemence qui accompagne ce mouuement d'eſprits, & ſi elle eſt auſſi grande en cette paſſion qu'elle eſt dans la cholere, dans la peur, & dans quelques autres: Car il eſt certain qu'il y en a quelques-vnes qui de leur nature ne ſont pas ſi violantes, telle qu'eſt l'Eſperance & la Compaſſion, où l'on ne remarque iamais ces extremes tranſports que l'on voit en celles-là. Or il ne faut pas croire que l'Amour ſoit comme ces deux dernieres, & qu'il ait toujours la moderation

ration qu'elles ont ; Les saillies qu'elle fait & les tempestes qu'elle excite, sont quelques fois si grandes qu'elles renuersent l'esprit ; Et l'alteration que souffre tout le corps en ces rencontres, monstre euidemment que les humeurs sont esmeuës auec grande impetuosité. A la verité les commencemens en sont doux, & l'on peut dire qu'ils sont semblables à ces vents paisibles qu'vne foible chaleur esleue, & qui se changent apres en tourbillons quand elle est deuenuë plus forte: Car comme dans la naissance de cette passion l'idée de l'objet aymé ne fait pas grande impression sur l'esprit, n'y estant, s'il faut ainsi parler, que legerement & superficiellement emprainte, elle ne fait aussi qu'vne legere esmotion dans l'Appetit : Mais quand elle s'est insinüée au fonds de l'ame, & qu'elle s'est renduë maistresse de l'imagination, alors elle souleue puissamment toutes les facultez motiues, & cause ces grands orages qui font souuent perdre la raison & la santé.

Ie ne veux pas pourtant dire que quand l'ame est venuë à cet excez, l'Appetit & les esprits soient continüellement agitez auec cette violance : Ie sçay que la tempeste n'en est pas tousiours esgale, qu'elle se relasche bien souuent, & que mesme elle se dissipe ; soit que les diuers dessein que cette passion inspire, destournent l'ame de sa premiere & principale pensée ; soit que toutes les choses de la nature ne puissent pas long-temps demeurer en vn estat violant, & que l'esprit se lasse d'estre tousiours tendu vers vn mesme objet ; d'où vient que les plus fortes passions deuiennent à la fin languissantes & s'appaisent d'elles mesmes. Et à la verité ces grands Transports dont nous parlons, ne se font que lors que l'objet aymé se presente à l'imagination auec quelque puissant attrait, comme il arriue dans les premie-

res

res penſées qu'elle en a, ou quand il paroiſt inopinément aux ſens, ou quand l'eſprit s'y figure de nouuelles perfections, & forme de nouueaux deſſeins pour les poſſeder : Car alors l'ame qui eſt ſurpriſe par cette aymable nouueauté, s'esbranle tout à coup, & pouſſe les eſprits comme vn grand flot qui la doit porter vers le bien qui ſe preſente.

Mais quoy ! ſi l'Amour eſmeut ainſi les Eſprits, il faudra qu'elle produiſe les meſmes effets que la Ioye, & que ſa violence eſteigne la chaleur des entrailles & cauſe des defaillances & des ſyncopes comme fait celle-cy. Il ſemble meſme que de neceſſité ces accidens s'y doiuent rencontrer, puiſque ces deux paſſions ont vn meſme objet, qu'elles ne ſe ſeparent gueres l'vne de l'autre, & qu'elles ont de meſmes accroiſſements, car quand l'Amour eſt extreme, la joye le doit eſtre auſſi. Et neantmoins on n'a point remarqué aucun de ces ſymptomes dans l'Amour dont nous parlons ; Pour le moins s'il eſt arriué quelque choſe de pareil aux Amans, il eſt certain que l'excez de ces deux paſſions n'en a pas eſté la cauſe ; mais que ç'a eſté la douleur, le deſeſpoir, ou quelque autre ſemblable. Comment ſe peut-il donc faire que l'Amour de la Beauté ne produiſe pas les meſmes effets que la joye ; ou que la Ioye ne cauſe les meſmes accidens en cette paſſion qu'elle cauſe ſouuent toute ſeule ?

Pour découurir ce ſecret, il faut premierement ſuppoſer, que ces deſordres n'arriuent pas ſouuent, qu'on ne les a remarquez qu'aux vieillards & aux femmes, & que la Ioye qui les a excitez a eſté cauſée ou par le gain de quelque victoire ineſperée, ou par la rencontre de quelque objet fort ridicule, ou par la deſcouuerte de quelque grand ſecret dans les ſciences, qui ſont choſes dont la iouïſſan-

iouïſſance appartient ſeulement à l'eſprit. En effet comme les choſes ſpirituelles ont cela par deſſus les corporelles, qu'elles ſont plus nobles & qu'elles entrent dans l'ame toutes entieres & ſans ſe partager, la poſſeſſion en doit eſtre plus parfaite & la ioye plus raviſſante : C'eſt pourquoy il eſt vray-ſemblable que les ſyncopes, qui doiuent eſtre les effets d'vne paſſion violante, ſuiuent les ioyes ſpirituelles comme les plus grandes & les plus fortes, & qu'ils ſuruiennent pluſtoſt aux natures foibles, qu'à celles qui ſont robuſtes & capables de leur reſiſter. L'ame ſe trouuant donc ſurpriſe à l'abord de ces objets, & s'agitant auec precipitation pour s'vnir à eux, les Eſprits qui ſuiuent ſes mouuemens, ſortent du cœur & s'eſlancent auec tant de violance aux parties ſuperieures, qu'ils perdent l'vnion qu'ils auoient auec leur principe, en la meſme ſorte que l'eau ſe diuiſe eſtant pouſſée auec trop d'impetuoſité. Or parce que le cœur doit continüellement inſpirer ſa vertu aux parties, & qu'il n'y a que les Eſprits qui la leur puiſſent porter; quand ils viennent à ſe desvnir d'auec luy, il faut que cette influence s'arreſte, & que les actions ſenſitiues & vitales qui en dependent, ceſſent iuſques à ce qu'ils s'y ſoient reünis : Et parce que l'ame eſt alors toute rauie dans la iouïſſance d'vn bien qu'elle eſtime excellent, elle n'a pas le ſoin de remedier à cette interruption qui s'eſt faite dans les Eſprits, ny de ramener ceux qui ſe ſont eſcartez, ou d'en enuoyer d'autres pour remplir les vuides qui s'y ſont faits : C'eſt pourquoy ces defaillances durent long-temps, & cauſent quelquesfois la mort; la chaleur s'eſteignant tout à fait, & la nature n'ayant pas la force de reparer ſes pertes, ny de ſe remettre en ſon premier eſtat.

Mais ce deſordre ne peut arriuer dans l'Amour dont

dont nous parlons ; dautant que l'on ne poſſede iamais entierement la Beauté corporelle, & qu'il y a touſiours quelque choſe qui entretient le deſir, l'eſperance & la crainte ; C'eſt pourquoy l'ame ſe partageant à diuers deſſeins ; & ne ſe laiſſant pas tranſporter ſi puiſſamment comme elle fait dans la iouïſſance des biens ſpirituels, les Eſprits ne ſe iettent pas auec tant de precipitation ny d'impetuoſité, & ne ſont pas ſujets à cette diuiſion qu'ils ſouffrent quelquefois dans la Ioye & qui eſt la cauſe des ſyncopes dont nous venons de parler. Nous toucherons encore à cette matiere en d'autres lieux : Voyons quelle eſt la Chaleur que cette Paſſion excite, & quelles humeurs elle eſmeut particulierement.

Il eſt certain que l'Amour, la Ioye & le Deſir, reſpandent par tout le corps vne Chaleur humide & agreable, dautant que les Eſprits remüent en ces paſſions les humeurs les plus temperées, dont les vapeurs ſont douces & humides : Mais ces humeurs y ſont pluſtoſt eſmeuës que les autres, parce que les Eſprits qui ont vne grande conuenance auec les plus pures & les plus ſubtiles parties du ſang, comme eſtant celles dont ils tirent leur origine, doiuent ſe meſler & s'vnir plus facilement auec elles qu'auec les autres qui ſont plus groſſieres & qui ſont eſloignées de leur nature : Et partant il ne faut pas douter que quand ils s'agitent, ils n'entraiſnent premierement ces parties du ſang, auſquelles ils ſont plus fortement attachez, & qui eſtant les plus ſubtiles ſont auſſi les plus faciles à ſe mouuoir. Ioint que l'aine à qui les humeurs ſeruent d'inſtrumens pour arriuer à la fin qu'elle ſe propoſe, employe les vnes ou les autres, ſuiuant qu'elles ont des qualitez propres à executer ce qu'elle veut : d'où vient que dans les animaux venimeux elle agite le venin pendant

la Cholere, & dans tous les autres elle excite la bile & la melancholie, parce que ce ſont des humeurs malignes qui peuuent deſtruire le mal qu'elle attaque. De ſorte que n'ayant point d'ennemis à combatre dans les paſſions dont nous parlons, elle ne doit point eſmouuoir d'autres humeurs que celles qui ſont conformes au Bien qu'elle veut accueillir: C'eſt pourquoy il n'y a que le Sang le plus doux & le plus pur qui s'agite ordinairement dans l'Amour, & qui cauſe cette Chaleur douce & vaporeuſe qui ſe reſpand par tout le corps.

Quelles ſont les cauſes des characteres de l'Amour.

IV. PARTIE.

MAIS il eſt temps d'arriuer au but que nous nous ſommes propoſez: Il faut que nous tirions des principes que nous venons d'eſtablir, les Cauſes des Caracteres de cette Paſſion. Examinons donc premierement les Actions Morales.

Comme il n'y a point de Paſſion qui produiſe tant de differentes actions ny qui faſſe tant d'extrauagances que celle-cy, ce ſeroit vne choſe bien ennuyeuſe de faire la recherche de toutes, & qui meſme ſeroit inutile, puiſque la pluſpart procede des autres Paſſions qui l'accompagnent, dont il nous faut parler en particulier. C'eſt pourquoy nous ne toucherons icy que les principales qui ſont à mon aduis, *La Penſée continüelle d'vn Amant à l'objet aymé; La haute eſtime qu'il en fait; Les moyens qu'il employe pour le poſſeder;*

Et

Et l'extrauagance des paroles dont il ſe ſert pour parler de ſa paſſion. Car il n'y a gueres d'actions dans l'Amour, qui ne ſe puiſſent rapporter à quelqu'vne de ces quatre.

Pour ce qui regarde la premiere, quoy que ce ſoit vne choſe commune à toutes les paſſions d'occuper fortement l'eſprit, & de le tenir tendu vers l'objet qui les entretient; il n'y en a pourtant point qui le faſſe plus puiſſamment & plus longuement que l'Amour : Car, ou elles ſont impetueuſes & turbulentes, ou bien elles ſont lentes & dociles; les premieres ſe diſſipent incontinent: Et l'on peut appaiſer ou détourner les autres par la force du diſcours, voire meſme par d'autres paſſions. Ainſi les faſcheuſes s'adouciſſent par les plaiſirs, les agreables ſe diminüent par les afflictions, & toutes ſe peuuent changer en d'autres plus fortes s'il ſe preſente des objets plus puiſſans que ceux qui les ont excitées; car vne grande douleur en fait oublier vne legere, & vne Ioye exceſſiue oſte le ſentiment d'vne mediocre. Mais il n'en va pas ainſi dans l'amour, elle a cela de propre qu'elle eſt vehemente & de longue durée, qu'elle n'eſcoute point la raiſon, & que rarement elle peut eſtre changée ou diminüée par l'effort de quelque paſſion que ce ſoit. D'autant que l'imagination eſt tellement bleſſée, qu'elle n'eſtime pas qu'il y ayt de plus grand bien à poſſeder, & qui luy puiſſe donner plus de contentement que l'objet aymé: C'eſt pourquoy il n'y en a point d'autre, quelque excellent qu'il ſoit, qui puiſſe détourner ſon inclination, & l'attirer à luy; parce que l'ame ne quitte iamais vn plus grand bien pour en rechercher vn moindre. Il en eſt de meſme du deſplaiſir; car ſi l'on eſt aymé, il n'y a point de peine ny de douleur qui ne ſe diſſipe par le contentement que l'on en reçoit; Et ſi on ne l'eſt

pas, comme l'ame ne connoiſt point de plus grand mal que celuy-là, tous les autres ſont trop foibles pour luy en oſter la penſée : C'eſt pourquoy elle conſidere continüellement le bien dont elle eſt priuée, elle le deſire ſans ceſſe, & cherche en ſa poſſeſſion l'vnique remede qui peut guerir tous ſes deſplaiſirs. Mais la premiere origine de tous ces effets eſt la puiſſante impreſſion que la Beauté fait en l'ame, de ſorte qu'en faiſant voir pourquoy les objets des autres paſſions ne la peuuent faire ſi forte ny ſi profonde, on fera voir auſſi pourquoy elle eſt de plus longue durée, & pourquoy elle tient l'eſprit plus tendu que pas vne des autres.

C'eſt vne verité bien aſſeurée qu'il y a en nous vne ſecrete connoiſſance des choſes qui ſeruent à noſtre conſeruation ; Et il eſt vray-ſemblable que cette connoiſſance ſe fait par le moyen de quelques idées que la Nature a imprimées au fonds de l'ame, & qui eſtant comme cachées, & enſeuelies dans ſes abyſmes, s'excitent & ſe releuent à l'abord de celles que les ſens y apportent, & cauſent apres dans l'appetit l'amour ou la haine, le deſir ou l'auerſion. Or comme il n'y a que deux choſes qui ſeruent à noſtre conſeruation, la recherche du bien & la fuite du mal, il eſt bien certain que la nature penſe pluſtoſt à chercher le bien qu'à s'eſloigner du mal : Et comme il y a encore des biens qui ſont plus excellents & plus vtiles que les autres, qu'elle a plus de ſoin de ceux-là que de ceux qui ne le ſont pas tant, qu'elle en forme vne Idée plus exacte, & que l'impreſſion qu'elle en fait eſt plus forte & plus profonde. Cela eſtant il ne faut pas douter que la Conſeruation de l'eſpece eſtant vn bien plus general & plus excellent que tous les autres qui ne regardent que le particulier, n'ait obligé la nature d'en donner à l'ame vne con-

connoiſſance plus efficace & vn deſir plus ardant que de quelque autre que ce ſoit; Et qu'elle ne luy ait par conſequent imprimé puiſſamment l'Idée de la Beauté, puiſque c'eſt la marque qui luy fait connoiſtre ce bien là & l'attrait qui l'excite à ſa poſſeſſion. De ſorte que la Beauté exterieure entrant dans l'imagination, & rencontrant cette Idée generale que la nature y a grauée, s'vnit auec elle, excite & reueille ce ſecret & puiſſant deſir qui l'accompagne, & l'applique à l'objet qu'elle luy repreſente. Et c'eſt là d'où vient cette forte attention qui attache continüellement l'eſprit d'vn Amant à la perſonne aymée, & qui luy cauſe apres l'Amour du ſilence & de la ſolitude, le deſgouſt de tous les diuertiſſemens qui luy eſtoient les plus agreables, & toutes les viſions qu'vne vie ſolitaire inſpire à vne ame agitée de crainte & d'eſperance, en vn mot bleſſée de la plus cruelle de toutes les paſſions.

Nous auons maintenant à chercher la ſource de cette Haute Eſtime que l'on fait de l'objet aymé; car c'eſt d'elle que deſcoulent les reſpects, les ſoumiſſions, les ſeruices, & la pluſpart de ces façons de parler dont les Amans ſe ſeruent. Et certainement c'eſt vne choſe eſtrange & qui ſeroit incroyable, ſi on ne la remarquoit tous les iours, de voir les Roys ſoubmettre leur couronne & leur puiſſance à la Beauté d'vne Eſclaue, les plus ſages adorer vne perſonne vicieuſe, & les plus courageux s'aſſujettir à des ames foibles, baſſes & dignes de meſpris. D'où peut venir ce puiſſant charme qui fait meſconnoiſtre ce que l'on eſt & ce que l'on ayme, & qui nous donne vne ſi mauuaiſe opinion de nous meſmes, & vne ſi auantageuſe de ce que nous aymons? Il ne faut pas douter que l'Imagination ne ſoit la principale cauſe

de cette erreur ; comme elle a le pouuoir d'agrandir les Images qu'elle reçoit, & de les charger meſme de nouueaux phantoſmes qui déguiſent les choſes & les font paroiſtre tout autres qu'elles ne ſont, elle fait ſur l'Image de la Beauté qui luy eſt repreſentée, ce qu'elle a accouſtumé de faire dans les ſonges, ou ſur vne legere idée qu'elle a de l'humeur qui s'agite, elle forme cent ſortes de chimeres qui ont quelque conformité auec cette humeur. Car l'Imagination receuant l'Image de l'objet aymé, la forme ſur le modelle de cette Idée generale de la Beauté que la nature luy a imprimée, la pare des meſmes graces qu'elle a, la confond auec elle, & ſe repreſente ainſi la perſonne aymée beaucoup plus parfaite qu'elle n'eſt en effet. Et l'on peut dire encore qu'il en arriue icy comme dans ces maladies de l'eſprit, où l'erreur particuliere qui le tient en deſordre, altere & corrompt toutes les penſées qui ont quelque rapport auec elle, celles qui en ſont eſloignées demeurant aſſez raiſonnables : d'autant qu'vn Amant peut bien conſeruer ſon iugement libre dans ce qui ne concerne point la perſonne qu'il ayme ; mais ſitoſt qu'elle y eſt intereſſée, il faut qu'il ſoit eſclaue de ſa paſſion, & qu'il iuge des choſes ſuiuant cette agreable erreur qu'elle luy a inſpirée. En effet c'eſt vne merueille qu'vn viſage difforme, & que l'on viendra de iuger tel, paroiſſe incontinent apres plein d'attraits, comme ſi l'imagination l'auoit fardé, ou qu'elle en euſt effacé tous les defaus ; mais le fard ou la perfection qu'elle luy donne, vient de cette Idée dont elle eſt toute remplie, & que la nature luy a donnée pour l'obliger à rechercher le plus grand bien qui luy puiſſe arriuer.

Quoy qu'il en ſoit, l'ame eſtant abuſée dans le iugement qu'elle fait de la Beauté, & la prenant pour

pour vn bien tres-excellent ; dont la poſſeſſion la doit rendre plus parfaite, ſe ſoubmet entierement à elle, & ne la conſidere plus que comme vne Reyne qui luy doit commander. Car le Bien a cela de propre qu'il ſe communique auec empire, & qu'il ſe rend maiſtre des choſes qui le reçoiuent : D'autant que c'eſt vne perfection qui tient lieu d'acte & de forme, comme la choſe qui le reçoit tient lieu de puiſſance & de matiere: Or c'eſt vne maxime aſſeurée que la forme ſe rend maiſtreſſe de la matiere, autrement elle ne la perfectionneroit pas ; Et par conſequent il faut que la Beauté ait cette qualité dominante, & que l'ame qui en eſt touchée s'aſſujettiſſe à ſon empire. Et de là viennent en ſuite toutes ces ſoubmiſſions & ces reſpects, tous ces termes de ſeruitude & de captiuité qui ſont ſi ordinaires aux Amans ; dont il eſt aiſé de tirer les raiſons du principe que nous venons d'eſtablir. Voyons maintenant les moyens que l'Amour a inuentez pour poſſeder le bien où elle tend.

Bien que l'Amour puiſſe ſubſiſter dans la ſeule vnion qui ſe fait de l'appetit auec l'Idée de l'objet aymé, on peut dire pourtant que cette vnion & cette amour ne ſont pas parfaites, que l'ame ne s'arreſte pas là, & qu'elle taſche touſiours de s'vnir réellement auec la choſe aymée. Or elle ne peut s'vnir réellement que par la communication des penſées & par la preſence actuelle que les ſens demandent ; L'ame ſortant en quelque façon hors d'elle meſme par la parole, & les ſens ſeruans de canaux par leſquels les objets coulent dans l'imagination : De ſorte qu'elle croit que par le moyen du diſcours elle s'vnit fortement à la perſonne aymée, & que celle-cy s'vnit auec elle par le moyen des ſens. Et de là vient que les

Amans ſoubaitent continüellement de voir ce qu'ils ayment, de l'entendre & de l'entretenir : Le Baiſer meſme où ils mettent vne de leurs plus grandes felicitez, n'a point d'autre but que d'vnir leur ame auec celle de l'objet aymé ; C'eſt pourquoy il n'y a que les parties par leſquelles il ſemble qu'elle ſe communique dauantage, qui le donnent & qui le reçoiuent : Comme la Bouche parce que c'eſt la porte des penſées; Les Yeux parce que ce ſont les canaux par où les paſſions s'eſcoulent au dehors, & les Mains parce que ce ſont les principaux organes de ſes Actions.

Mais entre tous les moyens que la nature a enſeignez pour arriuer à cette vnion parfaite, il n'y en a point de plus conſiderable que l'Amour Reciproque ; parce que l'vnion ſuppoſant deux choſes, l'Amant & l'objet, il faut pour eſtre accomplie que l'vn & l'autre s'vniſſent réellement enſemble : Or ſi l'objet aymé eſt capable d'aymer, il ne peut s'vnir autrement que par l'Amour, d'autant que l'ame ne s'vnit auec les choſes qui ſont hors d'elle que par cette paſſion. C'eſt pourquoy le premier ſoin d'vn Amant eſt de ſe faire aymer, & pour ce ſubjet de ſe rendre agreable: D'où vient en ſuite qu'il s'accommode aux inclinations de la perſonne aymée, qu'il change d'humeur & de vie, qu'il deuient liberal, courtois, propre, en vn mot qu'il fait tout ce qu'il penſe le pouuoir faire aymer.

Il ne nous reſte plus qu'à chercher la cauſe de cette façon de parler Extrauagante qui eſt ſi particuliere aux Amans. L'on peut dire en general que l'ame ſe portant hors d'elle-meſme en cette paſſion, porte auſſi les choſes au delà de ce qu'elles ſont, & en forme des penſées qui paſſent l'expreſſion naturelle qu'elles deuroient auoir: D'où vient

que

que le bien & le mal qu'elle conçoit ont toûjours quelque excez ; Et ſi la nature de la choſe ne le peut ſouffrir, elle la charge de quelque idée eſtrangere pour en accroiſtre la ſignification, & fait ainſi ces Metaphores audacieuſes qui donnent à l'objet aymé le nom des plus belles & des plus nobles choſes du monde ; qui font d'vne douce chaleur, vn feu brulant ; d'vne legere inquietude, vn tourment & vn ſupplice ; d'vne petite ſoubmiſſion que la Beauté demande, vne captiuité, des priſons & des fers, & ainſi des autres. A quoy contribuë beaucoup l'erreur de l'imagination, qui eſtant toute remplie de cet inſtinct violant qu'elle a pour la Beauté, penſe qu'il n'y a point de plus grand bien ny de plus grand mal que ceux qu'elle attend dans l'Amour : C'eſt pourquoy elle ſe les repreſente touſiours extremes, & ſe ſert en ſuite de termes plus extrauagans qu'elle ne fait en aucune autre paſſion. Ioint que les Amans qui n'employent d'ordinaire en leur entretien que fort peu de penſées, & qui ne ſe laſſent iamais de les redire, ſont obligez d'en diuerſifier les termes, afin qu'elles en ſoient moins ennuyeuſes : Ce qu'ils ne peuuent faire que par beaucoup de Metaphores qui ſont à la fin extrauagantes, n'en trouuant pas aſſez de raiſonables pour ſuffire à la varieté qu'ils recherchent.

Outre ces raiſons generales, il y en a encore de particulieres pour quelques Mots qui ſont preſque toûjours en la bouche de ceux qui ayment ; Comme quand ils nomment la perſonne aymée, *leur Cœur, leur Ame & leur Vie*, qu'ils l'appellent *Ingrate*, *Homicide & Cruelle*, & qu'ils diſent ſi ſouuent qu'ils *Meurent d'amour*. Car bien que toutes ces façons de parler ſemblent extrauagantes, elles viennent neantmoins d'vn principe qui les rend en quelque ſorte veritables. D'autant que l'A-

mour tenant touſiours l'ame tenduë vers l'objet aymé, & la tranſportant hors d'elle-meſme pour s'vnir à luy, la ſepare auſſi moralement du ſubjet qu'elle anime, & luy oſte en effet le ſouuenir & le ſoin de tout ce qui la regarde: De ſorte que l'on peut dire en cet eſgard qu'elle ne vit plus en luy, ny pour luy, eſtant toute dans la perſonne aymée; Qu'vn Amant a raiſon de l'appeller *ſon Cœur & ſon Ame*, puiſque ſes deſirs & ſes penſées qui ſont la plus noble partie de ſa vie, ſont en elle ſeule; Et qu'il eſt veritable qu'il *meurt*, voire meſme qu'il *eſt mort*, puis qu'il ne vit plus en luy. Or comme il n'y a que l'Amour reciproque qui le puiſſe faire reuiure, d'autant qu'alors la perſonne aymée ſe transforme en luy, & luy communique auſſi ſon Ame & ſa Vie; S'il eſt malheureux iuſques à ce point qu'il ne puiſſe eſtre aymé, il ſemble qu'il a ſujet de l'appeller *Ingrate*, *Cruelle & Homicide*: Puiſque ſe donnant tout à elle ſeule, elle eſt obligée de reconnoiſtre cette haute liberalité; Qu'en ſeparant ſon ame de luy-meſme, elle le tuë; Et qu'il y a de la cruauté de le laiſſer mourir, luy pouuant donner la vie. Il eſt vray que pour en parler ſainement, l'on peut dire qu'il n'y a qu'vne ombre fort legere de verité en toutes ces paroles; Que l'ame fait icy comme dans les ſonges; Et que la Philoſophie Platonique qui a approuué ces viſions, a eſté d'intelligence auec cette paſſion, ou qu'elle a voulu conſoler les Amans dans les maux qu'ils endurent. Laiſſons-la dans vn ſi beau deſſein, & cherchons les Cauſes des Characteres Corporels que nous auons deſcrits.

Au reſte nous ne voulons pas icy examiner d'où vient cette grande diuerſité qui paroiſt en cette Paſſion; & qui fait qu'aux vns elle eſt en-

joüée

joüée ou chagrine, aux autres paisible ou turbulente, qu'en vn mot il ne s'est peut-estre jamais trouué deux personnes où elle ait esté tout à fait semblable. Car il est certain que cela vient des diuerses inclinations que le Temperament ou la Coustume a fait couler dans l'ame, qui entraisnent les Passions dans le penchant qu'elles prennent, & leur font suiure le mesme cours qu'elles ont accoustumé d'auoir. Le meslange des autres Passions y contribuë aussi, ne se pouuant faire que l'Amour soit gaye quand elle se trouue auec la tristesse ou la cholere, ny qu'elle soit seuere quand l'esperance ou la joye luy tiennent compagnie. Mais toutes ces diuersitez sont faciles à comprendre: Passons à nostre principal dessein.

Pour suiure la methode que nous auons establie, il faut mettre icy deux sortes de ces Caracteres : Les vns qui se font pour quelque fin ; les autres qui arriuent par vne pure neccessité. Les premiers se font par le commandement de l'ame qui les iuge neccessaires pour executer sa passion, quoy qu'ils luy soient souuent inutiles comme nous auons dit. Les autres sont purement naturels & se font sans dessein, n'estant rien que des effets qui par vne suite neccessaire viennent du trouble & de l'agitation qui se fait au dedans.

Ceux du premier ordre sont les Mouuemens des yeux & du front, le Tremoussement de la langue, l'Adoucissement & les diuerses Inflexions de la voix, le Riz & le Maintien du corps : Tous les autres sont purement naturels.

Pour ce qui est du *Mouuement des Yeux*, il y en a de tant de sortes qu'il est presque impossible de les pouuoir marquer : Car comme toutes les passions peuuent naistre de l'Amour & compatir

auec elle, & chacune faisant mouuoir les yeux diuersement ; il arriue aussi que tous leurs mouuemens se rencontrent icy : De sorte que le Plaisir les fait petiller, le Desir les auance en dehors, la Tristesse les abbat, la Crainte les rend inquiets, le Respect les abbaise, le Despit les allume, & ainsi du reste, dont nous déduirons les causes dans le discours de chaque Passion.

Tout ce que nous pouuons faire en celle-cy, est de chercher quels sont *les Yeux & les Regards Amoureux*, & ce qui oblige l'ame à les faire: d'autant qu'il y a grande difficulté en l'vn & en l'autre.

Pour le premier il y en a qui croyent que les Yeux Amoureux, sont ceux dont les regards sont vifs & prompts, & qui se iettent en vn moment d'vn costé & d'autre; d'autant qu'Aristote parlant des yeux Lascifs, qu'il appelle Μάργους, quelques traducteurs les ont nommés, *Insanos*, qui sont proprement les yeux Esgarez & qui sont en perpetuel mouuement. Mais outre que ce n'est pas là le sens d'Aristote, & qu'il a voulu designer ceux qu'ils nomment, *deuorantes*, dont nous allons parler, il est certain que les yeux esgarez ne conuiennent point à l'Amour, & qu'ils sont plus propres à la Cholere, à l'Inquietude & à la Legereté d'esprit, qu'à cette passion. D'autres pensent que ce sont ceux dont la prunelle s'esleue en haut & se cache à demy sous la paupiere, qui sont les yeux Mourans ; parce que ceux qui meurent les ont ordinairement ainsi comme Aristote a remarqué dans ses Problemes, où il adjouste que cela arriue aussi en quelques actions d'Amour; Mais pour lors l'ame n'a point dessein de causer ce mouuement, & c'est vn effet purement naturel qui suit l'excez du plaisir, comme nous dirons en son lieu. Hors delà, cette sorte de regards est vne marque de douleur & de langueur. On pourroit dire encore que

ce

ce ſont ces regards Preſſans, par leſquels les yeux, ſemblent ſe ietter ſur leurs objets, & les vouloir deuorer comme l'on dit; que les Latins nomment ſi heureuſement *Inſtantes, procaces, deuorantes*; mais nous auons deſia dit qu'ils naiſſoient du deſir & non pas de l'Amour.

Pour moy ie penſe que les yeux dont eſt queſtion ſont ceux que les Latins appellent *Patos*, & qu'ils ont pour ce ſubjet donnez à Venus: Car ils ſont rians & font ſortir leurs regards comme à la deſrobée, les paupieres s'abaiſſant doucement & ſe fermant à demy. En effet il n'y en a point qui ayent tant de correſpondance auec la nature de l'Amour que ceux-cy; d'autant que par vn ſeul regard ils font connoiſtre tous les principaux mouuemens qui ſe trouuent en cette paſſion: Car nous auons monſtré que l'Amour conſiſtoit principalement dans l'vnion interieure de l'appetit auec l'objet aymé; que le plaiſir l'accompagnoit touſiours; que la Beauté inſpiroit la ſoubmiſſion & le reſpect; qu'aymer n'eſtoit rien que mourir; Et que ſi vn Amant ne poſſede la perſonne aymée, le deſir l'en ſollicite ſans ceſſe. Or le regard dont nous parlons fait paroiſtre tous ces mouuemens; car le Riz eſt vn effet de la Ioye; le Reſpect & la ſoubmiſſion abaiſſe les paupieres, la prunelle qui ſe tourne doucement vers l'objet aymé, marque la langueur amoureuſe que l'ame reſſent; & les regards qu'elle iette ſur luy font connoiſtre les deſirs qui la preſſent. Enfin quoy que les yeux ſe ferment à demy parce que le Riz fait reſſerrer les muſcles des paupieres, on pourroit neantmoins dire qu'ils ſe ferment ainſi, comme ſi l'ame vouloit retenir l'Image qu'ils viennent de receuoir & la conſiderer plus attentiuement, & que meſme elle les fermeroit tout à fait, s'il ne s'en preſentoit à tous momens vne nouuelle, qu'elle ne veut pas

perdre & qui l'oblige à partager ainſi ſes ſoins, comme elle fait ſouuent dans la Peur & dans la Cholere, où il ſemble qu'elle veut en meſme temps voir & ne voir pas le mal qu'elle fuit ou qu'elle deſdaigne.

Le *Front* eſt toûjours riant & ſerein dans l'Amour, & il ſemble qu'il s'ouure & qu'il s'eſtende, qui eſt vne marque de flatterie; c'eſt pourquoy le chien qui eſt vn animal flatteur, l'a touſiours ainſi quand il careſſe quelqu'vn, comme dit Ariſtote: Or le mot de flatterie ne ſignifie icy autre choſe que la complaiſance & les careſſes, & non pas ce vice qui eſt la peſte de la Cour & de l'amitié. Il ne faut pas donc s'eſtonner, ſi l'Amour eſtant flatteuſe & complaiſante diſpoſe le Front de la ſorte; mais la premiere cauſe de cet effet eſt la Ioye qui accompagne toutes ces paſſions, & qui a cela de propre de rendre le viſage ouuert, tranquille & riant comme nous dirons en ſon lieu.

Paſſons à vn autre effet dont la cauſe eſt extremement cachée; c'eſt le *Mouuement de la Langue* qui tremouſſe ſouuent entre les levres & qui ſemble les chatoüiller. Or cela arriue dans vn grand excez d'Amour, ſoit que l'ardeur que cette paſſion allume, deſſeche les levres & oblige l'ame de les humecter; ſoit que les Eſprits qui petillent par tout cauſent en cette partie la meſme agitation qui paroiſt en toutes les autres qui ſont fort mobiles; ſoit enfin que cela vienne de la vehemence du Deſir, car le meſme effet arriue ſouuent à ceux qui regardent manger quelque choſe qu'ils deſirent ardemment. Et il ſemble meſme qu'il conuienne mieux à l'appetit des viandes qu'à quelqu'autre deſir que ce ſoit, auſſi bien que l'Humidité

dité qui monte à la bouche comme nous dirons, parce que le Mouuement de la langue & l'Humeur dont elle s'abreuue, ſeruent à gouſter les alimens & à les faire deſcendre dans l'eſtomach : Mais comme l'ame n'a pas vne connoiſſance diſtincte de ce qu'elle fait, & que la violence de la Paſſion la trouble & la fait eſgarer, il arriue auſſi qu'elle employe les moyens qui ſont neceſſaires pour vn deſſein, en vn autre où ils ſont inutiles, & fait ainſi dans le deſir de la Beauté ce qu'elle ne deuroit faire que dans celuy des alimens.

L'*Adouciſſement de la voix* marque le reſpect & la ſoubmiſſion d'vn Amant : Et quoy que ce ſoit vn effet neceſſaire de la crainte, qui eſtreciſſant les paſſages & rendant le mouuement des poulmons plus laſche, fait que la voix eſt molle, douce & languiſſante ; Si eſt-ce que bien ſouuent ſans que cette neceſſité s'y trouue, l'ame a deſſein de la former ainſi, afin de teſmoigner ſa modeſtie & ſon reſpect : Parce qu'elle ſçait que la voix forte & vehemente eſt vn effet de la hardieſſe, & que celle qui eſt rude & aſpre ſuit vne humeur farouche ; qui ſont des qualitez incompatibles auec l'Amour, & qu'vn amant doit cacher ſi la nature ou l'accouſtumance les luy a données.

Pour ce qui regarde toutes les *Inflexions de la voix*, elles procedent des diuers mouuemens qui agitent l'ame, ſoit que l'admiration la rauiſſe, ſoit que la douleur la preſſe, ſoit que le deſir la tranſporte, ou que quelques difficultez s'oppoſent à ſon contentement ; parce qu'en toutes ces rencontres elle charge la voix d'accens particuliers, tantoſt l'eſleuant auec exclamation, tantoſt l'abaiſſant auec langueur, tantoſt la coupant ou l'allongeant, ſuiuant la nature des Paſſions qu'elle ſouffre.

Le Riz eſtant vn effet de la joye doit eſtre examiné dans cette paſſion, où nous parlerons amplement de ſa nature & de ſes cauſes. De ſorte que nous n'auons plus que *le Geſte* & *le Maintien* qui ſemble nous deuoir arreſter : Mais ſi l'on y prend garde, il n'y en a point qui ſoit particulier à l'Amour ; Et celuy qui s'y remarque & qui eſt ſi changeant, ſuit les diuerſes paſſions qui accompagnent celle-cy : Car tantoſt le reſpect le rend modeſte, la joye & la crainte le rendent inquiet, la triſteſſe le rend abbatu & languiſſant : Tantoſt vn Amant eſt en poſture de ſuppliant, de content ou de deſeſperé ; par fois il marche viſte, lentement, ou demeure ferme, ſuiuant que le deſir, l'eſtonnement ou la douleur le ſaiſit : De ſorte que tous ces mouuemens eſtant du reſſort des autres paſſions, ne nous obligent pas d'en faire icy l'examen ; mais nous deuons le remettre au diſcours que nous ferons de chacune en particulier. Faiſons maintenant celuy des Characteres qui ſont purement Naturels & Neceſſaires, & où il ſemble que l'ame n'a point de part.

Les yeux ſont *Brillans* dans l'Amour à cauſe de la quantité d'eſprits qui y accourent : Car on ne ſçauroit douter que ce ne ſoit d'eux que vienne cette viuacité eſclatante que l'on void en cette partie ; puis qu'elle la pert quand ils s'en retirent, ou qu'ils ſe diſſipent, comme il arriue à ceux qui ſont ſaiſis de crainte, ou à ceux qui meurent. Mais ce qui aide à augmenter cet eſclat qui paroiſt dans les yeux, c'eſt que la membrane qui les enuironne eſtant enflée & tenduë par l'abord des vapeurs & des eſprits, deuient plus vnie & par conſequent plus brillante ; Et qu'il y a toûjours deſſus vne certaine humidité où la lumiere reſplendiſt & eſtincele.

Mais

Mais d'où peut venir cette *humidité*? Eſt-ce point que la Chaleur & l'agitation que les eſprits cauſent dans le cerueau, liquefient & font couler les humeurs ſur les yeux, car les larmes ſe font ainſi dans la ioye; ou pluſtoſt que les vapeurs ſubtiles du ſang que l'ame pouſſe auec impetuoſité, ſortent dehors & s'eſpaiſſiſſent incontinent par la froideur des membranes & de l'air? Et de fait les yeux ſont icy caues & enfoncez, quoy qu'ils paroiſſent toûjours grands & humides; ce qui n'arriueroit pas ſi cette humidité venoit des humeurs qui tombent du cerueau; car elles enfleroient les parties qui ſont à l'entour de l'œil, & le tiendroient eſleué: Et partant il faut que cette humidité vienne du dedans, & que les muſcles & les parties charnuës qui l'enuironnent ſe fleſtriſſent: Car comme leur ſubſtance eſt molle & ſe fait d'vn ſang fort ſubtil, elle ſe reſout incontinent & s'abbat, d'où vient que l'œil s'enfonce: Mais le corps en demeure toûjours plein, humide & eſtincelant, à cauſe des vapeurs & des eſprits qui y accourent ſans ceſſe. Si ce n'eſt qu'à la fin la longueur du mal, la Triſteſſe & le Deſeſpoir eſteignent la chaleur naturelle, qui fait que les yeux perdent leur eſclat & leur viuacité, & demeurent obſcurs, arides & immobiles, comme nous montrerons dans le Chapitre de la Triſteſſe, où nous rendrons encore raiſon des larmes qui ſont ſi ordinaires aux Amans.

La *Rougeur* que l'Amour fait ſi ſouuent paroiſtre ſur le Front a vne cauſe aſſez difficile à trouuer. Car bien qu'il ſoit ayſé de dire que le ſang monte au viſage dans toutes les paſſions où l'ame pouſſe les eſprits au dehors; neantmoins il y en a qui le portent en vne partie pluſtoſt qu'en vne autre: La Rougeur qu'excite la Cholere commence

mence par les yeux : celle de la Honte par les extremitez des joües & des oreilles ; & celle de l'Amour par le front ; Et c'eſt dans cette diuerſité que la cauſe de cet effet eſt tres-difficile à rencontrer. Ie penſe pourtant que l'on peut dire pour ce qui regarde la Cholere, que les yeux eſtant les premiers où les paſſions ſe font reconnoiſtre, ſe reſſentent auſſi les premiers du mouuement des Eſprits : Or comme le ſang boüillonne dans la Cholere, & que la tempeſte qui l'agite le pouſſe auec deſordre & confuſion aux parties exterieures, de là vient que les Eſprits qui courent aux yeux, y entraiſnent les flots de ce ſang agité, qui enfle leurs veines & les fait paroiſtre toutes rouges ; au lieu que dans les autres paſſions, ils n'y portent que les plus pures & les plus ſubtiles parties du ſang qui ne peuuent cauſer cet effet. Et partant il eſt vray que la Cholere fait pluſtoſt monter la Rougeur au viſage que quelqu'autre paſſion, & qu'elle commence à la faire paroiſtre dans les yeux ; parce que le ſang ſuit les Eſprits qui abbordent en cette partie pluſtoſt qu'à toutes les autres. Pour ce qui eſt de la Honte, il faut ſçauoir que l'ame qui en eſt eſmeuë, forme en meſme temps le deſſein d'attaquer & de fuir le mal, & l'on peut dire qu'elle le veut attaquer en fuyant : C'eſt pourquoy elle pouſſe le ſang au viſage pour le chaſſer ; mais la crainte le fait en meſme temps retirer en arriere, d'où vient que les extremitez des joües & des oreilles rougiſſent, comme nous ferons voir plus amplement en ſon lieu. Examinons maintenant la Rougeur que l'Amour porte ſur le front. Viendroit-elle point de la Ioye, dans laquelle les Eſprits apres s'eſtre vnis au bien que l'ame conçoit, ſe desbordent ſur les parties voiſines ? car ſi cela eſt, le front s'en doit reſſentir le premier ; ou bien que l'ima-

l'imagination eſtant placée au deuant du cerueau, cette partie s'eſchauffe par la continüelle agitation des Eſprits, & communique apres ſon alteration au front auec lequel elle a grande ſympathie, comme la Medecine enſeigne. Et de fait, puis que la paſleur qui ſe rencontre ſur le reſte du viſage, vient ſouuent du tranſport des Eſprits au dedans du cerueau, il y a grande apparence, ou qu'il s'en fait vn reflus ſur les parties les plus proches, ou qu'elles ſe reſſentent de la chaleur qu'ils y cauſent; d'où vient qu'elles ſont moins ternies & moins paſles que les autres? Au reſte quoy que cette Rougeur ſoit particuliere à l'Amour, celle des autres paſſions ne laiſſe pas de s'y rencontrer; Et il peut arriuer qu'vn Amant rougira de Honte, de Cholere, de Ioye ou de Deſir, ſuiuant que ces paſſions ſe meſleront auec celle-cy. Mais ce n'eſt pas icy le lieu d'en parler.

Les *Levres* ſont ſouuent rouges & humides par l'abord du ſang vaporeux qui ſe iette ſur le viſage, & qui teint facilement ces parties, à cauſe qu'elles ſon molles & qu'elles ont la peau fort delicate. Et cecy arriue principalement au commencement des eſmotions qui ſont ſi frequentes en cette paſſion: Car à la fin ces parties ſe deſſeichent & paſliſſent; ſoit que l'ardeur conſume les plus ſubtiles & les plus douces parties du ſang; ſoit que les Eſprits en ſe retirant les remportent au dedans, & laiſſent ainſi ſur les levres la paſleur & la ſeichereſſe.

Mais d'où vient que *celle de deſſous tremble* quelquefois? Il ne faut pas penſer que ce ſoit vn effet de la Crainte ou de la Cholere, puis qu'il ſuruient dans la plus grande ardeur de l'Amour. Il eſt donc vray-ſemblable que les Eſprits que la violence du Deſir pouſſe auec empreſſement, petillent en ces lieux & font tremouſſer cette partie qui eſt fort mobile

mobile & qui n'eſt point ſouſtenuë comme les autres. Et c'eſt dans cette rencontre qu'elle *blanchit* par fois d'vne eſcume ſubtile ; l'Humidité qui monte à la bouche & qui ſe reſpand ſur les levres eſtant agitée par ces Eſprits.

La *Langue begaye*, parce que l'ame qui eſt diſtraicte par l'excez de la paſſion, ne penſe pas aux paroles qu'elle doit former, & retire les Eſprits qui deuroient ſeruir à cette action aux lieux où elle eſt occupée ; d'où vient que la langue s'arreſte ou ſe meut laſchement : Et dans cette impuiſſance on perd la parole ; ou bien ſi l'on parle c'eſt auec peine & en begayant. A quoy contribuë auſſi la quantité d'humeur dont la bouche ſe remplit par le Deſir, car elle empeſche que la langue ne ſe remuë facilement, & qu'elle ne frappe nettement la voix. Au reſte la diſtraction dont nous venons de parler eſt auſſi cauſe de ce que les Amans n'entendent pas la moitié de ce que l'on dit, & que leurs diſcours ſont ordinairement confus & extrauagans.

Les *Souſpirs* meſme qui les entrecoupent à tous momens, doiuent leur premiere origine à cette grande attention d'eſprit qui deſtourne l'ame, & luy fait perdre le ſouuenir des actions les plus neceſſaires à la vie : Car n'enuoyant pas ſuffiſamment des Eſprits pour faire la reſpiration, les poulmons ſe meuuent foiblement, & le cœur ne tire pas le ſecours qu'il attendoit de leur ſeruice, d'autant qu'ils ne luy fourniſſent pas aſſez d'air pour temperer le feu que cette paſſion y allume, & qu'ils ne le deſchargent pas aſſez ſouuent des vapeurs & des fumées que l'agitation des humeurs y eſleue. Apres donc que ce deſordre a continüé quelque temps, & qu'à la fin il pourroit

roit ruiner toute l'œconomie naturelle, l'ame preſſée par la neceſſité ſe reueille & taſche de ſuppléer à ſon defaut par ces grandes & extraordinaires reſpirations : Et de fait les Souſpirs naiſſent principalement au ſortir de quelque penſée qui a fortement arreſté l'eſprit, & non pas durant qu'il y eſtoit occupé.

Le *Viſage* deuient *Paſle* ; Soit parce que les Eſprits ſe retirent au dedans du cerueau, comme nous auons deſia dit ; Soit parce que dans le progrez de cette paſſion, l'eſtomach s'affoiblit & le ſang s'altere. Car puiſque la diuerſion des Eſprits deſtourne auſſi la chaleur & la vertu qui deuroient couler dans l'eſtomach pour faire la digeſtion, il ne faut pas s'eſtonner s'il deuient languide, ſi les alimens ſe changent en cruditez, & ſi le ſang qui s'en fait eſt impur, puiſque les dernieres coctions ne corrigent point le defaut des premieres. Mais ce qui ayde encore à ce deſordre, eſt la continüelle ardeur que cette paſſion allume dans le ſang, & les diuerſes agitations que la Peur, la Triſteſſe & la Cholere y excitent à tous momens: Car cela fait que les Eſprits ſe diſſipent, que les facultez deuiennent languiſſantes, & que les humeurs s'enflamment & ſe corrompent; D'où vient à la fin cette maladie Erotique que la Medecine met au rang de la folie & de la fureur. Le ſang eſtant donc en cet eſtat, n'a plus ſa vertu ny ſa couleur naturelle ; Il deuient inutile à la nourriture des parties, & ne leur communique plus cet agreable vermillon qu'il leur donnoit auparauant: Et en cette ſorte il faut qu'elles deuiennent paſles, maigres & fleſtries.

L'*Appetit ſe perd* pour les meſmes raiſons, parce que l'objet aymé occupant toutes les penſées de

de l'ame, luy oſte le ſoin de toutes les fonctions de la vie : les Eſprits eſtant auſſi deſtournez, ne portent plus dans l'eſtomach le ſentiment qui cauſe l'appetit : Enfin le deſordre qui eſt dans les humeurs & dans toutes les parties naturelles empeſche que celle-cy ne puiſſe faire ſa fonction.

Le *Sommeil* eſtant vn repos du ſens commun & des Eſprits, ſe rencontre rarement dans les paſſions violentes, puis qu'elles tiennent l'ame & le corps en vne continüelle agitation : Mais l'Amour le ſouffre encore moins que les autres, parce qu'outre la tempeſte qu'elle excite, elle corrompt à la fin le ſang dont les vapeurs ſont acres, qui par conſequent n'ont pas cette douce humidité qui aſſoupit les ſens.

Il eſt vray que la langueur & la laſſitude le rappellent quelquefois ; parce que l'ame ſçait que la vie ne peut ſubſiſter ſans luy, & qu'apres vne ſi grande diſſipation d'Eſprits, il eſt neceſſaire de les reparer : C'eſt pourquoy elle les recueille & les arreſte. Car bien que cette vapeur humide qui prouoque ordinairement le ſommeil ne ſe rencontre pas icy comme nous venons de dire, il ne faut pas croire auſſi que le ſommeil, ne puiſſe venir que par ſon moyen : Il a deux cauſes naturelles & ordinaires ; la vapeur qui bouche le paſſage des Eſprits, & l'ame qui les lie & les arreſte : Comme il n'y a donc point icy de vapeur qui puiſſe produire cet effet, la neceſſité oblige l'ame d'y trauailler toute ſeule.

Mais ce ſommeil eſt interrompu par les *Songes* qui agitent inceſſamment l'eſprit ; d'autant que l'imagination qui ne perd point en cet eſtat la liberté d'agir, & qui eſt toute pleine des Images que la paſſion luy a ſuggerées, les remuë continüelle-

nüellement, les confond & les augmente ; en ſorte qu'elles luy repreſentent toûjours les choſes plus grandes qu'elles ne ſont en effet, & forment en ſuite dans l'appetit de plus puiſſans mouuemens que ne feroient les objets veritables.

Le ſouuenir ou l'abord inopiné de la perſonne aymée, enfle le Cœur & le Pouls ; parce que l'ame dilate les organes pour receuoir le bien & pour enuoyer des Eſprits à ſa rencontre. On propoſe ſur ce ſubjet vne grande difficulté, à ſçauoir *ſi l'Amour a vne eſpece de Pouls* qui luy ſoit propre ; d'autant que quelques-vns ſe ſont vantez d'auoir deſcouuert cette Paſſion par le battement des Arteres. Mais ſans nous arreſter aux conteſtations qui ſe ſont formées là deſſus, nous diſons hardiment qu'il n'y a pas plus de raiſon d'en donner vne qui ſoit propre à la Cholere & à la Triſteſſe qu'à l'Amour ; que le Cœur ne ſe doit pas moins reſſentir de l'eſmotion que cette paſſion cauſe dans l'appetit, que de celle que les autres y excitent ; Et que les organes ſe mouuant conformement à l'intention de l'ame, il faut que cette partie s'agite autrement dans l'Amour que dans les autres paſſions, puis qu'elle a vn autre deſſein que celuy qu'elles ont. Il eſt vray qu'il eſt bien difficile de reconnoiſtre exactement cette difference, parce que l'on n'en a point fait de juſte obſeruation : Et peut-eſtre qu'il eſt impoſſible de la faire, d'autant que le Cœur eſt enfermé au centre du corps, & qu'il peut ſouffrir des mouuemens qu'il ne communique point aux arteres. Neantmoins parmy les eſpeces de Pouls telles qu'on les a pû remarquer, encore en peut-on trouuer quelqu'vne qui conuienne particulierement à l'amour. Pour entendre cecy, il faut ſçauoir

uoir que le Cœur a beaucoup de mouuemens qui ſont communs à pluſieurs paſſions ; car il ſe dilate dans la Ioye, dans l'Eſperance & dans la Cholere ; & ſe reſſerre dans la Triſteſſe, dans la Crainte & dans le Deſeſpoir : Aux vnes il va viſte & auec violence ; aux autres il eſt tardif & languiſſant : Et il eſt certain que ces differences generales ne peuuent toutes ſeules marquer celles qui ſont propres à chaque Paſſion : Mais comme la Medecine nous apprend qu'il y a vingt eſpeces de Pouls ſimples, & qu'elles ſe peuuent meſler diuerſement les vnes auec les autres, chaque paſſion peut trouuer dans cette grande varieté l'eſpece qui luy eſt propre. Ainſi le Pouls de la Cholere n'eſt pas ſeulement grand, ou eſleué, ou viſte ou frequent ou vehement, mais il eſt compoſé de toutes ces differences : Celuy de la crainte eſt viſte, dur, ineſgal & deſreglé : Celuy de la Ioye eſt grand, rare & tardif : Celuy de la Triſteſſe eſt foible, petit, tardif & rare. Et comme on dit que ce ſont-là les eſpeces du Pouls qui ſont propres à ces paſſions, on peut auſſi en marquer vne de cette ſorte qui ſera propre à l'Amour. Et de fait le battement des Arteres y eſt grand, large, inégal & deſreglé ; il eſt Grand & Large, parce que le cœur s'ouure pour receuoir le bien qui ſe preſente, comme nous venons de dire : Et il eſt Ineſgal & deſreglé à cauſe des diuerſes paſſions dont celle-cy eſt continüellement trauerſée. Car comme nous ne parlons pas icy de cette Amour ſimple & imparfaite qui n'eſt encore que dans l'ame, mais de celle qui eſt complete & acheuée, & qui a deſia fait impreſſion ſur le corps : Il eſt impoſſible que le deſir & la crainte, la joye & la douleur ne ſe confondent à tous momens auec elle ; d'où vient en ſuite le mouuement inégal du Cœur & des Arteres.

Et

Et cecy ſe remarque principalement dans le ſouuenir & dans l'abord inopiné de la perſonne aymée : Car apres ce premier ſouleuement qui ſe fait en cette rencontre, il ſe change en cent façons ; il paroiſt petit & languiſſant, & retourne incontinent à ſa premiere vehemence ; de viſte & de leger, il deuient lent & peſant, & tout d'vn coup il reprend ſa premiere viſteſſe, qu'il reperd en vn moment, & paſſe ainſi d'vne difference à l'autre ſans ordre & ſans proportion.

Il y a fort peu de Caracteres qui reſtent à examiner dont les cauſes ne ſoient fort euidentes : Car l'*Inquietude* vient des diuerſes agitations que l'ame reſſent : Les *Friſſons* & l'*Ardeur* ſuiuent le flus & le reflus des Eſprits ; D'autant que la crainte & la triſteſſe qui les retirent en dedans, oſtent aux parties exterieures la chaleur qu'elles auoient ; tout de meſme que la joye & l'eſperance la leur redonnent & l'augmentent. Et à meſure que l'audace ou la cholere ramaſſent les Eſprits, la force croiſt auſſi ; comme elle ſe diminuë quand la joye les diſſipe, ou que la triſteſſe les eſtouffe.

Il n'y a que les *Syncopes* & les *Extaſes* qui arriuent quelquesfois aux Amans où nous puiſſions trouuer quelque difficulté : Mais nous auons deſia monſtré que l'Amour ne pouuoit toute ſeule cauſer les ſyncopes ny les defaillances, & qu'il falloit que ce fuſt la douleur, le deſeſpoir ou la joye.

Pour l'*Extaſe*, il eſt vray qu'elle peut venir de l'Amour : Il faut neantmoins remarquer que ce mot a pluſieurs ſignifications, Les Medecins le prennent ſouuent pour vne extrême alienation

tion d'eſprit, telle qu'eſt celle des Phrenetiques & des Maniaques : Quelquesfois pour cette eſtrange maladie qu'ils appellent *Catoché*, laquelle oſte tout d'vn coup l'vſage des ſens & du mouuement, & tient le corps roide & dans la meſme poſture où elle l'a ſurpris. Il y en a qui croyent que la vraye Extaſe ſe fait quand l'ame ne fait aucune action dans le corps, ſoit qu'elle y demeure, ſoit qu'en effet elle en ſorte pour quelque temps ; comme il arriue dans les Energumenes & dans ceux qui ſont rauis par l'Eſprit de Dieu. Mais celle dont nous parlons n'eſt rien autre choſe qu'vn certain rauiſſement de l'ame qui oſte au corps l'vſage des ſens exterieurs & du mouuement ; l'imagination & l'entendement ne laiſſant pas d'agir. Ce qui arriue par vne forte attention qui tient l'ame attachée à l'objet aymé, qui luy fait perdre le ſoin de toutes les fonctions animales, & qui occupant tous les Eſprits à ſa penſée, empeſche qu'ils ne coulent aux organes des ſens & du mouuement. Et ce rauiſſement peut quelquefois paſſer à tel excez que les facultez vitales ne receuront plus l'influence de l'ame, en ſorte que la reſpiration ceſſera & qu'il n'y aura que la ſeule vertu naturelle qui ſouſtienne la vie.

De la Nature de la Beauté en general.

Et

Pourquoy elle ſe fait aymer.

V. PARTIE.

QVoy que les ſens ayent eſté donnez à l'eſprit pour luy ayder à connoiſtre les choſes, il ſemble neantmoins que celles qui ſont les plus ſenſibles ſoient les moins conneuës; Et ie ne ſçay ſi c'eſt vne grace ou vn artifice de la Nature qui ait voulu approcher de nos ſens ce qui deuoit eſtre le plus eſloigné de noſtre eſprit, & recompenſer par cette connoiſſance exterieure le peu de progrez que nous deuions faire dans la veritable & eſſencielle. Quoy qu'il en ſoit, il eſt tres-aſſeuré qu'il n'y a rien au monde de plus ſenſible que la Beauté, ny rien de plus difficile à connoiſtre. Les plus grands hommes qui en ont reſſenty les effets en ont ignoré les cauſes; Et l'on peut dire qu'elle leur a fait perdre la raiſon quand ils en ont eſté touchez & quand ils en ont voulu parler. Car les vns ont dit que c'eſtoit la iuſte proportion des parties, les autres que c'eſtoit la forme des choſes, enfin que c'eſtoit l'eſclat & la ſplendeur de la bonté. Mais cette derniere definition eſt equiuoque & metaphorique, & les autres ne ſe peuuent appliquer à la Beauté diuine, qui eſt la ſource & le modelle de toutes les beautez; parce que dans l'vnité & la ſimplicité infinie de Dieu, il n'y peut auoir de proportion ny de forme.

Pour tenir donc vne route plus certaine que celle que l'on a priſe iuſques icy, & pour ne s'eſ-

garer pas en vne matiere ſi vaſte & ſi difficile ; Il faut conſiderer que les choſes ne ſont eſtimées Belles, qu'entant qu'elles peuuent tomber ſous vne connoiſſance bien diſtincte & bien exacte. C'eſt pourquoy il n'y a que les objets de l'Entendement, de la Veuë & de l'Oüye a qui on donne la Beauté, parce que de toutes les facultez connoiſſantes, ce ſont celles qui iugent plus parfaitement de leurs objets & qui s'y trompent le moins. Et ces meſmes objets que l'on iuge eſtre Beaux ſont encore eſtimez Bons ; car on ne dit pas ſeulement qu'vne ame, vne couleur, ou vne muſique ſoient belles, elles peuuent encore eſtre appellées bonnes. Mais les objets des autres ſens & de toutes les autres puiſſances peuuent ſeulement eſtre appellez Bons, & ne meritent iamais le nom de Beauté: Car ce ſeroit vne choſe ridicule de dire que la chaleur ou l'humidité, la douceur ou l'amertume fuſſent belles. De là il faut neceſſairement conclurre que tout ce qui eſt bon n'eſt pas beau, mais que tout ce qui eſt beau eſt bon ; & partant que le Beau eſt vne eſpece de Bon. Or comme le Bon n'eſt bon qu'entant qu'il eſt conuenable, il faut, puiſque le beau eſt bon, qu'il ſoit auſſi conuenable à quelque choſe : Et partant s'il n'y a que les facultez connoiſſantes à qui le beau ſerue d'objet, il faut neceſſairement dire que le *Beau eſt ce qui eſt conuenable aux facultez connoiſſantes*, comme le *Bon* eſt ce qui eſt conuenable à quoy que ce ſoit.

Or parce que la connoiſſance n'a point d'autre objet que l'Eſſence & la Verité des choſes, il faut que la beauté ſoit de ce genre-là, & que les objets ſoient plus beaux où l'eſſence & la verité eſt mieux exprimée. C'eſt pourquoy les ames ſont plus belles que les corps, & l'entendement qui connoiſt l'interieur des choſes, eſt plus capable de

de connoiſtre la Beauté que les ſens qui n'en connoiſſent que l'exterieur. De là vient encore que les beſtes ſont rarement touchées de la Beauté, parce qu'il n'y a que les ſens qui agiſſent en elles; au lieu que dans l'homme l'entendement concourt à leur action, & penetre dauantage la nature & l'eſſence de leurs objets. Et nous experimentons en nous meſmes que les choſes où nous n'apportons pas grande attention, & dont nous ne connoiſſons pas bien la nature, nous ſemblent moins belles; Et qu'il n'y a que les Maiſtres en quelque Art que ce ſoit qui puiſſent iuger de la beauté d'vn ouurage, parce qu'il n'y a qu'eux qui en ayent la veritable connoiſſance.

Ce n'eſt pas pourtant à dire que la Beauté conſiſte en la ſeule Connoiſſance, car il s'enſuiuroit que les choſes ne ſeroient belles que lors que l'on les connoiſtroit; bien qu'il ſoit tres-veritable que Dieu ne laiſſeroit pas d'eſtre infiniment beau, quand il ne ſeroit point conneu; Et qu'il y a des choſes dont la connoiſſance eſt eſgalement claire & certaine qui ne ſont pas eſgalement belles; Car l'entendement reconnoiſt des natures plus & moins parfaites; tout de meſme que les yeux & les oreilles iugent qu'il y a des couleurs & des harmonies qui ſont plus belles les vnes que les autres.

Comme donc les choſes ſont ſenſibles, non pas à cauſe que l'on les ſent, mais parce qu'elles ſe peuuent faire ſentir; Et que l'eſſence n'eſt pas bonne entant qu'elle ſe communique, mais parce qu'elle ſe peut communiquer: Auſſi la Bonté n'eſt pas belle, parce que l'on la connoiſt, mais parce qu'elle peut eſtre conneuë. De ſorte que la Beauté n'eſt autre choſe que la Bonté entant qu'elle a vn ordre & vn rapport eſſentiel à la connoiſſance, c'eſt à dire, qu'elle ſe peut communiquer aux fa-

cultez connoiſſantes. Et c'eſt à mon aduis comme il faut entendre Platon quand il dit que la Beauté eſt l'éclat & la ſplendeur de la Bonté : Car comme l'éclat de la Lumiere eſt ce qui la rend viſible, l'éclat de la Bonté doit eſtre auſſi ce qui la peut faire connoiſtre, & cet éclat n'eſt autre choſe que l'acte par lequel la bonté reſplendit, eſclaire & ſe communique aux facultez connoiſſantes.

Or parce qu'il y a deux ſortes de ces facultez, les intellectuelles & les ſenſitiues, il faut qu'il y ait auſſi deux ſortes de *Beauté*, l'vne qui eſt *Intelligible* & l'autre qui eſt *Senſible*. Et parce qu'en l'vn & l'autre genre il y a des ſujets qui ſont plus excellens & plus beaux les vns que les autres, il faut ſur le fondement que nous venons d'eſtablir, marquer la cauſe de cette difference. Il eſt vray que cecy demande vne meditation plus haute, & vn plus long diſcours que noſtre deſſein ne peut ſouffrir : Mais auſſi nous n'en toucherons que les principes, & ce qui ſera neceſſaire pour entendre ce que nous dirons en ſuite de la Beauté humaine.

Suppoſé donc que la Beauté n'eſt rien en effet que la Bonté, entant qu'elle a rapport aux facultez cónnoiſſantes ; Et que la Bonté n'eſt rien auſſi que l'Eſtre & la perfection des choſes, entant qu'elle ſe peut communiquer, comme l'eſchole enſeigne ; il faut que les choſes ſoient meilleures, plus parfaites & plus belles, qui ont plus d'Eſtre & d'Eſſence : Et l'on reconnoiſt qu'elles ont plus d'Eſtre, quand elles ont plus d'vnité, & que dans cette vnité elles ont plus de puiſſances & de vertus differentes. Ainſi Dieu a vne perfection infinie, parce que dans vne tres-parfaite & tres-ſimple vnité il a la puiſſance de faire toutes choſes. Les Intelligences qui ſont les plus ſimples & les plus agiſſantes de toutes les creatures ſont auſſi les plus excellentes. Entre les Corps meſme, les

Mix-

Mixtes ſont plus parfaits que les Simples dont ils ſont compoſez, les Animez plus que les Naturels, & ceux qui ont l'ame raiſonnable plus que ceux qui n'ont que la ſenſitiue : Parce qu'en comparaiſon de ceux-cy, ils ont plus de differentes vertus & plus d'actions, & partant plus de diuers degrez d'eſſence. Voila pour ce qui regarde la beauté intelligible.

Mais dans les objets Senſibles la perfection ne ſe conſidere pas abſolument comme celle-là; il faut qu'elle depende non ſeulement de l'Eſtre qu'ils ont, mais encore des organes des ſens qui les reçoiuent, & de la conuenance qu'ils doiuent auoir auec les corps où ils paroiſſent. Ainſi la lumiere la plus eſclatante eſt plus parfaite que toutes les couleurs ; mais eu eſgard aux yeux, le verd l'eſt dauantage, quoy que cette meſme couleur ſoit deſagreable en certains ſujets. Or la cauſe de cette diuerſité vient premierement de ce que les ſens ayant eſté donnez à l'animal pour ſa conſeruation, il ne faut pas qu'ils le deſtruiſent : Et comme leur action ſe fait par l'impreſſion que les objets font dans leurs organes, ſi cette impreſſion ne leur eſt proportionnée, leur action ſera imparfaite : C'eſt pourquoy il faut qu'elle ſoit aſſez forte pour donner connoiſſance de la choſe, mais qu'elle ne ſoit pas ſi violente qu'elle puiſſe corrompre les organes. De là vient que les ſens ne peuuent bien iuger des extremitez de leurs objets, comme les yeux d'vne trop grande lumiere, ny des tenebres; l'oreille d'vn ſon trop violent ny du ſilence ; Et Ariſtote dit que l'vne & l'autre ne ſont pas ſenſibles, parce que celle-cy ne fait point d'impreſſion veritable, & que l'autre deſtruit les organes ; de ſorte qu'il n'y a que les objets qui ſont entre ces deux extremitez, qui puiſſent faire l'impreſſion iuſte & proportionnée que les ſens de-

mandent. Ce n'eſt pas pourtant que tous ces objets touchent eſgalement les ſens, il y en a entr'eux qui ſont plus parfaits & plus agreables que les autres ; le Verd eſt plus beau que le Gris ou le Noir; l'Octaue entre les harmonies eſt plus douce que la Quarte: Mais la cauſe de cette difference eſt extremement obſcure : Si l'on prend neantmoins garde à ce que nous auons dit de la perfection des choſes intelligibles, on trouuera qu'elle depend du meſme principe.

Car il eſt certain que les Couleurs & les Harmonies tirent leur beauté des proportions qu'elles ont, & que celles qui les ont plus parfaites ſont auſſi les plus agreables. Or les proportions ont plus de perfection à meſure qu'elles approchent plus de l'vnité, & que dans cette vnité elles ſont plus compoſées. Ainſi le Diapaſon qui eſt la plus agreable de toutes les harmonies ſimples ſe fait dans la proportion double, ſçauoir eſt de deux à vn, qui eſt la plus parfaite de toutes les proportions ſimples, parce qu'elle eſt la plus proche de l'vnité, n'y ayant rien ſi proche de l'vnité que le nombre de deux ; Et qu'elle eſt la plus compoſée; car ce qui eſt deux fois plus, eſt plus compoſé que ce qui n'eſt qu'vne fois & demy, ou vne fois & vn tiers, comme ſont les autres proportions qui ſont le Diapente & le Diateſſaron. Il en eſt de meſme des Couleurs; car les proportions qui ſont les harmonies parfaites ſont auſſi les belles couleurs, comme dit Ariſtote ; Et partant le Verd qui eſt la plus agreable de toutes, ſe doit faire dans la meſme proportion que le Diapaſon; & le Bleu, & le Pourpre dans celle du Diapente & du Diateſſaron. Mais comme nous auons examiné ces choſes en leur lieu, cela ſuffit pour monſtrer que la Beauté & la perfection des choſes ſenſibles ſe tire du meſme principe que celle des choſes intelligibles,

bles, ſçauoir eſt de ce qu'elles ont plus d'vnité, & que dans cette vnité, elles ont plus de puiſſances, en vn mot de ce qu'elles ont plus de l'Eſtre ſenſible.

Il eſt ayſé de voir par ce diſcours, que la Lumiere conſiderée en ſoy eſt la plus belle choſe qui ſe puiſſe preſenter à la veuë; mais que le Verd en eſgard aux organes eſt encore plus agreable qu'elle. Il ne reſte plus qu'à ſçauoir pourquoy cette couleur ne fait pas beauté en tous les corps où elle ſe trouue. Pour cela il faut ſe reſſouuenir que les choſes n'agiſſent qu'autant qu'elles ont de puiſſances, & que ces puiſſances ſuiuent les degrez de leur Eſtre: Or comme il y a des choſes qui ne peuuent agir ſans la matiere, il eſt aſſeuré que cette matiere doit eſtre ajuſtée & proportionnée à leurs actions & à leurs puiſſances; Et cette proportion fait la *Beauté Corporelle*, qui n'eſt rien *qu'vn iuſte aſſemblage de toutes les diſpoſitions qui ſont neceſſaires aux corps pour faire les fonctions auſquelles ils ſont deſtinez*. De ſorte que toutes les qualitez materielles pour excellentes qu'elles ſoient, rendront difformes les ſujets où elles ſe trouueront, ſi elles ne ſont proportionnées à l'eſſence & à la vertu interieure qu'ils ont. Ainſi la figure Ronde qui eſt la plus parfaite de toutes, parce qu'elle eſt la plus ſimple & qu'elle contient toutes les autres, ne ſe peut accommoder auec les actions de toutes les parties du corps humain, qui ſeroit monſtrueux & horrible s'il n'auoit que cette figure. Il en eſt de meſme des plus belles Couleurs qui n'ont pas de la conformité auec le temperament de l'homme, & qui marqueroient vne extrême alteration dans les humeurs ſi elles paroiſſoient ſur le viſage. Le Ton meſme de la voix qui doit eſtre aux hommes plus fort & plus eſclatant, ſeroit vn defaut en vne femme, parce qu'il n'eſt

pas conforme à ſon temperament qui doit eſtre proportionné à la puiſſance naturelle de ſon ſexe. Voila donc la raiſon qui monſtre que la Beauté des objets Senſibles ſe tire, non ſeulement de leur eſtre abſolu & du rapport qu'ils ont auec les organes, mais encore de la conuenance qu'ils doiuent auoir auec leurs ſujets.

Ie ne parle pas maintenant des ſentimens particuliers que l'on peut auoir de la beauté, ny pourquoy l'vn eſtime le rouge plus que le verd, le tein brun plus que le vermeil, & les yeux bleus plus que les noirs. Ce n'eſt pas icy le lieu où nous deuons examiner ces choſes; nous ne touchons qu'aux generales, & nous penſons auoir ſatisfait à noſtre deſſein quand nous aurons encore dit quelque choſe de la Beauté Humaine, parce que c'eſt elle qui cauſe l'Amour dont nous parlons.

Il y a diuerſes ſortes ou diuers degrez de Beauté en l'Homme; car il y a premierement l'Intelligible, qui eſt Eſſencielle ou Accidentelle; l'Eſſencielle, ſe conſidere dans l'eſpece & dans le ſexe; l'Accidentelle, dans les habitudes & dans les actions; enfin il y a la Beauté Senſible & Corporelle.

La raiſon de cela eſt, que l'Eſpece de chaque animal a en ſoy ſa Beauté, qui n'eſt rien autre choſe que ſon Eſtre & ſon Eſſence, où ſont compriſes toutes les puiſſances & les vertus qui luy ſont deuës. Mais parce qu'entre ces puiſſances, il y en a qui ſont deſtinées pour l'entretien des Eſpeces qui ſe perdroient auec la vie des animaux, ſi Dieu ne leur auoit donné la vertu d'engendrer leurs ſemblables; Et que la Generation ne ſe peut faire qu'il n'y ait vne Puiſſance Actiue & vne Puiſſance Paſſiue: Il a eſté neceſſaire que chaque Eſpece fuſt diuiſée en deux, & qu'il y euſt deux Sexes à qui ces deux puiſſances fuſſent partagées. Et d'autant que la Beauté Senſible n'eſt rien qu'vn aſſemblage

blage de toutes les diſpoſitions corporelles qui ſont neceſſaires aux puiſſances pour faire leurs fonctions, il faut auſſi que chaque Sexe ait ces diſpoſitions differentes, puis qu'ils ont des puiſſances differentes. Et c'eſt là la ſource d'où vient la difference de la Beauté Maſle & Femelle, qui ne ſe trouue pas ſeulement en quelques parties, mais en tout le corps ? Parce que les qualitez premieres eſtant les principales diſpoſitions de ces deux Puiſſances ; Et la Chaleur & la Sechereſſe qui en ſont les plus agiſſantes, deuant accompagner la Puiſſance Actiue, comme la Froideur & l'Humidité la Puiſſance Paſſiue ; Il a fallu que toute la maſſe des humeurs ſe reſſentiſt de ces qualitez : De ſorte que le temperament du Maſle deuant eſtre chaud & ſec, & celuy de la Femelle froid & humide, il s'enſuit que toutes les parties de l'vn & de l'autre ſexe, ont deu auoir des diſpoſitions & des Beautez differentes.

Mais d'autant que l'homme a l'Entendement & la Raiſon par deſſus les animaux, & que cette faculté eſtant naturellement capable de toutes choſes, ne peut auoir ſa perfection qu'en les poſſedant ; il faut qu'elle acquiere les diſpoſitions qui ſont neceſſaires pour arriuer à cette perfection. Et ce ſont les habitudes Intellectuelles & Morales qui font cette beauté accidentelle & acquiſe, dont nous auons parlé, & qui reçoiuent leur dernier accompliſſement dans les actions qu'elles doiuent produire : Car la fin eſt la derniere perfection, n'y ayant rien d'abſolument parfait ſans la fin ; Et l'action eſtant la fin de toutes choſes.

Voila ce que nous pouuions dire en general de la Nature de la Beauté, & ce qu'il falloit ſçauoir auparauant que de chercher la cauſe qui nous oblige à l'aimer. Car bien que quelques-vns ayent

dit que l'on ne deuoit point demander pourquoy la beauté plaiſt, & que c'eſtoit autant que ſi l'on vouloit ſçauoir pourquoy le feu eſchauffe ; que c'eſt ſa nature & vne proprieté eſſencielle qu'elle a dont on ne peut rendre raiſon. Tous n'ont pourtant pas eſté de cet aduis ; Platon n'a pas creu que cette recherche fut indigne de ſon Socrate, & il n'y a perſonne qui ne confeſſe librement que ſi la connoiſſance s'en peut trouuer, elle ne doiue eſtre bien rare & bien excellente. Or quoy que ie ne deſapprouue pas tout à fait la penſée de Platon, qui dit que la beauté des choſes creées nous rauit, parce que c'eſt vn Rayon & vne Image de la Beauté Diuine, qui eſtant ſouuerainement bonne inſpire neceſſairement l'amour quand elle ſe fait connoiſtre : Neantmoins comme il y a beaucoup de choſes à ſuppoſer dans cette opinion que l'Eſchole d'Ariſtote ne veut pas receuoir ; Et qu'enfin il faut toûjours en reuenir là, de ſçauoir pourquoy la Bonté Souueraine eſt aymable, nous ſommes obligez de prendre vn autre chemin qui nous puiſſe conduire à ces hautes veritez.

Il faut donc dire que ce qui eſt bon & conuenable à quelque choſe, la perfectionne ; car il adjouſte ce qui luy manquoit, & augmente ainſi en quelque façon ſon Eſtre, luy donnant ce qu'elle n'auoit pas, & vniſſant ce qui eſtoit diuiſé. Et c'eſt là le fondement de toutes les Inclinations qui ſe trouuent dans la Nature, & de l'Amour que l'on a pour tout ce qui eſt veritablement ou apparemment bon.

Or comme dans les Facultez Connoiſſantes il n'y a rien de tout ce qu'elles doiuent connoiſtre ; l'Entendement & les Sens eſtant à leurs objets ce que la matiere eſt aux formes ; quand ces objets s'vniſſent à ces facultez, ils leur donnent vne perfection qu'elles n'auoient pas & dont elles eſtoient

eſtoient capables : Et la connoiſſance qu'elles ont de cette perfection eſt cauſe de l'agréement qu'elles y trouuent, qui par apres eſt ſuiuy de l'Amour & du Plaiſir que forme l'appetit quand l'entendement & l'imagination luy ont propoſé cela comme vne choſe qui leur eſt bonne & conuenable.

Mais d'autant qu'il y a des objets qui donnent plus d'Amour & de Plaiſir que les autres, il faut neceſſairement qu'ils perfectionnent dauantage les facultez connoiſſantes : Et ce ſont infailliblement ceux qui ſont les plus parfaits, c'eſt à dire, qui ont plus d'Eſtre & d'Eſſence comme nous auons dit ; parce qu'ils rempliſſent dauantage la capacité naturelle que ces facultez ont de connoiſtre toute l'eſtenduë de l'Eſtre qui leur ſert d'objet. C'eſt pourquoy il n'y a que Dieu qui puiſſe remplir l'entendement, & donner à la volonté vne amour & vne joye parfaite, parce qu'il n'y a que luy ſeul qui poſſede tout l'Eſtre : Et en ſuite les choſes qui en ont dauantage les perfectionnent à proportion, & cauſent auſſi par leur connoiſſance vne plus grande ſatisfaction & vn plus grand plaiſir. Ce n'eſt pas que bien ſouuent les choſes les moins parfaites ne contentent dauantage les ſens & l'entendement ; mais cela procede de l'erreur que leurs mauuaiſes inclinations leur donnent ; leſquelles viennent d'ordinaire du temperament, de la couſtume & de la foibleſſe de l'eſprit.

Or d'autant que la connoiſſance eſt vn bien qui ne regarde pas ſeulement les facultez qui l'exercent, mais encore toutes les autres à qui elle eſt vtile : parce que les ſens n'ont pas eſté donnez à l'animal pour eux meſmes, mais pour ſa conſeruation ; Et que la Raiſon eſt vne lumiere qui ne s'eſclaire pas à elle ſeule, mais à toutes les autres

vertus qui ſont en l'homme : Delà vient que la connoiſſance que les ſens & l'entendement ont des choſes qui ſont en quelque façon vtiles à l'animal, perfectionne ces facultez ; parce qu'eſtant deſtinées à ſon ſeruice, elles obtiennent la fin où elles tendent quand elles agiſſent pour luy ; Et en cet eſgard elles acquierent vne perfection qui eſt en quelque ſorte plus excellente que celle qui les regarde ſeulement, comme eſtant leur derniere fin & le but que la nature leur a propoſé. C'eſt ainſi que les yeux trouuent beau tout ce qui fait connoiſtre la bonté des alimens ; Et la couleur du vin ou de l'eau meſme eſt pour cette raiſon plus agreable à voir à vn homme qui eſt alteré, que la plus belle verdure du monde : En vn mot tout ce que l'Entendement & l'Imagination connoiſſent par le moyen de la Veuë & de l'Oüye, pour eſtre la marque de ce qui nous peut eſtre vtile ou agreable, eſt eſtimé beau & perfectionne ces facultez; d'autant que leur perfection conſiſte à connoiſtre ce qui nous peut ſeruir. C'eſt ainſi que la Beauté Corporelle nous rauit l'ame & les ſens, parce qu'elle eſt la marque de la puiſſance interieure qui nous doit rendre plus parfaits: Et c'eſt principalement en ce ſens qu'il eſt vray de dire que la Beauté eſt la fleur & l'eſclat de la Bonté.

Mais auant que nous faſſions voir comment cette Puiſſance nous doit rendre plus parfaits, il faut remarquer ce que nous auons deſia dit des Puiſſances: Car il y en a qui regardent la nature de l'homme en general, & d'autres qui ſont propres aux ſexes. Celles-cy ont leurs diſpoſitions particulieres qui font la Beauté Maſle & Femelle, & qui n'eſtant autre choſe que les inſtrumens dont elles ſe doiuent ſeruir pour faire leurs fonctions, ſont encore les marques qui font connoiſtre ſi elles les peuuent bien ou mal faire. Car aſſeurément

ment la Beauté Maſle n'eſt rien autre choſe à nos ſens, que la marque de la bonne conſtitution de la Puiſſance Actiue dans la generation; tout de meſme que la Beauté Femelle eſt vn ſigne que la Puiſſance Paſſiue a tout ce qui eſt neceſſaire pour y faire ſa fonction. Or comme la Generation eſt la plus naturelle & la plus excellente de toutes les operations qui ſont communes aux animaux, parce que les rendant en quelque façon eternels, elle les approche auſſi en quelque ſorte de la perfection Diuine & les rend plus ſemblables à leur cauſe & à leur principe; Il ne faut pas douter que la Nature ne leur en ait imprimé vn tres-puiſſant deſir, & qu'elle ne leur ait auſſi donné la connoiſſance qui pouuoit ſeruir à cette inclination. Il eſt vray que cette Connoiſſance eſt obſcure & cachée, & qu'elle ſe trouue dans nous meſmes ſans l'aide du diſcours & ſans que nous y penſions: Auſſi eſt-elle du meſme ordre que celle que la Nature a inſpirée à toutes les choſes du monde qui connoiſſent ſans ſçauoir ce qui leur eſt vtile. Car dans les actions meſmes des ſens & de l'entendement, nous ſentons qu'il y a des objets qui nous ſont plus agreables que les autres, ſans que nous en ſçachions la raiſon: Et l'on ne peut dire autre choſe, ſinon qu'il y a dans noſtre ame vne ſecrette ſource d'intelligence, ou pluſtoſt que c'eſt l'Eſprit de Dieu qui s'eſt caché dans ſes ouurages & qui pouſſe les choſes à la fin qui leur eſt neceſſaire: Car comme l'Artiſan conduit l'action des choſes naturelles à la fin qu'il pretend, & qu'il faut rapporter tout l'ordre qui paroiſt dans l'artifice, à ſa connoiſſance & non pas aux choſes dont il ſe ſert qui ne le ſçauroient connoiſtre: Auſſi dans toutes les choſes de la nature où l'on void tant de marques d'vne ſageſſe admirable, il ne faut pas croire que ce ſoit d'elles qu'elle

procede ; mais que c'eſt l'Eſprit de Dieu qui ſe coule dans leurs effets, qui leur donne l'ordre & le mouuement, & qui les guide à la fin qu'il leur a preſcripte.

Quoy qu'il en ſoit, c'eſt par cette connoiſſance obſcure & cachée que la Beauté Corporelle ſe preſentant aux ſens, l'ame la reconnoiſt incontinant pour la marque de la puiſſance naturelle du ſexe où elle eſt ; Et en meſme temps ce ſecret & puiſſant deſir qu'elle a de perpetüer ſon eſpece, ſe reueille en elle & forme l'amour qui l'agite apres ſi violamment.

Ie ſçay bien pourtant qu'vne perſonne laide peut cauſer le meſme mouuement dans l'ame ; qu'il n'eſt pas toûjours veritable que la Beauté ſoit vne marque certaine de la parfaite diſpoſition des puiſſances qui ſeruent à la Generation ; Et qu'enfin elle peut toucher ceux qui ſont d'vn meſme ſexe auſquels ce motif eſt inutile.

Mais pour ce qui eſt de la Laideur nous auons monſtré au traité de l'Amour d'Inclination, que bien que cette Paſſion ne ſemble pas alors tirer ſon origine de la Beauté, il y a neantmoins dans l'ame vne ſecrette Idée de perfection contraire à celle que les ſens luy ont preſentée qui cauſe ce charme admirable. Pour les deux autres objections qui reſtent, il faut dire que la Nature ſouffre des defaus dans les particuliers, parce qu'elle n'y trouue pas toûjours la matiere obeïſſante ; d'où vient qu'il y a des parties qui demeurent imparfaites ; Et parce que nous abuſons ſouuent des dons qu'elle nous a faits, les employant à des choſes qui ſont contraires à la fin qu'elle s'eſtoit propoſée.

Il y a vne autre ſorte d'Amour entre les hommes que la Beauté Corporelle peut encore exciter,

citer, mais dont le motif eſt different de celuy dont nous venons de parler: Car il ne regarde point le ſexe, mais toute l'Eſpece qui deuant auoir ſes vertus & ſes puiſſances, doit auoir auſſi les diſpoſitions corporelles qui leur peuuent ſeruir.

Or ces Diſpoſitions ſont Naturelles ou Acquiſes; les Naturelles ſont celles qui viennent de la naiſſance & qui rendent l'homme capable des fonctions de l'Entendement. Car comme tout ce qui eſt dans l'homme eſt deſtiné pour le ſeruice de cette faculté qui eſt la maiſtreſſe de toutes les autres; puis qu'elle ne peut connoiſtre les choſes que par l'entremiſe des ſens, & que les ſens ne peuuent agir ſi leurs organes ne ſont bien diſpoſez, il faut de neceſſité que toutes les parties du corps ayent quelque proportion & conuenance auec l'Entendement: Et pour lors l'ame qui void par ce ſecret ſentiment dont nous auons parlé, que c'eſt la marque de la perfection humaine, ſe plaiſt en cet objet & forme l'amour qui l'vnit au bien qu'elle reconnoiſt. C'eſt ainſi que les hommes bien faits ſont agreables à voir, parce que la beauté corporelle qu'ils ont, eſt vne marque qu'ils ſont naturellement propres aux actions les plus parfaites de l'ame; Et la connoiſſance que nous auons ainſi de leurs vertus, nous les fait aymer comme vn bien excellent qui nous doit rendre plus parfaits. Car il n'y a point de vertu qui ne ſoit bien-faiſante, ſoit par l'exemple qu'elle nous donne & qui nous oblige de l'imiter; ſoit par les biens que ſes effets apportent à chacun de nous en particulier & à toute la ſocieté pour laquelle l'homme eſt né, & à qui toutes les vertus tant Intellectuelles que Morales ſeruent de fondement.

Pour

Pour ce qui eſt des Diſpoſitions qui ſont Acquiſes, elles marquent auſſi les vertus & les puiſſances acquiſes, telles que ſont les habitudes qui ſe reconnoiſſent par les Characteres dont nous traitons icy, c'eſt à dire par les actions tant Intellectuelles que Morales, & par l'Air, le Geſte & le Maintien du corps qui fait vne partie de la Beauté Corporelle : Car comme il y a vne certaine Grace qui accompagne les actions des vertus, quand elle paroiſt à nos yeux elle nous fait croire que les vertus y ſont, & forme ainſi l'amour que nous auons naturellement pour elles.

Ce n'eſt pas que ces marques ne ſoient bien ſouuent trompeuſes, & qu'elles ne nous faſſent aymer quelquefois des ſujets qui nous deuroient donner de la haine : Mais cela vient de ce que la connoiſſance qui ſert à cet amour eſtant obſcure & confuſe comme nous auons dit, elle emporte l'appetit auparauant que le diſcours la puiſſe examiner, & nous fait ainſi aymer des biens imaginaires. Quelque erreur qu'il y ait pourtant, l'Imagination & l'Entendement trouuent toûjours leur perfection dans la connoiſſance que les ſens leur donnent, parce qu'ils ne croyent pas eſtre trompez, & qu'ils penſent deſcouurir par cette Beauté Senſible le bien qui la deuoit accompagner, & dont la poſſeſſion nous pouuoit rendre plus parfaits ; c'eſt pourquoy ils la trouuent agreable, & la propoſent à l'appetit comme vn objet digne d'amour & qui peut donner du plaiſir.

Voila les principes qui nous peuuent donner connoiſſance de la nature & des effets de la Beauté. Car de vouloir examiner tout ce qui s'en peut dire en particulier, il faudroit des volumes entiers ; Et ces matieres eſtant trop releuées laſſeroient

roient l'eſprit par la longueur du diſcours, & feroient naiſtre le degouſt d'vne choſe qui n'en doit iamais donner. Il n'y a qu'vne difficulté ſur ce ſujet que nous n'oſerions laiſſer ſans examen & dont la reſolution n'eſt pas ayſée à trouuer: Car ceux que l'on eſtime Beaux en vn Climat, ne le ſont pas en vn autre; Et meſme en quelque lieu que ce ſoit, vn viſage qui ſemblera beau aux vns, paroiſtra laid à pluſieurs: Et de là quelques-vns ont creu que la Beauté n'eſt pas vne qualité réelle ny veritable & qu'elle n'eſt que dans l'opinion. Mais on ne ſçauroit deſauoüer que la proportion des parties & les autres choſes qui font la beauté ne ſoient réelles & veritables, & que ce ne ſoient des qualitez qui annobliſſent le ſujet où elles ſont, & qui contentent l'eſprit & les yeux. Or puiſque la nature ſe propoſe toûjours la perfection, & qu'il n'y a qu'vne perfection veritable en chaque ordre de choſes, il faut qu'elle ait eu le deſſein d'vne beauté particuliere en chaque Eſpece, qui doit eſtre le modelle de toutes celles que les particuliers peuuent auoir: Et comme le corps humain eſt le plus temperé de tous ceux qui ſont dans la nature, il eſt vray-ſemblable qu'il doit rencontrer cette beauté parfaite dans le Climat le plus temperé. Mais d'où vient donc qu'elle n'eſt pas reconneuë dans les autres Climats, qu'au contraire on y trouue beau ce qui eſt eſtimé laid dans celuy-là? car les plus noirs chez les Mores ſont eſtimez les plus beaux, les plus camus chez les Chinois, & ainſi des autres.

De moy ie penſe qu'il faut dire que le Climat donne vne certaine diſpoſition au corps, & luy fait changer ſon temperament, & que tel temperament donne telle inclination & telle puiſſance à l'ame. Or parce que le corps doit eſtre proportionné aux puiſſances, c'eſt vne ſuite neceſſaire que les

les corps dans les Climats ayent les marques de ces inclinations : De sorte que la Beauté, consistant dans la proportion que les corps ont auec leurs vertus & leurs puissances, & les hommes ayant telles puissances en certains Climats, il faut qu'ils estiment beaux ceux qui ont ces marques ; parce que ces inclinations leur sont comme naturelles & communes ; ainsi ils jugent de la Beauté suiuant leur inclination naturelle, tout de mesme que dans les païs temperez, il s'en trouue qui iugent diuersement de la Beauté à cause du temperament particulier qu'ils ont ; & qui porte leur jugement à estimer ce qui leur est le plus conforme.

LES CHARACTERES DE LA IOYE.

CHAPITRE III.

QVOY que la Nature ſemble eſtre auare du Plaiſir & de la Volupté, & qu'en les meſlant toûjours auec la douleur, elle faſſe croire qu'elle ne les donne qu'à regret & par contrainte; ſi faut-il auoüer qu'il n'y a point de choſe au monde où ſa liberalité & ſa magnificence paroiſſent dauantage; Et l'on peut dire que tous ſes autres preſens ſont des debtes qu'elle paye, mais que celuy-cy eſt vne grace & vne faueur toute pure. Car bien qu'elle donne l'Eſtre à chaque choſe, qu'elle ait ſoin de ſa conſeruation, & qu'elle la conduiſe à ſa fin, elle y eſt obligée; Et il n'y a rien dans l'Vniuers qui ne luy puiſſe demander auec iuſtice ce qui eſt neceſſaire pour la perfection de ſon Eſtre. Mais comme l'action eſt la fin & la perfection de toutes choſes; quand elles ſont arriuées iuſques-là, elles ne peuuent plus rien exiger de la Nature qui s'eſt acquitée de ce qu'elle leur deuoit; Et ſi elle y adjouſte quelque choſe c'eſt par faueur & non point par obligation. De ſorte que faiſant toûjours couler la Volupté ſur les actions qui luy ſont conformes, & les couronnant en quelque façon par elle, on ne peut douter que ce ne ſoit vn effet ſingulier de ſa munificence, ou pour mieux dire que ce ne

ſoit

ſoit le comble de toutes les graces qu'elle ſçauroit iamais faire.

Auſſi ſçachant combien elle eſtoit precieuſe, elle ne l'a voulu communiquer qu'aux choſes les plus nobles & les plus excellentes : Elle a creu que celles qui n'auoient point de connoiſſance en eſtoient indignes, & qu'il n'y auoit que le Sens & la Raiſon qui la peuſſent meriter : Voire meſme comme ſi c'euſt eſté vn bien qui ne ſe deuoit poſſeder que dans le ciel, elle n'a pas voulu qu'elle fuſt pure & parfaite icy bas ; Elle l'a meſlée auec les ſoucis & les peines ; Elle l'a detrempée auec les larmes, & a voulu qu'elle commençaſt ou qu'elle finiſt toûjours par la douleur.

Mais comme le Soleil ne laiſſe pas d'eſtre la plus belle & la plus vtile choſe du monde, bien qu'il ait des taches & qu'il ſouffre des Eclipſes ; auſſi quelque imparfaite que ſoit la Volupté, de quelque meſlange qu'elle ait eſté ſubiblie, cela n'empeſche pas qu'on ne la doiue eſtimer la plus excellente & la plus deſirable de toutes les choſes qui peuuent arriuer aux hommes : Et veritablement on peut dire que c'eſt la lumiere de tous les autres biens, & que ſi on l'oſtoit de la vie on n'y laiſſeroit que l'horreur & la confuſion. En effet ce ſeroit pluſtoſt vn flus continüel de maux que d'années ; les ſens ſeruiroient pluſtoſt de portes à la douleur qu'à la connoiſſance ; la ſcience meſme paſſeroit pour vne affliction d'eſprit, & la vertu pour vne ſeruitude ennuyeuſe. Il n'y a que la Volupté qui donne le prix à toutes ces choſes & qui les rende agreables ; pour le moins elles ne paroiſſent bonnes qu'autant qu'elle ſe trouue meſlée auec elles ; Et ſi l'ame n'eſperoit de la rencontrer en tout ce qu'elle fait, elle demeureroit languiſſante & immobile, elle ſeroit ſans action & ſans vigueur,

gueur, & il ne faudroit plus parler de vie, de bonheur ny de felicité.

Certainement à voir les merueilleux effets qu'elle cauſe, comme elle eſt la maiſtreſſe & la diſpenſatrice de tous les biens, qu'elle rappelle ceux qui ſont paſſez, qu'elle fait ſentir ceux qui ne ſont pas encore, qu'elle rend meſme les chagrins, les larmes & les perils agreables; il faut auoüer que l'on a eu raiſon de dire que la Nature eſt vne grande Magicienne, & que la Volupté eſt le plus puiſſant charme qu'elle employe à produire ſes merueilles. En effet c'eſt vn charme qui fait diſparoiſtre tous les maux qui nous attaquent, qui nous eſleue au deſſus de nous meſmes, qui nous change en d'autres hommes, & d'hommes nous transforme en de petits Dieux. Mais nous en faiſons ſouuent vn poiſon qui eſteint tout ce qu'il y a de diuin en noſtre ame, qui abrutit noſtre eſprit, & qui nous rend ſemblables, voire meſme inferieurs aux Beſtes.

Car bien que les Voluptez du Corps ſoient innocentes d'elles meſmes, & qu'elles nous ayent eſté données pour ſeruir d'attrait aux plus neceſſaires & aux plus nobles actions de la vie; neantmoins quand nous en peruertiſſons l'vſage & que nous ne les rendons pas obeïſſantes à la raiſon, elles ſe rebellent contr'elle, l'arrachent du throſne où elle eſt, la precipitent dans la boüe & dans l'ordure, & y eſtouffent toutes les ſemences de vertu & d'intelligence qui ſont nées auec elle.

Auſſi n'y a-t-il point eu de choſe où la Sageſſe ſe ſoit plus occupée qu'à chercher les moyens pour euiter vn ſi dangereux ennemy, qui flatte à ſon entrée & qui met apres le trouble & la confuſion par tout; qui remplit l'ame de ſang & de flammes, le corps d'infirmitez & de douleurs, & qui ne laiſſe apres luy que le repentir.

Nous

Nous ne voulons pas proposer les aduis & les preceptes qu'elle a donnez sur ce sujet : Il faudroit rapporter icy toutes les loix que la Medecine, la Morale & la Religion ont prescriptes, au moins y en a-t-il peu qui n'ayent esté faites pour preuenir ou pour corriger les desordres que la Volupté peut causer : Mais nous pensons pourtant seconder son dessein en faisant voir la difformité que l'excez de cette passion produit dans l'Ame & sur le Corps.

Le Tableau de la Volupté ne se peut faire qu'il n'y entre beaucoup de figures ; car outre qu'il y a des Ioyes qui n'ont aucun commerce auec le corps, & qui ne se trouuent que dans la plus haute partie de l'ame, celles des sens sont si differentes entr'elles qu'autant qu'il y a d'objets agreables qui les peuuent esmouuoir, on peut dire qu'il y a aussi autant de diuerses sortes de Plaisir. Et veritablement qui voudroit desseigner le Portrait que nous entreprenons, suiuant l'ordre des Sens, & depeindre la volupté que chacun d'eux peut ressentir en particulier, l'inuention ny l'ordonnance n'en seroient pas mauuaises : Mais nous ne pouuons nous en seruir sans faire tort à d'autres dessеins où il faut employer les mesmes traits & les mesmes couleurs que celuy-cy nous demanderoit. Car si nous nous arrestions à exprimer les Characteres du Plaisir qui se troue au Goust & au Toucher, il faudroit necessairement y descrire aussi ceux de la Gourmandise, de l'Yurongnerie, de l'Impudicité, & ainsi des autres dont nous deuons faire des Tableaux particuliers. C'est pourquoy sans venir au detail de toutes ces choses, nous choisirons ce qu'il y a de commun en tous les Plaisirs, diuisant ce Discours en deux Parties, dont l'vne traitera de la

Ioye

Ioye Serieuſe où le riz ne ſe rencontre point, & l'autre de la Ioye Riante & enjoüée qui n'eſt autre que la Paſſion du Riz.

La Ioye n'eſt pas de ces Paſſions dont les commencemens ſont foibles & les progrez vehemens ; elle a toute ſa force & ſa grandeur dés ſa naiſſance, & le temps ne ſert de rien qu'à l'affoiblir ou à la diminüer. Si-toſt qu'elle eſt entrée dans l'ame, elle la tranſporte & la met hors d'elle-meſme ; Et le rauiſſement qu'elle luy cauſe eſt quelque-fois ſi violent qu'il luy oſte l'vſage des ſens, luy fait abandonner les ſoins de la vie, & la fait perdre bien ſouuent. Mais quoy qu'elle n'aille pas à cet excez, on reconnoiſt bien toûjours par cette impatience enjoüée qui paroiſt en toutes ſes actions, qu'elle a de la peine à ſe tenir en ſes bornes, qu'elle s'eſchappe & qu'elle taſche de ſortir au dehors.

Car on ne ſçauroit arreſter les penſées ny les paroles d'vn homme Content ; il ne ſonge qu'à ſa bonne fortune, il en parle continüellement, & s'il n'eſt point interrompu il n'a rien dans le cœur qu'il ne porte ſur la langue, il deſcouure ſes plus ſecrets deſſeins, & fait ainſi de ſa joye l'ennemy de ſon repos & de ſon contentement.

S'il ſe taiſt, il ne faut point l'entretenir d'autres diſcours que de ceux qui fauoriſent ſa paſſion: Quelques diuertiſſans que puiſſent eſtre les autres, ils luy ſont importuns, il les rompt à tous momens, il y fait toûjours entrer quelque choſe de ſon tranſport ; ou bien le peu d'attention qu'il leur donne ſemble eſtre vne marque du meſpris qu'il en fait, ou vn reproche de ce qu'ils interrompent ſes plaiſirs.

Mais ſi on luy parle du ſujet qui les fait naiſtre, ſi on admire ſon bon-heur, ſi on luy teſmoigne

moigne que l'on y prenne part; alors quelque faſcheux & ſeuere qu'il puiſſe eſtre, il deuient complaiſant, il carreſſe, il embraſſe, & ſouuent par des ciuilitez & des faueurs ridicules, il perd le reſpect qu'il doit, ou fait perdre celuy qui luy eſt deu.

Du premier qui l'aborde il en fait ſon amy & ſon confident, il en prend le conſeil, il en ſuit les aduis; Et il ſe trouue quelquefois que c'eſt vn enfant, vn valet ou vn ennemy à qui il a confié ſon ſecret & ſa conduite. Dans cet aueuglement il approuue tout ce qu'ils luy propoſent à l'auantage de ſa paſſion; de quelques vanitez dont ils la nourriſſent, de quelques bons ſuccez dont ils la flattent, il n'y a iamais rien à ſon aduis qu'il ne doiue croire & qu'il ne puiſſe eſperer: Comme ſi toutes choſes deuoient reſpecter ſes plaiſirs, il ne penſe pas qu'il y en ait aucune qui oſaſt les trauerſer; il void le peril qui les enuironne de tous coſtez ſans s'en eſmouuoir; Et par vne confiance aueugle il croit eſtre en ſeureté quand ſa perte eſt ſouuent la plus aſſeurée: De ſorte qu'on peut dire qu'il n'y a point d'homme ſi credule auec ſi peu d'apparence, ſi hardy auec tant de foibleſſe, ny ſi malheureux auec tant de bonheur.

Il veut faire croire qu'il eſt content, il ſe le perſuade à luy meſme, & cependant ſes deſirs trahiſſent ſon deſſein & ſon contentement; car ils s'irritent par la jouïſſance, & ne ſe portans qu'aux biens qu'il n'a pas, ils rendent inutiles ceux qu'il poſſede, & font de ſa joye meſme le ſujet de ſon inquietude: La volupté a cela de propre, que bien qu'on en jouïſſe elle ne laiſſe pas de ſe faire deſirer, qu'elle ne ſe contente iamais, & qu'elle eſt pluſtoſt laſſe du bien qui l'entretient qu'elle n'en eſt pleinement ſatisfaite.

te. Mais c'eſt aſſez parlé du trouble qu'elle excite dans l'ame, voyons celuy qu'elle fait ſur le Viſage.

Il y a de certains Plaiſirs dont on peut dire que l'ame eſt jalouſe, qu'il ſemble qu'elle veuille poſſeder en ſecret & qu'elle n'oſe communiquer aux ſens : Mais pourtant quelque ſoin qu'elle prenne de les cacher, elle ne ſçauroit ſi bien faire qu'on n'en reconnoiſſe quelque choſe; ſa retraite la rend ſuſpecte, & ſe voulant celer, c'eſt lors qu'elle ſe deſcouure dauantage.

Car le regard deuient fixe & arreſté, tout le corps eſt immobile, les ſens oublient leurs fonctions, il ſe fait enfin vne generale ſuſpenſion de toutes les vertus animales. Et bien que du premier abbord on puiſſe douter ſi cela procede de l'Eſtonnement ou de la Triſteſſe qui produiſent ſouuent les meſmes effets, l'on reconnoiſt apres par vn certain eſclat qui demeure ſur le viſage, par ie ne ſçay quelle douceur qui reſte dans les yeux & par vne legere image du ſouriz qui paroiſt ſur les levres, que ces faſcheuſes paſſions n'ont point de part en ce tranſport, & qu'il vient de cette Ioye interieure dont l'ame eſt rauie & comme enyurée.

Mais quand le Plaiſir a la liberté de ſe reſpandre au dehors, que les ſens y prennent part, & que l'eſprit & le corps ſemblent r'entrer en commerce & en intelligence; alors il eſt bien aiſé de connoiſtre l'agitation qui ſe fait dans l'ame par celle qui paroiſt en toutes les parties exterieures.

Vous voyez ſur le viſage vne certaine viuacité gaye, vne inquietude agreable & vne hardieſſe riante; le plaiſir petille dans les yeux, la douceur en accompagne tous les mouuemens; Et quand ils viennent à pleurer ou qu'ils iettent quel-

ques regards mourans, vous diriez que le riz ſe confond auec leurs larmes, & que la gayeté ſe meſle auec leur langueur. Le *Front* y eſt tranquille & ſerein, les ſourcils n'y eſleuent iamais de rides ny de nuages, & il ſemble qu'il s'ouure & s'eſtende de tous coſtez. Les *Levres* y ſont rouges & humides, le ſouriz ne les quitte iamais; Et ce leger tremblement qui leur arriue quelquefois peut faire croire qu'elles treſſaillent d'aiſe. La *Voix* deuient plus groſſe qu'à l'ordinaire, par fois elle ſe rend eſclatante, & elle ne ſort iamais qu'auec empreſſement: Car il n'y a point de paſſion ſi babillarde que la Ioye; quelque ſterilité qu'il y ait dans l'eſprit, quelque peſanteur qui ſoit ſur la langue, elle fait parler continüellement, & il n'y a que ſa propre violence qui ferme quelquefois la bouche & qui arreſte tout à coup la parole. Enfin tout le viſage prend vn embon-point extraordinaire; Et de paſle, chagrin & ſeuere qu'il eſtoit auparauant, il deuient alors vermeil, affable & content.

Le reſte du corps ſe reſſent encore de cette alteration; vne chaleur douce & vaporeuſe ſe reſpand en toutes ſes parties qui les enfle & leur donne vne plus viue couleur: elles en deuiennent meſme plus fortes & font leurs actions plus parfaites qu'elles ne faiſoient auparauant. En effet de toutes les eſmotions de l'ame, il n'y en a point qui ſoit plus amie de la ſanté que celle-cy, pourueu qu'elle ne ſoit pas extrême; Elle chaſſe les maladies, elle purifie le ſang & les eſprits, & rend, comme dit le Sage, les années fleuriſſantes. Si-toſt qu'elle eſt entrée dans le *Cœur*, elle le fait enfler par grands battemens, elle eſleue la poitrine par de longues reſpirations, elle fait dans les arteres vn pouls large & eſtendu: Et neantmoins quoy que tous ces mouuemens ſe faſſent lentement & ſans vehemence,

mence, ceux des autres parties ſe font auec precipitation & vigueur; la Teſte & les Yeux ſont en vne continüelle agitation; les Mains ſe remüent ſans ceſſe: On va, on vient, on ſaute, on ne ſçauroit demeurer en place. Mais il arriue auſſi quelquefois que la violence de cette paſſion oſte tout à fait l'vſage des ſens & du mouuement, qu'elle eſteint la chaleur naturelle, qu'elle cauſe des ſyncopes, & qu'en vn moment elle fait perdre la vie. Voyons donc comment elle peut produire tant d'effets ſi contraires & ſi merueilleux.

De la Nature de la Ioye.

II. PARTIE.

QVELQV'VN pourroit trouuer eſtrange de ce que la Ioye qui parle tant d'elle meſme n'a point encore dit ce qu'elle eſt: Mais il y a bien plus dequoy s'eſtonner de ce que la Philoſophie qui nous promet la connoiſſance de toutes choſes ſoit demeurée court en celle-cy, quoy qu'il n'y ait rien qui taſche tant à ſe faire connoiſtre que le Plaiſir: Il penetre iuſques au fond de l'ame, il l'enuironne de tous coſtez, il la ſolicite par tous les endroits de ſa connoiſſance; c'eſt la fin de tous ſes deſirs, le couronnement de toutes ſes actions; auec tout cela ſa nature luy eſt inconneuë, & les plus grands eſprits qui l'ont recherchée ne ſont pas meſme d'accord du genre ſous lequel il la faut placer.

Car il y en a qui ont dit que la Volupté n'eſtoit autre choſe que le repos & la tranquillité de l'ame: D'autres que c'eſtoit vne paſſion toute pure dans laquelle l'ame n'agiſſoit point: Et de ceux qui l'ont miſe au rang des actions, il y en a qui ont

creu qu'elle ne procedoit pas de l'Appetit, mais de la Connoiſſance : Enfin il s'en eſt trouué qui n'oſans pas la mettre au rang des autres paſſions, ont dit que c'en eſtoit le principe ; d'autres que c'en eſtoit le genre ou la premiere eſpece.

Si nous n'auions banny de noſtre deſſein la Chicane & la Critique de l'Eſchole, nous ſerions obligez d'examiner toutes ces opinions & de chercher dans leurs ruines les fondemens ſur leſquels nous deuons baſtir la definition & l'Idée de la Volupté ; mais puiſque nous n'auons pas cette liberté, & que nous rendrions le Plaiſir importun & deſagreable, par la longueur des diſcours qu'il y faudroit employer ; ſans demander le conſeil d'autruy nous voulons conſulter la choſe meſme, & voir ſi elle ſe deſcouurira à nous apres s'eſtre cachée à tant d'excellens eſprits.

Nous diſons donc qu'il ne faut point douter que le Plaiſir ne ſoit vn mouuement de l'Ame, & qu'il eſt impoſſible de conceuoir le calme & le repos dans la tempeſte qu'il excite aux penſées, aux eſprits & aux humeurs. Comme ces choſes-là ne ſe meuuent pas d'elles-meſmes, il faut que l'ame les agite, & qu'elle ſe donne le meſme branle qu'elle leur imprime : Car il eſt certain que les effets eſtans ſemblables à leurs cauſes, les mouuemens du corps qui ſont les effets de l'ame doiuent eſtre les Images de l'agitation qu'elle ſe donne. Ie ſçay bien que l'Eſchole ne veut pas appeller ces agitations de veritables mouuemens ; mais cela ne nous arreſte point ; il ſuffit qu'ils ſoient tels que l'ame les peut auoir, & que le Plaiſir en ſoit vn de cet ordre-là.

Toutefois comme elle a deux parties qui ſe peuuent mouuoir ; on pourroit douter à laquelle des deux appartient le Plaiſir. Car bien que tout le monde auoüe que ce ſoit vne paſſion & par con-

conſequent vn mouuement de l'Appetit, il ſemble neantmoins qu'il y en a quelqu'vn qui eſt propre à la Connoiſſance, veu que les ſens & l'entendement trouuent de la complaiſance dans les objets qui leur ſont conformes, auparauant meſme que l'Appetit ſoit eſmeu. Mais auſſi comme nous auons deſia monſtré au diſcours de l'Amour que cette Complaiſance n'eſt pas vn veritable Plaiſir, & que les Demons qui ſont capables de cet agréement ne peuuent eſtre touchez de la joye qu'ils deuroient pourtant reſſentir bien parfaite ſi elle venoit de la ſeule connoiſſance, il faut en demeurer à l'opinion commune, & dire auec elle que le Plaiſir eſt vn mouuement de l'Appetit, puis que c'eſt le bien qui eſmeut cette partie de l'ame, & que le plaiſir n'a point d'autre objet que le meſme bien.

Cecy pourtant fait naiſtre vne autre difficulté; car s'il eſt vray que l'ame ceſſe de ſe mouuoir quand elle eſt arriuée au but où elle tendoit; comme elle ſe meut pour poſſeder le bien, la poſſeſſion doit eſtre la fin & le terme de ſon mouuement; & partant il faut que le Plaiſir qui vient toûjours apres la poſſeſſion ſoit pluſtoſt vn repos qu'vn mouuement de l'Appetit. Neantmoins quand nous ſerions d'accord que la Poſſeſſion eſt le but & la fin de ces mouuemens de l'ame; nous dirions que cela ſe doit entendre ſeulement de ceux qu'elle employe pour y arriuer; car bien qu'elle ne ſe porte plus vers le bien qu'elle poſſede, cela n'empeſche pas qu'elle ne s'agite encore pour le gouſter, & qu'elle ne ſe rauiſſe dans la jouïſſance qu'elle en a. Mais pour en parler plus exactement, la Poſſeſſion n'eſt pas la derniere fin que l'ame ſe propoſe; c'eſt la Iouïſſance qui eſt la perfection & l'accompliſſement de la poſſeſſion: Car il eſt certain que l'on poſſede des choſes dont on ne

joüit pas, & l'on peut dire que le bien ſe rend maiſtre de l'ame quand il ſe preſente & s'vnit à elle, mais qu'elle en deuient la maiſtreſſe quand elle en joüit. Apres tout il ne faut iamais dire que le repos ſoit la fin que l'ame ſe propoſe, puis que la fin eſt la perfection des choſes, & qu'il y en a qui veulent toûjours eſtre en action pour eſtre parfaites : Or l'ame eſt de ce genre-là, elle ne tend iamais au repos ſi ce n'eſt par foibleſſe; Et partant il eſt neceſſaire que la Ioye & la Ioüiſſance ſoient dans le mouuement; voyons donc quel il eſt.

Pour le deſcouurir il faut remarquer que la Volupté ny la Ioye ne ſe forment iamais dans l'ame qu'apres que le bien y a inſpiré l'Amour : Car comme le premier mouuement de l'Appetit vers le bien eſt de s'vnir à luy, & que l'Amour conſiſte en cette vnion, il eſt impoſſible de ſe figurer aucun autre mouuement qui ne ſoit poſterieur à celuy-là; & partant ſi la Volupté eſt vne eſmotion de l'ame vers le bien, elle doit preſuppoſer l'Amour & venir toûjours apres luy.

Or quoy que l'Amour la precede toûjours, il ne s'enſuit pas qu'il ſoit toûjours accompagné d'elle; il y peut auoir des obſtacles qui empeſcheront l'Appetit de ſe mouuoir pour former cette paſſion; & la triſteſſe peut eſtre ſi grande qu'elle occupera toute l'ame & n'y laiſſera pas entrer vn ſeul rayon de joye. Mais il eſt certain auſſi que s'il n'y a rien qui retienne l'Appetit, il ira toûjours de l'Amour iuſques au Plaiſir; parce que l'ame ne s'vnit au bien que pour en joüir, & qu'il eſt impoſſible qu'elle en joüiſſe que par le Plaiſir. Et à dire le vray, la Iouïſſance n'eſt autre choſe que la Volupté qui ſe trouue dans la poſſeſſion du bien; Et ſelon que la iouïſſance eſt plus parfaite, elle eſt auſſi plus grande & plus excellente.

Quel Mouuement peut donc ſouffrir l'Appetit dans

dans le Plaiſir & dans la Iouïſſance outre celuy de l'Amour par lequel il s'vnit au bien ? Certainement c'eſt vne choſe bien malaiſée à conceuoir ; comme ces actions ſe paſſent dans vne puiſſance qui eſt toute aueugle & qui eſt cachée au plus profond de l'ame, elles ſont extrémement obſcures, & quelque lumiere que l'eſprit y puiſſe porter, elles ne ſe laiſſent voir qu'auec bien de la peine.

Neantmoins puiſque nous nous ſommes engagez à faire voir la difference des paſſions par les differences des mouuemens corporels, il faut de neceſſité pour connoiſtre quelle eſt la Ioye, trouuer dans les choſes ſenſibles vne ſorte de mouuement qui puiſſe repreſenter l'agitation que l'ame ſouffre en cette rencontre.

Comme il arriue donc dans la Paſſion d'Amour que l'Appetit ſe porte vers l'objet aymable, qu'il y court & qu'il s'vnit à luy ; on peut dire que ce mouuement eſt ſemblable à celuy des corps fluides qui coulent vers leur centre & qui penſent y trouuer leur repos : Mais parce que lors qu'ils y ſont arriuez ils ne s'arreſtent pas pour cela, qu'ils retournent & ſe reſpandent ſur eux-meſmes, qu'ils s'enflent & ſe desbordent en ſuite ; auſſi apres que l'Appetit s'eſt vny au bien, il ne finit pas là ſon mouuement ; il retourne ſur ſes pas, il ſe reſpand ſur ſoy-meſme, & ſe desborde ſur les puiſſances qui luy ſont les plus proches. Par cette effuſion l'ame ſe replie ſur l'image du bien qu'elle a receuë, elle ſe meſle & ſe confond auec elle, & penſe ainſi le poſſeder dauantage s'vniſſant doublement à luy ; voire meſme comme l'Appetit s'enfle & ſe groſſit par ce reflus, il ne peut demeurer dans ſes bornes, & eſt contraint de s'eſcouler ſur la faculté qui luy a donné la connoiſſance de cet objet ; luy faiſant ainſi part du bien qu'il auoit

receu d'elle, & faisant par ce moyen concourir toutes les parties de l'ame à sa possession, où consiste la parfaite Ioüissance. Car puis que l'ame n'a point d'autre but que de posseder parfaitement le bien, & que pour le posseder parfaitement il faut qu'elle connoisse qu'elle le possede ; l'Appetit n'ayant point de connoissance ne peut tout seul la faire ioüir de ce qu'elle ayme ; il faut que l'Imagination & l'Entendement y contribuënt, & qu'apres qu'ils ont proposé le bien à l'Appetit, & que l'Appetit s'y est vny, il retourne sur l'vn & sur l'autre, & leur rende compte de ce qu'il a fait; afin qu'en vnissant ainsi leurs fonctions, l'ame s'vnisse au bien en toutes ses parties, & qu'elle fasse pour luy ce mouuement Circulaire qui luy est si naturel & où consiste l'accompliſſement & la perfection de ses operations, comme enseigne la Philosophie Platonique.

Apres tout, s'il est vray que l'Ame & les Esprits s'agitent d'vne mesme façon dans les passions, on ne sçauroit douter que le mouuement que l'Ame souffre dans la Ioye ne soit tel que nous auons dit, puis que celuy des Esprits y est tout à fait semblable : Car apres que l'Amour les a portez vers le bien, ils se respandent & se desbordent sur les organes des sens comme nous allons faire voir : De sorte qu'on ne sçauroit manquer en disant que la *Ioye est vne effusion de l'Appetit par laquelle l'ame se respand sur le bien pour le posseder plus parfaitement.*

Ie sçay bien que la definition qu'Aristote en a donnée est bien differente de celle-cy ; car il dit que c'est vn mouuement de l'ame qui la met subitement & sensiblement dans vn estat conuenable à la Nature: Mais le lieu où il l'a proposée monstre assez qu'il n'auoit pas dessein de la rendre bien exacte, ne traitant là qu'auec des Orateurs & non pas auec des Philosophes. Et veritablement qui l'examinera

minera de prez, n'y trouuera rien moins que l'Eſſence de cette Paſſion: Combien ſe rencontrera-t-il de mouuemens tels qu'il les a marquez où le Plaiſir ne ſe trouuera iamais? Toutes les actions naturelles ne mettent-elles pas l'ame en vn eſtat conuenable à ſa nature, & ne ſe peuuent-elles pas faire ſubitement & ſenſiblement ſans qu'elles ſoient pour cela delectables? La paſſion d'Amour ne ſe forme-t-elle pas ainſi; Et n'eſt-ce pas vn eſtat bien conuenable à la nature de s'vnir au bien & de le poſſeder, & cependant le plaiſir ne l'accompagne pas toûjours? Et puis ne peut-on pas dire que ce n'eſt pas la Ioye qui apporte cet eſtat conuenable à la Nature, mais pluſtoſt que c'eſt luy qui fait naiſtre la Ioye?

De plus qu'eſt-il beſoin de dire que c'eſt vn mouuement *ſubit*, puiſque l'Appetit n'a point d'autres mouuemens: Car s'il arriue que l'ame ne s'eſmeuue pas ſi promptement en quelques paſſions, cette pareſſe ne vient pas de l'Appetit, mais de la faculté qui luy propoſe le bien auec trop de difficultez, & qui luy commande trop laſchement de le pourſuiure: Eſtant vne puiſſance aueugle, elle ne marche que comme elle eſt conduite, & ſi-toſt que le commandement luy eſt fait, elle obeït & s'eſmeut en vn inſtant.

Il eſt vray que de ſon coſté, il y peut auoir des obſtacles qui empeſcheront qu'il n'obeïſſe pas ſi promptement, comme lors qu'il y a des paſſions contraires à celles que l'objet deuroit inſpirer; car vne extrême triſteſſe ne ſouffrira iamais que la Ioye ſe forme dans l'Appetit: Mais auſſi quand l'empeſchement eſt leué, il s'eſmeut ſubitement & produit toûjours en vn moment la paſſion auſſi parfaite qu'eſt la connoiſſance & le motif qu'on luy propoſe. Car ſi l'Amour a des commencemens foibles, cela vient de ce que le bien

eſt repreſenté foiblement, & les progrez qu'elle fait, ſont de nouueaux mouuemens de l'Appetit qui ſont cauſez par la repreſentation de nouuelles idées & de nouuelles perfections.

En effet l'on peut dire de toute la ſuite & de tous les accroiſſemens des Paſſions, qu'il en eſt comme de la flamme & de la lumiere qui s'entretiennent & qui s'augmentent par vne infinité de productions reïterées de moment en moment; celle qui paroiſt n'eſtant pas celle qui eſtoit auparauant, & qui ſera meſme incontinant ſuiuie d'vne nouuelle; car toutes ſe ſuccedant ainſi l'vne à l'autre ſans interruption, ſemblent n'eſtre qu'vne meſme choſe qui s'eſt conſeruée & entretenuë.

Ainſi en eſt-il de la Ioye & de toutes les autres Paſſions; elles ſe forment tout d'vn coup, & paſſent en vn inſtant; mais auſſi à chaque moment elles ſe renouuellent, faiſant ainſi vn flus continüel de pluſieurs mouuemens parfaits, qui dure tout autant de temps que la connoiſſance ſolicite l'Appetit à ſe mouuoir.

Il eſt donc veritable que l'Appetit n'a point de mouuemens qui ne ſoient ſubits: Que neantmoins il commence à ſe mouuoir pluſtoſt vne fois que l'autre, parce que la faculté qui luy commande eſt diligente ou pareſſeuſe, ou parce qu'il y a quelque mouuement contraire qui le retient. Et cela eſt facile à conceuoir par l'exemple des yeux qui voyent les choſes en vn inſtant, quoy que pour les voir ils s'ouurent quelquefois plus viſte ou plus lentement, & que meſme apres eſtre ouuerts ils peuuent auoir quelque indiſpoſition qui les empeſchera d'agir.

Ie ſçay bien que les Medecins ſemblent ſe ſeruir de la meſme definition d'Ariſtote, quand ils diſent que le Plaiſir eſt vn mouuement prompt & ſen-

ſenſible, qui met la nature en vn eſtat qui luy eſt conuenable; Et que ſi les objets ne font vne prompte & ſenſible impreſſion ſur les ſens, ou s'ils ne la font pas proportionnée à la nature, ils ne cauſeront iamais de plaiſir. Mais il eſt aiſé de voir que le mouuement dont ils parlent, n'eſt pas celuy de l'Appetit où conſiſte le Plaiſir, & que ce n'en eſt que la cauſe : Car auparauant que l'Appetit ſe meuue, il faut que les objets faſſent l'impreſſion telle que nous venons de dire; Et pour lors l'ame qui la ſent & qui void que ce luy eſt vn bien, ſe reſpand ſur luy pour le poſſeder plus parfaitement, & forme ainſi le Plaiſir qui eſt augmenté par l'effuſion des Eſprits, comme nous dirons tantoſt. Ie ne m'arreſte pas à examiner comment la douleur ſuruient quelque-fois à ce mouuement prompt qui porte la nature à vn eſtat qui luy eſt conuenable; comme quand on approche du feu les mains extrémement froides; cela appartient à la Paſſion de la Douleur : Il ſuffira icy de marquer que les Objets qui ne font pas cette prompte impreſſion ne cauſent point de Plaiſir; parce que s'inſiniüant peu à peu, la nature s'y accouſtume & ne ſent pas le changement qui luy arriue : C'eſt pourquoy ne connoiſſant pas le bien qu'elle reçoit, l'imagination ne le propoſe point à l'Appetit, qui par conſequent n'en eſt point eſmeu: C'eſt encore ainſi que l'on ſe laſſe des choſes les plus agreables quand on les a trop longtemps gouſtées: Mais nous parlerons plus amplement de cecy à la fin de ce diſcours.

Reprenons le fil de celuy que nous auons laiſſé, & diſons que bien que tous les mouuemens de l'Appetit ſe faſſent ſubitement, il eſt pourtant veritable que de tous les objets qui excitent les Paſſions, il n'y en a point dont la preſence eſmeuue ſi-toſt & ſi facilement l'Appetit que celuy de la

Ioye : Et cela vient à mon aduis de ce que l'objet du Plaiſir eſt le Bien entant qu'il eſt deſia aymé ; car nous auons monſtré que l'Amour deuance toûjours la Ioye ; de ſorte qu'eſtant deſia vny à l'Appetit par le moyen de l'Amour, il n'y a plus rien à ſon eſgard qui empeſche le mouuement que cette puiſſance doit faire pour le gouſter. Mais il n'en va pas ainſi dans les autres Paſſions dont les objets doiuent eſtre examinez par la connoiſſance auparauant que d'eſtre propoſez à l'Appetit ; Et comme il n'y a gueres de biens ny de maux qui ſoient purs, auſſi ſe trouue-t-il toûjours beaucoup de choſes qui diminüent leur bonté & leur malice, & qui ſuſpendent le iugement qui s'en doit faire. Mais pour exciter la Ioye cet examen eſt inutile ; l'Appetit poſſedant deſia le bien, tous les conſeils ſont pris, tous les doutes ſont leuez, & il doit par neceſſité s'eſmouuoir au meſme inſtant qu'il s'eſt vny à luy pour en iouïr, en quoy conſiſte la Ioye & le Plaiſir.

Mais c'eſt penetrer trop auant dans les ſecrets de l'Ame, & s'arreſter trop long-temps à des choſes qui ne s'arreſtent point ; laiſſons ces mouuemens imperceptibles, & voyons ſi ceux qui ſe font dans les Humeurs & dans les Eſprits ſont plus ayſez à connoiſtre.

Neantmoins auant que d'entrer en cette recherche, il ſera bon de dire quelque choſe de l'Objet qui eſmeut cette Paſſion: Car bien que nous ayons deſia dit que c'eſtoit le Bien, il faut voir ſous quelle conſideration il merite cette qualité, eſtant certain que ſous diuers reſpects il cauſe diuers mouuemens dans l'ame.

Comme donc le Bien entant qu'il eſt aymable eſt l'objet de l'Amour, auſſi entant qu'il eſt de-

lecta-

lectable c'eſt celuy de la Ioye ; Et il n'eſt point efficacement delectable que quand il eſt aymé, parce que le Plaiſir preſuppoſe l'Amour : De ſorte que le Bien entant qu'il eſt aymé doit eſtre le veritable objet de la Ioye. On dira peut-eſtre que le Deſir preſuppoſe auſſi l'Amour, & qu'il faut que le bien ſoit aymé pour eſtre deſiré : Il eſt vray ; mais le Deſir demande vne autre condition, c'eſt à ſçauoir l'Abſence qui ne ſe rencontre iamais dans la Ioye où il faut toûjours que le bien ſoit preſent : Car quand les choſes paſſées, ou celles qui ſont à venir, nous delectent, c'eſt vn effet de l'imagination qui nous les rend preſentes & qui les fait paſſer pour telles qu'elles ſont en noſtre penſée.

Au reſte par le mot de *Bien*, il ne faut pas ſeulement conceuoir ce qui eſt veritablement ou apparemment bon, mais encore les maux que l'on a éuitez : C'eſt ainſi que le ſouuenir des peines que l'on a ſouffertes, & des dangers que l'on a courus, eſt agreable, dautant que c'eſt vn bien que d'en eſtre deliuré : C'eſt ainſi que la vengeance eſt ſi douce, parce qu'en ſurmontant le mal on n'en craint plus les attaques : C'eſt ainſi que les larmes ſont quelquefois delicieuſes, parce qu'elles deſchargent la nature d'vn fardeau inutile, & qu'il ſemble que la triſteſſe qui les a excitées s'eſcoule & s'en aille auec elles.

Il faut encore remarquer que le Bien eſtant vne choſe conuenable à la nature, cela ſe doit entendre auſſi bien de la nature deprauée comme de celle qui eſt parfaite ; car vn malade prend plaiſir à des choſes qui luy ſont contraires, & les hommes vicieux trouuent du contentement dans leurs desbauches, parce qu'elles ſont conformes à leur nature corrompuë & desreglée.

De vouloir apres cela examiner en détail tout

ce qui nous peut donner du plaiſir, outre que ce ſeroit faire tort à noſtre deſſein & à celuy du Lecteur qui nous demandent tous deux de la briefueté; cela eſt ſi aiſé à connoiſtre que ce ſeroit perdre le temps & les paroles que de s'y arreſter. Il ſuffira de dire, que puiſque le Bien eſt la ſource de toutes les douceurs que cette paſſion fait couler dans l'Ame, & que ce n'eſt autre choſe que ce qui eſt conuenable à noſtre nature & ce qui la perfectionne; il faut que les biens qui nous perfectionnent dauantage, excitent auſſi de plus grands & de plus ſolides Plaiſirs. Or comme nous ſommes compoſez de deux parties, de l'Eſprit & du Corps, & que celle-là eſt incomparablement plus excellente que celle-cy, il s'enſuit que la perfection qui luy arriue eſt auſſi la plus excellente; Et partant que les Biens qui la cauſent ſont les plus nobles & les plus delectables.

Mais encore parce que les Biens du Corps ſont pour la conſeruation de l'Eſpece ou de l'Indiuidu, & que celle-là eſt plus conſiderable à la nature, comme eſtant vn Bien plus commun & plus general: De là vient que le Plaiſir qui l'accompagne eſt plus doux & plus ſenſible que pas vn des autres: Et par la meſme raiſon les Objets du Gouſt & du Toucher delectent dauantage; parce que ce ſont les ſens qui ſont les plus neceſſaires à la vie & ſans leſquels l'animal ne peut ſubſiſter.

Il eſt vray que les Objets de la Veuë & de l'Oüye pourroient conteſter cet auantage, eſtant plus nobles que ces qualitez baſſes & materielles qui touchent les ſens inferieurs: Mais ſi l'on conſidere qu'il n'y a preſque point d'animaux qui ſe laiſſent flatter par la beauté des ſons & des couleurs, on confeſſera que generalement parlant, les

les Objets du Gouſt & du Toucher ſont les plus delectables ; Que neantmoins dans l'homme ceux de la Veuë & de l'Oüye le ſont dauantage, parce que ces deux ſens ayant grande affinité auec l'Entendement, & eſtant principalement deſtinez à ſon ſeruice, leur fin y eſt auſſi plus noble & plus neceſſaire qu'elle n'eſt dans les beſtes, où ils n'ont point d'autre vſage que pour conſeruer la vie animale qu'elles ont.

De toutes ces conſiderations, il eſt aiſé de tirer les principales differences de la Volupté ; car elle eſt Intellectuelle ou Senſible, Pure ou Impure, Fauſſe ou Veritable. Les veritables Voluptez ſont celles qui ſont pures, c'eſt à dire qui ne ſont point attachées ny meſlées auec la Douleur : Et ce ſont celles-là qui conuiennent à l'homme dans l'eſtat le plus parfait que la nature luy puiſſe donner. Tels ſont les plaiſirs qui ſe trouuent dans la contemplation, & dans l'exercice des vertus ; tels ſont ceux qui ſuiuent les actions d'vne parfaite ſanté & les fonctions des ſens parfaitement diſpoſez.

Or ces plaiſirs ont cela de propre qu'ils ſont de longue durée, qu'ils ne laſſent jamais, qu'ils ſe peuuent gouſter en tout temps, & que la douleur ne les deuance & ne les ſuit iamais : Car vn homme qui eſt en vn eſtat de perfection naturelle, ne s'ennuye iamais de la meditation ny de faire de bonnes actions ; la vie luy eſt toûjours douce & agreable, & ſes ſens ſont toûjours diſpoſez à receuoir leurs objets auec plaiſir.

On pourroit dire là deſſus que le boire & le manger & quelques autres actions naturelles ſont conuenables à la nature parfaite de l'homme, qui neantmoins apportent du degouſt : Car la muſique & la veuë des plus belles choſes laſſe à la fin les oreilles & les yeux ; & les fleurs les plus douces dont

dont Venus ſoit couronnée, comme dit Pindare, ſe rendent enfin importunes & deſagreables. Il eſt vray; mais auſſi faut-il ſe ſouuenir que toutes ces choſes pour eſtre conuenables à la nature doiuent auoir les conditions que la perfection demande; il faut qu'elles ſoient moderées dans la quantité & dans la qualité; que les circonſtances du temps, du lieu & des perſonnes s'y rencontrent: Outre que la plus part ne ſont pas conuenables d'elles-meſmes à la nature, mais ſeulement par accident, c'eſt à dire qu'elles ne luy conuiennent qu'à cauſe du deſreglement qui les deuance, & auquel elles ſeruent de remede: Ainſi le boire & le manger gueriſſent la faim & la ſoif; ainſi le repos & le ſommeil font ceſſer le trauail & la laſſitude; en vn mot la pluſpart des actions ne donnent du plaiſir que parce que la nature ſe vuide ou ſe remplit, & qu'elle corrige l'vn par l'autre: C'eſt pourquoy la Volupté qui les ſuit n'eſt pas abſolument pure ny veritable, mais ſeulement par occaſion; d'où vient qu'elle laſſe, qu'elle ne dure gueres & qu'on n'eſt pas capable de la gouſter en tout temps, comme celles qui ſont abſolument pures.

Mais laiſſons ces ſpeculations à la Philoſophie Morale, & ſans nous arreſter dauantage à des choſes qui ſont connuës de tout le monde, cherchons en de nouuelles; Et voyons ſi la tempeſte que cette Paſſion excite ne nous jettera point en quelques terres inconnuës, & nous pourra faire connoiſtre le mouuement des Eſprits qui ſont comme des Eſtoiles errantes, dont on n'a point encore obſerué les routes ny les periodes.

Quel eſt le mouuement des Eſprits dans la Ioye.

III. PARTIE.

EN toute ſorte de mouuement il faut toûjours ſe figurer deux termes ; l'vn où il doit commencer & l'autre où il doit finir : Si donc les Eſprits ſe meuuent dans la Ioye, il ſemble qu'ils doiuent partir du cœur puiſque c'en eſt la ſource ; & que de là ils ſe portent vers le bien en quelque lieu qu'il ſe preſente à l'ame. Veritablement ſi la Ioye ſe pouuoit former toute ſeule, il faudroit que le mouuement des Eſprits s'y fiſt ainſi, & qu'elle les fiſt ſortir du cœur pour aller à la rencontre du bien : Mais parce qu'elle ne vient iamais qu'auec l'Amour qui la doit toûjours deuancer, c'eſt à luy à cauſer ce mouuement ſans que la Ioye y contribuë aucune choſe : De ſorte qu'il en faut chercher vn autre pour elle qui ſoit conforme à celuy de l'Appetit ; en vn mot il faut monſtrer que les Eſprits ſe reſpandent en quelque ſorte comme luy dans cette Paſſion.

Cela ne ſera pas mal-aiſé à conceuoir apres auoir remarqué que l'Amour les porte vers le bien : Car ne pouuant aller plus auant, il faut, ou qu'ils s'arreſtent, ou qu'ils retournent vers leur origine, ou qu'ils ſe reſpandent. Ils ne peuuent pas s'arreſter, puis qu'ils ſuiuent l'agitation de l'ame qui pour lors eſt eſmeuë ; ils ne peuuent pas auſſi retourner vers le cœur, puis qu'il n'y a que la preſence du mal qui les y puiſſe contraindre : il faut donc qu'ils ſe reſpandent & qu'ils ſe desbordent. Ioint que l'ame qui employe les meſmes motifs pour le mou-

mouuement des Eſprits que pour le ſien propre, a ſoin de les faire mouuoir ainſi, afin de les vnir dauantage au bien; comme nous auons dit auparauant: Car par cette effuſion ils ſe dilatent dans les organes, & occupant plus de place, ils penſent toucher le bien qui ſe preſente, en plus de parties.

Mais où peuuent-ils ſe reſpandre? Pour entendre cecy il faut ſe ſouuenir que le Bien ne touche l'ame que par ſa preſence, & qu'il n'y a que la connoiſſance qui le luy rende preſent: Or cette connoiſſance ſe fait par l'entendement & par l'imagination ou par les ſens: Et comme l'imagination a ſon ſiege dans le cerueau, & que les ſens ſont dans leurs organes particuliers, il faut auſſi que le Bien ſoit en l'vn ou en l'autre, & par conſequent que l'Amour porte les Eſprits en ces lieux-là, & que la Ioye les reſpande aux meſmes endroits. Car ſi le bien eſt ſeulement dans la phantaiſie & qu'il ne touche point les ſens exterieurs, tous les Eſprits abordent au ſiege de l'imagination & ſe reſpandent dans le cerueau. Mais s'il y a quelqu'vn des ſens qui poſſede le bien, alors les Eſprits qui y eſtoient accourus ſe reſpandent auſſi ſur ſes organes, & y apportent la Chaleur, la Rougeur & la Viuacité.

Par cette effuſion le Plaiſir de l'ame s'augmente, à cauſe de la chaleur douce & temperée qui coule dans les parties & qui les flatte & les chatoüille: C'eſt pourquoy les Plaiſirs qui ſont accompagnez de cette agitation corporelle ſont plus grands & plus ſenſibles que quand elle ne s'y trouue point. Voire meſme apres que l'eſmotion de l'Appetit a ceſſé, l'agitation des Eſprits continüant, laiſſe dans l'ame vne certaine Ioye confuſe qui ne vient pas de l'objet qui l'auoit auparauant touchée, mais de ce chatoüillement

ment que les ſens luy ont fait connoiſtre comme vne choſe conforme & conuenable à leur nature.

Et cela me fait croire que toutes ces Ioyes ſecretes que nous reſſentons ſans en ſçauoir la raiſon, viennent de la meſme cauſe, & qu'il faut neceſſairement qu'il y ait quelque choſe qui reſpande ainſi les Eſprits & qui inſpire apres le Plaiſir dans l'ame; ſoit par la connoiſſance qu'elle a du chatoüillement qui ſe fait dans les parties; ſoit que toutes les differences des mouuemens qu'elle employe en chaque paſſion luy eſtant connuës, elle void que celle-cy eſt propre à la Ioye, & forme en meſme temps vn objet delectable comme nous auons dit qu'il arriuoit dans l'Amour d'inclination.

On dira peut-eſtre que cette Effuſion d'Eſprits ſe peut faire bien ſouuent ſans plaiſir; que la Cholere qui les iette au viſage, que la douleur qui les attire aux parties malades, & que la fievre qui les pouſſe par tout auec impetuoſité, les reſpandent en ſuite, & cauſent la meſme alteration que la Ioye imprime ſur le corps; Et que neantmoins l'ame ne reſſent alors aucun plaiſir.

Mais nous pouuons reſpondre à cecy en deux façons: Premierement s'il eſt vray que les objets les plus delectables ſont ſouuent empeſchez par de petites douleurs de faire impreſſion dans l'ame; ce mouuement d'Eſprits qui eſt ſi ſecret, & que le ſens a peine à deſcouurir, doit eſtre beaucoup moins puiſſant dans les grands obſtacles que luy donnent ces faſcheuſes rencontres.

Mais ſuppoſé meſme qu'il excite quelque plaiſir, il eſt ſi foible & ſi leger qu'il eſt eſtouffé par la moindre incommodité que l'on puiſſe reſſentir à

tir : Car c'eſt vne choſe qu'il faut bien remarquer, qu'encore que l'Appetit Senſitif ſemble ne pouuoir ſouffrir en meſme temps des paſſions contraires ; cela n'eſt pas abſolument veritable, puis que l'on reconnoiſt manifeſtement que la langue ſe plaiſt en des ſaueurs agreables pendant que le cœur eſt plein d'amertume & de triſteſſe. Et la raiſon de cela eſt, que l'Appetit Senſitif n'eſt pas renfermé dans vne ſeule partie comme ſont la pluſpart des autres facultez ; il eſt reſpandu dans tous les organes des ſens ; & l'on peut dire que ſon tronc & ſa racine ſont bien dans le cœur, mais que ſes rameaux & ſes branches s'eſtendent par tout le corps. Car eſtant vne puiſſance generale & neceſſaire à toutes les parties de l'animal, il falloit qu'elle fuſt preſente à toutes, afin que le mouuement ne fuſt pas eſloigné de la connoiſſance, & que l'ame ne languiſt pas dans l'attente de poſſeder le bien ou de fuir le mal apres les auoir reconnus ; la nature ayant fait pour l'Appetit ce qu'elle a fait pour le Pouls, qui a le cœur pour ſon principal organe, & qui ne laiſſe pas de ſe former dans toutes les arteres, où meſme il ſe trouue quelquefois different de celuy qui agite le cœur.

Cela eſtant ainſi, le Plaiſir peut eſtre en vn endroit & la Douleur en l'autre, bien qu'ils ſoient incompatibles en vne meſme partie ; mais auſſi il eſt vray que quand la paſſion s'eſt eſleuée au centre & en la ſource de l'Appetit, celle qui ſe fait en ces petits ruiſſeaux eſt bien foible & ſemble diſparoiſtre ; quoy que les Eſprits ne laiſſent pas de s'agiter aux lieux où elle s'eſt formée; d'où viennent en ſuite ces ſentimens ſecrets de plaiſir qui ſe desrobent ſouuent à la connoiſſance de l'entendement & de l'imagination meſme.

Voila la premiere reſponce que l'on peut faire à l'ob-

à l'objection propoſée ; en voicy vne autre qui nous plaiſt dauantage & qui s'accommode mieux à noſtre deſſein : Car nous voulons monſtrer que chaque paſſion a vn mouuement particulier d'Eſprits ; Et partant ſi l'effuſion s'en fait en quelques autres qu'en la Ioye, il faut qu'il y ait quelque difference qui la luy rende propre & particuliere, & qui ne ſe trouue point dans toutes les autres.

Il faut donc confeſſer que la Cholere, la Douleur, la Fiévre, & beaucoup de choſes exterieures peuuent reſpandre les Eſprits ; mais c'eſt par violence, & comme vne tempeſte qui eſcarte la pluye, & qui la tranſporte çà & là auec impetuoſité : Au lieu que la Ioye les reſpand doucement & les fait couler ſur les parties comme vn douce roſée. Or cela fait de bien differentes Impreſſions ſur les ſens : Car les Eſprits qui ſont pouſſez de force, & qui ſe precipitent les vns ſur les autres, donnent vn ſentiment faſcheux à la nature & l'iritent pluſtoſt qu'ils ne la flattent : Mais ceux qui ſe reſpandent comme d'eux-meſmes & qui s'inſinüent doucement dans les parties, la chatoüillent & la contentent. Ioint que dans les paſſions qui ont le mal pour objet, les Eſprits ſe tiennent vnis & ſerrez pour l'attaquer ou pour le fuir ; d'où vient qu'ils ſont plus perçants & qu'ils picquent les parties où ils abordent : Mais dans la Ioye où ils ſe dilatent pour embraſſer le bien, il faut que leur pointe s'eſmouſſe & qu'ils perdent toute l'impetuoſité qu'ils pouuoient auoir auparauant : C'eſt pourquoy quelque effuſion qui s'en faſſe dans la Cholere & dans la Douleur, elle n'apporte iamais le plaiſir auec ſoy, parce qu'elle n'eſt pas ſemblable à celle qui accompagne la Ioye. Pour auoüer cette verité il ne faut que conſulter le viſage d'vn homme Ioyeux ; car vous y voyez ie ne ſçay quelle

quelle viuacité bien plus agreable ; vn eſclat beaucoup plus net & plus pur, & vne chaleur bien plus douce qu'en ces autres paſſions dont nous venons de parler; à cauſe que la pureté des Eſprits n'y eſt point alterée par ces fumées acres & tenebreuſes qui s'eſleuent en toutes les autres ; Et que leur mouuement y eſt plus libre,plus eſgal & plus conforme à leur nature.

On pourroit demander ſi cette Effuſion d'Eſprits ne ſe fait qu'aux lieux où le bien ſe preſente à l'ame. A la verité elle ne luy eſt neceſſaire qu'en ces endroits-là, puis qu'elle ne les reſpand que pour poſſeder le bien, & que le bien ne la touche point ailleurs qu'où il ſe fait connoiſtre. Il eſt certain pourtant qu'elle les verſe abondamment dans les entrailles, & que quand la Ioye eſt grande il n'y a point de partie ſur laquelle elle ne les faſſe desborder; c'eſt pourquoy le Cœur & les Poulmons ſe relaſchent,comme dit Hippocrate;on ſent ie ne ſçay quelle agreable eſmotion qui agite toutes les parties interieures,& vne chaleur douce & vaporeuſe qui ſe reſpand par tout le corps. Or cela vient à mon aduis de ce que l'Ame Senſitiue n'a pas toûjours vne connoiſſance bien claire & bien certaine de ſes objets, & qu'eſtant charmée par celuy de la Ioye, elle ſe figure qu'elle le doit rencontrer par tout, & qu'elle doit auſſi enuoyer par tout des Eſprits pour l'accueillir : Ou pluſtoſt l'empreſſement qu'elle ſe donne pour joüir promptement du bien qui ſe preſente, eſt cauſe qu'elle les pouſſe d'vn coſté & d'autre ſans choix, ſans ordre, & ſans diſcerner les lieux où ils doiuent aborder.

Cecy ſuffiroit pour la connoiſſance du mouuement des Eſprits dans la Ioye, apres l'examen que nous en auons deſia fait au traité de l'Amour: Mais il reſte vne difficulté que le diſcours precedent

dent a fait naiſtre, & dont la reſolution donnera quelque clarté à l'obſcurité de cette matiere. Car nous auons dit que les Eſprits ne s'agitent point icy auec violence, & que le mouuement en eſt toûjours doux & tranquille : Quoy que cela ne ſemble pas s'accorder bien auec les tranſports, les rauiſſemens & les excez qui ſont ſi ordinaires à cette paſſion, & que l'on ne peut conceuoir ſans vne violente agitation d'Eſprits. Et de fait quand nous en comparions le mouuement auec celuy qui ſe fait dans l'Amour, nous n'auions pas craint de dire qu'ils eſtoient pouſſez dans la Ioye comme vn grand flot, & qu'il ſembloit alors que l'ame ſe vouluſt jetter toute entiere & tout d'vn coup au deuant de ſon objet : De ſorte que cela ne ſe pouuant faire ſans violence ; Et ayant aſſeuré qu'il n'y en auoit point dans l'effuſion des Eſprits, nous ne pouuons éuiter le blaſme d'auoir parlé contre la verité & contre nous-meſmes.

Il eſt neantmoins bien facile de reſpondre à cette objection, en ſe ſouuenant que la Ioye eſt inſeparable de l'Amour ; Et que ces deux paſſions eſtant pour ce ſujet bien ſouuent conſiderées comme ſi ce n'en eſtoit qu'vne ſeule, on confond auſſi leurs mouuemens & leurs effets. De ſorte que l'Amour eſtant celle qui tire les Eſprits du cœur & les pouſſe au dehors, on dit communément que la Ioye les y tranſporte auſſi : Et comme ce mouuement ſe fait par la violence & qu'il cauſe de faſcheux accidens, on peut dire la meſme choſe de la Ioye. C'eſt ainſi que nous en parlions au Chapitre precedent, où nous ne comparions pas abſolument l'Amour auec la Ioye, mais ſeulement l'Amour de la Beauté auec les autres Amours où la Ioye cauſe des defaillances & des ſyncopes, confondant, comme on fait ordinairement,

ment, ces deux passions en vne : Mais icy, où nous en faisons vne plus exacte Anatomie, nous separons les mouuemens de l'vne & de l'autre, & disons que le Transport des Esprits vers le bien est l'effet particulier de l'Amour, & que l'Effusion qui s'en fait apres, est celuy de la Ioye : De sorte que s'il y a de la violence dans ce premier mouuement, elle vient toute de l'Amour ; le plaisir n'y a point de part, & quelque impetueuse qu'elle soit, il faut qu'elle se rompe & qu'elle s'amolisse, quand les Esprits viennent à se respandre : Autrement la Ioye se destruiroit elle-mesme par le fascheux sentiment que ce mouuement impetueux & turbulent exciteroit dans les parties.

Il ne s'ensuit pourtant pas que cette Effusion, pour n'estre pas violente & impetueuse, se fasse lentement ; car les Esprits sont des corps si mobiles & si subtils, qu'ils penetrent par tout sans aucune resistance ; Et leurs mouuemens sont si prompts, qu'on n'a rien trouué dans la nature à qui on les puisse comparer que la lumiere: Et c'est par elle encore que l'on peut representer comment ils se respandent dans la Ioye ; car elle s'insinuë en vn moment dans les corps Diaphanes sans y faire violence; elle coule en toutes leurs parties sans confusion, elle s'y dilate & s'y estend sans contrainte ; Et l'on peut dire que si ces corps auoient de la connoissance, ils ressentiroient vn extrême plaisir dans cette douce, quoy que subite effusion de la lumiere. Ainsi en est-il de celle qui se fait dans la Ioye ; car apres que l'ame a porté les Esprits vers le bien & qu'elle croit les auoir vnis ensemble, elle quite l'empressement, l'inquietude & la precipitation qu'elle s'estoit donnée pour arriuer là : Et pouuant alors ce luy semble jouïr en seureté du bien qu'elle possede, elle se dilate auec liberté, elle s'estend sans empeschement, & pene-

tre

tre en vn inſtant toutes les parties de ſon objet ; faiſant faire la meſme choſe aux Eſprits qu'elle trouue toûjours obeïſſans à ſes commandemens. Il eſt vray qu'en ſuite il s'en fait vne grande diſſipation que l'ame n'a pas le ſoin de reparer, eſtant toute occupée à la joüiſſance du bien qu'elle auoit recherché, & eſtant comme charmée & rauie de ſa bonne fortune ; d'où viennent en ſuite les foibleſſes, les deffaillances & les autres accidens dont nous auons parlé.

Les Cauſes des Characteres de la Ioye.

IV. PARTIE.

VOILA ce que nous auions à dire de la nature de cette Paſſion auant que de chercher les cauſes des Characteres qui la font reconnoiſtre. Examinons donc premierement les Actions Morales, & voyons pourquoy la Ioye eſt ſi Babillarde, ſi Vaine, & ſi Credule ; pourquoy elle a tant de Confiance en elle-meſme ; pourquoy elle ſe fait deſirer bien qu'elle ſoit preſente ; pourquoy elle ſe laſſe ſi-toſt du bien qui l'a fait naiſtre : Car ce ſont là les effets les plus remarquables qu'elle produit dans l'ame, & d'où il ſemble que les autres prennent leur origine. Cherchons donc les cauſes de ſon *Babil.*

Il y a des paſſions qui veulent toûjours parler, & d'autres qui ayment à ſe taire ; le ſilence accompagne ordinairement la Triſteſſe, le Deſeſpoir & la Crainte ; la Ioye, l'Audace & la Cholere, & generalement toutes celles qui ſe portent

tent vers le bien ou qui attaquent le mal, ſont fecondes en paroles ; mais il n'y en a point qui le ſoit tant que la Ioye : Toutes les autres ſemblent pouſſer les paroles & les chaſſer de force comme ſi c'eſtoit vn fardeau dont l'ame fut chargée ; Celle-cy les reſpand auec liberté, elle les fait couler auec plaiſir, & l'on peut dire que c'eſt pluſtoſt l'abondance qui les fait ſortir que la contrainte : En effet la Ioye eſt vne babillarde, elle ſe plaiſt à parler, & trouue toûjours dequoy entretenir ſon caquet.

La raiſon de cecy eſt aſſez facile à connoiſtre, ſi l'on conſidere que les paroles eſtant les Images des penſées, il faut pour dire beaucoup de choſes, que beaucoup de penſées ſe ſoient formées dans l'ame ; qu'elles ayent la liberté d'en ſortir, & que les organes ſoient diſpoſez pour les exprimer. Or comme l'imagination eſt la ſource des penſées, qu'elle en eſt plus ou moins feconde, ſuiuant qu'elle eſt plus ou moins actiue, & que toute ſa viuacité dépend de celle des Eſprits qui luy ſeruent en ſes operations ; Il eſt neceſſaire qu'aux grands Parleurs les Eſprits ſoient extremement actifs, & que les organes de la parole ſoient fort mobiles : Et partant puiſque c'eſt la chaleur qui rend les Eſprits actifs, & que l'humidité rend les corps ſouples & mobiles, il faut que ces deux qualitez ſe trouuent en ceux qui parlent beaucoup ; Et de plus que le jugement n'y ſoit pas ſi fort que l'imagination, afin qu'il n'examine pas ſeuerement les penſées, qu'il ne les retienne pas, & qu'elles ſortent toutes en liberté. C'eſt pour cette raiſon que les jeunes gens & les femmes, les ſanguins & les bilieux parlent plus que les autres ; que le vin, la bonne chere & la folie ayment tant à parler ; Et que les oyſeaux meſme chantent plus ordinairement quand ils font l'Amour,

mour, parce qu'eſtant alors incitez par la nature à faire leurs petits, leur ſang ſe fermente & deuient fumeux; leurs Eſprits s'aügmentent & s'allument, & agitent apres l'imagination & les organes de la voix.

Cela ſuppoſé, il eſt aiſé de voir pourquoy les paſſions qui ſe portent vers le bien ou qui attaquent le mal, font parler dauantage que les autres; parce que dans le deſſein qu'elles ont de ſortir au dehors il faut que les Eſprits ſe portent au cerueau & aux parties exterieures, que la chaleur s'y augmente & que les humeurs s'y reſpandent; Et en ſuite que l'imagination s'agite, & que les organes deuiennent plus mobiles. De ſorte que toutes ces diſpoſitions ſe rencontrant auec la foibleſſe du jugement qui accompagne toutes les paſſions, il faut qu'il ſe faſſe vn grand flus de paroles en celles-cy; Et principalement dans la Ioye, puiſque c'eſt par elle que l'ame ſe dilate & ſe reſpand, & qu'il n'y a rien par où elle ſe puiſſe mieux reſpandre que par la parole, qui eſt le veritable eſcoulement des penſées. Outre que l'imagination eſt plus libre en cette paſſion qu'en toutes les autres où l'abſence du bien & la preſence du mal la contraignent & luy donnent des ſoins qu'elle n'a pas dans la Ioye, y poſſedant le bien auec ſeureté & confiance, ſans diſtraction & ſans trouuer aucun obſtacle qui arreſte ſes conceptions, & qui les empeſche de ſortir au dehors.

Pour ce qui eſt de la *Confiance*, comme c'eſt vne paſſion qui nous perſuade que le mal eſt eſloigné de nous, & que quand il ſe preſenteroit nous ſerions aſſez puiſſans pour le ſurmonter, il ne faut pas douter que ceux qui ſont ioyeux & contens ne ſoient dans la meſme creance, eſtans dans la poſſeſſion du Bien. Car le Bien a cela de propre

qu'il eſloigne le mal par ſa preſence & qu'il fortifie l'ame quand elle en joüit ; parce qu'en la perfectionnant il l'accroiſt en quelque ſorte, & la fait paroiſtre plus grande & plus vigoureuſe qu'elle n'eſtoit. Ioint qu'eſtant toute occupée & rauie dans la ioüiſſance du Bien, & ne penſant point aux difficultez qui peuuent trauerſer ſes deſſeins, elle n'eſtime pas qu'ils puiſſent auoir de mauuais ſuccez ; Et ſe rempliſſant ainſi de bonnes eſperances, elle croit & entreprent tout, & rien ne luy ſemble difficile. Mais ce qui fomente encore ſa hardieſſe, eſt la chaleur qu'elle excite en toutes les parties : Car comme cette qualité eſt le principe de toute la vigueur qu'elles ont, l'ame qui voit qu'elle s'eſt augmentée, ſe figure auſſi que ſes forces ſont accreuës, & s'imagine en ſuite qu'elle eſt plus aſſeurée, ayant tant de ſecours & pour attaquer le mal & pour luy reſiſter.

Or parce que cette vaine Confiance eſt vne ſorte d'orgueil qui eſleue l'ame au deſſus de ce qu'elle eſt & qui la flatte d'vne excellence imaginaire ; de là vient que la Ioye eſt ordinairement *Inſolente & Preſomptueuſe*, qu'elle ayme d'eſtre flattée, & qu'elle tombe facilement dans ſes propres loüanges, eſtant comme elle eſt ſi babillarde & ſi ſoigneuſe de ſe produire.

Cette Preſomption n'empeſche pas pourtant qu'elle ne ſoit *Complaiſante*, *Facile & Credule*, quoy que l'orgueil rende les hommes opiniaſtres & peu traitables ; parce que ne s'entretenant que dans les vaines eſperances qu'elle conçoit, & ne heurtant que ceux qui s'y veulent oppoſer, elle eſcoute volontiers ceux qui les fauoriſent & ſe laiſſe facilement perſuader à leur flatterie, la confiance qu'elle a luy figurant toutes choſes poſſibles.

bles. Ioint que la poſſeſſion du bien eſtant celle qui la produit & qui la fomente, elle ſuit les qualitez du bien qui eſt de ſe communiquer, & ſe rend par conſequent ſociable, facile & complaiſante.

Mais comment la Ioye peut-elle laiſſer dans l'ame vn *deſir de ſoy meſme*, puis qu'elle y eſt preſente, & qu'il ſemble que ce ſoit vne choſe incompatible auec la Satieté que nous auons dit qu'elle apporte? Pour reſoudre cette difficulté, il faut ſuppoſer que le Plaiſir peut eſtre preſent en deux façons; quand il touche actuellement l'ame, ou quand le ſouuenir le rappelle en la penſée: Celuy-cy fait naiſtre neceſſairement le deſir; d'autant qu'il eſt conceu comme vne choſe qui n'eſt plus, & qui laiſſe pourtant dans la memoire tous les attraits qui le doiuent faire ſouhaiter: L'autre eſtant actuellement preſent ne peut en cette conſideration ſe faire deſirer, parce que le deſir ne ſe porte qu'aux choſes que l'on n'a pas; mais ſeulement entant que l'on y conçoit quelque choſe que l'on ne poſſede pas encore; comme quand on en deſire la continüation, ou que l'objet delectable ne ſe preſente pas tout entier & tout d'vn coup à la connoiſſance; Et alors ce qui en reſte à poſſeder entretient & enflamme le deſir. Or l'objet ne ſe preſente pas tout à vne fois, par ſon propre defaut, ou par celuy de la puiſſance qui le reçoit: Car il y a des choſes dont on ne peut jouïr que par ſucceſſion de temps, & qu'il faut reprendre à diuerſes fois pour en auoir vne entiere & parfaite poſſeſſion: Ainſi vn diſcours excellent, vne muſique agreable, les plaiſirs du boire & du manger demandent du temps & diuerſes repriſes pour eſtre entierement poſſedez: Mais il y en a auſſi qui ne dependent

point du temps,& où il faut pourtant que l'ame en employe ſi elle en veut ioüir parfaitement ; ſoit à cauſe des difficultez qu'elle y trouue, comme dans la recherche des ſciences ; ſoit à cauſe de leur excellence qu'elle ne peut comprendre tout d'vn coup, & où elle trouue toûjours de nouueaux ſujets d'admiration : Telle eſt la connoiſſance que nous auons icy bas des choſes diuines, qui font couler dans la volonté ce torrent de delices qui ne la deſaltere iamais, & qui luy laiſſe toûjours vne ſoif ardente que l'Eternité meſme ne ſçauroit eſteindre.

Voila donc comment la Volupté peut faire naiſtre le deſir, voyons comment elle cauſe la *ſatieté*. Il eſt certain que les choſes peuuent raſſaſier en deux façons,ou quand elles ne flattent plus le ſens d'aucun plaiſir, ou quand elles luy donnent du degouſt : Les fauſſes voluptez comme ſont celles des ſens, deuiennent ennuyeuſes & importunes, parce qu'elles ne ſont pas abſolument conuenables à la nature, qu'elles ſurpaſſent la capacité naturelle des puiſſances, & que leur vſage en affoiblit & corrompt les organes : Mais celles qui ſont pures & veritables, ne donnent iamais de degouſt, d'autant qu'elles n'excedent point la portée naturelle de l'ame, qu'elles la perfectionnent, qu'au lieu de la charger & de l'affoiblir,elles la ſoulagent & la fortifient. Il eſt vray qu'elles peuuent ſe relaſcher, parce que l'eſprit eſtant amoureux de la nouueauté, & ne la trouuant plus dans vn objet où il s'eſt long-temps appliqué, il n'y trouue plus auſſi la ſatisfaction qu'il y auoit priſe au commencement, & cherche dans le changement dequoy nourrir ſon deſir & ſon inclination. Mais c'eſt aſſez parlé de ces choſes dont la Philoſophie Morale eſt toute pleine : Examinons les Caracteres que la Ioye imprime ſur le Corps.

De

De tout ce grand nombre de Characteres que la Ioye imprime ſur le corps, il n'y a que les Regards, la Serenité du front, le Riz, les Careſſes, & l'Inquietude qui ſe faſſent par le commandement de l'ame : Tout le reſte ſe fait ſans qu'elle y penſe, & n'a point d'autre cauſe que l'agitation des humeurs qui produit neceſſairement ces effets là.

Pour ce qui eſt des Regards, il y en a de trois ſortes qui ſont ordinaires à cette paſſion ; car elle les rend Doux, Mourans, & Inquiets : Nous dirons quelle eſt la cauſe de ceux-cy, en parlant de l'Inquietude & de l'Impatience qui paroiſt en toutes ſes autres actions.

Les Regards ſont *Doux*, ou parce qu'ils ſont Modeſtes, ou parce qu'ils ſont Rians ; Et ceux-cy ſont propres à la Ioye qui fait reſſerrer & abbaiſſer vn peu les paupieres, & qui remplit les yeux d'vn certain eſclat agreable : Or cet eſclat vient des Eſprits qui abordent en ces parties ; Et le mouuement des paupieres eſt vn effet du ſouriz & du deſſein qu'a l'ame de conſeruer l'image de l'objet agreable, comme nous auons monſtré en cherchant les cauſes des regards amoureux: De ſorte que nous n'auons icy que ceux que l'on appelle *Mourans* qui demandent vn long examen.

Nous auons deſia dit au diſcours de l'Amour qu'on les appelloit ainſi, parce que ceux qui meurent en iettent de ſemblables ; leurs yeux s'eſleuant en haut & ſe cachant à demy ſous la paupiere. Mais cela ſemble bien difficile à conceuoir que les regards qui accompagnent la langueur, la triſteſſe & la mort ſe trouuent dans l'excez du plaiſir.

Neantmoins comme il y a beaucoup de choſes contraires qui ont des effets communs, parce

qu'elles ont des cauſes communes ; il ſe peut faire auſſi que cette ſorte de Regards trouue vne meſme cauſe dans la triſteſſe & dans la joye, dans les douleurs de la mort, & dans les rauiſſemens du plaiſir : Examinons donc les raiſons pour leſquelles ils ſe trouuent dans ces faſcheuſes paſſions, afin de voir s'il y en aura quelqu'vne qui puiſſe s'accommoder auec la Ioye. Premierement on ne ſçauroit douter que la Triſteſſe n'eſleue les yeux en haut, & ne regarde le Ciel comme le lieu d'où elle attend le ſecours pour chaſſer le mal qui la preſſe : Car la nature a donné à l'homme cet inſtinct & cette inclination de recourir aux cauſes ſuperieures quand il croit eſtre abandonné des autres : C'eſt pourquoy ſans y penſer ſa bouche les inuoque, ſes yeux ſe tournent vers elles, & ſes bras ſe hauſſent pour leur demander aſſiſtance. Il arriue auſſi que cette paſſion qui veut fuïr le mal qui ſe preſente, ſe recueillant en elle-meſme entraiſne auec elle toutes les parties les plus mobiles, & retire ainſi les yeux en dedans, comme ſi elle penſoit ſe bien cacher en cachant ſes organes où il ſemble qu'elle ſe produiſe dauantage. Ou pluſtoſt cela vient de ce que ces parties eſtans vuides d'Eſprits que l'effort de la douleur a diſſipez ou tranſportez ailleurs, elles reprennent d'elles-meſmes leur ſituation naturelle qui eſt d'eſtre vn peu eſleuée : Car il eſt certain que l'aſſiette qu'ont les parties quand elles ſe repoſent, leur eſt plus naturelle que celles qu'elles ont dans l'action, où il y a toûjours quelque ſorte de contrainte ; Et par conſequent il faut croire que les yeux qui prennent cette ſituation dans le ſommeil, la recherchent comme la plus tranquille & celle qui leur eſt la plus naturelle : De ſorte qu'il y a de l'apparence que les Regards deuiennent Mourans dans la Triſteſſe comme dans le Sommeil

meil par la fuite des Eſprits qui laiſſent les yeux en repos.

La mort peut auſſi cauſer cet effet par la convulſion qui l'accompagne bien ſouuent & qui retire les nerfs vers leur origine ; ou par la foibleſſe qui ne peut retenir les parties dans la tenſion que leur action demande : C'eſt pourquoy les paupieres s'abaiſſent & les yeux s'eſleuent, reprenant comme nous auons dit leur ſituation naturelle.

De toutes ces cauſes, il n'y a que le Recueillement de l'ame & la Retraction des Eſprits qui puiſſent ſe trouuer dans la Ioye, & de qui ſes Regards Mourans puiſſent prendre leur naiſſance : Car il n'y a point de ſecours à implorer ny de conuulſion à craindre ; mais dans le Tranſport que la joüiſſance du bien donne à l'ame, elle quitte ſouuent les parties exterieures, elle ramaſſe les Eſprits au dedans ou les porte en d'autres endroits, & abandonnant ainſi les yeux, elle les laiſſe en liberté de reprendre leur ſituation naturelle qui les fait paroiſtre Languiſſans & Mourans.

Le *Front eſt ſerein* quand il eſt eſgal & ſans rides ; Et cette eſgalité vient de ce que tous ſes muſcles ſont tendus & le tirent eſgalement de tous coſtez ; ou de ce qu'ils ſont tous en repos & le laiſſent en ſon aſſiette ordinaire. Or il ſemble que la Ioye cauſe la Serenité du front en l'vne & l'autre maniere : Car il eſt certain, que comme elle a cela de propre de dilater & de reſpandre l'ame & les Eſprits, elle taſche de faire la meſme choſe en toutes les parties du corps : C'eſt pourquoy les muſcles ne ſe pouuant mouuoir qu'en ſe reſſerrant, elle n'a garde de faire agir ceux du front, puis qu'elle cauſeroit vn mou-

uement contraire à ſon deſſein ; principalement leur action n'eſtant point neceſſaire en cette rencontre, comme pourroit eſtre celle des yeux, de la langue & d'autres qu'elle agite dans cette paſſion pour des raiſons particulieres. Le Front y demeure donc tranquille & ſans ſe reſſerrer, au contraire il ſemble qu'il s'ouure & s'eſtende de tous coſtez, à cauſe des Eſprits qui rarefient les parties & les font paroiſtre plus grandes. Neantmoins parce que dans le Riz le front deuient eſgal par la tenſion des muſcles qui le tirent eſgalement en haut & en bas, il y auroit de l'apparence que la Ioye qui eſt cauſe du Riz, le fuſt auſſi de cette tenſion, & qu'elle apportaſt la ſerenité ſur le front en faiſant mouuoir les muſcles auſſi bien qu'en les relaſchant. Mais nous ferons voir au diſcours ſuiuant que ce n'eſt pas la Ioye qui produit cét effet là, mais la Surpriſe qui eſt la veritable cauſe du Riz : Ce n'eſt pas pourtant à dire que l'ame ne puiſſe ſans cette ſurpriſe eſtendre le front en reſſerrant les muſcles, mais pour lors c'eſt vne ſerenité feinte & forcée, comme eſt celle des flatteurs, dont Ariſtote dit que le front eſt ἀτενὲς, c'eſt à dire tendu, & non pas reſſerré, comme les traducteurs l'ont expliqué ; car ce ſont les muſcles qui ſe reſſerrent ; mais le front s'eſtend & s'applanit par leur contraction.

Toutes les *Careſſes* ne ſont pas proprement des effets de la Ioye ; Si l'on en oſte la ſerenité du viſage, le ſouriz, & la douceur des yeux, le reſte vient de la paſſion d'Amour qui aſſujettit l'ame au bien qu'elle conçoit & la remplit du deſir de le poſſeder : Car les offres de ſeruice, les complimens & les ciuilitez reſpectueuſes, ſont autant

tant de marques de la ſoumiſſion qu'elle rend à la perfection & à l'excellence des perſonnes qu'elle ayme : Et les embraſſemens, les baiſers, & les regards amoureux ſont les teſmoins du deſir qu'elle a, & des ſoins qu'elle prend de s'vnir à elles.

Pour le *Riz*, quoy qu'il ſemble eſtre vn effet particulier de la Ioye, il ne ſe rencontre pas toûjours auec elle ; Et quand il l'accompagne ce n'eſt pas à elle ſeule qu'il doit ſa naiſſance ; il y a d'autres cauſes qui y contribuent & qui excitent dans l'ame vne eſmotion differente de celle du plaiſir : C'eſt pourquoy nous n'auons pas craint de l'appeller vne paſſion, ne conſiderant pas ſeulement le mouuement exterieur qui paroiſt ſur le viſage, mais celuy que l'ame ſouffre au dedans, dont nous examinerons la nature & les effets au Chapitre ſuiuant.

Il ne reſte plus que *l'Inquietude & l'Impatience* dont il faut rechercher la cauſe : Mais auparauant il faut remarquer qu'elles ne ſe rencontrent pas auec toute ſorte de Ioye : Il y a des Plaiſirs tranquilles où l'ame ne s'impatiente point, & où l'on peut dire qu'elle ſe repoſe en ſon mouuement : Tels ſont ceux qui accompagnent l'exercice des vertus, la connoiſſance des ſciences, & la poſſeſſion des biens ſurnaturels ; En vn mot toutes les Voluptez Pures & Veritables ne donnent point d'Inquietudes à l'ame ; Elles y laiſſent toûjours vn calme & vne ſerenité agreable ; Et quoy qu'elles y excitent ſouuent des deſirs qui l'agitent, on peut dire que ce ſont de petits vents qui l'eſpurent & qui n'y cauſent point d'orages : ou qu'ils ſont ſemblables à ces douces fumées que la flamme fait eſleuer, qui la nourriſ-

ſent au lieu de la diſſiper, & qui entretiennent pluſtoſt l'eſgalité de ſon mouuement qu'elles ne la troublent. Mais il n'en va pas ainſi des Fauſſes Voluptez; comme elles ſe font ſentir peu à peu, & qu'elles ſeruent de remede à la douleur, il faut que iuſques à ce qu'elles ſoient entierement poſſedées, il demeure toûjours quelque choſe de faſcheux dans l'ame; Et pour lors il ne faut pas s'eſtonner ſi l'Impatience accompagne les deſirs qu'elle a d'en eſtre deliurée, & de ſe voir dans ce plaiſir parfait où elle doit trouuer la fin de ſa douleur. Mais elle ne preuoit pas que ſon contentement y doit finir auſſi, & qu'auſſi-toſt qu'elle aura l'entiere poſſeſſion du bien qu'elle recherche, elle en ſera dégouſtée; Ainſi ne pouuant iamais eſtre ſatisfaite, elle ne peut auſſi qu'elle ne ſoit en de perpetuelles inquietudes; cherchant ce qu'elle ne peut trouuer, & rencontrant ce qu'elle ne cherche pas. Outre cela toutes ſes vaines eſperances que la Ioye luy inſpire, font naiſtre diuers deſſeins; Et comme elle va de l'vn à l'autre ſans s'arreſter à pas vn, il eſt impoſſible que dans cette agitation toutes ſes actions ne paroiſſent inquietes, ſes diſcours ſans ordre, ſes regards inconſtans, & tout le corps en vn mouuement continüel: A quoy contribuë encore le petillement des Eſprits qui chatoüille les nerfs & ſolicite les parties à ſe mouuoir. Ioint que ces plaiſirs ne ſe pouuant acquerir que par l'action des puiſſances corporelles qui ſe laſſent à la fin, il faut que l'inquietude les accompagne, puiſque c'eſt vn effet de la laſſitude.

Voila les Characteres que la Ioye imprime ſur le corps par le commandement de l'ame; voyons maintenant ceux qui ſe font ſans ſes ordres, & qui par vne ſuite neceſſaire procedent de l'agitation

tion qui ſe fait dans les humeurs & dans les Eſprits.

La *Viuacité des yeux* vient de leur eſclat & de leur mouuement, qui ſont les marques les plus aſſeurées de leur vie & de leur vigueur, puiſque la mort les rend obſcurs & immobiles. Comme les Eſprits ſe reſpandent donc dans la Ioye, & qu'ils ſont lumineux & actifs, il faut que les yeux qui les reçoiuent abondamment, & qui ſont tranſparens & faciles à mouuoir, deuiennent eſclatans & agiles. Outre que l'humidité qui ſe reſpand ſur eux venant à eſtre agitée par le mouuement qu'ils font, la lumiere y paroiſt tremblante, & y fait vn certain eſclat mobile qui frappe la veuë de diuers rayons, & repreſente à l'imagination le mouuement & le bruit que les eſtinceles de feu font en naiſſant, d'où vient que l'on appelle cela petiller. Or cette *Humidité* peut venir de deux cauſes; ou parce que les paupieres en ſe reſſerrant eſpraignent les humeurs qu'elles contiennent & rendent les yeux humides, comme nous monſtrerons plus particulierement au diſcours du Riz; ou parce que la chaleur & les Eſprits ouurent les paſſages, & fondent les humeurs qui coulent apres ſur les parties & les rendent moites; voire meſme ſi le cerueau eſt bien humide, ils en tirent des ruiſſeaux de larmes, qui ſont, à ce que l'on dit, toutes differentes de celles que la triſteſſe a accouſtumé d'exciter, non pas ſeulement en leur cauſe, mais en leur qualité meſme: Car elles ſont froides dans la Ioye & chaudes dans la triſteſſe, quoy qu'il ſemble que tout le contraire y deuſt arriuer, puiſque la Ioye eſchauffe & que la triſteſſe refroidit; Et cela meſme a obligé quelques vns de dire que les Larmes de la Ioye eſtoient chaudes: Mais il

eſt facile de les accorder & de trouuer la raiſon de cette difference, en diſant que les Larmes que la Ioye fait reſpandre, ſont veritablement chaudes à comparaiſon des autres; mais qu'elles paroiſſent plus froides à cauſe qu'elles coulent ſur le viſage que cette Paſſion a eſchauffé par l'effuſion des Eſprits. Au contraire celles de la triſteſſe ſont plus froides en effet; mais comme elles viennent à tomber ſur les Ioües que la fuite des Eſprits a priuées de chaleur, elles ſemblent eſtre plus chaudes: De la meſme façon que l'eau tiede donne diuers ſentimens de chaud & de froid, ſuiuant que la main ſera plus chaude ou plus froide. Mais nous traiterons de cecy plus exactement au diſcours que nous ferons des Larmes.

Pour ce qui eſt de la *Rougeur, de l'Embonpoint & de la Chaleur vaporeuſe* qui paroiſſent ſur toutes les parties exterieures, elles procedent encore de cette effuſion d'Eſprits qui entraiſnent auec eux le ſang & les plus douces vapeurs qui s'eſleuent dans les veines, qui enflent les parties où ils abordent, les rendent vermeilles & leur inſpirent vne chaleur humide & agreable.

Le *Tremouſſement des levres* vient encore des Eſprits qui coulant abondamment dans ces parties qui ſont molles & ſuſpenduës, les agitent du meſme mouuement qu'ils ont, & les font paroiſtre tremblantes, comme il arriue aux fueilles qui ſont battuës du vent ou de la pluye.

La *voix ſe rend plus groſſe*, parce que les muſcles qui ſeruent à la former, ſe relaſchent par la chaleur, & luy font vn plus grand & vn plus large paſſage. Il eſt vray qu'elle deuient quelque-fois *aiguë & eſclatante*, mais c'eſt vn effet du Riz Vehement qui reſſerre les muſcles & eſtrecit le conduit de la voix; ou bien de l'Impatience & de quel-

quelques autres Paſſions impetueuſes qui ſe meſlent auec celle-cy & qui obligent l'ame à pouſſer la voix auec violence. Souuent *elle s'arreſte* tout à coup par le rauiſſement de l'ame qui luy fait oublier la pluſpart de ſes fonctions ordinaires, & laiſſe les organes de la voix ſans mouuement & ſans action.

Enfin c'eſt de là que toutes les Vertus Naturelles tirent leur force & leur vigueur ; car comme elles n'agiſſent que par le ſecours des Eſprits, quand ils viennent à ſe reſpandre ſur les organes, il faut neceſſairement qu'elles deuiennent plus fortes, & que leurs fonctions ſe faſſent plus parfaitement : Ainſi il n'y a point de mauuaiſes humeurs qui alterent la pureté du ſang, puiſque la vertu qui les cuit en eſt toûjours la maiſtreſſe, & que celle qui les doit chaſſer les trouue obeïſſantes ; car les Eſprits les fondent, les portent à la ſurface & ouurent les paſſages pour les faire ſortir. De ſorte qu'il eſt veritable qu'il n'y a point de Paſſion qui ſoit *ſi amie de la ſanté* que la Ioye, pourueu qu'elle ſoit moderée ; car ſi elle eſt exceſſiue, elle altere toute l'œconomie naturelle, elle eſteint la chaleur des entrailles, & enfin par des *ſyncopes mortels* ou par *des langueurs incurables*, elle fait perdre la vie. Nous en auons deſia touché les raiſons au diſcours precedent, où nous auons monſtré que l'Amour & la Ioye portant les Eſprits au dehors auec precipitation, il arriue ſouuent que dans la violence de ce tranſport, ils perdent la continüité & l'vnion qu'ils dõiuent toûjours auoir auec leur principe, d'où viennent en ſuite les Defaillances & les Syncopes. Car ie n'eſtime pas que la diſſipation des Eſprits ſoit, comme on dit communément, la principale cauſe de ces accidens, puiſque tant de veilles, tant de tra-

trauaux, tant de grandes maladies qui les diſſipent bien dauantage que quelque paſſion que ce ſoit, ne cauſent point ces faſcheux Symptomes : Mais cela vient à mon aduis de ce qu'ils ſe deſuniſſent & ſe ſeparent du cœur ; Et que l'ame ne pouuant animer les parties ſeparées ny leur communiquer ſa vertu, il faut que les actions qu'ils doiuent faire, ceſſent par cette ſeparation que l'effort de leur mouuement a cauſée : C'eſt pourquoy l'eau iettée ſur le viſage fait ſouuent paſſer ces deffaillances en renuoyant au cœur ces Eſprits eſgarez ; ce qui n'arriueroit pas s'ils eſtoiẽt tout à fait perdus. Ce n'eſt pas pourtant à dire qu'il ne s'en faſſe icy vne grande diſſipation : Comme ils ſe reſpandent abondamment ſur toutes les parties, & principalement ſur les exterieures, & que l'ame qui eſt toute occupée dans la jouïſſance du bien n'a pas le ſoin d'en continüer le cours & d'en produire de nouueaux, il faut neceſſairement qu'il s'en faſſe vne grande perte, & qu'en ſuite la chaleur naturelle ſe diminuë, d'où vient la foibleſſe & la langueur des parties, la corruption des humeurs, les maladies faſcheuſes & enfin la mort. On pourroit demander pourquoy la Ioye fait pluſtoſt mourir que l'Amour & la Cholere, mais nous auons monſtré cela au diſcours particulier de ces paſſions.

Il ne reſte donc icy que les *mouuemens du Cœur, des Arteres & de la Reſpiration* à examiner, qui ſont tous ſemblables en cela, qu'ils ſont Grands, Rares, Tardifs & ſans Vehemence ; ſi ce n'eſt que cette paſſion ſoit exceſſiue : Car à la fin ils deuiennent Petits, Foibles, & Frequens, & ſouuent meſme ils ceſſent tout à fait. Le mouuement du Cœur eſt donc Rare & Tardif, parce que la chaleur n'y eſt pas vehemente, l'ayant enuoyée auec

les

les Eſprits aux parties exterieures; c'eſt pourquoy n'ayant pas beſoin de grand rafraiſchiſſement, il ne ſe haſte pas de ſe mouuoir. Ioint que l'ame qui eſt rauie dans la joüiſſance du bien ne ſonge au mouuement du cœur, qu'autant qu'elle eſt preſſée par la neceſſité, d'où vient qu'elle l'agite lentement & par de grands interualles : Mais afin de ſuppléer à ſa negligence, elle l'ouure & l'eſtend beaucoup à chaque fois, recompenſant ſa pareſſe par la grandeur du mouuement. Or parce qu'il faut toûjours quelque vigueur pour ouurir & eſtendre ainſi cette partie; Quand la violence de la Paſſion a diſſipé les forces, il faut que le mouuement du cœur deuienne Foible & Petit, & que la neceſſité qu'il a de ſe mouuoir pour la generation des Eſprits le rende Viſte & Frequent, ne pouuant plus ſuppléer à ſa tardiueté par la grandeur du mouuement. Que ſi la foibleſſe eſt extrême, il perd encore ſa viſteſſe & il deuient Lent & Rare: Enfin il ceſſe tout à fait. La meſme choſe ſe fait dans le Pouls & dans la Reſpiration, car ils ont les meſmes vſages & les meſmes cauſes que le mouuement du cœur, comme la Medecine enſeigne.

LES

LES CHARACTERES DV RIZ.

CHAPITRE IV.

IE ne ſçay pourquoy Socrate a dit autre-fois que l'homme eſtoit vn animal ridicule ; mais ie ſçay bien que s'il y a quelque raiſon qui le puiſſe faire croire, il ne faut point la chercher plus loin que dans le Riz meſme, puis qu'il n'y a rien qui ſoit plus ridicule que de voir celuy qui ſe meſle de controller toute la nature & qui croit eſtre ſon confident, ignorer la choſe qui luy eſt la plus propre & la plus familiere ; rire à tous momens ſans ſçauoir pourquoy, & ne connoiſtre pas meſme les ſujets ny les mouuemens qui forment cette Paſſion. Car tous les plus Grands Hommes des ſiecles paſſez qui en ont voulu chercher les cauſes, ont dit franchement que leur eſprit n'eſtoit pas capable de cette connoiſſance ; qu'il la falloit renuoyer à ce Philoſophe qui rioit continüellement, & qu'elle eſtoit cachée dans le meſme abyſme où il auoit enfermé la verité.

Or quoy que nous ne penſions pas eſtre plus clairuoyans qu'eux, ſi eſt-ce que noſtre deſſein nous ayant obligez de toucher à cette matiere; nous ſommes contrains de paſſer plus auant qu'ils n'ont fait ; & d'entreprendre vne choſe qui leur a fait perdre courage : Mais quelque ſuccez qui nous en puiſſe arriuer, le diſcours n'en peut eſtre

eſtre que diuertiſſant & agreable ; car s'il ne fait connoiſtre la Nature du Riz, pour le moins il augmentera le nombre des choſes ridicules.

Pour le commencer donc dans l'ordre que nous auons tenu iuſques icy ; il faut premierement en faire la peinture & puis chercher les cauſes qui le produiſent.

Or comme il peut eſtre Foible, Mediocre, ou Vehement, il eſt certain que c'eſt principalement de ce dernier dont il faut marquer les Characteres, parce qu'en tout genre de choſes le plus grand doit eſtre toûjours la meſure du plus petit ; Et parce que ſes effets ſont plus ſenſibles que ceux des autres : Voire meſme l'on peut dire qu'il n'y a point de Paſſions, quelques violentes qu'elles ſoient, qui cauſent de ſi grands changemens au corps que fait celle-cy.

Car ſi vous conſiderez le Viſage, le front s'eſtend, les ſourcils s'abbaiſſent, les paupieres ſe reſſerrent au coin des yeux, & toute la peau qui les enuironne ſe rend ineſgale & ſe couure de rides. Les yeux s'appetiſſent & ſe ferment à demy, ils deuiennent brillans & humides ; Et ceux là meſme de qui la douleur n'a iamais pû tirer des larmes ſont alors contrains de pleurer. Le nez ſe fronce & ſe rend aigu, les levres ſe retirent & s'alongent, les dens ſe deſcouurent, les jouës s'eſleuent & ſe rendent plus fermes, & quelquefois leur milieu ſe creuſe doucement & forme ces agreables foſſettes où les Poëtes ont logé le Riz & les Graces. La bouche qui eſt contrainte de s'ouurir, fait voir la langue qui tremouſſe & qui ſe tient ſuſpenduë ; Et la voix qui en ſort n'eſt rien qu'vn ſon eſclatant & entrecoupé que l'on ne ſçauroit arreſter, & qui ne finit qu'auec la perte de l'haleine. Le col s'enfle & ſe raccourcit, toutes

toutes les veines ſont groſſes & tenduës ; vn certain eſclat agreable ſe reſpand ſur tout le viſage, & quelque paſle & ſeuere qu'il ſoit, il faut qu'il rougiſſe & qu'il paroiſſe content.

Mais tout cela n'eſt rien à comparaiſon de ce qui ſe fait dans les autres parties ; la poitrine s'agite ſi impetueuſement & par des ſecouſſes ſi promptement redoublées, que l'on a de la peine à reſpirer, que l'on perd l'vſage de la parole, & qu'il eſt impoſſible d'aualer quoy que ce ſoit. Vne douleur ſi preſſante s'eſleue dans les flancs, qu'il ſemble que les entrailles ſe deſchirent & qu'elles ſe vont ouurir ; Et dans cette violence on void tout le corps qui ſe plie, ſe tord & ſe ramaſſe ; les mains ſe jettent ſur les coſtez & les preſſent viuement ; la ſueur monte au viſage, la voix ſe perd en ſanglots & l'haleine en ſoupirs eſtouffez. Quelquefois cette agitation va à tel excez, qu'elle produit le meſme effet que les medicamens, qu'elle chaſſe les os de leurs iointures ; qu'elle cauſe des ſyncopes, & qu'enfin elle donne la mort. La teſte & les bras ſouffrent les meſmes ſecouſſes que la poitrine & les flancs ; mais parmy ces mouuemens vous voyez qu'ils ſe iettent çà & là auec precipitation & deſordre, & qu'apres ils ſe laiſſent aller d'vn coſté & d'autre, comme s'ils auoient perdu toute leur vigueur ; les mains deuiennent laſches, les jambes ne ſe peuuent ſouſtenir & le corps eſt contraint de tomber.

Voila les principaux traits qui ont accouſtumé de former le Riz Vehement : Car de vouloir deſcrire toute cette diuerſité de mouuemens, d'air, de mine & de contenance qu'il donne à chacun, ce ſeroit autant que ſi l'on vouloit dépeindre tous les hommes enſemble ; puis qu'il n'y en a pas vn qui ne faſſe en riant quelque grimace

mace particuliere ; Et il eſt certain qu'il y a autant de ſortes de Riz qu'il y a de differens viſages : Ce ſon meſme entrecoupé qui l'accompagne eſt ſi diuers, qu'à peine pourroit-on trouuer deux hommes où il fuſt tout à fait ſemblable.

Pour le Riz Mediocre, il cauſe preſque le meſme changement ſur le viſage, & agite la poitrine & les flancs en la meſme ſorte que le Riz Vehement ; mais c'eſt auec beaucoup moins de violence : Auſſi n'oſte-t-il point la reſpiration ny la parole, il fait ſeulement que la voix paroiſt plus groſſe : Quelquefois meſme il la contraint de paſſer par les narines, & luy fait faire vn mugiſſement entrecoupé : Il ne cauſe point auſſi de douleur, ny de langueur dans les parties, ny ces faſcheux accidens qui ſe trouuent dans l'autre.

Enfin le Souriz qui eſt le plus Foible & le plus Petit de tous, ne fait aucun changement que ſur le viſage, & principalement ſur les levres & dans les yeux ; car les paupieres ſe reſſerrent vn peu, les yeux s'adouciſſent & les levres s'alongent ſans que la bouche ſoit contrainte de s'ouurir, & ſans que la voix ou la parole ſe changent : Souuent meſme il n'y a que les levres où il ſe puiſſe remarquer, comme quand il vient du deſdain ou de la diſſimulation ou de quelque maladie.

Pour deſcouurir donc la ſource de tous ces mouuemens, il faut premierement voir qui ſont les choſes qui excitent le Riz ; car en eſtant comme l'objet & la matiere, ce ſont auſſi les premieres cauſes qui contribüent à ſa naiſſance. Ce n'eſt pas pourtant vne choſe ſi ayſée à determiner ;

Et

Et il ſemble que la Nature ſe ſoit voulu rendre ridicule dans les choſes ridicules, les ayant faites ſi eſloignées les vnes des autres & ſi differentes entr'elles, qu'il eſt preſque impoſſible de trouuer vne notion generale & vne raiſon commune qui les puiſſe reduire ſous vn certain genre.

Car on void que le Riz vient des Actions & des Paroles plaiſantes & facecieuſes, de l'Admiration, du Deſpit, du Meſpris, des Careſſes, du Chatoüillement, & de quelques Maladies: Et comme d'abbord il ſemble qu'il n'y ait aucun rapport entre toutes ces choſes; on peut facilement croire que le Riz eſt vn mot equiuoque qui marque des effets de differente nature; Et que celuy qui vient de la pluſpart de ces objets, eſt feint & menſonger & n'a pas la forme veritable du Riz.

En effet tous ceux qui en ont parlé les ont mis ſous diuers genres, les vns plus, les autres moins, ſuiuant les diuers motifs du Riz qu'ils ſe ſont imaginez dans les objets ridicules: (ie prends icy le mot de Ridicule pour tout ce qui excite le Riz.) Or parce que la reſolution de cette difficulté depend toute de la connoiſſance de ce motif, & qu'il eſt impoſſible de diſcerner le veritable Riz, ny les objets qui ſont vrayement ridicules, ſi on ne connoiſt le principe & la raiſon pourquoy ils l'excitent; il faut examiner les opinions que l'on a euës ſur ce ſujet, afin de choiſir celle qui ſera la plus raiſonnable, & qui pourra ſeruir de fondement pour connoiſtre la nature & les effets de cette Paſſion.

Mais auparauant il faut remarquer que le Riz qui ſe fait par la Conuulſion des muſcles du viſage, n'a iamais eſté pris de qui que ce ſoit pour vn Riz veritable; eſtant vne choſe contre nature où la volonté ne contribuë point comme elle fait en

en tous les autres : Tel eſt peut-eſtre celuy qui ſuccede aux bleſſeures du Diaphragme, & celuy que cauſe cette herbe de la Sardaigne que l'on appelle *Apium riſus*, d'où eſt venu le mot de Riz Sardonien : On dit meſme que le Saffran, la Tarantole, & quelques autres venins font le meſme effet. Mais peut-eſtre que le Riz qui eſt cauſé par ces derniers, n'eſt pas vne vraye conuulſion, non plus que celuy qui arriue dans les delires & dans les maux de mere, & qu'il peut auoir le meſme motif qu'a le Riz veritable comme nous verrons en ſuite.

Cela ſuppoſé on pourroit ſoupçonner d'abord que les Objets qui font rire, ſont ceux qui ſont Plaiſans & Agreables ; parce que le Riz & les Pleurs eſtant contraires, il faut qu'ils ayent des cauſes contraires ; & partant que le Riz vienne de la Ioye, puiſque les Larmes procedent de la Triſteſſe. En effet il ſemble que le Riz ne ſoit iamais ſeparé du plaiſir : Et ceux-là meſmes qui rient par contrainte taſchent toûjours de paroiſtre ioyeux & contens. Neantmoins parce que toutes les choſes agreables n'excitent pas le Riz, que meſme il ne ſe rencontre point où la Ioye eſt la plus grande, & que les beſtes qui ſont touchées de cette paſſion ne ſont point capables du Riz : Il faut tenir pour certain que ce n'en eſt point là le motif general, & que les raiſons qui ſouſtiennent cette opinion preuuent ſeulement que ces objets doiuent eſtre agreables, mais non pas que pour cela ils ſoient ridicules : Et ſi le Meſpris & l'Indignation cauſent vn veritable Riz, il y a grande apparence que l'agréement & le plaiſir ne ſe rencontrent pas toûjours auec luy.

Cette conſideration a fait penſer à quelques-vns que

que l'Admiration eſtoit la cauſe du Riz; & que quand il ſe preſentoit quelque choſe de merueilleux à noſtre eſprit, il formoit en meſme temps cette Paſſion : Que pour ce ſujet il n'y a que l'homme qui rie, parce qu'il n'y a que luy ſeul qui admire : Que les actions & les paroles facecieuſes ſont ridicules, parce qu'elles ſont nouuelles, & que la nouueauté eſt la ſource de l'admiration : Qu'enfin les ignorans & les fous riënt plus que les ſages, parce qu'ils trouuent beaucoup plus de choſes à admirer que ceux-cy. Mais quoy que cette opinion touche d'abbord l'eſprit, elle ne le ſatisfait pourtant pas, & a ſes difficultez comme la premiere. Car il y a beaucoup de choſes merueilleuſes & que l'on admire, qui ne font pas rire; meſme ſi l'admiration eſt fort grande, elle empeſche le Riz. Et il ne ſert de rien de dire qu'elle doit eſtre mediocre & legere pour l'émouuoir, puis qu'il arriue ſouuent que l'on rit des choſes que l'on admire beaucoup. En effet l'addreſſe qu'a vn homme facecieux à bien repreſenter les actions, les paroles & les geſtes d'autruy, à dire de bons mots, & à faire des rencontres ſubtiles & ingenieuſes, n'eſt pas moins à admirer que celle d'vn Peintre qui fait quelque portrait excellent, ou d'vn homme qui dit ſerieuſement de fort belles choſes : Pourquoy donc l'admiration que celle-là cauſe, excite-t-elle le Riz, & que celle-cy l'empeſche? N'y a-t-il pas cent ſortes de choſes qui ſont nouuelles & que l'on admire mediocrement; comme la pluſpart de celles qui ſont rares, qui pourtant ne font iamais rire? Au contraire n'y en a-t-il pas qui ſemblent auoir perdu la grace de la nouueauté, & qui ne peuuent faire naiſtre l'admiration, qui ſont pourtant ridicules? Celuy qui fait vn bon conte, eſt ſouuent le premier qui en rit, & neantmoins il ne luy eſt pas nouueau ny admi-

admirable, puis qu'il le ſçauoit auparauant. Comme il y a donc des choſes Ridicules qui ſont merueilleuſes, & d'autres qui ne le ſont point, il faut chercher la cauſe du Riz aillieurs que dans l'Admiration.

Il y en a eu beaucoup qui pour éuiter ces difficultez, ont joint ces deux opinions enſemble, & ont dit que la Ioye & l'Admiration faiſoient le motif veritable du Riz; Et que s'il y a des choſes merueilleuſes qui ne l'excitent point, c'eſt qu'elles ne ſont pas agreables; tout de meſme que les agreables ne ſont point ridicules, ſi elles ne ſont merueilleuſes. Mais il eſt certain que la pluſpart des inconueniens que nous venons de remarquer, ſe rencontrent encore icy, & qu'il y a beaucoup de choſes qui ſont agreables & merueilleuſes qui n'excitent iamais le Riz. Y a-t-il rien de ſi beau ny de ſi admirable que le Soleil? Toutes ces diuerſitez de fleurs & de fruits que les ſaiſons nous apportent, tous ces threſors que la terre nous donne, tous ces chef-d'œuures que les Arts nous fourniſſent, & toutes ces raretez que les eſtrangers nous enuoyent, ne ſont-elles pas agreables & ne ſe font-elles pas admirer? L'on n'a pourtant iamais veu rire perſonne à la veuë de toutes ces choſes.

D'autres ſe ſont imaginez que toutes ces opinions ſe pouuoient ſouſtenir, ſi on leur donnoit quelque modification; Qu'il eſtoit veritable qu'abſolument parlant, la Ioye & l'Admiration ne cauſent point le Riz; mais que quand elles ſont recreatiues, c'eſt à dire quand elles ne ſont pas ſerieuſes, & qu'elles ſe trouuent dans les jeux, c'eſt lors qu'elles l'excitent; Et que la nature demandant ces diuertiſſemens pour relaſcher l'eſprit &

le corps, & leur donner de nouuelles forces, elle faiſoit paroiſtre par ce mouuement exterieur le plaiſir qu'elle y recherchoit. Mais n'y a-t-il pas des yeux & des diuertiſſemens qui ne font point rire? Et quand on les reduiroit aux choſes facecieuſes, comment les trouueroit-on dans le chatoüillement, dans l'abbord des amis, dans l'indignation & la cholere, & dans l'admiration meſme des choſes ſerieuſes?

Voila ce que les Philoſophes nous ont laiſſé touchant les choſes Ridicules: Mais puis qu'ils ne nous ſatisfont pas, voyons ce que les Poëtes & les Orateurs en ont dit; car le Ridicule eſt l'objet de la Comedie; & l'Orateur eſt quelquefois obligé de l'employer en ſes diſcours. Ariſtote & Ciceron ſont ceux qu'il faut conſulter en cette matiere; le premier traitant de la Comedie, a definy le Ridicule vne *difformité ſans douleur*. Et à la verité il ſemble que ce que nous appellons proprement Ridicule, eſt vne imperfection qui en apparence ne cauſe aucun mal à celuy qui l'a: Car ſi l'on penſoit qu'elle luy en apportaſt, elle n'exciteroit pas le Riz, mais la Compaſſion. Et cette difformité ſe remarque en tout ce qui ſe fait ou ſe dit contre la couſtume, contre noſtre attente, ou contre l'opinion des Sages.

Pour Ciceron il auouë bien qu'il y a de la difformité dans le Ridicule; mais il y veut vne autre condition que celle qu'Ariſtote y a remarquée. Car il dit que ſa nature conſiſte à repreſenter de bonne grace des choſes qui ſont laides & difformes: Et que s'il ſe trouue des paroles ou des actions qui faſſent voir agreablement les defaus d'autruy, elles exciteront infailliblement le Riz.

Ces

Ces deux opinions ont eſté ſans raiſon ſuiuies ou rejettées de beaucoup de Philoſophes. Car ceux qui diſent qu'elles ne comprennent pas toutes les choſes Ridicules, & qu'il n'y a aucune laideur ou difformité dans l'abbord des perſonnes qui nous ſont cheres, dans le chatoüillement, & dans beaucoup de choſes ſerieuſes qui nous font rire : Qu'enfin vn impertinent fait des actions & des diſcours de mauuaiſe grace qui ſont extremément ridicules : Ceux-là, dis-je, ſe trompent auſſi bien que les autres qui cherchant en general la nature & l'eſſence du Ridicule, s'attachent à ces definitions comme ſi elles l'exprimoient parfaitement, & geſnent leur eſprit pour excuſer les defaus qui s'y rencontrent : Car il eſt certain que l'vne & l'autre ne conſiderent le Ridicule qu'entant qu'il regarde le Theatre ou le Barreau : Que celle de Ciceron marque celuy qui conuient à l'Orateur ; Et que celle d'Ariſtote comprent tous les ſujets Ridicules qui peuuent ſeruir à la Comedie. De ſorte que les objections qu'on leur fait ſont vaines & foibles, d'autant que le chatoüillement ne conuient point au Theatre ; comme les impertinences faites de mauuaiſe grace n'entrent point dans les regles du bien dire. Et de fait pour monſtrer qu'Ariſtote ne traittoit pas là du Ridicule en Philoſophe, & qu'il n'en cherchoit pas la forme eſſencielle, il n'a point parlé de cette difformité aux lieux où il a examiné les cauſes du Riz. Et quand il la faudroit ſuppoſer, ne ſeroit-elle pas inutile pour connoiſtre la nature de cette Paſſion ? Quelle raiſon y a-t-il qu'vn objet doiue exciter le Riz pour eſtre difforme ſans douleur ?

Ie ſçay bien qu'il y en a quelques-vns qui ont dit que le Riz eſt compoſé de Triſteſſe & de Ioye ; que celle-là procede de la difformité, comme la

loye vient de ce qu'elle eſt ſans douleur ; Et que dans le combat que ces deux paſſions donnent à l'ame, ſe forment ces mouuemens contraires du Cœur, du Diaphragme & des autres parties, qui paroiſſent dans le Riz. Mais quelle apparence y a-t-il que la Triſteſſe ait part en cette action ? Comment peut-elle cauſer vne ſi violente agitation, ou ſubſiſter ſi long-temps auec l'excez du plaiſir ; eſtant ſi petite & legere comme ils la figurent ? Quelle douleur peut-on reſſentir dans l'abord des perſonnes que l'on ayme, dans le recit d'vne bonne nouuelle, ou de quelque rencontre ingenieuſe ? Et il ne faut pas dire que le *Souſriz*, que ces objets excitent n'eſt pas vn Riz veritable : Car l'vn n'eſt point different de l'autre, que parce qu'il eſt plus grand ou plus petit ; Et l'on void à tous momens qu'vn meſme objet excite le Riz aux vns, & le Souſriz aux autres.

Voila les opinions les plus conſiderables que l'on a euës ſur ce ſujet, qui manquent toutes à mon aduis en ce qu'elles ſuppoſent qu'il y a diuers genres de Ridicules & de Riz ; Et que l'on ne peut trouuer aucune notion generale qui leur puiſſe eſtre eſgalement commune. Car ie ne puis m'imaginer que la Nature qui eſt ſi reguliere & ſi vniforme en toutes ſes autres actions, ſe ſoit oubliée en celle-cy ; qu'elle ait voulu donner diuerſes cauſes à vn meſme effet ; Et qu'eſtant veritable que toute ſorte de Riz a quelque choſe de commun, l'Ame n'ait pas vn motif general d'vne action commune & generale.

Il faut donc taſcher à le deſcouurir, & ſi nous n'y reüſſiſſons pas, nous ſeruir des meſmes excuſes que la difficulté de cette recherche fournit à ceux qui l'ont faite deuant nous ; veu qu'il

qu'il n'y a peut-eſtre rien dans toute la Nature, dont la connoiſſance ſoit plus cachée que celle-cy.

Pour y paruenir ie penſe qu'il faut premierement conſiderer que le Riz ne ſe fait iamais que l'ame ne ſoit en quelque façon deceuë & ſurpriſe; comme l'on peut voir dans toutes les actions Ridicules qu'Ariſtote appelle difformitez ſans douleur; puis qu'elles ſe font toutes contre la couſtume, contre l'attente, & contre le ſentiment des Sages. Il en eſt de meſme de la rencontre ineſperée d'vne choſe agreable, de l'injure que l'on reçoit d'vn homme que l'on ne croyoit pas qui deuſt offenſer, du bien & du mal que l'on voit arriuer à ceux qui en ſont indignes: Car il y a par tout là quelque choſe qui ſurprend l'eſprit par ſa nouueauté; qui ſe trouue meſme dans le chatoüillement; d'où vient qu'on ne rit point en ſe chatoüillant, parce que l'on n'eſt point nouueau ny eſtranger à ſoy-meſme.

Il faut neantmoins que cette Surpriſe ſoit legere; car ſi elle eſt violente, elle eſtonne l'ame, & l'arreſte ſi puiſſamment qu'elle ne peut s'eſcouler aux parties exterieures pour les faire mouuoir: C'eſt pourquoy les objets fort merueilleux & extremément agreables n'excitent point le Riz, mais le rauiſſement & l'extaſe; comme les terribles cauſent l'eſtonnement & la peur. Ce n'eſt pas pourtant à dire que la Surpriſe qui eſt la plus legere excite dauantage le Riz; cela ne ſe doit entendre qu'en comparaiſon de celle qui eſtonne & rauit l'ame: Car il eſt certain que la plus grande, pourueu qu'elle ne trouble & n'emporte point l'eſprit, cauſera vn Riz plus vehement; ne faiſant pas ſeulement mouuoir les muſcles du viſage, mais encore ceux des flancs & de la poitrine, comme nous dirons en ſon lieu.

Il faut encore que cette Surprise soit agreable, & que les objets Ridicules produisent quelque sorte de Ioye dans l'ame. On la ressent manifestement dans les choses facecieuses & dans la rencontre des amis ; Et l'on ne recherche les occasions de rire que pour le plaisir que l'on pense y trouuer. Et bien que l'on puisse douter du Riz que l'Indignation, le Mespris, & la Cholere excitent quelquefois, nous ferons voir neantmoins qu'il y a quelque chose qui donne du contentement, soit feint, soit veritable. Car il est certain qu'il y a vn Riz mensonger & dissimulé, où l'on ne ressent pas en effet du plaisir, & où l'on feint seulement d'en receuoir ; ce qui est fort ordinaire à la flatterie & à la complaisance: Souuent mesme quoy que l'objet soit agreable, l'ame y veut trouuer plus de plaisir qu'il n'est capable d'en donner, & s'excite ainsi & se chatoüille, comme on dit, pour se faire rire.

Mais ce que i'estime de plus considerable pour connoistre la nature du Riz, est qu'il se fait rarement quand on est seul, & que la pluspart des objets qui l'excitent puissamment dans la conuersation, ne l'esmeuuent point du tout dans la solitude. De sorte qu'il est vray-semblable que la compagnie sert de quelque chose à sa production, & que l'ame veut faire voir qu'elle est surprise ; ce qui seroit inutile si elle n'auoit quelqu'vn qui fust témoin de ce qu'elle veut faire. C'est pourquoy elle ne doit point exciter le Riz quand on est seul ; Et si dans la conuersation il y a quelque surprise agreable qui ne l'esmeuue point ; c'est qu'elle ne veut pas la faire paroistre ; comme quand il y a quelque chose qui luy déplaist, ou que la prudence, ou la dissimulation l'en empesche.

Il ne faut pas pourtant croire qu'en ce dessein elle

elle ſe ſerue du Riz, comme d'vne marque priſe à plaiſir, telles que ſont celles qui partent de noſtre choix & de noſtre inuention : Mais comme d'vne marque naturelle qui a vne connexion neceſſaire auec l'eſmotion qu'elle repreſente.

Pour ſçauoir quelle eſt cette connexion & la raiſon particuliere qui oblige l'ame à ſe ſeruir de ce mouuement pluſtoſt que d'vn autre pour marquer la Surpriſe où elle eſt, Il faut preſuppoſer qu'en toute Surpriſe l'ame ſe retire & rentre en elle-meſme ; la rencontre d'vne choſe impreueuë s'oppoſant à la liberté de ſes penſées, & la contraignant de ſe recueillir pour mieux diſcerner l'objet qui ſe preſente : Et alors ſi elle a deſſein de faire paroiſtre en quel eſtat elle eſt, il faut par la loy qui proportionne les organes & les effets à leurs cauſes, qu'elle excite quelque mouuement dans les parties exterieures qui ſoit ſemblable à celuy qu'elle ſouffre ; & par conſequent qu'elle faſſe retirer les muſcles vers leur origine, comme elle ſe retire & ſe ramaſſe en elle meſme.

Or parce que l'eſprit peut eſtre ſurpris par les objets faſcheux auſſi bien que par les agreables, cette retraction des muſcles ſe peut auſſi bien trouuer auec la Douleur qu'auec la Ioye : Et de fait vous voyez dans les Pleurs que les levres & quelques autres parties du viſage ſe retirent tout de meſme que dans le Riz : D'où vient qu'il y a des perſonnes auſquelles il ſeroit mal-aiſé de diſcerner du premier abord l'vn d'auec l'autre, tant ils ont de rapport enſemble : Ce qui a fait penſer à quelques-vns que la Nature qui commence la vie par les cris & les larmes, faiſoit vn eſſay & vn deſſein des traits qu'elle deuoit acheuer dans le Riz qui ne ſe forme que quarante jours apres la

naiſſance. Neantmoins comme on ne dira iamais que la retraction des levres qui accompagne la Triſteſſe ſoit vn Riz veritable, il faut conclurre de là que le Riz ne conſiſte pas au ſimple mouuement des muſcles, mais qu'il y a encore quelque Air que la Ioye reſpand ſur le viſage, & qui en fait la principale difference.

Quoy qu'il en ſoit, le Riz eſtant principalement deſtiné pour la conuerſation, les objets qui la regardent particulierement ſont auſſi ceux qui font plus facilement rire. Telles ſont les actions & les paroles facecieuſes qui comprennent tout ce qui eſt difforme & malſeant, les dommages legers faits à deſſein ou receus par ſottiſe, les tromperies de petite conſequence, les railleries, en vn mot toutes les difformitez ſans douleur : Car toutes ces choſes excitent le Riz, parce qu'elles marquent le defaut des qualitez neceſſaires à la Conuerſation, comme de la bonne grace, de la bienſeance, de l'accortiſe, de la bonté, & des autres; l'eſprit ſe trouuant ſurpris quand il void des actions contraires à ces vertus qui ſont les fondemens de la ſocieté & de la vie ciuile.

Toute la difficulté qu'il y a en cecy, eſt de ſçauoir pourquoy l'ame veut faire paroiſtre la ſurpriſe qu'elle ſouffre en ces rencontres; car il ſemble que c'eſt vn defaut qu'elle feroit bien mieux de cacher que de deſcouurir. En effet c'eſt vne marque d'ignorance de ſe laiſſer ſurprendre par la nouueauté, comme c'en eſt vne de malice de ſe plaire aux manquemens d'autruy; d'où vient que les ſages riënt bien moins ſouuent que les autres, parce qu'ils ne ſont ny ignorans ny malicieux, qu'il y a peu de choſes qui leur ſoient nouuelles, & qu'ils excuſent facilement les imperfections. Neantmoins ſi l'on conſidere que l'Homme eſt naturellement amoureux de ſoy-meſme,

meſme, qu'il pretend toûjours à l'excellence & à la ſuperiorité ; on ne trouuera pas eſtrange ſi en voyant les defaus des autres, il taſche de teſmoigner qu'il en eſt exempt, & s'il veut faire croire par la ſurpriſe & l'eſtonnement que leurs imperfections luy donnent, qu'il eſt plus parfait qu'eux. Que ſi l'on rit ſouuent de ſes propres defaus, c'eſt la meſme choſe que quand l'on ſe met en cholere contre ſoy-meſme ; car le trouble que ces paſſions jettent dans l'ame, empeſche qu'elle ne puiſſe diſcerner les objets qui l'eſmeuuent, & luy fait prendre pour eſtranger ce qui eſt à elle-meſme. Quoy qu'il en ſoit, cette raiſon eſt generale pour toutes les difformitez Ridicules, & pour toutes les choſes que l'on Meſpriſe : Elle ſe peut meſme appliquer au Riz que la Cholere & l'Indignation excitent quelquefois ; d'autant que l'vne & l'autre ſuppoſant toûjours quelque injuſtice, ſoit dans l'offence que l'on reçoit, ſoit dans le bien & le mal que l'on void arriuer à ceux qui en ſont indignes ; l'ame qui fait paroiſtre l'eſtonnement que cela luy cauſe, veut auſſi perſuader tacitement qu'elle n'eſt pas capable de ces mauuaiſes actions, & qu'elle eſt trop juſte pour faire du mal ou du bien à ceux qui ne le meritent pas.

Et il eſt certain que dans cette penſée elle ſe ſent chatoüiller de quelque Ioye ſecrete que cette excellence pretenduë luy apporte ; mais elle eſt petite, à cauſe du déplaiſir qui accompagne ces paſſions ; la conſideration du mal preſent l'eſtouffant preſque en meſme temps qu'elle s'y eſt formée ; d'où vient auſſi que le Riz y eſt leger & ne dure gueres.

Or ſi dans ces rencontres on ſe ſent touché de quelque plaiſir, on ne ſçauroit plus douter que tous les objets qui font rire ne ſoient agreables,

comme nous auons dit au commencement de ce discours. Toute la difference qu'il y a en cecy, est que le Plaisir qui les suit a diuers principes : Aux vns il vient de l'Amour de soy-mesme & de l'Excellence propre que l'ame est bien ayse de faire paroistre ; aux autres il vient de l'Amour de Bienueillance, & regarde la Societé qui demande la communication des biens & des plaisirs. Car quand nous rions à l'abord d'vn amy, dans les caresses & dans la complaisance ; nous taschons de persuader par ce langage naturel que les personnes, les actions ou les paroles nous sont agreables, & que nous les estimons ; soit à cause de l'excellence qu'elles ont, soit à cause de l'vtilité ou du plaisir qu'elles nous donnent.

On dira peut-estre que toutes ces conditions ne se rencontrent pas dans le Chatoüillement, puis qu'au lieu d'exciter la Ioye il cause de la douleur ; qu'il y a peu de personnes qui ne l'apprehendent ; Et partant qu'il n'est pas vray-semblable que le Riz qui en vient, soit accompagné de plaisir, & que l'ame s'en serue pour marquer la surprise agreable qu'elle y ressent. Mais si ces raisons estoient bonnes, il faudroit bannir le plaisir de toutes les passions : L'objet de l'Amour ne seroit pas agreable, à cause qu'elle est picquante & inquiete, & qu'il n'y a guere de personnes qui ne craignent d'en estre touchez : Il faudroit mesme en dire autant de la Ioye, puis qu'elle cause des deffaillances, que l'on en craint les excez, & qu'elle fait quelquefois mourir. I'auoüe bien que la Douleur se mesle auec ces passions, mais elle y est comme estrangere & n'a point de part à leur naissance ny à leur conseruation ; elles doiuent l'vne & l'autre au plaisir, & quand il n'y est

eſt plus, il faut neceſſairement qu'elles meurent. Quoy que l'on en veuille croire, on ne peut douter qu'il n'y ait du plaiſir dans le Chatoüillement, puis qu'il ne ſe fait iamais que par vn attouchement delicat qui flatte le ſens : Car on ne doit pas dire que cette maniere de toucher le puiſſe bleſſer; puis qu'il excite le ſommeil, & qu'en preſſant plus fort les parties on ne leur fait point de mal : Au contraire il faut tenir pour certain que l'ame ſe plaiſt en cét attouchement, & qu'elle le met au rang des careſſes ; puis qu'on n'attend iamais de déplaiſir de ceux qui chatoüillent & que l'on les tient toûjours pour amis. De ſorte que le Riz qui accompagne ce mouuement, eſt vn teſmoignage que l'ame veut rendre, du plaiſir qu'elle reçoit, & que la perſonne qui l'excite luy eſt agreable. Peut-eſtre meſme que cette Excellence dont nous auons parlé, y contribuë encore quelque choſe ; d'autant que le ſens du toucher eſtant la marque de la bonne ou mauuaiſe qualité de l'eſprit, & qu'à meſure qu'il eſt plus parfait, les hommes ſont auſſi plus ſpirituels, comme la Phyſionomie & l'experience nous l'enſeignent ; l'homme par vn inſtinct naturel ſe plaiſt au Chatoüillement, & forme le Riz pour marquer la perfection de ſes ſens & de ſon eſprit.

Voila quelle eſt la Nature de cette Paſſion: d'où à mon aduis il eſt ayſé de tirer le motif des objets Ridicules : Car bien qu'il ſemble que nous ſoyons dans le meſme ſentiment de ceux qui ont mis le Ridicule dans les choſes Nouuelles & Agreables ; Et que les meſmes abſurditez que nous auons remarquées en cette opinion, ſe rencontrent auſſi dans la noſtre : Neantmoins ſi l'on prend garde à ce que nous auons dit, on verra qu'il y a vne grande difference ; parce que nous

adjouſtons à la Nouueauté vne circonſtance qu'ils n'y mettent point, ſçauoir eſt que l'ame veut teſmoigner la ſurpriſe que cette Nouueauté luy donne. C'eſt pourquoy il y a des choſes Nouuelles & Agreables qui ne font pas rire, d'autant que l'ame ne pretend pas de faire paroiſtre le ſentiment qu'elle en a: Ainſi quand on eſt ſeul & que l'on penſe à quelque choſe de plaiſant, on n'en rit pas d'ordinaire, mais ſeulement quand on en fait le recit; parce qu'alors l'ame fait deſſein de teſmoigner la ſurpriſe qu'il luy a cauſée.

Ie ſçay bien que l'on dira là deſſus, que l'on rit ſouuent quand on eſt ſeul, & qu'il y a des objets qui ſont ſi puiſſans qu'ils arrachent le Riz aux hommes les plus ſages & les plus ſolitaires, & que c'eſt vne choſe ordinaire aux fous de rire de la ſorte. Mais cette verité ne deſtruit point celle que nous venons d'eſtablir: D'autant que tout cela arriue par l'erreur de l'imagination qui ſe détourne de la fin que la nature luy a preſcrite: Et il n'y a gueres d'effets dans les paſſions où le meſme deſordre ne ſe puiſſe rencontrer. Par exemple la voix qui a eſté donnée aux animaux pour faire paroiſtre les mouuemens de leur ame, s'eſchappe ſouuent par la violence de la douleur: Il ſe void meſme des perſonnes qui ſe plaignent & qui parlent tous ſeuls: Et cependant c'eſt contre l'intention de la nature qui a deſtiné la voix & la parole pour eſtre des inſtrumens de la ſocieté, & pouſ ſeruir à la communication que les animaux doiuent auoir enſemble. Or tout cela procede du trouble que l'ame reſſent, & qui la fait eſgarer du chemin qu'elle doit tenir.

Et ſans doute le Riz qui ſe remarque dans les Delires, vient de la meſme ſource; l'imagination

tion ſe formant des objets Ridicules qui excitent apres l'appetit à produire le Riz. Car bien qu'il ſoit difficile de comprendre comment elle ſe peut figurer quelque choſe de plaiſant parmy les douleurs que ces maux apportent ; Et que la Raiſon qui ſe trouue quelquefois libre en ces rencontres ne void rien qui la contente, qu'elle auouë meſme que ce Riz eſt forcé, & qu'elle ne le peut empeſcher : Il eſt neantmoins bien certain qu'il y a toûjours quelque plaiſir ſecret, ſoit dans la partie ſuperieure de l'ame, ſoit dans la ſenſitiue. Car l'alienation d'eſprit oſte aux phrenetiques le ſentiment du mal, & fait que les Chimeres Ridicules qui s'y forment ont toute liberté de leur exciter le Riz. Que ſi la Raiſon n'eſt point bleſſée, il faut que le plaiſir ſoit caché dans les ſens, & qu'il y cauſe cette eſmotion au déceu de l'Entendement. L'Imagination meſme ne diſcerne pas toûjours exactement le plaiſir que les objets forment dans les ſens particuliers ; ſoit à cauſe qu'elle eſt diſtraite ou ſurpriſe ; ſoit à cauſe que l'impreſſion qu'ils font, eſt ſecrete : Quoy que cependant les Eſprits, les humeurs & le corps s'agitent puiſſamment. Ainſi les premiers mouuemens de ces paſſions ſuruiennent ſans que l'ame s'en apperçoiue ; Et il y a beaucoup de choſes qui nous eſmeuuent, que nous auons bien de la peine à dire ſi elles ſont faſcheuſes ou agreables. Il ne faut donc pas s'eſtonner ſi l'on rit quelquefois ſans en connoiſtre le ſujet ; c'eſt aſſez que les ſens en ayent vne connoiſſance confuſe & ſecrete pour exciter apres ce mouuement dans l'Appetit. Car il y a vne ſi forte connexion entre ces puiſſances, que l'vne n'eſt pas ſi toſt touchée d'vn objet, que l'autre ne s'en reſſente ; dans cette precipitation l'ame n'a pas le temps de diſcerner ce qui ſe fait, &

les parties ſont pluſtoſt eſmeuës qu'elle ne s'en eſt auiſée : Et pour lors elle n'eſt pas capable de retenir le branle qu'elle s'eſt donné; les Eſprits & les humeurs en ayant receu l'impreſſion, dont l'impetuoſité ne ſe peut arreſter ſi promptement. Et de là vient qu'il eſt tres difficile d'empeſcher le Riz quand il eſt vehement, quoy que ce ſoit vne action volontaire ; tout de meſme qu'il arriue dans les autres paſſions où l'ame ſouffre la meſme violence que celuy qui court dans vn precipice : Car bien que ce ſoit luy qui ſe ſoit donné le mouuement, il n'eſt plus en ſon pouuoir de l'arreſter; il faut qu'il s'abandonne au branle qu'il a pris, & au penchant où il s'eſt precipité.

Ce qui reſte de plus important eſt de ſçauoir, pourquoy de tous les animaux il n'y a que l'Homme qui rië ; veu qu'il ſemble que les beſtes peuuent eſtre ſurpriſes par la nouueauté ; Et qu'il n'eſt pas impoſſible qu'elles ne puiſſent auoir le deſſein de faire paroiſtre le ſentiment qu'elles en ont, puis qu'elles en font connoiſtre d'autres par la voix & par les actions. Mais comme il n'y a que deux Motifs qui obligent l'Homme à faire voir la ſurpriſe que les objets Ridicules luy cauſent, ſçauoir eſt ſa propre Excellence, & la Societé ciuile ; il eſt certain que le premier eſt inutile aux beſtes qui ne ſont iamais touchées de la gloire ny de la vanité : Et pour la Societé, elle eſt ſi imparfaite entr'elles qu'elle ne regarde que les neceſſitez du corps, pour qui veritablement elles trauaillent en commun, mais ce n'eſt pourtant que pour leur intereſt particulier : en ſorte qu'il n'y a point de communication des plaiſirs que chacune reſſent. Ioint que la nouueauté des choſes agreables ne les ſurprent pas, à parler proprement, non plus que les hommes tout à fait ſtupi-

ſtupides ; parce qu'elles ne diſcernent point ſi les choſes ſont nouuelles ou non ; ne les conſiderant que comme ſi elles auoient toûjours eſté preſentes ; quoy que pour les reconnoiſtre nouuelles, il faille s'imaginer qu'elles n'ont pas toûjours eſté ainſi.

Et c'eſt pour cette raiſon que les Enfans ne riënt point deuant le quarantieſme jour ; car l'ame qui eſt toute enſeuelie & comme noyée dans cette grande quantité d'humeur qu'ils ont, n'eſt capable d'aucune connoiſſance ; mais à meſure que l'Humidité ſe diminuë ſes lumieres s'augmentent, & elle acquiert ainſi peu à peu la puiſſance de rire, commençant par le Souſriz, & quelque temps apres ſe rendant capable du Riz vehement. On dira peut-eſtre que l'Excellence dont l'homme ſe flatte, & l'Amour de la Societé ne peuuent pas plus toucher les Enfans apres le quarantieſme jour que le reſte des animaux, n'eſtans pas en eſtat de penſer à l'vne ny à l'autre ; Et partant qu'ils ne ſont pas alors plus capables de rire que les beſtes, s'il n'y a point d'autres motifs du Riz que ceux-là.

Mais il n'eſt pas neceſſaire de connoiſtre exactement les choſes pour leſquelles nous auons quelque inclination naturelle. Ces deſirs eſtant nais auec nous, nous portent auſſi par vn pur inſtinct de nature à la recherche de ces biens ; Et dés que noſtre ame a la liberté d'agir, elle produit des actions qui marquent les ſentimens ſecrets qu'elle a de ſa propre excellence & de ſa deſtination à la vie ciuile. Or comme les beſtes ne ſont point capables de l'vne ny de l'autre, elles n'ont point auſſi de part en cét inſtinct ; dont la ſource eſt cachée dans la partie intellectuelle de l'ame, & ne peut venir d'aucune autre puiſſance

infe-

inferieure. Car bien qu'il y ait quelque sorte de Riz qui semble dependre tout à fait de la Sensitiue, comme celuy qui vient du chatoüillement; il est certain que sans l'influance de la partie raisonnable, les sens ne peuuent produire cét effet : Sa lumiere se respand insensiblement sur toutes leurs actions, & le voisinage qu'ils ont auec elle leur communique toûjours quelque chose de sa perfection. Ce qui sert encore à faire voir que les bestes ne sont pas capables du Riz ; parce que leurs sens sont priuez de cette clarté & de cette influence que la Raison fait couler sur les nostres.

Auant que de finir ce discours, il faut dire en passant qui sont ceux qui ont plus de disposition à rire. Il est certain que les Ieunes riënt plus volontiers que les Vieux ; les Femmes plus que les Hommes ; les Fous plus que les Sages ; les Sanguins & les Bilieux plus que les Pituiteux & les Melancholiques. Et cela vient de ce que le Riz se faisant par vne surprise agreable que l'on veut faire paroistre ; ceux-là sont plus aysés à surprendre & sont naturellement plus gaiz que ceux-cy : Car les esprits qui vont viste & qui ne considerent pas les choses, sont les plus aysés à deceuoir ; Et ceux qui sont les plus gaiz se laissent plus facilement toucher aux objets agreables, & sont plus propres pour la conuersation que les autres qui sont seueres & serieux. Comme il y a neantmoins diuerses sortes d'objets Ridicules ; que les vns regardent l'Excellence propre & les autres la Societé ; qu'il y en a qui demandent vne grande connoissance, comme les railleries delicates, & d'autres où il n'en faut auoir qu'vne mediocre ; il y a aussi des personnes qui sont plus facilement touchées des vns

que

que des autres. Les Ieunes & les Bilieux riënt pluſtoſt des defaus d'autruy que les Vieux & les Sages, parce qu'ils ſont naturellement inſolens & ſuperbes : Les Fous & les Ignorans ne remarquent pas les bons mots ny les rencontres ingenieuſes : Les Femmes & les Sanguins ſont les plus propres au Riz que les careſſes demandent parce qu'ils ont vne inclination naturelle à la flatterie.

Apres auoir ainſi deſcouuert la nature du Riz & des choſes Ridicules, il ſera bien ayſé de rendre raiſon de tous les effets que cette paſſion produit ſur le corps : Car il n'y en a pas vn qui ne procede de la Surpriſe & de la Ioye que l'ame reſſent : L'eſclat des yeux, la rougeur du viſage, & les larmes, viennent principalement de la Ioye; tous les autres viennent de la Surpriſe qui fait retirer les muſcles vers leur origine ; l'ame ſe ſeruant de ce mouuement exterieur pour faire voir celuy qu'elle ſouffre interieurement ; parce qu'elle ſe retire en elle-meſme quand elle eſt ſurpriſe, comme nous auons dit. De ſorte que cette contraction des muſcles, eſt comme le principe de tous les autres effets du Riz ; Et peut-eſtre n'y a-t-il qu'elle qui ſe faſſe par le commandement de l'ame, tout le reſte ſe faiſant par neceſſité & ſans deſſein. Car il n'eſt pas vray-ſemblable que l'ame ait intention de faire ces plis & ces rides qui ſe voyent au coin des yeux, de tenir les yeux à demy fermez & la bouche ouuerte, de rendre la voix eſclatante & entrecoupée, & ainſi des autres ; mais ce ſont des effets qui par vne ſuite neceſſaire accompagnent le mouuement des muſcles.

Pour mieux entendre cecy, il faut ſe reſſouuenir

uenir de ce que nous auons dit, que quand la Surprise est fort legere, il n'y a que les muscles des levres, du front & des paupieres qui se remüent; parce que l'ame ayant dessein de faire paroistre l'esmotion qu'elle sent, se sert du mouuement qui est le plus manifeste & le plus sensible : Mais quand la surprise est plus grande, elle esmeut tous les muscles du visage & de la poitrine ; Et enfin si elle est fort vehemente, il n'y en a point en tout le corps qui ne s'agite.

Or comme il n'y a gueres de muscles qui n'ayent leurs contraires, & que quand il y en a qui esleuent vne partie ou qui la portent d'vn costé, il y en a aussi qui l'abaissent ou qui la tirent de l'autre ; Et que neantmoins dans cette contrarieté de mouuemens, il s'en trouue qui sont plus forts les vns que les autres, l'action qu'ils doiuent faire demandant plus ou moins de force ; de là vient que dans le Riz vous voyez les parties qui prennent la figure que cette contrarieté de mouuement leur donne. Ainsi la *Bouche* se tient à demy ouuerte, parce que les muscles qui seruent à l'ouurir & à la fermer, agissant chacun de son costé, il faut necessairement qu'elle demeure en cette figure ; Et mesme qu'elle paroisse plus fermée qu'ouuerte, parce que les muscles qui seruent à la fermer, sont les plus puissans. Ainsi le *Front* demeure esgal & tendu, d'autant qu'il est tiré esgalement en haut & en bas. *Les Yeux* sont aussi à demy fermez, parce que les muscles qui abaissent les paupieres sont plus forts que ceux qui les esleuent : Et en suite les rides se forment vers les temples, la peau qui est delicate & descharnée estant attirée par le mouuement de ces muscles, & contrainte de se rendre inesgale. Le *Nez* se fronce & deuient aigu, parce que les muscles qui le haussent n'ayant point de contraires,

ont

ont toute liberté de l'eſleuer ; ce qui ne ſe peut faire que la peau qui les couure, ne ſe ride, & que l'extremité du nez ne paroiſſe plus aiguë. *Les Levres* s'allongent, parce que les muſcles qui les tirent ainſi de coſté, ſont plus forts que ceux qui les reſſerrent : Et meſme la levre de deſſus s'allonge dauantage que celle de deſſous, parce que ſes muſcles ſont plus puiſſans. *La Langue* ſe racourcit vn peu & ſe tient ſuſpenduë eſtant tirée eſgalement de tous les coſtez. *Le Col* ſe ramaſſe & ſe groſſit, parce que les muſcles ſe raccourciſſent quand ils ſe retirent : Les *Iouës* s'eſleuent & ſe rendent plus fermes pour la meſme raiſon : Et en quelques-vns, vn petit creux ſe forme dans leur milieu, la peau eſtant attachée en cét endroit par quelques fibres qui la retiennent pendant que les parties d'alentour s'eſleuent.

Auant que de chercher les cauſes du mouuement de la poitrine & des flancs, & de cette voix entrecoupée qui paroiſt icy ; il faut remarquer que les muſcles ne ſe retirent pas dans le Riz vehement par vne contraction vniforme & continuë, mais par repriſes & par ſecouſſes ; ſoit que dans le deſſein qu'a l'eſprit de teſmoigner ſa ſurpriſe, il s'excite luy-meſme & redouble ſes efforts ; ſoit que la nouueauté de l'objet le ſolicite, & ſe repreſente à luy par faillies ; comme il arriue dans les autres paſſions, où de moment en moment l'ame s'anime & ſe laiſſe tranſporter par les nouuelles idées que l'objet forme dans l'Imagination.

Voila donc la raiſon pourquoy ces mouuemens redoublez paroiſſent dans le Riz, & principalement aux Flancs, à cauſe du Diaphragme qui eſt ſitué en cét endroit & qui eſt extremément mobile.

bile. Et parce que l'agitation en eſt violente, elle cauſe auſſi de la douleur en cette partie où les mains ſe jettent comme ſi elles la deuoient ſoulager : Car bien qu'on faſſe cela ſans y penſer, la Nature qui a ſoin de la conſeruation des parties, porte les mains aux lieux ou le mal les peut attaquer, ſans que la raiſon & le diſcours les conduiſe : Ainſi quand on tombe ou que l'on eſt preſt de receuoir quelque coup, les mains par vn inſtinct naturel ſe iettent au deuant du viſage.

Au reſte comme le Diaphragme eſt le principal organe de la Reſpiration, il faut neceſſairement qu'elle ſe faſſe auec les meſmes ſecouſſes que ſouffre cette partie : Et que la voix ſe coupe en ſuite, parce que l'air ne ſort pas eſgalement, & que les muſcles qui la doiuent former, treſſaillent comme le Diaphragme : Car nous auons dit que tous les muſcles ſe retiroient par ſurpriſes dans le Riz vehement ; d'où vient que la Teſte, les Eſpaules & les Bras ſe ſecoüent de la meſme ſorte que les Flancs. Enfin cette contraction generale qui ſe fait en tous les organes du mouuement volontaire ; eſt cauſe que tout le corps ſe plie & ſe ramaſſe ; qu'il eſt impoſſible d'aualer quoy que ce ſoit, parce que les muſcles qui ſeruent à cette action ſe reſſerrent & ferment les paſſages; Et que le Riz cauſe quelquefois les meſmes effets que font les medicamens, par la compreſſion qui ſe fait aux parties où les humeurs ſont retenuës.

Or d'autant que ces frequentes ſecouſſes du Diaphragme empeſchent la liberté de la reſpiration, & ſont cauſe qu'il ne peut ſe reſſerrer ny s'eſtendre autant qu'il deuroit ; de là vient que l'Haleine & la Parole ſe perdent à la fin ; que le Pouls ſe deſregle ; que la Foibleſſe ſuruient & quel-

quelquefois meſme la Mort. Car la reſpiration eſt ſi neceſſaire à la vie, que quand elle eſt empeſchée, il faut que les forces ſe perdent & que toute l'œconomie naturelle ſe change : C'eſt pourquoy dans cette neceſſité l'ame fait de grands efforts pour s'oppoſer à ce deſordre ; par fois elle ſe haſte d'attirer vne grande quantité d'air, comme ſi elle déroboit ce rafraiſchiſſement à la violence de la paſſion ; par fois elle fait vn long ſouffle pour chaſſer les fumées que la chaleur du cœur produit à tous momens, & forme ainſi ces Sanglots & ces Souſpirs precipitez qui ſe meſlent auec le Riz.

Ie ne m'arreſte pas à examiner particulierement pourquoy le Pouls ſe deſregle, ny comment les Foibleſſes & les Syncopes ſuruiennent en cette rencontre ; On ſçait bien que le Pouls & la reſpiration ſe ſuiuent l'vn l'autre, eſtant deſtinez tous deux à vne meſme fin ; Et que la Foibleſſe & les Deffaillances viennent du deſordre qui ſe fait au cœur, qui n'en peut ſouffrir de plus grand que l'empeſchement de la reſpiration.

Auant que de finir cette recherche, il ne ſera pas mauuais de rapporter les opinions que l'on a tenuës iuſques icy, touchant le mouuement des muſcles qui ſe fait dans le Riz ; parce que les abſurditez qui s'y trouuent, confirmeront dauantage les cauſes que nous en auons données. Tous ceux qui en ont parlé ſe ſont accordez en ce point que ce mouuement ſe fait par neceſſité, & que l'ame n'en eſt point la maiſtreſſe. Mais les vns ont creu que les Eſprits en eſtoient la premiere cauſe ; les autres que c'eſtoit l'agitation du cœur.

Les premiers diſent que la Ioye pouſſant les Eſprits aux parties exterieures, elle en remplit les muſcles

muſcles qui ſont contrains de ſe racourcir & de ſe retirer, comme il arriue dans la conuulſion. Mais ſi cela eſtoit veritable, il faudroit que toutes les paſſions qui portent les Eſprits au dehors, excitaſſent le Riz: Que la Honte, la Cholere & le Deſir ne paruſſent iamais ſans luy; Et que la fievre & la douleur fiſſent rire inceſſamment, puis qu'elles rempliſſent le viſage de ſang & d'Eſprits.

Les autres qui croyent que l'agitation du cœur eſt la ſource de tous ces mouuemens, diſent que la Ioye le faiſant mouuoir, il faut par neceſſité que le Diaphragme qui eſt attaché auec luy, ſuiue ſon mouuement, & qu'apres il remuë les muſcles de la poitrine & des levres auec leſquels il a communication & ſympathie; comme il eſt ayſé à iuger par la conuulſion des levres qui accompagne toûjours les bleſſeures du Diaphragme. Pour confirmer cecy ils aſſeurent que les Beſtes ne riënt point, parce que leur Diaphragme eſt attaché au cœur auec de plus laſches & de plus foibles ligamens qu'il n'eſt aux hommes; d'où vient que le cœur ne le peut esbranler quelque eſmotion que la Ioye luy puiſſe donner.

Mais cette opinion n'eſt pas moins abſurde que la premiere, car il faudroit qu'en toutes les paſſions où le cœur eſt extraordinairement agité, le Diaphragme s'esbranlaſt de la meſme ſorte, & qu'il excitaſt le Riz: Il faudroit meſme que le Riz ne ſe fiſt iamais ſans l'agitation du Diaphragme, s'il eſt vray que ſa contraction ſoit cauſe de celle des levres; qui ſont toutes choſes contraires à l'experience. Et partant l'obſeruation qu'ils apportent des ligamens du Diaphragme n'eſt point conſiderable, & ne ſert de rien pour prouuer ce qu'ils pretendent: Car ſi celuy des Hommes eſt plus fortement attaché à la membra-

ne

ne qui couure le cœur, que celuy des Beſtes ; cela vient de ce que penchant en bas & eſtant tout ſuſpendu dans le corps humain à cauſe de ſa figure droite, il eſtoit neceſſaire qu'il fuſt plus puiſſamment ſouſtenu que celuy des Beſtes, qui n'eſt pas en cette ſituation.

Pour ce qui eſt de la ſympathie qu'il a auec les Levres, ie la trouue vn peu douteuſe ; parce qu'outre qu'il ne leur communique pas toutes les indiſpoſitions qu'il a, nous auons ſouuent remarqué de grandes bleſſeures en cette partie qui n'ont point excité le Riz ; Et ſi cela eſt arriué quelque-fois, ie ne croy pas que ç'ait eſté vn effet de la conuulſion ; puiſque Hippocrate dit que celuy qui receut vn coup de trait en cette partie, rit dés le commencement de ſon mal, & ne reſſentit la conuulſion que le troiſieſme jour d'apres: De ſorte qu'il eſt vray-ſemblable que ce ne fut pas la conuulſion, mais pluſtoſt le delire où il tomba, qui luy cauſa le Riz en la maniere que nous auons dite auparauant.

C'eſt donc vne choſe bien certaine que le mouuement des muſcles qui forme le Riz, eſt vne action volontaire qui ſe fait par le commandement de l'ame & non point par neceſſité, comme ſe font les Larmes, la Sueur, l'Eſclat & la Rougeur du viſage : C'eſt pourquoy on le peut empeſcher & retenir au commencement, lors que les humeurs & les Eſprits ne ſont pas encore fort esbranlez : Et de là vient, que bien ſouuent tenant la bouche fermée, l'haleine, & la voix qui ſont contraints de paſſer par les narines, cauſent ce Mugiſſement entrecoupé qui ſe remarque dans le Riz.

Pour ce qui eſt de l'Eſclat des yeux, de la Rougeur & de la Gayeté qui paroiſſent ſur le viſage, de

de la Voix qui se rend plus grosse, de la Sueur & des Larmes, nous auons desia dit qu'elles venoient de la Ioye qui respand les Esprits par tout, qui fond les humeurs & qui ouure les passages. Mais ie voudrois adjouster pour ce qui regarde les Pleurs, que le mouuement des muscles qui font mouuoir les yeux & les paupieres en est la principale cause : Car quand ils viennent à se resserrer, ils pressent & espraignent les humeurs & les Esprits, & les contraignent de sortir. Et de fait toutes ces parties sont molles & humides, & la paupiere de dessous est en vne situation qui reçoit facilement les humeurs qui découlent des parties voisines : Il semble mesme que la Nature l'ait destinée à cette fin ; soit pour entretenir la fraischeur & l'humidité naturelle de l'œil ; soit pour le descharger de celle qui le pourroit incommoder. Et il y a grande apparence que le petit trou qui paroist sur le bord de cette paupiere, quand elle commence à quiter le coin de l'œil, n'a esté fait que pour vuider ces humeurs quand elles y sont en trop grande quantité : Cela estant il ne faut pas douter que lors que cette partie se resserre, l'humeur qui y est contenuë ne soit contrainte de sortir par ce petit passage, & qu'elle ne rende les yeux humides. Et ce qui me confirme en cette opinion, est que les Larmes ne coulent pas dans le Riz comme dans la Ioye & dans la Tristesse ; il semble qu'elles soient forcées & qu'elles sortent par contrainte ; Et il est aysé à iuger que la source n'en vient pas de si haut que celle des autres, & qu'il ne la faut pas aller chercher plus loin que dans le voisinage ; aussi n'y sont-elles iamais si abondantes comme dans ces passions là ; les yeux d'où elles viennent n'estant pas capables de contenir tant d'humeurs comme le cerueau. Et ceux là mesme que la tristesse n'a

iamais

iamais fait pleurer à cauſe de la ſechereſſe naturelle qu'ils ont, trouuent des larmes quand ils riënt; parce qu'elles ne viennent que des parties voiſines, non plus que celles que la douleur des yeux excite quelquefois. Concluons donc que la Ioye porte les humeurs & les Eſprits aux parties exterieures, & que l'agitation des muſcles les eſpraint & les fait ſortir; d'où viennent les Larmes aux yeux, & la Sueur aux flancs & au viſage; parce que c'eſt en cét endroit que le mouuement eſt plus violent, & que la peau eſt plus delicate.

LES CHARACTERES DV DESIR.

CHAPITRE. V.

S'Il eſt vray que l'Ame ait des Aiſles, comme Socrate a dit autrefois, il ne faut point les chercher aillieurs que dans les Deſirs; Ce ſont eux qui la portent en tous les endroits où elle veut aller, ils l'eſleuent iuſques au Ciel, ils la font deſcendre iuſques aux abyſmes; Et par vne eſtrange & merueilleuſe ſorte de mouuement, ils la font ſortir hors d'elle-meſme ſans la diuiſer, & la tranſportent par tout ſans luy faire quitter le lieu où elle eſt. Auſſi peut-on dire que la Nature n'a iamais eſté ſi ſage, ny ſi ingenieuſe en pas vn de ſes ouurages, qu'elle a eſté en cettuy-cy: Car ayant fait l'Ame vuide & deſpourueuë de toutes choſes, & ayant mis hors d'elle tous les biens qui luy eſtoient neceſſaires; elle eſtoit obligée de luy donner quelque vertu qui la portaſt vers eux & qui les peuſt vnir enſemble: Il falloit que dans la priſon où elle la tient enfermée, elle luy donnaſt quelque vſage de la liberté qui eſt née auec elle; Et que ſans rompre ſes chaiſnes, elle la laiſſaſt aller par tout l'Vniuers qu'elle a ſouſmis à ſes loix & à ſes iugemens: Il falloit enfin qu'apres l'auoir tirée du Ciel & l'auoir bannie du lieu de ſa naiſſance, elle permiſt au moins à ſes penſées d'y retourner quelquefois; Et que dans ſon exil elle euſt

euſt quelque commerce auec les choſes Diuines qui luy ſont alliées, & qui doiuent à la fin couronner les peines & les trauaux de ſon banniſſement. Elle luy a donc donné les Deſirs pour l'approcher des biens qu'elle n'auoit pas, pour la mettre en liberté & pour l'eſleuer au Ciel, qui eſt le lieu de ſon origine & la ſource de ſes felicitez. En effet il faut croire que les principaux objets qui doiuent exciter en nous cette belle Paſſion, ne ſe trouuent pas dans la terre, ny parmy les choſes baſſes & caduques : Noſtre ame eſtant immortelle, n'a pas beſoin de ce qui eſt periſſable ; Et s'il y a des biens dont elle doiue attendre ſa perfection, il faut qu'ils ſoient plus nobles & plus excellens qu'elle n'eſt ; il faut qu'elle les cherche au deſſus d'elle-meſme ; en vn mot il n'y a que Dieu ſeul qui doiue allumer ſes Deſirs, puis qu'il n'y a que luy ſeul qui puiſſe remplir cét abyſme infiny, & ce vuide immenſe qui ſe trouuent en elle.

Auſſi ce ſage Philoſophe qui s'eſtoit figuré qu'elle auoit des Aiſles, n'a pas eſtimé qu'elles ſeruiſſent à d'autre vſage, qu'à la porter vers cette premiere & ſouueraine Idée du Bien : Quand il l'a veu deſcendre en bas & courir apres les biens corruptibles, il a creu qu'elle les auoit perduës, qu'elle faiſoit vne cheute pluſtoſt qu'vne courſe, & qu'alors elle eſtoit dans le corps non pas ſeulement comme en ſa Priſon, mais comme en ſon Tombeau. Car n'y reconnoiſſant plus aucun mouuement qui luy fuſt naturel, n'y voyant plus aucune agitation de ce feu diuin dont on dit qu'elle eſt reueſtuë, il a eu raiſon de croire qu'elle n'eſtoit plus viuante ; ou qu'elle auoit paſſé dans la nature de ces ames brutales, qui ne regardent que la terre, & qui à ſon aduis ſont pluſtoſt des ombres que des eſtres veritables.

Il eſt vray que les ſens qui ſont ſous ſa conduite, l'obligent à rechercher ce qui leur eſt conuenable ; qu'il faut qu'elle pouruoye aux neceſſitez du corps qui la ſert en ſes fonctions : Mais la Raiſon a reduit ces ſoins à des bornes ſi eſtroites ; Et la nature a rendu les choſes neceſſaires, ſi communes, qu'il n'y a preſque pas lieu de les ſouhaiter : Pour le moins s'il y faut employer quelque partie de nos Deſirs, ce doit eſtre la plus foible & la plus petite.

Veritablement ce ſeroit offencer la dignité de l'ame, & l'excellence des Biens où elle doit aſpirer ; que de deſtiner tant de nobles Deſirs qu'elle peut former, à des choſes ſi baſſes & ſi inutiles ; Ce ſeroit meſme au lieu de l'enrichir, la rendre neceſſiteuſe ; puis qu'il eſt certain que le Deſir eſt la meſure de la pauureté, & qu'autant qu'il y a de choſes que l'ame deſire, il y en a autant dont elle a beſoin : De ſorte qu'en recherchant plus de biens qu'il n'en faut au corps, elle le rend d'autant plus neceſſiteux, & ſe charge en ſuite de la pauureté qu'elle luy a cauſée.

Apres tout, les Deſirs eſtant comme les arrhes & les gages que l'ame donne de ſa ſujection aux choſes qu'elle recherche, ſi elles ſont conformes à ſa nature & à ſa dignité, la ſujection en eſt honneſte & legitime ; ce ſont les premiers pas qu'elle fait pour la vertu & pour la felicité : Mais ſi elle s'engage à des ſujets indignes d'elle, elle ſe ſoubmet à ſes ennemis & ouure la porte à tous les vices & à tous les malheurs qui luy ſçauroient arriuer.

Nous ne deuons pas nous engager plus auant en ces conſiderations qui appartiennent à la Philoſophie Morale ; ſuiuons noſtre deſſein & repre-

repreſentons icy les Caracteres de cette paſſion.

Il faut eſtre bien hardy pour entreprendre le Tableau du Deſir : C'eſt vne paſſion ſi ſubtile & ſi changeante, qu'il eſt preſque impoſſible de trouuer des couleurs qui la puiſſent repreſenter : C'eſt vn Prothée qui prend autant de figures qu'il y a de Biens Imaginables : Elle fuit ſans ceſſe comme le vent, elle ſe meſle par tout comme l'air ; Et la peinture n'a pas plus de peine à donner des corps à toutes ces choſes, qu'en a l'Eſprit à former les Caracteres de cette Paſſion.

Il eſt vray qu'il y a des Deſirs que l'on peut facilement dépeindre ; qu'il n'eſt pas mal-ayſé de deſcrire l'Ambition, l'Auarice & la Conuoitiſe ; que la Faim & les autres appetits des ſens ſe peuuent ayſément exprimer : Mais ce ne ſeroit pas former vne Idée generale du Deſir, comme nous ſommes obligez de faire, que de toucher à ces differences. Pour ſuiure l'ordre que nous nous ſommes propoſez, il faut détacher cette Paſſion de tous les objets particuliers, & conſiderer ſeulement les effets qui ſont communs à toutes ſes eſpeces : Commençons donc par les Actions Morales.

Quoy que les Deſirs, comme enfans de l'Amour, ayent les meſmes progrez & les meſmes accroiſſemens que l'Amour meſme ; Et que dans leur naiſſance ce ne ſoient que de petites eſtincelles qui s'augmentent peu à peu, & qui ſe changent apres en de grandes flammes ; neantmoins il arriue bien ſouuent qu'ils eſclatent tout d'vn coup, & qu'ils ont en naiſſant la meſme force & la meſme vehemence que le temps a

accouſtumé de leur donner. Vous diriez que ce ſont de ces feux d'artifice qui s'allument en vn moment, & dont la flamme ne paroiſt pas ſi-toſt, qu'elle deuore toute la matiere qui luy ſert d'aliment, qu'elle entraiſne tout ce qui la retient, & renuerſe tout ce qui s'oppoſe à ſon cours : Car au meſme inſtant qu'ils ſe ſont eſpris dans l'ame, ils occupent toutes ſes penſées, ils emportent ſa raiſon, & la pouſſent vers le bien deſiré à trauers tous les obſtacles & tous les empeſchemens qui ſe peuuent preſenter. En effet elle ſe mocque alors de tous les conſeils & de tous les dangers; la defence allume ſa conuoitiſe, la difficulté l'irrite ; Et elle ne croit pas que ſes Deſirs puiſſent eſtre nobles, s'ils ne ſont extrêmes; ny genereux, s'ils ne ſont temeraires.

En ſuite de ces dangereuſes maximes, il ne faut pas s'eſtonner ſi celuy qui eſt agité de cette paſſion deuient Inſolent & Importun : Il ne parle que de ce qu'il ſouhaite, il le demande inceſſamment, le refus ne le rebute point ; Et quand on luy a fermé la bouche, ſes yeux ſolicitent encore pour elle, & priënt auec plus d'inſtance que ſes paroles ne faiſoient auparauant : Vous y voyez vne certaine ardeur impatiente, & ie ne ſçay quelle preſſante auidité qui ſemblent pourſuiure le bien deſiré ; Et lors qu'il ſe preſente à eux, on diroit qu'ils ſe vont jetter ſur luy, qu'ils le vont rauir, & deuorer meſme auec leurs regards.

Mais ſi en cette rencontre ſes yeux ſont clairuoyans, ſon iugement eſt tout à fait aueugle, il ne conſidere plus ſa condition ny celle des autres; il y a toûjours en ſes pourſuites, ou quelque liberté inſolente, ou quelque ſoumiſſion infame ; Et toute l'excuſe qu'il donne à ſon impudence ou

à ſa

à ſa laſcheté, eſt qu'il croit meriter ce qu'il deſire & qu'abſolument il le veut auoir. Pour l'obtenir quels ſoins & quelles peines ne prent-il pas? Il va, il vient, il cherche; il prend aduis de l'vn, il demande ſecours à l'autre, il menace, il prie; enfin il n'eſt iamais en repos, & n'y laiſſe iamais perſonne: Car meſme quand il eſt ſeul, il remuë en ſon eſprit toutes les puiſſances qui peuuent le ſeruir ou le trauerſer; il n'a point de penſées où quelqu'vn de ſes amis ou de ſes ennemis ne ſoit intereſſé; Et qui verroit tous les deſſeins qu'il medite en ſon cœur, pourroit dire que c'eſt là où ſe forment les orages qui doiuent troubler tout le monde.

Mais à dire le vray toutes ces tempeſtes ne ſont le plus ſouuent autre choſe que du bruit; elles ſe diſſipent en des deſſeins impuiſſans ou inutiles; Et tout-le mal qu'elles cauſent, c'eſt qu'elles chaſſent la tranquillité de l'ame où elles ſe ſont eſleuées. En effet celuy qui deſire eſt expoſé à quatre paſſions, qui comme des vents impetueux l'agitent ſans ceſſe; la hardieſſe & la crainte, l'eſperance & le deſeſpoir l'esbranlent alternatiuement, & elles ſuccedent quelquefois l'vne à l'autre auec tant de viteſſe, qu'elles ſemblent ſe meſler & ſe confondre enſemble; Il craint, il eſpere & deſeſpere en meſme temps, il veut & ne veut pas, & bien ſouuent à force de deſirer, il ne ſçait ce qu'il deſire.

Son irreſolution & ſes inquietudes paroiſſent meſme au dehors, car il ne peut demeurer en vne meſme place ny en vne meſme poſture, il ſe tourne d'vn coſté & d'autre, il s'aſſied, il ſe leue, il marche à grands pas; puis il s'arreſte tout à coup: Par fois il reſue ſi profondement qu'il

ſemble eſtre rauy en extaſe ; Et au meſme inſtant il ſe reueille, pouſſant auec de grands ſouſpirs vne voix tantoſt aiguë, tantoſt languiſſante : Ses paroles ſont entrecoupées de ſanglots & de larmes, & ſes diſcours ſont pleins de longues exclamations & de ces accens paſſionnez qui accompagnent ordinairement l'impatience, le regret & la langueur. Le plus ſouuent il ſe parle à luy-meſme, il s'interroge & ſe reſpond ; Et ſi d'autres l'entretiennent, ſon eſprit eſt toûjours diſtrait, ſes reſponces ſont confuſes & embaraſſées, & quelquefois meſme ſa parole s'arreſte tout à coup, quelque effort qu'il faſſe pour la faire ſortir. Sa bouche ſe remplit d'vne eau claire & ſubtile, ſa langue tremouſſe par interualles, & frappant les levres, elle les humecte & les blanchit d'eſcume. Tout ſon viſage s'enfle & deuient rouge, la teſte s'auance ſur l'objet deſiré, les bras s'eſtendent vers luy ; ſon cœur meſme, tout contraint & reſſerré qu'il eſt, s'eſlance par de grandes ſecouſſes & eſleue la poitrine auec tant de violence que les coſtes en quitent par fois leurs jointures. L'appetit & le ſommeil ſe perdent ; le poil blanchit quelquefois en vn moment ; toute l'humeur radicale ſe conſume, le corps s'amaigrit & ſe deſſeiche ; Et il n'y a que la jouïſſance ou la mort qui puiſſe terminer ſa langueur & ſes deſirs.

De la Nature du Deſir.

II. PARTIE.

IL ſemble d'abord qu'il n'y a pas grande peine à dire ce que c'eſt que le Deſir : Comme il ne ſe forme iamais que pour les choſes que l'on

l'on n'a pas & que l'on veut auoir, on peut facilement croire que l'objet qui l'excite eſt le Bien Abſent, que l'ame taſche de s'en approcher, & que le mouuement qu'elle fait vers luy, fait auſſi toute l'Eſſence de cette Paſſion.

Mais qui voudra examiner cela bien ſoigneuſement y trouuera plus de doutes que de reſolutions, & confeſſera en ſuite qu'il y a beaucoup de choſes à deſirer dans la ſcience ordinaire des Deſirs. Car outre que l'on deſire le bien que l'on poſſede, & que le mal meſme ſe fait quelquefois ſouhaiter; Il eſt certain que cette definition confond le Deſir auec l'Amour, & qu'elle ne marque aucune difference eſſencielle qui les puiſſe diſtinguer l'vn de l'autre. Car ſi le Bien pour eſtre abſent excite le Deſir, il faudra que l'on ceſſe d'aymer le Bien quand il s'abſentera; que l'Amour ſe change alors en Deſir, ou que l'Amour & le Deſir ne faſſent qu'vne meſme paſſion; quoy que ce ſoit vne choſe inouïe parmy les Philoſophes que deux eſpeces ſe confondent en vne, & que l'on ceſſe d'aymer vn bien pour n'eſtre plus preſent. Ioint que l'Abſence ne ſemble pas eſtre le veritable objet du Deſir, ny meſmes en faire partie, comme quelques-vns ont penſé; puis qu'elle n'a rien en ſoy qui ſoit capable d'attirer l'Appetit à elle; eſtant pluſtoſt vn mal qu'vn bien: Et partant le Deſir ne pouuant auoir d'autre objet que la Bonté, & le mouuement qu'il fait vers elle deuant eſtre ſemblable à celuy de l'Amour, il faudra, contre les maximes de la plus ſaine Philoſophie, que ce ne ſoient pas deux paſſions differentes, & que l'Amour, le Deſir, & la Ioye meſme, ne ſoient qu'vne meſme choſe.

Or cette confuſion a pris ſon origine de ce

que l'on a definy ces paſſions en termes trop generaux, & que l'on n'a pas ſpecifié la difference du mouuement qui eſt propre à chacune : Car puiſque toute leur eſſence conſiſte dans le mouuement, il faut ſi elles ſont differentes entr'elles, que ce ſoit par la diuerſité des mouuemens, & que leurs definitions expriment l'agitation particuliere qui ſe trouue en chacune d'elles.

Pour trouuer donc celle du Deſir, il faut ſuppoſer que cette Paſſion vient toûjours apres l'Amour ; parce qu'on ne deſire que les choſes que l'on croit eſtre bonnes ; Et quand les mauuaiſes excitent nos deſirs, c'eſt toûjours ſous la figure & l'apparence du bien : Car la mort que recherche vn malheureux luy ſemble eſtre le port & la fin de ſes miſeres ; le peril eſt aux hommes de courage la ſource de la gloire & de l'honneur ; enfin tout le monde deſire l'eſloignement du mal, parce que c'eſt vn bien d'en eſtre deliuré.

Le Deſir a donc le Bien pour objet, & par conſequent il vient toûjours apres l'Amour, puiſque l'Amour eſt le premier mouuement que l'ame fait vers le Bien. En effet ſi-toſt que l'Appetit a receu l'image & l'Idée du Bien, il ſe meut vers elle & s'y vnit au meſme inſtant, parce qu'elle luy eſt preſente ; Et cette vnion fait la paſſion d'Amour, comme nous auons dit aillieurs. Mais parce que cette vnion ne fait pas toûjours vne parfaite poſſeſſion ; ſoit à cauſe que le bien ne ſe preſente pas tout entier ; ſoit parce qu'il y a des choſes qui outre cet eſtre Ideal qu'elles ont dans la penſée, en ont vn autre reel & veritable qui demande auſſi vne vnion réelle : Quand l'ame a reconnu qu'elle ne iouït pas entierement du bien qui luy eſt repreſenté, elle ne ſe contente pas de ce-

ce premier mouuement qu'elle a fait vers luy, ny de s'eſtre vnie à ſon Idée; elle le cherche hors d'elle-meſme, & forme cette paſſion que nous appellons Deſir.

Cela eſtant, il eſt facile de conceuoir quel eſt le mouuement dont l'Appetit eſt agité en cette rencontre : Car dans l'Amour il ſe porte tout droit vers l'Idée du bien, mais dans le Deſir il ſemble la quiter, & comme s'il vouloit ſortir hors de ſoy, il s'eſlance vers l'objet qui eſt abſent. C'eſt pourquoy il y a grande apparence que ces deux mouuemens ſe font l'vn apres l'autre, principalement s'ils ſont violens : Car chacun remüant l'ame toute entiere, & la pouſſant en des chemins differens, il ſemble qu'ils ne ſe puiſſent rencontrer enſemble & qu'il faut de neceſſité que l'Appetit s'vniſſe premierement au bien imaginé, puis qu'il s'eſlance vers luy s'il eſt abſent; Et qu'apres il reprenne ſon premier cours, retournant ainſi de l'vn à l'autre de moment en moment. En effet nous experimentons que les Deſirs ne paroiſſent dans l'ame que comme des eſclairs, que ce ne ſont que des ſecouſſes & des eſlans qu'elle ſe donne; Et que toute leur durée dépend du redoublement & des frequentes repriſes qui s'en font.

C'eſt pourquoy on les peut definir exactement en diſant, que ce ſont *des Mouuemens de l'Appetit, par leſquels l'ame s'eſlance vers le bien abſent à deſſein de s'en approcher & de s'vnir à luy.*

Il ne faut pas pourtant s'imaginer que l'Appetit en s'Eſlançant ainſi, ſorte de ſes bornes naturelles, & qu'à la maniere des corps animez, il paſſe d'vn lieu à l'autre pour s'approcher du bien qui eſt eſloigné. Toute cette agitation ſe fait en luy-meſme, comme nous auons dit au diſ-

cours de l'Amour ; Et quoy qu'il ſemble ſe vouloir jetter en dehors, il ne fait autre choſe que heurter ſes limites & pouſſer ſes parties comme des flots qui battent le riuage ſans pouuoir paſſer plus auant.

Mais puiſque l'ame ne ſort point en effet hors d'elle-meſme, & qu'elle ne s'approche point par conſequent du bien deſiré ; on pourroit demander que luy peut ſeruir le mouuement qu'elle fait en cette rencontre. Certainement il faut confeſſer que bien ſouuent il luy eſt inutile : S'il ne paſſe dans les facultez qui peuuent porter l'animal vers le bien, & le luy faire poſſeder ; il ne luy ſert de rien : Car la nature n'a donné à l'Appetit la puiſſance de ſe mouuoir ainſi, que pour inſpirer le meſme mouuement aux facultez qui ſont ſous ſa direction : L'agitation qu'il ſe donne eſt l'idée de celle que les vertus motrices doiuent faire au dehors ; c'eſt comme le crayon & le deſſein de l'ouurage qu'elle doit acheuer dans les organes. Mais s'il en demeure là, ce ſont des ſecouſſes & des faillies vaines & inutiles ; ce ſont des mouuemens imparfaits & des deſirs informes qui offencent en quelque façon la Nature : D'autant que les ayant deſtinez pour l'action, ils deſtruiſent l'ordre & le commerce qu'elle a eſtably entre les facultez de l'ame, quand ils ne les pouſſent pas à la fin qu'elle leur a propoſée.

En effet il y a vn ſi grand rapport & vn ordre ſi eſſenciel entre le Deſir & la Iouïſſance, que l'on ne forme iamais de Deſirs pour les choſes que l'on croit eſtre impoſſibles : parce que l'ame n'a point alors de but ny de viſée pour agir, & qu'elle ne ſçauroit produire aucune action, ſi elle n'a quelque motif qui l'excite & qui l'esbranle ; puiſque la fin eſt la premiere de toutes les

cauſes,

cauſes, & celle qui leur donne l'efficace & le mouuement.

Ie ſçay bien qu'il y a beaucoup de choſes que l'on recherche inutilement, & que l'on ne peut iamais acquerir, quelque ſoin & quelque trauail que l'on y puiſſe apporter. Mais c'eſt que l'on ne conſidere pas les empeſchemens & les obſtacles qui s'y doiuent rencontrer: Et ſi la raiſon les propoſe quelquefois, & que contre ſes aduis on faſſe encore des ſouhaits pour elles; ce deſordre vient de l'imagination qui ſe figure le plus ſouuent que les choſes ſont faiſables; qui le perſuade facilement à l'Appetit, & y fait naiſtre apres ces deſirs vains & chimeriques, dont nous venons de parler.

La difficulté eſt bien plus grande à ſçauoir, comment ſe peut faire cét Eſlancement, quand le Deſir ſe meſle auec la Crainte, la Douleur & les autres paſſions, où l'ame ſe retire au dedans & r'entre pluſtoſt en ſoy-meſme qu'elle ne ſemble en ſortir.

On pourroit croire, que ces mouuemens ſe font l'vn apres l'autre, comme nous auons dit qu'il arriuoit dans l'Amour; qu'apres que la preſence du mal a fait retirer l'Appetit, le Deſir le repouſſe en dehors pour chercher le bien qui luy doit venir de l'eſloignement du mal; Et qu'il ſe fait ainſi de moment en moment vn flux & reflux continüel de toutes ces paſſions. Mais ie m'imagine que cela n'arriue pas toûjours ainſi; Et qu'en fuyant meſme, l'ame peut faire le mouuement que le Deſir demande, ſans qu'elle ſoit obligée de retourner ſur ſes pas: Comme celuy qui fuit s'eſloigne en meſme temps de ſon ennemy & s'approche des lieux où il croit eſtre en ſeureté: Auſſi eſt-il vray-ſemblable que l'Appetit

en ſe retirant, peut éuiter le mal & rechercher le bien tout enſemble ; Et que les meſmes efforts & les meſmes eſlancemens qu'il fait pour haſter ſa fuite, peuuent encore ſeruir à former les deſirs qu'il a de poſſeder le bien qu'il s'y eſt figuré. Et alors il taſche de ſortir hors de ſoy en la meſme ſorte que quand il n'y a que le bien tout pur qui l'attire à luy : Car l'ame eſt ſi fort troublée par la preſence du mal, qu'il luy ſemble que ce n'eſt pas aſſez de le fuir & de s'en eſloigner ; qu'il faut qu'elle ſe cache & ſe deſrobe à elle-meſme ; Et qu'elle peut en precipitant ſa fuite, paſſer par deſſus ſes bornes & ſortir hors de ſoy, comme elle fait en courant apres le bien. Mais c'eſt vne erreur que ces Paſſions inſpirent facilement dans vne puiſſance aueugle & qui ne ſe conduit pas par la raiſon : Quelque effort qu'elle faſſe, elle demeure toûjours en ſes propres limites, & ne quitte point les lieux qu'elle croit auoir abandonnez. Il eſt vray que les Eſprits qui ſuiuent ſes mouuemens ſe retirent en effet au centre du corps, & que les autres organes font faire vne veritable fuite à l'animal qui eſt ſurpris de cette paſſion ; mais tout cela eſt exterieur à l'ame, & nous ne parlons icy que de ce qui ſe fait au dedans.

Il ne reſte plus pour l'entier eſclairciſſement de la definition que nous auons donnée, que d'examiner ſi le *Bien Abſent* eſt le veritable objet du Deſir ; car nous auons propoſé au commencement de ce diſcours deux objections aſſez conſiderables, qui ſemblent prouuer le contraire ; veu qu'il eſt certain que l'on deſire quelquefois les choſes dont on jouit ; Et que l'Abſence eſtant vn mal, eſt pluſtoſt capable d'eſloigner l'Appetit que de l'attirer à elle : De ſorte qu'il faudroit

en

en ce cas, que l'objet du Desir ne fuſt pas different de celuy de l'Amour, & partant que toutes deux ne fuſſent qu'vne meſme Paſſion.

Pour la premiere, nous auons deſia monſtré aux diſcours precedens, que quand on deſire le Bien que l'on poſſede, on s'y figure toûjours quelque choſe dont on ne jouït pas encore; ſoit que la plus part des biens ne ſe preſentans pas tous entiers, il y a toûjours quelqu'vne de leurs parties qui manque; ſoit que leur poſſeſſion ne deuant pas eſtre de longue durée, on en deſire la continüation comme vn bien qui eſt encore à venir.

Pour la ſeconde, il faut dire que bien qu'il ſoit veritable que l'Abſence n'attire pas l'Appetit & que ce ſoit la ſeule Bonté, il ne s'enſuit pas pourtant que l'Amour & le Deſir ayent vn meſme motif, ny que tous deux ne faſſent qu'vne meſme paſſion. Car outre qu'il ſemble que le mouuement ne tire pas toûjours ſon eſpece du but & de la fin où il tend, mais encore du milieu par où il paſſe pour y paruenir; comme l'on peut iuger par le mouuement Circulaire, qui n'eſt different du Droit que parce qu'il ſe fait ſur vne ligne courbe; Et que pour cette raiſon quand ces deux Paſſions auroient vn meſme objet, elles ne laiſſeroient pas d'eſtre de differente eſpece à cauſe du different chemin qu'elles prennent pour y arriuer: Il eſt certain que dans les choſes Morales, les conditions & les circonſtances qui ſont eſtrangeres à l'objet, diuerſifient le motif des actions; Et que l'Abſence du Bien donne vn autre mouuement à l'Ame que ne fait la Bonté toute ſeule. Car bien qu'elle taſche toûjours de s'vnir au bien qu'elle connoiſt; s'il n'eſt pas preſent, il faut qu'elle adjouſte vn autre deſſein à cette premiere inclination,

tion, & qu'elle ait ſoin de s'approcher de ce qui eſt eſloigné d'elle auparauant que de s'y pouuoir vnir & d'en auoir vne parfaite jouïſſance. De ſorte que le veritable Motif du Deſir eſt l'approche que doit faire l'ame, & non pas l'vnion ny la jouïſſance; celle-là ſeruant de motif à l'Amour, & celle-cy au Plaiſir comme nous auons dit aillieurs. C'eſt pourquoy l'Appetit s'agite de diuers mouuemens en toutes ces Paſſions; car dans celle-cy il s'eſlance & ſe jette hors de luy-meſme; dans l'Amour il s'attache à l'Idée du Bien, & dans le Plaiſir il ſe reſpand ſur elle.

Quel eſt le mouuement des Humeurs & des Eſprits dans le Deſir.

III. PARTIE.

PVIS que le mouuement des Eſprits eſt conforme à celuy de l'Appetit, il ne ſera pas mal-aiſé de dire comment ils ſont agitez en cette Paſſion; apres auoir monſtré que l'Appetit ſe deſtourne en quelque ſorte de l'Idée du Bien pour ſe jetter vers l'objet abſent. Car l'Amour qui deuance toûjours le Deſir, les ayant tirez du cœur, & les ayant portez à l'imagination pour les vnir à l'Image du Bien qu'elle s'eſt formée, le Deſir vient apres qui les retire & les jette en dehors pour s'approcher du bien qu'elle penſe eſtre eſloigné. Et de-là vient que le viſage s'enfle & deuient rouge; que les yeux s'auancent & ſemblent vouloir ſortir de leur place; les Eſprits qui s'eſchapent entraiſnant auec eux les parties les plus mobiles, & pouſſant celles qui reſiſtent à leur ſortie.

Mais

Mais on pourroit demander, ſi l'Appetit ne ſort point en effet hors de ſoy, en eſt-il de meſme des Eſprits ? Eſt-ce aſſez qu'ils viennent comme luy, heurter leurs limites & qu'ils s'arreſtent apres ce vain effort ? Certainement la plus grande part ne paſſe pas outre : Comme ce ſont les premiers organes de l'ame & ſans leſquels elle ne peut faire aucune action parfaite ; elle les retient tant qu'elle peut, & eux auſſi ne ſe ſeparent d'elle que par vne grande violence. Car s'ils ſont animez comme il eſt vray-ſemblable, ou s'ils ſont de ces inſtrumens qui veulent eſtre toûjours vniz à leur principe ; ils ne peuuent s'eſloigner de l'ame ſans ſe perdre : Et quand cela arriue, il faut que ce ſoit contre leur deſſein, puiſque chaque choſe trauaille à ſa conſeruation. Quand le Deſir les pouſſe donc à la ſurface du corps, l'Ame qui eſt contrainte de demeurer dans ſes limites, y retient auſſi les Eſprits ; mais cela n'empeſche pas qu'il ne s'en eſchappe quelque partie, & que l'impetuoſité de leur mouuement ne les jette au de là des bornes qui leur ont eſté preſcrites. Ce ſont des corps ſi fluides qu'à la moindre agitation ils s'eſcartent & ſe deſrobent ; ils penetrent par tout, il n'y a point d'obſtacles qui les puiſſent arreſter : Et bien qu'entant qu'ils ſont organes de l'ame, ils ayment d'eſtre auec elle ; neantmoins comme ce ſont des corps ſubtils & deſliez qui ont grande affinité auec l'air ; leur premiere inclination eſt de ſe deliurer de la priſon où ils ſont enfermez, & de quiter le meſlange des choſes groſſieres & impures, pour s'vnir à celles qui leur ſont ſemblables. Mais il eſt encore vray qu'ils ſortent bien ſouuent par le commandement de l'ame, qui ne pouuant quitter le corps qu'elle anime, les enuoye pour executer ſes deſſeins, & cauſe ce tranſport & cette influence des Eſprits, dont nous

auons

auons tant parlé au diſcours de l'Amour d'Inclination.

Il faut pourtant remarquer que tous les Deſirs ne pouſſent pas ainſi les Eſprits aux parties exterieures ; il y en a meſme qui ne les agitent pas, comme ceux qui ſe forment dans la plus haute partie de l'ame dont les actions n'ont point beſoin d'organes. Il eſt vray que ces deſirs n'y peuuent demeurer long-temps ſans que les Eſprits ſoient eſmeus : Car l'Imagination eſt ſi proche de l'Entendement, qu'enfin elle deſcouure toûjours quelque partie de ce qui s'y fait ; Et pour lors trauaillant ſur les idées qu'elle en a receuës, les Eſprits accourent à ſon ſeruice, & agitent le corps dans les plus ſecretes actions de la volonté : C'eſt pourquoy dans les paſſions les plus ſpirituelles, qui deuroient eſtre cachées à toutes les puiſſances inferieures, nous voyons qu'elles y prennent part, & qu'elles alterent ſenſiblement le corps.

De ces Deſirs meſme qui ſe font dans l'Appetit ſenſitif, il y en a qui ne demandent point l'aſſiſtance des ſens exterieurs : Car quand on deſire vn bien qui n'eſt plus ou qui eſt fort eſloigné, vous ne voyez point que les oreilles ny les yeux ſoient employez à ſa recherche : L'ame y trauaille toute ſeule, & pour lors auſſi les Eſprits qu'elle pouſſe, n'abordent point ces organes ; ils ſe jettent ſeulement dans la ſubſtance du cerueau, & s'eſcartent d'vn coſté & d'autre ſans apporter aucun changement aux parties exterieures.

Enfin c'eſt vne choſe aſſeurée que le Deſir qui accompagne la Crainte, l'Auerſion & les autres paſſions qui fuyent ce qui eſt nuiſible, ne porte pas les Eſprits au dehors, comme ceux qui recherchent le bien tout pur ou qui veulent attaquer le mal : Au contraire il les retire en dedans ;

pour-

pour le moins ſi ce n'eſt luy qui leur donne ce mouuement, il n'y reſiſte pas & ſuit l'impetuoſité dont les Eſprits ſont emportez. Mais il eſt certain auſſi que quand ces laſches paſſions les ont ramenez au cœur, le Deſir les eſlance encor au delà, comme s'ils deuoient paſſer outre; Et qu'incontinant apres ces premieres les rappellent, faiſant ainſi vn long combat de mouuemens contraires qui cauſe ce grand trouble & cette agitation violente qu'alors on ſent dans les entrailles.

Il faudroit maintenant voir ſi le Deſir dilate les Eſprits, s'il les pouſſe auec violence & auec eſgalité, enfin s'il ne remuë que le ſang le plus pur & les humeurs les plus douces qui ſoient dans les veines, comme nous auons monſtré qu'il ſe faiſoit dans l'Amour. Mais apres auoir remarqué que le Deſir ſe meſle auec toutes les Paſſions; qu'il ſe trouue ſouuent auec la Douleur & la Crainte qui reſſerrent les Eſprits, & ſouuent auec l'Amour & la Ioye qui les eſtendent; qu'il accompagne toûjours la Cholere toute turbulente & impetueuſe qu'elle eſt, & où les humeurs les plus malignes ſont agitées: On confeſſera que toutes ces ſortes de mouuemens luy ſont indifferentes, qu'il s'accommode auec toutes; Et que tantoſt il dilate les Eſprits, tantoſt il les reſſerre; que par-fois il les pouſſe auec confuſion & vehemence, par-fois auec ordre & moderation, ſuiuant la nature des Paſſions auec leſquelles il a fait alliance. Neantmoins cela n'oſte pas toute la difficulté: Car puiſque le Deſir preſuppoſe toûjours l'Amour, il ſemble que tous les mouuemens qui accompagnent cette Paſſion, ſe doiuent trouuer dans le Deſir, & que par conſequent les Eſprits y ſont agitez de la ſorte que nous auons dit. Mais outre

que

que nous n'auons pas parlé en cès lieux-là de l'Amour en general, mais ſeulement de celle que la beauté inſpire; il eſt certain que la plus part des paſſions ſe forment ſucceſſiuement, & qu'apres que l'Amour a dilaté les Eſprits, il s'en peut eſleuer d'autres qui les reſſerreront, auſquelles le Deſir s'alliera. D'ailleurs comme l'eſmotion de l'ame precede celle des Eſprits, il ſe forme ſouuent des paſſions où les Eſprits ne ſont point eſmeus; parce que l'Appetit s'agite auec tant de viteſſe, & paſſe ſi promptement d'vne paſſion à l'autre, qu'ils n'ont pas le temps de ſuiure ſes mouuemens, & & n'obeiſſent qu'à la derniere & à celle qui eſt la plus vehemente. C'eſt ainſi que l'Amour ſe peut meſler auec le Deſir ſans donner aux Eſprits le mouuement qu'ils auroient ſi elle eſtoit toute ſeule, ou ſi elle occupoit plus fortement & plus long-temps.

Mais ſuppoſé que l'Amour les dilate, & que le Deſir ſe joigne auec elle, n'y apportera-t il aucun changement? Certainement comme l'ame void que le bien eſt abſent & qu'elle ne le poſſede pas en effet, il faut qu'elle perde quelque choſe du deſſein qu'elle auoit de s'ouurir & de s'eſtendre pour s'vnir à ſon idée, & qu'elle ſe recueille pour courir plus promptement vers luy: De ſorte qu'il eſt vray-ſemblable qu'elle ne reſſerre pas les Eſprits dans cette paſſion, comme elle fait dans la peur; mais qu'elle les reünit & les ramaſſe vn peu en les pouſſant vers le bien abſent. Laiſſons ces matieres qui pour eſtre trop ſubtiles & trop obſcures ſe dérobent à la veuë & laſſent l'eſprit; Et cherchons les cauſes des Caracteres que nous auons marquez.

Les Cauſes des Characteres du Deſir.

IV. PARTIE.

L'Amour & le Deſir eſtant les plus generales Paſſions qui ſoient en l'ame, ſont auſſi les plus fecondes en actions : Mais ſi l'on veut auoir eſgard aux cauſes qui ſont les plus proches de leurs effets, on confeſſera que le Deſir eſt plus agiſſant ; Et que toutes les actions humaines, bien qu'elles viennent de l'Amour comme de leur premiere ſource, ſemblent tirer leur origine du Deſir comme de leur cauſe plus proche & plus ſenſible : De ſorte que l'on peut dire que l'Amour en eſt comme la ſemence, mais que le Deſir en eſt la tige ou le tronc qui donne à tous les rameaux la vie & le mouuement. Quoy qu'il en ſoit, nous n'auons pas entrepris de rendre raiſon de tous les effets que cette paſſion produit ; Ce ſera aſſez d'en examiner les plus generaux & les plus ordinaires ; Et de chercher premierement ce qui la rend Importune, Impudente, Laſche & Inquiete ; pourquoy elle n'a point de bornes, & comment elle s'irrite par la difficulté.

Il eſt donc veritable que celuy qui deſire ardemment quelque choſe ſe rend facilement *Importun*, parce que la violente paſſion qu'il a de l'obtenir, la luy fait rechercher aueuglement, ſans conſiderer les perſonnes & ſans examiner le temps ny les lieux qui pourroient eſtre fauorables à ſon deſſein ; Il la pourſuit par tout, il la demande continüellement ; Et comme ſi tout le monde deuoit contribuer à ſes plaiſirs, il ſolicite, il preſſe,

preſſe, il laſſe tous ceux dont il penſe tirer du ſecours & qui peuuent le faire joüir du bien deſiré. Auſſi n'ayant point d'autre penſée que celle-là, & ſon eſprit eſtant continüellement tendu vers cét objet; la raiſon n'a point de temps pour ſe faire entendre, ny de force pour retenir les ſaillies de cette paſſion effrenée; elle s'y laiſſe meſme emporter, & abandonne ainſi la conduite des actions à des puiſſances aueugles & temeraires.

Et c'eſt de là meſme que vient l'*Impudence* qui accompagne ordinairement le Deſir: Car comme c'eſt vne certaine hardieſſe qui fait entreprendre les choſes des-honneſtes auec plaiſir, & qui fait meſpriſer l'infamie qu'elles peuuent apporter, il eſt certain que celuy qui eſt preſſant & importun doit eſtre Impudent; puis qu'il prend des libertez qui ſont contre la bienſeance, & qu'il ne craint point le blaſme que merite ſon effronterie.

Mais ſi le Deſir donne de la hardieſſe, comment peut-il rendre vne perſonne *Laſche & Timide*? On pourroit dire que cela ſe fait en diuers temps; que par-fois on ſe figure que les choſes que l'on deſire ſont faciles à obtenir; que par-fois il y a de grands obſtacles à ſurmonter; Et qu'à meſure que ces differentes penſées entrent dans l'ame, elles y font venir la hardieſſe ou la crainte, l'eſperance ou le deſeſpoir. Neantmoins quoy que cela ſoit veritable, il eſt certain auſſi que la Hardieſſe qui fait l'Impudence n'eſt pas toûjours incompatible auec la Laſcheté; Si elle n'apprehende pas l'infamie, elle peut craindre toute autre choſe; Et l'on ne ſçauroit douter que celuy qui ſolicite auec tant d'empreſſement & auec tant de

ſub-

ſubmiſſions vne perſonne qui luy eſt inferieure, n'ait vne hardieſſe bien laſche, & vne impudence baſſe & ſeruile.

L'*Inquietude*, l'*Impatience* & l'*Irreſolution*, ſont encor inſeparables du Deſir : Car l'ame qui ſe void priuée du bien qu'elle s'imagine luy eſtre neceſſaire, ne peut auoir de repos qu'elle ne l'ait obtenu ; les momens qui en retardent la jouïſſance luy ſemblent eſtre des années & des ſiecles; les moindres empeſchemens luy paroiſſent de grands obſtacles ; Et tous les moyens qu'elle trouue pour la faire pluſtoſt jouïr du bien deſiré, ſont à ſon aduis foibles & inutiles : De ſorte que formant à tous momens de nouueaux deſſeins, entaſſant deſirs ſur deſirs, & faiſant croiſtre les difficultez par ſes irreſolutions, elle s'agite & s'impatiente ſans ceſſe, & ne trouue pas meſme dans la poſſeſſion, la fin de ſes inquietudes, comme nous auons monſtré au diſcours de la Ioye.

Mais d'où vient que les *Deſirs s'accumulent & ſe multiplient ainſi ?* Et qu'à la maniere des ondes ils ſe ſuyuent & ſe pouſſent l'vn l'autre ; qu'ils s'augmentent par les obſtacles, & qu'ils n'ont point de bornes qui les puiſſent arreſter ? Il eſt vray que la plus part de nos Deſirs ſont de cette nature qu'ils ne ſe peuuent borner & qu'ils croiſſent à l'infiny ; mais il y en a auſſi qui ont leur juſte eſtenduë laquelle ils ne paſſent iamais. Pour ſçauoir la cauſe de cette difference, il faut ſuppoſer qu'il y a des Deſirs Neceſſaires à la vie, & d'autres qui ne le ſont pas : Ceux-là ſont communs à tous les animaux & ſont inſpirez par la Nature ; Ceux-cy ſont propres à l'Homme, & viennent de ſon opinion & de ſon choix qui ne

ſe

ſe porte pas ſeulement aux choſes neceſ
mais encore aux ſuperfluës. Les premiers or
bornes certaines, parce que la Nature qui le
duit eſt determinée à vn certain but d'où
s'eſcarte iamais, & où elle trouue ſon
quand elle y eſt arriuée ; Mais les autres ſon
nis, dautant que la volonté dont ils tire
origine eſt vne puiſſance vniuerſelle qui
remplit que par la poſſeſſion de toutes ch
Et qui ne pouuant eſtre ſatisfaite de pas vne,
inceſſamment de l'vne à l'autre, & forme
de deſirs qu'il y a de biens dont elle eſt priue
n'eſt pas pourtant à dire que tous les Deſi
partent de noſtre choix ſoient infinis ; Qua
ſont reglez par la droite raiſon, ils ont auſſ
bornes ; Et l'on peut meſme aſſeurer qu'ils
auſſi naturels & auſſi neceſſaires que ceux qu
uent aux neceſſitez de la vie : Car la droite r
n'eſtant rien autre choſe que ce qui eſt conue
à la nature de l'homme, les deſirs qui ſont
par elle, luy ſont comme naturels, & d'a
plus neceſſaires qu'ils ſeruent à la plus nobl
tie qui ſoit en luy. Mais cecy appartient à vn
diſcours.

Voyons pourquoy *la difficulté irrite le Deſir*
roit-ce point qu'en eſloignant l'ame du bien
elle penſoit jouïr promptement, elle l'obli
faire plus d'effort pour s'en r'approcher ? Ou
que les empeſchemens luy inſpirant de nouu
deſſeins, luy donnent auſſi de nouueaux ſuj
Deſirs, qui s'vniſſant aux premiers font par
la paſſion plus grande ? Mais ces raiſons ne
pas vniuerſelles, car elles ſuppoſent que l'on
haite toûjours le bien auparauant que les
peſchemens ſe preſentent ; Et cependant il eſt
que la Difficulté & la Defence ſont ſouuent

ſtre le Deſir de certaines choſes, que l'on n'auroit point recherchées quelque deſirables qu'elles fuſſent, ſi elles n'auoient eſté difficiles & defenduës. Il faut donc dire que la premiere ſource de cét effet vient de l'inclination naturelle que l'Homme a pour la liberté & pour ſa propre excellence; car eſtant vn animal naturellement libre & glorieux, il croit que la Difficulté luy reproche ſon impuiſſance, & que la Defence bleſſe ſa liberté: C'eſt pourquoy quand l'vne ou l'autre ſe preſente; il ſe ſouſleue contr'elle; Et penſe qu'en ſe portant vers le bien qu'elles luy conteſtent, il ſe conſerue les auantages qu'il a receus de la Nature. Voila pour ce qui regarde les Actions Morales, examinons maintenant les Characteres Corporels.

Il y en a de deux ſortes comme nous auons deſia dit; les vns ſe font par le commandement de l'ame; les autres ſont purement naturels & viennent par neceſſité. Les premiers, ſont les Yeux auancez & les Regards preſſans, le Tremouſſement de la langue; l'Eau qui vient à la bouche, les diuerſes Inflexions de la voix, le Diſcours & le Silence, l'Agitation & le Mouuement du corps.

Les Yeux & les Regards qui ſont propres aux Deſirs, ne ſont pas ſeulement fixes & attachez à leurs objets; car la meditation & l'attention d'eſprit les peut rendre tels; mais il y a encore vne certaine ardeur & viuacité qui les auance en dehors & ſemble les jetter ſur la choſe deſirée: Ce qui n'arriue pas à ceux qui meditent, dont les yeux s'enfoncent & deuiennent obſcurs, comme enſeigne Ariſtote, & comme nous dirons en ſon lieu. Ces regards donc, que les Latins nomment ſi heureuſement *Inſtantes*, *Procaces*, *Deuorantes*, c'eſt à dire preſſans, auides, & deuorans; d'où meſme

eſt venuë cette vulgaire façon de parler, *il le mange des yeux*, pour dire qu'il regarde auec ardeur : Ces regards, dis-je, ſont les veritables images du Deſir, qui n'eſtant rien qu'vn tranſport & vne ſaillie que l'ame fait vers le bien, imprime le meſme eſlancement dans les yeux, qui ſont les parties les plus mobiles & les plus obeïſſantes qui ſoient en tout le corps, les jettant en dehors autant qu'elle peut, & autant qu'elles le peuuent ſouffrir. Ioint que les Eſprits qui y accourent abondamment & qui veulent ſortir, les pouſſent en auant pour ſe faire paſſage, & les rempliſſent de l'eſclat & de la viuacité que l'on y apperçoit.

Le Tremouſſement de la Langue & l'Eau qui vient à la bouche ſont des effets qui ſeruent à l'Appetit des alimens : Car l'ame qui a vne connoiſſance ſecrete de ce qui eſt vtile à ſes deſſeins, ſçachant que le Gouſt ne ſe peut faire ſans humidité, & que le mouuement de la langue eſt neceſſaire pour faire deſcendre les alimens dans l'eſtomach, fait venir l'eau à la bouche & remuë la langue, quand on void les choſes que l'on deſire, ou que l'on en entend parler ; l'imagination les rendant en quelque façon preſentes, & faiſant faire aux organes la meſme choſe qu'ils feroient ſi elles eſtoient veritablement ſur la langue.

Mais d'où peut venir cette *Eau claire & ſubtile* ? Deſcendroit-elle point de ces glandes qui ſont au fond de la bouche, dont le principal vſage eſt de receuoir les humeurs ſuperfluës du cerueau, & de les reſpandre ſur la langue afin de l'humecter? il eſt certain que cela ſe fait ordinairement ainſi, & que le mouuement des Eſprits que le Deſir ameine en ces parties, ouure les paſſages & rend ces eaux plus coulantes. Mais il arriue auſſi bien ſouuent qu'el-

qu'elles viennent de l'eſtomach, ſoit par le moyen de ces Eſprits errans qui y accourent pour faire la digeſtion ; ſoit par la contraction de ſes fibres qui eſpraint l'humeur dont elles ſont abreuuées & la fait monter en haut ; Car elles ſe reſſerrent quelquefois ſi fort dans les Deſirs, qu'elles renuerſent meſme l'eſtomach ; Et principalement aux poiſſons qui ſont tous naturellement gourmands, & qui en pourſuiuant trop ardemment leur proye le font ſortir hors de ſa place, & le jettent quelquefois juſques dans leur bouche. Quoy qu'il en ſoit, il faut croire que ces deux effets appartiennent au Deſir des alimens, & que l'ame a quelque raiſon de les employer à cet vſage : Mais quand elle les fait ſeruir aux autres Deſirs, comme il arriue bien ſouuent, c'eſt vne erreur qui vient de ſon aueuglement & de ſa precipitation, & qui luy perſuade que ce qui eſt neceſſaire à vn deſſein le peut eſtre encore à vn autre, quoy qu'il luy ſoit tout à fait inutile.

Les diuerſes Inflexions de la voix qui ſe remarquent dans le Deſir ne viennent pas toutes de luy : Comme il ſe meſle auec les autres paſſions, il emprunte d'elles les ſons & les accens qui leur ſont familiers : Tantoſt il eſleue la voix auec la Hardieſſe & la Cholere ; tantoſt il l'abaiſſe auec la Crainte & la Langueur ; par-fois il la couppe auec la Douleur & l'Eſtonnement ; par-fois il l'allonge auec l'Admiration & la Ioye. Mais le changement qu'il ſemble luy donner tout ſeul, eſt la Precipitation des paroles, & les longues Exclamations qui commencent tous ſes diſcours : Car l'empreſſement qui ſuit cette paſſion, fait ſortir les paroles en foule ; & l'eſlancement de l'ame cauſe vn eſlans dans la voix, qui ſe fait toûjours auec les voyelles les plus fortes, & où la bouche s'ouure dauantage ; comme ſi elle vouloit ſe faire vn plus libre

paſſage pour ſortir plus promptement. En
on ne void pas que l'I, ny l'V, entrent ordi
ment dans les exclamations du Deſir; mais
ment l'A, l'O & l'E, qu'elle charge meſme d
hementes aſpirations qui marquent l'effort q
fait en ſa ſortie.

Le Silence & la Confuſion du diſcours ſont les
d'vne grande diſtraction d'eſprit, qui eſt fo
dinaire à ceux qui deſirent ardemment qu
choſe, quand on ne leur parle point de leu
ſion, ou quand ils ſont auec des perſonnes
les y peuuent ſeruir. Car l'ame ne quitan
regret la penſée du bien qui luy manque, &
chant ſans ceſſe les moyens pour le poſſeder
la converſation qui peut troubler ſon plaiſir
deſſeins; Et r'entrant en ſoy-meſme ou pl
s'eſgarant dans la pourſuite qu'elle fait, elle
coute plus ce que l'on dit; elle ſe taiſt ou re
auec deſordre; Et ſon tranſport va quelque
tel excez qu'il luy oſte l'vſage des ſens, & la
meſme en extaſe, comme nous auons mo
au diſcours de l'Amour.

Pour ce qui eſt de l'*Agitation du corps*, ell
l'inquietude, ou le mouuement que l'am
vers le bien: Car quand celuy qui eſt touc
cette paſſion change à toute heure de poſtu
de place; qu'il jette les yeux çà & là; qu
tourne d'vn coſté & d'autre; qu'il ſe leue &
ſied; qu'il marche & s'arreſte de moment en
ment; ce ſont les effets de ſes irreſolutions &
diuers deſſeins que ſes inquietudes luy propo
Mais que ſa teſte s'auance; que ſes bras s'e
dent vers l'objet deſiré; qu'il aille, qu'il m
à grands pas, & qu'il coure vers luy; ce ſon
efforts que l'ame fait faire aux parties pour

pro

procher du bien qui eſt eſloigné : Car bien qu'ils luy ſoient ſouuent inutiles ; dans l'erreur où elle eſt, elle croit qu'elle auance ainſi ſon chemin, & qu'en jettant les yeux, la teſte, & les mains vers ce qu'elle deſire, c'eſt autant de païs qu'elle gagne, & qu'enfin elle paruiendra au but où elle tend.

Nous n'auons plus icy que les Effets Neceſſaires du Deſir à examiner; mais comme la plus grande part ſe trouue dans les Paſſions dont nous auons deſia parlé, nous n'aurons pas grande peine à en chercher les raiſons, & renuoyerons meſme le Lecteur aux lieux où nous les auons auparauant deduites. Car les *Souſpirs & les Extaſes* ; *la Perte de la parole*, *du ſommeil*, *& de l'appetit* n'ont point d'autres cauſes icy que dans l'Amour.

Le *viſage deuient rouge & enflé* par l'abord du ſang & des Eſprits qui ſe jettent aux parties exterieures, comme nous auons deſia dit.

Les *larmes* viennent de la Douleur que la priuation du bien trop attentiuement conſiderée fait naiſtre dans l'ame.

Le *Mouuement* du Cœur & des Arteres eſt *grand*, parce que l'ame s'efforce de les ouurir pour enuoyer quantité d'Eſprits ; *frequent*, à cauſe de l'empreſſement & de la haſte qu'elle a de les faire ſortir ; Et *ineſgal* par le meſlange des autres paſſions.

Le *Corps s'amaigrit & ſe deſſeiche*, parce que les parties qui cuiſent les humeurs, & celles qui s'en doiuent nourrir, eſtant affoiblies par la fuite des Eſprits, ne les digerent pas comme il faut, & ne les peuuent changer en leur ſubſtance, comme nous auons dit au diſcours de l'Amour.

Il ne nous reſte donc qu'vn effet du Deſi
pour eſtre fort extraordinaire merite vn plu
examen que les precedens ; C'eſt que *le D*
ardant fait vieillir en vn jour, comme dit Th
te ; c'eſt à dire qu'il fait blanchir le poil en
temps, ſuiuant l'explication ordinaire q
donne à ce paſſage. Pour moy j'aduouë q
te remarque eſt aſſez particuliere, & qu
me ſouuiens pas de l'auoir veuë aillieurs qu
cét autheur. Mais puiſque la meſme choſe
dans la Peur & dans le Deſeſpoir qui chan
poil en vne nuit, & que les Soucis & les I
ſirs font griſonner auant le temps, il n'
impoſſible que le Deſir ne faſſe quelque
meſme effet. Toute la difficulté eſt de
comment cela ſe peut faire.

Il faut donc ſuppoſer auec Ariſtote, que
Blanchit par le defaut de la chaleur qui l
propre & naturelle ; qu'il ſouffre alors qu
ſorte de corruption & de pourriture ; & qu
en arriue comme à toutes les autres choſ
blanchiſſent en ſe pourriſſant. En effet
peut nier que ce ne ſoit la vieilleſſe du Poi
puiſque celle de tout le corps vient de la di
tion de la chaleur naturelle, il eſt vray-ſemb
que la ſienne procede de la meſme cauſe. Q
donc cette chaleur vient à ſe diminüer elle pr
deux effets dans le Poil : Car l'aliment qui l
nourrir ne ſe cuit pas & ſe change en vapeur
l'air entre dans la place que les Eſprits occupo
Or les vapeurs contiennent beaucoup d'air, &
eſt la premiere cauſe de la blancheur, comm
void dans l'eſcume ; Et l'experience nous app
que pour rendre les cheueux blonds, il les
moüiller & les expoſer à l'air.

Il eſt vray que la chaleur ſe pouuant affoiblir peu à peu ou promptement ; l'indigeſtion eſt la principale cauſe de la Blancheur du Poil quand la chaleur ſe conſume peu à peu : Mais quand elle ſe diſſipe promptement, comme il arriue dans les maladies & dans les paſſions vehementes, c'eſt principalement l'air qui le fait Blanchir, ſe coulant en ſes pores, & prenant la place des Eſprits qui s'en ſont retirez.

On dira que ſi cela eſtoit veritable le Poil de ceux qui ſont morts deuroit toûjours eſtre Blanc; parce que la chaleur naturelle en eſt eſteinte, & que l'air qui l'enuironne, peut facilement s'inſiniier dans ſes pores. A cela il faut reſpondre, qu'apres la mort il demeure dans le Poil vne chaleur naturelle, comme dans les os, qui ſe conſerue long-temps apres que l'animal dont ils ont fait partie eſt expiré : Mais cette chaleur eſt immobile & incapable d'aucune fonction de la vie, parce qu'elle eſt priuée de l'influence de l'ame qui luy donnoit l'efficace & le mouuement : Ainſi il ne s'y fait plus de cruditez, parce que les alimens n'y montent plus; & l'air n'y peut occuper la place des Eſprits qui y ſont fixes & arreſtez. Certainement on ne ſçauroit deſauoüer que l'ame n'inſpire quelque vertu dans ces parties, qu'elle n'en prenne ſoin & qu'elle ne les gouuerne comme il luy plaiſt : Autrement, qui feroit cette peinture ſi agreable & ſi reguliere dans le plumage des oyſeaux, qui compaſſeroit ſi juſtement les Sourcils, qui regleroit ſi ſoigneuſement le poil des paupieres, qui cauſeroit enfin toute cette diuerſité ſi meſurée qui ſe remarque dans le poil des beſtes? Comme cela ſuit ordinairement l'eſpece de chaque animal, il faut que l'ame où elle eſt contenuë, conduiſe auſſi cét ouurage, & qu'elle diſpoſe

à son gré de ces parties où elle fait tant de
ueilles. Cela estant il n'est pas difficile de
comment la Peur, le Desir & les Soucis peu
changer le Poil ; car en retirant les Esprits
priuent de l'influence qu'il en receuoit ; ils t
sent cette source de vie qui montoit à sa rac
& entraisnent cette chaleur vitale qui coul
long de ses pores.

Il est vray que cela arriue bien rarement
qu'il faut vne grande violence & vne grande
position pour produire cét effet : Car il y a de
taines actions dont il est bien difficile de dest
ner la Nature, & quelque tempeste qui luy
uienne, elle n'en abandonne que bien raremen
gouuernail & la conduite. Telles sont les f
ctions de l'ame vegetatiue qui se font princip
ment par le moyen des Esprits fixes, qui n'est
pas sujets à l'empire de l'imagination ny de l'
petit, demeurent tranquilles pendant que les
tres errent d'vn costé & d'autre, & sont agi
de diuers mouuemens que les Passions leur i
priment. Mais il arriue pourtant quelquefo
qu'à cause de la liaison qu'il y a entre les part
de l'ame, les desordres de l'vne se commu
quent à l'autre, & que la faculté naturelle
laisse emporter par la sensitiue, principaleme
en ceux dont les Esprits sont plus mobiles, &
substance des parties plus molle : C'est pourqu
les personnes qui ont l'imagination bien forte,
qui ont le poil le plus foible, blanchissent plus
cilement que les autres par l'effort des passio
que nous venons de marquer.

LE

LES CHARACTERES DE L'ESPERANCE.

CHAPITRE VI.

CELVY qui donna tout ce qu'il auoit & ne ſe reſerua que l'Eſperance, ne ſe fit pas vn ſi mauuais partage que l'on ſe pourroit bien imaginer: Il prit pour luy ce qu'il y a de plus doux dans la vie; il choiſit le bien le plus durable qui s'y puiſſe trouuer; en vn mot on peut dire qu'il eut pour ſa part tout ce qu'il n'auoit pas, & qu'il ſe partagea veritablement en Roy.

En effet comme il n'y a point d'autres Biens qui ſe faſſent ſentir que ceux que l'on Poſſede & ceux que l'on Eſpere, il eſt certain que la Poſſeſſion ne donne point icy bas de parfait contentement; d'autant qu'elle enyure l'ame, & luy oſte la connoiſſance du bien dont elle joüit; qu'elle en corrompt meſme la nature & en fait naiſtre incontinant le dégouſt: Mais l'Eſperance qui reueille l'eſprit & le rend plus clairuoyant, repreſente le Bien tel qu'il eſt, le fait voir en ſa pureté & en donne vn gouſt bien plus delicieux que ne fait la Iouïſſance. Car elle eſt ſi ingenieuſe qu'elle le ſepare de tous les maux qui ſont meſlez auec luy; qu'elle le purifie de tous les defaus qui l'accompagnent; Et comme on peut dire que c'eſt alors la Fleur de la Bonté qu'elle verſe dans l'ame, on peut dire encore

que la joye qu'elle y reſpand, eſt la Fleur du
ſir & la douceur toute pure de la Volupté.

Apres cela ſe faut-il eſtonner, ſi nous la
uons ſi douce & ſi agreable; ſi nous la faiſon
trer en tous nos deſſeins; ſi nous la meſlo
toutes nos actions, & ſi c'eſt la derniere
que nous abandonnons dans la vie? C'eſt ell
en adoucit les aigreurs & les amertumes, q
fait ſupporter patiemment les diſgraces; E
tous les biens qui luy peuuent arriuer, c'
ſeul qui peut compatir auec toutes les miſeres
quelles elle eſt ſujette. Car quand tous les m
ſe ſeroient débordez ſur vne perſonne; q
tous les malheurs & toutes les calamitez que
ſe puiſſe imaginer, l'auroient accablée; elle
encore auoir l'Eſperance, qui peut-eſtre luy
mieux toute ſeule que ne feroient tous les au
biens ſans elle.

A vray dire auſſi, c'eſt de toutes les Paſſ
celle qui eſt la plus naturelle à l'Homme:
ſent croiſtre, quand il croiſt en perfections;
ſent affoiblir quand elles diminüent; il ceſſ
viure quand il ceſſe d'eſperer, & pour en pa
ſainement, il n'y a que luy ſeul qui Eſpere.
tout le reſte des Animaux n'a qu'vne ombr
l'Eſperance non plus que de la Raiſon: Les
telligences ne la connoiſſent preſque pas;
quand l'Homme paſſe en leur nature, quoy q
ſoit encore capable d'Amour ou de Haine,
Ioye ou de Douleur, de Crainte & de Deſeſpo
il ne l'eſt plus alors d'Eſperance.

Certainement, puiſque c'eſt elle qui nous c
duit à la felicité, & qui nous en donne les p
miers ſentimens, elle euſt eſté inutile à ceux
ſont deſia heureux, & à ceux qui ne le peuu
pas eſtre; Et l'Homme qui ſeul eſt dans le c
min de la felicité, eſt auſſi le ſeul qui deuoit eſ
touc

touché de cette Paſſion. Il falloit que dans les tempeſtes dont ſa vie eſt continüellement agitée, l'Eſperance luy ſeruiſt de phanal & d'étoile pour le conduire à ce dernier port ; Et que dans les longueurs & les perils de ſon voyage, il euſt au moins cette ſatisfaction de voir de loin le but où il tend, & de poſſeder en idée & par auance le bon-heur où il aſpire : Car la Nature qui ne ſouffre iamais que les choſes arriuent tout d'vn coup à leur derniere perfection, a voulu que l'Homme euſt icy bas quelque ſentiment de la ſienne ; qu'il en fiſt comme l'eſſay, & qu'il gouſtaſt, s'il faut ainſi dire, le Soüuerain Bien auparauant que de le poſſeder parfaitement.

Mais puiſque c'eſt là le veritable vſage de l'Eſperance, il ne faut pas l'employer à d'autres, ny abuſer d'vn ſi noble ſecours en la pourſuite de tant de choſes vaines qui occupent nos deſirs, & qui ſont indignes de l'excellence de noſtre ame. Il ne faut pas que ce qui eſt deſtiné pour nourrir & eſleuer les vertus, ſerue de ſouſtien & d'aliment aux vices ; Et que ce qui nous doit conduire à la felicité, nous en eſloigne & nous precipite dans le malheur : Car il eſt certain que ſi l'Eſperance n'eſt reglée par la raiſon, il ne ſe forme point de mauuais deſſeins, il ne ſe fait point de mauuaiſes actions, il n'y a point de mauuaiſes habitudes, qui ne prennent d'elle leur origine & leur accroiſſement. C'eſt la ſemence de tout le mal qui ſe commet dans le monde ; c'eſt la ſource de toutes les miſeres qui y deſcoulent ; Et elle peut paſſer dans la verité comme dans la fable, pour vn des grands maux qui ait eſté enuoyé aux hommes. Quoy qu'il en ſoit, il eſt bien aſſeuré qu'il n'y a rien où leur foibleſſe ſe deſcouure dauantage, puiſque, comme dit le Sage, toutes leurs Eſperances ne ſont qu'vne eſcume legere

que la tempeſte diſſipe en vn moment ; qu'vne fumée que le vent emporte ; & qu'vn ſonge qui amuſe la vie auec des phantoſmes & des chimeres. Mais il faut laiſſer ces meditations à la Theologie, & voir ſi nous pourrons deſcrire les Caracteres de cette Paſſion.

Les Poëtes ont eu raiſon de feindre que l'Eſperance eſtoit la ſeule qui demeura au fond du vaſe que Pandore apporta aux hommes : Car il eſt certain qu'elle eſt toute cachée au fond de l'ame : Elle ne ſe produit point comme les autres ; tout ſon effort ſe fait en ſecret, & le trouble qu'elle cauſe peut eſtre comparé à ces tempeſtes qui ſe font ſouuent en pleine mer ſans agiter les riuages : Quelque violence qu'elle apporte, quelque eſmotion qu'elle cauſe, il n'en paroiſt rien au dehors ; Et n'eſtoit les autres paſſions qui ſe meſlent auec elle, on auroit bien de la peine à la deſcouurir.

En effet celuy qui Eſpere eſt toûjours entre les inquietudes du Deſir, & les rauiſſemens de la Ioye : L'impatience & la ſatisfaction partagent eſgalement ſon eſprit ; Et la priuation du bien auec la jouïſſance imaginaire qu'il en a, fait vn certain meſlange de chagrin & de plaiſir, qui le rendent preſque content & mécontent tout enſemble. Mais cecy paroiſt principalement quand ſes Eſperances ſont incertaines : Car les difficultez qui ſont alors plus grandes, luy en figurant le ſuccez plus douteux, meſlent la crainte à ſes deſirs, & le deſeſpoir à ſa crainte. Puis tout d'vn coup releuant ſon courage, & flattant ſes deſſeins d'vn éuenement fauorable, toutes ſes apprehenſions s'eſuanouïſſent ; & font place à la hardieſſe, à la joye & à la perſeuerance. Il ne penſe plus aux obſtacles qui l'eſtonnoient au-

par-

parauant ; pour le moins apres les auoir meſurez auec ſes forces, apres auoir veu qu'ils ont eſté ſurmontez par d'autres, & qu'il peut eſtre auſſi heureux qu'ils ont eſté ; il croit qu'il en viendra facilement à bout, & que c'eſt aſſez d'entreprendre quelque choſe de grand pour obliger la fortune. Il ſe ſouuient de toutes les graces qu'il en a iamais euës ; il ſe perſuade meſme qu'il les a meritées ; qu'il n'en doit pas attendre de moindres ; Et qu'ayant alors plus de pouuoir & de credit qu'il n'a iamais eu, il ne doit pas douter du ſuccez qu'il eſpere. Il tient compte de tous ceux qui le pourront ſeruir en cette occaſion ; les vns à ſon aduis y ſont obligez par deuoir ou par intereſt, les autres par affection ou par honneur ; Il ſe promet enfin l'aſſiſtance de tous ceux qu'il a veus ou dont il a ouï parler ; Et baſtiſſant là deſſus intrigue ſur intrigue, il s'imagine que ſes deſſeins ſont infaillibles & qu'ils doiuent reüſſir ſelon qu'il les a projettez.

Comme s'il eſtoit deſia maiſtre du bien qu'il recherche, il luy ſemble qu'il en peut diſpoſer abſolument : Il deſtine ceux qui auront part à ſon bon-heur ; il marque ceux qui en doiuent eſtre exclus ; Et faiſant ainſi qui luy plaiſt, heureux, ou mal-heureux, il penſe eſtre le diſpenſateur des faueurs & des diſgraces de ſa fortune. Alors il deuient Preſomptueux, Temeraire & Inſolent ; il luy ſemble qu'il n'y a rien qui luy puiſſe reſiſter, ny rien qu'il ne doiue entreprendre : Il meſpriſe les deſſeins d'vn jaloux & les pourſuites d'vn Riual ; Et comme s'ils ne deuoient plus rien pretendre à ce qu'ils eſperent, il ſe mocque de leur foibleſſe & ſe rit de leur deſeſpoir. Dans cette confiance, il abandonne le ſoin de ſes affaires, il ne ſonge plus à ſa conſeruation ; Et ſans prendre garde aux embuſches qu'on luy pre-

pare, il perd par ſa negligence le bien qui luy eſtoit aſſeuré, & triomphe ſouuent d'vn ennemy qui a deſia emporté la victoire.

Enfin il ſe rend Vain, Importun, & Ridicule; il parle à toute heure des ſeruices qu'il a rendus, des recompenſes qu'il a meritées, des moyens qu'il a d'obliger tout le monde: Si on l'en veut croire, il eſt le ſeul qui peut demander les graces & les faueurs, le ſeul à qui elles appartiennent, & le ſeul auſſi qui ſe peut vanger ſi on les luy refuſe. Là deſſus venant à s'imaginer qu'il peut en effet eſtre rebuté, il deuient chagrin & ſe met en cholere: Il reproche aux vns leur negligence ou leur ingratitude, aux autres leur laſcheté ou leur perfidie; Et ſouuent ne ſçachant à qui s'en prendre, il accuſe le Ciel & la Fortune du malheur qui peut-eſtre ne luy arriuera pas.

Voila iuſques où va l'Eſperance quand elle eſt deſreglée: Mais il ne faut pas pourtant croire qu'elle faſſe tous ces progrez d'vne ſuite & ſans interruption: Les ſoupçons & la deffiance la viennent trauerſer à tous momens; la crainte la retient à chaque pas; le deſeſpoir l'arreſte quelquefois tout à coup; Et le deſir & la hardieſſe ſuccedant incontinant apres, elle ſe trouue continüellement emportée & retenuë par des mouuemens contraires; Et de la plus tranquille de toutes les paſſions qu'elle eſt, elle paroiſt la plus inquiete & la plus turbulente. Mais à dire le vray ce n'eſt pas elle qu'il faut accuſer de tous ces orages, ce ſont les paſſions qui viennent à ſa ſuite; Et s'il y a quelque choſe qu'elle puiſſe faire toute ſeule, c'eſt qu'elle affermiſt l'ame contre les difficultez qui ſe preſentent dans la recherche du Bien: De ſorte que ce n'a pas eſté ſans raiſon qu'on

qu'on l'a figurée par l'Ancre, qui arreſte veritablement les vaiſſeaux, mais qui n'empeſche pas qu'ils ne ſoient encor agitez des vagues & des tempeſtes.

Quoy qu'il en ſoit, l'Eſperance n'a point de Charactere exterieur qui luy ſoit particulier; Et celuy qui l'accompagne n'eſt rien qu'vn meſlange confus des traits que les autres mouuemens de l'ame impriment ſur le corps: On le pourroit comparer à ces Tableaux ingenieux où l'on void diuerſes figures en repreſenter vne autre qui n'y eſt pas dépeinte: Car bien que l'on y reconnoiſſe les marques du Deſir, de la Ioye & de la Hardieſſe, & bien ſouuent celles de la Crainte, du Deſeſpoir & de la Douleur; tout cela neantmoins ne repreſente autre choſe que l'Eſperance.

En effet, quand elle commence à ſe faire ſentir, le Corps ſe dreſſe, la Teſte s'eſleue, le Sourcil ſe hauſſe, la Voix deuient ferme, & le Regard aſſeuré: Et parmy cét air qui a quelque choſe de ſeuere, vous voyez vne Ioye moderée qui adoucit les yeux, vne certaine ſerenité qui ſe reſpand ſur le viſage, & vne viuacité gaye qui anime toutes les actions. Mais ce calme n'eſt pas de longue durée; de temps en temps l'impatience & l'inquietude le viennent troubler: On jette la veuë çà & là, on la porte ſouuent vers le Ciel, on ſouſpire à tous momens, on ne peut demeurer en place. Par-fois on deuient chagrin & reſueur, on paſliſt, on perd le courage; puis reprenant peu à peu cette premiere aſſeurance, on ſent augmenter ſes forces, on ſe trouue eſchauffé d'vne nouuelle ardeur; on va, on vient, on ſaute, on eſt en perpetuelle agitation. Mais pour en parler ſainement, ces dernieres ſaillies ne viennent pas de l'Eſperance: Comme c'eſt vne Paſſion, qui naturel-

turellement eſt la plus moderée de toutes, elle ne va iamais iuſques à ces excez : Tous les mouuemens qu'elle cauſe ſont ſans violence & ſans precipitation ; Elle fait le Pouls ferme ſans eſtre vehement ; la Reſpiration forte ſans eſtre empreſſée ; elle fortifie les actions de toutes les parties, elle reueille les paſſions languiſſantes, elle retient les impetueuſes ; enfin c'eſt la plus vtile de toutes pour la vertu & pour la ſanté : Voyons donc quelle eſt ſa Nature, & comment elle produit tous ces effets-là.

De la Nature de l'Eſperance.

II. PARTIE.

L'Eſperance eſt vne choſe ſi delicate & ſi deſliée, qui ſe forme & ſe ruine par de ſi foibles moyens, qui ſe meſle ſi eſtroitement auec les autres paſſions, & qui ſe produit ſi peu comme nous auons dit; que ceux qui en ont voulu chercher la nature, ſont excuſables s'ils ne l'ont pas rencontrée. En effet la liaiſon qu'elle a auec le Deſir & auec la Hardieſſe eſt ſi grande, qu'il eſt bien difficile de les pouuoir ſeparer, & de diſcerner le mouuement qui eſt propre à chacune d'elles : Car la Hardieſſe n'eſt iamais ſans l'Eſperance, ny l'Eſperance ſans le Deſir. D'ailleurs l'action de la partie Imaginatiue eſclate ſi fort en cette paſſion, que celle de l'Appetit n'y paroiſt preſque point : Et cela a eſté cauſe que quelques-vns l'ont definie par l'*Attente du bien*, qui eſt vn pur effet de l'imagination ; comme n'eſtant autre choſe que la creance & l'opinion que l'on a que le bien arriuera.

Mais

Mais outre que nous pouuons Attendre des biens ſans les eſperer, comme nous monſtrerons tantoſt; l'Eſperance ne ſeroit pas alors vne paſſion, n'eſtant pas vn mouuement de l'Appetit. Quant à ceux qui l'ont miſe au rang des Paſſions; les vns ont dit que c'eſtoit la conſommation & la perfection du Deſir; les autres que c'eſtoit vne certaine confiance que l'on a que le bien deſiré arriuera.

Mais les premiers la confondent auec le Deſir; les autres auec la Hardieſſe: Ou bien ſi la Confiance eſt vne ſorte d'Eſperance, comme il eſt plus vray-ſemblable, ce ſera definir le genre par l'eſpece, & vne choſe obſcure par vne qui eſt moins connuë. En vn mot toutes les definitions que l'on en a données ſont vicieuſes, parce qu'elles ſont trop eſtenduës, ou trop reſſerrées, & que pas vne ne marque le mouuement particulier dont l'Appetit eſt agité en cette paſſion; qui ſeul neantmoins fait toute ſon Eſſence, & ſans lequel il eſt impoſſible d'en connoiſtre la Nature.

Il faut donc mettre pour fondement que l'Eſperance ne regarde que les biens à venir, & que le Deſir la deuance toûjours; d'autant que le Deſir eſt le premier mouuement, que l'ame fait vers cette ſorte de biens; Et que l'on n'eſpere iamais aucune choſe ſans l'auoir auparauant deſirée. Mais parce qu'il y en a auſſi que l'on deſire que l'on ne peut eſperer, (car on peut bien ſouhaiter la beauté, la ſcience, la gloire, les ſceptres & les couronnes, qui ſont le plus ſouuent au deſſus de nos Eſperances.) Cela fait iuger que ce ſont deux paſſions differentes, & que les objets, les motifs & les mouuemens en doiuent eſtre differens.

Or il ne ſuffit pas pour l'Objet de l'Eſperance que les choſes ſoient eſtimées poſſibles; car elle

elle a cela de commun auec le Desir, comme nous auons dit : Mais il faut outre cela que l'on croye qu'elles arriueront en effet. Et neantmoins cette creance ne doit pas estre tres-certaine ny infaillible ; car on n'espere iamais les choses qui doiuent arriuer neceſſairement ; il faut qu'elle ſoit douteuſe, & que l'on s'imagine qu'il y aura quelques difficultez à l'obtenir.

Mais où peut eſtre cette Difficulté ? car elle ne ſe trouue pas toûjours dans les choſes que l'on eſpere ; puis qu'il y en a qui excitent cette paſſion, qui ſont neantmoins tres-faciles ; ny dans les moyens que l'on employe pour les acquerir, eſtant quelquefois bien ayſez à executer.

Il faut donc dire que dans les choſes que l'on eſpere, on s'imagine toûjours que l'on n'en peut joüir que par le moyen d'autruy ; ſoit qu'il trauaille en effet à nous les faire obtenir ; ſoit qu'il n'y apporte aucun empeſchement. Car il eſt certain que ſi elles eſtoient tout à fait en noſtre pouuoir, & ſi nous croyions qu'il n'y euſt rien qui en peuſt empeſcher la poſſeſſion, elles ne produiroient iamais en nous l'Eſperance ; Et l'ame ſe contenteroit d'adjouſter au deſir qu'elle formeroit alors, la creance & la certitude que la choſe auiendroit, qui eſt vn effet du Iugement & non de l'Appetit.

La Difficulté qui eſt donc dans l'Eſperance vient toûjours d'vn tiers qui tient comme le milieu entre celuy qui eſpere & la choſe eſperée, & en la liberté duquel on penſe qu'il eſt de faire ou de ne faire pas ce que l'on eſpere. Car bien que nous eſperions ſouuent du bien des choſes qui n'agiſſent pas librement, voire meſme de celles qui ſont inanimées ; comme quand nous eſperons

rons que les terres ſeront fertiles, & que les ſaiſons ſeront agreables ; qu'vn animal nous donnera du plaiſir, ou nous rendra quelque ſeruice : Nous nous les figurons toutes comme ſi elles eſtoient libres ; ſoit parce qu'il y a dans les Beſtes quelque image de la vraye liberté ; ſoit parce que nous auons vn inſtinct naturel, qui nous inſtruit ſecretement qu'il y a dans le monde vne Puiſſance ſuperieure qui en diſpoſe à ſon gré, & ſuiuant qu'elle le iuge à propos. De ſorte que ce que nous eſperons, dépendant de la volonté d'autruy, dont nous ne pouuons eſtre abſolument les maiſtres, il eſt impoſſible que nous ne l'eſtimions difficile, & que le ſuccez n'en paroiſſe douteux : Ce n'eſt pas pourtant que la Difficulté ne ſe trouue quelquefois dans la choſe meſme que l'on deſire, & dans les moyens dont on ſe ſert pour l'obtenir ; mais elle n'eſt pas conſiderable en cette paſſion, ne luy eſtant pas eſſencielle. Quoy qu'il en ſoit, de quelque part qu'elle vienne, il faut tenir pour conſtant qu'elle eſt neceſſaire pour former l'Eſperance. Voyons donc quel eſt le deſſein, & quel eſt le mouuement qu'elle cauſe dans l'Appetit.

Toutes les Difficultez qui ſe preſentent à l'ame, ſoit pour la recherche du bien, ſoit pour l'attaque & la fuite du mal ; luy paroiſſent ou moindres ou plus grandes que ſes forces ; c'eſt à dire qu'elle croit les pouuoir vaincre, ou ne leur pouuoir reſiſter. Si elles ſont moindres, elles produiſent l'Eſperance, la Hardieſſe, & la Cholere : Si elles ſont plus grandes, elles cauſent le Deſeſpoir & la Crainte.

Or il eſt vray-ſemblable que dans les Difficultez l'ame fait en elle-meſme ce que nous faiſons exterieurement quand elles ſe preſentent à nous : Car

Car comme nous nous roidiſſons contre elles, ſi nous penſons les pouuoir ſurmonter, & que nous perdons le courage & les forces, ſi elles nous paroiſſent inuincibles ; il faut, puiſque les mouuemens du corps ſuiuent ceux de l'ame, & qu'il y a quelque rapport & quelque reſſemblance entr'eux ; que l'ame ſe Roidiſſe ou ſe Relaſche comme le corps dans la rencontre des difficultez qu'elle s'eſt figurée. Et veritablement c'eſt la ſeule difference qui peut diſtinguer les eſmotions de l'Appetit Iraſcible d'auec celles du Concupiſcible : Car dans celles-cy, l'ame n'a point de ſujet d'employer ſon courage ny ſes forces, ne voyant point d'ennemy qu'elle doiue attaquer ou qui l'oblige à ſe defendre ; Et ſi elle pourſuit le bien ou ſi elle fuit le mal, c'eſt ſans ſe roidir ou ſans ſe relaſcher.

Puiſque c'eſt donc vne choſe commune à l'Eſperance, à la Hardieſſe & à la Cholere de faire Roidir l'ame contre les Difficultez ; voyons en quoy elles ſont differentes, & principalement ce que l'Eſperance y a de particulier, eſtant celle qui ſert de ſujet à ce diſcours. Il faut donc ſuppoſer que dans l'Eſperance l'ame regarde diſtinctement le Bien, & ne void que confuſément les Difficultez ; au contraire dans la Hardieſſe & dans la Cholere elle conſidere plus les Difficultez que le Bien : Car encore qu'en celles-cy elle attaque le mal pour jouïr du bien qu'elle attend en ſa victoire, elle arreſte principalement ſa penſée à l'ennemy qu'elle veut combatre, & ne ſonge au bien qui luy en arriuera que comme à vne choſe eſloignée qui ne preſſe pas tant que la preſence du mal. Mais dans l'Eſperance elle enuiſage de prés le Bien qui ſe preſente ; elle le conſidere attentiuement, & ne void que comme en paſſant les

Diffi-

Difficultez dont il eſt aſſiegé : C'eſt pourquoy elles ne luy paroiſſent pas ſi grandes, & par conſequent ne l'obligent pas à faire de ſi grands efforts pour leur reſiſter, qu'elle fait dans ces autres paſſions.

En effet dans la Hardieſſe & dans la Cholere elle ſe ſouſleue & attaque le mal ; parce qu'il luy ſemble ſi puiſſant qu'elle ne croit pas le pouuoir vaincre ſans aſſaut ny ſans combat : Mais dans l'Eſperance il ne luy paroiſt pas ſi fort qu'elle le doiue aſſaillir, ny ſi foible qu'elle le doiue meſpriſer : Elle ſe tient dans vne certaine mediocrité qui eſt entre l'ardeur & la negligence ; Et ſans s'animer contre luy, elle ſe met en ſeureté & en eſtat de luy pouuoir reſiſter. Ce qu'elle fait en ſe Roidiſſant & s'Affermiſſant en elle meſme; comme il arriue au corps qui tenant toutes ſes parties eſgalement tenduës, ſans changer de place & preſque ſans ſe mouuoir, fait vn mouuement vigoureux qui le tient ferme & tendu, que l'on appelle pour cette raiſon dans l'Eſchole *Mouuement Tonique*. L'ame fait donc la meſme choſe en cette Paſſion : Sans attaquer & ſans fuïr le mal qui la peut trauerſer, elle ſe fortifie, ſe tient ſur ſes gardes, & attend en aſſeurance le bien qu'elle recherche. C'eſt pourquoy nous la pouuons definir, *vn mouuement de l'Appetit, par lequel l'ame en attendant le bien qu'elle deſire, s'affermit & ſe raidit en elle meſme pour reſiſter aux difficultez qui s'y rencontrent.*

Veritablement toute la nature, les proprietez & les conditions requiſes à l'Eſperance ſont contenuës en cette definition. Le Deſir, & l'Attente qui conſiſte dans l'opinion que le bien doit arriuer, y ſont marquez comme les conditions neceſſaires qui la deuancent toſtjours ; le Bien Deſiré comme l'objet qui l'excite ; l'Appetit

tit comme le ſujet où elle eſt receuë, & l'Affermiſſement comme la difference de l'eſmotion qui luy eſt propre, & qui la diſtingue de toutes les autres paſſions. Car bien que la Hardieſſe & la Cholere faſſent auſſi Roidir l'ame, comme nous auons dit, elles ne ſe contentent pas de la tenir ferme en elle-meſme; elles la font encore ſouſleuer, la pouſſent contre le mal, & la forcent à le combatre.

Mais cecy fait naiſtre vn doute fort raiſonnable; car ſi l'ame ſe tient ferme & roide dans la Hardieſſe & dans la Cholere, comme elle fait dans l'Eſperance, il faudra que celle-cy ſe trouue toûjours auec elles: Et neantmoins il eſt vray que l'on peut ſe jetter dans le peril ſans eſperance d'en ſortir; Et que l'on deſire quelquefois la vengeance d'vn outrage dont on ſçait bien que l'on n'aura iamais ſatisfaction. Cela n'empeſche pas pourtant que la propoſition ne ſoit tres-aſſeurée, & qu'il ne ſoit vray que la Hardieſſe & la Cholere ſont perpetuellement accompagnées de l'Eſperance. Car ce n'eſt pas toûjours le ſeul bien que la Hardieſſe ſe propoſe, que de ſortir du danger où elle ſe jette: l'Honneur & la Gloire qui naiſſent des actions genereuſes, ſont ſouuent les biens où elle aſpire, & dont elle eſpere toûjours la jouïſſance, quelque malheur qui luy puiſſe arriuer: Et bien qu'elle ſuccombe ſous les difficultez qu'elle attaque, elle penſe que ce ſera les ſurmonter, quand elles luy ſeruiront à obtenir ce qu'elle pretend, comme nous dirons plus amplement au diſcours de la Hardieſſe.

Pour la Cholere, nous ferons voir en ſon lieu, que la ſatisfaction, qu'elle attend dans la vengeance, & la fin principale que la Nature luy a donnée, eſt d'empeſcher que la choſe qui nous fait inju-

injure, ne continuë à nous en faire : C'eſt pourquoy tout ce qui peut arreſter le cours & la continüation du mal, appaiſe la Cholere ; Et nous ſommes ſatisfaits quand celuy qui nous a offencez s'en repent ; quand il fait voir que ce n'a pas eſté par deſſein ; quand il fuit, ou quand il a eſté bleſſé : parce qu'alors il teſmoigne qu'il n'a pas la volonté ou la puiſſance de nous malfaire ; ou bien nous penſons les luy auoir oſtées.

Voila donc la ſatisfaction que la Cholere ſe promet toûjours ; Et s'il arriue que nous deſeſperions de la pouuoir obtenir, comme quand les choſes qui nous offencent nous paroiſſent ſi puiſſantes qu'elles ſemblent eſtre au deſſus de nos forces & de nos atteintes, & que nous n'eſperons pas de pouuoir arreſter l'enuie qu'ils ont de nous faire injure ; nous ne ſommes plus alors capables de Cholere, parce que nous auons perdu l'eſperance de nous venger, c'eſt à dire de repouſſer le mal ſur celuy qui nous le cauſe, afin qu'il ceſſe de nous en faire. S'il y a donc quelque ſatisfaction que la vengeance n'eſpere pas de pouuoir tirer, elle n'eſt pas naturelle à la paſſion, il faut qu'elle ſoit eſtrangere, comme celle qui vient de la couſtume du païs, de l'humeur des perſonnes, de la foibleſſe du jugement, & autres ſemblables. Mais cecy s'examinera plus ſoigneuſement en ſon lieu : Reprenons noſtre premier diſcours.

L'ame ſe roidit donc dans l'Eſperance & ſouffre en quelque façon ce mouuement Tonique qui ſuruient au Corps comme nous auons monſtré. Mais on pourroit dire, que quelque image que cét exemple puiſſe donner de la maniere dont l'Appetit eſt eſmeu, elle ne ſatisfait pas tout à fait l'eſprit, & luy laiſſe toûjours la difficulté de conceuoir

ceuoir comment l'Ame ſe peut mouuoir ainſi: Car il n'en va pas comme des Corps qui ont des nerfs & des muſcles qui tendent les parties & les tiennent fermes, en les tirant eſgalement de tous coſtez. On ne peut rien s'imaginer de pareil en l'Ame qui eſt toute ſimple, & qui ſouffriroit pluſtoſt d'eſtre comparée à des corps ſubtils & fluides où cét effet ne peut arriuer, qu'à ceux qui ſont maſſifs & peſans où il ſe fait ordinairement.

Neantmoins quoy que cela ſoit veritable, il ne deſtruit pas ce que nous auons propoſé: Car il eſt certain que l'Ame ſe Roidit auſſi bien que le Corps, & que la maniere en eſt tout à fait differente. Il n'eſt pas toûjours neceſſaire que les meſmes mouuemens ſe faſſent d'vne meſme façon; Et nous voyons que tous les Animaux plient & eſtendent leurs corps, quoy que les moyens en ſoient differens: Dans ceux qui ſont parfaits, les muſcles font cét effet en ſe reſſerrant & ſe relaſchant; Mais il y en a beaucoup où ces parties ne ſe trouuent point, comme en ceux qui ſont ſi petits qu'à peine les peut-on voir, & où vray-ſemblablement les Eſprits & les nerfs font tous ſeuls ces actions ſans auoir beſoin d'autres organes. Il y a mille autres exemples dans la Nature qui font voir clairement cette verité; mais quand il n'y en auroit pas vn, l'Eſchole nous apprend que les Subſtances Spirituelles ſe portent d'vn endroit à l'autre; qu'elles peuuent occuper plus ou moins d'eſpace; qu'elles pouſſent & entraiſnent les corps; qu'enfin elles font preſque tous les mouuemens que nous remarquons dans les corps animez, quoy que la maniere & les moyens en ſoient tout à fait diſſemblables. Cela eſtant il ne faut pas douter que l'Appetit ne ſe puiſſe

puiſſe roidir comme les parties viuantes, ſans qu'il ſoit de beſoin qu'il le faſſe en la meſme façon, & par les meſmes moyens dont elles ont accouſtumé de ſe ſeruir.

Mais ſi l'on demandoit, quelle eſt donc cette maniere, & quels ſont ces moyens particuliers dont l'Appetit ſe ſert en ce mouuement? Il faut auoüer que cette demande ſeroit bien hardie, à laquelle il ne ſemble pas que l'eſprit humain puiſſe ſatisfaire. Car puiſque ſa connoiſſance pour haute qu'elle ſoit, tire ſon origine de celle des ſens; comment pourra-t-il en auoir aucune des choſes où les ſens l'abandonnent? Comment deſcouurira-t-il les voyes que la Nature tient aux mouuemens de l'Ame, qui ne ſont pas ſenſibles; puis qu'il ne connoiſt pas celles qu'elle garde en ceux du Corps qui frappent les ſens & qui ſont expoſez à nos yeux? En effet il faut que toute noſtre Philoſophie confeſſe, qu'elle ne touche qu'aux extremitez des mouuemens, & qu'elle ne parle preſque iamais de ce qui ſe paſſe entre-deux: Et l'on peut dire que la Nature qui donne ſi liberalement toutes choſes, ſemble eſtre jalouſe de l'art auec lequel elle les fait, & ne vouloir pas que l'on voye les reſſorts de ſes ouurages. Quoy qu'il en ſoit, ie ne penſe pas que l'on puiſſe aſſeurer autre choſe ſur ce ſujet, ſinon, que l'Ame ſe Roidit en excitant & reueillant ſa vigueur, & la mettant, comme dit l'Eſchole, de puiſſance en acte. Et de fait puiſque les Natures Angeliques peuuent ſe mouuoir, & tranſporter meſme les corps d'vn endroit à l'autre, il faut qu'elles ſe donnent & à eux auſſi, quelque impetuoſité qui change la ſituation & la conſiſtence qu'elles auoient; il faut que quelque vertu particuliere ſe reſpande en toute leur eſtenduë, qui les rende

plus fortes & plus agiles : Et cette vertu n'eſt rien à mon aduis que leur volonté qui s'eſmeut, ou leur mouuement meſme ; car les choſes acquierent dans le mouuement, vne force qu'elles n'ont pas dans le repos. La meſme choſe ſe peut dire à proportion de l'Appetit qui eſt la premiere puiſſance motiue qui ſoit dans les animaux : Car en s'excitant il s'agite & ſe fortifie, & en s'agitant d'vn mouuement eſgal & vniforme qui le tient comme ſuſpendu ſans l'auancer & ſans le retirer, il demeure Roide & Ferme pour reſiſter aux difficultez qui ſe peuuent preſenter. Mais ſans nous engager plus auant dans cette recherche qui paſſe les bornes de noſtre deſſein, il ſuffira de leuer vne difficulté qui naiſt de ce que nous venons de dire.

Car ſi ce mouuement de l'Appetit n'eſt rien qu'vne agitation eſgale & vniforme, par laquelle l'ame demeure ferme en ſoy-meſme ſans s'auancer & ſans ſe retirer ; il s'enſuiura que le Deſir ne ſe trouuera iamais auec l'Eſperance, puis qu'il eſlance l'ame & la pouſſe hors d'elle-meſme, & que celle-cy la retient. Il faut donc dire qu'il eſt veritable que le Deſir n'eſt pas toûjours auec l'Eſperance, quoy qu'il la deuance toûjours. Et de fait quand on deſire ardemment quelque choſe, on ſent que l'Eſperance ſe relaſche ; comme le Deſir diminuë quand l'Eſperance croit : Aſſeurément l'vn & l'autre ſe deſtruiſent quand ils ſe rencontrent ; d'autant que dans le Deſir l'ame ne conſidere le bien que comme abſent, & n'a point d'autre ſoin que de s'en approcher : Mais dans l'Eſperance elle ſe le figure ſi proche, ne voyant point de difficultez qu'elle ne puiſſe ſurmonter, qu'elle ſe l'imagine preſque comme s'il eſtoit preſent, (d'où vient que la Ioye y eſt plus grande

grande que dans le Desir :) C'est pourquoy elle n'y fait pas les eslans ny les saillies qu'elle fait en celuy-cy, si elle n'est violentée d'ailleurs ; au contraire elle s'arreste pour receuoir le bien qui semble se produire & s'auancer vers elle. Cette verité se descouure mesme dans les façons de parler qui sont ordinaires en ces passions : Car quand on dit que le Desir est pressant, qu'il est ardent & violent, qu'il se porte vers le bien ; Et que l'Esperance est ferme & asseurée, qu'elle soustient ceux qui esperent, qu'elle attend les choses desirées : On fait voir sans y penser que l'ame s'eslance dans le Desir, & qu'elle se retient dans l'Esperance. De sorte que ces deux mouuemens estant opposez, il est impossible qu'ils se puissent faire en mesme temps, & que ces deux passions se trouuent alors ensemble ; mais il faut de necessité qu'elles se forment l'vne apres l'autre, comme nous auons dit qu'il arriuoit dans celles dont nous auons parlé aux discours precedens.

Il est pourtant vray que cela ne se fait pas toûjours ainsi, & que l'Esperance se mesle le plus souuent auec le Desir, la Hardiesse & la Cholere, où l'ame ne manque iamais de se jetter en dehors: Car l'affermissement qu'elle se donne en celuy-là, n'est pas contraire à l'eslancement qu'elle fait en celles-cy ; le premier estant vn mouuement des parties entr'elles, & l'autre vn mouuement de toute la chose : Et comme nous voyons qu'vn corps se peut tenir Roide en soy-mesme, & se mouuoir encore d'vn lieu à l'autre ; il faut conceuoir la mesme chose dans l'Appetit, & se figurer que l'Esperance le tient ferme, pendant que ces autres passions le transportent hors de luy-mesme. Mais alors aussi il ne s'arreste pas comme nous venons de dire, la cause de ses Saillies estant plus

forte que celle de ſa Retenuë, qui à vray dire n'eſt pas eſſencielle à l'Eſperance, mais vn pur accident qui ne ſe rencontre auec elle que lors qu'elle eſt toute ſeule.

Voyons maintenant ce qui fait ainſi Roidir l'Appetit; car bien qu'il ait la vertu de ſe mouuoir comme il luy plaiſt, & qu'il ſe Roidiſſe pour reſiſter aux difficultez; neantmoins eſtant vne puiſſance aueugle, il ne connoiſt point les Difficultez, & il faut de neceſſité que l'imagination les luy propoſe; Et par conſequent que ce ſoit elle qui luy donne le premier branle & qui luy enſeigne le mouuement qu'elle doit employer en cette rencontre. Apres donc qu'elle a reconnu les empeſchemens qui peuuent trauerſer ſes deſſeins, & qu'elle a creu les pouuoir ſurmonter, elle commande à l'Appetit de ſe mettre en defence & de ſe tenir ferme pour leur reſiſter.

Mais d'où vient la creance qu'elle a de les pouuoir ſurmonter? C'eſt de la bonne opinion qu'elle a de ſes forces. C'eſt pourquoy ceux qui ont beaucoup d'amis, d'honneurs & de richeſſes; ceux qui n'ont point eſprouué de diſgraces, & à qui les choſes ont toûjours ſuccedé heureuſement; ceux qui ſont jeunes & robuſtes; enfin tous ceux qui penſent eſtre puiſſans dans les biens du corps, de l'eſprit & de la fortune, eſperent facilement; parce qu'ils croyent auoir aſſez de forces pour s'oppoſer à tous les obſtacles & vaincre toutes les difficultez qui ſe peuuent preſenter.

Cette Bonne Opinion eſt ſi neceſſaire à l'Eſperance qu'elle en fait preſque toutes les differences & les eſpeces: Selon qu'elle eſt plus grande ou plus petite, elle fait la force ou la foibleſſe; l'excez

l'excez ou le defaut de cette Paſſion : C'eſt elle qui produit la Preſomption & la Confiance ; qui rend les Eſperances Certaines ou Douteuſes; Bonnes ou Mauuaiſes, qui les augmente ou qui les affoiblit. En effet la *Preſomption* n'eſt rien qu'vne Eſperance immoderée qui vient de la trop grande opinion que l'on a de ſes forces : La *Confiance* eſt vne aſſeurance que l'on prend au ſecours que l'on attend ; c'eſt comme la foy que l'on donne aux promeſſes que les choſes ſemblent faire en ces rencontres : Car on dit que la ſaiſon nous promet des fruits ; que l'on ſe promet tel & tel ſuccez de ſon courage, de ſes forces, & de ſes amis. Enfin les Eſperances ſont Certaines ou Douteuſes, Grandes ou Petites, Bonnes ou Mauuaiſes; ſuiuant que l'on croit les difficultez plus fortes ou plus foibles, & que l'on penſe qu'elles ſeront plus ou moins faciles à ſurmonter.

Ie penſe pourtant qu'il faut apporter icy quelque diſtinction : Car l'Eſperance la plus Certaine n'eſt pas toûjours la plus Grande ; Et il eſt vrayſemblable qu'elle eſt plus Grande, quand l'ame ſe Roidit dauantage ; puiſque c'eſt le mouuement particulier qui forme cette Paſſion : Or elle ſe Roidit dauantage quand elle rencontre de plus grandes difficultez ; Mais quand les empeſchemens ſont legers, elle n'a pas tant de ſoin de ſe Roidir, & par conſequent l'Eſperance eſt plus Petite quoy qu'elle ſoit plus Certaine. La commune façon de parler confond neantmoins toutes ces choſes : Car on dit que l'on a de Grandes, de Fortes & de Bonnes Eſperances, pour dire qu'elles ſont Aſſeurées : Et que l'on en a de Petites, de Mauuaiſes & de Foibles quand elles ſont Douteuſes.

Cela n'empeſche pas pourtant qu'il ne les faille

distinguer comme nous auons fait : Car il est certain qu'il y a des Esperances qui sont Foibles & Petites, non pas à cause qu'elles sont incertaines, mais parce que le succez en est si asseuré, & les difficultez si legeres, que l'ame ne fait presque aucun mouuement pour elles : Et de fait on ne dira iamais que ces Esperances soient Mauuaises, quoy que les grandes & les fortes passent ordinairement pour Bonnes.

On pourroit demander comment il se peut faire qu'il y ait des Esperances Certaines, puisque la creance que l'on a de l'euenement des choses que l'on espere, est toûjours douteuse. Certainement il faut auoüer que la certitude qui s'y trouue n'est pas infaillible & necessaire, elle est seulement vray-semblable & morale ; Et l'on appelle les Esperances Certaines & Asseurées qui sont les moins douteuses, & où il y a le moins à craindre. Mais quoy, il semble donc que la Crainte soit toûjours meslée auec l'Esperance, bien que ce soient deux passions contraires ? Il est vray qu'il y a toûjours quelque sujet de Craindre, puis qu'il y a toûjours sujet de douter ; mais il ne s'ensuit pas que la Crainte se forme pour cela, & qu'elle se mesle auec l'Esperance, quand mesme l'ame en seroit surprise. Les Passions ne s'esleuent pas toûjours à la veuë de leurs objets ; soit qu'il y en ait de plus fortes qui les retiennent ou qui les estouffent en leur naissance ; soit que l'esprit ne considere pas attentiuement les causes qui les deuroient exciter. Dans l'Esperance l'ame est plus attentiue au Bien qu'aux Difficultez dont il est affiegé ; Elle ne les void que comme en passant, & croit les pouuoir surmonter : Alors aussi quelque sujet qu'il y ait de craindre, ne l'examinant pas, elle ne craint pas en effet : Mais si elle vient à considerer les Difficultez plus que le Bien,

&

& ſi elle tombe dans l'opinion de ne les pouuoir vaincre, l'Eſperance fait place à la Crainte, qui s'enfuit à ſon tour par d'autres conſiderations; faiſant ainſi vn flux & reflux qui eſt ſouuent ſi prompt & ſi rapide, qu'il ſemble que ces deux Paſſions ſe meſlent & ſe confondent enſemble. Mais il faudra encore retoucher ces matieres au diſcours de la Crainte: Voyons quel eſt le Mouuement des Eſprits & des Humeurs dans l'Eſperance.

Quel eſt le mouuement des Eſprits dans l'Eſperance.

III. PARTIE.

PVISQVE les Eſprits ſe meuuent dans les Paſſions conformément à l'eſmotion de l'ame, il faut que comme elle ſe Roidit & s'Affermit en ſoy-meſme quand elle eſpere, ils ſouffrent auſſi en quelque ſorte la meſme agitation. Toute la difficulté eſt donc de ſçauoir comment cela ſe peut faire: Car il n'eſt pas ayſé de conceuoir comment des corps ſi fluides & ſi ſubtils peuuent acquerir vne qualité qui ne conuient qu'à ceux qui ſont ſolides & groſſiers. Et il ne faut pas croire qu'ils ſe congelent icy, comme on dit qu'il arriue en certaines maladies; ou qu'ils ſe fixent à la maniere de ces Eſprits Metalliques, dont la Chymie nous raconte tant de merueilles: Car outre que ceux dont nous parlons, ſont bien plus defliez, & qu'ils ſont peut-eſtre d'vn autre genre que ceux-là; il faudroit qu'ils deuinſſent alors immobiles, & qu'en ſuite toutes les parties où ils doiuent couler demeuraſſent ſans

action, puis qu'elles ne peuuent agir que par leur mouuement : Ce qui toutefois ne peut eſtre veritable ; l'experience & la raiſon nous faiſant voir que les organes ſe meuuent librement en cette Paſſion ; Et que le Deſir qui ſe meſle ſouuent auec elle, comme nous auons monſtré, fait mouuoir les Eſprits ſans ruiner la fermeté & la conſiſtence que l'Eſperance leur donne.

On pourroit peut-eſtre s'imaginer qu'ils ſe reſſerrent & ſe ramaſſent en eux-meſmes ; qu'en vniſſant & preſſant enſemble leurs parties, ils deuiennent plus fermes & plus forts, & ſe mettent ainſi en eſtat de mieux reſiſter aux attaques qu'on leur pourroit faire. Et certainement il y a grande apparence qu'il ſe fait quelque choſe de ſemblable en cette rencontre : Car l'ame qui ſçait que ce qui eſt vny eſt plus fort que ce qui eſt diuiſé, ne manque iamais de ſe fortifier ainſi quand le mal ſe preſente : Or les difficultez qui ſe trouuent toûjours dans l'Eſperance paſſent pour vn mal, puis qu'elles s'oppoſent à la poſſeſſion du bien ; Et partant il eſt vray-ſemblable que l'ame reſſerre les Eſprits pour ſe mieux defendre de cét ennemy qui trauerſe ſes deſſeins. Neantmoins comme elle a de couſtume en cette Paſſion de ne conſiderer qu'en paſſant les difficultez, qui par conſequent ne luy ſemblent pas ſi grandes ny ſi mal-ayſées à ſurmonter, il ne faut pas douter, que ſi elle reſſerre les Eſprits, c'eſt ſi peu, que cela n'eſt pas conſiderable, ny aſſez puiſſant pour les affermir de la façon qu'ils doiuent eſtre.

Et de fait les Eſprits ne ſe peuuent reſſerrer beaucoup qu'ils ne ſe retirent en dedans, & qu'ils ne faſſent en ſuite paſlir le viſage ; d'autant qu'ils entraiſnent le ſang auec eux, & deſrobent au teint la rougeur qu'il auoit auparauant : De ſorte que l'Eſpe-

l'Eſperance ayant cela de propre, de tenir le viſage eſgal & de n'en changer point la couleur, il faut que ſi elle les rend ſi fermes comme nous auons dit, ce ſoit par vn autre moyen qu'en les reſſerrant & les reüniſſant enſemble.

Pour conceuoir donc comment cela ſe fait, il faut remarquer que l'ame ne pouuant rien eſperer qu'elle ne l'ayme & ne le deſire premierement, il eſt neceſſaire que les Eſprits ſe meuuent conformément à ces deux paſſions deuant que l'Eſperance les puiſſe agiter. Or ils ſe dilatent, & s'ouurent dans l'Amour pour accueillir le Bien; Et dans le Deſir ils ſe recueillent ordinairement vn peu, afin de s'eſlancer plus facilement vers luy: Eſtant donc en cét eſtat, ſi l'Eſperance ſuruient là-deſſus, elle ne change rien dans la ſituation de leurs parties, elle les retient ſeulement dans la proportion qu'elles auoient enſemble; Et de libres & de vagabondes qu'elles eſtoient, elle les aſſujettit à vn certain ordre qu'elles gardent entr'elles tout autant de temps que dure l'Eſperance: Ce qui ſe fait par l'entremiſe de l'ame qui a vn empire abſolu ſur elles, qui les place comme elle veut, qui les arreſte où il luy plaiſt, & les tient comme par la main dans le rang où elle les a mis: Et pour lors elles demeurent fermes & ſtables ſans ſe confondre auec les autres, ſans ſe retirer en dedans, & ſans s'auancer en dehors; qui eſt le mouuement particulier des Eſprits en cette Paſſion.

On dira peut-eſtre, que ſi ces parties demeurent ainſi fermes & ſtables, elles ne ſe mouuront pas, & que par conſequent les Eſprits n'auront aucun mouuement dans l'Eſperance. Mais il y a des choſes qui pour ne changer pas de place ne

laiſſent pas de ſe mouuoir: Ainſi les corps elementaires qui ne ſont pas en leur centre, quoy qu'ils ſoient retenus, & qu'ils ſemblent eſtre immobiles, ſont neantmoins vn certain effort pour retourner en leur lieu naturel, qui les fait paroiſtre peſans ou legers. On peut dire la meſme choſe des Eſprits qui eſtant retenus par vne violence eſtrangere, ne ſont pas veritablement en repos, & ſouffrent quelque agitation ſecrete qui les tient continuellement ſuſpendus.

Or quoy que les Eſprits demeurent ainſi fermes & ſtables dans l'Eſperance, cela n'empeſche pas qu'ils ne puiſſent en meſme temps eſtre agitez par les autres paſſions qui ſe meſlent auec elle. Ainſi le Deſir & la Hardieſſe les peuuent eſlancer ſans ruiner la fermeté qu'ils ont, parce qu'elle ne conſiſte que dans l'ordre de leurs parties, que cét eſlancement ne deſtruit pas, comme nous auons dit; puiſque l'on peut mouuoir vne choſe d'vn lieu à l'autre, ſans empeſcher l'ordre & le mouuement que ſes parties peuuent auoir en elles-meſmes.

Il eſt vray auſſi que comme le Deſir s'affoiblit quand l'Eſperance eſt bien forte; ſi les Eſprits ſont bien fermes, l'eſlancement n'en peut eſtre ſi grand; parce qu'ils ne ſont pas ſi libres ny ſi faciles à mouuoir qu'ils ſeroient s'ils n'eſtoient point retenus. Que s'il s'eſleue des paſſions dont le mouuement deſtruiſe tout à fait celuy de l'Eſperance, telle qu'eſt la Ioye & le Deſeſpoir; alors on peut aſſeurer que l'Eſperance ceſſe pour vn temps, afin de faire place à celles-là; Et que les Eſprits perdent leur fermeté pour ſe reſpandre ou pour ſe relaſcher, reprenant apres leur premiere conſiſtence ſi l'ame voit de nouueaux ſujets d'eſperer:

ſperer : Ce qui arriue quelquefois ſi promptement qu'il ſemble que cela ſe faſſe en vn inſtant, & que ces mouuemens ſe confondent les vns auec les autres.

Ie ne voy plus rien icy qui nous puiſſe arreſter, ſinon qu'il peut tomber en la penſée de quelques-vns, que s'il eſtoit veritable que dans l'Eſperance l'ame & les eſprits ſe roidiſſent pour reſiſter aux Difficultez, il faudroit qu'il en paruſt quelque choſe aux parties exterieures, & qu'elles ſe roidiſſent auſſi pour le meſme deſſein ; puiſque nous voyons dans le Riz que les muſcles ſe retirent comme l'ame ; que dans le Deſir & dans la Cholere, ils s'eſlancent en dehors comme elle ; qu'ils ſe relaſchent dans la Ioye, & que toutes les autres paſſions font ſur le Corps la meſme impreſſion que les objets font dans l'Appetit. Mais il faut conſiderer que les organes du mouuement volontaire ne ſe meuuent dans les paſſions, que par la Force & l'efficace de l'objet qui preſſe l'ame & l'oblige d'employer tous les moyens qu'elle a, pour arriuer à la fin qu'elle s'eſt propoſée, comme on void qu'il arriue dans toutes les paſſions violentes : Ou bien par vn deſſein particulier qu'elle a de faire paroiſtre au dehors ce qu'elle reſſent interieurement, ainſi qu'elle fait dans le Riz & dans les Careſſes. De ſorte que n'ayant aucun de ces motifs dans l'Eſperance, elle n'a que faire de remüer les parties exterieures, & ſe contente de l'agitation qu'elle donne aux Eſprits. Ne conſiderant le mal que comme en paſſant, elle ne l'eſtime pas ſi grand qu'elle doiue employer contre luy tous ſes efforts ; c'eſt pourquoy elle n'agite ordinairement que les parties les plus mobiles, telles que ſont les Eſprits, les Yeux, les Sourcils & quelques autres, comme il arriue

dans toutes les autres passions qui sont foibles ou moderées.

Les causes des Characteres de l'Esperance.

IV. PARTIE.

MAIS c'est assez parlé de ces orages secrets, voyons d'où viennent ceux qui paroissent au dehors, & examinons pourquoy l'Esperance rend les Hommes Hardis, Presomptueux, Temeraires, Insolens, Credules, Negligens en leurs affaires, & Impatiens en leurs actions; Quoy que ce soit la plus moderée & la plus tranquille de toutes les passions de l'ame.

Pour ce qui est de sa *Moderation*, il est bien aysé d'en trouuer la cause, apres auoir monstré comment elle esmeut l'ame & les Esprits : Car il est impossible qu'elle les tienne Fermes & Roides comme elle fait, & qu'elle puisse estre sujette à ces agitations violentes, qui se remarquent aux autres Passions; Au contraire il faut que les languissantes & les impetueuses qui se meslent auec elle, prennent vne mediocrité conforme à cette sorte de mouuement qui tient l'ame entre l'ardeur & la negligence, comme nous auons dit: C'est pourquoy elle affoiblit le Desir quand il est trop ardent, & l'excite quand il se relasche : Elle sert d'esperon à la Paresse & de bride à la Violence; elle empesche la Hardiesse d'estre temeraire; elle oste à la Ioye ses transports; Et si elle se trouue auec la Crainte & auec la Douleur, elle les modere en telle sorte qu'elles n'abattent point

point le courage, & ne refuſent pas l'entrée aux plus douces paſſions.

Mais d'où vient donc qu'elle rend les hommes Temeraires, Vains, & Impatiens? Comment la Colere & la Fureur peuuent-elles compatir auec elle? Et ſi elle excite & anime le Courage & les Deſirs, comment fait-elle naiſtre la Negligence & la Pareſſe? Certainement on ne ſçauroit douter qu'elle ne ſoit en quelque ſorte cauſe de tous ces effets: Mais auſſi qui conſiderera la maniere dont ils ſont produits, confeſſera qu'elle n'en eſt pas la cauſe prochaine, ny meſme la veritable: Car l'Eſperance fait bien naiſtre la Hardieſſe, mais la Hardieſſe paſſe apres dans la Temerité: Elle excite & reueille les Deſirs; mais ceux-cy font venir l'Impatience & l'Inquietude: Elle ameine la Ioye auec elle; & la Ioye ſe jette apres dans ſes Rauiſſemens & ſes Extaſes: Elle inſpire l'Appetit de Vengeance qui ſe change apres en Fureur: Enfin elle donne la Confiance, & celle-cy cauſe la Preſomption, la Vanité & le Meſpris de toutes les choſes qui peuuent trauerſer nos deſſeins, d'où naiſſent apres la Negligence & la Pareſſe. De ſorte que tous ces defaus ne viennent pas immediatement de l'Eſperance, mais des autres paſſions qui l'accompagnent: Et meſme il eſt certain que lors que celles-cy ſont venuës à cét excez, elle diſparoiſt tout à fait, ou deuient extremément foible. Car quand on eſt touché d'vne grande Ioye, on n'a plus en ce moment aucun ſentiment de l'Eſperance; elle ne paroiſt preſque pas dans les Deſirs violens, ny dans les tranſports de la Colere, l'ame ſe laiſſant emporter aux motifs particuliers de ces paſſions: Et la Preſomption meſme qui ne ſemble rien qu'vn excez d'Eſperance, la ruine tout à fait, en ſe figurant qu'il n'y a plus de difficultez qui ſe puiſſent

oppoſer à ſes deſſeins : Car où il n'y a plus de difficulté, il n'y a plus d'Eſperance.

Quoy qu'il en ſoit, la *Hardieſſe* ſe joint facilement à l'Eſperance, parce que l'ame s'eſtant affermie par celle-cy pour reſiſter aux difficultez, eſt deſia en eſtat de les attaquer ſi elles luy paroiſſent bien fortes, & ſi elle vient à conſiderer le peril où elles la peuuent jetter faute de les combatre & de les vaincre. Ioint que la bonne opinion qu'elle a de ſes forces luy augmente le courage, & luy perſuade que ce n'eſt pas aſſez de demeurer ſur la defenſiue, mais qu'il faut pourſuiure & aſſaillir ſon ennemy. Que ſi ſes forces ne ſont pas proportionnées à cette bonne opinion, & ſi elle les croit plus grandes qu'elles ne ſont en effet ; de là vient la *Preſomption* : Et celle-cy jointe auec la Hardieſſe, fait la *Temerité*, & en ſuite l'*Inſolence;* tout de meſme qu'auec la Ioye elle produit la *Vanité*, le *Babil* & l'*Importunité*, comme nous dirons en ſon lieu.

L'*Impatience* regne puiſſamment en cette Paſſion, dautant que tenant ordinairement compagnie à la Ioye, au Deſir & à la Crainte, il y a toûjours quelqu'vne de ces trois auec l'Eſperance, & ſouuent meſme elles s'y trouuent toutes enſemble : C'eſt pourquoy il ne faut pas s'eſtonner ſi l'on eſt Inquiet quand on eſpere ; ſoit par l'apprehenſion que l'on a de ne poſſeder pas aſſez toſt le bien que l'on attend ; ſoit par l'empreſſement que le deſir apporte ; ſoit par le petillement qui accompagne le plaiſir.

Il n'y a point de Paſſion ſi *Credule* que l'Eſperance ; car les autres ne donnent creance qu'au bien ou au mal qu'on leur propoſe ; mais celle-

cy,

cy la donne eſgalement à tous deux. En effet il n'y a que les choſes agreables qui perſuadent la loye, l'Amour & le Deſir ; les faſcheuſes ne font point d'impreſſion ſur elles ſans les deſtruire : Au contraire il n'y a que le mal qui ſe faſſe entendre de la Douleur, de la Crainte & du Deſeſpoir ; le bien ne trouue point d'audience ny d'accueil chez elles. Mais l'Eſperance preſte l'oreille à tous les deux, parce qu'eſtant comme au milieu de l'vn & de l'autre, elle panche facilement vers ces extremitez ; Et elle n'a pas ſi toſt creu ce qui fauoriſe ſes deſſeins ; qu'elle eſcoute ce qui les luy repreſente impoſſibles.

Les Characteres Corporels qui ſe trouuent en cette paſſion, ſont de deux ſortes comme en toutes les autres : Les vns ſe font par le commandement de l'Ame, les autres par neceſſité. Les mouuemens de la Teſte, des Sourcils, des Yeux, de la Voix, & de tout le Corps ſont du premier ordre : Le reſte eſt au rang des effets neceſſaires.

Le Corps ſe dreſſe, la Teſte ſe leue, les Sourcils ſe hauſſent pour vn meſme deſſein : Car l'ame qui veut obtenir le bien & reſiſter aux difficultez qui s'y oppoſent, ſe met en eſtat de faire l'vn & l'autre : Or outre que cette Poſture eſt auantageuſe pour voir de loin ce qui peut arriuer, elle l'eſt encore pour pourſuiure le bien, & pour ſe defendre du mal ſi l'on en eſt attaqué. C'eſt la ſituation la plus naturelle que les corps demandent pour agir ; c'eſt le mouuement qui commence toutes les autres actions des Animaux : S'il leur faut courir apres les choſes agreables ; s'il leur faut fuïr ou attaquer les mauuaiſes, la premiere choſe qu'ils font eſt de leuer la teſte & le corps. L'ame ſe mettant donc icy en eſtat de ſe defendre,

dre, diſpoſe ainſi ces organes afin de n'eſtre pas ſurpriſe, & les dreſſe pour eſtre plus fermes: Comme dans le Deſeſpoir & dans la Crainte où elle ſe relaſche, elle fait courber le corps, pancher la teſte & abatre les yeux & les ſourcils.

Le Regard aſſeuré ſe fait auec vne grande ouuerture des paupieres, auec viuacité & vne veuë ferme & arreſtée. Il eſt commun à la Colere, à l'Impudence, à la Hardieſſe & à l'Eſperance; auec cette difference pourtant que les yeux ſont trop ardans dans la Colere, trop ouuerts dans l'Impudence, & trop rudes dans la Hardieſſe: Mais dans l'Eſperance ils n'ont aucun de ces defaus; tout y eſt moderé, & il ſemble que la douceur & la ſeuerité ſe ſoient confonduës en tous leurs mouuemens. Les Yeux y ſont donc plus ouuerts qu'à l'ordinaire pour mieux voir le bien & les difficultez qui ſe preſentent: La fermeté de la veuë eſt vne marque que les empeſchemens n'eſtonnent point l'ame & qu'elle croit de les pouuoir ſurmonter: La viuacité des Yeux vient des Eſprits que le Deſir a pouſſez en ces parties, ou que la Ioye y a fait reſpandre: Enfin la douceur & la ſeuerité s'y trouuent meſlées enſemble, parce qu'en meſme temps l'ame void le bien & le mal; qu'elle eſt touchée de l'vn & de l'autre; Et qu'elle n'eſt pas ſi fort aſſeurée d'obtenir ce qu'elle pretend, qu'elle n'ait toûjours quelque ſujet d'en douter.

Cette paſſion fait auſſi ſouuent *tourner les Yeux en haut*, parce qu'ayant beſoin de l'aide d'autruy pour acquerir ce qu'elle recherche, elle jette la veuë au Ciel comme à la ſource generale de tous les biens, & au commun ſecours de toute la nature; Et recourt aux cauſes ſuperieures n'eſtant pas

pas toûjours asseurée de l'assistance qu'elle s'est promise des autres.

Mais quand ses *Regards sont Pressans ou Inquiets*, ce sont des effets du Desir & de la Crainte qui se meslent auec elle ; tout de mesme que la Ioye y apporte souuent ses transports, ses petillemens & ses agitations.

Enfin *la Voix & la Parole y sont fermes*, c'est à dire fortes, sans vehemence ny inesgalité ; ne se haussant & ne s'abaissant point ; n'estant ny tremblantes ny precipitées : Car l'ame qui se roidit pour resister aux difficultez, n'est pas en estat de craindre ; mais ne les voulant pas aussi attaquer, elle ne fait aucun grand effort. C'est pourquoy la Voix ne s'abaisse pas, parce qu'il n'y a point de foiblesse dans l'ame ; elle ne se hausse pas aussi n'y ayant aucune violence : Elle n'est non plus tremblante, parce qu'il n'y a point de crainte ; ny precipitée, estant sans impetuosité : Mais elle est forte & esgale, l'air estant pousse fortement & esgalement par l'ame qui s'est affermie & asseurée contre les difficultez.

Il ne reste plus que les Characteres Necessaires qui viennent en suite de l'agitation des humeurs & des Esprits. Le Premier & celuy qui semble le plus propre à l'Esperance est, que le *Visage ne change point de couleur*, dont nous auons desia touché la raison au commencement de ce discours : Car les Esprits qui deuiennent fermes, arrestent aussi le sang & empeschent qu'il se retire en dedans & qu'il se respande au dehors. Que si l'on paslist quelquefois, c'est vn effet de la Crainte ; comme la Rougeur l'est de l'Amour, du Desir, de la Ioye & des autres

tres passions qui portent le sang aux parties exterieures.

Les *Soupirs* suiuent encore l'Amour & le Desir: C'est la Crainte qui refroidit & fait perdre le *Courage*: C'est la Hardiesse qui l'eschauffe & le r'anime: Enfin l'*Inquietude* vient principalement du Desir & de la Crainte, qui s'augmentent par les longueurs & les delais qui retardent la possession du bien desiré. Mais ce sont là des Caracteres estrangers à l'Esperance, dont l'examen ne se doit pas faire icy: Considerons seulement ceux qui semblent luy estre propres & naturels.

Elle rend le *Pouls ferme* sans estre vehement; car le cœur & les arteres qui s'affermissent aussi bien que les Esprits, font paroistre le Pouls vn peu plus dur qu'il n'estoit; Et l'on sent au toucher qu'il a quelque sorte de fermeté qu'il n'auoit pas auparauant: Mais cela se fait sans vehemence, parce que l'ame ne fait point d'effort pour attaquer comme nous auons dit, & que la chaleur y est temperée qui demande vn mouuement esgal & moderé. Il est vray que si l'Esperance tombe en quelque nature froide & debile, elle y fait le Pouls plus grand & plus esleué qu'il n'estoit à l'ordinaire; dautant que l'ame qui connoist sa foiblesse & qui a dessein de se fortifier, augmente vn peu la chaleur qui a besoin en suite d'vn plus grand rafraischissement. Mais pour lors le Pouls n'en est pas plus frequent, parce que la Chaleur n'y est pas tellement accreuë que l'ame ait besoin de se presser pour temperer l'ardeur qu'elle y pourroit causer: Elle se contente d'eslargir dauantage le cœur & les arteres pour y receuoir vne plus grande quantité d'air. Car c'est l'ordre que tient la Nature quand la chaleur s'augmente, qu'elle fait premierement le Pouls plus grand

grand & plus haut ; qu'apres elle le fait viſte, & en fin qu'elle le rend frequent : Imitant en cette rencontre ce qu'elle fait faire aux animaux, qui pour arriuer en quelque part marchent premierement à grands pas ; qu'ils redoublent s'ils ſont preſſez, & qui enfin ſe mettent à courir. Quoy qu'il en ſoit, ce que nous auons dit du Pouls ſe rencontre dans la Reſpiration, ſi on en excepte la dureté que le ſens n'y peut reconnoiſtre ; bien qu'il ſoit vray-ſemblable que la ſubſtance du Poulmon s'y affermit, comme Hippocrate dit qu'il arriue dans la Cholere ; parce qu'il eſt preſque impoſſible que les Eſprits qui coulent en toutes les parties, n'impriment la qualité qu'ils ont en celles qui ſont molles & obeïſſantes comme ſont les Poulmons. En vn mot l'Eſperance *fortifie toutes les parties*, parce que les Eſprits y ſont plus vigoureux : Et comme elle les arreſte & les retient en ſorte qu'ils ne ſe peuuent diſſiper ny faire aucun mouuement violent, on ne ſçauroit conteſter que ce ne ſoit de toutes les Paſſions, celle qui eſt la plus auantageuſe pour la ſanté, pour la longueur de la vie, & pour la vertu meſme qui recherche auec tant de ſoin la moderation qui ſe trouue naturellement auec l'Eſperance. Ie dis encore qu'elle eſt auantageuſe pour la longueur de la vie ; car ce qui ſert pour vne grande ſanté n'eſt pas toûjours bon pour rendre vne vie bien longue. La chaleur actiue & vehemente produit des actions fortes, mais elle abrege les jours ; parce que les Eſprits ſe diſſipent facilement & conſument promptement l'humidité naturelle : De ſorte que pour viure long-temps, il faut que la chaleur ſoit moderée, que les Eſprits ne ſoient pas violamment agitez, & qu'ils ne ſoient pas auſſi languiſſans. Or ſi la Nature ne leur donne cette juſteſſe, il ſemble qu'il n'y a

que

que l'Eſperance qui la leur puiſſe faire acquerir; C'eſt la ſeule qui les retient & qui les affermit ſans ſouffrir de chaleur exceſſiue ny de mouuemens deſreglez : Et partant il ne faut pas s'eſtonner ſi ceux qui ſe nourriſſent de bonnes eſperances viuent plus long-temps que les autres, & ſi la mort ſuit ſouuent les grands ſuccez, parce qu'ils font perdre l'Eſperance qui eſt l'Ancre veritable qui arreſte l'ame, la vie & les années.

FIN.

LES CHARACTERES DES PASSIONS,

VOLVME II.

OV IL EST TRAITTÉ
DE LA NATVRE ET DES EFFETS
DES

PASSIONS COVRAGEVSES.

Par le S^R DE LA CHAMBRE,
Medecin de Monſeigneur le Chancelier.

ADVIS AV LECTEVR.

APRES *auoir parlé des Paſſions qui regardent le* Bien, *nous auons eſté obligez d'examiner celles qui ont le* Mal *pour object. Mais parce que l'Ame peut conſiderer le* Mal *en deux façons, & que c'eſt vn ennemy qu'elle veut tantoſt Combatre, & tantoſt Fuir, elle forme auſſi ſelon ces deux diuers deſſeins, deux Ordres de Paſſions differentes, dont les vnes peuuent eſtre appellées* Courageuſes, *& les autres* Timides. *Car puiſque le Courage n'eſt autre choſe qu'vne puiſſance de l'Ame qui employe les forces de l'Animal pour arreſter, ou pour vaincre les Maux; il ne faut pas douter que les Paſſions qui ſeruent à ces vſages ne ſoient conduites par la meſme Puiſſance, & qu'elles ne doiuent par conſequent eſtre appellées Courageuſes; tout de meſme que celles qui n'oſent*

attendre

attendre l'ennemy, peuuent asseurément passer pour Timides.

En effet, quand l'Ame pense estre plus foible que le Mal, *elle tasche d'en euiter la rencontre, & selon les mouuemens qu'elle fait pour s'en esloigner, elle forme* la Haine, l'Auersion, la Douleur, la Crainte, & le Desespoir. *Mais quand elle croit estre assez forte pour le surmonter, ou du moins pour en soustenir les attaques, alors elle excite* la Hardiesse, la Colere, & la Constance, *qui sont* LES PASSIONS COVRAGEVSES *dont nous allons maintenant examiner la Nature & les Caracteres.*

Mais peut-estre, Lecteur, que la proposition que nous venons de faire, & que nous establissons pour principe de toutes les differences de ces Passions, te fera naistre vn doute fort raisonnable, dont tu voudras estre esclaircy auant que d'entrer en matiere. Car si l'Ame pense estre plus forte ou plus foible que les Maux, il faut qu'elle compare ses forces auec les leurs, & par consequent qu'elle raisonne, puisqu'on ne peut comparer les choses les vnes aux autres sans Raisonnement : De sorte que l'Ame des Bestes qui est susceptible de ces Passions, sera obligée de raisonner quand elle s'en voudra seruir ; ainsi elle sera Raisonnable ; ainsi la Raison ne sera pas la difference qui distingue l'Homme des autres Animaux.

Si tu te voulois contenter des Resolutions que l'on donne ordinairement dans les Escholes sur

de ſemblables difficultez, il me ſeroit facile de reſoudre celle-cy, en diſant que l'Ame ne fait point en ces rencontres de veritables Raiſonnemens, que ce n'en ſont que des Images groſſieres & imparfaites, & que ce ſont des effects de l'Inſtinct que Dieu *a donné à tous les Animaux pour les eſclairer & pour les conduire dans leurs actions.*

*Mais parce que cette reſponſe n'eſt pas capable de ſatisfaire les eſprits qui veulent voir clairement les choſes, & que le mot d'*Inſtinct *ſemble eſtre du rang de ces Termes dont noſtre ignorance ſe flatte, & où elle ſe penſe mettre à couuert; i'ay creu que pour contenter ta curioſité, & pour donner meſme quelque clarté aux choſes dont ie dois parler cy-aprés, i'eſtois obligé de rechercher plus exactement quelle eſt la nature de cet Inſtinct dont on fait tant de bruit, & que ſi peu de gens cõnoiſſent; de marquer iuſques où la Connoiſſance de l'Ame Senſitiue peut aller; & de te monſtrer enfin qu'il n'y a pas grand inconuenient à croire que les Beſtes raiſonnent.*

Et certainement c'eſtoit icy le lieu où il falloit examiner ces nobles & fameuſes queſtions qui contiennent les Principes de tous les mouuemens de l'Ame, & qui peuuent ſeruir d'Auant-propos & de fondement à tout ce que nous allons dire des Paſſions qui ont le Mal pour objet. Neantmoins comme le Diſcours en eſt vn peu long, & que la difficulté des Matieres qui y ſont traittées, demande vne grande application

d'eſprit ; i'ay creu qu'il n'eſtoit pas à propos de mettre ces eſpines à l'entrée de mon ouurage, & qu'elles te pourroient faire perdre l'enuie de paſſer outre, ou te laſſer auant que d'eſtre au chemin où ie te veux engager : Ie les ay donc renuoyées à la fin de ce Volume, où tu les pourras trouuer ſi tu as quelque curioſité pour ces ſortes de choſes. Mais pour ta ſatisfaction & pour la mienne, ie te prie, Lecteur, de n'entreprendre pas cette lecture, ſi tu ne la veux faire toute d'vne ſuite & ſans interruption : C'eſt vn Raiſonnement dont les parties ſont tellement liées les vnes auec les autres, qu'on ne les peut diuiſer ſans diminuer la force & la grace que toute la piece peut auoir.

Au reſte ne t'eſtonne pas ſi tu remarque dans les peintures des Paſſions que ie te donne, quelques traits des vertus & des vices, & ſi par exemple dans la deſcription de la Hardieſſe tu rencontres des actions qui ſemblent appartenir à la Valeur & à la Generoſité. Ie conſidere la Paſſion en ſa nature & en ſon eſſence, & comme c'eſt vn mouuement de l'Ame, par tout où ie reconnois ce mouuement, i'y reconnois auſſi la Paſſion; de ſorte que la Vertu n'eſtant autre choſe qu'vn mouuement reglé, & vne Paſſion moderée par la Raiſon ; puiſqu'vne Paſſion moderée eſt touſiours Paſſion, ie puis en traittant des Paſſions en general, parler de celles qui ſont ſous la direction des vertus, auſſi bien que de celles qui ſont ſous la conduite des vices.

LES

LES CHARACTERES DE LA HARDIESSE.

CHAPITRE PREMIER.

S'IL eſt vray que l'Amour ſoit la Reine des Paſſions, il faut croire que c'eſt la naiſſance & non pas le merite, qui luy a donné cét auantage. Comme c'eſt la premiere qui s'eſleue dans le cœur; celles qui s'y forment aprés la trouuant dans le throſne, ſe trouuent auſſi obligées de ſe ſoumettre à elle; & de-ceder à leur aiſnée, vn droit qu'elles luy pourroient conteſter, ſi la Raiſon eſtoit juge de ce differend, & non pas la Nature. *Eloge de la Hardieſſe.*

En effet, vn Eſtat ſi turbulent & ſi factieux comme eſt celuy des Paſſions, ne deuoit point eſtre gouuerné par vne Aueugle, & par vne Effeminée, qui eſt née pour ſeruir, & qui ne ſeroit pas ce qu'elle eſt, ſi elle ſçauoit com-

mander. Il y falloit pluſtoſt employer la Hardieſſe, qui eſt vne Paſſion noble & genereuſe, qui eſt la mere de la Valeur, & la ſeule qui ſçait combatre, qui ſçait vaincre, & qui ſçait triompher.

C'eſt elle qui a eſtabli toutes les Puiſſances & tous les Empires du monde; qui a fait tous les grands Princes & tous les Heros; qui la premiere a ouuert le chemin de la Gloire & de l'Immortalité; & qui ſeule diſpenſe legitimement les victoires. Car bien que la Fortune ſe vante d'en eſtre la maiſtreſſe, & de les donner quand elle veut & à qui il luy plaiſt; elles ſont honteuſes ſi la Hardieſſe ne les fait meriter; & ceux qui vainquent ſans elle, cedent aux vaincus l'honneur du combat, & leur laiſſent la plus belle partie de la victoire.

C'eſt elle enfin qui inſpire à la Vertu cette noble ardeur, qui luy fait entreprendre les choſes les plus hautes, & les plus difficiles; qui luy preſte des armes pour combatre les vices; qui luy donne des forces pour dompter les Paſſions; & qui aprés l'auoir fait triompher de tous les monſtres de la terre, luy ouure le Ciel par cette ſainte violence, dont il veut eſtre forcé; & la met en poſſeſſion de ces couronnes immortelles, qui doiuent eſtre rauies pour eſtre juſtement poſſedées.

Car il ne faut pas croire que les plus nobles emplois de la Hardieſſe ſoient à gagner des batailles, à prendre des villes, & à conquerir des Royaumes: la Nature ne penſe pas à ces deſordres quand elle iette les ſemences de cette Paſſion dans l'ame; elle ſonge à d'autres combats qui ſont bien plus importans, & à des conqueſtes bien plus vtiles & plus glorieuſes.

Com-

Comme elle ſçait que l'Homme eſt deſtiné pour la Felicité ; qu'il a mille ſortes d'ennemis qui luy en defendent l'entrée ; & que luy meſme eſt ordinairement celuy qui s'oppoſe le plus à ſon bon-heur : elle luy donne la Hardieſſe comme vn ſecours neceſſaire pour ſurmonter ces obſtacles, & pour entrer en la ioüiſſance des biens qui luy ſont conteſtez.

Ainſi l'on peut dire, que ſans elle il ſeroit expoſé à la violence de tout ce qui eſt au dedans & au dehors de luy meſme ; que ſa vie ne ſeroit qu'vn ſentiment continuel de crainte, & de deſeſpoir ; en vn mot qu'il ſeroit la plus impuiſſante, & la plus malheureuſe de toutes les creatures. Car bien qu'il ſe vante d'auoir vne plus parfaite compoſition de corps ; de plus claires connoiſſances, de plus nobles appetits que tous les animaux ; & de n'eſtre point ſujet à la corruption qui doit deſtruire toutes les autres choſes : neantmoins à bien examiner ces auantages, ils luy ſeroient inutiles, voire meſme ils luy ſeroient pernicieux s'il n'auoit la Hardieſſe : Puiſque le parfait temperament qu'il a, le rend foible & delicat ; que ſa Raiſon eſt naturellement timide & ſoupçonneuſe ; que ſes Paſſions ſont laſches & effeminées ; & que l'Immortalité ſans le bon-heur eſt vn mal-heur ſans fin & ſans meſure. De ſorte que la Hardieſſe luy oſtant la foibleſſe & la crainte, le portant aux actions genereuſes, & le conduiſant à la Felicité ; on ne ſçauroit douter que ce ne ſoit elle qui corrige les defauts de ſa naiſſance ; qui le fait joüir des prerogatiues qu'elle luy donne, & à laquelle il doit toute ſa nobleſſe, toute ſon excellence, & tout ſon bon-heur.

MAIS comme cette Paſſion ſuit le deſtin des choſes les plus parfaites, dont le dereglement eſt touſiours le plus grand, & la corruption la plus dangereuſe; il arriue auſſi que lors qu'elle paſſe les bornes qu'elle doit auoir, il n'y en a point qui cauſe de ſi grands deſordres, ny qui ſoit ſi ennemie de l'Homme, & de la ſocieté ciuile.

C'eſt par elle que le vice qui de ſoy eſt timide & qui ayme à ſe cacher, prend du cœur & des forces, qu'il deuient inſolent & ſuperbe, qu'il ſe produit effrontément, & ſe fait voir en public. Tous ces crimes deteſtables qui ont ruiné tant de familles & tant de Republiques, ne ſeroient iamais entrez en la penſée de ceux qui les ont commis, ou du moins ils y ſeroient demeurez ſans effet, ſi la Hardieſſe n'auoit eſté complice de leur meſchanceté.

Non, ſans elle il n'y auroit jamais eu de ſeditieux ny de rebelles, d'vſurpateurs ny de tyrans, de parricides ny de ſacrileges; ſans elle on n'auroit pas veu tant d'armées défaites, tant de Prouinces deſolées, tant de Peuples ruinez, & tant d'Empires deſtruits; ſans elle enfin l'Orgueil & l'Ambition, qui ſont les ſources de tous les malheurs, & de toutes les calamitez publiques, auroient eſté des Paſſions inconnuës, ou impuiſſantes; & s'il eſt permis de le dire, peut-eſtre que la Paix & la Iuſtice ne ſe ſeroient iamais retirées du monde, ſi la Hardieſſe n'y eſtoit iamais entrée.

De ſorte qu'à bien conſiderer les biens & les maux qu'elle apporte, on la peut juſtement comparer à la Chaleur que le Soleil reſpand dans l'Vniuers: car elle eſchauffe & excite comme elle toutes les vertus languiſſantes; elle inſpire la force & la vigueur à tout le monde; elle

elle eſt cauſe des plus nobles effets qui s'y trouuent; & ſi elle ne produit l'or & les pierres precieuſes, on peut dire qu'elle fait les Sceptres & les Couronnes.

Mais auſſi comme cette meſme Chaleur, elle corrompt ordinairement toutes les plus belles choſes; elle fait naiſtre les monſtres & les prodiges, elle forme les foudres & les tempeſtes, & il ſe trouue des climats tous entiers dont elle a fait des deſerts & des ſolitudes. Voire meſme elle luy reſſemble d'autant plus, que comme cette qualité ſe ſert de la lumiere pour produire ſes plus dangereux effets; cette Paſſion ſe ſert auſſi de la Gloire pour executer ſes plus mauuais deſſeins. Du moins elle ſe figure qu'il y a touſiours de l'honneur à acquerir en toutes ſes entrepriſes; & quoy qu'elles ſoient criminelles ou malheureuſes, elle s'imagine que la honte d'auoir commis vn crime, ou d'auoir eu vn mauuais ſuccés, eſt beaucoup moindre que la gloire d'auoir beaucoup oſé.

Mais ce n'eſt pas icy le lieu de la defendre ny de la condamner; il nous la faut ſeulement dépeindre, & ſuiuant l'ordre que nous nous ſommes propoſé, faire voir les Caracteres qu'elle imprime dans l'ame, & ſur le corps de ceux qui la reſſentent.

La Deſcription d'vn homme hardy.

POVR faire le Portrait de la Hardieſſe, il faudroit auoir l'art & le pinceau de ces grands Peintres, qui ne repreſentoient que les Dieux, & les Heros; car c'eſt vne Paſſion toute heroïque, & qui a eſté de tout temps miſe au rang des enthouſiaſmes & des fureurs diuines. En effet quand elle entre dans l'ame, elle la remplit de tant d'eſclat & de majeſté, elle luy inſpire de ſi nobles ſentimens & luy

donne des mouuemens & des transports si merueilleux, qu'il semble que c'est luy faire tort, que de chercher sa naissance icy bas, & qu'il y a raison de croire que la Nature est trop foible pour produire vne chose si excellente.

Mais que ce soit vn present du Ciel, ou non, il est certain que c'est le plus grand & le plus auantageux que l'ame pouuoit esperer; il fait toute sa gloire & toute sa richesse; & s'il est vray que le Soleil ait des maisons où il sent croistre son pouuoir & ses forces, on peut dire que la Hardiesse est le throsne où l'ame trouue sa grandeur & son eleuation, où elle se met au dessus de toutes les puissances qui l'attaquent, & où elle mesprise tous les dangers dont elle peut estre menacée.

Et à dire vray c'est vne chose qui donne de l'estonnement, de voir qu'vn homme n'en a point à la veuë des precipices, des naufrages, & de tout ce qu'il y a de plus espouuantable dans le monde. Le peril l'enuironne de tous costez, ses ennemis le pressent de toutes parts, la mort se presente à luy en mille lieux, & en mille façons; toutes ces choses ne l'estonnent point; souuent mesme il les prend pour des illusions, & s'en rit comme de vains phantosmes qui à son aduis ne sont propres qu'à donner de la terreur aux ames timides.

Mais s'il croit y trouuer de la resistance, & s'il iuge qu'il y ait de l'honneur à les combatre ou à les vaincre, alors son courage s'enfle, sa vigueur se reueille, toute son ame semble croistre auec ses forces; Et comme si elle estoit deuenuë plus grande en effet, il ne s'entretient plus que de hautes pensées, il ne forme plus que de grands desseins, & ne se laisse

esmou-

eſmouuoir qu'aux paſſions les plus nobles & les plus genereuſes. Car ſon eſprit n'eſt remply que de la Gloire, & de l'Immortalité qu'il ſe va acquerir ; Il s'imagine que tout le monde appreſte les couronnes qu'il va meriter ; Et comme ſi l'approche de l'ennemy deuoit haſter ſa victoire, il le void auec plaiſir, il l'aborde auec aſſeurance, & croit que le commencement du combat eſt le commencement de ſon triomphe.

Il ne faut plus alors penſer à le retenir ; les aduis qu'on luy donne ſont de laſches conſeils, les mauuais preſages qu'on luy fait remarquer ſont des ſuperſtitions ou des foibleſſes ; enfin tous les ſoins qu'on prend pour le tirer du peril où il ſe va jetter, luy ſont iniurieux, & ceux qui les prennent, paſſent pour des amis timides, ou pour des ennemis de ſa gloire.

La defenſe d'vn pere, les larmes d'vne famille, ny la reuerence des Loix, ne le peuuent arreſter ; Il foule aux pieds toutes ſortes de reſpects ; & ſemblable à vn torrent qui s'irrite par les obſtacles, qui renuerſe ſes digues, & qui deuient plus rapide par la reſiſtance ; il adiouſte la fureur à ſa paſſion, il ſe fait voye auec la force ; & celle qu'on luy oppoſe, ne ſert qu'à le faire courir auec plus d'impetuoſité au lieu du combat.

Là il ne veut point conſumer le temps en diſcours inutiles ; il parle, mais il frappe en meſme temps, & ſes paroles ſeruent plus à exprimer ſon courage que ſa penſée : Car il ne les employe pas en iniures, ny en reproches, ny à faire des eſclairciſſemens, ou de vaines menaces ; ce ne ſont que des mots entrecoupez, & de courtes exclamations, que le tranſport où il eſt, tire de ſa bouche ; ce ſont comme

les boüillons de l'ardeur qui l'agite au dedans ; ou pour mieux dire ce ſont les eſclats du tonnerre qui va tomber ſur ſon ennemy.

Et veritablement, il n'y a rien à qui on le puiſſe mieux comparer qu'à la foudre ; comme elle, il porte en meſme temps l'eſclair, le bruit, & le coup ; comme elle, en meſme temps il frappe, il perce, il abbat tout ce qui luy fait reſiſtance : Et s'il eſt vray qu'elle deſdaigne de toucher aux morts, & qu'elle eſpargne ceux qui dorment, elle luy eſt d'autant plus ſemblable, qu'il n'attaque iamais ceux qui ont perdu le cœur, ou qui ſont en eſtat de ne ſe pouuoir defendre. Car bien que dans la chaleur du combat, il ſemble qu'il ne reſpire que la cruauté, & que ſa fureur ne ſe doiue aſſouuir que par le ſang & par le carnage ; il eſt neantmoins certain, qu'il n'y en a point qui vſe plus moderément de la victoire que luy ; il ne la porte iamais iuſques à l'inſolence ; & l'on peut dire qu'il oſte les armes à ſa paſſion, au moment qu'il deſarme ſon ennemy.

Si toſt qu'il le void à terre, il le releue, il l'embraſſe, & ſans ſe ſouuenir des coups qu'il a receus, il ne ſe plaint que de ceux qu'il a donnez : Il parle modeſtement de l'auantage qu'il a eu ſur luy, & quelque amoureux qu'il ſoit de la gloire, il donne au ſort des armes la plus grande partie de celle qu'il s'eſt acquiſe. Ce n'eſt pas qu'en ſon ame il ne croye que ſa valeur n'ait fait ſa bonne fortune, qu'il ne recherche ardemment les loüanges & les honneurs que la victoire luy a fait meriter, & qu'il ne tienne pour enuieux ou pour ſtupides, tous ceux qui n'admirent point les merueilles qu'il penſe auoir faites. Mais c'eſt le naturel de la paſſion qui le conduit, de courir à la gloire par

par ces voyes honneſtes & ciuiles, & de couurir ſon ambition par vn procedé franc & genereux, & par vn diſcours ou vn ſilence modeſte : En vn mot ſa franchiſe eſt ambitieuſe, ſa generoſité eſt intereſſée, & ſa modeſtie eſt ſuperbe.

Et de fait, il y a cent rencontres où il pert cette retenuë, & où il ne peut cacher l'humeur altiere & imperieuſe qui l'accompagne. Car s'il y a quelque deſſein à former, il veut touſiours eſtre le chef du conſeil & de l'entrepriſe ; il croit & dit hautement qu'il eſt le ſeul qui ſçache les moyens de la faire reüſſir, & le ſeul qui la puiſſe executer ; Et comme ſi la prudence & la bonne fortune ne pouuoient rien ſans luy, il tient pour aſſeuré que le ſuccés en doit eſtre malheureux, s'il n'en a la conduite, ou du moins s'il n'eſt de la partie.

Cependant il eſt certain que pour l'ordinaire il n'y a point d'homme moins capable de donner ou de ſuiure vn bon conſeil que luy ; la preſomption luy fait meſpriſer les meilleurs aduis ; la precipitation luy oſte la preuoyance ; & la grande confiance qu'il a en ſoy meſme l'expoſe à toutes ſortes de dangers, & le fait tomber dans toutes les embuſches qu'on luy dreſſe.

Il eſt vray qu'il y perit noblement, & que les preuues qu'il y donne de ſon courage, peuuent effacer la honte de ſa temerité ou de ſon imprudence. Car bien qu'il ſe trouue ſurpris par l'ennemy, qu'il voye bien que la reſiſtance luy eſt inutile, & que tout ce qui ſe preſente à ſes yeux luy annonce ſa perte ; il ne perd pas pour cela le cœur ny le iugement ; aprés auoir conſideré la grandeur du peril ſans

trouble & ſans apprehenſion, vne certaine colere genereuſe, & vn noble deſeſpoir le ſaiſiſſent, qui le tranſportant hors de luy-meſme, le pouſſent au trauers du fer & du feu, & luy font faire des efforts ſi merueilleux qu'ils ſemblent ſurpaſſer ſes forces naturelles. Il frappe, il renuerſe, il tuë tous ceux que ſon eſpée peut atteindre; il porte la terreur & l'effroy par tout; Et aprés vn long combat, ſe trouuant pluſtoſt abbatu que vaincu; il laiſſe au vainqueur vne triſte victoire, & vne ample matiere d'admiration & de ialouſie.

MAIS nous trauaillons vainement, en voulant repreſenter en vn ſeul tableau tous les mouuemens que cette Paſſion peut former dans l'ame. Ils ſont ſi differens entr'eux, qu'il eſt impoſſible qu'ils ſe puiſſent trouuer en vn meſme ſujet; Et l'on peut dire que la Hardieſſe eſt vn feu qui produit autant de diuerſes ſortes de chaleur & de flamme, qu'il y a de differentes matieres où il s'eſprend. Il n'y a point d'inclination ny de profeſſion qui n'ait la ſienne particuliere; & quoy que cette Paſſion ſoit naturellement genereuſe & modeſte, qu'elle ſoit eſloignée de la colere & de la cruauté, & qu'elle ſoit incompatible auec la peur & l'eſtonnement; il s'en trouue neantmoins de laſches & d'inſolentes, il y en a de fanfaronnes, de brutales & de cruelles: La colere accompagne preſque touſiours celle des femmes & des enfans; & beaucoup de ceux qui vont hardiment dans le peril, perdent courage ſi toſt qu'il ſe preſente à eux. Mais ce qui eſt de plus eſtrange, ſouuent la peur deuance la plus noble Hardieſſe, ſouuent les plus vaillans dans les combats n'oſent parler en public; & comme les beſtes

beſtes les plus furieuſes s'effrayent à la veuë des ſpectres & des plus foibles animaux ; il y en a qui craignent ſans ſujet l'abord de quelques perſonnes; qui ne peuuent ſouffrir la preſence de certaines choſes, & qui ne peuuent marcher ſans horreur dans les tenebres. Nous examinerons en ſon lieu la cauſe de ces diuerſitez : Il faut maintenant voir ſi la Hardieſſe a autant de pouuoir ſur le corps qu'elle en a ſur l'ame, & ſi elle peut imprimer au dehors d'auſſi beaux Caracteres que ceux qu'elle forme au dedans.

CERTAINEMENT il faut confeſſer qu'il n'y a point de paſſion qui donne vne mine ſi auantageuſe & vn port ſi noble & ſi conuenable à l'homme, que fait celle-cy. Toutes les autres corrompent cette beauté maſle qu'il doit naturellement auoir ; les vnes en la rendant ſauuage & farouche, comme la Colere & le Deſeſpoir ; les autres en la faiſant molle & effeminée, comme l'Amour & la Ioye : La ſeule Hardieſſe luy donne cét air majeſtueux, cette agreable fierté, & ce bel orgueil, qui conuiennent à ſa nature & à ſon ſexe.

En effet, ſe peut-il rien preſenter aux yeux qui ſoit ſi pompeux & ſi auguſte, qu'vn homme que la Hardieſſe conduit dans le peril ? Cette froideur genereuſe qui paroiſt ſur ſon viſage, ce regard aſſeuré, ce marcher ſuperbe ; & ces nobles efforts qu'il fait dans le combat, inſpirent ie ne ſçay quelle veneratiou dans l'ame, & font à mon aduis la plus magnifique repreſentation de la vertu, qu'on ſe puiſſe imaginer.

Car ce n'eſt pas ſeulement dans le progrés de cette paſſion qu'il prend cét air heroïque ;

Il ſe forme dés les premiers mouuemens qu'elle fait en ſon cœur, & il n'a pas ſi toſt apperceu le danger, qu'on peut voir dans ſes yeux la reſolution qu'il prend, & l'aſſeurance qu'il a de le ſurmonter.

Il le conſidere froidement, ſans s'eſmouuoir, ſans changer de couleur; ou ſi quelquefois il tremble & paſlit à ſa rencontre, on peut croire que ce n'eſt pas qu'il le craigne, mais que c'eſt la grandeur de ſon propre courage qui l'eſtonne. Auſſi ce trouble ne luy dure-t-il pas long-temps; il ſe remet tout auſſi-toſt, il ſe raſſeure, & regardant de trauers ſon ennemy auec vn ris ſeuere, il fait juger qu'il le meſpriſe & qu'il le menace tout enſemble.

S'il croit qu'il le faille attaquer, il marche vers luy à grands pas, mais grauement, la taille droite & ferme, le ſourcil eſleué, & les yeux eſtincelans qui ſemblent vouloir ſortir de leur place, & commencer le combat auant qu'il ſoit venu aux mains. Car ſans ciller les paupieres, & ſans prendre garde à aucune autre choſe, il les tient toûjours attachez ſur luy; il conſidere ſon port, ſa démarche, ſes armes; il le meſure & ſemble chercher de loin les endroits qui ſont les plus foibles, & marquer ceux qui receuront ſes premiers coups.

Cependant il l'aborde auec vn ſilence fier & deſdaigneux, le front ramaſſé entre les ſourcils, la teſte vn peu baiſſée, & tout le corps plié & raccourcy en luy meſme. Il l'attaque, il le pouſſe, il le preſſe; Et appellant à ſon ſecours cette noble fureur qui regne dans les combats, il ſe laiſſe emporter par elle, & s'abandonne enfin à toute la fougue & à toute l'impetuoſité dont elle eſt capable.

C'eſt

C'eſt alors auſſi que le feu luy monte au viſage, que ſa veuë deuient farouche, & que tout ſon air, ſon port & ſa mine ſe rendent formidables : Ses cheueux ſe heriſſent, ſon front ſe ride, ſes narines s'eſlargiſſent, & toutes ſes veines ſont enflées & tenduës : Tantoſt il ſouffle auec impetuoſité, tantoſt il retient ſon haleine, & ſerrant les levres & les dents, il deſploye le bras, & deſcharge de plus grands & de plus peſans coups. On l'entend quelquesfois gemir ſous les efforts qu'il ſouffre, & de temps en temps il iette quelques eſclats de voix courts & penetrans, dont il ſemble qu'il veüille irriter ſon courage & eſtonner l'ennemy. Il frappe la terre du pied, il s'eſlance, il ſaute, il ſe plie ; Et la ſueur luy découlant de toutes parts, ſe meſle auec le ſang & la pouſſiere dont il eſt couuert, & forme ie ne ſçay quelle couleur affreuſe qui le rend encore plus eſpouuantable. Cependant ſa poitrine toute rouge & enflammée s'eſleue par de grandes ſecouſſes, & fait vne reſpiration forte & empreſſée ; le cœur luy bat auec violence ; & qui taſteroit ſon pouls, iugeroit facilement par la grandeur, par la viſteſſe, & par la vehemence qu'il a, que veritablement l'ame n'a point de forces qu'elle n'employe en cette Paſſion. Mais finiſſons ſon portrait auec ſon combat, auſſi bien ne reſte-t-il plus rien à peindre que ſa victoire ou ſa perte, qui ne peuuent rien adjouſter aux Caracteres de la Hardieſſe, que ceux de la Ioye ou de la Douleur. Cherchons ſeulement les cauſes de tous ces effets dans la nature de cette Paſſion.

De la Nature de la Hardieſſe.

II. PARTIE.

La difficulté qu'il y a à definir la Hardieſſe.

L'AME ne ſe propoſe pas plus de difficultez pour former la Hardieſſe, que l'eſprit en rencontre pour la connoiſtre: Il luy faut combatre des monſtres, & attaquer des armées entieres pour paruenir à ſa connoiſſance; Et à moins que de l'auoir de ſon party, il eſt impoſſible de reſiſter à tant d'opinions & à tant d'erreurs, qui ont caché ou corrompu ſa nature.

En effet, il n'y a point de Paſſion qui ait plus partagé les eſprits, qui ait eſté plus diuerſement definie, & dont on ait fait de plus eſtranges & de plus differentes peintures. Car il s'en eſt trouué de ſi extrauagans, qu'ils n'ont pas voulu la mettre au rang des Paſſions, parce qu'ils croyoient qu'eſtre hardy n'eſtoit autre choſe que meſpriſer le danger, ou ne le craindre point du tout; Et que le meſpris eſtant vn effet du iugement, & le defaut de crainte vne priuation, ny l'vn ny l'autre ne pouuoit eſtre vn mouuement de l'appetit. Mais qui croira qu'vn homme qui attaque ſon ennemy le meſpriſe? au contraire s'il le meſpriſoit il ne l'attaqueroit pas; puiſqu'on n'attaque iamais que les choſes qui peuuent nuire; & que l'on meſpriſe ſeulement celles qui ne peuuent faire ny bien ny mal. Et qui croira encore, que ne craindre pas ſoit eſtre hardy, puiſque la ſtupidité & le ſommeil oſtent la crainte ſans donner la Hardieſſe?

D'autres ont aſſeuré que ce n'eſt qu'vn puiſ-

ſant

ſant deſir d'attaquer & de vaincre ce qui eſt nuiſible : Mais puiſqu'on ne deſire plus d'attaquer quand on attaque effectiuement, il faudra en cette rencontre qu'il n'y ait plus de Hardieſſe, puis qu'il n'y a plus alors de deſir ; Et neantmoins il eſt vray que la Hardieſſe continuë & s'augmente meſme dans le combat.

Quelques-vns veulent que ce ne ſoit rien qu'vne grande & forte eſperance : Mais outre qu'il ſe rencontre ſouuent de grandes eſperances ſans aucune hardieſſe, que diroit-on d'vn eſclaue à qui la bonté de ſon maiſtre auroit donné vne tres-grande & tres-aſſeurée eſperance de ſa liberté ; auroit-il alors vne tres-grande Hardieſſe ? à quoy pourroit-il employer ſon courage ? ſeroit-ce point à combatre ſa bonne fortune, ou à attaquer le malheur qui s'enfuit?

Il y en a d'autres qui diſent que c'eſt vne reſolution de courage, qui fait que l'homme ſe promettant d'eſtre aſſez puiſſant pour ſurmonter les mal-heurs qui le menacent, les void venir ſans s'eſtonner, & ne s'effraye point quand ils luy ſont arriuez. Mais outre que la reſolution eſt vn effet du iugement & non de l'appetit, & que ſouuent ſans eſtre hardy, on ne s'eſtonne point du peril, parce que l'on ne le connoiſt pas ; tout l'effort de cette Hardieſſe ſemble eſtre occupé à ſouſtenir les mal-heurs, ſans oſer les aſſaillir ; qui eſt neantmoins le plus noble, & peut-eſtre le ſeul employ qu'elle puiſſe auoir.

Ils veulent encore que ce ſoit vne Paſſion de l'ame qui la fortifie, & qui la rende aſſeurée contre les maux les plus difficiles à éuiter, & qui l'encourage à pourſuiure les biens qu'il y a plus de peine à acquerir. Mais la force & l'aſſeurance n'appartiennent pas à l'appetit ; & au

lieu

lieu d'eſtre les effets de la Hardieſſe, c'en ſont pluſtoſt les cauſes; car il faut que l'ame ſe ſente forte & aſſeurée, auparauant qu'elle s'engage dans la Hardieſſe.

De dire auſſi auec l'Eſcole, que c'eſt vn mouuement que fait l'appetit pour obtenir vn bien difficile à acquerir; c'eſt ignorer le veritable objet de la Hardieſſe qui s'attache aux perils & aux dangers; c'eſt la confondre auec l'Eſperance & auec la Colere, voire meſme auec la Crainte; qui ſont auſſi ſelon ſes maximes, des mouuemens de l'ame pour obtenir vn bien difficile.

Enfin quelque definition qu'on en puiſſe donner, ſi elle n'exprime le mouuement particulier que l'appetit ſouffre en cette Paſſion, elle la deſguiſe au lieu de la faire connoiſtre, & fait pluſtoſt voir l'ombre & le phantoſme de la Hardieſſe, que ce qu'elle eſt veritablement. Taſchons donc à la deſcouurir, & ſans nous arreſter à marquer les mauuais chemins, conduiſons le Lecteur dans celuy qui eſt le meilleur & le plus aſſeuré.

Que le mal eſt l'objet de la Hardieſſe.

A ce deſſein il faut ſuppoſer vne choſe qui eſt connuë de tout le monde; Que la vraye Hardieſſe s'excite à la veuë des dangers; que les combats, les naufrages, les precipices, & la mort meſme, ſont les plus dignes objets qui l'occupent; qu'enfin elle paroiſt dauantage où les difficultez ſont les plus grandes, & où elle penſe trouuer plus de reſiſtance.

Or comme nous auons dit au diſcours de l'Eſperance, les difficultez & les maux paroiſſent à l'ame, ou plus grands, ou moindres que ſes forces: s'ils ſont plus grands, elle les fuit; s'ils

s'ils ſont moindres, elle les meſpriſe, ou bien elle les attaque.

Et veritablement l'Eſcole ne dit pas aſſez, quand elle eſtablit pour maxime, Que l'ame n'a que deux ſortes de mouuemens; l'vn par lequel elle pourſuit le bien; & l'autre par lequel elle fuit le mal: car elle n'eſt pas de pire condition que toutes les autres choſes de la Nature, qui n'ont pas ſeulement l'inclination à chercher ce qui leur eſt conuenable, & à fuir ce qui leur eſt nuiſible; mais qui ont encore celle de deſtruire ce qui leur eſt contraire.

Quoy qu'il en ſoit, il eſt certain que l'ame ne fuit pas toutes ſortes de maux; qu'il y en a quelques-vns qu'elle attaque; & que s'il y a quelque Paſſion qu'elle employe pour executer vn ſi noble deſſein, ce doit eſtre la Hardieſſe.

Que le mal doit eſtre preſent.

OR parce que lors qu'vne attaque ou vn combat ſe doit faire, il faut que le mal ſoit preſent, autrement l'effort que l'on feroit ſeroit vain & inutile; il s'enſuit de là que les difficultez & les dangers doiuent eſtre preſens pour exciter la Hardieſſe. Car ſi on les conſidere comme abſens, ils obligeront bien l'ame à ſe preparer & à ſe mettre en eſtat de leur reſiſter quand ils ſe preſenteront; mais ils ne tireront d'elle aucun effort pour les aſſaillir; parce que la preſence de l'ennemy eſt abſolument neceſſaire quand on doit combatre. Ce ſera donc alors vne Aſſeurance, vne Confiance, vne Reſolution de courage, mais non pas vne Hardieſſe.

En effet l'ordre que tient l'ame pour former cette Paſſion, eſt de conſiderer le mal à venir, & de comparer ſes forces auec les ſiennes; puis les ayant trouuées aſſez grandes

pour

pour le surmonter, elle forme le desir de le combatre, & l'esperance d'en auoir la victoire; & en mesme temps elle se prepare à l'assaut, par l'asseurance & par la certitude qu'elle prend du succés de son entreprise; par la resolution qu'elle fait d'y employer toutes les facultez qui luy doiuent obeïr; & par le commandement qu'elle leur fait, de se preparer au combat: Alors l'appetit obeïssant à ses ordres se fortifie, s'affermissant & se roidissant en soy mesme, afin que l'ennemy ne le surprenne pas, & qu'il soit en estat de luy resister s'il arriue qu'il se presente.

Par tout là il n'y a point encore de Hardiesse, ce sont seulement les dispositions qui la doiuent deuancer: Car lors mesme que le mal ne se laisse pas preuoir, & qu'il se presente tout à coup, il faut tousiours que ces actions precedent l'attaque qu'elle doit faire, & qu'il y ait quelques momens qui donnent loisir à l'ame de faire tous ces preparatifs qui luy sont necessaires: autrement dans cette rencontre elle ne souffrira point d'autre passion que celle de l'Estonnement, de la Crainte, ou du Desespoir.

En vn mot, tout ce qui deuance l'assaut que fait l'appetit, n'est point la Hardiesse; non plus que les preparatifs de la guerre ne sont pas le combat. Et certes, comme la presence du bien excite dans l'ame des mouuemens differens de ceux que son absence y produit; il faut aussi que la presence du mal y cause d'autres passions que ne fait son absence: Or est-il qu'elle attaque le mal present, & qu'il n'y a point de Passion qui soit occupée à cét effet, que la Hardiesse; Et partant toutes celles qu'elle forme en l'absence du mal, & qu'elle excite

excite auant que de le combatre, ne meritent point le nom de Hardieſſe, ou bien vn meſme nom ſe donnera à des Paſſions toutes differentes.

Obiections qui monſtrent que le mal abſent peut exciter la Hardieſſe.

IE ſçay que l'on me va dire, Que l'on reſſent bien ſouuent le mouuement & les effets de la Hardieſſe, encore que l'ennemy ne paroiſſe point: Que la Colere qui n'eſt iamais ſans elle, s'excite quelquesfois contre les abſens: Que l'eſperance qui luy tient touſiours compagnie, ne regarde que l'auenir: Qu'enfin la commune façon de parler ne donne pas ſeulement le nom de Hardy à celuy qui affronte le danger, mais encore à celuy qui ſe propoſe de le combatre; voire meſme à celuy qui l'a deſia combatu: de ſorte qu'il n'y a pas d'apparence de reſtraindre la Hardieſſe à la ſeule attaque, ny de demander la preſence du mal, comme vne condition neceſſaire pour la faire naiſtre.

Reſponſe I.

MAIS toutes ces raiſons ne deſtruiſent pas la verité que nous auons eſtablie: Car il eſt certain que quand la Hardieſſe & la Colere s'eſleuent en l'abſence du mal, l'imagination ſe l'eſt figuré comme preſent; la forte & la viue apprehenſion qu'elle en a formée luy ayant oſté le ſouuenir de ſon abſence. Et cela n'eſt pas difficile à conceuoir, ſi l'on conſidere que la maniere dont elle agit, la fait aiſément tomber en cette erreur: d'autant que ne voyant les choſes que par leur image, celle-cy luy eſtant preſente, luy deuroit auſſi touſiours repreſenter les choſes preſentes; ſi elle ne faiſoit reflexion ſur leur abſence, qui n'eſt qu'vne condition exterieure & eſtrangere au corps de l'image:

l'image: De ſorte que ne faiſant point partie de la principale figure, l'imagination ne peut eſtre tant ſoit peu diuertie, qu'elle n'en perde le ſouuenir; ſi les ſens & la raiſon ne la rappellent, & ne l'arreſtent pour la conſiderer. D'où vient que dans le ſommeil, & dans toutes les fortes Paſſions, où ces guides ont accouſtumé de l'abandonner, toutes les choſes qu'elle s'imagine luy paroiſſent comme ſi elle les voyoit; & communiquant ſon erreur à l'appetit, elle luy fait faire les meſmes mouuemens pour elles, que ſi elles eſtoient veritablement preſentes. Quand donc les maux ne paroiſſent point, & que la Hardieſſe & la Colere ne laiſſent pas de s'eſleuer dans l'ame; ils ne ſont pas abſens d'elle pour cela, puiſqu'ils ſont preſens à ſa penſée; Et il faut de neceſſité pour exciter ces ſortes de Paſſions, qu'elle ſe figure que ſes ennemis ſont proches, qu'ils fondent ſur elle, & qu'elle en va eſtre opprimée, ſi elle ne les attaque.

Reſponſe II. QVANT à l'Eſperance, il eſt vray que la Hardieſſe n'eſt iamais ſans elle; qu'vn homme hardy eſpere touſiours; & que touſiours il y a quelque bien à venir, qui ſemble eſtre le motif de ce qu'il entreprend: Mais il ne s'enſuit pas de là, que le mal preſent ne ſoit le veritable objet de la Hardieſſe, ny qu'elle ſoit obligée de faire autre choſe que de l'attaquer & de le combatre.

Car il y a bien de la difference de dire que l'Eſperance tient touſiours compagnie à la Hardieſſe, & de dire que l'Eſperance & la Hardieſſe ont vn meſme obiet, vne meſme fin, & vn meſme employ. Elles ſeruent bien toutes deux, auſſi bien que le reſte des Paſſions, pour arriuer

uer à la fin que l'ame s'eſt propoſée; mais c'eſt vne fin qui leur eſt eſtrangere, & qui ne les touche point: chacune a la ſienne propre & particuliere, qu'elle rencontre d'abord, & où elle tend naturellement, ſans auoir ſoin de la generale qui appartient à l'ame; ce ſont proprement des ſoldats qui marchent & qui combatent, ſans ſçauoir le deſſein du Chef qui les conduit. Mais pour entendre cecy, il faut remarquer, Que la fin des actions, eſt ce qui les termine; & qu'elles ſont terminées par leurs effets. Or comme il y a des effets qui ſont proches & qui ſont produits les premiers; & d'autres qui ſe font en ſuitte de ceux-là, & qui pour cette raiſon ſont plus eſloignez: Il y a auſſi dans les actions vne fin qui eſt proche, & l'autre qui eſt eſloignée; celle-là eſt vniforme, & ne change point; l'autre eſt inconſtante & diuerſe, ſuiuant les diuers vſages où la cauſe principale la deſtine: Ainſi le premier effet & la fin proche & naturelle de la chaleur, c'eſt d'eſchauffer; les autres qui la ſuiuent ſont, par exemple, de cuire ou de bruſler, ſuiuant le deſſein que l'Art ou la Nature ſe propoſe.

Comme donc les Paſſions ſont des actions & des mouuemens de l'appetit, elles ont auſſi ces deux ſortes de fin, l'vne qui eſt proche & qui n'eſt autre que le premier effet qui ſe produit par elles: Ainſi l'vnion eſt la propre & la veritable fin de l'Amour; l'approche du bien l'eſt du Deſir; la jouïſſance l'eſt de la Ioye; le combat l'eſt de la Hardieſſe, & ainſi du reſte: Toutes les autres fins qui ſuiuent cette premiere, n'appartiennent plus à la paſſion, mais ſeulement à la cauſe principale qui eſt l'ame, laquelle deſtine celle-là à tel vſage qu'il luy plaiſt. De ſorte que le combat eſtant le premier

effet

effet de la Hardieſſe, en eſt auſſi l'vnique & la veritable fin; & s'il y a quelque bien que l'on attende aprés, ce n'eſt pas elle qui le conſidere, mais l'Eſperance, ou plûtoſt l'ame, qui excite les paſſions les plus genereuſes, à combatre les difficultez qui en empeſchent la poſſeſſion.

Quelle eſt la fin de la Hardieſſe.

LE mal preſent eſt donc le ſeul objet de la Hardieſſe; le combat eſt la ſeule fin où elle tend; & ſi cela ſert aprés à obtenir quelque bien, c'eſt vn ſuccés qui arriue à ſon deſceu, & qu'elle ne s'eſtoit point du tout propoſé: autrement il faudroit dire que la Haine, la Crainte, & les autres Paſſions qui s'eſloignent du mal, ont auſſi le bien pour objet, puiſqu'on ne fuit le mal, que pour quelque bien qui en peut arriuer.

Mais ſi l'on demandoit, quel eſt le bien & l'vtilité que l'ame peut retirer de ce combat, en vn mot quel eſt le principal motif qui l'engage à attaquer le mal: Il n'y a perſonne qui ne reſpondiſt incontinant, que c'eſt pour le vaincre. Mais ce n'eſt pas reſoudre tout à fait la queſtion; il faut ſçauoir ce qu'elle pretend dans la victoire: car il ne ſuffit pas de dire que c'eſt pour defaire ou pour chaſſer l'ennemy; que c'eſt pour auoir la preéminence par deſſus luy, ou pour acquerir la gloire de l'auoir ſurmonté: d'autant que ces derniers motifs ne touchent point l'appetit ſenſitif, & que les deux autres laiſſent la difficulté toute entiere; puiſqu'on peut encore demander, pourquoy l'ame veut defaire ou chaſſer ſon ennemy. Et quoy que l'on puiſſe dire que c'eſt pour s'eſloigner du mal; outre que cette raiſon eſt trop vague & trop generale, qui conuient à toutes les paſſions faſcheuſes; il eſt certain qu'en fuyant, elle

elle s'eſloigne de luy d'vne autre façon que quand elle le chaſſe: de ſorte qu'il faut chercher le motif particulier qu'elle ſe propoſe en cette rencontre. Or qui conſiderera que l'ame excite ſes forces dans la Hardieſſe, & qu'elle ne les employe que lors qu'elle penſe, que ſon ennemy ſe ſert des ſiennes pour la ruiner; il eſt à croire qu'elle n'a point d'autre deſſein en l'attaquant, que de luy oſter la force & la puiſſance de mal faire: c'eſt pourquoy on ne ſe contente pas de voir fuir les ennemis; mais on les pourſuit, afin qu'en leur faiſant perdre la liberté ou la vie, on leur oſte tout le pouuoir qui leur reſte. Mais nous retoucherons à cette matiere au Chapitre de la Conſtance.

APRES cela nous croyons auoir ſatisfait à toutes les difficultez propoſées; car pour ce qui regarde la commune façon de parler, qui donne le nom de Hardy à celuy qui n'eſt plus dans le danger; il ſuffit de dire que nous ne parlons pas icy de la Hardieſſe comme d'vne habitude qui conſerue ſon nom lors meſme qu'elle n'agit pas; mais comme d'vne Paſſion qui eſt toute dans le mouuement, & hors lequel ce n'eſt plus la Paſſion de la Hardieſſe. *Quelle eſt la nature de la Hardieſſe.*

Concluons donc, que la Hardieſſe n'eſt autre choſe que le mouuement que fait l'appetit en attaquant le mal. Mais comment l'attaque-t-elle? Ce ne peut eſtre par vn autre moyen que par celuy dont toutes les choſes ont accouſtumé d'aſſaillir leur ennemy: car comme elles ſe fortifient, ſe ſouſleuent & ſe jettent ſur luy; l'appetit en fait de meſme; il ſe roidit, & s'affermit en ſoy; il s'anime, il ſe ſouſleue & s'eſlance contre le mal. En

effet, ou il ne faut point ſe figurer de mouuemens dans l'ame, ny qualifier les Paſſions du nom de mouuemens; ou bien il faut de neceſſité confeſſer que celuy de la Hardieſſe eſt tel que nous venons de dire: Il eſt ſi naturel & ſi conforme à la raiſon, qu'on ne peut aſſeurer que l'ame pourſuiue le bien, & qu'elle courre vers luy; qu'elle s'eſloigne du mal, & qu'elle le fuye; que l'on ne ſoit contraint d'auoüer, qu'en le deuant combatre, elle ne ſoit obligée de ſe ſouſleuer & de s'eſlancer contre luy.

Et quand la raiſon ne le perſuaderoit pas, il ne faudroit que conſiderer les mouuemens du corps qu'elle excite, auec leſquels il faut que les ſiens ayent de la correſpondance: Car il n'eſt pas poſſible de voir cét auancement de teſte, cét eſlancement d'yeux, cette eſleuation de muſcles, ces ſecouſſes de bras, cette courſe precipitée, & les ſaillies impetueuſes que toutes les parties font dans cette Paſſion; qu'on ne ſe figure incontinant, que l'ame ſe ſouſleue, qu'elle s'eſlance, & qu'elle ſort hors d'elle meſme pour ioindre & pour combatre ſon ennemy. De ſorte que nous ne pouuons faillir en diſant, que *la Hardieſſe eſt vn mouuement de l'appetit, par lequel l'ame s'eſlance contre le mal afin de le combatre.*

Car *l'eſlancement* eſt la difference du mouuement qui la diſtingue de toutes les autres Paſſions où l'ame ne s'eſlance point; comme de l'Amour & de la Haine, de la Ioye & de la Douleur, de l'Eſperance & du Deſeſpoir. Et le motif de cet eſlancement qui eſt d'attaquer le mal & de le combatre, la rend differente du Deſir & de l'Auerſion, de la Peur & de la Colere; d'autant que ſi l'ame s'eſlance dans l'Auerſion

ſion & dans la Peur, c'eſt pour s'eſloigner du mal, & non pour l'attaquer; dans le Deſir c'eſt pour s'approcher du bien; & dans la Colere c'eſt pour ſe vanger, comme nous dirons en ſon lieu.

A la verité cette definition eſt bien differente de celle qu'Ariſtote en a donnée dans ſa Rhetorique, où il dit que la Hardieſſe n'eſt autre choſe qu'vne Eſperance qui vient de l'opinion que l'on a que les biens attendus ſont proches, & que les choſes que l'on craint ſont eſloignées. Mais qui ne void pas que c'eſt là le veritable portrait de la Confiance qui eſt vne ſorte d'Eſperance; & qu'Ariſtote n'a point pretendu de faire en cet endroit celuy de la Hardieſſe? puiſqu'aux lieux où il eſtoit obligé d'examiner plus ſoigneuſement ſa nature, il dit en termes exprés, Que les dangers doiuent eſtre fort proches pour exciter cette Paſſion. Aprés tout, quelque definition qu'il en ait donnée, il ne l'a point conſiderée comme Paſſion, mais ſeulement comme habitude. Sans donc nous arreſter à des choſes qui ne nous regardent point, paſſons à d'autres plus importantes; & voyons premierement s'il eſt vray que l'ame ait deſſein d'attaquer & de combatre le mal en toute ſorte de Hardieſſe.

Si toutes ſortes de Hardieſſe attaquent le mal.

IL y a deux choſes qui peuuent faire douter de cette propoſition; la premiere, Que la Hardieſſe n'eſt pas ſeulement occupée à attaquer le mal, mais encore à luy reſiſter, & à le ſouſtenir; puiſque l'on peut ſupporter vn malheur, & ſouffrir meſme la mort auec courage. La ſeconde eſt, Qu'il y a de certaines Hardieſſes où il n'y a point de combat à faire, parce qu'il n'y a point de mal

qui paroiſſe ; comme quand vn homme court dans le danger ſans le connoiſtre ; quand il eſt impudent ou ambitieux : car celuy-cy ne conſidere que les honneurs & les pourſuit hardiment ; & l'autre eſt hardy & prend plaiſir à faire des actions deshonneſtes, où il ſemble qu'il n'y a point d'ennemy à combatre.

Mais il eſt facile de reſpondre à ces raiſons ; Car pour la premiere, quoy qu'on peut dire que la reſiſtance eſt vne ſorte de combat, puiſque l'ame ne peut reſiſter qu'en s'oppoſant, & que pour s'oppoſer il faut qu'elle ſe roidiſſe contre le mal, qui eſt en quelque ſorte l'aſſaillir & le combatre : Neantmoins il eſt certain, que reſiſter ſimplement au mal & en ſouffrir conſtamment les attaques & la violence, ſans faire aucun autre effort ; ne ſont point proprement des effets de la Hardieſſe, mais d'vne autre Paſſion que nous appellons Conſtance ou Fermeté de courage, dont nous traitterons au Chapitre ſuiuant.

Quant à la ſeconde, il eſt tres-aſſeuré qu'il y en a qui courent dans le danger ſans le connoiſtre ; & qu'en cette rencontre l'ame n'a pas beſoin d'attaquer le mal, puiſqu'elle ne le void pas ; mais auſſi il n'y a point alors de hardieſſe. Car comme on ne dira pas qu'vn aueugle ſoit hardy quand il paſſe par vn precipice où il ne penſe pas eſtre ; ny qu'vn enfant ſoit courageux quand il veut toucher la flamme & prendre les charbons dont il ignore les effets : Il en eſt de meſme de tout autre qui va ou qui ſe trouue dans les perils qui luy ſont inconnus ; il ne paroiſtra hardy qu'à ceux qui ſeront aueugles ou ignorans comme luy. En vn mot, l'appetit ne s'eſmeut que par la connoiſſance, & quand elle ne l'eſclaire pas il demeure immobile,

bile, & ne forme aucune Paſſion: Il faut qu'il ait vn objet qui l'excite; & s'il y en a quelqu'vn qu'il ne connoiſſe pas, il ne le touche non plus que s'il n'eſtoit point: de ſorte que le peril qui luy eſt inconnu, ne luy eſt pas peril; & partant il ne le fuit ny ne l'attaque, & n'a pour luy ny Crainte, ny Hardieſſe.

Il eſt vray que ceux qui ſont en cet eſtat, ſemblent bien ſouuent eſtre hardis; parce qu'on les void au milieu des dangers ſans aucun eſtonnement, que les difficultez ne les arreſtent point, & qu'ils marchent auec aſſeurance au trauers des obſtacles qui ſe preſentent à eux. Mais en effet ils ne ſont point tels qu'ils paroiſſent, & c'eſt pluſtoſt vn aueuglement ou vne ſtupidité qu'ils ont, qu'vne vraye Hardieſſe.

Neantmoins c'eſt en quoy on ſe trompe ordinairement, parce qu'il n'eſt pas aiſé de diſcerner ces marques trompeuſes d'auec les veritables; & principalement quand il y a quelque ardente Paſſion qui agite l'ame: car la portant auec precipitation où elle veut aller, elle luy oſte la penſée de tout ce qui la peut trauerſer, & la fait courir aprés ſon objet ſans prendre garde aux empeſchemens & aux perils qui ſe rencontrent en ſon chemin. Or il eſt certain qu'alors il ſemble que c'eſt la Hardieſſe qui luy inſpire cette ardeur, & qui luy donne ces nobles mouuemens: quoy que dans la verité ce ne ſoit point elle, mais la ſeule impetuoſité de la Paſſion qui la tranſporte. Et c'eſt ainſi que l'Ambitieux, le Superbe, le Voluptueux, ſemblent eſtre hardis en beaucoup d'occaſions où ils ne le ſont point en effet; parce que ne conſiderant point les difficultez qui ſe trouuent dans la pourſuite qu'ils

font des honneurs & des plaiſirs, ils ne les voyent point, & ne les attaquent point auſſi. Et ſans doute il faut mettre en ce rang la pluſpart de ceux qui ne craignent point les perils pour y eſtre accouſtumez, comme les ſoldats & les nochers; ou pour ne les auoir jamais eſprouuez, comme ceux qui s'engagent en de grandes entrepriſes dont ils n'ont point preueu les difficultez; ou parce qu'ils croyent qu'ils n'en ſont pas menacez, comme ceux qui penſent en eſtre loin, ceux qui ſont heureux, ceux qui ſont gens de bien, parce qu'vn homme de bien ne craint rien. Car il eſt certain qu'en la pluſpart de ces rencontres il n'y a point de Hardieſſe la prenant pour Paſſion; d'autant qu'aux vnes les dangers ne ſont point connus comme dangers; & aux autres ils ſont reputez abſens: Or eſt-il que le mal inconnu ou abſent n'excite point la Hardieſſe; & partant elle ne ſe trouue point veritablement en ceux que nous venons de marquer, ſi ce n'eſt comme vne diſpoſition ou vne habitude. Mais nous retoucherons à cette matiere.

Comment l'impudence attaque le mal.

VOYONS comment la Hardieſſe qui ſe trouue dans l'Impudence peut attaquer le mal: Car nous ne pouuons pas dire icy, comme nous auons fait cy-deſſus, qu'elle ſe prend pour vne habitude ou pour vne diſpoſition: veu que l'Impudence eſt vne Paſſion compoſée de deux autres, à ſçauoir du Plaiſir & de la Hardieſſe; Et partant s'il n'y a rien à combatre dans l'Impudence, il y a quelque Hardieſſe qui comme Paſſion n'eſt point obligée d'attaquer.

Certainement pour eſtre Impudent, il faut con-

connoiſtre que l'action que l'on fait eſt contre la bien-ſeance & contre l'honneſteté ; autrement ce ſera ſottiſe ou brutalité, & non pas Impudence ; car vn enfant, vn lourdaut, vn inſenſé, ne ſont iamais eſtimez impudens, parce qu'ils ne ſçauent pas quelles ſont les actions des-honneſtes.

Celuy qui les connoiſt donc, & qui a deſſein de les faire, ſent alors en ſoy-meſme la raiſon qui s'y oppoſe, & l'honneur qui luy defend de les executer : Or tout ce qui s'oppoſe à l'appetit luy eſt vn obſtacle, & luy paroiſt comme vn mal ; Et partant la raiſon, l'honneur & la modeſtie ſont les ennemis que l'Impudence attaque, qu'elle combat, & dont elle triomphe. Mais nous examinerons cecy plus particulierement au diſcours de cette Paſſion, c'eſt aſſez pour monſtrer qu'il n'y a point de Hardieſſe qui n'attaque le mal apparent ou veritable.

Quel eſt le mal que la Hardieſſe attaque.

IL ne reſte plus qu'à ſçauoir, ſi toute ſorte de Mal peut exciter cette Paſſion ; car outre qu'on ne dit pas qu'il y ait de la Hardieſſe à combatre des ennemis qui ſont foibles ; ny qu'aucun doiue attaquer ſon ignorance, ſon imprudence, & ſes autres defauts que l'on peut mettre au rang des plus grands maux qui puiſſent arriuer : Outre ces raiſons, dis-je, & beaucoup d'autres ſemblables qu'on peut apporter ſur ce ſujet ; Il n'y a pas d'apparence, que ce qui eſt proprement Mal puiſſe émouuoir cette Paſſion, veu que ce n'eſt rien qu'vne priuation de perfection, & que l'ame ne doit & ne peut attaquer ce qui n'eſt point.

Pour reſoudre cette difficulté, il faut remarquer que l'ame ne reconnoiſt pas ſeule-

ment pour Mal cette priuation dont nous venons de parler ; mais encore toutes les cauſes qui la produiſent, & tous les deſordres qui ont accouſtumé de la ſuiure : Car il y a touſjours quelque foibleſſe ou quelque incommodité qui ſuit la priuation & l'abſence d'vne perfection ; & cette foibleſſe ou impuiſſance eſt vne qualité reelle, comme enſeignent nos Eſcoles. Nous pouuons donc dire, que la priuation qui eſt vn non-eſtre, n'eſt point vn objet qui puiſſe exciter la Hardieſſe ; parce que l'ame ne peut attaquer ce qui n'eſt pas, ſi ce n'eſt qu'elle ſe le figure comme vne choſe reelle, ainſi qu'il arriue aux enfans qui conçoiuent la mort comme vn phantoſme. Que s'il y a quelque Mal qu'elle doiue combatre, ce ſont les cauſes qui le font naiſtre, & les incommoditez qui le ſuiuent. Et de fait elle confond ordinairement ces deux choſes auec le Mal meſme : Car quand on dit qu'vn homme ſouffre la mort auec courage, cela ne s'entend pas preciſément de la mort, puiſqu'elle n'eſt pas encore ; mais de l'action des cauſes qui deſtruiſent la vie, & de la douleur qu'elles excitent : Et quand on ſupporte auec conſtance la perte des biens, de l'honneur, de la ſanté ; ce n'eſt pas proprement la perte qui occupe la conſtance, mais l'impuiſſance, l'incommodité & l'affliction qui en viennent.

Il eſt donc certain que tous les Maux veritables ſont capables d'exciter la Hardieſſe, pourueu qu'ils ſoient proportionnez à nos forces. Car il y a des Maux qui de ſoy & par le commun ſentiment des hommes ſont ſi foibles, qu'on les doit meſpriſer ſans les craindre & ſans les combatre ; & d'autres qui ſont

ſi puiſſans, que c'eſt imprudence de les attaquer, & leſquels raiſonnablement on doit fuïr. Que ſi l'ame les conçoit autrement qu'ils ne ſont, & qu'elle eſtime grands ceux qui ſont petits, & foibles ceux qui ſont fort puiſſans; alors le combat qu'elle entreprend contre ceux qu'elle doit meſpriſer, eſt bien vn mouuement de Hardieſſe; mais cette Hardieſſe paſſe pour Laſcheté: & l'attaque qu'elle fait contre ceux qui ſont au deſſus de ſes forces eſt Temerité: comme c'eſt Audace, quand elle les meſpriſe, principalement ſi elle le teſmoigne par le geſte & par les paroles. Mais nous retoucherons ailleurs à ces differences, qui n'eſtant pas eſſencielles, ne conuiennent pas à ce diſcours, où nous examinons ſeulement la nature & l'eſſence de la Hardieſſe.

Elle conſiſte donc en l'attaque que fait l'appetit contre le mal; & cette attaque ſe fait en s'eſlançant contre luy. Il faudroit maintenant voir comment ſe fait cét eſlancement, & s'il ſert de quelque choſe à l'ame; puiſqu'en s'eſlançant elle ne ſort point hors d'elle-meſme, & ne s'approche pas de plus prés de ſon ennemy: Mais ces difficultez ont eſté eſclaircies au traité du Deſir, & ne doiuent pas eſtre repetées icy.

Auec quelles Paſſions la Hardieſſe peut compatir.

IL n'en reſte plus qu'vne qui pourroit faire douter de tout ce que nous auons dit, ſi on la laiſſoit ſans l'examiner & ſans la reſoudre: Car quoy que l'on auoüe que la Hardieſſe eſt vn ſouſleuement & vn eſlancement de l'appetit; Neantmoins puiſqu'elle accompagne ordinairement l'Amour & le Plaiſir; qu'elle n'eſt jamais ſans le Deſir ny ſans l'Eſperance; que meſme la Haine, la Douleur & le

Deſeſpoir l'appellent ſouuent à leur ſecours, & que la Colere n'eſt jamais ſans elle : Il ſemble qu'il n'y a pas d'apparence que le ſouſleuement qu'elle fait, puiſſe ſubſiſter auec l'eſmotion particuliere de chacune de ces Paſſions qui doit eſtre differente de la ſienne.

Il faut donc dire, que cela n'eſt pas mal-aiſé à conceuoir pour ce qui regarde le Deſir & la Colere, puiſqu'en ces deux-cy l'appetit s'eſlance en dehors comme dans la Hardieſſe; & qu'il n'y a point de difference, ſinon que le Deſir ne demande pas l'affermiſſement ny l'employ des forces de l'ame, comme font les deux autres; & que ny luy ny la Colere n'ont pas les meſmes motifs de la Hardieſſe : Car le Deſir s'eſlance vers le bien abſent, pour s'en approcher; la Hardieſſe contre le mal preſent, afin de le combatre; & la Colere contre la cauſe du mal, afin de ſe vanger.

Quant à l'Eſperance dans laquelle l'appetit s'affermit, nous auons monſtré comment cela n'empeſchoit pas qu'il ne ſe peuſt eſlancer : Et de fait il doit neceſſairement eſtre agité de ces deux ſortes de mouuemens dans la Hardieſſe; puiſque pour joindre l'enniemy il faut qu'il ſe jette ſur luy; & pour le combatre qu'il ſe fortifie, ce qu'il ne peut faire qu'en ſe roidiſſant. Voire meſme il eſt certain que comme l'Eſperance & la Confiance precedent toûjours la Hardieſſe; il faut neceſſairement que l'appetit ſe roidiſſe & s'affermiſſe auant qu'il puiſſe ſe ſouſleuer & s'eſlancer, comme nous dirons cy-aprés : Il n'y a donc point d'inconuenient que ces quatre Paſſions ſe meſlent & ſubſiſtent enſemble. En effet elles ſe trouuent toutes dans la Colere; car celle-cy n'eſt jamais ſans la Hardieſſe, la Hardieſſe ſans l'Eſperance,

rance, ny l'Eſperance ſans le Deſir : Et quoy que le Deſir preſuppoſe l'Amour, on ne peut pas neantmoins dire que l'Amour ſe trouue dans la Colere, parce qu'il a vn mouuement contraire aux autres. De ſorte que pour l'ordinaire, ny luy ny la Haine, ne peuuent en meſme moment ſe trouuer auec la Hardieſſe ; mais il faut qu'elles paſſent de l'vne à l'autre, comme nous auons deſia dit aux diſcours precedens : Ce qui ſe fait quelquesfois auec tant de viſteſſe, qu'il ſemble qu'elles ſe meſlent enſemble, qu'elles ſe confondent, & qu'elles ne ſe quittent point. Reprenons noſtre premier diſcours, & concluons, Que la Hardieſſe n'eſt rien que le mouuement par lequel l'appetit ſe roidit & s'eſlance contre le Mal afin de le combatre.

OR quoy que ce ſoit là le veritable ſentiment qu'on doit auoir de cette Paſſion ; & qu'en la conſiderant exactement, & ſelon les regles de la Philoſophie, ſon eſſence & ſa forme ſoit toute renfermée dans ce mouuement ; il ne faut pas neantmoins condamner tout à fait l'opinion commune qui ne la conçoit pas ſi ſimple que nous la faiſons, & qui y meſle le Courage, l'Aſſeurance, la Reſolution, la Confiance, & le meſpris du danger. Car bien que toutes ces choſes ne luy ſoient pas eſſencielles, & que ce ne ſoient que des diſpoſitions qui ſeruent pour la produire & pour la conſeruer ; on peut neantmoins dire qu'elles ſont de ſa ſuite, qu'elles la font paroiſtre, & que toutes enſemble rendent cette Paſſion parfaite & complete. De fait on les confond ordinairement enſemble, & on les employe toutes pour ſignifier vne meſme choſe: Car on dit vn hom-

me de Cœur & de Courage, vn homme asseuré, resolu, & qui ne craint rien, pour dire qu'il est Hardy : Et quoy qu'il semble que cela conuienne mieux à l'habitude de la Hardiesse qu'à la Passion ; on ne laisse pas de s'en seruir pour l'vne & pour l'autre ; veu mesme que l'on dit vne action de courage, vn visage asseuré & resolu, vn homme qui ne craint point le danger ; qui sont façons de parler, qui tres-asseurément marquent la Passion de la Hardiesse. Aprés tout sans choquer l'vsage des paroles, il faut du moins en auoir la science, & distinguer les choses que la Nature separe, & que le Peuple confond.

EN effet, *le Courage* est proprement la puissance naturelle d'où procede la Hardiesse ; comme le Cœur en est le sujet & le principal organe : Et dautant que c'est le plus noble mouuement que celuy-cy puisse auoir ; & que la force de cette partie paroist dauantage en cette Passion qu'en toutes les autres ; on luy a donné par prerogatiue le nom de Cœur : car on dit vn homme de Cœur, pour dire qu'il est Hardy : parce que celuy qui est hardy a le cœur esmeu de la plus noble de toutes les Passions ; ou bien parce qu'il a le cœur comme il faut, l'ayant chaud & sec, qui est son propre & juste temperament, ainsi que nous dirons cy-aprés.

POVR *l'Asseurance*, c'est vn pur effet du jugement qui fait croire que l'on est exempt du peril, & n'est rien que la certitude que l'on a d'estre en seureté. Or parce que cette creance est vne grande disposition pour attaquer le mal, & que celuy qui croit estre en seureté,

ne

ne craint point le danger ; de là vient que l'on confond l'Asseurance auec la Hardiesse.

LA *Resolution* est encore vn effet du iugement, qui sans hesiter & sans demeurer dans les doutes que la presence de l'ennemy donne à ceux qui sont timides, se determine promptement à le combatre : Et parce que ce dessein pris de la sorte est vn effet du Courage & de la bonne opinion qu'on a de ses forces, qui sont les dispositions les plus proches pour la Hardiesse, on les confond ensemble ; de sorte qu'on prend la Resolution pour la Hardiesse ; & vn homme Resolu, pour vn homme Hardy & Courageux.

ON dit encore que c'est Hardiesse, de mespriser le danger, & de ne le craindre point ; quoy qu'il n'y ait là aucune Passion ; dautant que mespriser vn mal est vn pur effet du iugement ; & ne le craindre pas, n'est rien que le defaut & la priuation de la Crainte. Neantmoins parce que c'est le propre de la vraye Hardiesse, de ne faire pas estat des petits maux qui ont accoustumé de donner de la Crainte & de l'Estonnement aux ames foibles & timides ; & qu'en mesprisant ceux-cy, & en attaquant les autres, elle fait voir qu'il n'y a rien qu'elle craigne : De là vient qu'on prend pour Hardiesse, ce qui n'en est que l'effet ; ou pour mieux dire, ce qui n'en est que la marque : Car ne craindre point n'est pas vne action, mais vne priuation ; qui pourtant marque ordinairement la presence de son contraire.

MAIS que dirons nous de *la Confiance*, que les Grecs, les Latins, & nous mesmes faisons

ſouuent paſſer pour Hardieſſe ? Il eſt certain que c'eſt vne ſorte d'Eſperance; ou pour mieux dire, c'en eſt la conſommation & la perfection : Car aprés que l'appetit a formé l'Eſperance en s'affermiſſant contre les difficultez qui enuironnent le bien où il aſpire ; l'ame qui ſe void en eſtat de ne les craindre plus, ſe fortifie dans l'opinion qu'elle a priſe que les choſes d'où elle attend du ſecours, ne luy manqueront pas; & donne en quelque façon ſa foy aux promeſſes qu'elles luy ſemblent faire ; ainſi on ſe confie en ſes forces, en ſes biens, en ſes amis, d'autant que l'on croit alors que ce que l'on s'eſt promis d'eux, reüſſira. Et parce que dans cette opinion on penſe qu'il n'y a point de difficultez que l'on ne doiue ſurmonter, & qu'en ſuite on n'en craint pas la rencontre ; de là eſt venu qu'on l'a confonduë auec la Hardieſſe qui doit auoir les meſmes ſentimens ; bien que ce ne ſoit qu'vne diſpoſition qui la doit deuancer.

Quelles ſont les diſpoſitions pour la Hardieſſe.

QVOY qu'il en ſoit, & en quelque façon qu'on veüille prendre ces choſes, ſoit pour parties de la Hardieſſe, ſoit pour les diſpoſitions qui la deuancent ou qui l'accompagnent ; elles ſeruent à faire connoiſtre ceux qui ſont les plus ſuſceptibles de cette Paſſion : Car l'Aſſeurance & la Reſolution, meſpriſer & ne craindre pas le danger, ſont des effets de la bonne opinion qu'on a de ſes forces ; ſans laquelle il n'y peut auoir ny Aſſeurance, ny Reſolution, ny Courage, ny Hardieſſe ; ſans laquelle enfin les maux les plus legers donnent de la terreur, & les choſes meſme qui ne peuuent faire aucun mal, donnent à tous momens de la Crainte.

Or

Or cette opinion eſt fondée ſur les forces que l'on a en effet, ou que l'on croit auoir: Mais parce qu'il y en a de deux ſortes, les vnes qui ſont en nous & qui dépendent de nous, comme les forces du Corps, & celles de l'Eſprit; les autres qui ſont hors de nous & qui ne ſont pas tout à fait en noſtre pouuoir, comme les biens, les amis, les honneurs, &c. Ceux qui ſont doüez des premieres ſont plus ſuſceptibles de la Hardieſſe; c'eſt pourquoy vn homme fort & robuſte eſt ordinairement plus hardy qu'vn autre qui ne l'eſt pas, & qui a des biens & des amis dont il ſe peut preualoir.

Mais pour cela, il faut encore remarquer que l'on peut eſtre fort & robuſte en pluſieurs façons: Car il y a vne Force de corps qui n'eſt propre que pour reſiſter, pour ſoûtenir, en vn mot pour patir; telle eſt celle des Chameaux, des Aſnes, des Bœufs, & prouient d'vne melancholie eſpaiſſe: L'autre eſt purement actiue & toute de feu, qui vient de la bile ou du ſang ſubtil & mobile, comme eſt celle des ieunes Chiens & des Cheuaux genereux: La derniere eſt compoſée des deux precedentes, & ſe remarque dans les Lyons, dans les Dogues, & dans les Sangliers.

Ceux donc qui ont cette Force ſtupide & paſſiue, tels que ſont les melancholiques, ne ſont gueres ſuſceptibles de la Hardieſſe, dautant qu'ils ſont priuez de la chaleur qui eſt comme l'ame de la Force & du Courage; Les autres qui ſont bilieux & qui ont celle qui eſt ardente & actiue, ſe laiſſent facilement eſmouuoir par cette Paſſion; mais elle a ce defaut, qu'elle ſe paſſe incontinant, & qu'elle ne diſcerne pas les maux qui ſont dignes d'eſtre combatus, d'auec ceux qui ne le ſont pas, l'impetuo-

petuosité à laquelle elle se laisse emporter, precipitant ses dessеins auparauant que le iugement les puisse examiner. Mais ceux qui ont l'vne & l'autre, & qui sont bilieux melancholiques, ont la Hardiesse des Heros qui ne s'allume pas promptement, mais qui s'estant espriſe est de longue durée, qui ne craint rien, qui mespriſe les petits dangers, & qui attaque les grands auec asseurance & resolution, & souuent auec ce transport qui la fait passer pour diuine.

Aprés les forces du Corps il faut mettre la force de l'Esprit; car ceux qui pensent l'auoir, & qui se promettent vn grand secours de leur addresse & de leur bon sens, quelques foibles qu'ils soient, entreprennent facilement de grandes choses, & croyent qu'ils peuuent suppleer par la force de leur esprit à la foiblesse qu'ils ont d'ailleurs. Enfin ceux qui sont puissans par leur dignité, par leurs biens & par leurs amis; ceux qui n'ont iamais esprouué de disgraces, & qui croyent auoir le Ciel, les hommes & la Fortune fauorables, ont toûjours bonne opinion de leurs forces, & sont ordinairement hardis. Mais afin de leuer toutes les difficultez qui se pourroient former sur ces matieres, & pour donner l'esclairciſſement qui est necessaire aux discours suiuans, où il faut à toutes rencontres parler du Courage & des Forces: il est à propos d'examiner plus soigneusement la nature de ces deux choses & voir en quoy elle consiſte.

Ce que c'eſt que le Courage, & en quoy il conſiſte.

III. PARTIE.

IL faut premierement ſuppoſer que *le Courage* eſt vne qualité propre aux animaux, qu'il n'y a qu'eux qui en ſoient ſuſceptibles; & partant que l'ame en eſt le principe, & que c'eſt en elle qu'il reſide comme en ſa racine & en ſon premier & veritable ſujet: auſſi dit-on qu'vne ame eſt courageuſe, & qu'il faut que l'ame ait du courage pour attaquer ſes vices, & pour reſiſter à ſes Paſſions. *Que le Courage eſt vne puiſſance de l'ame.*

Or s'il n'y a que trois choſes en l'ame, comme dit Ariſtote, à ſçauoir, la Puiſſance, l'Habitude, & la Paſſion, il faut que le Courage ſoit quelqu'vne de ces trois: Ce ne peut eſtre vne Paſſion, puiſqu'il eſt vray qu'vn homme a du Courage lors qu'il n'eſt agité d'aucune Paſſion, & lors meſme qu'il eſt ſans rien faire: Ce n'eſt pas auſſi vne Habitude, parce que celle-cy s'acquiert par l'accouſtumance, & que l'on naiſt auec le Courage; Il eſt donc neceſſaire que ce ſoit vne Puiſſance.

Mais il faut remarquer qu'il y a de deux ſortes de Puiſſances; les vnes ſont premieres & radicales; les autres ſont ſecondes & deriuées. Les premieres ſont parties ou accidens inſeparables de l'ame; leſquelles pour cette raiſon ſont eſgales en tous les indiuidus de chaque eſpece; Ainſi la puiſſance de raiſonner con-

conſiderée en ſoy, & entant que c'eſt vne faculté de l'ame, eſt eſgalement partagée à tous les hommes. Les ſecondes ne ſont rien autre choſe que les diſpoſitions des organes qui ſont neceſſaires pour faire agir ces premieres Puiſſances; ou pour mieux dire, ce ſont ces meſmes Puiſſances que la diſpoſition des organes rend capables de faire leur action: Et comme ces diſpoſitions ſont ineſgales dans les particuliers, & que l'vn les a plus ou moins parfaites que l'autre; auſſi eſt-il plus ou moins propre à faire ſes actions: de ſorte que l'on dit de celuy qui les a parfaites & qui eſt le plus propre pour agir, qu'il a la puiſſance & la faculté naturelle de faire telle choſe; & de celuy qui les a imparfaites, qu'il a impuiſſance & incapacité naturelle d'agir.

Or le Courage eſt aſſeurément du nombre de ces Puiſſances deriuées, parce qu'il demande de certaines diſpoſitions dans les organes qui ſoient propres à exciter & faire ſouſleuer l'ame contre les difficultez: Et la principale de ces diſpoſitions n'eſt autre que la chaleur naturelle du cœur, capable de s'allumer & de produire cette noble ardeur qui eſt neceſſaire en ces rencontres.

Quelle eſt la puiſſance qui fait le Courage.

MAIS il y a icy deux choſes à examiner: La premiere, quelle eſt cette vertu radicale qui entre dans le Courage; puiſque les Puiſſances naturelles & deriuées ne ſont autres que les radicales, entant qu'elles ſont iointes auec leurs diſpoſitions. Certainement il faut dire, que la Nature qui a departy à tous les animaux autant de forces qu'il leur a eſté neceſſaire pour leur conſeruation; leur a auſſi donné la vertu de les exciter & de les employer quand il

il en eſt beſoin : & cette vertu n'eſt autre que la faculté iraſcible, qui eſt le principe & comme la forme & la ſubſtance du Courage : parce qu'en allumant le cœur, & faiſant ſouſleuer l'ame, elle ne fait autre choſe qu'exciter les forces naturelles de l'animal, pour les oppoſer aux difficultez qui ſe preſentent. Et de fait les differences & les effets du Courage ſe tirent de la qualité des forces : Car comme il y en a qui ſont propres à l'ame, & d'autres qui appartiennent au corps, chacune a auſſi ſon Courage particulier qui l'excite & qui la met en exercice : tel ſera courageux dans les plus grands perils de la guerre, qui n'oſera parler en public, ou qui ſe laiſſera vaincre à la moindre Paſſion : Au contraire, il s'en trouue qui ont du courage en ces occaſions là, qui le perdent à la veuë du plus foible ennemy & du plus petit danger qui ſe puiſſe rencontrer. Et cela vient de ce que le Courage eſtant vne vertu qui excite les forces, quand elles manquent, il doit manquer auſſi ; Et partant ceux qui ſont priuez des forces corporelles doiuent eſtre poltrons dans la guerre, & eſtre courageux dans les actions de l'Eſprit & du Iugement, s'ils ont les forces qui conuiennent à ces deux facultez. Enfin comme les forces ſont deſtinées pour attaquer & pour reſiſter, ainſi que nous ferons voir cy-aprés, le Courage les employe auſſi en l'vne & en l'autre de ces actions, & fait naiſtre en ſuite deux Paſſions differentes, la Hardieſſe qui attaque les maux, & la Conſtance ou Fermeté de Courage qui s'oppoſe & reſiſte à leur violence.

LA ſeconde choſe qu'il faut ſçauoir eſt, pourquoy la Chaleur eſt la principale diſpoſi- *Pourquoy la*

tion

La chaleur eſt la diſpoſition principale du Courage.

tion qui fait le Courage ; Et quelles conditions elle doit auoir pour le produire. Le premier eſt facile à decider, parce que la Chaleur eſt la plus actiue de toutes les qualitez, qu'elle excite toutes les autres vertus naturelles, & qu'elle fait la meilleure partie de la vigueur du corps. Ainſi il ne faut pas s'eſtonner ſi l'ame eſtant iointe à vne qualité ſi puiſſante, & connoiſſant le ſecours qu'elle en peut tirer, elle a bonne opinion de ſes forces, ſi elle ſe confie en elles, & ſi elle eſt prompte à les oppoſer aux difficultez qui ſe preſentent.

Quelle doit eſtre la chaleur qui fait le Courage.

QVANT aux conditions que demande cette Chaleur pour faire le Courage, il en faut trois principales ; la premiere, qu'elle ſoit naturelle ; la ſeconde, qu'elle ſoit grande & forte ; la troiſieſme, qu'elle ſoit proportionnée à la grandeur du Cœur.

En effet, vne chaleur eſtrangere comme celle de la fievre, bien qu'elle enflamme le cœur & les eſprits, elle n'augmente pas pourtant le Courage, au contraire elle l'abbat, parce qu'elle n'eſt pas conforme à la Nature. Or pour luy eſtre conforme il faut qu'elle ait deux choſes ; l'vne, qu'elle ſoit née auec la vie, & que ce ſoit comme vne continuation de cette premiere flamme qui s'eſt allumée à la naiſſance ; car ſi elle vient à s'eſteindre, il n'y a plus de moyen de la rallumer ; & quelque temperée que peuſt eſtre celle qu'on voudroit mettre en ſa place, elle ſeroit eſtrangere & inutile. L'autre, qu'elle demeure dans les bornes que la Nature luy a preſcrites ; dautant que chaque choſe en a vne certaine meſure au delà de laquelle elle ne peut paſſer, ſans rompre la proportion qui doit eſtre entre les organes & leurs prin-

principes pour faire leurs fonctions ; de sorte que la chaleur qui est plus violente que la nature de chaque animal ne doit porter, ne luy est point naturelle.

MAIS toute conforme à la Nature qu'elle puisse estre, si elle n'est grande, elle ne sera iamais accompagnée du Courage : C'est pourquoy ceux qui sont d'vn temperament froid, comme les phlegmatiques & les melancholiques ; ceux qui sont attenuez par de longues maladies, par de longs ennuis, & par les autres passions qui esteignent la chaleur naturelle, ne sont point courageux.

Il faut toutesfois remarquer que la Chaleur naturelle, n'estant pas vne simple qualité comme est celle du feu, mais vne substance chaude & humide, que l'on appelle ordinairement *Esprits*, composée de l'humide radical, & de cette chaleur que la Nature a inspirée auec la vie : Elle peut estre grande en deux façons, à sçauoir en quantité & en qualité, c'est à dire qu'il peut y auoir beaucoup de l'humide radical, ou beaucoup de degrez de cette chaleur. Ainsi les enfans ont plus de la Chaleur naturelle quant à la quantité, comme ceux qui sont plus agez en ont dauantage quant à la qualité. Ainsi durant l'Hyuer, & dans les climats froids, la substance de la Chaleur s'augmente ; parce qu'elle ne se dissipe point, & que le froid exterieur empesche qu'elle ne sorte ; quoy qu'elle soit moins bruslante qu'en Esté, la froideur de l'air diminuant quelque chose de sa viuacité : Au contraire l'ardeur du climat, ou de la saison, attire au dehors grande partie de la substance de la Chaleur, & imprime en celle qui reste

vne

vne certaine acrimonie qui la rend plus violente.

OR quoy que toutes les actions ſe faſſent par le moyen de la Chaleur naturelle, il y en a pourtant quelques-vnes qui dépendent dauantage de ſa ſubſtance, comme ſont les coctions & les digeſtions, parce qu'elles ſe doiuent faire par le moyen de l'humidité; c'eſt pourquoy ceux qui ont plus de l'humeur radicale comme les enfans, font ces operations plus parfaites, quoy qu'ils ayent vne chaleur fort temperée, telle qu'elle doit eſtre pour ces actions là.

Mais il y en a auſſi qui dépendent dauantage de la qualité de la Chaleur, comme ſont les actions de l'imagination, & celles que l'on appelle vitales; car ceux qui ont la chaleur plus ardente, ont la reſpiration plus forte, le battement du cœur plus vehement, & l'imagination plus fertile.

Enfin il y en a qui demandent eſgalement l'vne & l'autre, comme celles qui employent le mouuement & les forces du corps; & tel eſt le Courage. Car il ne ſuffit pas pour eſtre courageux, d'auoir beaucoup de l'humide radical, puiſque les enfans qui en ont beaucoup, ont peu de courage; ny d'auoir la chaleur plus acre & plus vehemente, puiſque durant l'Eſté & dans les climats fort chauds, où les humeurs & les eſprits ſont enflammez par l'ardeur du Soleil, les hommes ſont peu courageux: mais il faut auoir & beaucoup d'humidité, & beaucoup de chaleur. En effet nous voyons que les Peuples qui demeurent dans les païs les plus temperez, ſont plus courageux que les Meridionaux & les Septentrionaux; parce qu'ils ont dauantage de l'humide radical que ceux-là,

& qu'ils ont vne chaleur plus actiue que ceux-cy. Les animaux meſme qui ont le temperament chaud & le ſang plus groſſier, ſont plus courageux pour la meſme raiſon; car ils ont beaucoup de la ſubſtance de la chaleur, qui n'eſt pas facile à ſe diſſiper, eſtant enfermée & retenuë par les humeurs qui ſont eſpaiſſes; Et ils ont encore la chaleur plus forte, tant par le partage auantageux que la Nature leur en a fait, que parce qu'elle eſleue quantité de fumées qui la rendent plus acre, & qu'elle reſide dans vn ſuiet plus groſſier qui la rend plus efficace.

Et veritablement, ſelon que les humeurs ſont groſſieres ou ſubtiles, la Chaleur agit diuerſement, & fait auſſi diuerſes ſortes de Courage: Car ceux qui les ont ſubtiles & mobiles, comme ſont les bilieux, ſont prompts à s'allumer; mais c'eſt vne flamme qui ne dure gueres, & qui paſſe incontinant; Les autres qui les ont eſpaiſſes, & qui ont vne chaleur mediocre, ont vn Courage qui ne s'irrite pas facilement, mais qui eſtant eſchauffé eſt difficile à appaiſer: Enfin ceux qui ont la chaleur violente & les humeurs groſſieres paſſent facilement à la fureur, & ont vn Courage indomptable.

Quelle doit eſtre la grandeur du cœur pour donner du Courage.

MAIS ce qui fait la principale difference en toutes ces choſes, c'eſt la grandeur ou la petiteſſe du cœur. Car on a obſerué que tous les animaux, qui à proportion du corps, ont le cœur plus petit, ſont courageux, comme le Chien & le Lyon; & que ceux qui l'ont plus grand, comme les Cerfs & les Lievres, ſont timides. Neantmoins il y a d'autres experiences qui rendent ces obſeruations douteuſes: Car outre que l'homme a le cœur plus grand que tous les animaux à proportion de ſon corps,

quoy

quoy qu'il ſoit vn des plus Courageux ; il eſt certain que les hommes qui ont la poitrine large, ont le Cœur grand ; & que la largeur de la poitrine eſt vne marque aſſeurée de la chaleur du Cœur, laquelle fait la Hardieſſe & le Courage. Ioint que ceux qui ont le temperament du Cœur froid & ſec, ont ordinairement cette partie fort petite, quoy qu'ils ſoient les plus timides de tous.

Pour reſpondre à ces raiſons qui deſtruiſent la propoſition precedente, il y en a qui diſent qu'elle n'eſt veritable que dans les eſpeces des animaux comparées les vnes aux autres, & non pas dans les indiuidus d'vne meſme eſpece ; en ſorte que le Lyon comparé auec le Cerf a le Cœur plus petit & eſt plus courageux que luy ; mais qu'entre les Lyons celuy qui a le Cœur le plus grand, l'eſt dauantage que celuy qui l'a petit. Cela neantmoins n'oſte pas la difficulté ; car bien qu'il ſoit vray que dans chaque eſpece d'animaux qui ſont naturellement courageux, le plus grand Cœur ſoit accompagné d'vn plus grand Courage ; il eſt auſſi certain que dans celle où ils ſont naturellement timides, le plus grand Cœur denote vne plus grande timidité.

Il faut donc dire que la grandeur du Cœur ne fait rien toute ſeule pour le Courage, & qu'il y faut adjouſter l'abondance de la chaleur & des eſprits : Car ſi le Cœur eſt grand, & qu'il y ait beaucoup de chaleur & d'eſprits, il produira certainement vn tres-grand Courage ; mais ſi le Cœur eſt petit, & qu'il ait autant de chaleur & d'eſprits que celuy qui eſt grand, il fera vn Courage plus boüillant & plus impetueux, parce que la chaleur eſt plus actiue quand elle eſt contrainte & reſſerrée ; mais cela

eſt

eſt cauſe auſſi qu'il ne ſera pas ſi noble ny ſi genereux ; dautant que cette contrainte le fait paſſer facilement à la fureur, & que la petiteſſe des parties eſt vn effet de la foibleſſe de la vertu formatrice, ou du defaut de matiere, qui dans les parties principales eſt touſiours vicieux : Au contraire s'il a peu d'eſprits & de chaleur, il fait la timidité ; & à meſure qu'il ſera plus ample ou plus eſtroit, il la rendra plus grande ou plus petite. Car tout de meſme qu'vn petit feu eſchauffe moins vne grande chambre, que le meſme ne feroit vne petite; auſſi peu de chaleur naturelle fait moins d'effet dans vn Cœur qui eſt grand & eſtendu, que dans celuy qui eſt petit & reſſerré. C'eſt pourquoy bien que la timidité ſoit commune à l'vn & à l'autre, elle paroiſt moindre en celuy-cy, & eſt plus grande en celuy qui eſt le plus grand.

IL ne nous reſte plus pour l'intelligence de cette matiere, qu'à reſoudre deux doutes fort conſiderables qui peuuent naiſtre des diſcours precedens. Car ſi le Courage conſiſte dans les diſpoſitions dont nous venons de parler, il s'enſuiura deux choſes qui ſemblent combatre la raiſon & l'experience. La premiere, que le Courage ne ſe trouuera que dans la partie ſenſitiue, parce que ces diſpoſitions ſont toutes materielles & ſenſibles ; quoy qu'il ſoit veritable, qu'il y en a beaucoup qui ſont vaillans & courageux par la ſeule raiſon, ſans auoir cette chaleur du Cœur que nous auons marquée. La ſeconde, que l'animal qui n'aura point ces diſpoſitions, ne ſera iamais eſmeu d'aucune Hardieſſe, puiſqu'il n'aura pas le Courage, qui eſt la Puiſſance d'où procede cette Paſſion: Et neantmoins il eſt certain que les plus timi-

des font des actions de Hardieſſe & de Courage en pluſieurs rencontres ; & que les plus foibles ſont les plus ſuſceptibles de la Colere, qui eſt vne ſorte de Hardieſſe.

Il y a deux ſortes de Courage.

IL faut donc dire qu'il y a de deux ſortes de Courage ; l'vn qui conuient à la partie ſuperieure ; & l'autre qui eſt dans l'appetit ſenſitif ; Car puiſque la faculté iraſcible eſt le principe & comme la ſubſtance du Courage, il faut que la volonté qui a ſa partie iraſcible, ait auſſi ſon Courage particulier, & qu'il ſoit autant different de celuy qui eſt dans l'appetit, que la volonté l'eſt de l'appetit meſme. Il eſt vray que le Courage ne conſiſte pas ſeulement dans la vertu iraſcible, & qu'il ſuppoſe encore en elle, vne certaine diſpoſition qui la fait agir plus facilement ; car vn animal n'eſt pas Courageux pour auoir la partie iraſcible, mais pour l'auoir de telle ſorte, qu'elle puiſſe s'exciter facilement contre les difficultez : Mais touſjours cette diſpoſition ſuit la nature du ſuiet où elle eſt, & il faut de neceſſité que ſi elle ſe trouue dans la volonté, elle ſoit differente de celle qui eſt dans l'appetit, & par conſequent qu'il y ait de deux ſortes de Courage. Or comme la preſence de la chaleur qui fait la meilleure & la plus conſiderable partie des forces corporelles, produit cette diſpoſition dans l'appetit ſenſitif ; la force de l'eſprit & de la raiſon font le meſme effet dans la volonté : Elle luy inſpire vn ſecret ſentiment de ſon pouuoir, & du ſecours qu'elle en peut tirer ; elle la remplit de confiance, & luy laiſſe vne certaine promptitude & facilité à s'oppoſer aux difficultez qui ſe preſentent, en quoy conſiſte le Courage, comme nous auons monſtré.

Tel

Tel eſt celuy qui accompagne les excellentes qualitez de l'Eſprit, ſoit naturelles, ſoit acquiſes; Car vn homme ſçauant a du courage & de la hardieſſe à parler; celuy qui eſt vertueux s'oppoſe hardiment à ſes paſſions, & vn artiſan expert entreprend dans ſon art des choſes, où les autres n'oſeroient s'engager: parce que chacun d'eux a les forces qui ſont neceſſaires pour executer ce qu'ils entreprennent, & que la volonté qui ſçait ce qu'elles peuuent, eſt prompte à les exciter & à les employer quand il luy plaiſt.

Or quoy que ces deux ſortes de Courage puiſſent ſubſiſter l'vn ſans l'autre, ils ſont neantmoins bien plus forts quand ils ſe preſtent la main & qu'ils ſont ioints enſemble. Car vn homme à qui la vertu ou la ſcience a inſpiré du Courage, eſt bien plus hardy à entreprendre quelque choſe s'il a ce beau feu que la naiſſance allume dans le Cœur, que s'il auoit la froideur qui rend cette partie languiſſante & qui fait la timidité naturelle: Tout de meſme que celuy que le temperament a rendu Courageux, eſt bien plus reſolu quand il a les qualitez de l'eſprit qui peuuent ſeconder cette diſpoſition naturelle. Au contraire ſi l'on n'a qu'vne ſorte de Courage, on ſent bien l'ardeur qu'il inſpire, on reconnoiſt bien les efforts qu'il fait en luy meſme & qu'il ſe propoſe à tous momens de faire beaucoup de choſes; Mais la laſcheté qui eſt dans l'autre partie de l'ame, diſſipe en meſme temps ces belles reſolutions, elle retient tous ces nobles mouuemens, & corrompt tous les deſſeins qu'il auoit formez. C'eſt ainſi qu'il s'en trouue qui ont tous les auantages de l'eſprit, qui n'oſent iamais ſe produire; & d'autres qui auec

beaucoup de Cœur, n'oſent rien entreprendre.

Mais quoy que ce ſoit là le veritable ſentiment qu'on doit auoir de cette Puiſſance de l'ame; il faut pourtant confeſſer, que quand l'on parle du Courage, on entend ordinairement celuy que la naiſſance a verſé dans le Cœur, & qui eſt propre à l'appetit ſenſitif; parce qu'il eſt commun à tous les animaux, & que ſes effets ſont plus ſenſibles & plus remarquables.

QVANT à l'autre doute qui regarde ce Courage: à ſçauoir ſi les diſpoſitions que nous auons marquées ſont touſiours neceſſaires pour le produire, il n'eſt pas moins difficile à reſoudre. Car s'il eſt vray que la Hardieſſe eſt vn effet du Courage, il faudra contre l'experience que nous en auons, que les animaux qui ſont naturellement timides, ne ſoient iamais ſuſceptibles de cette Paſſion; ou que contre les maximes que nous auons eſtablies, le Courage ne dépende point de ces diſpoſitions.

Certainement il faut encore dire icy, que la commune façon de parler ne s'accommode pas auec la verité de la choſe: Car il n'y a point d'animal qui n'ait du Courage, parce qu'il n'y en a point qui n'ait quelque chaleur, puiſqu'elle eſt neceſſaire à la vie; & ſi peu qu'il en ait, elle eſt capable de donner à la vertu iraſcible cette diſpoſition qui eſt neceſſaire pour luy faire entreprendre quelque choſe. En effet il n'y a point d'animal qui ne trouue à tous momens quelque difficulté, à laquelle il eſt obligé de s'oppoſer; & nous voyons tous les iours, que les plus foibles & les plus timides font des efforts pour ſurmonter les obſtacles qu'ils rencon-

contrent; il faut donc qu'ils ayent du Courage, puiſque *le Courage n'eſt autre choſe que la vertu iraſcible, que la Chaleur naturelle du Cœur a rendu capable d'agir.* Mais parce que cette capacité eſt plus grande aux vns, & plus petite aux autres; celle qui eſt plus grande a merité par prerogatiue le nom de Courage; comme la plus petite s'appelle Laſcheté ou defaut de Courage: de ſorte que tout de meſme que l'on dit, qu'vn homme n'a point d'eſprit parce qu'il n'en a gueres; on dit auſſi qu'vn animal n'a point de Courage, parce qu'il en a peu. Et certainement qui conſiderera bien ce genre de qualitez que l'Eſcole appelle *Impuiſſance naturelle*, ſous lequel le defaut de Courage doit eſtre placé, trouuera qu'elle n'eſt differente de la Puiſſance, que par le plus & le moins; & que le mot d'Impuiſſance marque ſeulement vne foible puiſſance, & non la priuation entiere de la puiſſance, parce que c'eſt vne qualité, & que la qualité eſt quelque choſe de reel. Ainſi le defaut de Courage eſt veritablement Courage, mais petit, foible & caché, qui n'agit que rarement, & qui n'entreprend que de legers combats; ou du moins s'il s'engage en de plus grands, il faut qu'il ſoit beaucoup ſolicité, & que les difficultez l'ayent irrité puiſſamment; comme il arriue dans la colere des perſonnes timides. Aprés tout, la commune façon de parler ne luy donne point le nom de Courage, mais ſeulement à celuy qui eſt le plus actif, qui s'oppoſe hardiment aux plus grands perils, & qui eſt touſiours preſt d'attaquer ou de ſe defendre. Mais pour auoir ce Courage & pour eſtre appellé Courageux, il faut auoir toutes les diſpoſitions dont nous auons parlé. De ſorte que lors que nous auons dit que la

Hardieſſe eſtoit vn effet du Courage, nous auons conſideré le Courage dans ſa nature, & non dans l'vſage ordinaire qu'il a dans noſtre langue. Car il eſt vray que cette Paſſion ne peut proceder d'ailleurs que de la vertu iraſcible entant qu'elle peut agir ; & quand elle peut agir, elle s'appelle Courage ; Mais ce n'eſt pas touſiours ce Courage actif & boüillant qui marque vne grande facilité à agir, parce qu'il eſt neceſſaire qu'il y ait beaucoup de Chaleur naturelle dans le Cœur pour donner cette facilité. Tout cecy s'entendra mieux quand nous aurons examiné en quoy conſiſte la Force.

De la Force.

GENERALEMENT parlant, *la Force* eſt vne qualité qui conuient premierement & proprement à la puiſſance, faculté ou vertu, & par ſon moyen aux actions qu'elle produit, & au ſuiet où elle ſe trouue. Ainſi l'on dit que la faculté naturelle eſt forte, que ſon operation eſt forte, & que les parties où elle reſide ſont fortes. Or la vertu eſt forte quand elle eſt capable de produire ſon effet parfaitement & efficacement : Et elle en eſt capable quand elle a les diſpoſitions qui luy ſont neceſſaires pour agir : de ſorte que la Force conſiſte en ces diſpoſitions, qui à meſure qu'elles ſont plus ou moins parfaites, font auſſi qu'elle eſt plus ou moins grande, & que la vertu eſt plus ou moins forte.

A quoy s'appli-

IL eſt neantmoins veritable, que bien qu'en ce ſens la Force ſoit vne qualité commune à toutes les Puiſſances tant ſpirituelles que materiel-

terielles, parce que toutes ont besoin de certaines conditions & dispositions pour agir; si est-ce que quand on parle absolument de la Force, on n'entend pas toutes sortes de Forces, ny toutes sortes de vertus. Car quand on dit par exemple, que la Force est necessaire pour attaquer, qu'vn animal ou vn Corps est fort; cela ne s'entend pas de toutes les Forces qu'il peut auoir, comme de la Force de l'estomach, des sens, & autres semblables; mais d'vne certaine Force particuliere, qui pour estre plus noble & plus excellente que les autres, a merité par prerogatiue d'estre appellée simplement & absolument du nom de Force: Et c'est celle dont les Passions de l'appetit irascible se seruent, & dont par consequent il faut icy particulierement examiner la nature.

que proprement le nom de Force.

A ce dessein il faut supposer que tout l'Vniuers estant composé & remply de choses qui sont contraires & opposées les vnes aux autres, il n'y a rien qui y puisse demeurer sans trouuer des ennemis qui l'attaquent & qui taschent de le destruire; de sorte qu'il a esté de la Prouidence de la Nature de donner à toutes les choses, non seulement les vertus qui estoient neceſſaires pour faire leurs fonctions ordinaires & comme domestiques, mais encore celles qui deuoient les defendre des attaques estrangeres, & empescher les violences qu'elles pouuoient receuoir de dehors. C'est pour cela que chaque chose a eu des qualitez propres à conseruer son estre, & d'autres qui peuuent destruire son contraire; & que les animaux où ces vertus sont plus distinctes & moins confuses, ont eu deux Appetits differens; le Concupiscible pour chercher ce qui leur est conuenable, & fuir ce qui leur est nuisible; & l'Irasci-

ble pour resister au mal & pour l'attaquer & le destruire s'il en est de besoin.

Mais parce qu'il y a plus de peine & d'action à resister & à attaquer, qu'à poursuiure simplement le bien & à fuïr le mal ; & que les vertus sont plus nobles à mesure qu'elles sont plus actiues, comme nous auons monstré ailleurs; Il est certain qu'en cet esgard l'Appetit Irascible est plus agissant & plus noble que le Concupiscible ; Et partant que ses forces qui sont les instrumens & les dispositions qu'il a pour agir, sont aussi plus excellentes & plus considerables que les autres. C'est aussi la raison pour laquelle le nom de Force leur est deu par excellence, & que lors que l'on parle simplement de la Force, ou des Forces, on entend toûjours celles qui sont destinées pour resister & pour attaquer.

La force des choses corporelles consiste dans le temperament.

OR parce que tous les Philosophes & tous les Medecins sont d'accord, que la Force de toutes les Puissances corporelles consiste dans le Temperament qui leur est propre & naturel: parce que le Temperament est la premiere & la plus efficace de toutes les dispositions que les facultez trouuent dans la matiere; Et que la proportion & la conuenance qui doit estre entre l'instrument & la cause, demande que ce Temperament soit propre & naturel à la faculté, comme nous auons dit cy-dessus en parlant de la chaleur naturelle qui forme le Courage. Cette maxime, dis-ie, estant certaine, il faut voir quel est le Temperament qui doit seruir à l'Appetit Irascible, puisque c'est vne puissance materielle.

Certainement puisqu'il doit attaquer, il a besoin de chaleur, parce que c'est le principe de l'action

l'action dans les animaux : Et puiſqu'il doit encore reſiſter, il a auſſi beſoin de ſechereſſe, qui eſt le principe de la reſiſtance : Or il n'y a point de Temperament qui ait ces deux qualitez, que le bilieux melancholique, ou le ſanguin melancholique ; dautant que la bile & le ſang ſont les humeurs qui fourniſſent la chaleur, & que la melancholie qui eſt terreſtre, donne la ſechereſſe, la ſolidité & la fermeté.

En effet tous les animaux qui ſont naturellement forts & courageux, ſont, ou bilieux melancholiques, comme les Lyons & les Chiens ; ou ſanguins melancholiques, comme les Taureaux, les Ours, & les Sangliers : Et ſi l'on prend garde à ce que l'on dit des Heros du temps paſſé, on iugera facilement qu'ils ont tous eſté de la meſme complexion, & que la colere & les maladies melancholiques auſquelles ils ont eſté ſuiets, ſont des marques certaines de ce temperament. Enfin qui conſiderera le corps d'vn homme fort & robuſte, verra que toutes les parties reſpondent à ces deux qualitez ; Et que la figure droite, la poitrine large, les yeux vifs, la voix forte, & tous les mouuemens vigoureux procedent de la Chaleur qui eſtend & qui anime les organes ; Comme la groſſeur des os & des iointures, la grandeur des extremitez, la fermeté des muſcles, & la dureté du cuir viennent d'vne ſechereſſe melancholique & terreſtre qui rend les humeurs eſpaiſſes & les membres ſolides.

Que s'il arriue qu'il n'y ait que la Chaleur qui domine, elle produira bien le Courage & la Force ; mais ce ſera vne Force impetueuſe & boüillante qui eſt propre pour attaquer, & non pour ſouſtenir : Au contraire ſi la ſechereſſe s'y trouue ſans eſtre ſecondée de la Cha-

leur, elle fait cette Force ſtupide & paſſiue qui ſert à reſiſter & non à aſſaillir, comme nous auons dit.

En quoy conſiſte le temperament.

MAIS il faut icy remarquer deux choſes fort conſiderables ; la premiere, qu'à l'exemple des Medecins nous ne prenons pas icy le Temperament pour le ſeul meſlange des premieres qualitez, mais encore pour toutes les autres diſpoſitions de la matiere, comme ſont les qualitez ſecondes, la conformation des parties, & le concours des eſprits : De ſorte que lors que nous diſons que la Force conſiſte dans le temperament chaud & ſec ; nous n'entendons pas que les parties ſoient ſimplement chaudes & ſeches ; mais encore qu'elles ſoient d'vne conſiſtance eſpaiſſe, ſucculente & ferme ; que rien ne manque à leur conformation, & que les eſprits y coulent facilement & abondamment. Car ſi ce temperament ſe rencontre dans vne matiere ſubtile & deliée, comme on void en ceux qui ſont purement bilieux ; il produira bien le Courage, mais les Forces ne ſeront pas parfaites, & ne pourront ſouſtenir ny vn long combat, ny vne forte attaque ; parce que les eſprits ſe diſſipent incontinant, & que les parties n'ont pas cette conſiſtance ferme & maſſiue qui eſt neceſſaire pour la reſiſtance. Et quand elles auroient meſme toutes ces conditions, ſi elles ne reçoiuent les eſprits qui ſont neceſſaires à leurs fonctions, ou s'il y a quelque notable defaut dans leur conformation, elles ſeront foibles & ne pourront executer les ordres de l'appetit qui les employe.

Qu'il y a deux

LA ſeconde choſe qui eſt à conſiderer, c'eſt que l'Appetit, qui eſt le principe de tous les mou-

mouuemens que font les animaux, se sert de deux facultez principales qui ont la direction de ces actions là, à sçauoir de la Faculté Vitale qui reside dans le cœur & dans les esprits; & de la Vertu Motiue qui a son siege dans le cerueau & dans les organes qui en dépendent: de sorte que c'est principalement dans ces parties là où il faut considerer, & où doit estre le temperament dont nous venons de parler.

parties principales où le temperament chaud & sec doit estre.

Mais parce que l'Appetit Irascible est luy-mesme placé dans le Cœur; & que la Force de cette partie est par consequent plus proche de luy que celle des autres organes du mouuement; Et que l'on peut dire en quelque façon que ce sont des armes qu'il a à la main, ou des Forces qui luy sont domestiques, & qu'il conduit luy mesme: Cela est cause qu'il a plus de confiance en elles qu'aux autres, & qu'elles sont capables toutes seules de luy donner du Courage & de la Hardiesse: Car la Chaleur du cœur est vn ministre violent & impetueux, qui solicite sans cesse l'ame à suiure ses mouuemens, qui l'abuse par l'ostentation qu'il fait de ses Forces, & qui luy persuade qu'il peut auec elles & sans autre secours entreprendre toutes choses. C'est proprement vn fauory ambitieux qui engage son maistre en vne guerre difficile sans considerer la foiblesse de son Estat; Il a du Courage, des armes & des hommes, mais les nerfs de la guerre luy manquent, & il ne voit pas que ses Alliez ne le peuuent secourir. Aussi quand la Force se trouue seulement dans le Cœur, l'Appetit Irascible se peut bien soulleuer, exciter ses plus nobles Passions, & declarer la guerre à ses ennemis; mais les nerfs & les muscles ne secondant pas ses desseins, ce sont des entreprises vaines & teme-

raires. Au contraire quand le Cœur eſt foible, l'Appetit eſt languiſſant & pareſſeux ; & quoy que les membres ſoient robuſtes, il ne ſe fie pas en leurs forces & penſe que c'eſt vn ſecours trop eſloigné pour s'en ſeruir en des occaſions preſſantes. Concluons donc que la Force qui eſt neceſſaire pour attaquer & pour reſiſter, conſiſte principalement dans le Temperament du Cœur chaud & ſec; Et que pour eſtre parfaite & accomplie il faut qu'elle ſoit accompagnée de celle des nerfs & des muſcles.

Les forces appartiennent à l'appetit Iraſcible.

MAIS il y a icy deux grandes difficultez à reſoudre. La premiere eſt que toutes ces diſpoſitions de l'Appetit Iraſcible ſeruent encore au Concupiſcible ; Car outre que la Chaleur & les Eſprits ſont neceſſaires à toutes les fonctions de la vie, & que l'Amour & le Deſir ſont des Paſſions ardentes & impetueuſes ; Il faut que les animaux qui doiuent marcher, voler ou nager, & qui ſont ſouuent obligez de courir aprés le bien, ayent les diſpoſitions qui ſont neceſſaires pour faire ces grands mouuemens, c'eſt à ſçauoir la Chaleur & la Fermeté. Ainſi la Force ne ſera pas affectée particulierement à la partie Iraſcible, mais elle luy ſera commune auec la Concupiſcible : ce qui eſt pourtant contraire à la Philoſophie ordinaire, qui veut que des vertus differentes ayent des diſpoſitions differentes.

Pour reſpondre à ces raiſons, il faut premierement dire, qu'il eſt vray que toutes les facultez differentes demandent des diſpoſitions differentes : Car s'il ſe rencontre des choſes qui ſeruent à beaucoup de vertus & d'actions, il faut qu'il y ait quelque diuerſité qui faſſe la difference que requiert chaque action particuliere.

culiere. Ainſi la Chaleur naturelle qui ſert d'Inſtrument vniuerſel à toutes les fonctions de la vie, eſt diuerſifiée ſelon les operations auſquelles elle eſt neceſſaire; il faut qu'elle ſoit humide ou ſeche pour quelques-vnes; qu'elle ſoit grande, petite ou temperée pour quelques autres; & chacune en a ſa portion & ſa meſure qui eſt differente de toutes les autres. Nous confeſſons donc que l'Appetit Concupiſcible & l'Iraſcible employent tous deux la chaleur & les eſprits; & qu'il faut de la Fermeté dans les mouuemens de l'vn & de l'autre: Mais il y a cette difference, que l'vn demande vne Chaleur douce, humide & agreable; & que l'autre la veut auoir viue, ſeche & picquante, pour les raiſons que nous dirons cy aprés: Et que la Fermeté qui paroiſt aux mouuemens de la partie Concupiſcible eſt exterieure & purement accidentelle, ne ſe trouuant point dans l'ame, & ſuruenant aux parties par neceſſité: Au lieu qu'aux autres elle ſe forme premierement dans l'Appetit Iraſcible qui la communique aprés aux organes; car il n'y a que cet Appetit qui ſe puiſſe affermir, & quand l'ame ſouffre cette ſorte de mouuement, elle forme touſiours quelque Paſſion de l'Appetit Iraſcible. En effet l'affermiſſement de l'ame ſemble eſtre la propre agitation de l'Appetit Iraſcible, parce qu'il n'y a point de mouuement qui ſoit plus efficace pour reſiſter & pour combatre que celuy qui reünit la vertu, qui l'empeſche de ceder & qui rend ſon attaque plus forte: Auſſi s'en ſert-elle en toutes les Paſſions genereuſes, & ſi elle s'eſlance dans la Hardieſſe & dans la Colere, il ſe trouue qu'elle s'y affermit auparauant; Et la ſeule difference qu'il y a entre le mouue-

ment du Desir, & celuy de la Hardiesse, est qu'au premier l'ame s'eslance sans s'affermir, & qu'en l'autre elle fait tous les deux ensemble, comme nous auons dit.

Comment la Force est differente du Courage.

L'AVTRE difficulté est, que si la Force consiste dans la Chaleur du Cœur, où nous auons aussi mis le Courage, il s'ensuiura que la Force & le Courage seront vne mesme chose; quoy que l'on die, que tel a du Courage qui manq; de Forces, & qu'il faut joindre la Force au Courage pour executer les grands desseins. Nous disons donc que la Chaleur toute seule peut faire le Courage tout entier, mais qu'elle ne fait qu'vne partie de la Force. D'ailleurs le Courage est la puissance mesme; & la Force se considere comme l'instrument de cette Puissance: Car la Chaleur n'est pas le Courage, mais elle fait naistre dans la faculté cette disposition & capacité d'agir qui s'appelle Courage; au lieu que l'on peut dire que la Chaleur est la Force, ou du moins que c'est vne partie de la Force. Il ne faut pas pourtant conclure de là, que la Force ne conuient pas proprement & premierement à la Puissance, parce que la nature & l'essence de l'instrument dépend toute du rapport qu'il a auec sa Cause; & s'il n'y auoit point de Cause, il n'y auroit point d'Instrument: Ainsi la Force estant l'instrument de la Puissance, elle luy conuient proprement & premierement, & par son moyen aux actions, & aux suiets où elle se trouue. Mais c'est entrer trop auant dans les subtilitez de l'Escole: reprenons le discours de la Hardiesse, & voyons quel effet elle produit dans les Esprits & dans les Humeurs.

Quel eſt le mouuement des Eſprits & des Humeurs dans la Hardieſſe.

IV. PARTIE.

APRES auoir monſtré que l'Appetit ſe roidit & s'eſlance dans la Hardieſſe, il ne faut pas douter que les meſmes mouuemens ne ſe faſſent auſſi dans les Eſprits, puiſqu'ils ont accouſtumé de ſuiure les agitations de l'ame, & que ce ſont les premiers organes qu'elle employe à executer ſes deſſeins. Ils ſe roidiſſent donc & s'affermiſſent, & puis ils ſe ſoûleuent & s'eſlancent tout de meſme que l'Appetit. En effet qui conſiderera le viſage d'vn homme qui n'attaque pas encore le mal, mais qui le void ſeulement venir, n'y trouuera aucune marque de cette ſaillie d'eſprits; puiſqu'il ne change point alors de couleur, & que ce feu que l'on voit aprés briller dans ſes yeux, n'y paroiſt pas encore. Car il eſt certain, que ſi les eſprits ſe jettoient en ces parties, ils y porteroient la rougeur & l'eſclat, & ne leur laiſſeroient pas cette froideur & cette égalité auec laquelle il regarde & conſidere le peril.

Les Eſprits s'affermiſſent & s'eſlancent dans la Hardieſſe.

Et à la verité, puiſqu'il faut joindre l'ennemy pour l'attaquer, & que les efforts que l'on feroit contre luy, ſeroient vains & inutiles, s'il eſtoit hors d'atteinte; l'ame n'a garde de ſe ſouſleuer & de s'eſlancer ſur luy, quand elle ſe figure qu'il eſt encore eſloigné, & qu'il n'eſt pas aſſez prés pour eſprouuer ſes forces & pour reſſentir les effets de ſa puiſſance. Tout ce qu'elle fait donc en cette rencontre, eſt de ſe forti-

fortifier & de ſe preparer au combat ; premierement en s'affermiſſant en elle meſme, & inſpirant aprés le meſme mouuement aux eſprits & aux autres organes qui luy peuuent ſeruir en cette entrepriſe ; d'où vient en ſuite que la couleur ne change point, que le regard eſt aſſeuré, & que l'on void ſans paſlir & ſans s'eſmouuoir les choſes les plus formidables : parce que les eſprits qui ſont meſlez auec les humeurs, & qui font mouuoir toutes les parties, venant à s'affermir les rendent auſſi fermes & ſtables, & empeſchent par ce moyen que le ſang ne ſe reſpande au dehors, ou qu'il ne ſe retire en dedans ; ny que les autres mouuemens du Corps ſe relaſchent ; ou ſe rendent impetueux.

Voilà donc l'agitation que ſouffrent les Eſprits dans les commencemens de la Hardieſſe, ou pour mieux dire, dans les preparatifs que l'ame fait pour cette Paſſion : Car la Reſolution, l'Eſperance, la Confiance & la Fermeté de Courage qui en ſont les auant-coureurs, demandent cette ſorte de mouuement, & ne peuuent ſe former ny ſubſiſter ſans luy.

MAIS aprés que l'ennemy s'eſt approché, & que l'ame s'eſt ſouſleuée pour l'attaquer & pour le combatre, elle eſmeut les Eſprits de la meſme ſorte, & tout affermis qu'ils ſont, elle les pouſſe auec impetuoſité aux parties exterieures ; & porte ainſi la rougeur au viſage, l'ardeur & la viuacité dans les yeux, & la violence dans tous les mouuemens, comme nous dirons en ſuite.

Pour expliquer maintenant comment ſe fait cet eſlancement, il faudroit repeter icy tout ce que nous auons dit au Chap. du Deſir. Car il.

il n'y a point de difference dans les mouuemens de ces deux Passions quant à l'agitation, puisqu'en l'vne & en l'autre l'ame sort comme hors d'elle mesme & s'eslance vers l'objet qui l'esmeut. Ils sont seulement dissemblables dans la fin qu'elle s'y propose ; veu que dans le Desir elle se porte vers le Bien afin de s'en approcher & d'en auoir aprés la jouïssance ; Et dans la Hardiesse elle s'eslance vers le Mal afin de le combatre & de le vaincre. C'est donc en ce lieu là qu'il faut chercher l'esclaircissement que l'on pourroit demander sur cette matiere ; comme dans le Discours de l'Esperance celuy qui est necessaire pour entendre comment les Esprits s'affermissent & s'eslancent en mesme temps. Il faut seulement remarquer, que quand nous auons dit que les mouuemens du Desir & de la Hardiesse estoient semblables ; cela se doit entendre de l'eslancement : Car il est certain que l'ame ne se roidit point dans le Desir, s'il n'est accompagné de l'Esperance, de la Hardiesse, ou de la Colere ; dautant qu'elle ne se roidit que pour se fortifier, & qu'elle n'a pas besoin d'employer ses forces, si les difficultez ne se presentent ; lesquelles ne se rencontrent point dans les Passions de la partie Concupiscible, comme nous auons dit ailleurs.

D'où vient la chaleur qui s'esleue dans la Hardiesse.

OR la premiere chose qui suit ce mouuement, est la Chaleur qui se respand par tout le Corps, & qui s'augmente par degrez, & à mesure que l'impetuosité deuient plus grande: Car au commencement lors que les Esprits ne s'eslancent pas encore & qu'ils se tiennent seulement fermes, cette qualité est fort moderée, telle qu'elle se trouue dans l'Esperance ; mais

mais quand ils viennent à faire ces eſlans & ces ſaillies qui les pouſſent & les iettent en dehors, c'eſt alors qu'elle deuient violente, & qu'à la fin elle enflamme toutes les parties.

Mais la difficulté eſt de ſçauoir d'où procede cette Chaleur : Car bien qu'il y ait de l'apparence que l'agitation du Cœur & des Eſprits en ſoit la cauſe, puiſque c'eſt vne maxime receuë dans l'Eſcole, que le mouuement a la vertu de la produire : Neantmoins, outre que l'experience nous apprend que l'air & l'eau ſe refroidiſſent par l'agitation, & que le choc & la rencontre des corps, par laquelle on dit que la Chaleur s'engendre, n'a point lieu en ceux qui ſont ſubtils & fluides ; il eſt certain qu'il y a des Paſſions où le Cœur & les Eſprits ont vn mouuement fort prompt & impetueux, comme on void dans la Peur, où neantmoins la Chaleur ne s'augmente pas & où meſme elle s'affoiblit.

Pour moy ie penſe que ſans s'arreſter aux opinions communes, il faut dire que le Cœur eſtant la ſource de la Chaleur, a auſſi la vertu de la produire ; Et que ſe deuant ſeruir de cette qualité comme d'vn inſtrument general de toutes les fonctions de la vie, il falloit qu'il euſt le pouuoir de l'augmenter ſuiuant le beſoin qu'il en auroit. Pourquoy luy deſnieroit-on cette faculté, puiſqu'il n'y a point de forme qui ne produiſe les qualitez qui luy ſont naturelles ? L'eau ne reprend-elle pas toute ſeule le froid qu'on luy auoit oſté ? La terre ne recouure-t-elle pas ainſi la ſechereſſe qu'elle auoit perduë ? Mais ce qui eſt encore plus conſiderable, la Chaleur ne s'augmente-t-elle pas à la preſence de ſon contraire ? Et s'il eſt

vray

vray que celle qui enflamme le Cœur dans les violentes Paſſions, ne procede point du mouuement, comme nous venons de monſtrer, quelle autre ſource peut-elle auoir que cette vertu ſecrete que nous y reconnoiſſons? Enfin puiſque l'ame eſt dans cette partie comme dans ſon throſne, & qu'elle y eſt plus forte qu'en aucun autre endroit, pourra-t-on douter qu'elle n'aide à cette production? elle qui contient en ſoy la vertu de toutes les choſes inferieures, comme nous auons monſtré au diſcours de la Lumiere. Il faut donc croire que l'Ame & le Cœur augmentent la Chaleur naturelle quand il eſt neceſſaire, & qu'en faiſant leur effort & s'excitant pour la produire, ils la font ſortir des principes où elle eſtoit en puiſſance.

D'ailleurs puiſque l'Ame a des Forces qu'elle employe quand elle veut, qu'elle réueille & qu'elle excite quand elle en a beſoin, il faut qu'elle ait le meſme pouuoir ſur la Chaleur naturelle qui en fait la plus conſiderable partie; & qu'elle la puiſſe exciter & accroiſtre quand ſon ſecours luy eſt neceſſaire. Et certainement comme la Vertu Motiue contient en puiſſance le mouuement qu'elle produit aprés qu'elle en a receu l'ordre de l'Appetit: Auſſi la Faculté vitale a en ſoy vne ſecrete ſource de Chaleur, qu'elle excite &, qu'elle met au iour, s'il faut ainſi dire, quand l'ame le luy ordonne & qu'elle le juge neceſſaire. Or il n'y a point d'occaſion où ce ſecours luy ſoit plus vtile, que quand elle veut attendre le Mal pour luy reſiſter ou pour le combatre: parce qu'alors elle a beſoin de ſes Forces, qui conſiſtent principalement dans la Chaleur, comme nous auons fait voir aux diſcours precedens.

dens. Mais dautant qu'il faut plus de Forces pour assaillir, que pour resister; cela est cause que la Chaleur est moindre dans l'Esperance & dans la Constance, où l'Ame se tient sur la defensiue, que dans la Hardiesse & dans la Colere où elle attaque & veut destruire le Mal. Ioint qu'en ces deux dernieres, l'agitation des Esprits est plus grande: car nous confessons bien que leur mouuement y sert de quelque chose, non pas de soy, mais par accident, comme on dit dans l'Escole; parce qu'ils portent la Chaleur qu'ils ont & celle des humeurs qu'ils entraisnent auec eux, aux parties où ils abordent, & solicitent mesme la chaleur fixe qui y est entretenuë, à se réueiller & à se rendre plus actiue.

Quant aux Passions qui obligent l'ame à fuïr, elles font vn effet tout contraire; & parce que les Esprits se retirent au centre, & parce que l'ame se trouuant trop foible pour resister à l'ennemy, perd tout courage, ne se soucie plus de reparer ses Forces, & laisse ainsi esteindre la Chaleur naturelle, sans vouloir faire aucun effort pour la rallumer.

Quelle est la qualité de la Chaleur dans la Hardiesse.

MAIS pour bien conceuoir quel est l'effort qu'elle fait dans les autres Passions, il ne faut que considerer la qualité de la chaleur qui les accompagne, & la comparer auec celle qui se remarque dans les Passions qui recherchent le Bien: car en celles-cy elle est douce, humide, & agreable, & dans celles-là elle est acre, seche & piquante. De sorte qu'il est vray-semblable qu'aux premieres l'ame l'employe & la respand sans violence; & qu'aux autres elle l'irrite, & la pousse auec impetuosité; Qu'en celles-là elle n'a besoin que de sa vertu ordi-

ordinaire, & qu'en celles-cy elle la veut plus grande & plus actiue; Enfin on peut dire qu'aux vnes elle s'en ſert comme d'vne ſuiuante qui l'accompagne chez ſes amis; mais qu'aux autres ce luy eſt vn ſecours qu'elle mene contre ſes ennemis meſmes. En effet dans l'Amour, dans le Deſir, & dans la Ioye, les parties exterieures ne reçoiuent pas la Chaleur, parce qu'elle y eſt enuoyée, mais parce qu'elle ſuit les Eſprits qui y ſont enuoyez: dautant que l'Ame n'a pas beſoin de cette qualité pour s'approcher du Bien ou pour s'vnir à luy, mais ſeulement des Eſprits qui la portent au lieu où il eſt: Au contraire quand elle doit combatre, elle enuoye la Chaleur comme vn Inſtrument puiſſant pour agir & pour deſtruire ce qui luy eſt contraire. Auſſi dans ce deſſein elle la rend la plus forte qu'elle peut, ſoit en augmentant ſes degrez, ſoit en l'irritant par l'agitation continuelle des eſprits, ſoit en remuant les humeurs où elle eſt plus actiue, comme ſont les bilieuſes.

Et certainement ce que fait en ces rencontres la faculté Senſitiue, la Naturelle le fait auſſi fort ſouuent en ſes fonctions ordinaires, comme il eſt aiſé à juger par la Fievre, qui eſt toute ſemblable à la Hardieſſe & à la Colere; la meſme ardeur, la meſme tempeſte des eſprits & des humeurs, & le meſme deſſein qu'a l'ame en ces paſſions, ſe rencontrant en cette maladie. Car il ne faut pas croire que la Fievre s'allume dans le cœur par quelque feu eſtranger; c'eſt l'Ame meſme, ou pluſtoſt la Faculté vitale qui reünit ſes forces, qui irrite la Chaleur naturelle, & qui ſe ſouſleue pour combatre les cauſes qui deſtruiſent l'harmonie & la conſtitution du corps. Cela eſt facile à prouuer par

par les criſes qui ſont des accés de fievre que les efforts de la nature & non de la maladie excitent ; par l'inflammation que l'abord des eſprits & du ſang cauſe dans les parties bleſſées ; par la ceſſation de la fievre au plus fort de la maladie, quand les humeurs ſont ſi malignes que la nature en eſt accablée & qu'elle n'oſe plus les attaquer ; Et par cent autres raiſons que nous pourrions apporter, ſi ce lieu les pouuoit ſouffrir ; par leſquelles nous ferions voir euidemment, que la fievre n'eſt rien qu'vne irritation & vn ſouſleuement de la Chaleur naturelle pour chaſſer le mal ; Et partant que c'eſt vn mouuement ſemblable à celuy de la Colere ; Et que dans la plus baſſe partie de l'ame auſſi bien que dans les plus hautes, il y a vn Appetit qui a ſa Faculté Iraſcible pour s'eſleuer contre les difficultez qui ſe preſentent. Quoy qu'il en ſoit, l'Ame augmente la Chaleur dans la Hardieſſe & dans la Colere, en produiſant & adjouſtant de nouueaux degrez à ceux qu'elle auoit, & en l'irritant par la continuelle agitation des Eſprits.

La Hardieſſe entretient le mouuement des Eſprits.

CAR bien qu'ils ſe remuent impetueuſement dans l'Amour, dans le Deſir, & dans la Ioye ; neantmoins leur mouuement n'y eſt pas ſouſtenu, & l'Ame ne prend pas le ſoin de l'entretenir ; le tranſport & le rauiſſement que luy donne l'approche ou la poſſeſſion du Bien, luy oſtant le ſouuenir de ce qu'elle deuroit faire : C'eſt pourquoy la langueur où les defaillances ſuiuent ces Paſſions, ſi l'Eſperance, la Hardieſſe, ou quelque autre ſemblable ne ſe meſle auec elles & ne rappelle l'ame à ſon deuoir ; ainſi qu'il arriue ſouuent dans l'Amour & dans le Deſir, qui eſtant ordinairement

rement accompagnez de Crainte & d'Eſperance, ne ſouffrent pas ces accidens ſi grands & ſi violens qu'ils ſont dans la Ioye. L'Ame eſt donc plus ſoigneuſe de continuer le mouuement des Eſprits dans la Hardieſſe & dans la Colere, qu'elle n'eſt en ces autres Paſſions; parce que le peril dont elle eſt menacée la tient en haleine & la ſolicite continuellement à oppoſer de nouuelles forces, & à faire de nouueaux efforts contre l'ennemy qui la preſſe. Ce qu'elle ne peut faire qu'en produiſant à tous momens quelque nouuelle chaleur & de nouueaux eſprits, & les enuoyant au ſecours de ceux qui ont fait les premieres attaques.

Quelles humeurs ſont eſmeuës dans la Hardieſſe.

SOVVENT meſme comme ſi elle ſe défioit de ce ſecours, quand le Mal luy paroiſt trop puiſſant, elle ſouſleue les humeurs qui ſont les plus agiſſantes & les plus malignes, afin de s'en ſeruir pour le deſtruire plus facilement: De là vient que la bile s'irrite dans la violence de ces Paſſions; & que dans les animaux venimeux le venin qui eſtoit paiſible & caché au centre du corps, ſe jette aux parties exterieures, & principalement à celles qui leur ſeruent d'armes & de defenſes. Ce qui doit faire juger que c'eſt l'Ame qui le conduit en ces endroits pour attaquer & pour deſtruire le Mal; Et par vne conſequence fort vrayſemblable, qu'elle en fait de meſme des autres humeurs qui ont quelque qualité propre pour cét effet. Pour confirmer cette verité, il ne faut que conſiderer les ſonges qui ſe forment quand la bile domine: car ils font voir euidemment que l'ame a de couſtume de ſe ſeruir de cette humeur pour attaquer les maux;

&

& qu'auſſi-toſt qu'elle la void en eſtat d'en eſtre ſecouruë, elle ſe prepare au combat, & ſe forge pendant le ſommeil des ennemis, des batailles, & des victoires.

Du moins il eſt certain que la bile eſtant agitée en ces Paſſions rend la Chaleur plus forte & plus picquante ; ſoit parce qu'elle eſt naturellement ſeche, & que la ſechereſſe eſt vne qualité qui donne plus d'efficace à la Chaleur ; ſoit parce que les fumées acres que cette humeur exhale quand elle eſt eſmeuë, ſe jettent ſur les parties, les picquent, & leur donnent ce ſentiment faſcheux que la Chaleur de ces Paſſions a accouſtumé de cauſer.

Les Cauſes des Characteres de la Hardieſſe.

V. PARTIE.

Les Characteres Moraux de la Hardieſſe.

POVR ſuiure la methode que nous auons tenuë aux Diſcours precedens, il faut examiner icy deux ſortes de Characteres ; les vns qui ſe forment immediatement dans l'Ame, que nous auons appellez Moraux, parce qu'ils conſiſtent aux actions que l'on nomme Morales, ou du moins qui regardent les mœurs : Les autres qui ſont Corporels, & qui ſe remarquent en l'alteration & au changement que la Paſſion imprime ſur le Corps. Ceux du premier ordre qui accompagnent la Hardieſſe ſont veritablement en grand nombre, comme on peut voir dans la deſcription que nous auons faite de l'homme hardy ; Mais nous les pouuons reduire à certains chefs principaux,

cipaux, dont la connoiſſance nous donnera facilement celle des autres : Car qui ſçaura pourquoy vn homme hardy eſpere, & pourquoy il eſt amoureux de la gloire, connoiſtra en meſme temps la cauſe de la plus grande partie des autres effets que produit la Hardieſſe, & qui dépendent en quelque ſorte de ces deux là.

L'Eſperance accompagne toujours la Hardieſſe.

COMMENÇONS donc par *l'Eſperance* qui deuance touſiours la Hardieſſe, & qui ne l'abandonne jamais. Certainement il n'eſt pas malaiſé d'en donner la raiſon : Car aprés auoir monſtré, que pour former la Hardieſſe il faut que l'Ame connoiſſe & meſure ſes forces, qu'elle les croye plus grandes & plus puiſſantes que celles de l'ennemy, & qu'en ſuite elle les employe contre luy afin de le ſurmonter ; il eſt impoſſible qu'elle n'en eſpere la victoire, puiſqu'elle la deſire, & qu'à ſon jugement elle a tout ce qui eſt neceſſaire pour l'obtenir. On dira peut-eſtre, qu'il y en a beaucoup qui combatent ſans eſperance de vaincre : Il eſt vray, mais auſſi la Hardieſſe qui eſt occupée en ces combats ne ſe forme pas dans la partie ſenſitiue, & n'eſt pas de l'ordre commun des Paſſions; elle eſt particuliere à l'homme, à qui la raiſon propoſe ſouuent d'autres deſſeins que ceux que la Nature & les ſens ont accouſtumé d'inſpirer aux animaux. Car il eſt certain qu'ils n'attaquent jamais quoy que ce ſoit, qu'ils ne croyent le pouuoir ſurmonter : Et ſi quelquefois on les contraint de combatre des ennemis qu'ils n'auoient oſé aſſaillir, ou deuant qui meſmes ils auoient deſia pris la fuite ; c'eſt la peur qu'on leur donne de tomber en vn plus grand peril, qui ré-

réueille leur courage, qui ranime leurs forces, & qui fait ainſi renaiſtre en eux l'eſperance de vaincre ceux auſquels ils auoient auparauant cedé. Mais il n'en eſt pas ainſi des hommes qui s'engagent ſouuent en des combats, & qui ſe jettent en des perils, d'où ils n'eſperent pas de pouuoir ſortir auec auantage, & où meſmes ils ſçauent bien que leur perte eſt aſſeurée; parce que la raiſon leur propoſe vne fin plus conſiderable que ne ſeroit la victoire, & leur fait entreprendre des choſes impoſſibles pour acquerir l'honneur & les autres biens qui ſuiuent touſiours les actions genereuſes. Mais ſi en ces rencontres ils deſeſperent de vaincre l'ennemy qui les attaque, ils eſperent touſiours de ſurmonter les difficultez qui enuironnent la gloire où ils aſpirent, & l'on peut dire qu'ils cedent vne petite victoire pour en auoir vne plus grande, & qu'ils hazardent peu pour auoir beaucoup. Mais nous retoucherons à cette matiere au Chapitre ſuiuant, il ſuffit icy d'auoir monſtré qu'il y a touſiours dequoy eſperer dans la Hardieſſe, & qu'vn homme Hardy n'eſt jamais ſans Eſperance.

Or le meſme Principe dont nous auons tiré cette verité, nous doit encore fournir la raiſon pourquoy l'homme Hardy a tant de Confiance & de Preſomption en luy meſme; pourquoy il ne s'eſtonne point à la veuë des dangers, qu'il ſe plaiſt meſme à les rencontrer, & que bien ſouuent il les meſpriſe; pourquoy il n'eſt point ſuperſtitieux, colere, ny diſſimulé; enfin pourquoy il hait la ſujetion & veut touſiours commander.

CAR ſi *la Confiance* n'eſt rien qu'vne Eſperance

rance consommée & fortifiée par l'opinion que l'on prend, que les choses dont on attend du secours ne manqueront pas au besoin; il est certain que l'Ame qui connoist ses forces, qui les croit plus puissantes que les difficultez, & qui les employe contre elles auec esperance de les vaincre, doit estre aussi asseurée qu'elles ne luy manqueront pas en cette occasion, & qu'elle a sujet de se fier au secours qu'elle s'en est promis.

QVANT à *la Presomption* qui est vne Esperance immoderée, & qui vient de la trop grande opinion qu'on a de ses forces, bien qu'elle n'accompagne pas tousiours la Hardiesse, elle la suit pourtant bien souuent parce que la Chaleur venant à s'accroistre & à s'allumer dans cette Passion, elle excite l'Ame par sa viuacité, elle la trouble par son agitation, & luy persuade aprés facilement que ses forces sont plus grandes qu'elles ne sont; & qu'elles sont toutes en estat de la pouuoir seruir; bien que souuent il n'y en ait qu'vne partie. C'est ainsi que le vin, la fureur, & l'Amour inspirent aux plus foibles & aux plus timides vne Confiance aueugle, & vne Hardiesse temeraire qui les engage à entreprendre des choses qui sont au dessus de leur pouuoir. Car le jugement estant affoibly par les vapeurs du vin, ou par la violence de ces Passions, & la Chaleur estant deuenuë plus forte par l'impression qu'elle a faite sur les humeurs; Il ne faut pas s'estonner si l'Ame qui se trouue soustenuë du plus puissant secours dont elle se serue en ses fonctions, se trompe dans l'opinion qu'elle a de ses forces, & si elle les croit plus grandes qu'elles ne sont en effet.

Vn homme hardy ne s'eſtonne point à la veüe des dangers.

CES raiſons font voir encore qu'vn homme Hardy *ne ſe doit point eſtonner à la veuë des dangers*, parce que l'Eſtonnement eſtant tousjours accompagné de Crainte & de quelque Deſeſpoir, il ne peut eſtre ſuſceptible de ces Paſſions dans la creance où il eſt que ſes forces ſont plus grandes que les difficultez, & dans l'eſperance qu'il a de les ſurmonter : Au contraire comme il ſe flatte en cette penſée, & qu'il met tout ſon bon-heur dans la victoire ; toutes les choſes qui y doiuent contribuer luy ſont agreables ; il prend plaiſir à manier ſes armes, le ſon des trompettes l'anime, il void auec joye l'ennemy qui s'approche ; Et s'il y a quelque choſe qui trouble ſon contentement, c'eſt l'impatience qu'il a de venir aux mains, & de commencer le combat qui doit couronner ſa valeur. Il en eſt de meſme de celuy qui eſt hardy à parler, à eſcrire, ou à entreprendre quelque autre deſſein que ce ſoit ; il ſe plaiſt à la rencontre des difficultez qui doiuent occuper & faire paroiſtre ſon courage ; le lieu, l'occaſion, le ſujet de ſon entrepriſe, bien loin de l'eſtonner le r'aſſeurent, & il n'eſt jamais ſi content que lors qu'il ſe void preſt de mettre la main à l'œuure.

Vn homme hardy mépriſe le danger.

MAIS s'il eſt vray qu'il coure ainſi dans les perils, qu'il attaque les difficultez, & qu'il les veüille ſurmonter, comment peut-il *meſpriſer les dangers* ? Car ce n'eſt pas meſpriſer vn ennemy que de l'attaquer & de taſcher à le vaincre. Certainement il faut confeſſer qu'il ne meſpriſe pas toutes ſortes de dangers, ny toutes ſortes d'ennemis, mais ſeulement ceux qui ſont beaucoup au deſſous de ſes forces, & que

que pour cette raiſon il juge indignes d'exercer ſes ſoins & ſon courage. Car puiſque c'eſt la Nature qui donne aux animaux la connoiſſance de leurs forces & de leur foibleſſe, & qui les inſtruit à fuïr quand ils ſont trop foibles, & à attaquer quand ils ſont aſſez forts; Il eſt vray-ſemblable qu'eſtant ſi ſage & ſi juſte comme elle eſt, elle ne les engage pas en vn combat trop ineſgal, & qu'elle les retient quand ils rencontrent vn ennemy qui eſt incomparablement moins puiſſant qu'ils ne ſont, & qui ne les peut offenſer. En effet nous voyons qu'entre les animaux domeſtiques, ceux qui ſont naturellement forts & de taille auantageuſe, meſpriſent les attaques des petits, & des foibles; vn Dogue ne ſe met pas en colere, non pas meſme en defenſe contre vn petit Chien qui abbaye contre luy & qui le harcele; comme s'il ſe mocquoit de ſa temerité, il paſſe outre ſans le regarder, ou demeure en ſa place ſans ſe mettre en peine des efforts qu'il fait contre luy. Vn enfant ſe joüe en ſeureté auec les beſtes les plus faſcheuſes, il les frappe meſme impunément, & ſans les irriter il leur fait du mal qu'elles ne ſouffriroient jamais d'vne autre perſonne.

On en dit autant de celles qui ſont ſauuages & farouches; Et il y en a qui ont merité le nom de genereuſes, non ſeulement parce qu'elles deſdaignent d'attaquer celles qui ne ſont pas capables de leur reſiſter, mais encore parce qu'elles ſe contentent ſouuent de terraſſer leur aduerſaire; comme ſi en cet eſtat il eſtoit indigne d'exercer dauantage leurs forces, & que ce leur fuſt vne honte d'acheuer vn combat qui ſe ſeroit rendu ſi ineſgal. Il eſt vray qu'elles ne laiſſent pas de pourſuiure

ſouuent les animaux les plus timides ; mais ce n'eſt pas comme leurs ennemis, c'eſt comme leur proye ; ce n'eſt pas pour les combatre, mais pour les prendre & pour s'en repaiſtre ; en vn mot c'eſt la faim qui les anime & non pas la Hardieſſe. Car lors qu'elles ne ſont point preſſées de cette dure & implacable neceſſité, elles n'attaquent jamais que ceux qu'elles penſent eſtre aſſez forts pour leur nuire, & meſpriſent les autres qui n'en ont pas le pouuoir.

Quoy qu'on en veüille croire, il eſt certain que quand l'Ame s'eſt perſuadée que les difficultez qui ſe preſentent ſont trop foibles pour trauerſer ſes deſſeins, elle les meſpriſe & deſdaigne de les combatre. Or cette perſuaſion eſt fondée ſur la juſte connoiſſance qu'elle a de la grandeur de ſes forces; ou ſur vne fauſſe opinion qu'elle en a conceuë : Car bien que ceux qui ſont veritablement forts & puiſſans ayent raiſon de ne faire pas eſtat de la pluſpart des choſes qui allarment les autres ; neantmoins quand la Hardieſſe a eſchauffé vn Courage quelque foible qu'il ſoit, elle l'abuſe par la vaine confiance qu'elle luy donne, & luy fait croire que les obſtacles qu'il rencontre ne ſont pas conſiderables, qu'il n'y en a point qui le doiue arreſter, ny qui ſoit capable de luy donner aucun empeſchement. Cela ſe remarque pour l'ordinaire dans la Colere des femmes, des enfans, & des hommes qui ſont naturellement timides ; ils craignent toutes choſes auant que cette Paſſion les ait ſaiſis ; mais quand elle s'en eſt renduë maiſtreſſe, la honte, le reſpect, ny le danger ne les peuuent retenir ; ils meſpriſent tout ce qui s'oppoſe à leur fureur, & courent aueuglement

glement où la rage & le deſeſpoir les conduiſent.

PVISQVE la Hardieſſe meſpriſe la pluſpart des difficultez & des dangers, il faut encore qu'elle ne ſoit point Colere ny Superſtitieuſe ; parce que la Colere ny la Superſtition ne peuuent compatir auec la Confiance qu'elle a, ny auec le meſpris qu'elle fait de la pluſpart des choſes qui l'attaquent.

Vn homme hardy n'eſt pas colere.

Et de vray on ne ſe met pas en Colere contre ce que l'on meſpriſe, parce que cette Paſſion ne s'eſleue que contre les choſes qui peuuent offenſer; & que le meſpris ſuppoſe qu'elles n'en ont pas le pouuoir. De ſorte que ſi l'homme Hardy meſpriſe beaucoup d'ennemis & de dangers, du moins on peut dire qu'il ne rencontre pas tant de ſujets de Colere que celuy qui n'eſt pas en cet eſtat. Dailleurs s'il eſt vray que la Colere vient de l'opinion que l'on a d'auoir eſté offenſé, celuy qui preſume beaucoup de ſes forces, & qui ne fait pas cas des autres, n'a garde de tomber dans la penſée qu'on le puiſſe offenſer. Ainſi les hommes magnanimes, & ceux qui ſont naturellement forts & courageux ne ſe mettent pas facilement en colere ; parce que la raiſon perſuade aux vns que la pluſpart des injures ne le ſont pas en effet, ou qu'elles ſont ſi legeres qu'elles ne meritent pas qu'on en tire la vengeance; & la force fait croire aux autres qu'il eſt impoſſible, ou du moins qu'il eſt bien difficile de leur faire du mal. Aprés tout, s'il y a des Hardieſſes qui ſoient ſuſceptibles de cette Paſſion, pour le moins il eſt certain que la veritable & l'heroïque ne l'eſt pas, pour les raiſons que nous venons de dire.

Il n'eſt point Superſtitieux.

ELLE n'eſt pas auſſi *Superſtitieuſe*, parce que la Superſtition procede de la foibleſſe & de la Crainte auec leſquelles la Hardieſſe ne ſçauroit ſubſiſter. Et certes on n'a jamais veu qu'vn homme Hardy ait pris garde, ou donné quelque creance aux augures & à toutes ces autres vaines obſeruations que la Superſtition a introduites : Ces grands hommes du temps paſſé, quoy qu'ils fuſſent nourris & eſleuez dans ces erreurs, les meſpriſoient bien ſouuent ; Et Homere n'a pas oublié à dire que ſon Achille ne s'arreſta point aux preſages qu'il eut de ſa mort, que Hector ſe mocqua des augures, & que dans l'ardeur du combat il meſpriſoit les hommes & les Dieux.

A dire le vray, la Hardieſſe ayant vne ſi grande opinion de ſes forces, ne croit pas auoir beſoin d'aucun ſecours eſtranger ; & ſa preſomption luy faiſant oublier cette inclination que la Nature a donnée aux hommes de recourir au Ciel dans leurs neceſſitez, bien loin de deuenir ſuperſtitieuſe, elle tombe dans le meſpris des choſes diuines, & s'abandonne facilement aux blaſphemes, aux ſacrileges, & à toutes les autres impietez que nous voyons regner parmy les gens de guerre.

D'vn autre coſté qui conſiderera l'origine de la Superſtition n'en trouuera point d'autre, que la foibleſſe des hommes & la défiance qu'ils ont euë de leurs propres forces : Car ſe croyant expoſez à toutes ſortes d'injures, & eſtant inſtruits par la Nature qu'il y auoit vne Puiſſance au deſſus de la leur, ils l'ont cherchée par tout pour en tirer le ſecours qui leur eſtoit neceſſaire. Ceux qui ont eſté les plus laſches, ont creu la deuoir rencontrer dans

les

les choſes mortelles & periſſables, & leur ont rendu le culte qui n'eſtoit deu qu'à la vraye Diuinité. D'autres l'ont bien reconnuë immortelle, mais ils l'ont diuiſée & multipliée en autant de Dieux qu'il y auoit de choſes dont ils auoient beſoin. Tous enfin pouſſez par la crainte & par la défiance qui ſont nées auec la foibleſſe, ſe ſont imaginez qu'elle eſtoit difficile à fleſchir & à contenter, qu'il y auoit touſiours quelque manquement dans les deuoirs qu'ils luy rendoient; & que pour la rendre exorable, il falloit adjouſter de nouueaux reſpects à ceux que la raiſon leur dictoit, & prendre garde à toutes les choſes extraordinaires qui eſtoient comme les oracles qu'elle leur donnoit de leur bonne ou de leur mauuaiſe fortune. Voilà les ſources d'où ſont decoulées toutes les idolatries, les vaines obſeruations de l'auenir, & les ceremonies ſuperfluës dans la vraye Religion: Voilà enfin les teſmoignages certains que toute Superſtition procede de foibleſſe & de crainte, & que c'eſt vn vice qui n'eſt propre qu'aux perſonnes foibles & timides: Comme on peut encore juger par les femmes & par les melancholiques, à qui il eſt plus familier qu'aux autres; par les peuples Meridionaux qui ont touſiours eſté accuſez d'eſtre poltrons & ſuperſtitieux; & par les perſonnes malheureuſes & accablées de miſeres, qui ſe jettent facilement de la Pieté dans la Superſtition.

LA *Franchiſe* eſt auſſi vne des compagnes de la Hardieſſe, parce qu'vn homme qui croit eſtre aſſez fort pour ſurmonter ſon ennemy, n'a garde d'appeller à ſon ſecours l'artifice ny

Il eſt franc & ſans diſſimulation.

ny la ſupercherie, qui ſont des marques & des effets ordinaires de la foibleſſe. En effet, tous les animaux qui ſont timides, ſont plus fins & plus ruſez que les autres; les femmes meſme ſont naturellement plus artificieuſes que les hommes; Et entre ceux-cy les melancholiques ſont les plus ſoupçonneux & les plus diſſimulez: Or cela vient de ce qu'ils reconnoiſſent leur foibleſſe & qu'ils ſont obligez d'employer l'artifice & la ruſe pour ſuppleer au defaut qu'ils ont. La Hardieſſe n'eſt donc point ſujete à ces vices, puiſqu'elle a tant de confiance en ſes forces, elle parle librement & à cœur ouuert, ſon procedé eſt franc, & il n'y a point de tromperie ny de ſurpriſe à craindre de ſa part, parce qu'elle ne craint rien. C'eſt pourquoy il s'eſt trouué de grands Capitaines qui ont ſouuent fait difficulté de ſe ſeruir des ſtratagémes qui ſont approuuez par les loix de la guerre, comme s'ils euſſent eſté indignes de leur courage & de leur valeur: Nous voyons tous les jours que dans la chaleur des combats, & lors que la Hardieſſe eſt la plus eſchauffée, on meſpriſe les regles & les adreſſes de l'eſcrime; Et ceux meſme qui ſont naturellement foibles & timides, quand ils ſont animez de cette Paſſion, ou qu'ils ſont tranſportez de Colere, oublient leurs fineſſes & leurs ruſes pour pourſuiure leurs ennemis à force ouuerte.

Il veut toûjours commander.

ENFIN *elle hait la ſujetion, & veut toûjours commander*, parce que la bonne opinion qu'elle a de ſoy meſme luy perſuade qu'elle ne doit point ſe ſoûmetre & qu'elle merite d'auoir la preeminence pardeſſus tous les autres.

tres. Et certainement quoy que cette inclination ſoit commune à tous les hommes, qui eſtant nez libres penſent que leur liberté ſe doit conſeruer plus entiere & plus abſoluë dans le commandement que dans la ſujetion; Il y en a neantmoins à qui elle ſemble eſtre plus naturelle & plus propre qu'aux autres, parce qu'ils ont veritablement, ou penſent auoir les qualitez qui ſont neceſſaires pour commander. Or ſi la force en eſt vne des plus conſiderables, & ſi c'eſt le plus puiſſant, & peut-eſtre l'vnique inſtrument de la Domination; il ne faut pas douter que la Hardieſſe qui remplit l'ame de tant de confiance, & qui luy donne vne ſi auantageuſe opinion de ſes forces, ne luy imprime auſſi puiſſamment cette humeur altiere & imperieuſe qui luy fait prendre le deſſus en toutes rencontres, & qui la rend incapable de ſe ſoûmetre aux aduis & à la conduite d'autruy. De là vient que les hommes Hardis ſont ordinairement hautains & peu courtois, qu'ils ſont opiniaſtres en leurs reſolutions, & qu'ils veulent toûjours eſtre chefs des conſeils & des entrepriſes. C'eſt là enfin vne des cauſes qui fait les mutins & les rebelles dans les Eſtats; qui fait les Heretiques & les Athées dans la Religion; & qui remplit les familles de deſobeïſſances & de libertinages: Car tous ces deſordres ne peuuent gueres proceder d'ailleurs, que d'vne temerité preſomptueuſe qui ne veut pas s'aſſujetir aux puiſſances legitimes, qui veut eſtre indépendante en toutes choſes, en vn mot, qui veut commander.

LE ſecond chef qui nous doit conduire à la

connoiſſance des autres Characteres que nous cherchons, eſt l'Amour de la Gloire; car qui ſçaura bien la raiſon pourquoy vn homme Hardy a cette inclination, verra en meſme temps pourquoy il aime les loüanges, pourquoy il eſt modeſte, genereux, &c.

La Hardieſſe deſire plus l'honneur que toutes les autres Paſſions.

Diſons donc, qu'il n'y a point de Paſſion qui inſpire le deſir de l'honneur & de la gloire à l'eſgal de la Hardieſſe: Car ſi ce ſont des recompenſes ou des deuoirs que l'on eſt obligé de rendre à l'excellence des perſonnes; la Hardieſſe eſt la ſeule qui donne le droit d'exiger cette debte, puiſqu'elle ſeule donne aux hommes la ſuperiorité & l'excellence qu'ils recherchent ſi ardemment. En effet toutes les Paſſions qui ont le Bien pour objet, aſſujetiſſent en quelque façon l'homme au Bien qu'il pourſuit; Celles qui fuyent le Mal, l'obligent à ceder au Mal comme au plus puiſſant; la Conſtance luy reſiſte veritablement, mais auſſi pour l'ordinaire elle ne croit pas eſtre plus forte que luy: De ſorte qu'il n'y a que celle qui l'oſe attaquer, & qui eſpere de le vaincre, qui ſoit la plus puiſſante, & qui doiue inſpirer les ſentimens d'excellence & de ſuperiorité dont, l'honneur eſt le juſte prix. Or il n'y a que la Hardieſſe qui ait cet auantage; & ſi la Colere y pretend quelque part, on ſçait bien que c'eſt à cauſe de la Hardieſſe qui luy tient touſiours compagnie.

Elle ſe figure de l'honneur en tou-

MAIS pourquoy ſe figure-t-elle *qu'il y a de l'honneur à acquerir en toutes ſes entrepriſes?* Car c'eſt vne choſe eſtrange, & qui ne ſe trouue gueres dans les autres Paſſions, que les plus mauuaiſes actions qu'elle produit, luy paroiſſent glorieuſes & dignes de loüange. Certaine-

tainement c'eſt parce qu'elles ſont conduites par la Force & par le Courage, qui ſont des qualitez que la Nature a renduës ſi nobles, les ayant deſtinées pour eſtre les fondemens de la puiſſance & de la ſuperiorité, qu'il eſt impoſſible que tous leurs effets ne le ſoient auſſi, & qu'ils ne meritent par conſequent l'honneur qui eſt deu à la nobleſſe & à l'excellence des choſes. Et cela eſt ſi veritable que les hommes ont formé les premieres connoiſſances qu'ils ont euës de la Vertu, ſur les actions de la Force & du Courage; Au commencement ils n'en ont point reconnu d'autre que celle qui y eſtoit employée; du moins il paroiſt bien qu'ils luy ont donné le premier rang, puiſqu'ils ont honoré toutes les autres du nom qui luy deuoit eſtre propre & particulier: Car chez les Grecs le mot qui ſignifie la Vertu, tire ſon origine de la guerre; & parmy les Latins ceux qui ont parlé le plus purement, ont creu que ce nom de Vertu eſtoit deu par preference à la Vertu militaire. Et cela eſt venu à mon aduis, de ce que la Nature qui a deſtiné l'homme pour la vie ciuile, luy a inſpiré auſſi des ſentimens auantageux pour toutes les choſes qui ſont neceſſaires pour la maintenir: Or parce qu'il n'y en a point qui le ſoit dauantage que la Vertu qui conduit la Force & le Courage, parce qu'elle ſeule a droit de commander, d'eſtablir l'ordre dans la ſocieté, & de reſiſter aux ennemis qui la voudroient détruire; Il eſt certain que naturellement nous deuons auoir plus d'eſtime pour elle, que pour toutes les autres qui ont pour obiet vn Bien moins commun & moins conſiderable. C'eſt auſſi pourquoy on a touſjours eu plus de ſoin de luy rendre des deuoirs & des reſpects qu'à quelqu'autre que ce

tes ſes entrepriſes.

ſoit ; de tout temps & en toutes ſortes d'Eſtats on luy a reſerué les plus dignes & les plus nobles recompenſes; les premieres couronnes que l'on a faites, luy ont eſté conſacrées ; & c'eſt l'vnique à qui on ait deſtiné pour prix de ſes actions, la gloire des triomphes, qui eſt le faiſte & le comble de tous les honneurs de la terre.

Comme c'eſt donc vne vertu que la Nature meſme nous oblige de reſpecter à cauſe de ſa deſtination au gouuernement de la vie ciuile ; il ne faut pas s'eſtonner ſi la Paſſion qui ſert de matiere & d'inſtrument à ſes actions pretend le meſme droit ; & ſi portant auec ſoy la meſme deſtination, elle croit que c'eſt vn iuſte titre pour faire donner le meſme auantage à toutes ſes entrepriſes. Car bien que la raiſon luy faſſe voir que la Temerité, la Cruauté, l'Inſolence & les autres vices qui ſe meſlent quelquefois auec elle, la rendent indigne d'vne ſi noble recompenſe ; ſi eſt-ce qu'elle n'eſcoute pas toûjours ſes conſeils, & qu'elle aime mieux ſuiure l'inclination que la Nature luy a donnée: Ainſi ne s'arreſtant plus à ce qui eſt honneſte, & n'ayant point d'autre guide que cet inſtinct qu'elle a pour la gloire, elle s'imagine qu'elle la doit rencontrer par tout, & que c'eſt vn prix qui eſt deu à toutes ſes actions quelques mauuaiſes qu'elles ſoient.

Les vertus qui accompagnent la Hardieſſe.

LA *Moderation* dans la victoire, *la Modeſtie* dans les paroles, *la Generoſité*, *la Douceur*, & *la Courtoiſie* enuers les vaincus, n'accompagnent pas toute ſorte de Hardieſſe, mais ſeulement celle qui eſt conduite par la raiſon : Car la Paſſion toute ſeule n'eſt pas capable de produire des actions ſi parfaites, ſans eſtre guidée par la Vertu. Mais comme la Paſſion reglée ne

laiſſe

laiſſe pas d'eſtre Paſſion, on peut touſiours dire que ce ſont là des Caracteres de la Hardieſſe, puiſqu'il y a quelque Hardieſſe à qui ils ſont propres. Ioint qu'il y a quelques ſemences & quelques diſpoſitions dans les principes de cette Paſſion qui la rendent naturellement encline à produire ces actions. Car il y a des animaux genereux qui ſe contentent de la victoire, & qui n'outragent pas ceux qu'ils ont terraſſez; Nous voyons meſme que tous les hommes Hardis quoy qu'ils n'ayent pas la Vertu qui doit regler leur Hardieſſe; & qu'ils ne ſe propoſent point l'honneſteté qui luy ſert de motif, ne laiſſent pas de vouloir faire les genereux & les modeſtes comme ceux qui ont la vraye vaillance; Et quelque inclination qu'ils ayent à prendre tous les auantages qu'ils peuuent ſur leurs ennemis, ils ſe retiennent neantmoins, & ne rendent pas leur victoire inſolente. Or cela vient en partie de cette iuſtice naturelle dont nous auons tantoſt parlé, qui defend aux animaux de pourſuiure vn combat trop ineſgal; en partie de ce violent deſir d'honneur que cette Paſſion inſpire aux hommes. Car ſe trouuant continuellement preſſez de ce ſecret aiguillon, & connoiſſant par experience que l'inſolence & la vanité deshonorent vne victoire pour belle qu'elle ſoit; qu'au contraire la moderation, la modeſtie & la generoſité la rendent plus glorieuſe; ils ſe portent facilement à ces actions qui doiuent contenter leur deſir, & qui leur promettent vne plus ample moiſſon d'honneur & de loüanges. C'eſt pourquoy nous auons eu raiſon de dire que leur *Modeſtie* eſtoit *ſuperbe & ambitieuſe*; parce qu'ils ne conſiderent pas l'honneſteté que la Vertu s'y propoſe, mais la ſeule gloire qui luy

en

en reuient; & qu'ils ne refuſent l'honneur que pour l'honneur meſme.

D'où viennent les vices qui ſe meſlent auec la Hardieſſe.

AV reſte quoy qu'en ces occaſions ils ſuiuent cette ombre & cette apparence de vertus, par tout ailleurs ils ſont ordinairement *Arrogans & Superbes*; parce qu'ils s'eſtiment plus que les autres, qu'ils penſent que toutes choſes leur ſont deuës, & qu'ils veulent auoir la preeminence, comme nous auons dit. *Ils ſe vantent & parlent auantageuſement d'eux meſmes*; dautant que la chaleur de la Paſſion allume le deſir qu'ils ont pour la gloire, & leur fait rechercher les loüanges iuſques en leur propre bouche. Et certainement on ne ſçauroit douter que la Hardieſſe ne ſoit la ſource de ces defauts là; Mais quand elle paroiſt laſche, artificieuſe, colere ou cruelle; ce n'eſt plus elle qu'il faut accuſer de ces vices, mais ſeulement les mauuaiſes inclinations où elle eſt receuë. Car il en eſt de meſme que des torrens qui entrent en de grands fleuues, il ſemble d'abord qu'ils vont rompre le fil de l'eau, & ſe faire paſſage d'vn bord à l'autre; mais il faut que leur impetuoſité cede au courant de la riuiere qui les engloutit & qui les entraiſne: Auſſi quelque Paſſion que ce ſoit qui ſe meſle auec de mauuaiſes inclinations ſuit le penchant qu'elles prennent, & ſe laiſſe emporter aux defauts & aux vices qui leur ſont propres.

Or ces inclinations viennent du temperament, ou de l'accouſtumance: Car celle-cy corrompt les plus beaux naturels, & il ſe void des hommes à qui la naiſſance a donné toutes les diſpoſitions neceſſaires à la vraye Hardieſſe, qui ont neantmoins les defauts que nous venons de marquer; parce qu'ils s'y ſont nourris de

de longue main, & que l'habitude qu'ils en ont priſe, a alteré toutes les ſemences des vertus que la Nature leur auoit données. Mais hors l'accouſtumance, la ſource generale de ces mauuaiſes inclinations eſt dans le temperament, & principalement dans celuy d'où procede la Foibleſſe. Car c'eſt elle qui fait entreprendre aux hommes *des actions laſches* & indignes d'vn bon courage, en leur perſuadant qu'il faut craindre toutes choſes, qu'il n'y a point de petits ennemis, & qu'il faut meſme attaquer ceux qui ſont foibles ou ceux qui ſont hors de defenſe. C'eſt elle qui les fait deuenir *Artificieux & Perfides*, dautant qu'elle veut ſuppleer au defaut de ſes forces par la ruſe & par la tromperie, comme nous auons dit cy-deſſus. C'eſt elle qui les rend *Coleres & Vindicatifs*, parce qu'elle eſt expoſée à toutes ſortes d'iniures, qu'elle eſt facile à bleſſer, & que la vengeance qu'elle en prend, eſt vn moyen neceſſaire pour retenir les autres dans leur deuoir. Enfin c'eſt elle qui les fait *Cruels & Sanguinaires*, parce que dans la défiance qu'elle a de ſoy-meſme, quelque auantage qu'elle ait ſur ſes ennemis, elle doute touſiours qu'il ne leur reſte aſſez de forces pour ſe vanger; de ſorte que pour ſe mettre en ſeureté, elle paſſe iuſqu'aux dernieres violences, & rend ainſi ſa victoire brutale & cruelle. Mais nous examinerons plus particulierement ces choſes en leur lieu: Acheuons ce tableau par les ombres que la Crainte donne à la Hardieſſe.

Les effets de la foibleſſe.

CAR nous auons dit que la Peur deuançoit ſouuent celle qui eſtoit la plus noble & la plus genereuſe; qu'au contraire il ſe trouuoit des hommes qui alloient hardiment dans le peril,

D'où vient la Peur qui ac-

compagne quelquefois la Hardiesse.

ril, & qui perdoient courage incontinent aprés; que la pluſpart des plus vaillans n'oſoient parler en public; & que quelques-vns apprehendoient ſans ſuiet la rencontre de certaines choſes peu conſiderables.

Pour rendre raiſon de ces euenemens bizarres, il faut premierement ſe reſſouuenir qu'il y a deux ſortes de Hardieſſe; l'vne qui eſt conduite par la Nature, & l'autre qui eſt reglée par la Prudence. La premiere ne conſidere pas touſiours la grandeur du peril où elle s'engage, ou bien elle n'a pas aſſez de forces pour entretenir vn combat de longue haleine: C'eſt pourquoy quand elle trouue le danger plus grand qu'elle ne s'eſtoit imaginé, l'eſtonnement la ſurprend qui luy fait prendre la fuite; Ce qui arriue ordinairement aux nouueaux Soldats, & à ceux qui entreprennent des choſes ſans auoir preueu les difficultez qui s'y deuoient rencontrer. Que ſi elle eſt ſouſtenuë de cette force actiue & brillante qui ſuit les temperamens delicats comme celuy des enfans, des femmes, & autres ſemblables, elle n'a que la premiere fougue & la premiere impetuoſité qui ſoit à redouter; Car comme ſes forces ne peuuent fournir à vn plus long combat, elle ſe relaſche incontinant, & fait place à la Crainte, s'il ne luy vient quelque nouueau ſecours. Mais il n'en va pas ainſi de la Hardieſſe qui eſt conduite par la raiſon; auant que d'entreprendre vn combat, elle conſidere exactement les forces de l'ennemy, la grandeur du peril où elle ſe va ietter, & tous les obſtacles qui peuuent trauerſer ſon deſſein: C'eſt pourquoy elle n'a pas au commencement cette ardeur impatiente qui ſe remarque aux autres; au contraire elle paroiſt froide & retenuë, & quelquefois meſ-

me

me la paſleur, le tremblement & quelques autres accidens de la Peur qui ſuruiennent en ces rencontres, la cachent de telle ſorte, qu'on peut croire qu'elle n'y eſt point du tout, ou qu'elle s'eſt aſſociée auec ſon ennemie. Et certainement l'ame peut conceuoir le danger ſi grand, qu'elle ne ſera pour quelque temps capable d'aucun mouuement que de celuy de la Crainte; & en ce cas elle ne ſera point agitée de la Paſſion de la Hardieſſe, quoy qu'elle en puiſſe auoir l'habitude. Ou bien il faut dire que l'image du peril eſtant portée à la faculté Senſitiue par la connoiſſance que les ſens ou le iugement luy en auront donnée, l'ame formera la Crainte dans la partie inferieure, pendant que la plus haute ſera eſmeuë de la vraye Hardieſſe: Et alors vn homme ira hardiment au combat que l'on verra paſlir & trembler au ſon de la trompette & à la premiere veuë des ennemis. Il eſt vray que ce trouble ne dure pas long temps, la raiſon en deuient bien toſt la maiſtreſſe, ſoit en ſe r'aſſeurant elle meſme, ſoit en releuant le courage de la partie inferieure. Auſſi aprés que cette noble reſolution eſt priſe vn homme n'eſt plus ſuſceptible de Crainte ny d'Eſtonnement; il ne trouue plus de difficultez qui ne luy ſemblent moindres qu'il ne ſe les eſtoit figurées; & ſi ſes forces luy manquent en cette occaſion, ſa vertu ne laiſſe pas de tenir ferme, & l'oblige à perir pluſtoſt qu'à prendre la fuite; ou à ſuccomber ſous le faix, pluſtoſt que d'abandonner ſon entrepriſe.

Quant à ceux qui tout vaillans qu'ils ſont, n'oſent parler en public, ou qui redoutent la rencontre de certaines choſes, qui en apparence ne leur deuroient donner aucune apprehenſion;

sion ; outre que cela regarde pluſtoſt l'habitude de la Hardieſſe que la Paſſion, c'eſt vn examen qui conuient mieux au diſcours de la Crainte, qu'à celuy-cy. Nous pouuons ſeulement dire qu'vn homme Hardy ne l'eſt pas en toutes choſes, parce qu'il n'a pas ou ne croit pas auoir les forces qui ſont neceſſaires pour les entreprendre & pour ſurmonter les difficultez qui s'y rencontrent. Chaque profeſſion, & meſme chaque action, demande ſes forces particulieres; tel peut auoir les vnes qui n'aura pas les autres; ainſi il peut eſtre hardy en celles là, & timide en celles cy. Celuy qui eſt naturellement vaillant & courageux, n'a pas ordinairement les diſpoſitions qu'il faut aux grandes actions de l'Eſprit; la froideur & la quietude qu'elles demandent ne ſe peuuent allier auec la chaleur & le tumulte qui accompagnent le Courage: C'eſt pourquoy s'il ſe trouue engagé à parler en public, ou à faire quelque autre choſe ſemblable, l'eſtonnement & la peur le ſurprennent, ſe ſentant foible pour executer vn deſſein qui eſt au deſſus de ſes forces..

Les Characteres corporels de la Hardieſſe.

NOVS auons maintenant à examiner les Characteres que la Hardieſſe imprime ſur le Corps, qui comme aux autres Paſſions ſont icy de deux ſortes : Car les vns ſe forment par le commandement de l'Ame; les autres ſe font à ſon deſceu, & par vne neceſſité qui eſt inutile à ſon deſſein, comme on pourra voir dans l'examen que nous allons faire de chacun en particulier.

Commençons donc par *les Yeux* qui ſont voir toutes choſes, & qui ſont les miroirs de l'Ame.

Le

Le Regard asſeuré, quoy qu'il ſoit commun à toutes les Paſſions genereuſes de l'Appetit Iraſcible, conuient particulierement à la Hardieſſe; parce qu'elle attaque le Mal, & qu'elle doit auoir plus d'aſſeurance que les autres qui ne font que l'attendre. Car nous auons dit au diſcours de l'Eſperance, que ce Regard ſe faiſoit auec vne grande ouuerture des paupieres, auec vne veuë ferme, & auec viuacité: L'ouuerture eſt pour voir plus exactement l'ennemy; la fermeté monſtre que l'Ame n'en eſt point eſtonnée; & la viuacité vient de l'abord des eſprits qui s'eſlancent en dehors pour le combatre. Et à dire vray il faut pour le moins ces trois conditions pour former cette ſorte de Regard. La pluſpart des Paſſions font ouurir les yeux pour conſiderer le Bien ou le Mal qui leur ſert d'obiet: La Crainte meſme paroiſt en eſtre plus ſoigneuſe, eſtant plus obligée de pouruoir à ſa ſeureté: Mais ſa veuë n'eſt pas ferme, ne pouuant ſouffrir long-temps la preſence de l'ennemy; & l'inquietude où elle eſt la rendant inconſtante & eſgarée. Vne forte meditation arreſte bien la veuë, mais ce n'eſt pas auec viuacité; dautant que les Eſprits ſe retirent vers leurs principes, & laiſſent ainſi quelque obſcurité dans les yeux. Ces trois choſes ſe doiuent donc rencontrer enſemble pour faire le Regard dont nous parlons: Et qui y voudra bien prendre garde, trouuera encore que le mouuement des ſourcils, le port de la teſte, & le reſte du viſage y contribuent quelque choſe.

D'où vient le Regard asſeuré.

Qvoy qu'il en ſoit, vn homme Hardy regarde aſſeurément le peril *ſans ciller les paupieres*: & cela vient en partie de ce que l'ame s'affermiſſant

Pourquoy vn homme

voluptez, ny par les orages de la Fortune ; Elle a vne dureté impenetrable aux meſpris, aux offenſes, & aux injures ; Et quoy qu'elle ſoit attaquée des douleurs & des maladies, on peut dire que ce ſont des flots qui veritablement minent peu à peu ſes bords, mais qui ne ſçauroient la renuerſer ny luy faire changer d'aſſiette.

De ſorte que ces auantages n'eſtant pas differens de ceux que la Sageſſe apporte auec elle; il faut neceſſairement auoüer, ou que la Conſtance eſt cette meſme Sageſſe; ou que c'en eſt l'inſtrument general & inſeparable ; Et qu'entre les Paſſions il y en a qui ſont communes à tous les animaux, d'autres qui ſont propres aux hommes, mais que celle-cy eſt particuliere aux Sages : Car c'eſt elle qui a formé tous les Philoſophes de l'Antiquité ; qui dans tous les ſiecles a produit tant de merueilleux exemples de fidelité, de temperance, & de grandeur de courage ; qui a fait triompher la Religion, des vices & des Tyrans ; enfin qui a fait regner les Vertus ſur la terre, & qui les a couronnées dans le Ciel.

IL faut neantmoins confeſſer qu'elle doit toute la gloire de ces belles actions aux conſeils de la Raiſon, & que ſi elle n'eſtoit eſclairée de ſes lumieres, elle demeureroit dans l'aueuglement où naiſſent toutes les Paſſions, & jetteroit l'Ame dans les precipices où ſes mauuaiſes inclinations la font ordinairement pancher. En effet, quand cette ſage guide l'abandonne, elle prend le party des vices & des crimes, & leur rend le meſme ſeruice qu'elle eſt obligée de rendre aux Vertus : Car elle les ſoutient & les affermit, elle acheue & conſomme

me leur malice, & toute la durée qu'ils ont, eſt vn effet de cette malheureuſe perſeuerance qu'elle donne à leurs mauuais deſſeins : C'eſt elle qui ferme le cœur à toutes les perſuaſions de la Prudence, à toutes les ſemonces du Ciel, à tous les ſentimens de la Nature ; qui l'endurcit & le rend immobile contre tous leurs efforts ; & qui luy inſpirant l'opiniaſtreté dans ſes reſolutions, la dureté dans les miſeres d'autruy, & l'obſtination dans le mal, rend l'homme indigne de la ſocieté ciuile, & l'ennemy de Dieu, des hommes, & de ſoy meſme.

Mais il ne faut pas en dire dauantage, ny deshonorer par vne longue inuectiue vne Paſſion qui eſt ſi vtile & ſi neceſſaire à la ſageſſe, & qui n'a point cauſé de deſordres dans le monde, que par le mauuais vſage que les hommes en ont fait. Suiuons noſtre deſſein, & nous contentons de repreſenter icy les Caracteres qu'elle a accouſtumé d'imprimer dans l'Ame & ſur le corps de ceux qui la reſſentent.

Deſcription d'vn homme Conſtant.

QVOY qu'il ſemble d'abord que ce deſſein ne doiue eſtre ny long ny difficile à executer, & que cette Paſſion n'ayant point les diuers viſages, & n'eſtant point ſuſceptible des changemens qui ſe remarquent aux autres, il ne faille qu'vne ſeule figure, & par maniere de dire, que le ſimple trait pour en faire la Peinture. Neantmoins outre que tous les mouuemens ſont difficiles à exprimer, & que celuy-cy eſt vn des plus ſecrets & des plus cachez qui ſoit en l'Ame ; Il y a tant d'autres choſes qui doiuent entrer en ce tableau, qu'il eſt impoſſible que l'ouurage n'en ſoit & plus grand

grand & plus penible qu'on ne ſe pourroit imaginer. En effet, il faut repreſenter icy des naufrages & des precipices ; la pauureté, l'exil & la ſeruitude ; la perte de l'honneur, des parens, & des amis ; tout ce que les douleurs & les maladies les plus violentes, tout ce que les geſnes & les tourmens les plus cruels, tout ce que le deſeſpoir & la mort ont de plus affreux & de plus eſpouuantable : Et ce qui eſt encore plus à redouter, tout ce que les charmes de la volupté & de l'ambition ont de plus deceuant. Car enfin ce ſont là les principaux ennemis qui s'arment contre la Conſtance, qui l'attaquent, & qui taſchent de la ſurmonter.

Figurons nous donc vn homme qui ſoit animé de cette Paſſion, & voyons quels ſentimens il peut auoir à l'approche de ſi puiſſans aduerſaires.

Certainement c'eſt en ces rencontres où l'Ame forme les deſſeins les plus nobles, & prend les reſolutions les plus genereuſes dont elle ſoit capable : Par tout ailleurs où elle attend & affronte le Mal, elle penſe eſtre plus forte & plus puiſſante que luy, elle en eſpere touſiours la victoire, & ne combat jamais qu'elle ne ſoit ſouſtenuë de quelques forces eſtrangeres : Mais icy elle a vn ennemy en teſte qui luy paroiſt inuincible, qu'elle n'oſe attaquer, & à qui il faut qu'elle reſiſte toute ſeule, & ſans aucun ſecours.

Cependant elle le void venir ſans crainte & ſans eſtonnement, elle le conſidere ſans trouble & ſans inquietude ; & ſi elle ne pretend pas de le vaincre, du moins ſe tient-elle aſſeurée qu'elle n'en ſera pas vaincuë. Comme elle ſçait que les plus fortes vagues ſe briſent con-

tre les rochers, & que les digues empeſchent le débordement des riuieres les plus impetueuſes; elle ſe promet le meſme ſuccés de ſa reſiſtence, & croit que la Fermeté de ſon Courage va rompre toute la violence des maux, & arreſter le cours de tous les malheurs qui viennent fondre ſur elle. Il n'eſt point à ſon aduis d'effort aſſez grand qui la puiſſe faire plier ; tous les Elemens changeroient de place ſans luy faire changer d'aſſiette ; & s'il eſtoit poſſible que la maſſe des Cieux vint à ſe rompre, elle s'imagine qu'elle en pourroit ſouſtenir les ruines ſans en eſtre accablée.

Mais ce qui eſt encore plus merueilleux, ſouuent elle ſe défie de ſes forces, & void bien que ſa reſiſtence ſera inutile & ſa perte inéuitable : Et neantmoins cela n'eſt pas capable de luy faire changer de reſolution ; quoy qu'elle peut meſme s'eſchapper du peril par la fuite, elle demeure ferme, & attend le choc de l'ennemy auec la meſme tranquillité, & auec la meſme confiance que ſi elle eſtoit aſſeurée de la victoire. Auſſi croit-elle qu'on n'eſt jamais vaincu, ſi on ne perd le cœur & ſi on ne rend les armes; que pour ceder à la force, on ne cede pas l'honneur du combat; & que dans celuy de la Conſtance on a touſiours l'auantage de triompher du vainqueur.

Elle ſe repreſente en ſuite la gloire que tant de grands courages ont remportée dans les tourmens & dans les ſupplices ; les couronnes qu'ils ont meritées dans les plus difficiles eſpreuues de la patience ; & le renom immortel que de ſi beaux exemples luy font eſperer, ſi elle peut ſouffrir conſtamment les maux dont elle eſt menacée. Dans cette penſée elle s'encourage elle-meſme, & ſans eſcouter les raiſons qui

qui la pourroient faire relaſcher, elle ſe met en eſtat de receuoir l'ennemy, & d'en ſouſtenir vigoureuſement les attaques.

La voilà donc aux mains auec luy; la voilà donc aſſaillie ou par la violence des douleurs, ou par les outrages de la Fortune, ou par les traits de la Calomnie: Comme ſi elle eſtoit inſenſible à tous leurs coups, elle ne ſe met point en peine de les fuïr ny de les repouſſer; Et quoy qu'elle en ſoit cruellement bleſſée, elle ne laiſſe eſchapper aucune plainte ny aucune menace qui puiſſe faire connoiſtre ſon reſſentiment. Elle void ſon corps deſchiré par les geſnes ou par les maladies, comme s'il n'eſtoit pas veritablement à elle, ou qu'en effet ce ne fuſt que ſon veſtement; Elle conſidere la perte de ſes biens, comme vne debte dont elle s'acquite enuers la Fortune; Et penſe que l'injure n'eſt qu'vn mal d'opinion pour celuy qui la ſouffre, & qui ne peut veritablement offenſer que celuy qui la fait.

Pendant que par ces raiſons elle taſche d'adoucir ſes maux, ils ne laiſſent pas de luy donner à tous momens quelques nouuelles ſecouſſes: Et elles ſont quelquefois ſi rudes, qu'elle ne peut empeſcher que le corps ne ſuccombe ſous leur violence, & qu'il ne trahiſſe ſes ſentimens par la foibleſſe & par la langueur qui luy arriuent. Mais pour elle, au lieu d'en eſtre affoiblie elle en deuient plus forte & plus vigoureuſe; & comme la terre s'affermit quand elle eſt batuë, on peut dire que les coups de la douleur l'endurciſſent, & qu'ils la rendent impenetrable à toutes ſes atteintes. La Triſteſſe meſme qui ſemble eſtre la compagne inſeparable des malheurs & des aduerſitez, ne la ſçauroit toucher; du moins elle ne monte ja-

mais jusques à cette haute region où elle forme ses dessеins, & où elle entretient vn calme & vne serenité continuelle. C'est de là qu'elle void en seureté les orages & les tempestes qui agitent la partie inferieure; qu'elle considere souuent auec plaisir ses troubles & ses souffrances; & qu'elle respand la gayeté parmy les gemissemens & les larmes, que la grandeur des maux tire quelquefois de sa bouche & de ses yeux.

Et certes il y a dequoy s'estonner de la voir si tranquille au milieu des feux & des fers, au milieu des desolations publiques, au milieu de tant de choses, dont la seule pensée donne de l'horreur & de l'effroy: Mais qu'elle tesmoigne de la joye en ces rencontres, qu'elle benisse ses persecuteurs, & qu'elle die que ses peines luy sont agreables & glorieuses, c'est vne chose qui semble combatre la Raison & la Nature, & qui n'est presque pas conceuable. Aussi faut-il aduoüer que c'est là le dernier effort de la Constance, & qu'elle doit estre soustenuë de quelque grande & noble Passion, pour produire vn effet si estrange & si merueilleux. Car pour l'ordinaire les douleurs & les infortunes ont accoustumé de verser dans l'Ame la plus ferme & la plus resoluë, je ne sçay quelle amertume qui la rend chagrine & soucieuse, qui luy arrache à tous momens quelques plaintes secretes, & qui à la longue luy oste sinon la force, du moins l'ardeur & la viuacité qu'elle auoit au commencement.

C'EST donc ainsi que l'Ame employe la Constance contre les aduersitez; c'est ainsi qu'elle se defend des maux qui l'attaquent à force

force ouuerte. Voyons maintenant ce qu'elle fait contre ceux qui ſous l'apparence du Bien taſchent de la ſeduire ; qui la flatent pour la trahir ; & qui pour la ſurmonter n'vſent point d'autre violence que de celle des attraits & des charmes. Ie veux parler de la volupté, de l'ambition, & de tous ces injuſtes deſirs qui ſe preſentent continuellement à elle, qui la ſolicitent & la preſſent à tous momens, & qui ſont d'autant plus à craindre que les ſens ſont d'intelligence auec eux, & qu'ils ne promettent rien moins que la felicité à ceux qui ſe laiſſent vaincre à leurs appas.

Certainement il faut confeſſer qu'elle ne ſe ſert point d'autres armes pour ſe defendre de ſi dangereux ennemis, que de celles que la Conſtance luy donne en ces rencontres : Elle ſçait que pour rendre leurs ruſes & leurs forces inutiles, elle n'a qu'à ſe tenir ferme & roide ; & qu'en cet eſtat elle ne peut eſtre amollie par les plaiſirs, ny enleuée par le vent des honneurs, ny emportée par l'eſperance des biens qui luy manquent. Elle ſçait que la Volupté eſt touſiours accompagnée du repentir ; que l'Ambition ne marche iamais que ſur des precipices ; & que le Deſir n'eſt pas tant la marque, que la cauſe de la pauureté. Elle ſçait enfin, que tout le contentement & tout le bon-heur que ces trompeuſes luy promettent, ne ſont que des douceurs empoiſonnées qui corrompent la raiſon & la ſanté, & qui détruiſent le repos de l'eſprit & la tranquillité de la vie.

Sur de ſemblables raiſons s'eſtant reſoluë à tenir bon contre elles, elle ſe met ſur ſes gardes, & ferme toutes les auenuës par où elles

pourroient ſurprendre ſes affections : Elle détourne les yeux de deſſus les objets les plus agreables ; elle bouche les oreilles aux paroles & aux perſuaſions les plus charmantes ; elle fuit l'approche de toutes les choſes qui peuuent chatoüiller & ſeduire ſes ſens. Car il eſt certain qu'elle n'attend pas de pied ferme ces ſortes d'ennemis, & qu'elle ne les reçoit pas gayement comme elle fait les autres : Elle ſe defend ordinairement de ceux-cy par vne ſage retraite ; Et quand elle ne peut éuiter leur rencontre, elle prend vne certaine ſeuerité dédaigneuſe qui les rebute, & qui rend leurs careſſes vaines, & leurs flateries inutiles. On peut meſme dire, que comme il y a des choſes qui au lieu de s'amollir s'endurciſſent par la chaleur, il ſemble que l'ardeur de ces Paſſions faſſe le meſme effet ſur elle, & que le plaiſir qui fond & liquefie les cœurs, endurciſſe le ſien. En effet, elle deuient comme ſtupide pour tout ce qu'il y a de plus deſirable & de plus delicieux dans le monde ; les charmes de la beauté ny l'eſclat des richeſſes ne l'eſmeuuent point ; la loüange ny la gloire n'ont point d'appas pour elle ; Et tout au contraire de ce malheureux que l'on feint eſtre enuironné des biens qui le fuyent quand il en veut jouïr, elle ſe trouue au milieu des delices qu'elle fuit quand elles ſe font ſentir. S'il arriue meſme que les ſens la trahiſſent, & qu'à ſon deſceu ils gouſtent le poiſon qu'elles leur preſentent, elle les chaſtie par la douleur qu'elle leur fait ſouffrir ; & de peur d'en eſtre infectée elle-meſme, elle ſe tient chagrine & auſtere, & prend vn certain dégouſt pour toutes les douceurs & pour tous les appas de la volupté. C'eſt ainſi qu'elle ſe preſerue de l'orgueil & de la vanité

vanité dont les prosperitez sont ordinairement enflées ; de l'inquietude & de l'impatience qui agitent les desirs violens ; des langueurs & des transports qui suiuent les contentemens dereglez. Enfin c'est ainsi qu'elle se maintient dans ce juste temperament qui la rend modeste dans la bonne fortune, seuere dans les plaisirs, contente dans la necessité, & par tout esgale & semblable à elle-mesme.

CE sont là les principaux traits que la Constance imprime dans l'Ame, il faut voir maintenant ceux qu'elle trace sur le visage & sur les autres parties du corps. Mais auparauant nous pouuons dire qu'ils sont si semblables à ceux qu'y forme la Hardiesse, que quand on ne sçauroit point d'ailleurs que ce sont deux sœurs germaines, on pouroit facilement juger par la ressemblance de leurs lineamens, qu'elles sont d'vne mesme famille, ou du moins qu'elles ont les mesmes inclinations.

Car dés que les maux se presentent à vn homme Constant, il les attend auec le mesme œil, auec le mesme front, & dans la mesme posture que s'il estoit prest de les attaquer & de les combatre. Son regard est ferme & asseuré, son visage ne change point de couleur ; & sans branler le sourcil ny les paupieres, il considere froidement le danger qui le menace, & semble brauer le malheur par sa mine resoluë.

Il ne faut pas attendre de luy des plaintes ny des injures, ny aucune de ces exclamations dont la peur & la colere frappent inutilement l'air : Le silence luy ferme ordinairement la bouche, & s'il est obligé de parler, c'est auec vn ton de voix qui marque la tran-

quillité de ſon Eſprit, & la Fermeté de ſon Courage : Car ſa parole n'eſt ny foible ny vehemente, ny lente ny impetueuſe ; elle eſt forte, eſgale, & poſée ; & elle eſt ſouſtenuë d'vn certain accent majeſtueux, qui meſle le reſpect & l'admiration à la crainte que l'on a de le voir ſi prés du danger. Il tient la teſte leuée ſans impudence ; ſon port eſt noble ſans orgueil ; ſon marcher eſt graue ſans eſtre ſuperbe ; & l'on void en toutes ſes actions vne froideur genereuſe, & vne confiance modeſte.

Mais ce n'eſt pas ſeulement deuant l'aſſaut qu'il paroiſt ainſi reſolu ; il porte le meſme air & la meſme aſſeurance dans le peril & dans le combat. Dabord qu'il eſt preſſé par l'ennemy, il roidit tous les nerfs, il retient ſon haleine, & ſe ramaſſant en luy meſme, il s'appeſantit & s'affermit en ſon aſſiette. En cet eſtat il ſouſtient ſans reculer toutes les attaques qu'on luy fait ; il ſent tomber ſur luy le fer & la flamme ſans paſlir ; il void ſon ſang qui coule de toutes parts ſans s'eſtonner ; & ſon corps ſe troue percé de coups & deſchiré par pieces ſans qu'il ſe plaigne, & ſans qu'il fronce ſeulement le ſourcil. Que ſi quelquefois on luy void changer de couleur, jetter des cris, ou tourner la veuë en haut ; cela paſſe ſi promptement, qu'il eſt aiſé à juger que la violence du mal l'a ſurpris, & qu'elle a dérobé, s'il faut ainſi dire, ces mouuemens à ſa Conſtance. Car en meſme temps il ſupprime ſes plaintes & ſes ſouſpirs, il deuore ſes douleurs, & ramenant le calme ſur ſon viſage auec le ſouſris & auec la douceur des yeux, il ne reprend pas ſeulement ſa premiere fermeté, mais il la fait paroiſtre gaye & contente. Enfin s'il arriue que les forces du corps l'abandonnent, & qu'il luy faille

ſuc-

ſuccomber ſous l'effort de l'ennemy qui l'attaque, il fait voir en tombant que ſon courage n'eſt point abbatu, qu'il ſe releue par ſa cheute, & que ce n'eſt pas luy qui cede, mais ſa mauuaiſe fortune : Car il ſouffre ſans murmurer & ſans ſe mouuoir toute l'inſolence du vainqueur; il void ſans s'effrayer venir le coup qui luy va faire perdre la vie ; & il ſent deſia la mort, qu'il a encore ſoin de compoſer ſon viſage, & de laiſſer ſur ſon corps mourant les reſtes de ſa Conſtance.

Mais il eſt temps de chercher la cauſe de tous ces effets ; auſſi bien n'auons nous plus rien à dire des Caracteres que cette Paſſion imprime ſur le corps quand elle reſiſte à ces maux agreables & trompeurs dont nous auons parlé : puiſqu'elle n'adjouſte rien à la fermeté du viſage, que la ſeuerité, le dédain & le chagrin dont elle s'arme contre leurs appas; & que nous les auons deſia marquez dans les premieres figures de ce tableau. Voyons donc quelle eſt ſa Nature, puiſque c'eſt la ſource d'où tous ces effets doiuent prendre leur origine.

De la Nature de la Conſtance ou Fermeté de Courage.

II. PARTIE.

QVOY que dés l'entrée de ce Diſcours nous ayons fait voir la nature de cette Paſſion, ayant eſté obligez pour la diſtinguer de la Hardieſſe, de marquer la difference de ſon mouuement, & la fin que l'Appetit s'y pro-

Pourquoy cette Paſſion eſt neceſſaire.

propoſe : Nous pouuons neantmoins dire, que nous n'en auons fait là qu'vn crayon imparfait, où nous n'auons tracé que les parties les plus remarquables, & les lineamens les plus groſſiers ; & qu'il y faut maintenant adjouſter les derniers traits & les couleurs qui y manquent.

A ce deſſein il faut reprendre les principes que nous auons eſtablis aux diſcours precedens, & dire ; Que la Nature a inſpiré à toutes les choſes le ſoin de ſe conſeruer, leur ayant appris à chercher ce qui leur eſt conuenable, à fuïr ce qui leur eſt nuiſible, & à combatre ce qui leur eſt contraire : Que l'Ame comme la plus noble & la plus excellente a eu ces connoiſſances & ces inclinations plus fortes & plus parfaites ; Et que toutes les Paſſions dont elle eſt inceſſamment agitée, ſont les moyens qui luy ſeruent pour arriuer à ces fins ; les vnes eſtant deſtinées à pourſuiure le Bien, les autres à fuïr le Mal, & les autres à l'attaquer : Qu'enfin elle fuit ou attaque les maux, à meſure qu'elle croit eſtre plus foible ou plus forte qu'eux ; Et que la Crainte, la Peur, & le Deſeſpoir ſont les marques de ſa foibleſſe ; comme l'Eſperance, la Hardieſſe, & la Colere ſont les effets de ſa puiſſance.

Mais parce que cette diuiſion eſt fondée ſur le plus & ſur le moins, & qu'entre ces deux il y a touſiours vn milieu, qui eſt l'eſgalité : Il ne ſuffit pas d'auoir monſtré que l'Ame eſt plus forte & plus foible que le mal, il faut encor adjouſter, que leurs forces peuuent eſtre eſgales. De ſorte que ſi elle doit fuïr quand elle eſt la plus foible, & attaquer quand elle eſt la plus forte ; il faut de neceſſité qu'eſtant d'eſgales forces, & ne deuant par conſequent ny fuïr

ny

ny attaquer, elle demeure sur la simple defensiue ; & que sans ceder aux efforts de son ennemy & sans rien aussi entreprendre sur luy, elle se contente de la seule resistence : Il faut, dis-je, que comme en fuyant elle se retire auec precipitation, & qu'elle s'eslance auec impetuosité quand elle attaque ; elle s'arreste aussi & se tienne ferme quand elle veut seulement resister. Et cet Affermissement, entant qu'il a pour motif la seule resistence, & qu'il procede de l'esgalité dont nous venons de parler, fait toute la nature & l'essence de cette Passion ; n'y en ayant point d'autre à qui ce mouuement puisse conuenir dans toutes ces circonstances.

MAIS auant que d'examiner plus particulierement la maniere dont l'Ame est alors agitée, il faut leuer vne difficulté qui naist des propositions que nous venons d'auancer : Car il y a grand sujet de douter, que l'esgalité des forces soit le principe de cette Passion, puisqu'il est certain qu'elle se forme souuent quand l'Ame pense estre plus forte ou plus foible que les maux qui l'attaquent. Combien a-t-on veu de ces nobles courages qui se sont opposez à des ennemis beaucoup plus puissans qu'ils n'estoient, qui se sont trouuez fermes & resolus dans des perils où leur perte estoit asseurée, & qui ont constamment souffert les plus grands maux qu'on se puisse imaginer, sans esperance, voire mesme sans enuie de les éuiter ? Au contraire n'est-ce pas vn effet ordinaire de la Magnanimité de n'employer pas toutes ses forces contre vn foible ennemy, & de s'opposer seulement à ses efforts sans le vouloir combatre & sans pre-

Obiection pour montrer que la Constance se forme auec inesgalité de force.

tendre à vne victoire dont elle penseroit estre deshonorée ? L'Ame peut donc estre esmeuë de la Constance à la rencontre des maux qu'elle estime plus foibles ou plus puissans qu'elle : Et partant le fondement sur lequel nous pensions auoir si bien estably cette Passion ne se peut soustenir, & menace de ruine tout ce que nous auons basty dessus.

Response à l'obiection precedente.

POVR respondre à de si fortes objections, il faut premierement remarquer, que l'opinion que l'Ame a de ses forces, n'est pas essencielle aux Passions, estant vne action du Iugement & non de l'Appetit ; & qu'elle tient seulement lieu de condition necessaire à leur production, dans l'ordre general que la Nature a prescrit à ces puissances. Mais dautant que cet ordre est souuent alteré dans les particuliers, il arriue aussi que quand les Passions se forment, cette condition y manque bien souuent, comme tout le reste des choses qui leur sont estrangeres & qui n'entrent point en leur essence.

Or cet ordre general veut que l'Appetit sensitif soit conduit immediatement par l'Imagination, comme par vne lumiere qui luy est propre & naturelle, & qui est destinée pour luy monstrer tout ce qu'il doit faire : Et comme elle luy proposeroit en vain de faire quelque chose, si elle ne pensoit que cela fust en son pouuoir ; il faut de neceſſité que ses forces luy soient connuës, & qu'elle sçache si elles seront assez grandes pour s'opposer aux difficultés qui se presentent.

De sorte que si ces facultez ne sont point destournées du chemin qu'elles doiuent naturellement tenir, jamais l'Appetit ne formera aucun

aucun mouuement, que l'Imagination n'ait auparauant comparé ſes forces auec les difficultez ; qu'elle n'ait penſé eſtre plus forte qu'elles, quand elle luy ordonne de les combatre ; qu'elle n'ait creu eſtre plus foible, quand elle luy conſeille de les fuïr ; & qu'enfin elle n'ait iugé qu'elle a du moins des forces eſgales aux leurs, quand elle l'oblige de les attendre & de leur reſiſter. Car il arriue quelquefois qu'elle penſe eſtre plus forte, & que neantmoins elle ne veut pas attaquer ; ſoit parce qu'elle meſpriſe la foibleſſe de l'ennemy, ſoit parce que la iuſtice naturelle luy defend d'entreprendre vn combat trop ineſgal, comme nous auons monſtré au diſcours de la Hardieſſe. Quoy qu'il en ſoit, l'ordre que nous venons de marquer s'obſerue touſiours dans les beſtes, où ces deux facultez commandent abſolument, & ne ſont point empeſchées en leur fonction par vne puiſſance ſuperieure à laquelle elles ſoient ſujetes.

Mais il n'en va pas ainſi dans l'homme, où la Raiſon & la Volonté doiuent gouuerner l'Appetit ſenſitif, & le peuuent faire mouuoir comme il leur plaiſt: Car il arriue bien ſouuent que ces facultez ſans auoir eſgard aux motifs que l'Imagination propoſe à l'Appetit, l'obligent à fuïr quand il pourroit attaquer ou ſe defendre, & à combatre & à reſiſter quand il deuroit prendre la fuite. Ce n'eſt pas que la Raiſon ne voye bien que le combat & la reſiſtence qu'elle fait faire à la partie inferieure ſont inutiles pour vaincre les difficultez, ou pour en arreſter le cours. Mais tout inutiles qu'ils ſont pour ces motifs particuliers, ils ſeruent à d'autres qu'elle iuge plus nobles & plus vtiles que ceux-là ; Et les vains

efforts qu'elle excite alors dans l'Appetit, ſont les moyens qu'elle employe pour arriuer à la fin qu'elle s'eſt propoſée. Ainſi elle attaque ſouuent vn ennemy dont elle ſçait bien qu'elle ſera vaincuë ; mais c'eſt pour acquerir l'honneur & la gloire dont on recompenſe les actions genereuſes : Elle ſupporte courageuſement les douleurs, les tourmens & la mort meſme, non pour en empeſcher l'effet qu'elle croit inéuitable, mais pour meriter les couronnes que la Terre & le Ciel donnent à la Conſtance. En vn mot, il y a diuers motifs qui la peuuent engager en ces deſſeins, & qui ſont bons ou mauuais ſelon qu'elle eſt eſclairée de fauſſes ou de veritables lumieres : Mais touſjours il eſt certain qu'en toutes ces rencontres elle va contre l'ordre general qui doit regler les mouuemens de la partie inferieure, & qu'elle meſme a accouſtumé de ſuiure dans ſes actions ordinaires; n'y ayant rien de ſi raiſonnable que de fuïr quand on eſt le plus foible ; d'attaquer quand on eſt le plus fort ; & de reſiſter quand les forces ſont eſgales.

Pourquoy la Conſtance reſiſte au Mal.

MAIS il ne ſuffit pas de ſçauoir que l'Ame reſiſte, il faut voir quelle eſt la fin de cette reſiſtence, & quelle vtilité luy en peut reuenir. Car il ſemble qu'il luy ſeroit plus auantageux de fuïr le Mal qui luy paroiſt inuincible, que de s'expoſer à ſa violence & d'en vouloir ſouſtenir les efforts, qui luy peuuent donner ſinon beaucoup d'incommodité, du moins beaucoup de peine. Ioint qu'ayant pour luy vne auerſion naturelle, dont le principal effet eſt de la deſtourner & de l'eſloigner de ſa preſence ; elle deuroit ſuiure le mouuement de cette Paſſion, & ne pas attendre vn ennemy qu'elle ne peut ſurmonter.

S'IL

S'IL n'y auoit que la Raiſon qui l'engageaſt à cette reſiſtence, il ſeroit facile de marquer l'auantage qu'elle pretend d'en retirer. Ces motifs d'honneur & de gloire qu'elle ſe propoſe ordinairement en ces rencontres, feroient voir euidemment qu'elle aſpire à ces nobles recompenſes, & que ce ſont les fruits que ſon courage luy doit faire recueillir : Mais parce que ces motifs ſont extraordinaires & inconnus à l'imagination, comme nous venons de monſtrer, qu'ils ne peuuent auoir lieu dans les beſtes, & qu'en nous meſmes la Raiſon ne violente pas touſiours ainſi la partie inferieure, & la laiſſe aller ſon chemin ordinaire ; Il faut chercher vne autre fin qui luy ſoit propre & naturelle, & voir à quoy elle pretend quand elle prend reſolution de reſiſter aux maux qui l'attaquent.

POVR en parler ſainement, cela n'eſt pas ſi facile à trouuer qu'on ſe pouroit imaginer d'abord ; & il faut confeſſer que la lumiere qui eſclaire l'Ame en ces occaſions, eſt du rang de celles que la Nature reſpand ſecretement en toutes les choſes, qui ſçauent ſans ſçauoir où elles doiuent aller, & qui tendent à leur fin ſans s'en apperceuoir. A la verité l'Ame ſçait bien qu'elle doit attaquer le mal, & qu'il le faut vaincre ; qu'elle luy doit reſiſter & qu'il faut s'oppoſer à ſa violence ; mais elle ne ſçait pas pourquoy : Et l'Entendement meſme qui fait ſouuent les meſmes actions, ne s'auiſe pas touſiours du veritable motif qui les luy fait entreprendre.

Sur ce fondement nous pouuons dire, que comme l'Ame attaque ſon ennemy dans l'eſperance qu'elle a de le vaincre, & qu'elle le veut

veut vaincre afin de luy oſter la puiſſance de mal faire ; qu'auſſi elle reſiſte, non pas pour luy oſter la puiſſance ; mais ſeulement pour en arreſter le cours, & empeſcher qu'elle ne produiſe ſon effet. Que l'auantage qu'elle pretend tirer de cet empeſchement, eſt de retarder ſa perte tout autant de temps qu'elle reſiſte ; ou de faire perdre l'enuie à ſon ennemy de continuer ſes attaques, luy faiſant connoiſtre qu'elle ne peut-eſtre vaincuë auec les forces qu'elle a ; Et enfin d'éuiter le peril où elle s'engageroit ſi elle venoit à ceder & à prendre la fuite. Car elle ne ſçauroit fuïr qu'en ſe relaſchant & abandonnant tout à fait ſon courage & ſes forces ; & alors elle augmenteroit celles de ſon ennemy, ou du moins elle le laiſſeroit dans la liberté de faire tout le mal dont il eſt capable.

En effet, ſi on ne s'oppoſoit à la douleur, à la crainte, & aux autres maux qui ſont en nous, ils ſe desborderoient ſur toutes les parties de l'Ame, & y porteroient la langueur & le deſeſpoir: Si on ne ſupportoit conſtamment les iniures, les aduerſitez, & les autres malheurs qui viennent de dehors, l'Imagination qui ne verroit point de moyen d'en arreſter le cours, ſe les figureroit plus grands qu'ils ne ſeroient, & les feroit touſiours paroiſtre extremes & inſupportables : Si meſme on ne ſe roidiſſoit contre le faix dont on eſt chargé ; on ſe laiſſeroit opprimer ſous ſon poids ; & les parties qui cederoient à ſa violence en tombant ſur celles qui les ſoûtiennent, les froiſſeroient par leur cheute & les rempliroient de douleur. En vn mot, quelque Mal que l'Ame veüille fuïr, elle ſe met au meſme danger où ſe iette vn ſoldat qui laſche le pied deuant ſon ennemy,

& où tombe toute vne armée qui se met en fuite à la veuë d'vn Conquerant qui va fondre sur elle.

CONCLVONS donc que le motif qu'elle se propose dans la Hardiesse, est d'oster à son aduersaire la puissance de mal faire ; que dans la Constance elle veut seulement en suspendre l'effet ; & que dans la Crainte elle tasche de l'éuiter par la fuite. Or comme il y a plus de seureté de n'auoir point d'ennemy, que d'en auoir vn qui ne fasse point de mal ; & que celuy-cy mesme n'est pas tant à craindre qu'vn autre qui se met en estat d'en faire : Aussi est-il veritable que l'Ame se trouue plus asseurée dans la Hardiesse qui destruit le Mal, que dans la Constance qui en empesche seulement l'effet ; que pour cette mesme raison elle pense toûjours premierement à combatre qu'à se defendre, & qu'elle ne se resout à la fuite qu'à toute extremité ; parce que c'est la pire condition & le plus mauuais estat où elle se puisse trouuer, laissant son ennemy dans la puissance & dans la liberté de trauailler à sa ruine.

Comment la Constance resiste au Mal.

L'AME Resiste donc aux maux qui l'attaquent afin d'en arrester le cours ; voyons maintenant comment elle leur peut resister : Car il n'est pas icy question de cette Resistence exterieure qui se fait par l'action des parties, qui s'opposent aux efforts des choses qui leur peuuent nuire. Outre qu'il y a des maux contre lesquels l'Ame emploieroit vainement cette resistence, comme sont ceux qui sont purement spirituels ; car elle ne resiste pas aux afflictions, en leur opposant les forces corporelles, mais les siennes propres. Outre que les esmotions

tions de l'Appetit ne deſcendent pas touſiours iuſques aux organes ; ſoit parce qu'elles ſont retenuës par la Raiſon ; ſoit parce qu'elles ſe forment quelquesfois ſi viſte & paſſent ſi promptement, qu'il n'eſt pas poſſible qu'elles ayent aſſez de temps pour ſe communiquer au Corps : Il eſt certain que tous les mouuemens exterieurs qui ſe remarquent dans les Paſſions, ſont les effets & les ſuites de ceux qui ſe font au dedans de l'Ame ; de ſorte que ſi le corps reſiſte exterieurement, il faut que l'Ame faſſe auſſi au dedans de ſoy la meſme action, ou pour mieux dire, il faut qu'elle reſiſte par elle-meſme, auant qu'elle reſiſte par le moyen du corps. Ainſi nous ſommes obligez de chercher la maniere auec laquelle ſe fait cette Reſiſtence ſecrete & interieure qu'elle employe contre les maux qui ſont ſpirituels, & qui eſt la ſource & la cauſe de celle qu'elle fait faire aux organes.

Cela ne nous ſera pas difficile aprés auoir tant de fois monſtré, que les agitations du corps ſont les Images & les Characteres de celles qui ſe font dans l'Appetit; qu'il y a quelque rapport & quelque reſſemblance entre elles ; Et que l'Ame excitant les vnes & les autres, il eſt vray-ſemblable qu'elle les rend vniformes autant qu'elle peut.

Or nous experimentons en nous-meſmes, que quand il faut reſiſter exterieurement à quelque puiſſant aduerſaire, nous nous arreſtons & demeurons fermes ; & pour nous fortifier contre ſes attaques nous roidiſſons les muſcles & les nerfs, & il n'y a point de partie en nous qui ne deuienne plus dure & plus ſolide par l'effort que nous nous donnons. Il faut donc auſſi qu'il ſe faſſe quelque choſe de pareil.

pareil en l'Ame : Et par conſequent il eſt neceſſaire qu'elle s'arreſte & qu'elle s'affermiſſe ; qu'en ramaſſant ſes forces elle ſe roidiſſe en elle-meſme ; En vn mot il faut qu'elle prenne comme vne certaine conſiſtence qui ne cede pas facilement au choc & à l'aſſaut de ſon ennemy.

L'affermiſſement de l'Ame arreſte le cours du Mal, & comment.

IL faudroit maintenant voir comment elle ſe peut Roidir, & de quelle nature eſt la Fermeté qu'elle prend en cette occaſion : Mais parce que cela a deſia eſté fait au Diſcours de l'Eſperance, & que le Lecteur peut trouuer en ce lieu là dequoy contenter ſa curioſité ; il ſuffira d'examiner icy ce que peut operer cet Affermiſſement, & ſi c'eſt vn moyen capable d'arreſter le cours & la violence des maux qui attaquent l'Ame.

Car il ſemble d'abord, que la Fermeté ne peut ſeruir à cet effet que dans les choſes corporelles, qui ne pouuant ſe penetrer l'vne l'autre, ſont contraintes de s'arreſter quand elles en rencontrent quelqu'vne qui ne cede pas à leur mouuement : ainſi en roidiſſant le corps & le tenant ferme, nous ſoûtenons la peſanteur d'vn faix, nous rompons le courant d'vne vague & d'vn torrent, nous arreſtons l'impetuoſité d'vn ennemy qui nous preſſe & qui nous veut atterrer.

Mais dans les choſes qui n'ont point de corps, comme eſt la Volonté & l'Appetit ; la Fermeté que l'vn & l'autre ſe donnent ne peut vray-ſemblablement arreſter le cours ny le mouuement des maux, ſoit qu'ils ſoient corporels ou ſpirituels ; parce que la raiſon de la penetration n'a point lieu dans ces choſes là. En effet que l'Ame ſe roidiſſe & s'affermiſſe tant

tant qu'elle voudra, elle n'arreſtera pas le moindre mouuement corporel, ſi elle ne fait auſſi roidir les parties & les organes du corps qu'elle anime ; Et ſi elle attaque des maux qui ſoient veritablement ou en quelque façon ſpirituels, comme ſont les iniures, les malheurs, les afflictions & autres ſemblables, l'Affermiſſement dont nous parlons ſemble eſtre vn moyen inutile pour leur reſiſter.

Il y a deux ſortes de Fermeté.

DISONS donc premierement, qu'il y a deux ſortes de *Fermeté*; l'vne qui vient des qualitez materielles, & qui ſe trouue ſeulement dans les corps durs & ſolides ; l'autre vient de l'impetuoſité du mouuement, & eſt commune à toutes les choſes qui ſe meuuent, ſoit qu'elles ſoient corporelles ou ſpirituelles : Ainſi l'eau, l'air, le vent qui ſont d'vne nature fluide & qui cede facilement, acquierent par l'agitation vne fermeté qui arreſte les corps les plus ſolides : Ainſi les Anges, les Demons, & toutes les ſubſtances ſeparées ſe retiennent l'vn l'autre à meſure qu'ils ont des mouuemens plus puiſſans, comme nous auons monſtré ailleurs. Or la Fermeté que ſe donne l'appetit eſt de ce genre là ; car elle procede du ſeul mouuement qu'il fait en ſe roidiſſant, tout de meſme que les membres deuiennent fermes par le mouuement tonique, dont nous auons parlé au Diſcours de l'Eſperance. Et comme par la premiere Fermeté les corps reſiſtent, parce qu'ils ſont durs & impenetrables ; Auſſi par la derniere toutes les autres choſes reſiſtent, à cauſe du mouuement qu'elles font qui arreſte celuy qui vient à l'encontre, & qui eſt incompatible auec luy : De ſorte que l'Appetit reſiſte

aux

aux Maux, en faisant vn mouuement contraire à celuy qu'ils ont.

Mais parce qu'il y en a qui sont corporels, & d'autres qui sont spirituels; il est certain que la Fermeté que cette partie de l'Ame prend en se roidissant, ne peut toute seule arrester les mouuemens corporels quelques foibles qu'ils soient; qu'il faut necessairement que les organes exterieurs y contribuent; Et que si elle se forme sans eux ce sera vne secousse vaine & inutile, & vn mouuement imparfait qui n'ira pas iusques à la fin que la Nature luy a prescrite. Car elle n'a donné à l'Appetit la puissance de se roidir à la rencontre des Maux corporels & sensibles, que pour inspirer le mesme mouuement aux facultez qui sont sous sa direction, & faire faire aux organes la Resistence qui est necessaire en ces rencontres.

Quant aux Maux qui sont veritablement ou en quelque façon spirituels, il faut considerer s'ils ont mouuement, comme la Douleur, la Crainte, & toutes les autres Passions; car il est certain que ceux là peuuent estre arrestez & retenus par la seule resistence que fait l'Appetit en s'affermissant en luy mesme; dautant que comme l'eau perd sa rapidité & sa fluidité mesme, quand elle se prend & se congele; aussi quand l'Appetit vient à s'affermir, il faut que le mouuement des autres Passions cesse, ou qu'il se diminuë. En effet, si l'Ame se resserre dans la Douleur, si elle se respand dans la Ioye, si elle se retire dans la Crainte; il ne faut pas douter que la Constance preuenant ces mouuemens, ou suruenant aprés, ne les empesche ou ne les retienne, ostant à l'Appetit la liberté ou la facilité de se mouuoir, par la fermeté qu'elle luy a imprimée.

Mais

Mais quand les maux n'ont point de mouuement, comme les iniures, l'exil, la pauureté, en vn mot, tous ceux qui ne ſont point au rang des Paſſions; on ne peut pas dire que l'Appetit leur reſiſte proprement & immediatement; parce qu'il ne peut reſiſter qu'aux choſes qui ſe meuuent, comme nous auons dit, & qu'il faudroit par conſequent que ces maux là euſſent quelque mouuement : mais il leur reſiſte ſeulement, en s'oppoſant aux Paſſions qu'ils ont accouſtumé de cauſer. A la verité, celuy qui ſupporte conſtamment la pauureté, ne reſiſte pas proprement à la pauureté; mais à la douleur, à l'impatience & au chagrin qu'elle traiſne auec elle; Et celuy qui ſouffre la mort auec courage, ne peut veritablement reſiſter à la mort, puiſqu'elle n'eſt pas encore; mais ſeulement à la crainte, à la triſteſſe, & au deſeſpoir que l'image d'vn mal ſi effroyable excite dans l'Ame. Auſſi toutes ces choſes là ne ſont point en effet des maux, qu'entant qu'on les connoiſt pour tels; puiſqu'vn homme qui ne penſe pas eſtre pauure, ne ſouffre point de mal de la pauureté; & qu'il y en a beaucoup qui l'ont en effet, & qui en ont la connoiſſance, qui ne la mettent pas au rang des maux; de ſorte que le Mal n'eſt mal, que par la connoiſſance & par le reſſentiment que l'on en a : Or la connoiſſance n'eſt pas vn veritable mouuement, n'y ayant point de partie de l'Ame qui ſe meuue que l'Appetit; Et partant il n'y a point de Reſiſtence à faire contre le Mal, quand il demeure dans la connoiſſance; mais ſeulement quand il deſcend dans la partie Appetitiue, où il forme les Paſſions auſquelles l'Ame peut reſiſter, comme nous venons de dire.

RE-

REPRENONS noſtre premier diſcours, & diſons qu'aprés auoir eſclaircy toutes ces difficultez, il ſemble qu'il n'y a plus rien qui nous doiue empeſcher de definir *la Conſtance, vn mouuement de l'Appetit, par lequel l'Ame s'affermit & ſe roidit en ſoy-meſme pour reſiſter aux Maux qui l'attaquent.*

En quoy l'Eſperance & la Conſtance ſont differentes.

MAIS voicy de nouueaux doutes que cette definition fait naiſtre: Car ſi dans l'Eſperance l'Ame ſe roidit & s'affermit pour reſiſter aux difficultez; & ſi cet Affermiſſement eſt la difference du mouuement qui diſtingue cette Paſſion de toutes les autres, comme nous auons dit: il faudra que la Conſtance à qui nous donnons la meſme definition, ne ſoit point differente de l'Eſperance; ou que l'vne ou l'autre n'ait pas eſté bien definie.

A la verité s'il ne falloit conſiderer dans les Paſſions que la ſimple agitation que ſe donne l'Appetit, il eſt certain que cette conſequence ſeroit infaillible. Mais ce n'eſt pas la ſeule choſe qui ſpecifie la Paſſion; il y a encore le motif qui regle ce mouuement, qui en eſt comme la forme, & qui le reſtraint à telle ou telle eſpece. De ſorte qu'à l'exemple des mouuemens corporels qui ſont differens les vns des autres par la difference du terme & du but où ils tendent, ceux de l'Ame ſe diuerſifient par les diuers motifs qu'elle ſe propoſe. Ainſi nous auons veu qu'elle s'eſlançoit eſgalement dans le Deſir & dans la Hardieſſe; & que neanmoins elle ſouffroit deux diuerſes Paſſions; dautant qu'en l'vne elle s'eſlançoit vers le Bien afin de s'en approcher, & qu'en l'autre elle s'eſlançoit contre le Mal afin de l'attaquer & de le combatre. Nous pouuons dire auſſi que dans

dans l'Eſperance & dans la Conſtance elle s'eſmeut d'vne meſme façon, qu'elle ſe roidit en toutes les deux pour reſiſter aux difficultez, mais qu'il y a des motifs differens qui les diſtinguent l'vne de l'autre.

Car dans l'Eſperance elle ſe roidit, non pour reſiſter actuellement aux difficultez, mais ſeulement pour ſe mettre en eſtat de leur reſiſter s'il arriue qu'elle en ſoit attaquée : dautant qu'elle ne conſidere le Mal qu'en paſſant, comme vne choſe eſloignée, & comme vn ennemy qu'elle peut ſurmonter : Mais dans la Conſtance elle ſe roidit pour luy reſiſter en effet, parce qu'il eſt preſent, qu'il l'attaque, & qu'il luy paroiſt inuincible. De ſorte qu'on peut dire que l'Ame fait en ces deux Paſſions comme vn General d'armée quand il paſſe à trauers vn païs ennemy ; & quand il ſe trouue ſurpris dans vne embuſcade: En l'vn, ſur le doute qu'il a de rencontrer les ennemis il marche en bon ordre, il ſe tient ſur ſes gardes, & ſe met en eſtat de leur reſiſter s'il en eſt attaqué : Dans l'autre il ſe trouue engagé parmy eux, auant que de les auoir reconnus; & il faut de neceſſité qu'il ſe defende s'il ne veut prendre la fuite. De meſme quand l'Ame eſpere quelque bien, elle marche vers luy à trauers les difficultez dont il eſt enuironné, & ſur le doute où elle eſt d'en eſtre aſſaillie, elle ſe tient ſur ſes gardes, ſe fortifie & ſe prepare à les combatre ſi elles viennent à l'attaquer : Mais dans la Conſtance elle ſe trouue ſurpriſe par le Mal qu'elle n'euſt peut-eſtre pas attendu, ſi elle euſt eu le temps de le reconnoiſtre ; & qu'elle n'oſe encor attaquer, ne pouuant faire autre choſe que de s'oppoſer à ſa violence, & d'en ſouſtenir les efforts.

APRES

APRES auoir eſclaircy ce doute, en voicy vn autre qui eſt bien plus important, & qui eſt auſſi bien plus difficile à reſoudre. Car ſi l'Ame ſe roidit dans la Conſtance, & ſi par ſon moyen elle reſiſte à la Douleur, à la Ioye, & aux autres Paſſions, l'Appetit ſe trouuera agité de contraires mouuemens, & il faudra qu'en s'oppoſant par exemple à la Ioye, il ſe roidiſſe au meſme temps qu'il ſe reſpandra, & qu'il ſouffre par conſequent deux mouuemens oppoſez & incompatibles.

Comment la Conſtance peut compatir auec les autres Paſſions.

IL ſemble qu'il ſeroit facile de reſpondre à cette obiection, s'il eſtoit vray que les beſtes fuſſent incapables de reſiſter à leurs Paſſions, & que cette ſorte de Conſtance fuſt propre & particuliere à l'homme; parce que l'on pourroit dire alors, que ces mouuemens oppoſez ne ſe trouueroient pas enſemble, & que la Reſiſtence ſe formeroit dans la volonté, durant que l'autre Paſſion agiteroit la partie inferieure. Neantmoins quand il ſeroit vray que l'homme ſeul fuſt capable de cette Conſtance, comme il eſt fort vray-ſemblable; la difficulté demeureroit touſiours entiere: veu qu'il eſt certain que la Volonté peut reſiſter à ſes propres mouuemens; & qu'eſtant ſuſceptible de toutes les Paſſions qui touchent le ſens, & en ayant meſme de particulieres qui ſont inconnuës à la partie inferieure, telle qu'eſt l'Enuie, l'Ambition, & l'Impudence; il faut neceſſairement qu'en leur oppoſant la Paſſion de la Conſtance, elle ſouffre en meſme temps ces mouuemens contraires, voire meſme qu'elle les communique à l'Appetit quand elle le contraint de reſiſter aux eſmotions dont il eſt agité.

Diſons donc premierement ; Que la Volonté & l'Appetit ſe peuuent engager dans vne ſi grande Reſiſtence, & ſe roidir & s'affermir ſi fort qu'ils ne ſeront pas capables de ſouffrir vn autre mouuement ; Et qu'en cet eſtat s'ils n'ont point encore receu la Paſſion, ils empeſcheront tout à fait qu'elle ne s'y forme ; ou ſi elle y eſt deſia, ils l'eſtoufferont & en arreſteront le cours par la Fermeté qu'ils ſe ſeront donnée. Et c'eſt aſſeurément ainſi que l'homme Fort & Magnanime affermit tellement ſon courage contre les iniures, les pertes, & les autres accidens de la Fortune, qu'ils ne font aucune impreſſion dans ſon Ame; ou bien s'il en eſt ſurpris, il eſtouffe incontinent les ſentimens de vengeance & d'affliction qu'ils luy ont donnez. Or en ce cas là, il eſt certain que l'inconuenient propoſé n'eſt point à craindre ; parce qu'alors la Volonté ny l'Appetit ne ſont agitez que d'vn ſeul mouuement, & qu'il n'y a point d'autre Paſſion que la Conſtance & la Fermeté de courage dont ils ſoient eſmeus. Mais quand ils ne ſe roidiſſent pas ſi fort & que leur Fermeté n'eſt pas ſi grande qu'elle ne puiſſe encore ſouffrir quelque autre mouuement ; Alors il faut s'imaginer qu'il leur arriue la meſme choſe qu'à l'air quand il eſt agité de vents contraires, ou à la mer quand elle ſouffre en quelque deſtroit la rencontre de diuers courans & le choc de diuerſes vagues. Car comme dans ces corps qui ſont fluides & qui cedent facilement, il y a des parties qui ſe font place à trauers d'autres qui ſont pouſſées d'vn mouuement contraire; Il eſt vrayſemblable que la Volonté & l'Appetit ont auſſi diuerſes parties, qui peuuent eſtre agitées de differens mouuemens; & qu'en quelques-vnes l'effuſion que demande

de la Ioye ſe fera pendant que d'autres ſe roidiront pour luy reſiſter. Et cela ſe peut aiſément perſuader ſi l'on conſidere que l'Ame raiſonable, & les Intelligences toutes indiuiſibles qu'elles ſont, ont comme des parties diuerſes où elles peuuent receuoir de differentes agitations.

Ou bien il faut dire, que tout ainſi que l'impreſſion de deux mouuemens oppoſez ne fait pas que le Corps qui la reçoit ſe meuue en meſme temps en auant & en arriere; mais qu'elle confond ces deux mouuemens en ſorte, que s'ils ſont d'eſgale force le corps ne va ny d'vn coſté ny d'autre; ou bien il ne va que du coſté où le plus fort l'entraiſne, mais plus foiblement qu'il n'euſt fait s'il n'euſt point eſté retenu par l'autre. Auſſi quand la Volonté & l'Appetit ſont agitez de quelque mouuement, s'il en ſuruient vn autre qui luy ſoit contraire, il s'en fait vn certain meſlange qui les affoiblit tous deux, & qui diminuë auſſi les Paſſions qui en ſont formées. Et de fait nous experimentons que la Conſtance affoiblit bien l'Affliction, mais que celle-cy luy oſte auſſi beaucoup de ſa force, & que l'Ame a beſoin de temps en temps de r'animer ſon Courage, & de reprendre de nouuelles armes, afin de continuer ſa defenſe & de ne ſe laiſſer pas vaincre.

A v reſte, quoy qu'il ſemble que nous mettions icy la Volonté & l'Appetit en parallele l'vn de l'autre; il eſt neantmoins certain que la partie inferieure n'eſt pas capable toute ſeule de reſiſter à ſes Paſſions; & qu'il faut que la ſuperieure luy en inſpire le deſſein & le mouuement: Autrement il faudroit que l'Imagination qui propoſe à l'Appetit les deſſeins qu'il doit

Il n'y a que la Volonté qui puiſſe reſiſter aux Paſſions.

doit prendre en ſes mouuemens, luy fiſt en meſme temps deux propoſitions contraires, l'vne pour former la Paſſion, & l'autre pour l'arreſter. Ce qui eſt au deſſus du pouuoir d'vne faculté materielle & determinée. Voire meſme l'Entendement, quelque ſeparé de la matiere & vniuerſel qu'il puiſſe eſtre, n'en viendroit iamais à bout, s'il n'auoit ces diuers eſtages & ces diuers degrez que l'on y reconnoiſt. Car ceux qui en ont plus curieuſement examiné la nature, auouënt qu'il a comme deux parties; dont l'vne eſt baſſe, proche de l'Ame ſenſitiue, & qui à cauſe de ce voiſinage, ſe laiſſe facilement emporter & corrompre par les ſens; L'autre eſt plus eſpurée & plus eſleuée, que l'on appelle pour ce ſuiet *la pointe & le ſommet* de l'Entendement, où Dieu a reſpandu les lumieres de la vraye Raiſon & les ſemences de toutes les Vertus: Et c'eſt elle auſſi qui inſpire à la Volonté le deſſein de reſiſter aux Paſſions que l'autre y excite à ſon deſceu ou contre ſes aduis. Ainſi ces deux deſſeins contraires dont nous venons de parler, ne ſe forment pas par vne meſme Puiſſance; veu que celuy qui ſert à la Conſtance ſe forme dans la plus haute partie de l'Entendement; & celuy qui ſert à la Paſſion à laquelle il faut s'oppoſer, ſe fait dans la plus baſſe.

MAIS c'eſt trop long-temps marcher ſur des precipices & ſur des eſpines: Laiſſons ces chemins eſcartez & ces matieres qui eſtonnent l'eſprit par leur difficulté: Remarquons ſeulement que la Conſtance & la Fermeté du Courage eſt le ſeul & vnique moyen par lequel l'Ame reſiſte veritablement aux Paſſions: Car bien que la Philoſophie ordinaire nous en propoſe

L'Ame ne reſiſte

poſe d'autres, comme de deſtourner ſa penſée de l'obiet qui les excite, d'en affoiblir le pouuoir par le Raiſonnement, de ſe ietter en d'autres Paſſions contraires, & autres ſemblables : Neantmoins à les bien conſiderer, il n'y a point là de vraye Reſiſtence ; ce ſont pluſtoſt des fuites ou des combats, qu'vne ſimple defenſe: Car lors que l'on ne veut pas conſiderer l'iniure que l'on reçoit, ce n'eſt pas ſe defendre de la Colere, c'eſt la fuïr ; tout de meſme que c'eſt l'aſſaillir, quand on employe vne Paſſion contraire pour la détruire. *au Mal que par la Conſtance.*

Mais touſiours pour meriter l'honneur de leur auoir reſiſté en quelque façon que ce ſoit, il faut en auoir eu le deſſein : Car on peut empeſcher qu'vn homme ſe mette en colere, on luy peut meſme inſpirer vne autre Paſſion qui appaiſera ſa fureur, & la Crainte luy peut ſuruenir qui luy oſtera tous les ſentimens de vengeance qu'il aura conceus : Et neantmoins on ne dira pas qu'en ces rencontres il reſiſte à ſa Paſſion ; dautant qu'il n'en a pas eu le deſſein. Il en eſt de meſme des animaux où vne Paſſion en peut affoiblir ou détruire vne autre, où meſme l'Appetit ſe peut roidir, & empeſcher par l'affermiſſement qu'il ſe donne, l'impreſſion d'vn autre mouuement : Non, ils ne reſiſtent pas pour cela à leurs Paſſions ; parce qu'outre qu'ils n'en peuuent pas former le deſſein comme nous auons dit, il faudroit qu'ils fuſſent capables de ſe refleſchir ſur leurs actions, contre les maximes que nous auons eſtablies ailleurs. Concluons donc que *la Conſtance eſt vn mouuement de l'Appetit, par lequel l'Ame s'affermit & ſe roidit en ſoy-meſme à deſſein de reſiſter aux maux qui l'attaquent.*

De vouloir maintenant examiner quels

ſont ces Maux, ce ſeroit tomber en des redites importunes & inutiles: Car ce ſont les meſmes qui excitent la Hardieſſe; & tout ce que nous auons dit d'eux en ce lieu là ſe peut appliquer icy. Ce ſera aſſez ſi l'on ſe reſſouuient que ſous le mot de Mal nous n'entendons pas ſeulement vne pure priuation, mais encore les cauſes qui la produiſent, & les incommoditez qui la ſuiuent; & que ces deux derniers ſont les maux veritables auſquels l'Ame peut reſiſter.

Les differences de la Conſtance.

NOVS n'aurions plus rien à dire ſur ce ſuiet, ſi la methode que nous auons ſuiuie dans les autres Paſſions ne nous obligeoit de marquer les differences les plus remarquables de la Conſtance, & principalement celles qui nous peuuent ſeruir pour rendre raiſon des Caracteres qu'elle imprime dans l'Ame & ſur le Corps. Diſons donc qu'il n'y en a point d'Eſſencielles, dautant que le mouuement & le motif qui font toute l'eſſence de cette Paſſion, ſe trouuent eſgalement en toute ſorte de Conſtance. Quant aux autres que l'on appelle Accidentelles, les plus remarquables ſe tirent ou du ſuiet où elle ſe forme, ou de l'obiet qui l'excite, ou du rapport qu'elle a auec la Raiſon. Car ſi on conſidere ſon ſuiet, il y en a vne qui eſt dans la Volonté, & l'autre qui eſt dans l'Appetit ſenſitif. Eu eſgard à ſon obiet il y en a de diuerſes ſortes ſelon les diuers genres de maux qui attaquent l'Ame: Mais les plus conſiderables ſont celle qui reſiſte aux Paſſions, & celle qui s'oppoſe à la violence & à l'effort des maux exterieurs. Celle-cy eſt commune à tous les animaux, & dépend toute des forces corporelles, nommément de celles qui ſont plus propres pour patir, telles qu'elles ſe trouuent dans

ce

ce temperament melancholique dont nous auons parlé au Diſcours de la Hardieſſe. L'autre eſt propre & particuliere aux hommes, & principalement à ceux qui ſont les plus raiſonnables, parce que c'eſt ordinairement la Raiſon qui nous excite à nous oppoſer aux Paſſions: De ſorte qu'il n'eſt beſoin icy d'autres forces que de celles de l'Ame; c'eſt pourquoy ceux qui ont l'Eſprit fort par nature ou par eſtude, en ſont plus ſuſceptibles: Il eſt vray que la force de l'Eſprit dépend ſouuent du temperament, d'où vient que les ieunes gens & les femmes qui ont l'Eſprit moins fort à cauſe de leur conſtitution, ont de la peine à reſiſter à leurs Paſſions.

Enfin il y en a de vertueuſes & de vicieuſes ſelon qu'elles ſont conformes ou contraires à la droite Raiſon, & pour lors elles ſeruent de matiere aux Vertus ou aux Vices. En effet la Iuſtice emprunte de cette Paſſion la Fermeté qui luy eſt neceſſaire pour reſiſter à l'Amour, à la Haine, & aux autres choſes qui la pourroient corrompre: La Temperance ne ſçauroit moderer les eſmotions de l'Appetit concupiſcible que par ſon moyen: Et les Vertus que la Force produit en reſiſtant, telle qu'eſt la Patience, la Conſtance & la Perſeuerance, ne ſe ſoutiennent que par elle. Au contraire quand elle s'eſgare du droit chemin, & qu'elle abandonne la conduite de la Raiſon, il n'y a point de vice à qui elle ne donne du courage & du ſecours, parce qu'elle ſeule reſiſte aux mouuemens que la conſcience inſpire toûiours à ceux qui entreprennent ou qui executent de mauuais deſſeins. Mais quoy qu'elle ſe puiſſe trouuer en toutes les actions vicieuſes; il y en a quelques-vnes où elle paroiſt dauantage, comme

dans la Temerité, dans la Dureté, & dans l'Opiniaſtreté, ainſi que nous ferons voir cy aprés.

AV reſte, tous les termes dont on ſe ſert pour exprimer la Hardieſſe, s'employent auſſi pour la Conſtance: car pour dire qu'vn homme a ſouffert conſtamment la mort, on dit qu'il l'a ſoufferte *auec courage*, *auec reſolution*, *auec aſſeurance*, *ſans crainte & ſans apprehenſion*: Et cela vient de ce que la Conſtance eſt comme vne demie Hardieſſe, du moins elle tient ſa place, quand il n'y a pas lieu de combatre, ſoit parce qu'on meſpriſe l'ennemy, ſoit parce que les forces ne ſont pas aſſez grandes pour attaquer: C'eſt pourquoy les meſmes cauſes & les meſmes preparatifs qui ſeruent à l'vne, ſeruent auſſi à l'autre. Et certainement aprés que l'Ame a reconnu que ſes forces ſont eſgales à celles de l'ennemy qui l'attaque, elle ſe tient aſſeurée qu'elle n'en ſera pas vaincuë; & par conſequent elle n'a pas ſuiet de craindre: Elle prend en ſuite la Reſolution de luy reſiſter, & pour ce ſuiet elle excite ſes forces; enfin elle ſe roidit & s'affermit en elle-meſme, & s'il eſt neceſſaire elle fait faire le meſme mouuement aux organes exterieurs. Quant au Courage il eſt certain que c'eſt vne choſe commune à la Hardieſſe & à la Conſtance, pour les raiſons que nous auons dites au Chapitre precedent.

Quel

Quel eſt le mouuement des Eſprits & des Humeurs dans la Conſtance.

III. PARTIE.

PVISQVE les Eſprits ſuiuent les mouuemens de l'Ame & qu'ils ſe meuuent touſiours comme elle ; s'il eſt vray qu'elle s'affermiſſe dans la Conſtance, il faut auſſi qu'ils y ſouffrent la meſme agitation : De ſorte qu'aprés auoir parlé de leur Affermiſſement au Diſcours de l'Eſperance, il ſemble qu'il ne nous reſte plus rien à dire icy, ſi nous ne voulons repeter les choſes que nous auons deſia examinées en ce lieu là. Neantmoins outre que la nature de ce mouuement eſt extremément cachée ; que la repetition des choſes obſcures & difficiles n'eſt pas inutile ; & qu'il y auroit trop de peine d'aller chercher ſi loin ce que l'on doit ſçauoir icy : Il eſt neceſſaire de reprendre vne partie des choſes que nous auons deſia dites, & y adiouſter de nouuelles conſiderations qui peuuent eſclaircir ces matieres. *Comment les Eſprits s'affermiſſent.*

Il faut donc premierement ſe reſſouuenir que les Eſprits *s'affermiſſent*, non pas en ſe fixant ny en ſe congelant, ainſi qu'il arriue en certaines maladies ; parce que cela les rendroit immobiles, & que cette Paſſion n'empeſche point qu'ils ne ſoient portez aux lieux où ils ſont neceſſaires : ny en ſe reſſerrant & ſe ramaſſant en eux-meſmes, dautant qu'ils ne ſe peuuent reſſerrer qu'ils ne ſe retirent en dedans ; & qu'il faudroit alors, que contre le naturel de la Conſtance, le viſage paſliſt & changeaſt de

couleur ; le ſang auec lequel ils ſont meſlez eſtant contraint de les ſuiure, & d'abandonner comme eux les parties exterieures. Ils *s'affermiſſent* donc par l'entremiſe de l'Ame qui aſſuiettit leurs parties à vn ordre certain où elle les retient ſans eſtre plus libres ny vagabondes comme elles eſtoient auparauant. Mais pour conceuoir cette ſorte de mouuement qui eſt extremément caché & tres difficile à comprendre, il faut encore nous ſeruir du meſme exemple que nous auons apporté cy-deſſus ; & s'imaginer qu'il en arriue icy à peu prés comme à l'eau qui ſe prend & ſe congele. Car ſes parties qui eſtoient auparauant fluides, eſtant ſaiſies par le froid qui s'eſt inſinué parmy elles, s'arreſtent & deuiennent fermes ſans pouuoir plus ſe confondre ny ſe meſler enſemble : Cependant tout le corps de l'eau qui eſt ainſi priſe, peut eſtre tranſporté d'vn lieu à l'autre, & le courant des riuieres en entraiſne ſouuent de grandes pieces, qui renuerſent les ponts & les digues qu'elles rencontrent en leur chemin. Mais de quelque rapidité dont elles ſoient alors emportées, leurs parties ne changent point la ſituation ny l'ordre qu'elles gardent entre elles; ſans ſe penetrer elles ſe ſouſtiennent l'vne l'autre ; & elles demeurent fermes ſans ſe confondre, tout autant de temps que le froid les tient liées & captiues.

L'Ame fait la meſme choſe dans les Eſprits; elle coule & ſe gliſſe en toutes leurs parties, & les pouuant placer comme il luy plaiſt, elle les arreſte dans l'ordre qu'elle veut & les tient comme par la main au lieu qu'elle leur donne : Ainſi quelque fluidité qu'elles ayent, elles ne ſe peuuent plus méler les vnes auec les autres ; & quelque agitation qu'elles ſouffrent, elles de-

demeurent ſtables dans le rang où elles ont eſté miſes.

MAIS quoy que cette comparaiſon nous puiſſe donner quelque connoiſſance de l'eſtat où ſont les Eſprits en cette Paſſion; elle ne nous inſtruit pas de ce qui eſt de plus difficile à ſçauoir: Car elle ſuppoſe, & il eſt veritable, que les parties de l'eau congelée ne ſont plus en mouuement; Et nous pretendons que les Eſprits en ont vn qui entretient leur Fermeté. Il faut donc chercher vn autre exemple qui nous puiſſe faire voir cette verité, & qui ait plus de rapport auec l'Ame que n'en a le froid ou quelque autre qualité ſenſible.

Comment les Anges affermiſſent les Corps.

NOVS le trouuerons ſans doute dans l'affermiſſement que les Anges peuuent donner à l'air & aux autres corps fluides; car outre que ce ſont des ſubſtances qui ont grande conformité de nature auec l'Ame; il eſt certain qu'ils agitent ces corps en la meſme maniere que celle-cy fait les Eſprits, & que la Fermeté qu'ils leur impriment n'en exclud point le mouuement, ainſi qu'il arriue à l'eau congelée.

Suppoſons donc auec toute l'Eſchole, qu'vn certain eſpace d'air ſoit occupé par vn Ange, & que le vent ou quelque autre corps taſche de l'eſmouuoir ou de le penetrer; c'eſt vne choſe aſſeurée que l'Ange le peut affermir de telle ſorte qu'il arreſtera tous leurs efforts, & qu'il ne pourra eſtre esbranlé ny penetré par eux.

Pour ſçauoir maintenant comment il luy peut donner cette Fermeté; il faut croire auec la plus commune opinion des Philoſophes, que les Anges ont vne vertu motiue par laquelle

ils ſe meuuent eux-meſmes, & peuuent encore remuer les Corps & les tranſporter d'vn lieu à l'autre, comme toutes les Hiſtoires profanes & ſacrées nous apprennent. En effet, il faut que les choſes qui agiſſent les vnes ſur les autres ayent quelque proportion enſemble, & qu'il ſe trouue quelque nature commune entre elles, qui ſerue de fondement & de principe à leur action : Or il n'y a rien qui puiſſe eſtre commun entre les ſubſtances ſpirituelles & les corporelles, que la Vertu motiue & le mouuement ; & partant ſi elles agiſſent les vnes ſur les autres, il faut que ce ſoit par ce moyen là. Cela eſtant ainſi, l'Ange ne peut affermir l'air que par le mouuement qu'il imprime en toutes ſes parties, puiſqu'il n'y a rien que cela qui luy donne pouuoir ſur les Corps. Et pour monſtrer que cela eſt veritable, c'eſt qu'il peut eſtre preſent à toutes ces parties ſans les rendre fermes ; de ſorte qu'il eſt neceſſaire qu'il excite ſa vigueur, & qu'il les agite pour leur imprimer cette qualité.

Que ſi l'on dit qu'eſtant ainſi eſmeuës, il faudroit qu'elles fuſſent ou pouſſées, ou attirées, ou portées, ou tournées, parce que ce ſont là les differentes manieres dont vne choſe peut eſtre eſmeuë par vne autre ; & que de quelque façon qu'elles le puiſſent eſtre, il eſt neceſſaire qu'elles changent de place : De ſorte que n'en changeant point icy & demeurant touſiours dans la meſme ſituation, il n'y a pas d'apparence de croire qu'elles ſouffrent aucun mouuement.

Il faut reſpondre qu'il eſt veritable, que quand l'Ange imprime quelque mouuement dans les corps, il leur fait neceſſairement chan-

ger

ger de lieu s'il ne se trouue quelque obstacle qui l'en empesche. Or il n'y a rien qui l'en puisse empescher qu'vn mouuement contraire; parce qu'il n'y a rien de commun entre eux que le mouuement : & par consequent s'il n'y a point de mouuement contraire dans les parties de l'air, il est certain que l'impression que l'Ange fera sur elles leur fera changer de situation. Que s'il arriue qu'aprés l'auoir receuë, elles demeurent aũ mesme estat qu'elles estoient, il faut qu'elles ayent vn mouuement contraire qui resiste à cette impression, & qui estant d'esgale force auec elle, les mette en equilibre, & les tienne comme suspenduës sans aller d'vn costé ny d'autre; en quoy consiste leur affermissement.

Mais quoy! demeurant ainsi fermes & stables, & ne changeant point de lieu, peuuent-elles estre en mouuement? Certes il n'en faut pas douter, puisque c'est par le mouuement qu'elles demeurent en cette situation; & qu'on ne peut niër que l'impression du mouuement n'y soit receuë, qu'elle n'agisse sur elles, & qu'elle ne resiste à la premiere esmotion qu'elles auoient. Il en est de mesme que d'vn grand poids que nous soustiendrions en haut; car bien qu'il demeurast tousiours en vn mesme endroit, il ne laisseroit pas d'auoir le mouuement que sa pesanteur luy donneroit, & nous sentirions l'effort qu'il feroit pour retomber & retourner à son centre. Enfin comme il n'y a pas d'apparence de dire qu'vne chose qui seroit puissamment tirée de deux costez auec des forces esgales, ne souffrist aucun mouuement, parce qu'elle n'iroit ny d'vn costé ny d'autre; ny que le bras que l'on roidit fust en repos, parce qu'il demeure tousiours en vn

meſme lieu ; les Philoſophes & les Medecins eſtans tous d'accord que ce ſont là des plus violens mouuemens que les corps puiſſent ſouffrir : Il faut neceſſairement conclure que les parties de l'air qui ſont affermies par des mouuemens contraires, ſont en mouuement, quoy qu'elles demeurent ſtables,& qu'elles ne changent point de ſituation.

APPLIQVONS maintenant cette doctrine à noſtre ſujet, & diſons que ce que l'Ange fait en cette rencontre, l'Ame le fait ſur les Eſprits : Car bien qu'elle ſoit preſente à toutes leurs parties, elle ne les rend pas fermes pour cela, il faut qu'elle les agite, & qu'elles auſſi ſoient auparauant eſmeuës d'vn mouuement contraire ; afin qu'eſtant eſgalement pouſſées de l'vn & de l'autre, elles ne puiſſent auancer ny reculer, & qu'elles demeurent comme immobiles entre leurs efforts & au milieu de leurs ſecouſſes. Or ce premier mouuement qu'elles doiuent auoir peut venir ou des Paſſions qui les agitent, la Conſtance ne ſe formant gueres qu'elle ne ſoit precedée de quelque autre Paſſion ; ou de l'impetuoſité dont elles ſont pouſſées dans les vaiſſeaux ; car eſtant extremément mobiles, elle les fait facilement eſcarter les vnes des autres, comme il arriue à tous les corps fluides quand ils ſont agitez : Et alors l'Ame venant à leur donner vn contraire mouuement, proportionné à ce premier qu'elles ont, elle les retient & les arreſte dans vn ordre certain, qu'elles ne changent point ſi l'vn ou l'autre ne vient à ceſſer. Mais quoy qu'en cet eſtat elles paroiſſent immobiles, parce qu'elles demeurent en vne meſme ſituation, elles ne laiſ-

ſent

ſent pas d'eſtre en mouuement, comme nous venons de monſtrer.

VOILA quel eſt le mouuement des Eſprits dans la Conſtance; Cherchons encore *la fin & l'vtilité* que l'Ame ſe propoſe dans leur affermiſſement. Il ne faut pas douter qu'elle ne le deſtine à ſa defenſe, & qu'elle ne l'employe pour reſiſter aux maux qui l'attaquent. Mais il ſemble d'abord que c'eſt vn moyen inutile à ce deſſein; Car ſi les maux n'ont point de mouuement, comme l'exil, l'infamie, & la ſeruitude; la Fermeté ne ſert de rien contre eux, pour les raiſons que nous auons apportées cy-deuant: Et s'ils en ont quelqu'vn, ou bien ce ſont des Paſſions qui ſe forment dans l'Appetit, dont les Eſprits ne peuuent empeſcher les eſmotions; ou bien ce ſont des corps, dont ils ne peuuent arreſter la violence. En effet, que peut operer cette Fermeté des Eſprits contre l'effort de la douleur, contre la force d'vn coup, contre le poids d'vn faix qui accable? Non, eſtant ſi facile à ſurmonter comme elle eſt, il ſemble qu'en vain l'Ame s'en ſert en ces rencontres, & qu'en vain elle l'oppoſe à des choſes ſi puiſſantes & auſquelles elle n'eſt pas capable de reſiſter.

Pourquoy les Eſprits s'affermiſſent.

Certainement il faut confeſſer, qu'elle s'abuſe ſouuent dans le mouuement qu'elle donne à ces organes, & qu'elle n'en tire pas touſjours le ſecours qu'elle en deuoit attendre; & que meſme elle les agite quelquefois ſans qu'il en ſoit beſoin: Car lors qu'elle reſiſte aux Paſſions, il eſt certain que ny la Fermeté des Eſprits, ny quelque autre mouuement du corps que ce ſoit, ne luy peut eſtre neceſſaire ny vtile; puiſque ce ſont des actions qui luy

ſont

ſont propres, qui ne ſortent point hors d'elle-meſme, & qui par conſequent ſont au deſſus de tous les efforts des organes corporels. Que ſi neantmoins elle ne laiſſe pas alors de les agiter, cela vient de ce que l'Appetit qui excite ces mouuemens eſt vne puiſſance aueugle qui ne ſçait pas juger quand il doit ſe ſeruir du ſecours de ces parties. Comme elles ſont deſtinées pour luy obeïr, il leur commande en cette occaſion pluſtoſt par couſtume que par deſſein; & elles auſſi ſont tellement obeïſſantes, qu'on peut dire qu'à la moindre ſollicitation qu'il leur fait, elles ſe mettent en deuoir de l'aſſiſter, & meſme qu'elles ſemblent preuenir ſes ordres & ſes commandemens.

Il n'en eſt pas de meſme quand il faut reſiſter à la violence des choſes corporelles; la fermeté des Eſprits y eſt abſolument neceſſaire, non ſeulement parce que ce ſont des corps qui peuuent agir plus puiſſamment ſur les choſes de meſme nature; mais encore parce que ce ſont les premiers qui reçoiuent les commandemens de l'Ame, & qui les portent à toutes les autres parties: Car eſtant employez à cette commiſſion, il faut qu'ils prennent l'eſmotion qu'ils doiuent inſpirer aux autres organes, & comme vn Ambaſſadeur doit auoir les ſentimens de celuy qui l'enuoye, & eſtre perſuadé de ce qu'il veut faire croire; ils doiuent eſtre agitez des meſmes mouuemens que ſouffre l'Appetit, & de ceux qu'ils veulent imprimer aux autres parties. De ſorte qu'ils ne s'affermiſſent pas pour reſiſter immediatement aux forces de l'ennemy; mais pour faire que les nerfs & les muſcles ſe roidiſſent contre elles, & qu'ils s'oppoſent puiſſamment à leur violence. Et certes on peut conſiderer le corps com-

comme vne grande machine où il y a diuers reſſorts qui ſe meuuent l'vn l'autre ; les premiers vont lentement & ne ſemblent preſque pas ſe mouuoir ; quoy que ce ſoient eux qui faſſent tourner les grandes rouës, & qui cauſent les grands mouuemens qui s'y remarquent. Les Eſprits font la meſme choſe, l'on ne ſent preſque pas leur mouuement, & ce ne ſont point eux qui font les dernieres actions ; toutesfois ils donnent le branſle à tous les autres organes, & ſi ce reſſort venoit à manquer, toute la machine demeureroit immobile, & le corps ne pourroit plus agir.

Mais la principale raiſon pour laquelle à mon aduis ils ſe meuuent ainſi, eſt que leur affermiſſement contribuë à ſouſtenir les muſcles qui doiuent ſe roidir en cette rencontre. Car l'Ame qui ſçait que tout mouuement ſe doit faire ſur quelque choſe de ſtable, affermit autant qu'elle peut les parties ſur leſquelles les autres qui agiſſent ſont appuyées ; juſques là que ſouuent elle retient l'haleine, afin que l'air qui eſt arreſté dans les poulmons, ſerue de ſouſtien aux inſtrumens de la reſpiration, leſquels par ce moyen ſupportent mieux les autres, comme nous auons monſtré ailleurs. Elle donne donc la Fermeté aux Eſprits, afin qu'ils ſouſtiennent les vaiſſeaux où ils ſont contenus, & qu'en ſuite ceux-cy appuyent les parties qui les touchent, & celles-là encore d'autres, juſques aux dernieres qui ſeruent de fondement & de baſe au principal mouuement qui ſe fait. Car bien qu'il ſemble que des choſes ſi freſles & ſi mobiles ne ſoient guere propres à cet vſage ; neantmoins comme le nombre des rouës & des reſſorts augmente la force des mouuemens ; auſſi la quantité des arc-boutans & des

des appuis rend la reſiſtence plus grande, & faute quelquefois du plus petit, tout vn grand baſtiment tombe à terre. Il eſt vray que ſi toute la Fermeté du corps eſtoit ſeulement fondée ſur les Eſprits, elle ſeroit bien ſuſpecte & bien hazardeuſe; Mais comme toutes les autres parties s'affermiſſent encore de ſoy-meſmes ou du moins par l'entremiſe de l'Ame; ſi peu que les Eſprits y contribuent, cela aide touſiours à rendre la reſiſtence plus forte, & ce petit ſecours joint à pluſieurs autres, produit à la fin vn grand effet. Adjouſtons à cecy qu'eſtans en cet eſtat, eux qui portent auec ſoy la chaleur naturelle où reſide principalement la force des parties, la retienent & la fixent, s'il faut ainſi dire, aux lieux où les actions ſe doiuent faire; & ne la laiſſant point retirer en dedans, ny diſſiper au dehors, ils l'arreſtent & la conſeruent dans les organes qui ont beſoin de ſon ſeruice.

Quelle alteration la Conſtance apporte dans la Chaleur naturelle.

CE ſont là les raiſons pour leſquelles les Eſprits s'affermiſſent dans la Conſtance: Mais la derniere nous donne ſujet d'examiner, quel changement cette Paſſion apporte dans la Chaleur naturelle: Car ſi les Eſprits l'arreſtent comme nous venons de dire, il ſemble qu'elle y doiue eſtre bien tranquille & bien moderée. Neantmoins cela ne nous doit pas empeſcher de ſuiure les maximes generales que nous auons eſtablies au Diſcours de la Hardieſſe, & de dire, que quand l'Ame a beſoin de ſes forces, elle les excite & les rend les plus vigoureuſes qu'elle peut; qu'il n'y a point d'occaſion où elles luy ſoient plus neceſſaires, que quand elle attaque & quand elle ſe defend; Et que la chaleur en eſtant la plus conſiderable partie,

il

il faut qu'elle l'augmente & qu'elle l'irrite dans les Paſſions qui ſeruent à ces deſſeins ; & par conſequent qu'elle la rende plus grande & plus forte dans la Conſtance, qu'elle ne deuroit naturellement eſtre. Cela paroiſt principalement en ceux qui ſont d'vne complexion froide & pareſſeuſe, ou qui ſont eſmeus de quelque Paſſion timide ; Car lors que celle-cy vient à les animer, ils ſe ſentent eſchauffer de je ne ſçay quelle flamme extraordinaire, le pouls & la reſpiration leur augmentent, leur viſage prend vne couleur plus viue, & toutes leurs parties deuiennent plus agiles & plus robuſtes qu'elles n'eſtoient auparauant. Il eſt vray que la Chaleur n'y eſt pas ſi actiue ny ſi picquante, qu'elle eſt dans la Hardieſſe & dans la Colere, parce qu'elle n'a pas la liberté de ſe reſpandre dans les organes, eſtant retenuë par les Eſprits qui ſont affermis ; & parce qu'il n'eſt pas neceſſaire qu'elle ſoit ſi forte dans vne Paſſion qui n'eſt point entreprenante, & qui ſe tient ſeulement ſur la defenſiue. On dira peut-eſtre, que ſi l'Ame doit augmenter ſes forces à proportion du beſoin qu'elle en a ; il faudra qu'elle rende icy la Chaleur plus forte qu'en aucune autre occaſion que ce ſoit, dautant qu'elle a en teſte vn ennemy qui luy paroiſt inuincible, qui a l'auantage d'eſtre l'aſſaillant, & ſous les efforts duquel elle croit ſouuent qu'elle doit ſuccomber. Mais on peut reſpondre, qu'il eſt vray qu'elle a beſoin icy de toutes ſes forces, qu'elle les excite & qu'elle les employe pour ſa defenſe : Mais ce ſont ſeulement celles qui ſont propres à cet effet ; puiſqu'en vain elle ſe ſeruiroit des autres qui ſont deſtinées pour attaquer n'eſtant pas en eſtat de le pouuoir faire, & n'en ayant pas la volonté ny le courage. Or

la violence de la chaleur n'eſt propre que pour agir plus fortement & pour détruire la puiſſance de l'ennemy, en quoy conſiſte la fin du combat & de la Hardieſſe; Et partant elle n'eſt pas neceſſaire dans la Conſtance, qui n'a point de ſi grandes pretentions, & qui n'a autre choſe à faire qu'à tenir l'ame roide, & rendre les organes fermes contre les maux qui les viennent aſſaillir. Il eſt bien certain que la Chaleur s'y augmente; mais ce n'eſt que juſques à vn certain degré qui eſt proportionné à ce deſſein, & qui eſt capable de donner aux organes la force qui leur eſt neceſſaire pour l'executer. Car il n'en va pas icy comme aux Paſſions qui tendent au Bien, où la Chaleur s'accroiſt ſans ordre & ſans conduite; parce qu'elle n'y eſt point gouuernée par l'ame, qu'elle n'y eſt point appellée comme vne choſe vtile à ſa fin, & que ce n'eſt qu'vn effet qui ſuruient à l'agitation des Eſprits: Mais en celle-cy & en toutes les autres qui attaquent, l'Ame prend elle-meſme le ſoin de produire la Chaleur, elle ſe propoſe de s'en ſeruir vtilement, & elle la regle ſelon qu'elle le juge neceſſaire. De ſorte qu'on peut dire, qu'elle fait en cette occaſion comme vn ſçauant artiſan qui ſçait ménager le feu pour ſes ouurages: Il le donne aux vns lent & moderé, aux autres fort & violent, & quelquefois il le pouſſe juſques aux derniers degrez. L'Ame fait auſſi la meſme choſe, elle ſçait juſques à quel point la chaleur doit aller dans chaque Paſſion; elle la fait moderée dans la Conſtance; elle la donne plus forte à la Hardieſſe; mais dans la Colere elle la pouſſe juſques à l'excés.

C'eſt ce que nous auions à dire ſur le mouuement des Eſprits: Car de ſçauoir comment ils

ils peuuent conſeruer leur fermeté, lors qu'ils ſont agitez par d'autres Paſſions, c'eſt vne choſe que nous auons examinée au Diſcours de l'Eſperance. Quant au mouuement des humeurs, il ſuit neceſſairement celuy des Eſprits qui ſont touſiours meſlez auec elles; & il eſt impoſſible de ſe figurer qu'ils s'affermiſſent dans la Conſtance, qu'on ne juge incontinent qu'elles doiuent ſouffrir la meſme agitation.

Les cauſes des Characteres de la Conſtance.

IV. PARTIE.

NOVS auons dit que la Conſtance & la Hardieſſe eſtoient deux ſœurs, dont les traits & les lineamens eſtoient ſi ſemblables, qu'on les pouuoit ſouuent prendre l'vne pour l'autre. Et de vray elles ont beaucoup de Characteres qui leur ſont communs, comme l'Eſperance, la Confiance, l'Aſſeurance dans les perils, la Preſomption, la Temerité, le Deſir de la gloire & autres ſemblables. Mais elles en ont auſſi de particuliers: Car la Conſtance n'eſt point Imperieuſe comme la Hardieſſe, & elle n'eſt ſujette ny à la Colere, ny à l'Inſolence, ny à la Cruauté, où celle-cy ſe laiſſe quelquefois emporter. Elle a meſme cela de propre de rendre les hommes *Patiens*, *Perſeuerans*, *Opiniaſtres*, *Inſenſibles*, *Modeſtes dans la bonne Fortune*, *Seueres dans les plaiſirs*, *Contens dans la neceſſité*. Et ce ſont ces derniers cy qu'il faut ſoigneuſement examiner, ſans s'arreſter aux

aux autres dont nous auons desia parlé au Chapitre precedent. Il suffira seulement pour ceux-là, de dire, que bien qu'ils soient communs à ces deux Passions, ils prennent neantmoins en chacune, la difference de la fin qu'elle se propose. Car la Constance *espere* aussi bien que la Hardiesse; mais celle-cy espere de vaincre, & l'autre espere d'arrester le cours du Mal: L'vne & l'autre ont de la Confiance en leurs forces; mais celle-là s'en promet l'assistance pour attaquer; & celle-cy pour se defendre: Toutes deux peuuent estre *Temeraires*; mais l'vne a la temerité d'assaillir vn ennemy trop puissant; & l'autre a celle de luy resister: Toutes deux *ne craignent point les dangers*; celle-là parce qu'elle croit estre plus puissante que les difficultez qui se presentent; celle-cy parce qu'elle juge estre aussi forte qu'elles peuuent estre: Toutes deux enfin se proposent la *gloire* en tous leurs dessein; Mais celle-là y aspire en combatant & prenant l'auantage sur son aduersaire; & celle-cy en s'opposant à ses efforts & ne luy voulant point ceder.

Car il est certain que celuy qui ne se laisse pas vaincre, se rend egal à celuy qui l'attaque, & merite par consequent autant d'honneur que l'on en doit à celuy-cy; Et qu'il y a mesme des rencontres où il est plus glorieux de resister que d'assaillir: Soit quand l'ennemy est puissant & redoutable; parce que ce seroit temerité de l'attaquer; & qu'il faut neantmoins pour s'opposer à sa puissance auoir beaucoup de Courage: Soit quand il est trop foible; parce que ce seroit vne lascheté & vne injustice de se seruir de l'auantage que l'on a sur luy; & que c'est le mespriser que ne vouloir pas mesurer ses forces auec les siennes. C'est ainsi

qu'il

qu'il y a plus de gloire de reſiſter à la volupté & à l'ambition ou de s'oppoſer à vne grande armée auec de petites troupes, que ſi on les attaquoit, & ſi on les vouloit forcer : C'eſt ainſi que les Lyons & les Dogues ſouffrent ſouuent les attaques des petits animaux ſans s'en eſmouuoir ; & que les hommes magnanimes & genereux meſpriſent la foibleſſe de leurs ennemis, ſans rechercher vne victoire qui leur ſeroit honteuſe.

Pour reprendre noſtre premier diſcours ; Cette Paſſion non plus que la Hardieſſe n'eſt point ſujete aux defauts qui procedent de la foibleſſe & de la crainte, telle qu'eſt la ſuperſtition, l'artifice, la laſcheté, &c. parce qu'elle eſt courageuſe, & qu'elle a bonne opinion de ſes forces. Mais elle a cela de particulier qu'elle n'eſt point *imperieuſe*, comme l'autre, & qu'elle ne ſe laiſſe pas emporter à la Colere, à la Fureur, ny à la Cruauté. La raiſon en eſt, que ne voulant pas vaincre elle ne recherche point la preeminence ny la ſuperiorité qui eſt neceſſaire pour le commandement ; mais auſſi en ne voulant pas eſtre vaincuë, elle veut eſtre independante, & ſans pretendre à commander elle ne veut ny ceder ny obeïr : de là vient qu'elle ne rend pas les hommes altiers & ſuperbes, mais opiniaſtres & indociles comme nous monſtrerons en ſuite. Quant à la Colere, à la Fureur, & à la Cruauté, eſtant des Paſſions impetueuſes & turbulentes, elles ne peuuent compatir auec celle-cy qui eſt retenuë & moderée. Il eſt vray qu'il y a vne ſorte de Cruauté où elle tombe facilement, ſçauoir eſt la dureté & l'inſenſibilité aux miſeres d'autruy ; mais ce n'eſt pas vne cruauté agiſſante comme celle qui perſecute, qui tyranniſe, & qui

La Conſtance n'eſt point imperieuſe.

qui exige la peine ; c'eſt pluſtoſt vn defaut qu'vn excés ; & ſi l'Ame n'y patit pas, elle y agit encore moins, comme nous ferons voir tout incontinent.

Elle eſt Patiente.

VN des premiers effets de la Conſtance eſt de rendre *les hommes Patiens :* Mais pour entendre cecy, il faut ſçauoir ce que nous entendons par le mot de *Patience :* Car les vns la confondent auec la Conſtance : les autres la reduiſent à la ſouffrance des iniures: d'autres l'eſtendent à tous les maux que l'on peut reſſentir. En effet, on dit qu'vn homme a ſouffert patiemment vne iniure, vne maladie, & la mort meſme ; qu'il a ſupporté auec patience l'exil, la ſeruitude, la perte de ſes biens & de ſes amis: Mais on ne dira iamais qu'il ait ſouffert patiemment la Volupté, l'Ambition & la bonne Fortune ; quoy qu'on puiſſe dire qu'il leur a reſiſté conſtamment. Ainſi la Conſtance doit eſtre plus generale que la Patience, puiſqu'elle regarde les biens & les maux, & que celle-cy ne conuient qu'aux choſes qui ſont faſcheuſes. Or les maux ont cela de propre, qu'outre qu'ils verſent dans la partie Concupiſcible de l'Ame, la Haine, l'Auerſion, & la Douleur ; ils excitent encore dans la partie Iraſcible, de genereuſes Paſſions pour les vaincre, à ſçauoir la Hardieſſe & la Colere ; ou de timides pour les fuïr, comme la Crainte & le Deſeſpoir. Celles de la partie Concupiſcible peuuent ſubſiſter auec la Patience, puiſqu'vn homme peut eſtre patient quoy qu'il haïſſe celuy qui l'offenſe, qu'il ait auerſion pour luy, & qu'il ſente la violence de la douleur qu'il luy a faite : Mais on ne dira iamais qu'il le ſoit, s'il taſche de s'en venger, s'il teſmoigne de la peur, & s'il s'abandonne

au

au deſeſpoir. De ſorte qu'à proprement parler vn homme Patient eſt celuy qui ſouffre du mal ſans eſtre eſmeu d'aucun de ces mouuemens que les maux ont accouſtumé d'exciter dans la partie Iraſcible ; pourueu neantmoins que cela ne luy arriue point par ſtupidité : Car on ne dira jamais que celuy qui a perdu la connoiſſance ou qui eſt inſenſible, ſoit Patient, quoy qu'il ſouffre ſon mal ſans aucun reſſentiment de vengeance, ſans inquietude & ſans apprehenſion ; mais il faut qu'il le connoiſſe, qu'il le ſente, & qu'il luy reſiſte. Et par conſequent la Patience eſt vne ſorte de Conſtance, ou pour mieux dire ce n'en eſt que l'effet : parce que celle-cy affermiſſant l'Ame, empeſche que ces Paſſions n'y entrent, ou bien elle les diſſipe ſi elles y ſont entrées ; Et leur abſence qui eſt l'effet de cet affermiſſement, eſt proprement ce que nous appellons Patience. D'où il faut conclure que comme elle arriue par la reſiſtence que l'Ame fait aux Paſſions, elle eſt propre & particuliere à l'homme ; parce que les beſtes ne ſont pas capables de reſiſter à leurs Paſſions, comme nous auons monſtré.

Elle eſt Perſeuerante.

ELLE *rend les hommes Perſeuerans* ; parce que la *Perſeuerance* eſt vne ſorte de Conſtance, par laquelle l'Ame s'affermit contre la difficulté que la longueur du temps luy apporte. Car ſoit que les facultez qu'elle employe ſe laſſent, ſoit que la nouueauté des objets l'oblige à changer de deſſein ; elle ne peut demeurer long-temps en vne meſme action ſans peine & ſans dégouſt. Et alors venant à ſe propoſer le bien qui luy doit arriuer ſi elle ne change point, elle ſe fortifie contre la difficulté

que cette longueur luy cauſe, & s'affermiſſant en ſon premier deſſein elle continuë ſon action juſques à la fin. Mais pour ne pas confondre les choſes, il faut ſe reſſouuenir que nous ne parlons pas icy de la Conſtance, de la Patience, ny de la Perſeuerance entant que ce ſont des habitudes, nous les conſiderons ſeulement comme les actions de ces meſmes habitudes, ou pour mieux dire, comme des mouuemens de l'Ame, qui ne peuuent eſtre continuez quand il s'y rencontre des difficultez, que par l'affermiſſement dont nous parlons; lequel toutefois ne fait point la durée des habitudes comme l'Eſchole enſeigne. Dailleurs il ne faut pas croire que la Perſeuerance reſiſte proprement ny immediatement à la longueur du temps; parce que c'eſt vn mal qui eſt du rang de ceux que nous auons appellez immobiles, telle qu'eſt la Pauureté, l'Exil, la Mort & autres ſemblables, contre leſquels la reſiſtence de l'Ame eſt vaine & inutile: Mais elle s'oppoſe au Chagrin, à la Crainte, à l'Inquietude, & aux autres Paſſions qu'elle a accouſtumé d'exciter. C'eſt pourquoy elle ne ſe peut trouuer dans les beſtes qui ne connoiſſent point les parties ny les differences du temps, & qui ne reſiſtent iamais à leurs Paſſions. Cecy neantmoins pourroit eſtre mis en doute; Car les Chiens entretiennent longtemps l'ardeur qu'ils ont à la Chaſſe; & il y a des exercices qu'on leur apprend, où ils ſe rendent aſſidus par la crainte ou par l'eſperance qu'on leur donne: De ſorte qu'il eſt vrayſemblable que ces deux Paſſions les obligent de s'affermir en leur premier deſſein, pour éuiter le mal, ou pour joüir du bien qu'on leur propoſe. Mais pour en parler ſainement, il

n'y

n'y a là qu'vne ombre & vn phantoſme de la Perſeuerance ; parce que pour perſeuerer veritablement, il faut connoiſtre la longueur du temps qu'on employe à faire quelque choſe, ſentir les Paſſions qui l'accompagnent, & prendre en ſuite la reſolution de leur reſiſter : Or cela ne ſe peut faire que par de grandes abſtractions, dont les animaux ne ſont pas capables comme nous auons monſtré. Ils peuuent bien continuer vne action commencée, & perſiſter long-temps dans le trauail; mais ce ſont les autres Paſſions qui les tiennent en haleine, & qui les pouſſent à la fin où ils veulent aller, ſans qu'il ſoit beſoin que leur ame s'affermiſſe pour les retenir dans l'action, & pour reſiſter aux difficultez que la longueur du temps pourroit apporter.

L'OPINIASTRETE' eſt vne autre ſorte de Conſtance par laquelle on demeure ferme & ſtable en ſes reſolutions, en s'oppoſant mal à propos aux raiſons & aux perſuaſions d'autruy. Or on peut s'y oppoſer mal à propos en pluſieurs façons ; ſoit quand on reconnoiſt qu'elles ſont les meilleures, & que neantmoins on ne les veut pas ſuiure ; ſoit quand on ſe flatte en ſon opinion, & que l'on ſe perſuade qu'elle eſt la plus raiſonnable, quoy qu'elle ne le ſoit point du-tout ; ſoit meſme quand elle eſt la meilleure en effet & que l'on y perſiſte à contre-temps : Car il y a des occaſions, des lieux, & des perſonnes qui nous obligent de ceder, & qui nous doiuent faire relaſcher de nos ſentimens & de nos pretentions. Quoy qu'il en ſoit, vn homme Conſtant tombe facilement dans toutes ces ſortes d'Opiniaſtreté ; parce que la Conſtance ayant affer-

Elle eſt Opiniaſtre.

my l'Ame contre les difficultez qui l'attaquent, il n'y a plus de perſuaſion qui s'y puiſſe faire paſſage ; & par la meſme reſiſtence dont elle taſche d'arreſter les maux, elle s'oppoſe à la raiſon & à la verité : Ainſi elle fait comme en vne ville aſſiegée, où les portes que l'on ferme aux ennemis, empeſchent que le ſecours & les amis n'y puiſſent entrer. Dailleurs l'Opiniaſtreté vient ordinairement de la Preſomption, qui ne veut pas ceder ny ſe ſoûmettre au jugement d'autruy ; Et par conſequent la Conſtance qui a grande opinion de ſes forces & qui croit eſtre inuincible, eſt facile à s'abuſer dans la confiance qu'elle prend en ſoy-meſme, qui luy faiſant meſpriſer les aduis & le ſecours d'autruy, la rend *Incredule*, *Indocile*, & *Opiniaſtre*.

Elle eſt inſenſible aux maux d'autruy.

ELLE paſſe auſſi quelquefois juſques à la *Dureté* & à *l'Inſenſibilité* : parce que dans le pouuoir qu'elle a d'arreſter tous les autres mouuemens de l'Ame, elle peut empeſcher que la compaſſion ne la puiſſe eſmouuoir, & qu'elle ne ſe rende ſenſible aux miſeres d'autruy : qui eſt vne ſorte de cruauté & d'inhumanité comme nous auons dit. Car la Nature qui a ſoin de la ſocieté, nous donne vne certaine tendreſſe pour reſſentir les maux de ceux qui ſont affligez, afin de les ſecourir ; Et quand vn homme s'eſt tellement endurcy le cœur, qu'il ne peut eſtre amolly par les reſſentimens de la pitié ; certainement on peut dire que ce n'eſt plus vn cœur d'homme, mais qu'il eſt de fer ou de marbre. Aprés tout, il ne faut pas s'eſtonner ſi la Conſtance tombe facilement en ce defaut, puiſque ſon principal employ eſt de reſiſter à la douleur, qui fait vne grande partie

tie de la Compaſſion, comme nous dirons en ſon lieu.

ELLE eſt *Modeſte dans la bonne Fortune*; parce qu'auec la Fermeté qu'elle ſe donne, il eſt preſque impoſſible qu'elle ſe laiſſe enfler à l'orgueil, ny emporter à la vanité; & que l'inſolence qui naiſt ordinairement de ces deux Paſſions puiſſe rendre ſa proſperité odieuſe. *Elle eſt Modeſte dans la proſperité.*

ELLE eſt *Seuere dans les Plaiſirs*, non ſeulement parce qu'en s'affermiſſant elle arreſte les mouuemens qu'ils pourroient exciter, & qu'elle leur ſert comme de digue pour empeſcher qu'ils ne ſe desbordent; Mais encore parce qu'elle ſe trouue ſaiſie en leur preſence d'vn certain chagrin, & de je ne ſçay quelle amertume d'eſprit, qui ſe meſlant auec la joye qu'ils donnent, l'affoibliſſent, & luy oſtent les tranſports, les rauiſſemens, & les ſuauitez qui ont accouſtumé de l'accompagner, la rendant ainſi *ſerieuſe, retenuë & ſeuere*. Mais comment des choſes ſi douces & ſi charmantes peuuent-elles cauſer du chagrin? C'eſt ſans doute qu'elle les conſidere comme des Maux; Or la preſence du mal eſt deſagreable; & quoy qu'elle ne jette pas touſiours l'Ame juſques dans la triſteſſe, elle luy donne neantmoins je ne ſçay quel dégouſt, qui la rend ſoucieuſe & chagrine. Et certes comme l'Agréement eſt la premiere choſe que le Bien inſpire, qui n'eſt pas proprement vne Paſſion, comme nous auons monſtré, ou du moins qui n'eſt qu'vne joye naiſſante: Auſſi auant que le Mal produiſe la haine & la triſteſſe dans l'Ame, il y produit vn certain ſentiment faſcheux qui n'eſt pas vn mouuement de l'Appetit, par- *Elle eſt ſeuere dans les Plaiſirs.*

ce qu'il demeure dans la ſeule connoiſſance qui void la diſproportion qu'il y a entre l'objet & elle ; mais qui ne laiſſe pas de l'inquieter, & de luy donner ce chagrin ſecret dont nous parlons ; qui n'eſt ny haine ny triſteſſe, pour le moins, s'il le faut appeller ainſi, ce n'en eſt que le commencement. Quoy qu'il en ſoit, quand l'Ame reſiſte aux Plaiſirs, ce ne luy ſont plus des objets agreables, elle les regarde comme des poiſons qui la veulent corrompre, & conçoit pour eux la meſme auerſion qu'elle a pour toutes les choſes qui la peuuent détruire : C'eſt pourquoy il ne faut pas trouuer eſtrange s'ils la rendent ſeuere & chagrine, puiſque ce ſont les ſentimens que la preſence du mal a touſiours accouſtumé de donner.

Comment la Ioye ſe peut trouuer auec la Douleur.

MAIS ſi cela eſt ainſi, comment la *Ioye ſe peut-elle trouuer* auec la violence des douleurs, auec le meſpris & l'infamie, auec tous les malheurs qui exercent ſi ſouuent la Conſtance ? Car s'il eſt vray que les maux apportent touſiours quelque chagrin auec eux, il faut que ceux-cy qui ſont les plus grands que l'on puiſſe ſouffrir, rempliſſent l'Ame de triſteſſe, & qu'ils ne permettent pas que la Ioye, quelque petite qu'elle ſoit, y puiſſe trouuer aucune place : Et cependant il eſt vray que la pluſpart des Amans prennent plaiſir à ſouffrir pour celles qu'ils aiment ; que les Ambitieux ſupportent gayement les trauerſes qu'ils rencontrent dans le chemin de la gloire ; & que les Martyrs ont touſiours porté le contentement dans l'Ame & la gayeté ſur le viſage dans les plus cruels tourmens qu'ils ayent ſoufferts. Il eſt neantmoins facile de reſoudre cette difficulté,

té, ſi l'on ſe reſſouuient qu'il y a deux Appetits dans l'homme qui peuuent en meſme temps eſtre eſmeus de deux Paſſions contraires ; & que dans la Volonté meſme il y a comme deux parties qui peuuent eſtre agitées de diuers mouuemens. Car ces veritez eſtant ſuppoſées, il n'y a pas de peine à conceuoir comment la Douleur attaque le ſens, durant que la Ioye ſe reſpand dans l'Eſprit ; ny comment la triſteſſe trouble la plus baſſe region de la Volonté, tandis que la plus haute eſt tranquille, ou qu'elle eſt rauie dans les plaiſirs que l'amour, l'ambition, ou quelque autre noble deſir luy propoſe. Ie ne veux pas pourtant dire que la Ioye & la Douleur aillent juſques à cet excés dans la Conſtance : Non, il eſt impoſſible que l'vne ou l'autre y puiſſe eſtre bien grande, à cauſe de la fermeté de l'Ame qui empeſche leur mouuement : Mais c'eſt pour monſtrer que ſi elles peuuent compatir enſemble quand elles ſont fortes, elles le pourront bien facilement quand elles ſeront affoiblies ; Et par conſequent que le chagrin qui accompagne ordinairement la Conſtance, & qui n'eſt que le commencement de la triſteſſe, peut ſubſiſter auec la gayeté qui ſe remarque ſouuent en cette Paſſion. Ce n'eſt pas qu'il n'y puiſſe ſuruenir des tranſports & des rauiſſemens de Ioye, des ſaillies ou des defaillances de la Douleur : Auſſi n'y a-t-il plus alors de Conſtance, & il faut en ce moment que l'Appetit ſe relaſche pour ſuiure la violence de ces Paſſions. Il eſt vray qu'aprés elle ſe peut raffermir ; mais touſiours c'eſt vne Conſtance interrompuë, & qui ne ſe continuë que par diuerſes repriſes ; leſquelles ſont quelquefois ſi promptes, qu'il ſemble que les Paſſions qui les entrecoupent ſe

confondent auec elle, & n'en faſſent qu'vne ſeule, comme nous auons dit qu'il arriuoit ſouuent en toutes les autres.

Elle eſt Indifferente à tout.

AV reſte, de l'inſenſibilité qu'elle a pour les maux d'autruy, & de cette ſeuerité qu'elle apporte dans l'vſage des biens, naiſt *l'Indifference* à laquelle elle eſt ſujete. Parce que celuy qui n'eſt point touché des maux qu'il void ſouffrir aux autres, & qui reſiſte à tous les plaiſirs de la vie, eſt certainement détaché de toutes les choſes qui peuuent le plus puiſſamment arreſter vn Eſprit, & l'engager dans les deuoirs de la ſocieté ciuile : Il ne faut plus attendre de luy les douceurs de l'amitié, ny le ſecours que la compaſſion promet aux miſerables ; le bien & le mal des particuliers & du public luy ſont indifferens ; & ſe rendant inutile à tout le monde, il deuient rude, auſtere & ſauuage.

En effet, ce ſont les vices que l'on a remarquez dans la ſecte des Stoïques, qui ne s'eſtudioient à autre choſe qu'à exercer la Conſtance ; puiſque toute leur Philoſophie conſiſtoit à s'abſtenir & à ſouſtenir, qui ſont les deux emplois où cette Paſſion eſt deſtinée. C'eſt pourquoy ce n'eſt pas merueille s'ils ſont tombez dans les defauts qui ont accouſtumé de la ſuiure quand on ne s'en ſert pas comme on doit.

Il faut neantmoins remarquer que l'indifference dont nous parlons ne regarde que les choſes où la Conſtance ne s'attache point. Car ſi elle s'oppoſe à quelque difficulté, elle n'a point d'indifference pour cela ; au contraire elle s'y affermit, elle s'y opiniaſtre, elle s'y obſtine : Mais hors de là tout luy eſt indiffe-

different, & elle ne ſe ſoucie ny de ce qui luy peut arriuer ; ny de ce qui peut toucher les autres.

ET c'eſt encore pour cette meſme raiſon qu'elle paroiſt touſiours *Eſgale & Contente*, dautant que dans l'indifference qu'elle a pour toutes choſes, elle n'a point de deſirs ny d'apprehenſions pour elles, & eſt exempte des ſoins & des inquietudes qui naiſſent de ces Paſſions. Ioint qu'en s'affermiſſant également à la rencontre des biens & des maux ; la bonne & la mauuaiſe Fortune la trouuent touſiours en meſme eſtat, & ſans ſe laiſſer emporter par celle-là, ny abatre par celle-cy, elle demeure touſiours en vne meſme aſſiette, & paroiſt toûjours ſemblable à elle-meſme. *Elle eſt égale & contente.*

MAIS c'eſt s'arreſter trop long-temps à trouuer des raiſons qui ſont faciles à tirer des principes que nous auons eſtablis, & qui ſe preſentent à l'Eſprit ſi-toſt qu'on les veut ſçauoir. Paſſons aux Caracteres que cette Paſſion imprime ſur le Corps.

Nous n'aurons pas grande peine en leur recherche, parce qu'il y en a peu dont nous n'ayons deſia parlé aux diſcours precedens ; puiſque au Chap. de la Hardieſſe nous auons examiné les cauſes du Regard aſſeuré, du Mouuement des paupieres & des ſourcils, du Silence, de la Froideur du viſage, & de la Retention de l'haleine ; Comme au Chap. de l'Eſperance nous auons veu d'où procedoit la Fermeté de la parole & du pouls ; pourquoy le viſage ne changeoit point de couleur, & pourquoy la teſte & la taille eſtoient droites. Car la Conſtance a ces effets communs auec elles,

& ſe ſert des meſmes motifs & des meſmes moyens qu'elles employent pour les produire; il faut ſeulement remarquer quelques petites differences qui s'y rencontrent.

Quel eſt le Regard dans la Conſtance.

CAR il eſt certain que le *Regard aſſeuré* ſe forme icy auec vne grande ouuerture des paupieres, auec vne veuë ferme, & auec viuacité: Mais la viuacité n'y eſt pas ſi grande que dans la Hardieſſe; parce que dans le deſſein que celle-cy a d'attaquer le Mal, elle pouſſe les Eſprits au dehors, & en remplit ſi abondamment les yeux qu'ils en deuiennent tous eſtincelans; au lieu que la Conſtance qui ſe veut tenir ſur la defenſiue, les affermit ſeulement ſans les pouſſer auec impetuoſité; de ſorte qu'elle rend ainſi les yeux vifs, parce qu'elle y arreſte les Eſprits qui leur donnent la force & la vigueur; mais ils n'y ſont pas brillans, parce qu'ils n'y abordent pas en quantité, & qu'ils n'y ont pas ce mouuement actif qui les fait briller & eſtinceler. D'vn autre coſté la Fermeté de la veuë y eſt accompagnée d'vne certaine ſeuerité qui ne ſe trouue pas dans l'Eſperance, parce que l'Ame ne conſidere icy que le Mal dont la preſence la rend chagrine, & que là elle regarde encore le Bien, dont l'attente adoucit la peine qui naiſt des difficultez qu'elle rencontre.

Quel eſt le mouuement des ſourcils.

QVAND les *Sourcils ſe hauſſent*, c'eſt ſeulement pour mieux voir l'ennemy, & non pour aider au ſouſtenement de l'Ame ainſi qu'il arriue dans la Hardieſſe. C'eſt pourquoy ils ne s'y eſleuent pas tant ny ſi ſouuent qu'en cette Paſſion là; parce que l'Ame ſe tenant ferme & roide pour ſe defendre, ne ſolicite pas

pas les organes à faire ces grandes & frequentes faillies qui suiuent l'impetuosité dont elle se laisse emporter pour attaquer : Ainsi elle n'esleue les sourcils qu'autant que la necessité de la veuë le demande, & non pour seruir au mouuement dont elle est agitée. Elle les fait aussi *resserrer* pour la mesme raison que dans la Hardiesse ; Car elle pense s'estre bien fortifiée quand elle a pourueu à la seureté des yeux, comme nous auons monstré au Chap. precedent. Mais il arriue quelquefois que dans les plus fortes attaques des maux elle les *tient immobiles*, & qu'vn homme Constant verra les plus grands dangers, & souffrira les plus cruelles douleurs, sans froncer le sourcil. Or cela vient ou de l'attention qu'il apporte à considerer le mal, car elle luy fait ouurir dauantage les yeux, & hausser par consequent les sourcils qui ne peuuent alors se resserrer ; ou de la confiance qu'il a en ses forces qui luy defend de songer à ces petites precautions ; ou du dessein qu'il a de faire voir par cette immobilité exterieure, que son Courage est inesbranlable.

Quel est son silence.

LE *Silence* n'est pas icy *fier ny desdaigneux* comme il est dans la Hardiesse ; parce que la fierté & le desdain sont des effets de l'orgueil, qui se trouue rarement dans la vraye Constance. Mais il est *modeste & serieux*, & ne procede dailleurs que de l'attention où l'Ame est occupée pour se defendre, & de la confiance qu'elle a en ses forces ; car celle-là luy fait oublier les paroles, & celle-cy les luy defend, puisque ce sont les armes de la foiblesse, comme nous auons dit.

QVANT aux autres Characteres dont nous venons de parler, telle qu'eſt la Froideur du viſage, la Fermeté de la voix & du pouls, retenir l'haleine, & d'auoir la teſte leuée & la taille droite, il n'y a point de difference ny dans leur effet ny dans leur cauſe auec ceux qui accompagnent l'Eſperance & la Hardieſſe; C'eſt pourquoy nous renuoyons le Lecteur en ces lieux là où nous les auons ſoigneuſement examinez; & où l'on verra que s'ils ſuiuent ces deux Paſſions c'eſt parce qu'elles ſont toûjours ſouſtenuës de la Conſtance & de la fermeté du Courage.

Pourquoy la Conſtance n'a pas les autres Characteres de l'Eſperance & de la Hardieſſe.

MAIS ſi elle a tant de liaiſon & de conformité auec elles, pourquoy n'a-t-elle pas encore tous leurs autres Characteres? Certainement c'eſt parce que celles-cy outre la Fermeté qu'elles donnent à l'Ame, luy inſpirent encore d'autres mouuemens qui ne ſe rencontrent point dans la Conſtance. Car l'Eſperance s'affermit bien contre les difficultez, mais en meſme temps elle aſpire au Bien qu'elle recherche, & attend touſiours quelque ſecours qui luy en donnera la poſſeſſion: C'eſt pourquoy elle eſt inquiete & impatiente, elle ſouſpire, elle jette les yeux en haut. Ce qui n'arriue point dans la Conſtance, à cauſe qu'elle n'a point d'autre deſſein que de reſiſter au Mal. Il en eſt de meſme de la Hardieſſe qui ſe roidit bien pour ſe fortifier, mais qui outre cela s'eſlance & ſe jette ſur l'ennemy; de ſorte que tout ce qui ſuit cet eſlancement ne conuient point à la Conſtance, qui ne ſouffre jamais cette agitation quand elle eſt toute ſeule. Ainſi les Regards de trauers, l'Ouuerture des narines, les Eſclats de voix, la Fierté du viſage, la Reſpi-

Reſpiration vehemente, la Rougeur & la Chaleur des parties, & autres ſemblables qui procedent du ſouſleuement de l'Ame & de la violence dont elle eſt agitée, ne ſe rencontrent point dans la Conſtance qui eſt exempte de ces grands orages. Il eſt vray que le *Marcher en eſt graue* comme celuy de la Hardieſſe, parce qu'en s'affermiſſant elle appeſantit le Corps & le fait marcher plus peſamment; mais elle ne le fait pas balancer comme celle-là, dautant qu'elle n'a pas l'impetuoſité qui fait tourner les eſpaules en dedans; en quoy conſiſte principalement le balancement du Corps, & le marcher hardy. On en peut dire autant de ſon Port qui eſt noble ſans orgueil; Car la teſte eſt leuée ſans aucune fierté, la taille eſt droite ſans hauſſer les eſpaules, & le mouuement de toutes les parties ſans eſtre empreſſé ny violent, eſt eſgal & modeſte. Or tout cela eſt conforme à l'eſtat où l'ame ſe trouue dans cette Paſſion: dautant qu'en ſe roidiſſant elle fait auſſi roidir les parties, qui par conſequent deuiennent droites; & que cette ſituation eſt la plus ſeure & la moins expoſée aux iniures, puiſqu'elle fait mieux voir l'ennemy, & qu'elle eſt toute preſte à luy reſiſter. Mais la fierté du viſage, ny l'eſleuation des eſpaules qui ſont les principales marques de l'Orgueil, comme nous dirons en ſon lieu, ne s'y trouuent point; parce que l'ame ne doit & ne peut s'eſtendre ny ſe ſouſleuer, ny faire aucun mouuement violent, eſtant affermie comme elle eſt.

D'où vient la Fermeté du Corps.

LA *Fermeté du Corps & des Parties* eſt vn effet propre & particulier à cette Paſſion, car s'il ſe trouue en quelques autres, on peut dire que c'eſt par ſon moyen, & à cauſe qu'elle les

les accompagne. Mais elle ne l'employe que quand il faut resister à quelque chose de corporel, autrement elle s'abuse & fait vn effort qui luy est inutile, comme nous auons dit. Pour sçauoir maintenant en quoy consiste cette *Fermeté*, & comment elle se fait, il faut remarquer outre ce que nous en auons dit en general cy-dessus, qu'vne chose peut estre *Ferme* en deux manieres; ou parce qu'elle resiste au toucher, ou parce qu'elle ne peut estre esbranlée: Or elle resiste au toucher, parce qu'elle est dure; Mais elle est dure, ou parce qu'elle est seiche & solide comme la pierre; ou parce qu'elle est tenduë comme le balon; ou parce que ses parties sont serrées & ramassées ensemble, comme les choses qui sont foulées & pressées. Elle ne peut aussi estre esbranlée, ou parce qu'elle est pesante; ou parce qu'elle est appuyée; ou parce qu'elle a vn mouuement contraire à celuy qui la veut renuerser. Ainsi vne colomne se tient ferme par son propre poids; vn bastiment se soustient par des estançons & des arc-boutans; les membres se roidissent estant tirez esgalement par des muscles opposez. Cela supposé, il est certain que la Constance se sert de tous ces moyens pour affermir les parties, si on en excepte la Dureté qui vient de la sechereſſe, parce qu'il faut beaucoup de temps pour produire cette qualité. Il faut neantmoins y apporter quelque distinction; dautant que les vnes s'affermissent d'vne façon, & les autres d'vne autre: Les esprits & les membres qui se meuuent volontairement, deuiennent fermes par l'opposition des mouuemens, les muscles par compression, le Corps par le poids & par l'appuy. Ce qu'il faut examiner en détail.

NOVS auons monſtré comment les Eſprits s'affermiſſoient & comment ils communiquoient leur fermeté aux parties. Mais il y a cette difference, que la fermeté des Eſprits vient de la contrarieté des mouuemens, & que celle qu'ils communiquent ſe fait par le ſouſtien qu'ils donnent : car eſtant affermis il faut neceſſairement qu'ils appuyent les parties qui les touchent, notamment ſi elles ſont fluides comme ſont les humeurs.

LES membres qui ſont deſtinez au mouuement volontaire, comme la teſte, les yeux, les bras & les iambes ſe rendent auſſi fermes par la contrarieté des Mouuemens : Car eſtant compoſez de diuers muſcles, dont les vns les font mouuoir en haut, les autres en bas, les autres à droit & à gauche; quand ils ſont agitez de tous enſemble, il faut qu'ils demeurent fermes & roides ſans aller d'vn coſté ny d'autre, & qu'ils ſouffrent alors ce Mouuement qu'on appelle Tonique, qui eſt le plus violent de tous, & celuy qui donne dauantage de laſſitude. C'eſt pourquoy on ſe laſſe plus en ſe tenant debout qu'en ſe promenant; & l'on a plus de peine à regarder long-temps quelque choſe auec vne veuë fixe & arreſtée, ou à tenir continuellement les bras roides, que ſi on leur faiſoit faire des mouuemens differens : parce que tous les muſcles agiſſent là ſans prendre aucun repos ; & qu'icy il n'y en a qu'vne partie, qui vient à ſe repoſer ſi toſt que l'autre ſe met en action.

CHAQVE Muſcle en particulier ſe rend ferme quand il agit ; mais c'eſt parce qu'il deuient dur. Or il s'endurcit en preſſant & ramaſſant

maſſant ſes parties enſemble: Car n'ayant point d'autre action que de ſe reſſerrer & de ſe raccourcir pour ramener vers luy le membre qu'il doit faire mouuoir, il faut qu'il occupe moins d'eſpace, & partant que ſes parties ſoient plus preſſées, d'où vient ſa dureté. Laquelle bien qu'elle ſuruienne par neceſſité, ne laiſſe pas encore d'eſtre recherchée par l'Ame, comme vne choſe qui peut ſeruir à rendre le corps plus fort & moins expoſé aux iniures. Et c'eſt pour la meſme raiſon que la peau des animaux ſe reſſerre quand ils ſe veulent defendre; d'où vient en ſuite que le poil & les plumes ſe heriſſent, comme nous auons monſtré ailleurs.

OVTRE cette fermeté, les muſcles & la peau en peuuent encore acquerir vne autre par la *Tenſion*: Mais parce qu'il y a deux ſortes de Tenſion, l'vne qui ſe fait en tirant fortement les choſes qui ſe peuuent eſtendre, comme vne corde, vn parchemin; l'autre, en les rempliſſant de quelque corps, comme vn balon; il eſt certain que la Conſtance ne peut rendre ces parties fermes & dures par celle-cy, mais ſeulement par la premiere. Et cela arriue quand les muſcles font beaucoup plier vn membre; car ceux qui leur ſont oppoſez & qui n'agiſſent point, ſont contraints de s'allonger & de s'eſtendre; & par cette extenſion ils deuiennent fermes & rendent la peau plus dure: C'eſt ainſi que cette Paſſion fait quelquefois *eſtendre les mains*, afin que le dedans qu'elles oppoſent au danger, ſoit plus dur, & par conſequent plus propre à reſiſter au mal.

QVANT à tout le Corps il deuient ferme, non ſeulement quand toutes ſes parties ſe roi-

diſſent;

diſſent ; mais encore par le ſouſtien, & par le poids qu'il ſe donne. Or il peut eſtre ſouſtenu par quelque appuy exterieur ; car l'Ame qui ſe met ſur la defenſiue, cherche en ſoy & hors de ſoy tout ce qui la peut affermir: Ainſi quand on eſt attaqué, on reſiſte mieux ſi l'on a quelque choſe à dos qui appuye & qui aide à ſouſtenir l'effort de l'ennemy. Le Corps ſe ſouſtient auſſi de luy meſme par la ſituation & par l'aſſiette qu'il prend; Car en auançant vn pied, ou eſcartant vn peu les iambes, il ſe fait comme vn eſtançon & vn arc-boutant qui le ſupporte, & qui empeſche qu'il ne ſe renuerſe du coſté qu'il eſt appuyé : Ioint qu'il eſlargit ainſi ſa baſe, & fait ce que l'art ordonne pour les grandes colomnes, qui ſe ſouſtiennent mieux quand leur piedeſtail eſt plus grand & plus large. Enfin en s'appeſantiſſant, il eſt moins ſuiet à eſtre esbranlé, parce qu'en augmentant ſon poids, il reſiſte dauantage au mouuement des choſes qui le heurtent, & ſe rend ainſi plus ferme & plus ſtable en ſon aſſiette. Mais comment ſe peut-il appeſantir ? Certainement ce n'eſt pas qu'il ait plus de peſanteur qu'il en auoit; mais c'eſt qu'il la rend plus efficace par le mouuement qu'il ſe donne : Car les choſes peſantes ont beaucoup plus de force, & font incomparablement plus d'impreſſion lors qu'elles ſont eſmeuës. Quand donc le Corps veut s'affermir, il affaiſſe toutes les parties ſuperieures ſur les baſſes, & celles-cy preſſant la terre par le mouuement des muſcles qui ſont deſtinez à cet effet, elles font vn effort qui augmente la force du poids qu'elles ſoûtiennent, & rendent ainſi le corps plus ferme & moins facile à eſtre esbranlé.

OVTRE tous ces mouuemens cette Paſſion

ſion employe encore celuy des Mains pour s'oppoſer au choc dont elle eſt menacée : car comme ce ſont des parties deſtinées au ſeruice du corps, elle les expoſe librement, & les hazarde pour le ſauuer du peril, & s'en ſert comme de barrieres pour arreſter l'ennemy, ou comme de bouclier pour en receuoir les atteintes. C'eſt pourquoy elle les *ouure*, afin de couurir & de defendre vn plus grand eſpace ; elle les *eſtend*, pour les rendre plus dures & plus fortes ; & elle les *auance*, afin de rompre & d'amortir la violence des coups qu'elle ne peut empeſcher de tomber ſur luy.

VOILA ce que nous auions à dire des Caracteres de la Conſtance ; car pour les autres que nous auons marquez dans ſa peinture, ils ne luy conuiennent point qu'à raiſon des Paſſions qui ſe meſlent quelquefois auec elle. Ainſi les cris, les gemiſſemens, les larmes, les ſouſpirs, la foibleſſe du corps procedent de la Douleur: l'indignation, les menaces, les coups ſuiuent la Hardieſſe ou la Colere : la douceur des yeux, la gayeté du viſage viennent du contentement que l'Amour, le Deſir, ou l'Eſperance luy propoſent.

LES CHARACTERES DE LA COLERE.

CHAPITRE III.

Eloge de la Colere.

BIEN que la Colere ſoit vne flamme que la Nature allume dans l'Ame de tous les animaux, & qu'on la puiſſe comparer à ce feu qui brille dans les Aſtres pour la conſeruation de l'Vniuers ; C'eſt vne choſe eſtrange qu'on ne la conſidere preſque iamais que comme vne affreuſe Comete, qui n'annonce & ne produit que des guerres & des embraſemens ; Et que la raiſon humaine eſt tellement iniuſte, qu'elle condamne touſiours vne Paſſion qui combat touſiours pour la Raiſon & pour la Iuſtice. Ouy ſans doute, puiſqu'elle ne s'eſleue dans l'Ame que pour repouſſer les iniures, & pour chaſtier ceux dont elle croit eſtre iniuſtement offenſée, on peut dire hardiment qu'elle ne s'arme iamais que contre la vio-

violence, & qu'elle tient touſiours le party de la Raiſon & de l'Equité.

Ce n'eſt pas que les hommes qui abuſent de tous les plus vtiles preſens de la Nature, ne la faſſent ſeruir bien ſouuent à de mauuais deſſeins : Mais outre que pour iuger raiſonnablement du prix & de la valeur des choſes, il ne faut pas conſulter les abus qui s'y trouuent, ny le mauuais vſage que l'on en peut faire ; Il eſt certain que lors qu'elle paroiſt la plus iniuſte, elle a des motifs qui luy ſemblent équitables, qu'il luy faut du moins les apparences de la iuſtice pour l'obliger à prendre les armes, & que ſi elle y eſt trompée, ce n'eſt pas elle qu'il en faut accuſer, mais pluſtoſt la Malice & l'Erreur qui l'appellent à leur ſecours. Comme on ne peut blaſmer les ſoldats qui ſont à la garde du Prince quand ils le ſuiuent en des entrepriſes temeraires, & qu'il eſt quelquesfois du deuoir d'vn bon ſuiet d'obeïr à vn tyran ; On ne peut auſſi condamner la Colere qui a eſté ſoûmiſe à la Raiſon pour luy ſeruir de garde & de defenſe, quand elle la ſuit en ſes déreglemens, & qu'elle obeït à ſes ordres quelques iniuſtes qu'ils ſoient. En vn mot, ce n'eſt pas dans la corruption que l'on doit chercher la pureté de la Colere, il faut remonter à ſa ſource, & voir dans les premiers canaux où elle coule, ſi elle a des vertus & des qualitez vtiles à la vie, & qui ſoient dignes de la loüange que nous luy auons donnée.

S'IL eſt donc veritable qu'elle vienne de la Nature, & que cette Nature ne ſoit autre choſe que l'Art de Dieu, & l'effuſion de ſa Bonté & de ſa Sageſſe en tous ſes ouurages ; Il ne faut pas douter que celuy-cy ne ſe reſſente d'vne ſi excel-

excellente origine ; & que les Mouuemens admirables de cette Paſſion ne ſoient excitez par le meſme Eſprit qui anime & qui conduit l'Vniuers. C'eſt luy qui voulant imprimer en toutes les creatures l'Image de ſa Puiſſance, & les rendre ſemblables à luy autant qu'elles le peuuent eſtre, a tracé dans tous les animaux vn crayon de ſa Iuſtice, & leur a donné la connoiſſance du tort qu'on leur pouuoit faire, & le iuſte deſir de s'en venger.

Et certes, comme ſi c'euſt eſté le dernier trait qui pouuoit acheuer leur perfection & ſa liberalité, il ſemble qu'il ait eu plus de ſoin de leur inſpirer cette Paſſion que quelqu'autre que ce ſoit ; qu'il n'y en a point qu'il ait renduë ſi commune & ſi naturelle ; & que toutes les autres ſont ou particulieres à quelques-vns, ou tellement imparfaites qu'il eſt difficile de les y reconnoiſtre. En effet, l'Amour & le Plaiſir qui ſemblent deuoir eſtre les plus neceſſaires & les plus generales, ne ſe peuuent qu'à peine remarquer dans la pluſpart des animaux ; la Hardieſſe ne ſe trouue qu'en ceux qui ſont forts & courageux ; la Crainte ne ſurprend que ceux qui ſont foibles ; Et il y en a meſme qui ſont ſi propres à certains aages & à certaines conditions, qu'elles paſſent rarement aux autres. Mais il n'en eſt pas ainſi de la Colere, qui ſe fait reſſentir generalement à tous ; les plus petits en ſouffrent les émotions auſſi bien que les plus grands, les foibles auſſi bien que les forts, & il n'y en a point qui n'ayent eſté pourueus des armes qui deuoient ſeruir à ſa vengeance. Enfin elle ne connoiſt point de priuileges, & ne met point de difference entre les hommes ; elle agite les enfans comme les vieillards, les malades comme les ſains, les pauures comme

me les riches, les Roys comme leurs ſuiets; Et ſans s'arreſter ainſi que les autres à quelques particuliers, elle anime les familles, les peuples & les Royaumes entiers.

Mais comme dans l'ordre de la Nature les choſes ſont plus communes à meſure qu'elles ſont plus neceſſaires; il faut croire que cette Paſſion n'auroit pas eſté ſi generalement reſpanduë en tous les animaux, ſi elle n'auoit eſté la plus importante & la plus neceſſaire à leur conſeruation; & qu'elle ne ſeroit pas ſi ſenſible & ſi acheuée en ceux meſmes qui ſont les plus imparfaits, ſi elle n'eſtoit plus vtile & de plus grand vſage que toutes les autres, qui ne s'y trouuent le plus ſouuent qu'esbauchées ou confuſes.

Et certainement puiſque tous ont beaucoup plus de maux à craindre que de biens à deſirer, & que le Mal meſme eſt plus puiſſant à détruire que le Bien n'eſt puiſſant à conſeruer; Il eſtoit de la Sageſſe de celuy qui les auoit expoſez à tant de perils, de leur donner de plus fortes Paſſions pour s'en garantir, que pour rechercher ce qui leur eſt vtile. Il falloit que puiſqu'il leur eſtoit plus auantageux de vaincre le Mal que de le fuïr, & que tous ne pouuoient pas auoir la Hardieſſe qui eſtoit deſtinée pour le ſurmonter; il falloit, dis-ie, que pour ſuppleer à ce defaut, il leur inſpiraſt vne autre Paſſion qui peuſt eſchauffer le Courage des plus foibles, exciter les forces des plus timides, & les engager tous à combatre des ennemis, que la fuite ou la patience pouuoient rendre plus redoutables. Puiſqu'enfin ils auoient tous à ſe defendre, non ſeulement de ceux qui font le mal ſans le connoiſtre, mais encore de ceux qui le font par malice; Il eſtoit neceſſaire

qu'ils

qu'ils euſſent des lumieres pour les diſcerner, & des moyens pour détruire non ſeulement leur puiſſance, mais encore leurs mauuais deſſeins. Car ce n'euſt pas eſté pouruoir entierement à leur ſeureté, ſi aprés les auoir vaincus ils ne leur euſſent encore oſté l'enuie de reprendre les armes, & de continuer leurs iniuſtes entrepriſes.

C'EST donc auec la Colere qu'ils viennent à bout de ſi dangereux ennemis, qu'ils arreſtent le cours de leurs violences, & qu'en leur faiſant perdre la volonté de nuire, ils arrachent le Mal iuſques à ſa racine, & ſe mettent à couuert de tout cé qu'ils peuuent craindre. Et de vray la vengeance que cette Paſſion employe à cet effet, n'a point d'autre but que de chaſtier celuy qui offenſe, afin que la peine qu'il ſouffre luy oſte le deſir de continuer l'iniure, & que celuy qui l'a receuë ne retombe plus au meſme danger. Y a-t-il rien au monde de ſi equitable & de ſi neceſſaire? y a-t-il rien où la prouidence de la Nature eſclate dauantage? & ne ſeroit-ce pas eſtre ingrat enuers elle, que de mépriſer vn ſecours ſi vtile, & de condamner vne ſi iuſte defenſe?

CAR il ne faut pas croire qu'il n'y ait que les beſtes qui s'en puiſſent legitimement ſeruir, qu'elle eſt incompatible auec la Raiſon, & qu'elle ne s'allume iamais dans l'homme qu'elle n'y eſteigne en meſme temps cette diuine lumiere qui le doit eſclairer en toutes ſes actions. Non non, elle eſt en nous & du meſme vſage & de la meſme neceſſité qu'elle eſt au reſte des animaux; nous auons les meſmes ennemis qu'eux, nous ſommes expoſez aux meſ-

meſmes dangers, & les ſoins de nous en garentir ne doiuent pas eſtre moins innocens que peuuent eſtre les leurs. Quoy qu'on en veüille dire, la Raiſon & la Colere ne ſont pas de ces Aſtres, qui ne ſe regardent & ne ſe rencontrent iamais ſans perdre quelque choſe de leur vertu ou de leur clarté, & ſans cauſer quelque trouble dans le monde. Au contraire elles ſe fortifient l'vne l'autre quand elles ſe peuuent vnir, & de leur conionction naiſt dans l'âme cette chaleur celeſte qui excite les vertus languiſſantes, qui donne de l'ardeur à celles qui combatent, & qui leur inſpire cette diuine fureur dont elles ſont animées contre les vices. D'où penſez-vous que vienne cette noble Indignation que l'Ame conçoit pour les choſes iniuſtes, ſinon de la Colere qui ne peut ſouffrir l'iniuſtice ſans s'allarmer? D'où pourroit naiſtre ce vertueux Chagrin, & cette ſainte Impatience qui nous prennent à la veuë des crimes, que de cette Paſſion qui n'a point d'autre ſoin que d'en chaſtier les auteurs? Et d'où pourroit venir ce iuſte Dépit dont la Vertu ſe ſent piquée à la rencontre des obſtacles qui la trauerſent, que de la meſme ſource d'où elle tire les forces qui luy ſont neceſſaires pour les ſurmonter? Enfin les plus excellentes Vertus ſe relaſcheroient à tous momens, ſi elles n'étoient excitées par cette Paſſion; la Iuſtice n'iroit pas à la vengeance des crimes auec ce zele dont elle eſt ſi ſouuent tranſportée, ſi elle ne l'appelloit à ſon ſecours; la Valeur produiroit rarement ces grandes actions qui la rendent redoutable, ſi elle n'eſtoit ſolicitée par elle; En vn mot, il n'y en a point à qui elle ne ſerue d'aiguillon pour l'auancer dans le chemin de la gloire; Et qui la voudroit oſter de la vie ciuile,

n'y

n'y laiſſeroit certainement que la foibleſſe, la langueur & la laſcheté.

MAIS nonobſtant ces grands ſeruices, il le faut enfin confeſſer, c'eſt de toutes les Paſſions celle qui eſt la plus à craindre, & qui cauſe de plus grands deſordres dans le monde. Par vn malheur eſtrange & qui n'eſt preſque pas conceuable, le commerce qu'elle a eu auec la Raiſon, au lieu de la rendre plus parfaite, l'a corrompuë; & d'innocente qu'elle eſtoit dans les beſtes, elle eſt deuenuë criminelle dans les hommes: De ſorte qu'on peut dire qu'elle eſt en quelque façon ſemblable aux vapeurs de la terre qui ſe changent en tonnerres & en orages quand elles s'approchent du Soleil; Et que ſi elle ne fut point montée en cette haute region de l'Ame, elle n'eut jamais eſté capable de produire ces foudres & ces tempeſtes qui ont fait tant de calamitez publiques, & qui ont deſolé tant de Prouinces & tant de Royaumes.

Car il ne faut pas croire que le mal qu'elle fait ne tombe que ſur quelques particuliers, comme celuy qui vient de la Colere des animaux, & de la pluſpart des Paſſions humaines: Outre qu'elle peut inſpirer ſa fureur aux villes & aux nations entieres, elle ne frappe jamais vne ſeule perſonne, que le coup ne menace ou ne bleſſe toute la ſocieté ciuile: C'eſt pourquoy les loix qui tolerent ſouuent le mauuais vſage des autres Paſſions, n'ont jamais ſouffert celuy de la Colere quelque juſte qu'il fuſt; elles ſe ſont touſiours reſerué la vengeance des injures, & quiconque l'a voulu vſurper ſur elles, a fait vn crime d'vn juſte reſſentiment, & a le plus ſouuent adjouſté l'infamie

du ſupplice à la honte de l'outrage. En effet elles ne pouuoient pas laiſſer à des particuliers vne puiſſance qui n'appartient qu'au public, ny mettre les armes de la Iuſtice entre les mains d'vne Furieuſe, ſans abandonner à l'inſolence & à la cruauté, la vie & la fortune des hommes, & ſans rompre ces ſacrez liens qui les vniſſent enſemble pour former les Communautez & les Republiques.

Mais de quelque ſeuerité dont elles ayent vſé, quelque frein qu'elles ayent voulu donner à cette farouche & indomptable Paſſion, elles n'ont jamais pû empeſcher qu'elle n'ait mis le deſordre & la confuſion par tout où elle s'eſt trouuée ; elle a fait perdre le jugement & la raiſon aux plus ſages, mis la diuiſion parmy les meilleurs amis, remply les plus illuſtres familles de ſang & de carnage ; & l'on peut dire que la terre fume encore par tout des embraſemens qu'elle a excitez dans ſes plus grandes villes & dans ſes plus belles Prouinces. Les choſes meſmes qui ont touſiours eſté en veneration parmy les hommes, ſont violées par cette Inſolente ; elle foule aux pieds tous les reſpects que la Nature nous inſpire auec la vie ; & ſon impieté s'eſleue juſque contre le Ciel, & contre la Diuinité meſme : Enfin s'il falloit dire tout le mal qu'elle fait, il faudroit peut-eſtre ſçauoir tout le mal qui ſe fait ſur la terre. Mais pour mieux faire voir le déreglement qu'elle cauſe, il ne faut que ſe repreſenter vn homme qui s'eſt laiſſé emporter à ſes excez, & conſiderer l'eſtrange changement qu'elle fait en ſon Eſprit & en ſon viſage.

Deſcription d'vn

LA Colere n'eſt pas de ces Paſſions qui s'inſinuent doucement dans l'Ame, qui la flatent d'abord,

d'abord, & qui par de foibles commencemens luy oſtent le ſoupçon de leur violence : Elle y entre auec impetuoſité & à force ouuerte ; ou pour mieux dire, elle n'y entre pas, elle y tombe comme la foudre qui frappe à l'impourueu, & qui ne met point de temps entre ſa cheute & l'embraſement qu'elle cauſe. Car ſitoſt qu'vn homme en eſt atteint, il ſe ſent enflammé de dépit & de deſdain ; la vengeance ainſi qu'vn torrent de feu ſe répand en toutes ſes penſées, la fureur gagne ſa raiſon & ſon jugement, & comme vne flamme deuorante elle court & bruit dans ſes veines, elle petille dans ſes yeux, elle eſclate en ſes paroles. Ce ne ſont que plaintes, que reproches, & qu'injures ; ce ne ſont que menaces, qu'imprecations, & que blaſphemes ; Et plus il y a de douceur & de foibleſſe en ſon naturel, plus ſa Paſſion eſt aigre & impetueuſe, plus elle eſt criarde & inſolente. Il n'y a point de reſpects ny de conſiderations qui le puiſſent retenir ; il ne reconnoiſt plus de maiſtres, d'amis ny de parens ; le ſilence l'irrite, les excuſes l'outragent, & ſouuent meſme l'innocence ne luy eſt pas moins inſupportable que l'injure. *homme en Colere.*

Comme s'il n'auoit de l'eſprit que pour ſe tourmenter, il eſt incapable d'eſcouter aucune raiſon qui puiſſe calmer le trouble où il eſt, & ſe rend ingenieux à chercher toutes celles qui le peuuent accroiſtre. Il ſe figure l'offenſe plus grande qu'elle n'eſt en effet ; il remarque juſques aux moindres circonſtances qui la peuuent aggrauer ; Et s'il arriue que les effets & les paroles ne le bleſſent point, il trouue dans le ton de la voix, ou dans le mouuement des yeux de grands ſujets & de courroux & de vengeance. Il ne s'arreſte pas encore là, il rap-

pelle en ſa memoire tous les bons offices qu'il a rendus à ſon ennemy & les mauuais traitemens qu'il en a ſoufferts ; Ses actions meſmes qui luy auoient eſté indifferentes luy ſemblent alors injurieuſes ; Ses fautes les plus legeres luy paroiſſent des affronts ſenſibles & des injures atroces ; Et s'eſtonnant de n'auoir pas reconneu ſes mauuais deſſeins, il s'accuſe d'imprudence & de ſtupidité, & adjouſte à ſa premiere fureur l'indignation & le deſpit qu'il conçoit contre ſoy-meſme. Là deſſus aprés auoir fait eſclater ſon reſſentiment par l'extrauagance de ſes diſcours, & par toutes ces exclamations que la douleur & la rage pouſſent au dehors ; il tombe tout à coup dans vn profond ſilence ; & marchant à grands pas, auec vne mine hagarde & farouche, il fait bien juger par ſes frequens branlemens de teſte, par ſes grincemens de dents & par ſes regards furieux, qu'il roule en ſon eſprit les deſſeins de quelque grande & horrible vengeance. En effet, il n'y a point de mal que l'on puiſſe faire ſouffrir à vn ennemy, qui ne ſe preſente à ſes deſirs ; l'infamie, les geſnes, & les ſupplices ſont les plus doux chaſtimens qu'il luy prepare ; le fer & le poiſon ſont les moindres inſtrumens qu'il y doit employer : Il penſe aux coups qui ſeront les plus rudes, aux endroits qui ſeront les plus ſenſibles, à la mort qui ſera la plus cruelle ; Et pour aſſouuir ſa rage, il ne ſe propoſe pas moins que de l'eſtrangler luy meſme, de le déchirer par pieces, & de luy manger le cœur & les entrailles. Aprés mille ſemblables deſſeins qui le plus ſouuent ſe deſtruiſent l'vn l'autre, il voudroit qu'il ſe fiſt quelque deſordre dans la Nature pour le perdre, que la terre s'ouuriſt pour l'abyſmer, que la peſte l'eſtouffaſt, que la

foudre

foudre tombaſt ſur luy ; Enfin il fait des vœux à la mauuaiſe Fortune afin qu'elle ſupplee à ſon impuiſſance, & ſolicite la colere du Ciel & de l'Enfer d'acheuer la punition qu'il aura commencée. Mais quand tout cela pourroit arriuer, il ne ſeroit pas content ſi l'on ne croyoit que c'eſt luy qui eſt la cauſe de tous ces malheurs, qu'il les a attirez ſur ſon aduerſaire, & que celuy-cy les ſouffre bien moins pour le chaſtiment de ſon crime que pour ſa ſatisfaction particuliere.

Pendant qu'il nourrit ſa Paſſion de ces cruelles penſées, on entend les longs & les cuiſans ſoûpirs qu'il tire à tous momens du fond de ſon ame, les mots confus & entrecoupez qui de temps en temps eſchapent à ſa fureur, & le bruit qu'il fait en frappant tout ce qui ſe trouue ſous ſa main & ſous ſon pied. A la fin rompant tout à fait ſon ſilence, il deteſte, il menace, il blaſpheme ; il découure tout ce qu'il a ſur le cœur, & trahiſſant ſon ſecret il fait que la vengeance qu'il medite luy eſt ſouuent inutile ou pernicieuſe.

CE ſont à peu prés les mouuemens qu'il a en l'abſence de ſon ennemy, mais ce n'eſt rien au prix de ceux qu'il ſouffre en ſa preſence. D'abord il ſemble qu'il taſche d'éuiter ſa rencontre, qu'il ne le veüille point voir, & luy tournant le dos d'vne façon ſuperbe & dédaigneuſe, il gronde, il murmure & forme entre les dents des paroles d'indignation & de deſdain. Mais il ne demeure pas long-temps en cet eſtat; Comme la flamme deuient plus violente quand elle eſt reſſerrée, ſa Colere s'irrite par cette contrainte, & ſe changeant tout à coup en fureur, elle le tranſporte hors de luy-meſme,

& le rend ſemblable à vne beſte ſauuage & furieuſe. Il crie, il court, il frappe, & ſans craindre ou ſans reconnoiſtre le peril il ſe jette à trauers la flamme & le fer, il y pouſſe ſes amis, & ne ſe ſoucie pas de perdre ce qu'il a de plus cher, pourueu qu'il perde celuy qui l'a offenſé. Comme vn deſeſperé il s'eſlance dans le precipice afin de l'y pouuoir entraiſner, il cherche le naufrage où il doit perir auec luy, il l'appelle au combat où le ſort des armes eſt douteux, & pour l'ordinaire, l'ardeur qu'il a de ſe venger le dérobe à ſa vengeance. Il n'a point d'art ny d'adreſſe qui ne luy ſoient alors inutiles; la pluſpart de ſes coups ſont vains, il ne pare point ceux qu'on luy porte, il s'expoſe aueuglement au danger, & ſemblable aux ruines qui ſe briſent ſur ce qu'elles accablent, il s'enferre ſouuent dans les armes de celuy qu'il abbat.

S'il arriue qu'il ait quelque auantage & qu'il penſe auoir ſatisfait à ſa Paſſion, il adjouſte l'Inſolence à la Cruauté, il outrage ſon ennemy tout vaincu qu'il eſt, il ſe rit de ſon malheur, & repaiſſant ſes yeux du carnage qu'il a fait, il ſent naiſtre en ſon cœur vne certaine joye maligne qui ſe reſpand aprés ſur ſon viſage, & qu'il fait paroiſtre en toutes ſes actions. Mais s'il ne croit pas s'eſtre vengé, il deſeſpere, il enrage; il s'en prend aux choſes inſenſibles, à ſes amis, à Dieu, à luy meſme. Il rompt l'eſpée qui n'a pas fait le coup qu'il deſiroit, il ſe faſche contre ceux qui l'ont voulu appaiſer; il frappe la terre, il deſpite le Ciel, il ſe bat le viſage, il s'arrache les cheueux. Enfin ne pouuant bleſſer la perſonne, il attaque la reputation; ſon ennemy n'a point de defauts qu'il ne publie, il deterre les vices de ſes anceſtres, &

ſi

si la verité ne luy peut fournir de reproches ny d'injures, il en emprunte du mensonge & de la calomnie. En vn mot, pour descrire toutes les actions d'vn homme qui est en Colere, il faut se figurer tout ce que la Temerité, la Cruauté, & la Fureur peuuent faire.

CE n'est pas pourtant que tous ceux qui sont touchez de cette Passion se laissent emporter à ces excés; Il y a des Coleres muettes & dédaigneuses; il y en a qui s'exhalent toutes en paroles; il y en a de foibles & de timides; il s'en trouue de nobles & de genereuses. Et sans doute celles-là ne sont pas si extrauagantes que celle que nous venons de décrire. Toutesfois il n'y en a point qui ne fasse vn grand trouble dans l'Esprit, qui n'en chasse la douceur & l'humanité, & qui n'oste à l'homme la meilleure partie de l'homme. Mais nous parlerons ailleurs de toutes ces sortes de Colere, voyons maintenant les effets que la violence de cette Passion produit ordinairement sur le corps.

IL est certain qu'il n'y en a point qui altere si estrangement le visage que celle-cy: Et il n'y a point d'homme que la Colere ne rende mesconnoissable aux siens & à soy mesme. *Ses Yeux* sont rouges & enflammez, le mouuement en est rapide & perçant: tantost ils regardent de trauers, tantost ils s'arrestent & semblent vouloir sortir de leur place: On y void vne sechereſſe estincelante, vne tristesse farouche, & vne inquietude fiere & hagarde. *Les Sourcils* sont tantost abatus, tantost ils s'esleuent, & puis ils se resserrent. *Le Front* se ride & se ramasse entre les yeux: les cheueux

ſe dreſſent, les narines s'ouurent & s'eſlargiſſent. *Les Levres* ſe groſſiſſent & ſe renuerſent, elles tremblent, elles ſe preſſent, & quelquefois elles forment vn Ris cruel & deſdaigneux. Il grince les dents, il eſcume, il ſouffle; *ſa bouche* deuient aride, ſon haleine puante, & ſa voix de vehemente & aiguë qu'elle eſtoit au commencement, ſe rend à la fin enroüée & affreuſe : ſouuent elle s'arreſte tout à coup, & quand elle vient à former quelques mots, ſa langue begaye, ſes paroles s'entrecoupent, & ſes diſcours s'embarraſſent. S'il ſe taiſt c'eſt vn ſilence enragé qu'il interrompt à tous momens par les ſouſpirs, par les gemiſſemens, & par les cris effroyables qu'il fait. *Son viſage* paſlit, s'enflamme & ſe bourſouffle; les veines du front, des temples & du col ſont enflées & tenduës : *Le pouls* luy bat auec promptitude & vehemence; ſa poitrine qui eſt toute rouge s'eſleue par grandes ſecouſſes, & fait vne reſpiration violente & precipitée. Mais qui pourroit deſcrire ces branlemens de teſte, ces batemens de mains, ces eſlancemens de bras, ces trépignemens de pieds, tous ces mouuemens bruſques & hardis, enfin cette agitation continuelle qui accompagne la Colere! c'eſt aſſez de dire que ſa mine, ſon geſte & ſon maintien, eſt vn aſſemblage de tout ce qu'il y a de difforme dans les plus cruelles maladies, & de ce qu'il y a d'horrible dans les animaux les plus farouches. Cherchons maintenant la cauſe de tous ces effets dans la nature de cette Paſſion.

De la Nature de la Colere.

II. PARTIE.

QVOY que la Philoſophie ait plus parlé de la Colere que de toute autre Paſſion, ſoit parce qu'elle eſt plus facile à connoiſtre, ſoit parce que ſa moderation eſt plus importante à la vie ciuile que toutes les autres: Neantmoins elle n'a pas mieux reüſſi à la definir que celles que nous auons examinées. Car outre qu'elle ne marque point le Mouuement qui luy eſt propre, & qui fait la meilleure partie de ſon Eſſence: Elle doute du Genre qu'elle luy doit donner, de l'Objet qui l'excite, & du Motif veritable qu'elle a. En effet, les vns diſent que c'eſt vn appetit de vengeance; les autres que ce n'eſt pas vn appetit, mais vn ſouſleuement de l'Ame: Quelques-vns veulent que le meſpris ſoit l'objet qui l'excite; d'autres y adjouſtent l'injure: Il y en a meſme qui niẽt que la vengeance ſoit le propre & le vray motif de cette Paſſion, veu qu'à leur aduis elle ne pretend pas toûjours de ſe venger, & que la haine a ſouuent le meſme deſſein ſans que celle-cy la conſeille. *La difficulté qu'il y a à definir la Colere.*

En vn mot, de toutes les definitions qu'on en a données, il n'y en a pas vne qui exprime toute la Nature de la Colere, & qui ne laiſſe des difficultez qu'il eſt bien malaiſé de reſoudre par les principes que l'on ſuppoſe communément en cette matiere. Et veritablement celle d'Ariſtote qui ſemble eſtre la plus exacte, a ſes defauts comme les autres: Car en diſant

que c'eſt vn deſir de vengeance cauſé par la douleur que l'on a de ſe voir meſpriſé injuſtement ; Outre que les beſtes ne ſont point touchées du meſpris qui ſont pourtant ſuſceptibles de cette Paſſion ; il y a mille rencontres où l'on ſe met en colere ſans qu'il y ait aucun ſujet de croire qu'on ait eſté meſpriſé ; comme quand on ſe faſche contre ſoy meſme, ou contre des choſes inſenſibles. Que ſi au lieu du Meſpris on veut mettre l'Injure, la meſme difficulté demeure toute entiere, puiſqu'il eſt vray-ſemblable que les animaux ne connoiſſent pas l'injuſtice, ny par conſequent l'injure, & qu'il y a beaucoup de choſes qui nous mettent en colere deſquelles on ne peut eſtre offenſé injuſtement. Ioint qu'on peut auoir la douleur de ſe voir offenſé & le deſir de s'en venger ſans eſtre en Colere: Car le mouuement de la Douleur & celuy du Deſir qui appartiennent à l'Appetit Concupiſcible, ne ſemblent pas deuoir entrer dans l'eſſence de cette Paſſion qui eſt d'vn autre genre. Dailleurs ils deuoient dire ce que c'eſt que la vengeance, & à quelle fin on la deſire : Car ſi ſe venger n'eſt autre choſe que repouſſer le mal ſur celuy qui le fait, luy faiſant ſouffrir vne meſme peine ; il n'y a pas d'apparence qu'on ſe puiſſe mettre en colere contre ſoy-meſme ny contre les choſes inſenſibles, puiſqu'on ne veut pas ſe venger de ſoy, & que cela eſt impoſſible & inutile dans les choſes qui n'ont point de ſentiment.

De dire auſſi que c'eſt vn ſouſleuement de l'Ame par lequel elle veut vaincre les difficultez qui trauerſent ſes deſſeins ; Cette definition ſeroit trop generale puiſqu'elle conuiendroit à la Hardieſſe, & que l'Ame ſe peut ſoûleuer

leuer ainſi ſans qu'elle ſoit eſmeuë de Colere. Car ie ne m'arreſte pas à ceux qui diſent que ce ſouſleuement n'eſt pas vn Appetit ; veu que c'eſt vne maxime receuë, que tout mouuement de la partie Appetitiue s'appelle Appetit.

Enfin la plus mauuaiſe de toutes eſt celle qui la reduit à l'ebullition ou embraſement du ſang à l'entour du cœur ; Car ce n'eſt pas là où conſiſte l'eſſence de la Colere, ce n'en eſt que l'effet : eſtant certain que toutes les Paſſions ſont des actions immanentes qui ſe forment dans l'Ame auparauant qu'elles agitent le corps, & principalement les humeurs qui n'en ſont point parties.

Voilà les difficultez qui ſe rencontrent dans les opinions communes. La methode que nous tenons & les principes que nous auons eſtablis ne nous rendent pas la choſe plus facile. Car aprés auoir monſtré que l'Ame qui ne veut pas fuïr deuant ſon ennemy n'a plus que deux moyens à ſuiure, ſçauoir eſt la reſiſtence & l'attaque, qui ſont la Conſtance & la Hardieſſe ; il ſemble que nous ayons eſpuiſé toutes les ſources d'où la Colere pouuoit prendre ſon origine, & que nous ſommes obligez de la confondre auec l'vne ou l'autre de ces deux Paſſions. En effet elle ſe ſouſleue contre le Mal, elle l'attaque, elle le veut vaincre comme la Hardieſſe : De ſorte qu'elles ſemblent toutes deux auoir vn meſme objet, vn meſme motif & vn meſme mouuement ; & partant n'eſtre qu'vne meſme Paſſion, puiſque ces trois choſes qui ſont la difference de toutes les eſmotions de l'Ame, les rendent eſgales & tout à fait ſemblables.

Neantmoins puiſqu'il eſt conſtant qu'elles ſont differentes & que nous experimentons

qu'il y a des maux qui excitent la Hardieſſe & non pas la Colere ; que celle-cy eſt plus impetueuſe & turbulente que l'autre ; & qu'il y a beaucoup de perſonnes qui ſont Coleres, comme les enfans, les femmes & les malades, que neantmoins on ne peut appeller hardis: Il faut neceſſairement qu'il y ait quelques circonſtances & quelques conditions dans leurs cauſes qui en faſſent la difference. Examinons donc premierement la matiere & l'objet de cette Paſſion, & voyons ſi c'eſt veritablement le meſme qui excite la Hardieſſe.

Quel mal eſt l'objet de la Colere.

NOVS auons monſtré aux diſcours precedens que le mot de *Mal* ne marquoit pas ſeulement l'effet qui eſt proprement le Mal ; mais encore la cauſe qui le produit. Et cette diſtinction eſt tellement neceſſaire pour la connoiſſance des Paſſions, qu'il y en a qui n'ont point d'autre objet que le Mal meſme, comme la Douleur ; d'autres qui n'en conſiderent que la cauſe, comme la Colere, l'Eſperance & le Deſeſpoir ; d'autres enfin qui les confondent enſemble, comme la Hardieſſe, la Haine, l'Auerſion, & la Crainte.

Or la Colere n'attaque jamais que la cauſe du Mal, car on ne ſe met pas en colere contre l'injure que l'on a receuë, mais contre celuy qui l'a faite ; tout au contraire de la Hardieſſe qui regarde le peril ſans conſiderer ſouuent d'où il peut arriuer.

Mais comme il y a des cauſes qui font le Mal auec connoiſſance, & d'autres qui le font ſans deſſein ; ſi on examine bien celles que la Colere attaque, on trouuera toûjours qu'elles agiſſent auec deſſein : Car nous ne nous mettons pas en Colere contre la pierre qui nous

nous a bleſſez, mais contre celuy qui l'a iettée; Et quelque mal que l'on ſouffre il n'excitera iamais cette Paſſion ſi on ne s'imagine qu'il y a quelque cauſe qui a eu intention de le faire ſouffrir.

NEANTMOINS, parce que celuy qui chaſtie a deſſein de faire du mal & qu'il n'excite pas touſiours la Colere, il faut qu'il y ait vne eſpece de Mal qui ſoit propre à eſmouuoir cette Paſſion, & qui eſtant fait auec deſſein faſſe ſouſleuer l'Ame contre celuy qui en eſt la cauſe.

Quelques-vns veulent que ce ſoit le Meſpris, comme nous auons dit, parce qu'il n'y a point de choſe qui ſoit ſi puiſſante pour exciter la Colere, ny point de mal que l'homme ſouffre ſi impatiemment que celuy-là. Toutesfois puiſque les enfans & les beſtes ne ſont pas capables de le reſſentir, qui ſont pourtant ſi ſouuent touchez de cette Paſſion; Et que nous voyons tous les iours quantité de perſonnes ſouffrir volontiers le meſpris, qui ſe mettent en fureur quand on leur oſte le bien qu'ils croyent leur appartenir; qu'enfin on ſe met en Colere contre ſoy-meſme, contre le hazard, contre des choſes inſenſibles, dont pourtant on ne peut eſtre meſpriſé; Il faut qu'ils confeſſent qu'il y a quelque autre Mal qui eſmeut la Colere.

D'autres veulent que ce ſoit *l'Iniure*; En effet, les hommes ne ſe faſchent iamais que contre ceux dont ils penſent auoir eſté iniuſtement offenſez: Et quand on ſçait que l'offenſe a eſté faite ſans deſſein, ou que l'on croit la meriter, on n'en recherche plus la vengeance. D'vn autre coſté il ſemble que les beſtes ne *L'Iniure eſt l'obiet de la Colere.*

puiſſent connoiſtre les iniures, puiſqu'elles ne connoiſſent pas les choſes iniuſtes; Et ainſi il faudroit dire qu'elles ne ſeroient pas ſuſceptibles de la Colere, s'il n'y a que les iniures qui la puiſſent exciter.

Mais ſi l'on conſidere que les enfans qui n'ont pas l'vſage de la Raiſon & dont la connoiſſance n'eſt guere differente de celle des beſtes, ne laiſſent pas de connoiſtre quand on les offenſe iniuſtement; qu'vn Lyon ne ſe met pas en colere contre vne pierre ou vne eſpine qui l'aura bleſſé; qu'il y a des beſtes aſſez farouches qui en ſe ioüant ſouffrent du mal ſans qu'elles en recherchent la vengeance, & que rarement elles ſe mettent en colere contre les enfans. Il eſt fort vray-ſemblable qu'il y a quelque ſorte de iuſtice parmy elles, qu'elles ſçauent qu'il y a des maux qu'elles ne doiuent point ſouffrir, & qu'elles connoiſſent ceux qui les offenſent à deſſein. Ce n'eſt pas qu'elles ayent vne connoiſſance de ces choſes ſi claire & ſi diſtincte que les hommes la peuuent auoir; mais le meſme inſtinct qui les porte à leur fin ſans qu'elles pretendent d'y arriuer, leur donne auſſi connoiſſance du tort qu'on leur fait ſans qu'elles le puiſſent diſcerner. Il eſt vray qu'il y a vne grande diuerſité en cette connoiſſance; & elle eſt plus ou moins parfaite ſuiuant que les animaux ont plus ou moins de perfection: vne Abeille pouſſera ſon aiguillon contre vne pierre auſſi bien que contre vn animal; mais vn Chien s'il n'eſt en fureur n'attaquera iamais que celuy qui l'aura bleſſé à deſſein. Les beſtes ſont donc capables de connoiſtre les iniures, & partant nous pouuons dire qu'il n'y a point d'autre Mal que celuy-là qui doiue exciter la Colere.

OR

OR il peut y auoir autant de ſortes d'Iniures qu'il y a de choſes où l'on peut eſtre offenſé iniuſtement: Mais il n'y en a pourtant point qui ſoit ſi generale & ſi ordinaire parmy nous que le *Meſpris*; Et la Nature en a donné vne ſi grande auerſion à l'Eſprit humain, qu'il n'y a point de mal qu'il endure plus impatiemment que celuy-là, ny qui le porte plus facilement & plus violemment à la vengeance. Et cela vient à mon aduis de ce que le Meſpris n'eſt rien que l'opinion que l'on a qu'vne choſe ne merite pas d'eſtre conſiderée, à cauſe qu'elle n'a aucune qualité conſiderable, & que l'on iuge qu'elle ne peut faire ny bien ny mal: Car on doit honorer les choſes excellentes, aimer celles qui ſont vtiles, & craindre celles qui peuuent nuire: de ſorte que celles-là ſont meſpriſables qui ne meritent point d'honneur & qui ne ſont pas capables de donner de l'Amour ny de la Crainte. Mais outre que l'homme eſt naturellement amoureux de ſoy meſme, que le deſir de ſe venger eſt né auec luy, & qu'en cette conſideration il croit qu'il eſt aimable & qu'il peut nuire quand on l'offenſe; il a vn ſecret ſentiment de l'excellence de ſon eſtre, & penſe qu'on luy fait iniuſtice de ne luy rendre pas l'honneur qu'elle merite; Et que le meſpriſer c'eſt luy conteſter en quelque façon l'auantage que la Nature luy a donné. Enfin comme il n'y a point de bien qui ſoit plus à luy que celuy-là, il n'y a rien auſſi qui le tranſporte dauantage quand on le luy veut oſter.

Le Meſpris eſt vne grande iniure.

Que ſi cette excellence originaire eſt accompagnée de celles que la naiſſance, l'eſtude ou la fortune peuuent apporter, telles que ſont les qualitez de l'Eſprit naturelles & acquiſes; la force & la beauté du corps; les honneurs, les biens

biens & les amis : C'eſt alors que le ſentiment du Meſpris eſt plus ordinaire & plus inſupportable. Parce que ceux qui penſent exceller en quelque choſe, croyent auſſi qu'on leur doit de l'honneur,& qu'en beaucoup de rencontres on manque à le leur rendre. De là vient que les grands, les riches & les ieunes ; ceux qui ont beaucoup d'amis, d'honneurs ou de beauté, ſe mettent facilement en Colere. Ie ſçay bien pourtant que ceux qui ſont priuez de ces excellentes qualitez, comme les pauures, les vieillards,& les malades, en vn mot, tous ceux qui ont quelque defaut, ſont Coleres ; croyant qu'à tous momens on les meſpriſe à cauſe de l'imperfection qu'ils ont. Mais quoy qu'ils ne penſent pas qu'on les doiue eſtimer pour cela, ils ne laiſſent pas de croire qu'on leur fait iniuſtice, ſoit à cauſe que leurs defauts ſemblent meriter pluſtoſt de la compaſſion que du meſpris ; ſoit que chacun penſe auoir aſſez d'autres bonnes qualitez pour contrepeſer ſes manquemens.

D'où vient la grandeur de l'iniure.

OR quoy que la nature & l'eſpece de l'iniure la doiue rendre plus ou moins ſenſible : Ce n'eſt pas pourtant elle qui en meſure la grandeur ; c'eſt la ſeule opinion de celuy qui la ſouffre. Car quelque grande que puiſſe eſtre vne offenſe, elle ne ſçauroit allumer la Colere ſi on ne la connoiſt & ſi on ne la reſſent : Et ſouuent vne choſe indifferente paſſera pour vne iniure atroce ſi on ſe l'imagine comme telle. Or il y a deux cauſes qui peuuent former cette opinion, la verité, & l'erreur. Cette-cy vient de la precipitation & de la foibleſſe de l'Eſprit, qui ſuiuent d'ordinaire le temperament & l'accouſtumance : C'eſt pourquoy les enfans,

enfans, les femmes & les malades ſe picquent facilement; au lieu qu'vn homme iudicieux & magnanime ſe met rarement en colere. Quant à la Verité, elle vient de la iuſte eſtimation que l'on fait de l'offenſe, examinant la grandeur du mal, les perſonnes, les lieux, les temps & les cauſes: Car ſi le Mal eſt grand en effet, ſi celuy qui le reçoit eſt vne perſonne de qualité, & que celuy qui offenſe eſt moindre que luy, ou s'il luy eſt obligé par quelque ſorte de deuoir; ſi c'eſt en public, ſi la cauſe en eſt legere, ou que la malice en ſoit le ſeul motif: il ne faut pas douter que le reſſentiment n'en doiue eſtre plus grand: En vn mot, autant que celuy qui offenſe s'eſloigne de la Iuſtice & de ce qu'il doit, dautant l'iniure en eſt-elle plus grande en effet; & l'eſmotion qu'elle excite dans l'Ame en doit eſtre plus violente.

Pourquoy elle s'éleue contre la cauſe du mal.

CELVY qui fait iniure eſt donc l'obiet de la Colere, & le ſeul ennemy contre qui elle employe ſes efforts. Voyons maintenant la raiſon pour laquelle l'Ame s'eſleue contre luy, & le deſſein qu'elle ſe forme quand elle le veut attaquer.

Tout le monde eſt d'accord que c'eſt pour ſe venger, car il n'y a perſonne qui ſoit agité de cette Paſſion qui ne reſpire la vengeance, qui n'en parle, & qui ne l'execute auec plaiſir s'il n'en eſt empeſché.

En effet, *ſe venger* de quelqu'vn, c'eſt luy faire ſouffrir vne peine proportionnée au mal qu'il a fait: ainſi Dieu ſe venge des meſchans en les puniſſant; les loix vengent les crimes par les chaſtimens qu'elles ordonnent; les hommes vengent leurs iniures particulieres par le

le mal qu'ils cauſent à ceux qui les ont offenſez. La Colere n'a donc point d'autre deſſein que celuy-là ; elle ne penſe qu'à tirer raiſon de l'offenſe receuë, qu'à chaſtier celuy qui l'a commiſe ; & à luy faire ſouffrir vne peine eſgale ou proportionnée au mal qu'il a fait.

MAIS quel fruit & quelle vtilité peut-elle retirer de ce chaſtiment ? Car l'iniure eſt faite, elle eſt receuë, on la reſſent. Et s'il y auoit quelque remede à apporter, il faudroit l'employer contre le mal afin de l'oſter ou de l'adoucir, & non contre la cauſe qui ne le peut ſoulager & qui ne ſçauroit plus défaire ce qu'elle a fait.

S'il eſtoit vray que cette Paſſion n'euſt point d'autre obiet que le Meſpris, on pourroit dire que la vengeance ſeroit vn moyen neceſſaire pour en effacer la tache & la honte, parce qu'en faiſant du mal à celuy qui meſpriſe, on luy feroit connoiſtre que l'on n'eſt pas meſpriſable ; puiſque le meſpris n'eſt rien que l'opinion que l'on a qu'vne choſe ne peut faire ny bien ny mal. Mais outre que le Meſpris n'eſt pas l'obiet vniuerſel de la Colere, la vengeance qu'il recherche a vne fin plus generale que celle-là. Car on ne ſe contente pas de faire du mal à celuy qui meſpriſe pour luy faire perdre l'opinion qu'il a conceuë, puiſqu'on peut la luy oſter par d'autres moyens ſans perdre neantmoins le deſir de s'en venger : Mais il faut neceſſairement que la vengeance ſoit vne peine dont la Paſſion veut chaſtier celuy qui a offenſé.

Quel eſt le

OR toutes les Peines & tous les Chaſtimens ſont des remedes que la Iuſtice employe contre

contre la malice. Mais à les bien examiner ce ſont ſeulement des remedes preſeruatifs. Car bien que l'on die que le mal qui eſt fait peut eſtre reparé par le chaſtiment, que l'égalité de la Iuſtice demande des peines pour ceux qui ont failly, auſſi bien que des recompenſes pour ceux qui ont bien fait; Et qu'enfin il eſt iuſte que celuy qui s'eſt eſleué au deſſus de l'ordre où les loix l'auoient mis, ſoit rabaiſſé par elles, & qu'il ſouffre de la douleur pour le plaiſir qu'il a pris à mal faire: Neantmoins la queſtion demeure touſiours à ſçauoir, ce que la peine opere contre la faute qui eſt commiſe; veu qu'elle n'oſte pas le mal qui eſt fait, ny la tache ou difformité qu'il peut auoir laiſſée dans l'Ame, puiſque les peines des damnez n'ont pas ce pouuoir là.

motif & la fin des Chaſtimens.

Et veritablement toute la difficulté eſt pour les chaſtimens que Dieu ordonne en l'autre vie: Car pour ceux que les loix naturelles & ciuiles preſcriuent, on peut dire auec les plus grands hommes de l'Antiquité, qu'ils ne regardent que l'auenir, n'ayans point d'autre but que de rendre meilleur celuy qui a fait du mal, ou de retenir les autres dans leur deuoir par l'exemple, ou de pouruoir à la ſeureté de celuy qui peut eſtre offenſé. Mais tous ces motifs n'ont point lieu dans les chaſtimens que les meſchans ſouffrent aprés leur mort; puiſqu'ils ne ſeront plus capables de les corriger, & qu'ils dureront dans l'eternité où l'exemple ſera inutile, & où ceux qu'ils voudroient offenſer n'auront plus rien à craindre.

Quel deſſein s'eſt donc propoſé la Iuſtice diuine dans ces longues & ſeueres punitions? Car il faut bien prendre garde de tomber dans l'erreur de ceux qui diſent que Dieu n'a point d'autre

d'autre deſſein en puniſſant, que de punir. Ce ſeroit offenſer ſa Sageſſe & ſa Iuſtice que de les faire agir ſans eſtre conduites par cette ſoueraine Equité qui rend à chacun ſelon qu'il le merite. Il eſt vray que ceux qu'il punit meritent d'eſtre punis : Mais pourquoy le meritent-ils ? parce qu'ils l'ont offenſé ; Et pourquoy eſt-ce que l'offenſe merite la punition : puiſqu'on ne peut empeſcher que le mal ne ſoit fait ; & que la peine n'a point de proportion auec l'offenſe ny auec la ſatisfaction que Dieu peut demander ; n'y ayant point d'apparence que le mal qu'il fait ſouffrir le puiſſe où le doiue ſatisfaire ?

IE ſçay bien que dans le deſſein où ie ſuis de taſcher à reſoudre de ſi grandes difficultez par mes ſentimens particuliers ; on me dira que c'eſt vne grande temerité de vouloir ſonder la profondeur des Conſeils & des Iugemens de Dieu ; que ce ſont des myſteres qu'il faut plutoſt adorer auec humilité, qu'examiner auec preſomption ; & qu'il y a danger que ce Iuge equitable ne prepare des chaſtimens à ceux qui oſent demander les raiſons de ſes chaſtimens. Qu'aprés tout, ſi l'on eſt obligé d'en parler, il faut ſuiure les maximes receuës, & ſe laiſſer conduire par les routes ordinaires, ſans prendre des chemins eſcartez qui ſont toûjours perilleux en ces matieres. Mais ie n'ay rien à oppoſer à ces aduis que le reſpect & la ſoûmiſſion auec laquelle i'entreprends de parler de choſes qui ſont ineffables & incomprehenſibles aux hommes ; que la neceſſité qui m'eſt impoſée par mon ſuiet de chercher tous les motifs des Peines, afin de trouuer celuy que la Colere ſe propoſe dans la vengeance ; & que la liberté

que

que chacun ſe donne de dire ce qu'il penſe ſur des queſtions dont il n'y a point de deciſion certaine. Aprés cela ie penſe que ie puis en ſeureté propoſer mon opinion ſur celle-cy, puiſque les autres ne ſatisfont pas aux difficultez qui s'y trouuent, & que meſmes à mon aduis elles ne font pas aſſez voir cette ſouueraine-Equité que Dieu garde en ſes Iugemens.

ON peut donc dire que quand Dieu a ordonné des Peines, il n'a conſideré que l'auenir non plus que les loix ciuiles, & n'a point eu d'autre deſſein que de retenir les hommes dans leur deuoir par la ſeuerité des chaſtimens, & d'empeſcher par la terreur des ſupplices qu'ils ne vinſſent à l'offenſer & à ſe rendre indignes de ſes graces. Mais parce que cette precaution ſeroit inutile s'il n'executoit ce qu'il a ordonné, il fait à la fin ſouffrir aux coulpables la peine dont il les auoit iuſtement menacez; non pas qu'il veüille par elle reparer le mal qui eſt commis, ou ſatisfaire à l'offenſe qu'on luy a faite, mais parce qu'il eſt fidele & veritable. De ſorte que la menace & l'eſtabliſſement de la loy eſt vn ouurage de ſa Iuſtice qui doit empeſcher le mal; mais l'execution eſt l'effet de ſa fidelité qui doit maintenir ſa Iuſtice. C'eſt pourquoy quand l'Eſcriture ſainte, où nous deuons apprendre la maniere dont il faut parler des choſes diuines, dit que Dieu eſt iuſte, elle y adiouſte ordinairement, qu'il eſt veritable & fidele; toutes ſes pages ſont pleines de la fidelité de ſes loix & de ſes Iugemens; Et quand elle fait l'hiſtoire des choſes qui arriuent aprés auoir eſté predites, elle marque preciſément qu'elles ſe font afin que la Prophetie

s'ac-

s'accompliſſe : Comme ſi l'euenement n'eſtoit que pour rendre Dieu fidele & veritable en ſa parole, & pour monſtrer que ſa Iuſtice & ſa Bonté luy font faire ſes decrets & ſes loix ; mais qu'aprés qu'elles ſont faites c'eſt ſa fidelité qui l'oblige à les executer.

Et veritablement ſi la Iuſtice exigeoit la punition, & qu'il fuſt neceſſaire de reparer l'offenſe par le chaſtiment, iamais on ne pourroit pardonner ſans bleſſer la Iuſtice ; & celuy qui remettroit la peine qui eſt deuë aux crimes, demeureroit redeuable à la Iuſtice du droit qui luy appartient: Et par conſequent la Clemence, la Miſericorde, la Douceur, quelques excellentes vertus qu'elles ſoient, ſeroient iniuſtes & contraires à la droite raiſon. Pour donc empeſcher ces inconueniens, il faut conclure que ce n'eſt pas la Iuſtice mais la fidelité de la Loy qui exige le chaſtiment, qu'ainſi le pardon n'eſt pas contraire à la Iuſtice, & que s'il y a quelque autre choſe qu'il ſemble heurter c'eſt la fidelité de la Loy, dont le Legiſlateur ſe peut diſpenſer dans les particuliers, puiſque la Loy eſt vne choſe vague & generale, qui n'eſt determinée à aucun en particulier. En effet, le Prince a le poüuoir de diminuer ou de changer les chaſtimens ; il ſouffre quelquesfois qu'vn innocent ſe charge de la peine d'vn criminel, & il croit auoir ſatisfait à la Loy quand la punition qu'elle a ordonnée a eſté faite ſur celuy qui s'eſt imputé la faute du coulpable.

ENFIN cette raiſon me ſemble dautant plus receuable qu'elle reſout facilement cette grande difficulté que la Theologie a touſiours euë pour l'Eternité des Peines. Car pour dire que la peine doit eſtre infinie parce que l'offenſe

fenſe regarde vn obiet infiny, cette raiſon ny toutes les autres qu'on en donne ordinairement, ne ſatisfont pas pleinement l'eſprit; & laiſſent touſiours à douter pourquoy la Iuſtice diuine exige vne peine eternelle pour vn crime qui s'eſt commis en vn moment; Quelle neceſſité il y a que le chaſtiment ſoit infiny parce que l'obiet eſt infiny; Et quelle ſatisfaction Dieu peut tirer d'vne offenſe qui le plus ſouuent ne fait tort qu'à celuy qui l'a commiſe.

Mais s'il eſt vray que Dieu n'ordonne les chaſtimens que comme des remedes preſeruatifs, il faut de neceſſité qu'ayant impoſé des peines eternelles pour empeſcher les hommes de l'offenſer, il les leur faſſe ſouffrir telles qu'elles ont eſté ordonnées, quand ils ſe ſont rendus coulpables; autrement il ne ſeroit pas fidele, & ſa precaution deuiendroit inutile. Or il eſtoit neceſſaire de leur impoſer ces peines, car à moins que de les menacer d'vn chaſtiment eternel, il n'y auoit pas moyen de les retenir dans l'ordre; & de quelque temps dont Dieu euſt voulu borner leurs peines, l'eſperance d'en ſortir aprés, les euſt encouragez au mal; Et dans le peu de ſentiment qu'ils ont de l'autre vie, ils en euſſent hazardé des millions d'années, pour quelques momens de celle-cy où ils euſſent pû contenter leurs mauuaiſes inclinations. Certainement il paroiſt bien qu'il n'y falloit pas apporter vne moindre ſeuerité, puiſqu'auec toute la terreur qu'elle donne, elle ne fait pas encore tout l'effet qu'on s'en deuoit promettre; & qu'il n'y a perſonne qui s'en puiſſe raiſonnablement plaindre, puiſque ceux qui font bien n'y ſont pas ſuiets, & que les coulpables s'y ſoûmettent volontairement.

Aprés

Aprés tout, il faut dire de la Peine ce que l'on dit de la Recompenſe, puiſqu'il y a proportion entre elles. Or il eſt certain que la recompenſe que nous attendons au Ciel n'eſt fondée que ſur la fidelité des promeſſes de Dieu, & non ſur ſa Iuſtice abſoluë qui n'eſtoit point obligée de nous donner la gloire, eſtant vn bien qui ſurpaſſe toute la capacité de la Nature, qui n'a point de proportion auec les choſes creées, & où nous ne pouuons rien pretendre que par vne grace toute pure de la Bonté diuine que nous ne' ſçaurions meriter de nous meſmes.

MAIS ie dy bien plus : à conſiderer l'homme dans l'eſtat naturel, il n'a point droit de demander aucune recompenſe temporelle, ſi ce n'eſt en vertu des promeſſes que les loix diuines ou humaines luy ont faites. Car outre que la vertu eſt ſatisfaite d'elle-meſme, & que le plaiſir qui accompagne les bonnes actions eſt la derniere perfection, & s'il faut ainſi dire, la ſeule recompenſe où elles peuuent aſpirer; Dieu n'eſt point obligé de donner autre choſe à l'homme non plus qu'au reſte des creatures, que ce qui eſt neceſſaire pour l'accompliſſement & pour la conſeruation de ſon eſtre : Ny les hommes ne ſe doiuent les vns aux autres que ce qu'ils ſont tenus de ſe rendre par la rigueur de la Iuſtice. Or les Recompenſes auant qu'elles ayent eſté promiſes ne ſont point de cét ordre là, elles peuuent paſſer au rang des graces : Car de rendre ce qui eſt deu, n'eſt pas vne recompenſe c'eſt vn payement; & la recompenſe eſt quelque choſe au deſſus du payement : Ainſi quand on paye vn ſeruiteur pour les ſeruices qu'il a rendus, on ne le recompenſe

pas;

pas ; il faut pour le recompenſer luy donner plus que l'obligation ne porte, & que le don n'ait peû eſtre exigé de luy par la rigueur de la Iuſtice, ſi ce n'eſt en vertu des promeſſes qu'on luy en a faites. C'eſt pourquoy quelques-vns ont eu raiſon de dire que l'honneur n'eſtoit pas la recompenſe de la vertu, parce que c'eſt vne choſe qui eſt deuë à ſon excellence. Il eſt vray que ce deuoir a ſes bornes & ſes meſures au delà deſquelles il peut paſſer pour recompenſe, comme ſont les titres & les marques d'honneur que les loix & les Princes donnent à ceux qui font de belles actions ; dautant qu'elles vont au delà de l'obligation qu'ils ont d'honorer la Vertu, & qu'ils ne les donnent pas comme choſes deuës par neceſſité ; mais ſeulement en vertu de leurs promeſſes, par leſquelles ils ſe ſont obligez de recompenſer ceux qui feront de telles actions. Auſſi ceux qui les font ſe rendent dignes de l'effet de ces promeſſes ; & c'eſt ce qu'on appelle meriter la recompenſe. Ce n'eſt pas pourtant à dire que les promeſſes que les Princes & les loix font en cette rencontre ne ſoient inſpirées par la Iuſtice : Il en eſt de meſme que des peines dont ils menacent ceux qui feront de mauuaiſes actions. Car comme celles-cy ſont des remedes preſeruatifs pour empeſcher les vices, celles-là ſont comme des alimens pour entretenir les vertus ; Et il eſt auſſi iuſte d'encourager & de pouſſer les hommes à bien faire par l'eſperance des recompenſes, que de ſes intimider & les retirer du mal par la menace des peines. Auſſi comme l'exaction des peines n'eſt pas vn ouurage de la pure Iuſtice, mais de la fidelité de la loy : de meſme la recompenſe que l'on reçoit n'eſt pas vn effet de la Iuſtice mais de la fidelité

des promeſſes ; dautant qu'outre que l'action vertueuſe eſt de deuoir & d'obligation, elle ne peut pretendre à la recompenſe que comme à vne grace expectatiue ; la Iuſtice de la loy n'ayant conſideré que l'auenir, & n'eſtant point deſtinée pour les choſes faites, ſi ce n'eſt pour l'exemple, & pour rendre les promeſſes fideles & veritables.

Mais c'eſt porter trop haut la matiere dont nous traitons ; contentons nous de dire qu'en ce qui regarde les peines ordonnées par les loix naturelles & ciuiles, les plus grands hommes de l'Antiquité ont eſté de noſtre aduis, & qu'ils ont creu comme nous que ce ſont ſeulement des remedes preſeruatifs qui ſont deſtinez pour rendre meilleurs ceux qui ont failly, pour ſeruir d'exemples aux autres, & pour pouruoir à la ſeureté de ceux qui ont eſté offenſez.

Pourquoy la Colere veut-elle chaſtier celuy qui a fait iniure ?

SI cela eſt ainſi, il faut que la Colere qui employe la vengeance comme vn chaſtiment, ait quelqu'vn de ces motifs. Or ce n'eſt pas ſon deſſein de corriger les defauts d'autruy, ny de donner des exemples, parce que les animaux qui ſont ſuiets à cette Paſſion, ne peuuent auoir cette penſée : Elle ne viſe donc qu'à la ſeureté de celuy qui a eſté offenſé; Comme tout le reſte des Paſſions elle ne regarde que ſa conſeruation particuliere, & ne pouuant plus empeſcher que l'offenſe ne ſoit faite, elle veut du moins empeſcher qu'on ne la continuë ; en vn mot, elle taſche d'oſter la puiſſance de mal faire, à celuy qui a fait l'iniure, afin qu'il n'en faſſe plus.

Et de fait, puiſque la Colere eſt vne ſorte de Hardieſſe, & que la Hardieſſe attaque le mal pour luy oſter la puiſſance, il faut que la Colere qui

qui attaque la cauſe du mal taſche de luy oſter la puiſſance de mal faire: Et parce que dans les cauſes qui agiſſent auec deſſein, la volonté fait la meilleure partie de cette puiſſance, il eſt certain qu'en leur oſtant la volonté on leur oſte auſſi la puiſſance, pour le moins on la rend inutile.

Or il n'y a rien qui puiſſe mieux oſter la volonté de mal faire qu'en faiſant ſouffrir du mal à celuy qui en a deſia fait, parce que le ſouuenir de la peine qu'il endure le doit empeſcher de retomber vne autre fois dans le meſme peril.

De ſorte que l'Ame n'a point d'autre but quand elle ſe veut venger dans la Colere, que d'empeſcher que celuy qui luy a fait iniure ne continuë à luy en faire. Certainement nous experimentons que tout ce qui peut arreſter le cours & la continuation de l'offenſe, appaiſe la Colere. Ainſi nous ſommes ſatisfaits quand celuy qui nous a fait outrage a eſté bleſſé, quand il s'en repent, quand il fuit, quand il fait voir que ce n'a pas eſté à deſſein qu'il nous a offenſez: Dautant que nous croyons que la douleur des bleſſeures le fera craindre de retomber dans la meſme faute; que le repentir luy a changé le deſſein de mal faire; qu'en fuyant il en a perdu le pouuoir; & que nous ayant offenſez ſans y penſer, il n'en auoit pas la volonté. Dailleurs celuy qui eſt en Colere veut luy meſme executer la vengeance, ou ſi d'autres la font pour luy, il veut que l'on ſçache que c'eſt luy qui la procure, comme ſi cette connoiſſance ſeruoit à empeſcher que l'on ne continuaſt plus à l'offenſer: Au lieu que celuy qui hait ſimplement ne s'en ſoucie pas, & pourueu que ſon ennemy ſouffre du mal il ne

ſe met pas en peine de quelle part il croye qu'il le reçoiue. Enfin c'eſt pour cette raiſon que les calamitez & les grands malheurs, les maladies extrémes & la mort meſme qui arriuent à ceux qui nous ont fait iniure, nous oſtent le deſir de nous en venger; quoy qu'elles n'oſtent pas la haine & l'auerſion que nous auons pour eux : parce que dans l'eſtat où ils ſont, ils n'ont plus ce ſemble la puiſſance de nous offenſer, & que la Colere ne pretend pas de faire du mal pour incommoder ſimplement celuy qui le ſouffre, mais pour ſe garentir de la violence qu'on en peut encore receuoir.

VOILA la fin generale que la Nature propoſe à cette Paſſion dans la vengeance, qu'elle inſpire à tous les animaux, & qui par conſequent dans ſa ſource & dans ſon origine eſt vn effet de cette premiere Iuſtice, qui porte chaque choſe à pouruoir à ſa conſeruation. La police & l'opinion des hommes y en ont adiouſté d'autres particulieres, comme la correction & l'exemple; la reparation de leur honneur offenſé, & la conſeruation de cette excellence & ſuperiorité dont ils ſe flatent.

Car bien que l'homme conſideré en ſoy puiſſe auſſi bien que le reſte des animaux venger les iniures qu'il a receuës; neantmoins eſtant deſtiné pour la vie ciuile, & la ſocieté s'eſtant reſeruée le droit des vengeances comme vne choſe appartenante au public, il ne peut legitimement l'exercer ſans le ſecours des loix, ſi ce n'eſt que le peril ſoit ſi preſſant qu'il ne puiſſe auoir le temps d'attendre leur

leur assistance. Quand donc elles vengent les iniures des particuliers, c'est premierement pour pouruoir à leur seureté, parce que c'est la fin naturelle de la Passion; & puis pour corriger ceux qui ont offensé, & pour retenir les autres dans leur deuoir par l'exemple: Elles s'accommodent mesme à l'opinion des hommes, qui pensent que leur honneur reçoit quelque diminution quand ils souffrent vne iniure sans s'en ressentir, & qu'il n'y a que la vengeance qui la puisse reparer; C'est pourquoy les loix trauaillent à leur donner cette satisfaction, quand elles prennent le soin de les venger. Car bien que cette opinion ait vn fondement vicieux, & qu'elle procede de l'orgueil qui est né auec nous; comme elle a neantmoins passé en coustume, & qu'elle est en quelque sorte appuyée de la Nature, la loy qui s'accommode à nostre foiblesse, la tolere, & ne veut pas oster à ceux qui ont esté offensez la consolation qu'ils ont de croire que leur honneur a esté reparé par la vengeance.

En effet, l'homme qui est naturellement superbe, & qui met vne partie de sa gloire à ne vouloir point ceder ny se soûmettre, ne peut souffrir vne iniure sans s'en ressentir, qu'il ne confesse en mesme temps son impuissance ou sa soûmission. Car s'il ne peut en tirer raison, c'est par foiblesse; s'il ne le veut pas, c'est par respect; & en l'vn & en l'autre il cede la preeminence qu'il recherche auec tant de passion: Mais quand il se venge, il fait voir qu'il n'est pas moins puissant ny moins considerable que celuy qui l'a offensé, & pense ainsi faire perdre l'opinion qu'on pourroit auoir conceuë au

preiudice de ſon excellence. C'eſt donc l'amour propre qui le iette dans cette erreur, & qui luy oſte la connoiſſance de ſa deſtination à la vie ciuile, dans laquelle il ne peut exercer ſes vengeances que par l'autorité des loix, qui aprés s'eſtre ſeruies des peines pour l'vtilité publique, veulent bien encore laiſſer cette creance à ceux qui ont eſté offenſez, qu'elles ont conſerué par ce moyen leurs droits & leurs auantages. Quoy qu'il en ſoit, cette ſatisfaction eſt vne fin toute particuliere à la vengeance humaine, puiſque les beſtes n'y ſçauroient pretendre, & qu'elles ne ſont pas capables de rechercher la reparation d'vn honneur qu'elles ne peuuent acquerir ny conſeruer.

En toute Colere il y a deſir de vengeance.

APRES cela nous n'auons plus rien à dire ſur ce ſuiet, ſinon qu'il faut leuer la difficulté que nous auons propoſée au commencement de ce Diſcours. A ſçauoir ſi lors que l'on ſe met en colere contre ſoy meſme, contre le hazard, & contre des choſes inſenſibles, il peut y auoir vn deſir de vengeance; veu qu'il n'y a pas d'apparence qu'on ſe veüille venger de ſoy meſme, & que le hazard eſt vne choſe imaginaire qui n'eſt pas capable de ſouffrir de la Douleur, non plus que toutes les autres choſes qui ſont priuées de ſentiment. Certainement il ne faut pas douter qu'en toutes ces rencontres il n'y ait vn appetit de vengeance, mais c'eſt vn apperit aueugle & inſenſé que la precipitation & l'impetuoſité de la Colere excitent dans l'Ame. Car cette Paſſion s'éleue ſi promptement, qu'elle preuient ſouuent toutes les lumieres de la Raiſon, & pour lors il ne faut pas s'eſtonner ſi elle ne reconnoiſt pas les choſes qui l'eſmeuuent, & ſi elle s'eſgare dans ſes deſ-

deſſeins. En effet, l'on peut dire que c'eſt vne ſorte d'yureſſe qui fait paroiſtre les arbres comme des hommes, qui repreſente toutes les choſes doubles; & qui ſe forme des chimeres pour les combatre. Car celuy qui ſe met en colere contre le hazard, ne ſe forge-t-il pas vn phantoſme pour ennemy? ne ſe ſepare-t-il pas de ſoy meſme quand il ſe faſche contre ſoy? & ſa veuë n'eſt-elle pas troublée quand il meſconnoiſt ſes parens & ſes amis, & qu'il prend les choſes inſenſibles comme ſi elles eſtoient capables de ſentiment? Ce ſont donc là des effets d'vne imagination bleſſée, ſemblables à ceux que les ſonges ou la melancholie excitent, & qui font croire que c'eſt en ces rencontres que la Colere eſt vn commencement de folie, comme a dit le plus ancien de tous les Poëtes Latins.

CONCLVONS donc que l'offenſe receuë eſt le fondement de cette Paſſion, que celuy qui l'a faite eſt l'ennemy qu'elle attaque, & qu'elle ſe ſouſleue contre luy afin d'en tirer la vengeance. Mais auec tout cela nous n'auons pas encore trouué la principale difference qui doit entrer en ſa definition, & qui la diſtingue de toutes les autres. Car l'Ame ſe peut ſouſleuer contre celuy qui l'a offenſée, l'aſſaillir & le combatre afin de ſe venger, ſans eſtre eſmeuë de Colere. Cela n'arriue-t-il pas tous les iours dans la guerre, où l'on attaque ſes ennemis, où l'on ſe venge des iniures qu'on en a receuës, ſans qu'on puiſſe accuſer cette Paſſion d'eſtre de la partie? La Sageſſe meſme, la Magnanimité & la Iuſtice ne recherchent-elles pas ſouuent la vengeance du tort qu'on leur a fait, ſans eſtre ſoupçonnées d'auoir ſuiuy

En quoy la Colere eſt differente de la Hardieſſe.

uy les conſeils & les mouuemens de la Colere. Certainement il faut confeſſer que voicy l'eſcueil où nous deuons craindre de nous perdre. Car aprés tout ce long diſcours que nous venons de faire, il ſemble que nous ſoyons contraints de dire que la Colere & la Hardieſſe ne ſont qu'vne meſme Paſſion, puiſqu'elles ont toutes deux le Mal pour obiet, qu'elles l'attaquent, & qu'elles luy veulent oſter la puiſſance de mal faire. Et bien que l'on puiſſe dire que l'obiet de la Hardieſſe eſt plus vniuerſel que celuy de la Colere, veu que celle-cy n'attaque que la cauſe du mal, & que l'autre peut attaquer quelque mal que ce ſoit, que leur fin reçoit la meſme difference, la Colere n'ayant autre deſſein que d'oſter la puiſſance de mal faire, à la cauſe qui en a deſia fait, & la Hardieſſe la luy voulant oſter ſans conſiderer ſi elle l'a fait ou non : neantmoins tout cela ne ſeruiroit qu'à conclure que la Colere eſt vne eſpece & vne difference de la Hardieſſe. Et ſans doute ſi on n'a eſgard qu'à la fin & à l'obiet de ces deux Paſſions, on ſera contraint de tomber en cette erreur : ainſi il ne reſte que leur mouuement qui puiſſe marquer la diuerſité qu'il y a entre elles.

Quel eſt le mouuement de l'Ame dans la Colere.

MAIS quoy ! l'vne & l'autre ſe ſouſleue contre le mal : Et il eſt inutile de dire que le ſouſleuement de la Colere eſt plus impetueux que celuy de la Hardieſſe: Car outre qu'il arriue ſouuent que celle-cy s'eſmeut auec autant ou plus de violence & de promptitude que l'autre ; le plus & le moins ne peuuent pas cauſer vne difference eſſencielle entre les Paſſions. Seroit-ce donc point la Douleur dont la Colere eſt touſiours accompagnée qui apportaſt quelque

que diuerſité en ces mouuemens ? car il n'y a qu'elle que l'on puiſſe s'imaginer y pouuoir contribuer. Et veritablement cette coniecture ſeroit vray-ſemblable, n'eſtoit que la Douleur ſe ioint ſouuent à la Hardieſſe ſans exciter la Colere. En effet, on peut reſſentir le mal & le repouſſer ſans eſtre eſmeu de cette Paſſion : Et nous voyons tous les iours dans les combats ſinguliers que la douleur des bleſſeures que l'on a receuës, ou le déplaiſir que l'on a de voir ſon ennemy auec quelque auantage, accompagne ſouuent la Hardieſſe ſans aucune eſmotion de Colere. Diroit-on qu'vn Iuge en fuſt eſmeu quand il a compaſſion de celuy qui a ſouffert vn outrage & qu'il le veut venger par les loix ? Et qu'vn pere ne puiſſe chaſtier ſes enfans qui l'ont offenſé ſans reſſentir les mouuemens de cette Paſſion ? Eſt-il enfin croyable qu'on ſe mette touſiours en Colere contre la maladie, contre vne beſte qui mord, ou contre vn ſerpent qui picque, quand on les repouſſe & qu'on les attaque ? Et cependant en toutes ces rencontres la Douleur & la Hardieſſe ſe trouuent enſemble.

La Colere eſt vn mélange de Douleur & de Hardieſſe.

NEANTMOINS il ne faut pas pour ces conſiderations reietter la coniecture propoſée : Car puiſque la Douleur eſt ſi eſtroitement iointe auec la Colere qu'elle n'en peut iamais eſtre ſeparée, & que ce n'eſt que par hazard qu'elle ſe rencontre auec la Hardieſſe ; il eſt à croire qu'elle ſe ioint auec celle-cy d'vne autre maniere qu'elle ne fait auec l'autre, & que cette diuerſité cauſe vne difference eſſencielle dans leurs mouuemens. Et certainement, les Paſſions ſe peuuent meſler enſemble en deux façons ; l'vne en confondant leurs mouuemens,

en ſorte que l'Ame ſouffre en meſme temps deux Paſſions comme l'Eſperance & la Hardieſſe, la Hardieſſe & la Colere ; l'autre en faiſant ſucceder leurs mouuemens les vns aux autres, en ſorte que deux Paſſions ne demeurent pas enſemble, mais qu'elles s'entreſuiuent ſi promptement qu'il ſemble que ce n'en ſoit qu'vne ſeule, comme l'Amour & le Deſir, la Ioye & l'Eſperance.

La Douleur ſe peut donc ioindre auec la Hardieſſe en ces deux manieres. Et ſans doute, dans les exemples propoſez elles ne font que s'entreſuiure l'vne l'autre à diuerſes repriſes ſans vnir leurs mouuemens. Mais quand elles ſe confondent enſemble, elles font la Paſſion de la Colere, qui n'eſt autre choſe que l'vnion & la confuſion des deux precedentes. C'eſt pourquoy la Colere n'eſt iamais ſans elles, parce que ce ſont les parties eſſencielles dont elle eſt compoſée. Pour auoüer cette verité il ne faut que conſiderer qu'vne meſme offenſe excite vne douleur beaucoup plus cuiſante & plus faſcheuſe dans la Colere ; qu'elle ne fait dans la Hardieſſe. Car il n'y a point d'autre raiſon de cette diuerſité, ſinon que la Douleur & la Hardieſſe ont des mouuemens contraires, & que l'Ame eſtant agitée en meſme temps de tous les deux, il ne ſe peut faire qu'elle ne ſouffre vne grande violence, & que le deſplaiſir qu'elle a de l'iniure receuë ne ſoit augmenté par la peine qu'elle reſſent du combat de ces deux Paſſions. En effet, la Nature qui aime l'ordre & l'eſgalité par tout, fuit autant qu'elle peut cette contrarieté de mouuemens, & ſi elle s'y trouue engagée, elle la ſouffre auec peine & inquietude, & s'il eſt permis de le dire, elle gemit ſous vn faix ſi peſant, qu'elle ne peut long

temps ſupporter ſans en eſtre accablée. C'eſt pourquoy la Colere n'eſt pas de longue durée, & ſe change incontinant en d'autres Paſſions, comme en haine, en triſteſſe, & en deſeſpoir.

Mais quand la Douleur ſe ioint auec la Hardieſſe en ſorte que leurs mouuemens ne ſe confondent point, & qu'ils ne font que s'entreſuiure & ſe ſucceder l'vn à l'autre; l'Ame n'eſt point geſnée ny contrainte, & ne ſouffre pas cette agitation turbulente & penible dont elle eſt neceſſairement eſmeuë à la rencontre de deux mouuemens oppoſez. C'eſt pourquoy la Douleur n'y eſt pas ſi picquante, n'y receuant pas l'accroiſſement que la peine & le trouble de l'Ame luy donnent dans la Colere.

Il eſt vray qu'en cette occaſion ces deux Paſſions qui s'entreſuiuent de ſi prés peuuent facilement ſe confondre & former la Colere, ainſi qu'il arriue ſouuent dans les combats; Et tout de meſme que la Douleur y deuient alors plus picquante, la Hardieſſe y deuient auſſi plus impetueuſe, à cauſe de l'effort que l'Ame fait dans la contrainte que ces deux mouuemens contraires luy donnent, comme nous dirons cy-aprés.

Si la Colere ſe peut former ſans qu'il y ait vne cauſe qui offenſe.

CE que l'on pourroit obiecter contre cette Doctrine, ſeroit que pour former la Colere, il faut qu'il y ait vne cauſe qui offenſe à deſſein; & qu'il ſe peut faire que la Douleur & la Hardieſſe ſe confondront ſans que cette cauſe s'y trouue, & partant ſans qu'elles excitent la Colere. Mais il faut reſpondre hardiment qu'il eſt impoſſible que cela arriue ainſi; & que ſi la Douleur & la Hardieſſe s'vniſſent ſans qu'il y ait aucune cauſe qui ait fait iniure, l'Ame s'y en imagine touſiours quelqu'vne, comme

quand on se fasche contre soy-mesme, contre la Fortune, & contre les choses insensibles. Parce que l'Ame qui est instruite par la Nature de tout ce qui est necessaire pour la production des Passions, sçait le mouuement qui est propre à chacune, quel obiet la doit exciter, & quelle fin elle s'y doit proposer: Et l'vne de ces choses ne se presente pas si tost à sa connoissance, qu'elle n'y adiouste incontinant les deux autres. De sorte que tout de mesme que quand elle ressent l'iniure, elle forme en mesme temps le dessein de s'en venger, & s'agite aprés du mouuement qui est propre à la Colere. Aussi quand elle se trouue agitée de ce mouuement sans que la cause qui doit exciter cette Passion s'y rencontre; sçachant que c'est celuy dont elle a accoustumé de se seruir dans la Colere, elle se forme la cause & l'obiet de la Colere, & acheue ainsi la Passion que le mouuement auoit commencée. Et cela est dautant plus facile à croire, que le mouuement des Esprits, qui ne fait point partie de la Passion comme celuy de l'Appetit, cause neantmoins le mesme effet: Car s'il arriue que les Esprits soient agitez du mouuement qui est propre à vne Passion, l'Ame qui void ce qui se passe en ses organes, & qui sçait de quelle façon elle a accoustumé de les esmouuoir, se figure incontinant l'obiet qui deuroit exciter ce mouuement; & s'agite enfin conformément au Motif que cet obiet luy inspire, & à l'esmotion qu'elle rencontre dans les Esprits. C'est ainsi que la Musique produit les Passions; c'est ainsi que se forme l'Amour d'inclination, comme nous auons monstré au traitté que nous en auons fait.

Quelle est la

IL est donc vray que la Colere n'est autre chose

choſe que la Douleur & la Hardieſſe vnies & confonduës enſemble, & que l'agitation turbulente & ineſgale que l'Ame eſt contrainte de ſouffrir dans la rencontre & dans le choc de ces deux Paſſions oppoſées, fait la difference du mouuement qui luy eſt propre & qui la diſtingue de toutes les autres. En effet, on ne ſçauroit conceuoir que l'Appetit ſe retire dans la Douleur, & qu'au meſme temps la Hardieſſe le fait ſouſleuer, qu'on ne s'imagine de voir vne mer agitée de vents & de vagues contraires; car le meſme combat qui ſe fait entre les ondes, les meſmes boüillons qu'elles font eſleuer, les meſmes efforts qu'elles font contre le riuage; enfin le trouble & la confuſion que ſouffre cette grande maſſe durant la tempeſte, ſe rencontre dans l'Ame quand elle eſt eſmeuë de ces deux Paſſions violentes.

difference du mouuement de la Colere.

De ſorte que ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on dit que la mer ſe met en Colere, & que la Colere eſt vne tempeſte, puiſqu'il y a vne meſme agitation en l'vne & en l'autre, & que toutes deux naiſſent de la contrarieté des mouuemens qui esbranlent ces deux grands abyſmes.

MAIS on pourroit dire, que ſi la Colere eſt vn meſlange de la Douleur & de la Hardieſſe, elle ne ſera pas au rang des Paſſions ſimples comme on a creu juſques à preſent, & comme nous meſmes auons aſſeuré au commencement de cet Ouurage. Certainement il ne faut point conteſter là deſſus, & ce ſeroit combatre contre la verité que defendre l'opinion commune: Car s'il y a vne Paſſion qui ſoit mixte & compoſée, c'eſt principalement celle-cy, où la Douleur & la Hardieſſe, le De-

ſir & l'Eſperance ſe rencontrent touſiours enſemble. Que ſi nous l'auons propoſée comme vne Paſſion ſimple, outre que nous n'auions pas encore apporté les raiſons qui nous deuoient obliger de quitter les erreurs de l'Eſchole; nous pouuons librement dire qu'en faiſant chemin, nous deſcouurons ſouuent des choſes que nous ne penſions pas rencontrer, & qu'en conſiderant de prés la nature de cette Paſſion, la raiſon & la verité nous ont fait voir qu'elle eſtoit veritablement compoſée; ſçauoir eſt de la Douleur & de la Hardieſſe comme de ſes parties eſſencielles; & du Deſir & de l'Eſperance comme d'accidens inſeparables, ou de conditions neceſſaires qui l'accompagnent. Car il eſt certain que celuy qui ſe met en Colere doit deſirer & eſperer la vengeance; mais pourtant l'eſprit peut ſeparer ces deux Paſſions de la Colere ſans détruire ſa nature; puiſque ſans les conſiderer il peut conceuoir que l'Ame eſt touchée de la douleur d'vne injure receuë, & qu'elle attaque la cauſe qui l'a faite; en quoy conſiſte toute l'Eſſence de la Colere.

Definition de la Colere.

DE ſorte que nous la pouuons maintenant definir *vne agitation turbulente que la Douleur & la Hardieſſe excitent dans l'Appetit, par laquelle l'Ame ſe retire en elle meſme pour s'eſloigner de l'injure receuë, & s'eſleue en meſme temps contre la cauſe qui la luy a faite, afin de s'en venger.* Et de là nous pouuons iuger que comme cette Paſſion eſt mixte, ſes cauſes & ſes effets ſont auſſi de meſme nature: Car elle a veritablement deux objets, ſçauoir eſt l'injure, & celuy qui l'a faite; elle a deux fins, l'vne de s'eſloigner du Mal, l'autre de s'en venger; elle eſt enfin compoſée de deux mouuemens, qui s'eſtant

s'eſtant vnis font l'agitation turbulente, où nous auons dit que conſiſtoit la principale difference de cette Paſſion.

IL faut pourtant remarquer, que comme ordinairement la Hardieſſe eſclate plus dans la Colere que la Douleur, & qu'il y a neantmoins de certaines Coleres où la Douleur paroiſt plus forte que la Hardieſſe; il eſt certain qu'en ces rencontres les mouuemens de ces deux Paſſions ſont à proportion plus forts ou plus foibles: Et qu'il arriue ſouuent que le ſouſleuement eſt plus grand que la contraction; & que quelquefois auſſi la contraction ſurpaſſe le ſouſleuement: Mais s'ils ſont eſgaux, la Hardieſſe paroiſt touſiours dauantage que la Douleur, parce que dans celle-là l'Ame ſe produit & s'eſlance au dehors; & que dans la Douleur elle ſe cache & ſe retire au dedans, comme nous ferons voir plus particulierement au Chapitre où nous examinerons la nature de cette Paſſion.

Qui ſont ceux qui ſont enclins à la Colere.

IL faut finir ce long diſcours par la reſolution d'vne difficulté importante que l'on peut faire icy: Car on nous dira peut-eſtre, que ſi la Hardieſſe fait partie de la Colere, il s'enſuiura que ceux qui ſont naturellement hardis ſeront auſſi enclins à cette Paſſion; qu'au contraire ceux qui ſeront timides ne la deuront jamais reſſentir: Quoy que l'experience nous apprenne que ceux qui ont la vraye Hardieſſe ſe mettent rarement en Colere; & que les enfans, les femmes & les malades qui ſont foibles & timides, ſe picquent facilement. Mais il eſt facile de reſpondre à cette objection, en ſe ſouuenant que la Hardieſſe toute ſeule ne pro-

produit pas cette Paſſion, & qu'il faut que la Douleur ſe rencontre auec elle ; qu'elles ſe mélent & ſe confondent enſemble ; En vn mot, qu'il faut eſtre ſenſible aux injures, & auoir vne Hardieſſe prompte & mobile pour eſtre ſuſceptible de la Colere. Or ceux qui ont la Hardieſſe heroïque ne ſont pas ſenſibles aux injures ſi elles ne ſont bien conſiderables, à cauſe qu'ils meſpriſent la pluſpart des choſes qui les attaquent, & que la melancholie qui entre dans leur temperament retient la fougue de leur eſprit, qui ſe donne le temps d'examiner les offenſes & de voir ſi elles meritent d'eſtre chaſtiées. Au contraire, ceux qui ſont foibles du corps ou de l'eſprit, & qui ont vne chaleur fort mobile comme les enfans & les femmes, & ceux qui ont quelque defaut remarquable, ſe trouuent plus expoſez aux injures, & ſe laiſſent facilement emporter au deſir d'en tirer la vengeance; parce que leur foibleſſe leur fait apprehender toutes choſes, & que la chaleur ſubtile qu'ils ont s'allume ſi promptement, qu'ils n'ont pas le temps de conſiderer ſi on leur fait veritablement injure, ny s'ils s'en doiuent venger, ny meſme s'ils en ont la puiſſance. Et c'eſt la raiſon pour laquelle les bilieux ſont les plus Coleres de tous, parce qu'ils ont vne chaleur ardente & actiue qui rend toutes leurs actions precipitées, & qui leur oſte le temps & les moyens de juger veritablement des choſes : Car il eſt certain qu'il n'y a point de qualité ſi ennemie de la raiſon que la chaleur & l'agitation violente, toutes les fonctions des ſens & principalement celles du Iugement ne ſe pouuant faire que dans vne grande tranquillité de l'Ame, comme dit Ariſtote. D'où vient meſme que la Nature a voulu

eſloi-

esloigner le cerueau du principe de la chaleur, afin que cette quietude ne fust point troublée par le voisinage de cette qualité actiue & turbulente, comme nous dirons plus amplement cy-aprés.

Du Mouuement des Esprits & des Humeurs dans la Colere.

III. PARTIE.

Les Esprits ont des mouuemens contraires dans la Colere.

COMME les riuieres qui entrent dans la mer se ressentent des tourmentes dont elle est agitée ; il faut que les Esprits qui sont comme des fleuues qui prennent leur source dans l'Ame & qui s'y deschargent aussi, souffrent vne partie de cette grande tempeste que la Colere y excite ; & qu'ils soient esbranlez des mesmes secousses & de la mesme agitation qu'elle ressent en elle-mesme. S'il est donc vray qu'elle soit alors esmeuë de deux mouuemens contraires, & qu'au mesme temps que la Douleur la fait retirer, la Hardiesse la sousleue & la pousse au dehors ; il est necessaire que les Esprits à qui elle communique toutes ses esmotions soient agitez de la mesme sorte : & qu'ils se resserrent & se retirent comme elle, au moment qu'ils s'esleuent & s'eslancent contre le Mal.

Et certainement, quand la raison ne forceroit pas l'esprit à auouer cette verité, les effets que produit la Colere la prouueroient assez. Car outre que souuent vn homme pasli quand il se laisse emporter à cette Passion, que sa voix est vehemente & aiguë, & que d'ordinaire

dinaire on void ſur ſon viſage la triſteſſe ſe meſler & ſe confondre auec la fureur, ce qui ne peut proceder dailleurs que de cette contrarieté de mouuemens: Il eſt impoſſible d'en douter ſi l'on conſidere la difference du pouls qui eſt propre à la Colere, & la conſiſtence que le cœur & les poulmons prennent quand elle s'allume en ces parties. Car elle a cela de particulier qu'elle fait le pouls plus haut & plus eſleué qu'il n'eſt large & eſtendu; & qu'elle retire le cœur & les poulmons en eux meſmes, quoy qu'alors elle les enfle & les faſſe ſouſleuer. Or eſt-il que cela ne peut venir dailleurs que de ces deux mouuemens oppoſez dont nous venons de parler, comme nous monſtrerons plus amplement quand nous chercherons les cauſes de ces effets.

MAIS quoy que cela ſoit tres-certain, il faut neantmoins confeſſer qu'il eſt bien difficile de conceuoir, comment des corps tels que ſont les Eſprits, peuuent ſouffrir en meſme temps des mouuemens qui ſemblent incompatibles. Car bien qu'il y ait beaucoup d'exemples dans la Nature, qui nous font voir qu'vn corps peut eſtre eſmeu de cette ſorte; que les poiſſons qui nagent contre le fil de l'eau ſont inſenſiblement entraiſnez par le courant de la riuiere; qu'vn homme peut marcher dans vn nauire contre la route qu'il prend, & que les Cieux meſmes ſont, comme l'on dit, emportez vers l'Occident par le premier mobile, alors qu'ils tendent vers l'Orient par leur inclination naturelle. Cela n'oſte pas pourtant la difficulté, & laiſſe touſiours vne grande difference entre ces mouuemens & ceux dont les Eſprits ſont agitez en cette Paſſion. Dautant qu'aux

qu'aux premiers il n'y a qu'vn mouuement qui ſoit propre au corps qui eſt eſmeu ; l'autre luy eſt comme eſtranger, & ſuruient par accident, comme dit l'Eſchole : Mais icy tous les deux mouuemens que ſouffrent les Eſprits leur ſont propres, c'eſt vn meſme moteur qui les produit, c'eſt vn meſme ſujet qui les reçoit, & il ſemble qu'il y ait contradiction qu'en meſme temps vne choſe s'auance & ſe recule, qu'elle tende vers deux endroits oppoſez ; en vn mot, qu'elle ſoit & ne ſoit pas au lieu où elle eſt.

Comment les Eſprits ſouffrent des mouuemens contraires.

IL faut donc dire qu'il y a deux manieres par leſquelles les Eſprits peuuent receuoir ces mouuemens contraires. La premiere en ſuppoſant qu'ils ont diuerſes parties, dont les vnes ſont agitées d'vne façon, & les autres d'vne autre ; tout de meſme qu'il arriue dans les détroits, où des courans & des marées contraires ſe rencontrent. Car comme il y a là des vagues qui entrent les vnes dans les autres, qu'il y en a qui ſe choquent & qui font ſouſleuer l'eau à gros boüillons par les ſecouſſes qu'elles ſe donnent : La meſme choſe ſe fait aſſeurément icy, où il y a vne partie des Eſprits qui ſuit le mouuement de la Douleur, & vne autre qui ſe laiſſe emporter à celuy de la Hardieſſe ; & qui ſe rencontrant en chemin cauſent cette agitation turbulente & ineſgale qui ſe remarque en cette Paſſion. La ſeconde maniere eſt ſemblable à celle qui ſe fait dans la Hardieſſe où les Eſprits s'affermiſſent en eux meſmes, & ne laiſſent pas de s'eſlancer en dehors. Car puiſque les parties d'vn corps peuuent ſouffrir entre elles quelque mouuement qui ſera different de celuy

luy dont tout le corps ſera agité, comme il arriue au bras que l'on roidit & que l'on pouſſe en meſme temps : Il ſe peut faire auſſi que les Eſprits ſe retireront en eux-meſmes, & qu'en meſme temps ils ſeront pouſſez violemment aux parties exterieures. Et certes, comme la Douleur fait ſon impreſſion auant la Hardieſſe, parce qu'il faut reſſentir l'injure auant que de s'en vouloir venger; il eſt certain qu'en ce moment les Eſprits ſe reſſerrent ; de ſorte que la Hardieſſe ſuruenant aprés & ne chaſſant point la douleur ; il faut qu'elle ſouſleue les Eſprits tout reſſerrez qu'ils ſont, & que ſans leur faire perdre la diſpoſition où elle les trouue, elle les pouſſe aux lieux où ils ſont neceſſaires.

OR quoy que dans les petites Coleres il puiſſe arriuer que les Eſprits ne ſeront eſmeus que de cette derniere ſorte, neantmoins pour l'ordinaire ils le ſont de toutes les deux enſemble, & il faut de neceſſité pour bien conceuoir ce grand orage qu'ils excitent dans les veines, ſe figurer qu'ils ne ſe reſſerrent pas ſeulement comme nous venons de dire; mais qu'il y en a qui courent & fuyent au cœur, & d'autres qui en ſortent & qui ſe jettent impetueuſement en dehors : Et que dans la rencontre qui s'en fait ils ſe broüillent & ſe confondent, qu'ils ſe choquent & ſe ſouſleuent, & qu'ils ſont ainſi vn courant tout plein de boüillons & d'eſcume. Il eſt vray que ſelon que la Douleur ou la Hardieſſe domine en cette Paſſion, ce flux & reflux d'Eſprits eſt plus fort ou plus foible. Car quand la Douleur eſt plus grande, qui eſt proprement ce que l'on appelle *eſtre faſché*; il y a plus d'eſprits qui ſe retirent au cœur

qu'il

qu'il n'y en a qui s'eſlancent en dehors. Au contraire ſi la Hardieſſe eſt plus grande, comme quand la Colere eſt violente & qu'elle paſſe en fureur; il y a plus d'eſprits qui s'eſlancent qu'il n'y en a qui ſe retirent. Et alors quoy que le choc qu'ils ſe donnent ne puiſſe eſtre ſi grand, & ſemble eſtre incapable de cauſer cette agitation qui ſe fait quand ils ſont d'eſgale force: Neantmoins cela n'empeſche pas que le trouble & la tempeſte ne s'y forment auec toute la violence que demande l'excés de la Paſſion. Dautant que ſi le choc ne ſe fait pas alors par la rencontre de ces mouuemens oppoſez, il ſe fait pourtant par le frequent abord des eſprits, qui comme des flots impetueux ſe precipitent les vns ſur les autres, & qui ſe haſtant de ſuiure les premiers les trouuent en leur chemin, les heurtent, & les pouſſent comme s'ils s'oppoſoient veritablement à leur cours.

CAR la Hardieſſe & la Colere ont cela de propre d'eſmouuoir l'Ame & les eſprits par ſaillies & par ſecouſſes; dautant que le peril dont elles ſont menacées les ſolicite continuellement à faire de nouueaux efforts pour le ſurmonter. Ce qui n'arriue point ordinairement aux Paſſions qui tendent au Bien, où l'Ame n'ayant rien à craindre s'abandonne toute à l'objet qui luy plaiſt, & comme ſi elle ſe vouloit jetter toute entiere & tout d'vn coup au deuant de luy, elle y pouſſe les eſprits en vn flot, ſans prendre le ſoin de le continuer; d'où viennent en ſuite les langueurs, les defaillances & les autres accidens dont nous auons parlé au Diſcours de la Ioye.

Les Eſprits s'eſmeuuent par ſaillies.

Mais bien que ces ſaillies ſoient communes

nes à la Hardieſſe & à la Colere, il eſt certain qu'elles ſont plus frequentes & plus promptement redoublées en celle-cy qu'en l'autre; parce que la Douleur qui l'accompagne touſiours irrite l'Ame & la preſſe à tous momens, & que ſouuent la foibleſſe ſe rencontre auec elle qui la rend plus ſoigneuſe & plus diligente; au lieu que dans la Hardieſſe voyant ſeulement venir le mal ſans le reſſentir, & ſe confiant en ſes forces elle ne croit pas que cet empreſſement luy ſoit neceſſaire.

Concluons donc que la Douleur reſſerre icy les Eſprits & les fait retirer au cœur; que la Hardieſſe les affermit & les pouſſe au dehors; que l'empreſſement de l'Ame leur fait faire des ſaillies, qui de moment en moment les precipitent les vns ſur les autres; & que du combat de tant de mouuemens differens procede l'ebullition & l'agitation turbulente dont les eſprits ſont agitez en cette Paſſion.

DE vouloir maintenant chercher quelle eſt la fin de tous ces mouuemens, & quel eſt le motif de l'Ame quand elle les excite, ce ſeroit vne choſe inutile; du moins pour ce qui regarde l'affermiſſement & l'eſlancement des eſprits, qui ont eſté curieuſement examinez aux Chapitres precedens: Et quant à ceux que cauſe la Douleur, ce ſera lors que nous parlerons de cette Paſſion qu'il les faudra propoſer. Car pour le choc, l'ebullition & le trouble qui ſuruiennent icy, ce ſont des effets qui ſe font par neceſſité, ſans que l'Ame ait intention de les produire, eſtans tout à fait inutiles à ſon deſſein.

Pour ne laiſſer pas neantmoins le Lecteur en doute ſur ce que nous auons donné deux for-

ſortes de mouuement aux eſprits dans la Douleur, il ſuffira de dire par auance; Que l'Ame ne ſe contente pas alors de faire retirer les eſprits au cœur, mais qu'elle les fait encore reſſerrer en eux meſmes; & que dans le deſſein qu'elle a de s'eſloigner du mal qui la preſſe, elle croit que la fuite n'eſt pas capable de la ſauuer du peril ſi elle ne ſe renferme en ſoy meſme, ſi elle ne fait paſſage à l'ennemy, & ſi elle ne ſe cache de luy autant qu'elle le peut.

APRES cela il ne ſera pas malaiſé de dire, comment le Deſir & l'Eſperance qui ſont toûjours auec la Colere, peuuent trouuer dans l'eſmotion qu'elle cauſe, celle qui leur eſt propre, & qui les fait ſubſiſter. Car puiſque les Eſprits s'eſlancent dans le Deſir, & qu'ils s'affermiſſent dans l'Eſperance, il faut que la Hardieſſe qui fait l'vn & l'autre de ces mouuemens, fauoriſe la naiſſance & la conſeruation de ces deux Paſſions. Il en eſt de meſme de la Haine & de l'Auerſion qui accompagne ordinairement la Colere; dautant que leur agitation eſtant conforme à celle que la Douleur y excite, comme nous ferons voir en ſon lieu, il n'eſt pas eſtrange qu'elles ſe trouuent auec elle, qu'elles demeurent enſemble, & qu'elles ſe maintiennent l'vne l'autre.

Comment le mouuement des Eſprits dans la Colere

CE qu'il y a de plus difficile en cette matiere, eſt d'expliquer comment tous ces mouuemens ſe peuuent accommoder auec celuy de la joye; Car il eſt certain qu'au plus fort de la Colere, la ſeule eſperance que l'on a de pouuoir ſe venger ſatisfait l'eſprit; qu'il y a meſme vn plaiſir extréme de s'imaginer que l'on ſe venge; & que la vengeance executée eſt plus douce

peut ſouffrir celuy de la Ioye.

douce que le miel, comme dit le Poëte. Or ſi la Ioye dilate & reſpand doucement les Eſprits, comment eſt-il poſſible qu'elle puiſſe ſubſiſter auec la Colere qui les reſſerre & les pouſſe auec impetuoſité ? On pourroit donc dire que la Ioye ſe peut former dans la partie ſuperieure de l'Ame, pendant que la Colere agite la plus baſſe, & qu'alors les eſprits qui ſeruent à ces deux puiſſances ſont eſmeus de mouuemens contraires ſans incompatibilité, parce que cela ſe fait en diuers endroits. Mais ſi la Ioye deſcend dans la partie inferieure, certainement il faut croire qu'en ce moment elle chaſſe la Colere, & que la tempeſte que celle-cy y auoit excitée, ſe diſſipe à l'abord d'vne Paſſion qui amene touſiours le calme & la ſerenité. En effet, durant qu'vn homme ſe flatte du plaiſir qu'il aura dans la vengeance, il ne reſſent pas cette agitation & ces tranſports où on le voyoit auparauant, ſon viſage eſt plus tranquille, ſes regards ſont plus doux, & toutes ſes actions ſont plus modeſtes. Ie confeſſe que cela peut changer fort promptement, mais touſiours il eſt vray qu'en ce moment il ne la reſſent pas, & que le Plaiſir & la Colere ſont deux Paſſions qui peuuent ſucceder l'vne à l'autre, mais qui ſont incompatibles, tant à cauſe des mouuemens contraires qu'elles produiſent, que des motifs oppoſez qu'elles ont. Cela paroiſt clairement quand on s'eſt effectiuement vengé ; car alors la Colere ceſſe tout à fait, & il ne reſte plus dans l'Ame que la Ioye de la victoire qu'on a remportée, & les Paſſions qui ont accouſtumé de la ſuiure, comme la Vanité, l'Inſolence, &c.

Quelle eſt la

IL faudroit maintenant parler de la Chaleur

leur qui accompagne ces mouuemens, & de l'ardeur que cette Paſſion allume dans toutes les parties. Mais cela a eſté amplement déduit au Diſcours de la Hardieſſe, où nous auons monſtré que l'Ame & le Cœur ont le pouuoir d'augmenter la chaleur naturelle quand il eſt neceſſaire, & qu'il n'y a point d'occaſion où ce ſecours leur ſoit plus vtile que dans ces Paſſions où il faut attaquer le Mal. Car comme cette qualité eſt la plus agiſſante de toutes, & la plus propre pour détruire ce qui eſt nuiſible, c'eſt auſſi le plus puiſſant inſtrument que l'Ame doit employer dans ſes combats, où le premier deſſein qu'elle a, eſt d'oſter à l'ennemy la puiſſance de mal faire. C'eſt pourquoy en ces rencontres elle l'excite, elle l'augmente & l'entretient dans le cœur qui eſt ſa ſource naturelle; & de là par vn priuilege particulier à ces deux Paſſions elle l'enuoye aux organes dont elle ſe veut ſeruir. En effet, s'il y en a d'autres où elle ſe reſpande aux parties exterieures, ce n'eſt pas qu'elle y ſoit enuoyée, dautant qu'elle y eſt inutile; c'eſt à cauſe qu'elle ſuit les Eſprits qui y ſont enuoyez: Mais icy tous les deux ſont conduits par l'Ame, parce qu'ils ſont neceſſaires au deſſein qu'elle ſe propoſe, les Eſprits pour porter la force aux parties, & la Chaleur pour détruire le mal qui ſe preſente.

Chaleur que produit la Colere.

OR comme le Mal eſt plus preſſant dans la Colere que dans la Hardieſſe pour les raiſons que nous auons dites, il ne faut pas douter que la Chaleur ne s'y rende auſſi plus violente, tant par la grandeur de l'effort qu'elle fait pour la produire, que par celle de l'agitation des Eſprits & du ſouſleuement des hu-

La Colere eſmeut & ſepare les humeurs malignes

humeurs acres & picquantes qu'elle excite. En effet, il eſt certain qu'elle ſepare la Bile & tout ce qu'il y a de plus malin dans les veines, & qu'elle s'en ſert comme d'armes offenſiues pour détruire plus facilement l'ennemy: D'où vient que les morſures de toutes ſortes d'animaux ſont en quelque façon venimeuſes quand ils ſont en colere, & plus ils ſont irritez plus elles ſont dangereuſes & difficiles à guerir: Ce qui doit faire juger que leurs dents ſont alors infectées de quelque humeur maligne que la Nature conduit en ces parties, aprés l'auoir ſeparée des autres pour la rendre plus mal-faiſante & plus propre pour l'effet qu'elle medite. Auſſi eſt-il veritable que la ſeparation des humeurs les rend plus agiſſantes, les mettant en liberté & leur rendant la force que le meſlange auoit affoiblie.

MAIS pour eſclaircir dauantage la verité d'vne propoſition ſi nouuelle, il faut examiner ſi l'Ame a le pouuoir de ſeparer ainſi les humeurs; Et ſi aprés les auoir ſeparées, elle peut les remeſler & les remettre en l'eſtat où elles eſtoient auparauant.

Quant au premier, il faudroit eſtre bien ignorant de ce qui ſe fait dans la Nature & de ce qui ſe paſſe en nous-meſmes, pour douter d'vne choſe ſi certaine & ſi euidente. Le choix que l'Ame fait de ce qui eſt propre à chaque partie, tant de ſortes d'humeurs qu'elle chaſſe à tous momens des corps les plus ſains, tant d'euacuations qu'elle fait dans les maladies, nous font aſſez voir qu'elle a la vertu de ſeparer ce qui eſt vtile d'auec ce qui ne l'eſt pas; & que ſi elle a deſſein d'employer le venin & la bile

bile pour executer ſa vengeance, elle les peut tirer de la maſſe & des lieux où ils ſont, & les enuoyer aprés aux endroits où elle s'en veut ſeruir.

L'AVTRE point eſt plus difficile à reſoudre; car il ſemble que l'ordre que tient la Nature eſt de chaſſer ce qu'elle a ſeparé, & de ne remeſler jamais les humeurs malignes auec les bonnes quand vne fois elle les en a détachées. De ſorte que ſi dans la Colere elle ſepare le venin & la bile pour les employer contre le Mal, il faudra qu'elle les chaſſe ſans les remeſler plus auec les autres. Et toutesfois on ne peut douter que quand la Colere eſt paſſée, les humeurs ne reprennent leur premiere place, & que le corps ne retourne en ſa premiere conſtitution. Il faut donc dire qu'il y a des humeurs vtiles & inutiles; que les vnes & les autres peuuent eſtre dedans ou dehors les veines; & que l'ordre que tient la Nature eſt different ſelon qu'elle eſt libre & qu'elle eſt contrainte. Quand elle agit librement, aprés auoir ſeparé les humeurs & les auoir mis hors des veines, elle ne les y rappelle plus, & quelques bonnes qu'elles ſoient, il faut qu'elle les chaſſe hors du corps. Ainſi la ſeroſité qui eſt dans la veſſie, la bile qui eſt dans la bourſe du fiel, le ſang meſme qui eſt hors de ſes vaiſſeaux, ne retournent plus dans la maſſe d'où elle les a tirez, elle les fait ſortir tout à fait. Mais tandis que ces humeurs demeurent dans les veines elle les peut ſeparer des autres, & apres les remeſler enſemble comme elle fait ordinairement dans les Paſſions, dans les fievres, & dans les criſes imparfaites. Car quand la bile a eſté pouſſée par la Colere en

Si la Nature peut reünir les humeurs qu'elle a ſeparées.

la ſurface du corps, aprés que l'orage eſt paſſé, elle reprend la place qu'elle auoit dans la maſſe du ſang & ſe remeſle auec elle comme auparauant. Il eſt vray que cela ne ſe fait pas en vn moment, & qu'il faut du temps pour la laiſſer raſſeoir : C'eſt pourquoy quand on ſaigne vn homme qui ſort de la violence de cette Paſſion, d'ordinaire ſon ſang paroiſt tout alteré, & l'on y void vne diuerſité de couleurs qui feroit croire qu'il ſeroit corrompu, ſi l'on n'eſtoit aſſeuré qu'aprés que le calme y ſera retourné, il ne s'y remarquera plus rien de ſemblable, & que cela n'a procedé que du détachement des humeurs, qui ſe reüniſſant enſemble redonneront au ſang ſa premiere couleur. Cette reünion ſe reconnoiſt encore dans les fievres, qui ſont ordinairement cauſées par la ſeparation qui ſe fait dans les veines des mauuaiſes humeurs qui s'y ſont amaſſées : Car bien que ce ſoit la Nature qui les ſepare pour les chaſſer, il ſe rencontre ſouuent qu'elles ſont ſi malignes qu'elle ne l'oſe entreprendre, & les laiſſant ainſi dans les vaiſſeaux, elle taſche de reparer la faute qu'elle a faite, en excitant la chaleur pour les dompter, en les remeſlant auec les autres pour les temperer & pour les adoucir, enfin en trauaillant à leur coction, dont le premier effet eſt de raſſembler les choſes diuiſées. Mais ſi l'on prend garde à ce qui ſe fait dans les criſes, il n'y aura plus lieu de douter de cette verité : Car il arriue quelquefois que la Nature eſtant en diſpoſition de terminer vne maladie par vne ſueur, aprés l'auoir meſme commencée, elle s'arreſte tout à coup & retient l'humeur qui eſtoit preſte à ſortir. Or il n'eſt pas poſſible qu'elle la laiſſe dans les veines ſans la broüiller auec le reſte du ſang, puiſque ſou-

ſouuent elle la retient pour la cuire dauantage, qu'elle ne reprend le deſſein de la chaſſer que beaucoup de jours aprés, & qu'il n'y a pas d'apparence que durant vn ſi long-temps vne humeur ſi fluide & ſi penetrante ſe conſerue dans ſa pureté ſans ſe meſler auec les autres. Enfin, ſi les Eſprits ſortent de leurs vaiſſeaux pour s'inſinuer non ſeulement dans les parties mais dans les humeurs meſmes qui ſont corrompuës, & qu'aprés y auoir fait leur fonction ils ſe retirent vers leurs principes, & ſe reüniſſent auec les eſprits qu'ils auoient quittez, comme nous auons monſtré au Diſcours de la Digeſtion; Pourquoy eſt-ce que les parties du ſang qui ne ſortent point des veines ne feront pas la meſme choſe? Car quand nous diſons que la bile ſe ſouſleue dans la Colere, nous n'entendons autre choſe que la plus ſubtile & la plus chaude partie du ſang, & non pas la bile qui eſt vn excrement & qui eſt hors des veines; eſtant veritable que l'Ame n'y fait jamais remonter celle-cy quand elle agit librement & qu'elle ſuit ſon chemin ordinaire. Que s'il arriue qu'elle ſoit preſſée & contrainte par la violence d'vne Paſſion ou de quelque maladie, il eſt vray qu'alors il n'y a point d'humeurs quelques malignes qu'elles ſoient & en quelque lieu qu'elles puiſſent eſtre qu'elle ne ſouſleue & qu'elle ne puiſſe faire rentrer dans les veines & dans les parties les plus conſiderables. C'eſt ainſi que la Colere vehemente eſt quelquesfois ſuiuie de la jauniſſe, de l'apoplexie, de la conuulſion, du tremblement de nerfs, & d'autres ſemblables maladies qui ſont cauſées par ce violent tranſport d'humeurs dont nous venons de parler. C'eſt ainſi que dans les fie-

vres malignes on void ſuruenir tant d'accidens funeſtes & inopinez, qui eſtonnent les Medecins, & qui emportent les malades. Mais c'eſt à la Medecine de traitter de ces choſes; pourſuiuons noſtre deſſein, & cherchons les cauſes des Characteres qui ſont propres à cette Paſſion.

Les cauſes des Characteres de la Colere.

IV. PARTIE.

QVOY que la Colere ſoit compoſée de la Douleur & de la Hardieſſe, & que pour ce ſujet il y ait apparence qu'elle ne deuſt point auoir d'autres Characteres que ceux que ces deux Paſſions produiſent ſeparément. Neantmoins comme en toutes autres choſes le meſlange donne de nouuelles vertus, ou confond tellement celles des principes, qu'il les fait paroiſtre tout à fait differentes de ce qu'elles eſtoient: Il arriue auſſi que la Colere outre les Characteres qu'elle a communs auec la Douleur & la Hardieſſe, en a d'autres qui luy ſont particuliers, & qui ne ſe trouuent point du tout en celles-là; du moins s'ils s'y rencontrent c'eſt auec vne tres-grande difference.

En effet, ſi nous voulons conſiderer ceux qu'elle forme dans l'Ame; Elle a bien l'Eſperance, la Confiance & la Franchiſe tout de meſme que la Hardieſſe; elle a encore le Chagrin, l'Impatience & l'Empreſſement tout de meſme que la Douleur. Mais l'Orgueil, la

Fureur

Fureur & le Deſeſpoir ſont icy bien differens de ceux qui accompagnent ces deux Paſſions. Car ſi la Hardieſſe eſt ſuperbe, elle a des forces qui ſouſtiennent ſon orgueil; ſi elle ſe laiſſe emporter à la fureur, c'eſt aprés de grands efforts, & cela ne luy arriue jamais en ſon commencement; ſi enfin la Douleur tombe facilement dans le deſeſpoir, c'eſt vn deſeſpoir timide, laſche & nonchalant. Mais la Colere a vne audace, qui d'ordinaire eſt vaine & ſans fondement; vne fureur precipitée qui s'allume au moment qu'elle naiſt; & quand elle deſeſpere de ſe venger, c'eſt vn deſeſpoir temeraire, violent & enragé. Outre cela elle a de particulier de *faire de grandes menaces, de parler beaucoup, de découurir ſon ſecret; d'eſtre credule, impudente & opiniaſtre; d'eſtre laſche, cruelle & inſolente.* Mais cette diuerſité paroiſt encore dans les Caracteres corporels, comme nous allons faire voir aprés auoir examiné les cauſes de ceux-cy.

COMMENÇONS donc par *l'Eſperance* qui donne touſiours commencement à la Colere. Car il eſt certain que cette Paſſion ne s'allume jamais dans le cœur quelque injure que l'on ait receuë, & quelque deſir qu'on ait de la repouſſer, ſi on n'eſpere auparauant d'en tirer la vengeance. C'eſt pourquoy nous nous mettons rarement en colere contre ceux qui ſont extrémement au deſſus de nous; les Demons ny les morts quoy qu'ils nous puiſſent offenſer, ne nous irritent jamais; Et on n'a gueres vu qu'vn homme de baſſe condition ſe ſoit laiſſé emporter de courroux contre ſon Roy ou contre ſon Seigneur, parce que ces perſonnes ſont ſi eſleuées qu'elles ſemblent

Pourquoy l'Eſperance deuance la Colere.

eſtre hors d'atteinte, & qu'il eſt comme impoſſible de leur faire aucun mal, & que n'y ayant point d'eſperance de ſe pouuoir venger, il n'y a point lieu de ſe mettre en Colere contre elles.

Comment les perſonnes foibles eſperent de ſe venger.

MAIS puiſque cette Eſperance ne peut eſtre fondée que ſur les forces que l'on penſe auoir; & que les naturels les plus foibles tels que ſont les enfans, les femmes & les malades, ſont extrémement ſuſceptibles de la Colere; Comment eſt-il poſſible qu'ils eſperent de ſe venger n'en ayant pas la puiſſance, & portant touſiours auec eux vn ſecret ſentiment de leur foibleſſe, comme nous ferons voir cy-aprés?

Certainement, il eſt aiſé à juger par les vains efforts qu'ils font en ces rencontres qu'il y a de l'erreur en leurs penſées, & que l'Ame ſe laiſſe ſouuent tromper dans le jugement qu'elle fait de ſes forces. Or cette erreur vient ordinairement du mouuement de la Chaleur qui ſe réueille & s'augmente en cette Paſſion. Car comme nous auons dit au Diſcours de la Hardieſſe, cette qualité faiſant partie des forces corporelles, ayant ſon ſiege dans le cœur, & eſtant, s'il faut ainſi dire, la plus proche de l'Appetit Iraſcible, elle ne peut s'irriter ny s'accroiſtre ſans abuſer l'Ame de la vaine opinion qu'elle luy donne d'eſtre aſſez puiſſante pour entreprendre de grandes choſes. Il en eſt comme d'vn Prince qui n'entend que des conſeils genereux, à qui on ne repreſente que ſon pouuoir & ſa grandeur, & qui ne void perſonne qui ne l'excite à prendre les armes: Car quelque foible qu'il ſoit, ſe trouuant inceſſamment ſolicité par ces violens Miniſtres, ayant touſiours les oreil-

les

les battuës de leurs flatteries, il se laisse enfin persuader, & sans considerer son impuissance il s'engage en des entrepriſes temeraires. L'Ame en fait souuent de mesme dans les corps les plus foibles quand la Chaleur naturelle s'allume dans le Cœur, ne voyant autour de soy, s'il faut ainsi parler, que cette qualité remuante & inquiete, estant à tous momens excitée par son ardeur & par sa viuacité, & se laissant surprendre par l'ostentation qu'elle fait de sa vertu & de son pouuoir; elle s'imagine à la fin que ses forces sont plus grandes qu'elles ne sont, & sans se souuenir de sa foiblesse, elle se resout à combatre le mal, & se flatte de l'esperance d'en obtenir la victoire.

Qui est-ce qui irrite la Chaleur dans les personnes foibles.

MAIS on me pourra demander qui est-ce qui alors irrite & augmente ainsi la chaleur; dautant que si c'est l'Ame comme nous auons dit, qui l'employe pour détruire le mal, il faut qu'elle espere de le vaincre auant qu'elle s'en veüille seruir, puisque le dessein deuance tousiours les moyens qui sont propres pour l'executer; & qu'en effet les Passions sont des actions immanentes qui se forment dans l'Ame auant que le corps s'en ressente. Car il n'est pas question de l'Esperance qui accompagne les constitutions fortes & robustes, où il n'est pas neceſſaire que la Chaleur s'irrite pour faire naistre cette Passion, c'est assez qu'elles connoissent leurs forces & qu'elles en soient asseurées. Mais icy où la foiblesse se trouue, dont l'Ame a connoissance, & qui par consequent luy doit donner de la défiance de soy mesme; il faut qu'il y ait quelque chose qui anime son courage; en vn mot, il est neceſſaire que la Chaleur s'augmente auant

que l'Eſperance s'y puiſſe former : Et toutesfois on ne void rien qui la puiſſe exciter, puiſque nous ſuppoſons qu'il n'y a autre choſe dans l'Ame que la Douleur qui procede de l'injure receuë, & que cette Paſſion bien loin d'accroiſtre la Chaleur eſt celle qui la diminuë & qui l'eſteint à la fin.

Qu'il y a des Paſſions dans la plus baſſe partie de l'Ame.

POVR reſoudre cette difficulté, il faut découurir vn ſecret que l'on n'a point encore remarqué dans les Paſſions, & dire qu'en tous les animaux il y a deux Appetits, l'vn qui eſt ſenſitif & l'autre qui eſt naturel ; que tous deux pourſuiuent ce qui eſt vtile, & fuyent ce qui eſt mauuais; & que tous deux encore ſe ſouſleuent contre ce qui leur eſt contraire afin de le ſurmonter. Car il eſt certain que dans les maladies la Nature s'irrite contre le mal, qu'elle excite ſes forces pour le chaſſer, & que ce mouuement reſpond à la Colere & à la Hardieſſe qui ſe forment dans l'Ame ſenſitiue. De ſorte que tout mouuement de l'Appetit faiſant vne Paſſion, il faut que cet Appetit naturel qui a ſes mouuemens particuliers, ait auſſi ſes Paſſions particulieres. Il eſt vray qu'il ne les a pas ſi parfaites ny en ſi grand nombre que l'autre, eſtant conduit par vne connoiſſance moins exacte, & qui ne diſcerne pas ſi juſtement les objets que l'imagination : C'eſt pourquoy il n'y a gueres que le Plaiſir & la Douleur, la Hardieſſe & la Crainte qui ſe remarquent en cette baſſe partie de l'Ame : Encore ſont-elles ſi imparfaites, qu'on peut dire que ce ne ſont que des images groſſieres & comme les esbauchemens des autres. Car la peine que ſouffre la Nature, & ce ie ne ſçay quel chagrin qui ſuit les indiſpoſitions du corps,

corps, ne ſont à vrayement parler que de foibles commencemens, ou des crayons imparfaits de la vraye Douleur; Comme ces eſpanoüiſſemens ſecrets & ces agreables reſſentimens qui accompagnent les actions naturelles ne ſont que les ombres de la Ioye & du Plaiſir. Et bien que la Nature s'irrite & s'eſleue ſenſiblement contre le Mal, & que l'on voye auſſi bien ſouuent qu'elle s'eſtonne & qu'elle perd le Courage dans le combat: Ce ſont des mouuemens qui ont à la verité bien du rapport auec la Hardieſſe & auec la Crainte de la partie ſenſitiue, mais qui pourtant ſont bien eſloignez de leur perfection, comme il eſt aiſé à juger.

TOVT ce que l'on pourroit dire là deſſus, ſeroit, que ces mouuemens ne meritent pas le nom de Paſſions, n'eſtant conduits par aucune connoiſſance, laquelle eſt abſolument neceſſaire pour former les Paſſions: Mais outre qu'il y a vne connoiſſance cachée en toutes les choſes de la Nature, il eſt certain qu'elle eſt plus diſtincte & plus apparente aux vnes qu'aux autres; & que l'Appetit naturel eſt plus eſclairé dans les animaux qu'il n'eſt dans les Plantes. Car outre cette obſcure & ſecrette connoiſſance qu'il a pour les actions vegetatiues, il eſt encore conduit par la faculté vitale, qui agit auec tant de lumiere & de diſcernement, que pluſieurs ont creu qu'elle eſtoit du reſſort de l'Ame ſenſitiue. Aprés tout, quoy que la Philoſophie ait reſtraint le nom de Paſſions aux Mouuemens qui ſe font par la direction des ſens, on void bien que c'eſt vne circonſtance eſtrangere qui ne va pas à l'eſſence de la choſe; & que le mouuement de l'Ame ne laiſſe pas

d'eſtre vn veritable mouuement, quoy qu'il ne ſuiue pas les ordres de l'Ame ſenſitiue. De ſorte que s'il n'a pas toutes les conditions d'vne Paſſion ſi exactement priſe, il en a du moins, s'il faut ainſi dire, le corps & la ſubſtance; En vn mot, il luy eſt ſi ſemblable, que comme on a donné aux eſmotions de la volonté le nom de Paſſions à cauſe de la reſſemblance qu'elles ont auec celles de l'Appetit ſenſitif, on peut dans le defaut où nous ſommes de termes plus propres, appeller auſſi les mouuemens de l'Appetit naturel, des Paſſions; bien qu'elles ne ſoient pas ſi parfaites, & que meſmes elles ſoient peut-eſtre d'vn autre ordre & d'vn autre genre.

QVOY qu'il en ſoit, ces deux Appetits qui ſe peuuent mouuoir quelquefois ſeparément, comme nous experimentons en nous meſmes quand la Nature combat contre la maladie, ſans que nous reſſentions aucune des Paſſions ſenſitiues; ſe ſecourent ordinairement l'vn l'autre, & ſe communiquent leurs mouuemens quand ils ſont puiſſamment agitez. De là vient que les Paſſions violentes cauſent de ſi grands deſordres dans les corps; que ces chagrins & ces contentemens ſecrets dont nous venons de parler, paſſent à la fin en des triſteſſes & des joyes veritables; & que la Douleur ne peut eſtre bien forte dans la partie ſenſitiue, qu'elle ne ſe faſſe ſentir aux facultez naturelles, & particulierement à la vitale.

Or la Nature a cela de propre lors que le mal eſt venu à ſa connoiſſance, de s'eſleuer contre luy & de taſcher à le vaincre, excitant la Chaleur naturelle, & l'enuoyant auec les Eſprits aux lieux où elle penſe qu'il ſoit. C'eſt ainſi

ainſi que l'inflammation ſuruient aux bleſſeures ; que la douleur s'augmente quand les apoſtemes ſe meuriſſent ; & que la fievre s'engendre dans les corps impurs ; Car tous ces accidens ſont les effets de cette Chaleur que la Nature irrite & rend plus forte pour combatre les maux qu'elle reſſent.

CELA eſtant veritable, il ne faut pas douter que lors que des perſonnes foibles & timides ſouffrent vne injure fort ſenſible, la douleur qu'elle cauſe dans l'Appetit ſenſitif ne puiſſe deſcendre juſques à l'Appetit naturel ; & qu'alors cette puiſſance ſuiuant ſon inclination ne s'eſleue contre le Mal, & n'excite à ſon ordinaire la Chaleur naturelle pour le vaincre. Car c'eſt aſſeurément de là que procede la Rougeur qui paroiſt ſur le viſage à l'abord des grandes douleurs, & qui accompagne ordinairement les premieres larmes que la triſteſſe fait reſpandre, comme nous dirons plus amplement en ſon lieu.

S'il eſt donc vray que la Chaleur ſe réueille & s'accroiſſe dans la Douleur, elle peut former l'Eſperance pour les raiſons que nous auons dites ; & partant il n'y a pas lieu de douter que la Colere ne ſoit touſiours deuancée par cette Paſſion dans les naturels meſmes les plus foibles & les plus timides.

IL faut neantmoins ſe reſſouuenir icy de ce que nous auons dit cy-deuant ; que la diſpoſition neceſſaire pour produire cet effet, eſt que l'on ſoit fort ſenſible aux injures, & que la Chaleur ſoit fort mobile, comme elle eſt ſans doute dans le temperament des femmes & des enfans qui ſont compoſez d'vne

humidité mobile & ſubtile, où la Chaleur & les Eſprits s'agitent facilement ſans rencontrer aucun obſtacle ; parce que dans la foibleſſe où l'Ame ſe trouue, il ne faut pas qu'elle ait du temps pour la conſiderer ; elle doit eſtre ſurpriſe & comme entraiſnée par le mouuement precipité de la Chaleur : Autrement elle ne s'engagera iamais au combat, & ne croira iamais qu'elle puiſſe ſurmonter ſon ennemy. Et de là vient que les Naturels où la Melancholie & la Pituite ſont eſpaiſſes & groſſieres, ſe mettent difficilement en colere quelque mal qu'on leur faſſe ; parce que les Eſprits ſe remuënt auec peine ſous le poids de ſi peſantes humeurs, & que l'Ame a du temps de conſulter ſa foibleſſe auant qu'ils puiſſent ſe faire paſſage & ſe mettre en liberté. Auſſi quelque effort que l'Appetit naturel leur faſſe faire aprés, il n'eſt pas capable de luy faire changer les reſolutions qu'elle a priſes de ſouffrir le mal, & ſans ſe laiſſer toucher d'aucune eſperance de le pouuoir ſurmonter, elle ſe reſout à la patience, ou s'abandonne à la triſteſſe & aux Paſſions qui la ſuiuent. Mais c'eſt trop demeurer ſur ces matieres, qu'il faudra retoucher en d'autres endroits.

ESCLAIRCISSONS ſeulement deux doutes qui peuuent naiſtre de la propoſition precedente. Car ſi l'on ſe met ſouuent en colere ſans eſperance de pouuoir tirer raiſon de l'offenſe receuë ; Et ſi lors meſme que l'on eſt agité de cette Paſſion on deuient furieux quand on deſeſpere de ſe pouuoir venger ; il s'enſuit neceſſairement que l'Eſperance ne doit pas touſiours deuancer ny accompagner la Colere, comme nous auons dit.

Pour

Pour reſpondre à la premiere de ces raiſons, il faut ſe reſſouuenir que dans l'ordre de la Nature la vengeance eſt vn chaſtiment par lequel on veut oſter à celuy qui a fait iniure, la volonté de la continuer. Or comme il n'y a perſonne qui ſe mette en colere qui ne croye auoir ce pouuoir là, il n'y en a point auſſi qui n'eſpere de ſe venger. Et de vray toutes les actions qui procedent de cette Paſſion quelques legeres qu'elles ſoient ſont des peines dont elle pretend de chaſtier celuy qui a offenſé, puiſqu'il n'y en a pas vne qui ne luy doiue donner de la Douleur ou de la Crainte. Car vne mine hardie & effrontée, vne action de deſdain & de meſpris, & des paroles iniurieuſes ſont capables de cauſer du déplaiſir aux perſonnes de la plus haute condition qu'elles puiſſent eſtre; & les menaces ne ſeruent à autre choſe qu'à donner de la crainte à ceux à qui elles ſont faites. Or la Douleur & la Crainte ſont des maux, & par conſequent des peines dont l'Ame veut chaſtier celuy qui a fait iniure, afin qu'il n'en faſſe plus; croyant qu'elles ſeront capables de luy faire changer de volonté, que c'eſt aſſez de luy teſmoigner ainſi ſon reſſentiment & ſon courage pour luy faire perdre l'enuie de continuer ſes mauuais deſſeins; & qu'il doit penſer que ces petits efforts ne ſont que les commencemens d'vne plus grande vengeance. C'eſt ainſi que les beſtes les plus farouches bornent ordinairement leur colere à quelques legeres morſures ou à quelques foibles coups, & que ſouuent elles ſe contentent d'affronter ceux qui les pourſuiuent, de les regarder de trauers, de leur monſtrer les dents, & de ſe mettre en eſtat de les aſſaillir. Et bien que la foibleſſe où ſe trouue l'Ame

Tout homme en Colere eſpere de ſe venger.

ſoit

ſoit ſouuent cauſe qu'elle n'entreprend pas dauantage, elle aime mieux agir ainſi foiblement que de prendre la fuite qui luy ſeroit plus deſauantageuſe ; & veut par ces mouuemens qui paroiſſent hardis & genereux, cacher ſon impuiſſance & ſon defaut, comme elle a ſouuent accouſtumé de faire en d'autres occaſions. Quoy qu'il en ſoit, elle ne ſe met iamais en colere qu'elle n'ait eſperance de ſe venger & de faire ſouffrir quelque mal à celuy qui l'a offenſée. Mais il ne s'enſuit pas qu'elle doiue touſiours eſperer l'entiere ſatisfaction de l'injure qu'elle penſe auoir receuë, parce qu'elle dépend ordinairement de l'opinion des hommes, & non pas de l'intention de la Nature. En effet, les moyens & les degrez de la vengeance ſont pour l'ordinaire differens ſelon l'humeur & la condition des perſonnes, & ſelon les couſtumes des païs ; vn Prince ou vn Gentilhomme ſe venge d'vne autre façon que ne feroit vn païſan ; vne ame cruelle & ſanguinaire ne ſe ſatisfait pas ſi facilement qu'vne autre. Et il y a des lieux où l'on ne croira pas pouuoir tirer raiſon d'vne offenſe que par le combat ſingulier, & d'autres où le poiſon & l'aſſaſſinat ſont ordinairement employez. Or comme il arriue ſouuent qu'on n'a pas le pouuoir de ſe ſeruir de ces moyens, ny de porter la vengeance iuſques à ce point ; il eſt certain qu'alors on deſeſpere de ſe venger de la ſorte, mais non pas de ſe venger abſolument, pour les raiſons que nous auons dites ; & partant il eſt veritable que l'eſperance de ſe venger deuance touſiours la Colere.

Quel eſt le

QVANT au *Deſeſpoir* qui luy ſuruient quelquesfois & qui la rend plus violente, ce n'eſt

pas

pas vne entiere perte de l'Eſperance, ainſi cela ne fait rien contre la doctrine propoſée. Car nous monſtrerons au Diſcours que nous auons deſtiné pour cette Paſſion, que le mot de *Deſeſpoir* ſignifie en noſtre langue auſſi bien que dans la Grecque & dans la Latine, deux Paſſions tout à fait differentes; à ſçauoir le Deſeſpoir ordinaire où l'on perd l'eſperance, & où l'Ame ſe relaſche & perd le courage, aprés auoir veu qu'elle ne peut obtenir le bien qu'elle auoit attendu : Et le Deſeſpoir qui eſt particulier à la Colere & à la Hardieſſe, & qui au lieu d'amollir & d'abatre le courage, le fait roidir contre les difficultez auec plus d'impetuoſité & de tranſport qu'auparauant. Car il eſt certain qu'en celuy-cy l'Ame qui trouue des obſtacles qu'elle n'auoit pas preueus, perd l'eſperance de faire ce qu'elle s'eſtoit propoſé; mais en meſme temps elle en conçoit vne autre, & forme de nouueaux deſſeins qui l'engagent en ces fougues & en ces tranſports que l'on appelle communément Actions de Deſeſpoir, comme nous ferons voir amplement quand nous traitterons à fonds de cette matiere.

Deſeſpoir qui ſuruient à la Colere.

VOYONS maintenant les autres Caracteres de cette Paſſion; Et ſans nous arreſter à la *Confiance* & à la *Preſomption*, qui ont eſté examinées au Diſcours de la Hardieſſe, & qui dépendent des meſmes cauſes qui produiſent l'Eſperance; cherchons la nature & la ſource de la *Fureur* qui ſe meſle ſi ſouuent auec la Colere. Car bien qu'on les confonde ſouuent enſemble, & que l'on donne ordinairement à celle-cy le nom de fureur, ce ſont neantmoins deux choſes fort differentes, puiſqu'il y a des Coleres qui ne ſont pas furieuſes, &

que

que la Fureur ſe trouue en d'autres Paſſions & en d'autres actions où il n'y a aucun ſoupçon de Colere.

Ce que c'eſt que la Fureur.

EN effet il y a diuerſes ſortes de Fureurs, les vnes ont eſté appellées Diuines, les autres Brutales, & les autres ont eſté miſes au rang des Maladies. Mais toutes ont cela de commun, qu'elles mettent l'Ame hors de ſon aſſiette naturelle, & qu'elles la tranſportent comme hors d'elle-meſme; les vnes en luy faiſant faire des actions qui ſurpaſſent la force ordinaire des hommes, & qui pour ce ſuiet ſemblent auoir quelque choſe de diuin; les autres en luy faiſant perdre la raiſon, & l'approchant de la nature des beſtes les plus farouches. Ce n'eſt pas icy le lieu d'examiner en détail toutes ces differences; il ſuffit de dire que ce violent tranſport où conſiſte l'eſſence de la Fureur en general, peut proceder ou de l'Ame qui s'excite & s'anime elle-meſme; ou de la Chaleur qui la picque & qui l'irrite. La fureur Amoureuſe & la fureur Poëtique ſont entre les diuines, celles qui pour l'ordinaire ne reconnoiſſent point d'autre cauſe que l'Ame ſeule, qui de ſoy-meſme s'eſleue, & qui fait ces ſaillies merueilleuſes qui ſentent l'enthouſiaſme & l'inſpiration diuine: Car ayant la puiſſance de ſe mouuoir, elle s'eſlance en ces rencontres auec tant d'ardeur qu'elle s'emporte elle-meſme; & comme celuy qui court auec trop d'impetuoſité ne ſe peut retenir, & va ſouuent plus loin qu'il ne voudroit; elle s'abandonne à la fougue qu'elle s'eſt donnée, & paſſe ainſi au de là de ſes bornes ordinaires. Mais il n'en eſt pas ainſi de la fureur Martiale, de la Bachique, ny des autres qui ſuiuent la Colere ou les maladies cor-

corporelles : Car ce n'eſt pas l'Ame qui commence le mouuement dont elle eſt emportée en ces rencontres, c'eſt la Chaleur que le vin, la Hardieſſe, ou l'intemperie du corps impriment dans les Eſprits, qui eſtant agitez par cette qualité turbulente viennent à tous momens heurter le ſiege des facultez animales, les pouſſent & les iettent en ces mouuemens extraordinaires. Voilà donc la raiſon generale pour laquelle la Colere paſſe en Fureur : car on ne peut douter que cette Paſſion n'allume vn grand feu dans les entrailles, qu'elle n'agite violemment les Eſprits; & que la quietude que demandent les plus nobles operations de l'Ame ne ſoit troublée par la tempeſte qu'elle excite dans leurs principaux organes. Ainſi les facultez qui conduiſent l'animal n'agiſſent plus conformément aux loix de la Nature ny de la Raiſon, & n'ayant plus de frein qui les puiſſe retenir, elles ſe laiſſent aller où la rapidité des Eſprits & de la Paſſion les pouſſe, & font ainſi toutes leurs actions auec déreglement & auec temerité. Mais ce qui contribuë beaucoup à cette precipitation, c'eſt la Douleur qui eſt la premiere cauſe de la Colere, & la Foibleſſe qui l'accompagne ordinairement : Car l'vne & l'autre ſont naturellement impatientes & empreſſées, & ſolicitent viuement l'Ame de pourueoir à ſa ſeureté; celle-là parce que le Mal eſt preſent, celle-cy parce qu'elle n'a pas de forces pour luy reſiſter, & qu'il n'y a point de temps à perdre dans vne rencontre ſi preſſante & ſi perilleuſe. Et de là vient que la Colere eſt plus impetueuſe dans les naturels les plus foibles; Et que la Fureur ne s'allume pas ſi promptement en toutes les autres Paſſions qu'elle fait en celle-cy, dautant qu'elles ſont ordi-

ordinairement exemptes de Douleur & de Foibleſſe, & que par conſequent il n'y a point de cauſe qui faſſe haſter l'Ame de ſonger à ſa defenſe. Il eſt vray que bien que les naturels robuſtes ne ſe laiſſent pas ſi toſt tranſporter que les autres, tant pour la raiſon que nous venons de dire, que parce qu'ils ſont d'vne complexion plus ferme & plus ſolide, où la Chaleur ne s'eſprend pas ſi facilement: Neantmoins quand vne fois la fureur les a ſaiſis, outre qu'elle y eſt plus vehemente & plus dangereuſe, elle y eſt de plus longue durée, parce que la Chaleur eſt plus forte, & ſe conſerue plus long temps dans les ſuiets qui ſont groſſiers & maſſifs, qu'en ceux qui ſont ſubtils & mobiles, tels que ſont les femmes & les enfans, & tous ceux qui approchent de leur temperament.

La Colere eſt ſuperbe.

L'ORGVEIL eſt ſi propre à la Colere, qu'il n'y a point de Paſſion à qui il tienne ſi ſouuent compagnie, ny à qui il ſoit ſi familier qu'à celle-cy. Et certainement, c'eſt vne choſe eſtrange, que ſi toſt qu'elle s'eſt eſpriſe dans l'Ame la plus vile & la plus foible qui ſe puiſſe trouuer, elle luy oſte la connoiſſance de ſa baſſeſſe & de ſon impuiſſance, luy fait perdre tout le reſpect qu'elle doit aux autres, & luy perſuade qu'elle ne doit plus ceder ny ſe ſoûmettre à qui que ce ſoit. Il ne faut pas en aller chercher bien loin des exemples, puiſque nous voyons à tous momens que par ſes conſeils les valets oſent bien faire teſte à leurs Maiſtres, les enfans à leurs parens, les ſuiets à leurs Seigneurs; & ce qui eſt eſpouuantable, que de viles creatures comme ſont les hommes n'eſpargnent pas les choſes les plus ſaintes, & s'en prennent ſouuent à Dieu meſme. Et quoyque

ce

ce desordre ne paroisse pas si grand dans les personnes de haute condition, quand elles se mettent en colere contre leurs inferieurs, elles ne laissent pas d'estre tousiours coupables d'vn orgueil bien iniuste & bien odieux quand elles ne veulent point entendre de raisons ny de defenses; quand le silence ou les excuses les irritent dauantage; & quand l'innocence reconnuë leur est vne nouuelle iniure. Car tout cela procede du naturel altier & superbe de cette Passion, qui veut tousiours auoir le droit & la raison de son costé, qui ne veut ceder à personne, & qui ne peut reconnoistre pour innocent celuy dont elle croit auoir esté offensée, sans s'accuser soy mesme d'imprudence & d'iniustice.

Mais d'où peut donc venir cet Orgueil, qui souuent est si mal fondé, & qui n'est d'ordinaire appuyé ny des forces ny de la raison? Certainement, il ne faut point chercher sa source ailleurs que dans le mouuement de la Chaleur qui trouble le iugement & qui pousse l'Ame hors de ses bornes ordinaires, comme nous auons dit cy-deuant. Car l'Orgueil n'estant autre chose qu'vne certaine enfleure & comme vne extension immoderée de l'Ame, par laquelle elle s'esleue plus qu'elle ne doit, & s'estime en suite plus grande qu'elle n'est veritablement; il est impossible que la Chaleur s'irrite sans luy donner vne grande confiance en ses forces, sans la transporter hors d'elle mesme, & sans luy donner par consequent cette esleuation excessiue où consiste l'Orgueil. Dailleurs ce sentiment secret que chacun a de l'excellence de son estre, se réueille par le mespris qu'il souffre quand on l'offense; car pour reparer le tort qu'il pense qu'on luy fait en le mesprisant,

priſant, il ſe veut releuer au deſſus de celuy qui l'abaiſſe, & ſe rempliſſant d'vne grande opinion de ſoy meſme il vient à cette enfleure qui fait l'arrogance & la vanité.

La Colere eſt criarde & babillarde.

LA Colere eſt *abondante en paroles & en menaces*, parce que l'imagination qui eſt eſchauffée par l'ardeur qu'elle allume dans les Eſprits, & qui eſt toute pleine des penſées que l'orgueil & la vengeance luy inſpirent, eſt contrainte de les reſpandre ſur la langue & dans les paroles. Et certes on peut dire qu'il en eſt en quelque façon comme des liqueurs que la chaleur du feu fait eſleuer à gros boüillons; car plus le vaiſſeau où elles ſont eſt plein, plus facilement elles paſſent par deſſus ſes bords, & pluſtoſt & plus abondamment elles en ſortent & s'épanchent. Il eſt vray que la Douleur qui ſe trouue toûjours auec cette Paſſion, aide beaucoup à cet effet par la precipitation & par l'impatience qu'elle donne à l'Ame. C'eſt pourquoy la Hardieſſe toute ſeule n'aime pas tant à parler que la Colere, & nous voyons qu'vne meſme perſonne ira hardiment au combat ſans mot dire, qui ne peut s'empeſcher de crier & de menacer quand elle a eſté offenſée; parce qu'alors la Douleur ſe meſle auec la Hardieſſe qui luy ſert comme d'aiguillon, qui la picque & qui luy donne ces fougues inutiles. Mais ſi la *Foibleſſe* ſe ioint encor auec elles, la Colere deuient tellement criarde, & va à vn tel excez de paroles & de menaces, qu'on peut dire que c'eſt alors vn torrent qu'il eſt impoſſible d'arreſter; comme on peut remarquer en celle des femmes, des enfans & autres ſemblables. Or cela vient de ce que l'Ame qui connoiſt ſon defaut, a deſſein de le cacher par ces actions

qui

qui paroiſſent courageuſes, & auec leſquelles elle penſe deuoir donner de la crainte à ſon ennemy; ou de ce que la Douleur & la Foibleſſe, qui ſont, comme nous auons dit, naturellement inquietes & empreſſées, ne luy donnant pas la patience de tenter de plus puiſſans moyens de ſe venger, la font courir à ces premieres armes de la Nature, & luy font diſſiper ſon courage en ces vaines attaques. Et ſans doute, qui conſiderera que les animaux qui ſont forts & courageux, & les hommes qui ſont genereux & hardis n'ont pas accouſtumé de crier ny de parler beaucoup, quand ils ont eſté offenſez de quelqu'vn & qu'ils en cherchent la vengeance; iugera bien que les cris, les raiſons & les menaces ſont les defenſes naturelles de la foibleſſe irritée; & que ceux qui les employent ſe défient de leurs forces, & reſſemblent à ces tonnerres qui ne font que du bruit & qui s'entendent long temps aprés que les eſclairs ont paru: Car quand la foudre doit tomber, le feu, le bruit & le coup ſe font ſentir en meſme temps: Et telle eſt la Colere qui s'allume dans les grands courages & dans les conſtitutions fortes & robuſtes, comme nous auons dit au Diſcours de la Hardieſſe.

La Colere eſt indiſcrete.

DE la meſme ſource d'où luy vient l'abondance des paroles, procede encore cette *franchiſe indiſcrete* qui la rend ſi facile à deſcouurir ſes plus ſecretes penſées: car il n'y a point de Paſſion qui ſoit ſi mauuaiſe gardienne d'vn ſecret que la Colere; & quoy que l'Amour & la Ioye ayent la meſme infidelité, elles ne violentent pas le cœur comme celle-cy; elles l'ouurent pluſtoſt qu'elles ne le verſent, & ſi elles le font eſpancher, c'eſt pluſtoſt parce qu'elles le

le rempliſſent que parce qu'elles le vuident: Mais la Colere n'y peut rien ſouffrir qu'elle n'en chaſſe auec force, elle l'eſpuiſe en le faiſant creuer; & comme vn feu allumé dans vne mine, elle enleue & fait paroiſtre tout ce qui y eſt caché. En effet, il eſt impoſſible de conceuoir l'impetuoſité auec laquelle la Chaleur & les Eſprits ſortent du cœur, & l'empreſſement auec lequel l'Ame ſe iette hors d'elle-meſme pour ſe venger, qu'on ne s'imagine auſſi de voir comme vne effuſion & vn eſpanchement de toutes ſes penſées & de tous ſes deſſeins; & principalement de ceux qui ont quelque liaiſon & conformité auec la Colere, comme ſont les conſpirations faites auec ou contre l'ennemy, les bons offices qu'on luy a rendus en ſecret & autres ſemblables, que cette Paſſion découure pour ſatisfaire à ſa vengeance. Car quand vn homme qui eſt en colere decele vne conſpiration dont ſon ennemy eſt complice, c'eſt pour le mettre en peine; quand il publie quelque entrepriſe qu'il a formée contre luy, c'eſt vne menace; & quand il luy fait quelques reproches, c'eſt pour le mettre dans le tort & pour le rendre odieux. Auſſi ce ſont ordinairement les plus foibles qui tombent en ce defaut, ſoit parce qu'ils parlent dauantage que les autres, & qu'il eſt bien difficile qu'en beaucoup de paroles il ne ſe trouue beaucoup d'imprudence; ſoit parce qu'ils veulent cacher leur foibleſſe par cette liberté qu'ils prennent à dire tout ce qu'ils ſçauent, & tout ce qu'ils ont enuie de faire.

Il y a des Coleres muëttes.

IL y a neantmoins des Coleres qui ſont *Muëttes*, & qui ne laiſſent pas d'eſtre violentes pour ne faire point de bruit; ſouuent meſ-

me

me celles qui ſont les plus criardes s'arreſtent tout à coup, & tombent dans vn ſilence où la fureur ſe fait auſſi bien connoiſtre que dans les menaces. Or ce Silence vient ou de la confiance que l'on a en ſes forces qui cherche de plus nobles & de plus ſolides vengeances que celle des paroles, comme nous auons dit au Diſcours de la Hardieſſe; ou du Dépit que l'on a de ſe voir offenſé par des perſonnes dont on ne deuoit point attendre d'iniure; ou du meſpris dont on pretend de chaſtier leur inſolence; ou de la forte attention que l'Ame ſe donne pour trouuer les moyens de ſe venger, pour découurir le motif de l'outrage qu'on luy fait, ou pour d'autres ſemblables deſſeins que la Paſſion iette dans ſes penſées.

ELLE eſt *Impatiente & Empreſſée*, non ſeulement à cauſe de la Douleur qu'elle reſſent, & du Deſir qu'elle a de ſe venger, qui ſont deux Paſſions naturellement inquietes. Mais auſſi à cauſe de la Chaleur & de l'agitation qu'elle excite dans les Eſprits. Car il eſt impoſſible que ces Organes qui ſeruent aux mouuemens de l'Ame & du Corps ſouffrent cette grande ebullition, ſans agiter puiſſamment l'vne & l'autre; & ſans cauſer en ſuite le trouble & la precipitation dans les penſées, l'eſgarement dans les Diſcours & dans les Regards; & ce changement continuel de poſture & de place que l'on remarque dans la Colere. *La Colere eſt Impatiente.*

TOVTES les Paſſions ſont *Credules* dans les choſes qui fauoriſent leur deſſein; & *Opiniaſtres* dans celles qui les choquent; parce qu'il eſt aiſé de pouſſer l'Ame où elle veut aller, & qu'il eſt difficile de luy faire prendre vne nou- *La Colere eſt Opiniaſtre.*

uelle route. Mais comme il n'y en a point de ſi impetueuſe ny de ſi rapide que la Colere, il n'y en a point auſſi où les perſuaſions qui peuuent haſter ſon cours ſoient ſi facilement receuës, & où celles qui s'y veulent oppoſer ſoient ſi fortement repouſſées. En effet, on ne ſçauroit rien propoſer à vn homme agité de cette Paſſion qui puiſſe rendre l'iniure qu'il a receuë plus grande & plus ſenſible, qui doiue auancer ou accroiſtre ſa vengeance, & qui flatte ſon deſſein & ſon procedé, qu'il ne le reçoiue auidement, & qu'il n'y donne ſon approbation. Au contraire, il ſe roidit contre toutes les raiſons qui taſchent d'adoucir ſon reſſentiment & ſa fureur; & quoy qu'il en reconnoiſſe la verité & la iuſtice, il s'obſtine à les combatre, & croit que ſon opiniaſtreté eſt capable de iuſtifier ſa Colere. Qui voudra neantmoins conſiderer de prés toutes ces actions, verra bien que l'Orgueil y a beaucoup de part, & qu'outre cette cauſe generale que nous venons de marquer, celle-cy y contribuë particulierement: Car l'Orgueil aime d'eſtre flatté, veut touſiours auoir raiſon, & ne cede iamais à qui que ce ſoit. De ſorte qu'il ne faut pas s'eſtonner ſi la Colere qui eſt naturellement orgueilleuſe eſcoute facilement ceux qui approuuent & qui fauoriſent ſes deſſeins; ſi elle rebute ceux qui les condamnent; & ſi elle demeure ferme dans ſes reſolutions, lors meſme qu'elle les reconnoiſt iniuſtes.

La Colere eſt laſche, inſolente & cruelle.

LA *Laſcheté*, *l'Inſolence & la Cruauté* n'abandonnent guere cette Paſſion; ſoit parce que l'impetuoſité & l'aueuglement où elle eſt, la font touſiours paſſer au delà des bornes que la Nature & la Raiſon ont données à la vengeance;

geance ; ſoit parce que l'orgueil luy fait abuſer des auantages qu'elle a ſur l'ennemy; ſoit enfin parce que la foibleſſe qui luy tient ſouuent compagnie, luy donne ces conſeils, & luy perſuade que pour ſe mettre à couuert de tous les accidens qu'elle doit craindre, elle eſt obligée d'vſer pleinement de ſa victoire, & de la porter iuſqu'aux dernieres violences, comme nous auons dit au Diſcours de la Hardieſſe. C'eſt pourquoy les femmes & ceux qui ſont naturellement foibles & timides ſont plus inſolens & plus cruels en leur colere que les autres ; & quand ceux qui les ont offenſez tombent en leur puiſſance, ils en ſouffrent toutes les indignitez, tous les outrages & tous les excez que la rage & la cruauté peuuent inſpirer.

L'INDIGNATION, *le Deſdain & le Deſpit* ne ſont pas proprement des effets de cette Paſſion, c'en ſont pluſtoſt des eſpeces & des differences. Car ce ſont de legeres Coleres qui ſemblent ſe tenir preſque toutes renfermées dans l'Ame, & qui n'entrent iamais en ces fougues & en ces violences qui ſe remarquent aux autres. Toutes trois ont cela de commun, que la Douleur ſe meſle touſiours auec elles, & qu'elles font ſouſleuer l'Ame contre les choſes qui luy donnent du déplaiſir. Mais il y a cette difference, que le Deſdain n'eſt iamais ſans le meſpris, quoy qu'on puiſſe auoir du deſpit & de l'indignation contre des choſes que l'on eſtime. Dailleurs l'Indignation ne ſe forme iamais que dans les hommes, quoy que les deux autres ſe trouuent auſſi dans les beſtes. Enfin il eſt certain qu'il y a des perſonnes contre qui on a du Deſpit, ſans que l'on aye du deſdain ou de l'indignation contre elles.

Ce que c'eſt que l'Indignation.

ET certainement, le mot d'*Indignation* marque que pour faire eſleuer ce mouuement dans l'Ame, il faut que quelque choſe arriue à quelqu'vn qu'il ne merite pas & dont il ſoit indigne. Or comme on peut auoir de la Douleur pour le bien & pour le mal qui arriue de la ſorte; la difficulté eſt de ſçauoir ſi l'vn & l'autre eſt capable de l'exciter, ou s'il n'y a que le bien comme a creu Ariſtote. Car ſa penſée eſt que la Douleur que l'on a de voir ſouffrir du mal à celuy qui ne le merite pas, fait la Compaſſion, & que celle que l'on a de voir proſperer ceux qui en ſont indignes fait l'Indignation. Mais il ſemble que cela ne ſe peut accommoder auec la ſignification que toutes les langues donnent à ce mot, ny à la nature meſme de la choſe. Dautant que l'Ame peut en deux façons auoir de la Douleur pour le mal qu'elle void ſouffrir à ceux qui ne le meritent pas; à ſçauoir en compatiſſant ſeulement à leurs peines, ſans employer ſes forces pour combatre le mal; ou bien en s'excitant & s'eſleuant contre luy pour le repouſſer. Or il eſt certain que la Compaſſion ne connoiſt point ce ſouſleuement, n'ayant point d'autre ſoin que de fuïr le mal, & eſtant toute dans la Douleur & dans la Crainte, comme nous monſtrerons en ſon lieu; Et partant ſi l'Ame fait quelque effort quand elle eſt faſchée du mal qui arriue à quelqu'vn indignement, puiſque ce mouuement ne peut eſtre la Compaſſion ny la Pitié, il faut que ce ſoit quelque ſorte d'Indignation. En effet, la commune façon de parler nous apprend qu'il y a des perſonnes qui ne peuuent voir leur ennemy qu'auec indignation; que leurs paroles ſont pleines d'indignation & de menaces; que Dieu chaſtie les meſchans dans

la Colere de ſon indignation ; & meſme que l'on a quelquesfois indignation contre ſoy-meſme. Les autres langues ſe ſeruent auſſi de ce mot au meſme ſens, car le Νέμεσις des Grecs qu'Ariſtote a mis pour celuy-cy, a vne ſignification plus eſtenduë qu'il ne luy a donnée, & s'applique auſſi bien à l'indignation que l'on conçoit en voyant quelqu'vn trop mal traité, qu'à celle que l'on a pour celuy qui l'eſt trop bien. En effet, il auouë luy meſme que l'on attribuë cette Paſſion à Dieu, qui pourtant ne ſe doit pas indigner de la proſperité des meſchans, parce que c'eſt luy qui la leur donne ; mais bien de ce qu'ils en abuſent & qu'ils le traittent indignement par leurs crimes & par leur ingratitude. Et certes, il ne faut pas s'arreſter à ce que cet incomparable Auteur a dit des Paſſions dans ſa Rhetorique, où il n'en a traitté que ſuperficiellement & dans les notions les plus communes: Car il eſt certain que s'il les euſt examinées à fonds, il auroit fait icy deux ſortes d'*Indignation*, l'vne que le bien d'autruy fait naiſtre en nous, & celle qui vient du mal que l'on ſouffre ou que l'on void ſouffrir aux autres ; & que le veritable & l'vnique motif qui les excite c'eſt l'Indignité : Car ſans elle ce n'eſt point Indignation, c'eſt Deſpit, c'eſt Enuie ou quelqu'autre ſemblable. Ainſi quand on ſe faſche du bien qui arriue à quelqu'vn, ſi on ne conſidere point qu'il en eſt indigne, c'eſt Enuie ; Et quoy qu'il faille toûjours que le mal ſoit iniuſte pour eſmouuoir la Colere, ſi on ne le regarde particulierement comme Indignité, il fera bien naiſtre le Deſpit, ou quelqu'autre ſorte de Colere, mais non l'Indignation. C'eſt pourquoy le mouuement que l'Ame ſouffre en cette rencontre ne paſſe

gueres dans ces violences & dans ces excés où la vraye Colere ſe laiſſe emporter; parce que le mal veritable qui donne de la Douleur ne conſiſte pas dans cette Indignité, mais dans l'iniuſtice, laquelle on augmente par cette conſideration qui luy eſt comme eſtrangere. De ſorte que ſi l'iniure par exemple n'eſt grande, quelque Indignité que l'on y conçoiue, elle n'oblige pas l'Ame à faire de grands efforts, dautant que ce n'eſt que comme vne couleur qu'elle donne elle-meſme au corps & à la ſubſtance du mal, qui le rend en quelque façon plus ſenſible mais non pas plus grand. Et c'eſt encore pour cette raiſon que les beſtes n'en ſont pas ſuſceptibles, n'eſtant pas capables de faire les reflexions qui ſont neceſſaires pour connoiſtre ſi l'on n'eſt pas digne de quelque choſe. Au reſte les hommes s'indignent de voir arriuer du bien ou du mal à ceux qui ne le meritent pas; parce que c'eſt vne choſe qui paroiſt injuſte, & que nous auons naturellement auerſion contre ce qui choque la Raiſon & la Iuſtice. Mais quoy que l'on s'intereſſe ainſi pour elles, on les abandonne bien ſouuent dans le iugement que l'on fait du merite des perſonnes, que nous eſtimons ſouuent dignes ou indignes des choſes ſelon que l'Orgueil, l'Amour ou la Haine nous le conſeille. C'eſt pourquoy les Ambitieux & les Amans ſont extrémement ſuiets à cette Paſſion; dautant que la vanité perſuade facilement à ceux-là que tous les autres ſont indignes des honneurs où ils aſpirent; & que l'Amour donne à ceux-cy vne haute eſtime de la perſonne aimée, & vne grande opinion de leur ſeruice; car dans cette penſée ils ont à tous momens des ſuiets de s'offenſer, ou qu'on ne la reſpecte pas aſſez, ou de ce qu'ils

qu'ils n'en ſont pas bien traitez, ou que d'autres le ſont mieux, qui à leur auis ne le meritent pas tant: Au contraire ceux qui ont l'Ame baſſe & l'eſprit ſeruile, ou qui ne ſont capables d'aucuns de ces nobles deſirs, ne reſſentent preſque iamais les mouuemens de l'Indignation.

LE *Deſdain* eſt auſſi vne ſorte de Colere, puiſqu'il faut pour l'exciter qu'il y ait quelque choſe qui déplaiſe & qui faſſe ſoûleuer l'Ame contre elle. Mais ce qui la rend differente des autres c'eſt le Meſpris qui luy tient touſiours compagnie, car on ne deſdaigne iamais perſonne qu'on ne la meſpriſe, quoy qu'on meſpriſe beaucoup de choſes qu'on ne deſdaigne pas. C'eſt pourquoy on peut dire que le Deſdain eſt vne Colere meſpriſante. Et de là vient qu'elle n'eſt iamais violente ny impetueuſe, parce que les choſes que l'on meſpriſe ne meritent pas qu'on ſe mette en peine pour elles. Ce n'eſt pas pourtant à dire que ce que l'on deſdaigne ſoit tout à fait meſpriſable, autrement l'Ame ne prendroit pas le ſoin de s'eſleuer contre luy, puiſque le Meſpris n'eſt rien que l'opinion que nous auons qu'vne choſe eſt indigne de noſtre eſtime & de nos ſoins, ne la iugeant pas capable de faire ny bien ny mal, comme nous auons dit cy-deuant. Et partant il faut que ce que l'on doit deſdaigner puiſſe faire quelque mal, mais que ſon pouuoir ne ſoit pas grand, ou du moins que l'on feigne qu'on ne le craint pas: Car il arriue ſouuent en ces Paſſions que l'Ame qui connoiſt ſa foibleſſe, taſche de la cacher par des actions qui paroiſſent courageuſes, comme nous auons dit. *Ce que c'eſt que le Deſdain.*

Ce que c'eſt que le Deſpit.

QVANT au *Deſpit*, il n'a rien de particulier qui le diſtingue de la Colere comme les precedentes : Car ce n'eſt qu'vne foible Colere & comme vne legere ſecouſſe que l'Ame ſe donne pour s'oppoſer aux maux, ſoit parce qu'ils ſont de petite conſequence, ſoit parce qu'elle n'oſe ou qu'elle ne veut pas les attaquer fortement : Car la foibleſſe la retient ordinairement & l'empeſche de pouſſer la Paſſion où elle deuroit aller ; Et la Raiſon qui n'eſt pas maiſtreſſe des premiers mouuemens de l'Appetit, ſouffre bien le Deſpit comme vn commencement de la Colere, mais elle ne permet pas qu'elle paſſe outre : C'eſt pourquoy les perſonnes timides, & celles qui ſont moderées ſe deſpitent pour des choſes qui allumeroient la Colere dans les autres.

Les Caracteres corporels de la Colere.

LES *Caracteres* que la Colere imprime ſur le Corps, marquent encore le meſlange des deux Paſſions dont nous auons monſtré qu'elle eſtoit compoſée : Car on ne peut douter que la mine triſte & renfrongnée qu'elle reſpand ſur le viſage, les gemiſſemens & les cris qu'elle fait ietter à tous momens, & les larmes qu'elle fait ſi ſouuent verſer, ne viennent de la Douleur ; Et que l'ardeur qui paroiſt dans les yeux, dans la voix & dans tous les mouuemens, ne procedent de la Hardieſſe. Il eſt vray que pour l'ordinaire celle-cy en produit de plus ſenſibles & en plus grand nombre que l'autre, parce qu'elle fait ſortir l'Ame au dehors, & la met à découuert, au lieu que la Douleur la faiſant retirer en ſoy meſme, fait auſſi que la plus grande partie de ſes effets demeurent cachez & ne paroiſſent pas comme les autres.

tres. Et certainement parmy ce grand nombre de Characteres corporels qui ſe remarquent dans la Colere, il n'y en a que trois ou quatre qui dépendent de la Douleur; tout le reſte vient de la Hardieſſe & de la Fureur.

Mais de quelque ſource qu'ils puiſſent tirer leur origine, il ne faut pas oublier que les vns ſe font par l'ordre & par le commandement de l'Ame; & que les autres ſuruiennent par vne pure neceſſité, ſans qu'elle ait deſſein ny intention de les produire, comme eſt la paſleur & la rougeur du viſage, les rides du front, l'enfleure des parties, le begayement, &c. car ils ne ſeruent de rien au deſſein de la Colere, & c'eſt ſeulement en ſuite du mouuement des Eſprits & des autres parties qu'ils ſe forment.

Or comme il y en a beaucoup des vns & des autres qui ont deſia eſté examinez aux Diſcours precedens, nous ne faiſons pas eſtat d'y retoucher; il ſuffit que le Lecteur ſçache qu'il trouuera au Chap. de la Hardieſſe les cauſes du Regard de trauers; du mouuement des paupieres, des ſourcils & du front; de l'eſlargiſſement des narines; du heriſſement du poil, & de la paſleur qui ſuruiennent quelquesfois dans les commencemens de la Colere: Qu'au Chap. de l'Amour il verra d'où naiſſent les ſouſpirs, & pourquoy la rougeur que cette Paſſion excite commence par les yeux; Qu'il rencontrera meſme en celuy de la Conſtance d'où vient la fermeté des parties. Quant aux larmes & aux autres effets de la Douleur, nous en parlerons aux Diſcours que nous auons deſtinez pour cette Paſſion.

OVTRE le Regard de trauers, il y en a

deux autres qui ſont familiers à la Colere, à ſçauoir le Regard farouche & le Regard furieux. L'vn & l'autre ont cela de commun qu'ils ſe font auec force & auec viuacité ; Mais le Farouche a quelque choſe de triſte & de ſeuere qui ne ſe rencontre pas toûiours dans le Furieux ; ioint qu'il n'eſt pas ardent & eſgaré comme celuy-cy.

D'où vient le Regard Farouche.

Il faut donc pour rendre le Regard *farouche*, que les ſourcils s'abaiſſent & ſe ramaſſent, que l'œil ſoit vif & perçant, & que la veuë ſoit ferme & aſſeurée. Tel eſt celuy des Lyons, des Leopards, & des Dogues; car ils ont naturellement les ſourcils rabatus & reſſerrez, qui ſont comme vn gros nuage ſur le front ; & leurs yeux ont vne certaine ardeur qui ſemble reſpirer le ſang & le carnage. Et certainement il ne faut pas moins de ces trois conditions pour former cette ſorte de Regard : Dautant qu'vn homme impudent a bien la fermeté & la viuacité de la veuë ; mais parce qu'il tient les ſourcils eſleuez, & que cet air rude & ſeuere qui vient de la contraction du front & des ſourcils luy manque, il n'a pas le Regard farouche. Au contraire, le Chagrin & vne forte attention d'eſprit peuuent apporter cette ſeuerité ſur le viſage ; mais parce qu'ils oſtent aux yeux la viuacité, ils ne rendent iamais la veuë farouche. En effet, cet eſclat perçant qui paroiſt dans les yeux, & principalement en ceux qui ſont bleus, que les Latins appellent *Cæſios*, inſpire quelque choſe de cruel & de farouche dans les regards ; C'eſt pourquoy Tacite appelle les yeux des Allemans *truces* ; & l'on nous apprend que les Pantheres & les Leopards ont ie ne ſçay quoy de plus farouche dans les leurs, que n'ont pas les Lyons ; à cauſe qu'ils les

ont

ont de cette couleur là, & que ceux-cy les ont roux, qui eſt vne couleur plus obſcure & moins eſclatante.

Quoy qu'il en ſoit, la Colere *abbat & reſſerre les ſourcils*, pour ſe fortifier contre la Douleur qu'elle ſent, & contre l'ennemy qui l'attaque, comme nous auons dit ailleurs. Son Regard *eſt vif & aſſeuré* à cauſe de l'eſclat & de la force qu'elle iette dans les yeux, par la quantité des eſprits qu'elle y enuoye. Car on ne ſçauroit douter que la fermeté de la veuë ne ſoit vn effet de la force de ces parties; & que les eſprits ne faſſent la plus grande partie de leur force, puiſqu'elles deuiennent languiſſantes quand elles ne les reçoiuent plus. Pour ſçauoir en quoy conſiſte cette fermeté de veuë, il faut voir ce que nous en auons dit au Chap. de la Hardieſſe.

Quel eſt le Regard Furieux.

QVOY que le *Regard Furieux* ſe prenne quelquesfois pour le Farouche, ce n'eſt pourtant pas la meſme choſe; Car il y a grande difference entre le regard ordinaire d'vn Lyon & celuy qu'il a quand il eſt irrité; entre le regard d'vn homme qui eſt encore maiſtre de ſa Colere, & celuy d'vn maniaque & d'vn enragé. Celuy-là eſt farouche; mais celuy-cy eſt furieux, & marque vn extreme tranſport & vn entier eſgarement de l'Ame. Auſſi ſe fait-il auec des yeux qui ſont rouges & eſtincelans, qui s'auancent & ſemblent ſortir de la teſte, & qui ſe iettant d'vn coſté & d'autre, font vne veuë hagarde & eſgarée: Et comme dans l'autre les ſourcils ſe tiennent abbatus, en celuy-cy ils ſont ordinairement eſleuez, & attirant aprés eux les paupieres, ils font l'ouuerture des yeux plus grande & plus ronde,

& découurent ainſi preſque tout le blanc de l'œil.

Or ces Characteres ſont ſi propres à la Fureur, qu'ils ſeruent meſme aux Medecins pour connoiſtre quand les malades doiuent tomber en cet accident; & qu'il eſt impoſſible de conſiderer l'eſtat où l'Ame ſe trouue alors, ſans voir qu'elle doit neceſſairement produire ces effets.

Les yeux ſont rouges.

Car comme le ſang boüillonne dans ſes vaiſſeaux & ſe iette impetueuſement aux parties exterieures, toutes les veines des yeux s'en rempliſſent, & deuiennent par conſequent plus groſſes & plus rouges. C'eſt pourquoy Ariſtote dit que ceux qui les ont naturellement ainſi, ſont ſuiets à cette ſorte de Colere furieuſe dont nous parlons, & que cela ſe rapporte au Charactere propre à cette Paſſion. Mais il faut remarquer que cette Rougeur ſe doit entendre principalement du corps de l'œil & non pas des paupieres; & que les veines qui ſont reſpanduës dans le blanc de l'œil ſont celles qui s'enflent & qui cauſent cette rougeur, laquelle meſme eſt vne marque de delire dans les maladies quand elle ne procede point du vice particulier de ces organes.

Les yeux eſtincelans.

LES *yeux* ſont *eſtincelans*, non ſeulement par l'eſclat que les eſprits apportent auec eux, mais encore par l'abord des vapeurs que le boüillon des humeurs iette en ces organes, leſquelles venant à eſtendre la membrane qui les enuironne, la rendent plus vnie, plus polie, & plus propre à faire reiallir la lumiere qu'ils reçoiuent. Ioint que le mouuement continuel dont ils ſont agitez, rend leur eſclat mobile, & par les frequentes & les diuerſes reflexions qu'il

qu'il cauſe, il les fait briller & eſtinceler dauantage. A quoy il faut adjouſter que la *ſechereſſe* qu'ils ont rend leur clarté plus viue & plus perçante : eſtant vne choſe certaine que l'humidité émouſſe la lumiere, & que la refraction qui s'y fait en affoiblit les rayons ; au lieu que ſur les corps ſecs & polis elle ſe reflechit ſeulement & reiallit toute entiere & toute pure. C'eſt pourquoy dans l'Amour & dans la Ioye, quelques brillans que ſoient les yeux, parce qu'ils ſont humides, ils n'ont pas l'eſclat ſi fort ny ſi penetrant qu'ont ceux-cy. Mais d'où procede cette *ſechereſſe* ? eſt-ce point de la vehemence de la Chaleur qui conſume toute l'humeur qui coule ſur les yeux ; ou pluſtoſt des vapeurs acres & ſeches qui s'eſleuent de l'humeur bilieuſe qui eſt agitée ? car par tout où elles ſe portent, elles rendent la peau ſeche & aride, comme on peut remarquer dans les fievres ardentes & dans les temperamens bilieux.

Les yeux ardens.

Au reſte l'eſclat dont nous venons de parler venant à ſe meſler auec la couleur que le ſang apporte en ces parties, y produit vne rougeur enflammée, qui rend les *yeux ardens*, & preſque ſemblables à des charbons de feu.

Les yeux s'auancent en dehors.

ILS *ſe jettent en dehors*, ſoit parce qu'en receuant quantité d'eſprits, de vapeurs & de ſang, ils s'enflent & ſont contraints de s'auancer en occupant plus d'eſpace ; ſoit parce que les eſprits qui ſortent auec impetuoſité pouſſent ces parties hors de leur ſituation naturelle ; ſoit enfin parce que l'Ame qui s'emporte hors de ſoy meſme, les entraiſne auec elle, & leur fait faire vne ſaillie conforme à la ſienne.

Les yeux eſgarez.

LES *yeux eſgarez* qui portent continuellement leur veuë çà & là ſans l'arreſter ſur aucun objet, font partie du regard furieux, & ce ſont principalement eux qui le rendent affreux & eſpouuentable. C'eſt pourquoy ceux qui ont traitté de la nature des animaux, diſent que la Panthere qui roule touſiours les yeux de cette ſorte, a le regard plus terrible & plus effroyable qu'aucun autre, & qu'il n'y a point de beſte quelque farouche & hardie qu'elle ſoit à laquelle il ne donne de la terreur & de l'effroy. Quoy qu'il en ſoit, quand la veuë deuient ainſi eſgarée dans les maladies, c'eſt vn ſigne certain que l'on va tomber dans la fureur. Il faut pourtant remarquer que la Peur produit auſſi le meſme effet, & rend ſouuent la veuë inconſtante & hagarde. Mais outre que l'air du viſage qui accompagne ces Paſſions, peut tout ſeul mettre vne grande difference entre ces regards; il eſt certain qu'ils ſont en effet differens l'vn de l'autre, & qu'ils ne ſe font pas d'vne meſme maniere. Car la Peur fait bien jetter les yeux d'vn coſté & d'autre; mais quelque prompt & leger que ſoit le mouuement qu'elle leur donne, elle les arreſte quelque temps ſur les objets qui ſe preſentent; & il paroiſt bien qu'elle les cherche pour les conſiderer, pour voir ſi c'eſt d'eux que doit venir le mal qu'elle craint. Mais la Fureur porte la veuë çà & là ſans deſſein, & ſans prendre garde à ce qu'elle rencontre, elle paſſe les yeux ſur les choſes ſans les voir, & tous ſes regards ſont des regards perdus & veritablement eſgarez. Or ces Mouuemens viennent en partie de la Chaleur qui eſt vne qualité remuante, & qui met tout en deſordre quand elle eſt irritée; en partie de l'agitation que ſouffrent

frent les eſprits, qui ſe communique facilement aux yeux eſtans mobiles comme ils ſont ; en partie du tranſport de l'Ame qui abandonne la conduite de ces organes, & les laiſſe aller au gré de la tempeſte qu'elle a excitée.

ET c'eſt encore la raiſon pour laquelle à mon auis, *les Sourcils ne ſe reſſerrent point icy* comme ils ſont dans le regard farouche. Car puiſque leur contraction eſt vn effet du ſoin que l'Ame a de ſe fortifier, & qu'elle conſerue touſiours pendant qu'elle eſt à ſoy ; Quand vne fois elle ſe laiſſe emporter à la fureur & qu'elle eſt comme hors d'elle-meſme, elle perd alors le ſouuenir de ſa conſeruation, & n'a plus d'autres mouuemens que ceux que la fougue & l'aueuglement de la Paſſion luy donnent. C'eſt pourquoy comme elle s'eſlance & ſe jette impetueuſement hors de ſon aſſiette naturelle, elle entraiſne auec ſoy les parties les plus mobiles, & fait ainſi que les ſourcils & les paupieres s'eſleuent. En ſuite dequoy il faut non ſeulement que l'ouuerture des yeux ſe faſſe plus grande, mais encore qu'elle *s'arrondiſſe* ; parce que la paupiere ne peut s'ouurir beaucoup que ſes angles ne s'eſlargiſſent & qu'ils ne s'approchent vn peu l'vn de l'autre, pour faciliter l'extenſion qui ſe fait en ſa circonference : Or outre que cela luy donne vne figure plus ronde, il faut encore qu'vne plus grande partie du blanc de l'œil ſe découure, qui rend le regard plus eſtrange & plus effroyable. *Les ſourcils ne ſe reſſerrent point.*

LES *larmes* qui ſe reſpandent quelquesfois dans la Colere peuuent venir de la douleur que l'on reſſent à cauſe de l'injure : Mais pour *D'où viennent les*

Larmes dans la Colere.

pour l'ordinaire elles n'ont point d'autre ſource que le *Deſpit* que l'on a de ne ſe pouuoir venger. C'eſt pourquoy les femmes & les enfans ſont plus ſujets à pleurer au fort de cette Paſſion que les hommes ; parce qu'ils reconnoiſſent alors leur foibleſſe, & qu'ils ſont contraints de ſouffrir l'outrage qu'on leur fait ſans en pouuoir tirer raiſon. De ſçauoir maintenant comment ſe forment ces pleurs ; & quel eſt le motif de l'Ame quand elle les verſe en ces rencontres, c'eſt vne matiere qu'il faudra examiner en ſon lieu, & à laquelle nous auons deſtiné vn Diſcours particulier, qui ſuiura celuy de la Douleur. Mais c'eſt aſſez parlé des Characteres que la Colere imprime ſur les yeux, voyons ceux qu'elle forme ſur les autres parties du viſage.

Les leures deuiennent groſſes.

LES *leures deuiennent groſſes*, parce que leur ſubſtance eſt molle & ſpongieuſe, qui s'imbibe facilement du ſang qui y accourt ; Et comme elles en ſont remplies elles *ſe renuerſent*, leurs bords eſtans libres, & n'eſtans point retenus par les parties voiſines.

Les leures tremblent.

MAIS d'où peut venir leur *tremblement* & principalement celuy de la levre de deſſous ? Eſt-ce point que les eſprits petillent en ces lieux, & font tremouſſer cette partie qui eſt extrémement mobile? ou que la bile qui eſt eſmeuë picque l'eſtomach, lequel a vne grande ſympathie auec la levre inferieure ; d'où vient que dans les maladies le tremblement de cette partie eſt vn prognoſtique du vomiſſement.

Les leures ſe preſſent.

QVELQVESFOIS elles ſe *joignent* & ſe *preſſent*, pour retenir l'haleine & rendre ainſi le mou-

mouuement plus fort; ou pour fortifier ces parties qui s'endurciſſent & deuiennent fermes par la contraction des muſcles, comme nous auons dit au Chap. de la Hardieſſe.

ELLES ſe *retirent* auſſi quelquesfois, & font paroiſtre les dents : Ce que la pluſpart des animaux ont accouſtumé de faire quand ils ſont en colere, parce que ce ſont leurs armes naturelles, qu'ils découurent pour donner de la crainte à ceux qui les veulent offenſer; ou pour eſtre plus preſts de s'en ſeruir. Cela ſe remarque meſme en quelques perſonnes quand elles ſe jettent auec fureur & qu'elles s'acharnent ſur quelqu'vn: ſoit que l'Ame faſſe cet effort penſant ſe fortifier comme elle fait en reſſerrant les ſourcils; ſoit qu'elle veüille en effet deſchirer auec les dents & deuorer ſi elle pouuoit ſon ennemy : Car il ſe trouue des hommes qui grincent les dents, qui mordent ce qu'ils rencontrent quand ils ſont en colere, & qui voudroient manger le cœur & les entrailles de ceux qui leur ont fait injure. *Les levres ſe retirent.*

LA *voix* eſt *aiguë & vehemente*, parce que la Colere eſtant compoſée de la Douleur & de la Hardieſſe, celle-cy pouſſe auec impetuoſité l'air qui eſt dans les poulmons, & la Douleur reſſerre les muſcles & eſtrecit les paſſages, de ſorte qu'il faut neceſſairement que la voix deuienne greſle paſſant par vn canal eſtroit; & qu'elle ſoit forte eſtant pouſſée auec vehemence. Mais il y a deux propoſitions qu'Ariſtote a faites dans ſa Phyſionomie, qui peuuent faire douter ſi cette ſorte de voix eſt celle qui conuient principalement à la Colere. La premiere eſt que la voix qui eſt groſſe *Quelle eſt la voix de la Colere.*

au

au commencement & qui ſe rend aiguë à la fin, eſt vne marque d'vne perſonne colere, & que cela ſe rapporte aux Bœufs & à la conuenance de la voix. En effet, quand ces animaux mugiſſent, leur cry deuient aigu ſur la fin, & a quelque choſe de triſte & de languiſſant; & dans les hommes meſme l'affliction & la douleur forme aux plaintes le meſme air & la meſme langueur: Or ſi cela eſt, la voix de la Colere n'eſt pas forte & vehemente comme nous auons dit. La ſeconde eſt, que ceux qui ont la voix aiguë & vehemente ſont coleres, & que cela ſe rapporte aux Chevres: Mais outre que ces animaux n'ont pas cette ſorte de voix, on n'a jamais remarqué qu'ils fuſſent enclins à cette Paſſion. Il faut donc dire qu'il y a erreur en ces deux propoſitions par la faute des Traducteurs: Car dans la premiere le mot λυπηροὶ ne ſignifie point Colere comme ils l'ont traduit, mais triſte, languiſſant; abbatu de courage; & en ce ſens il eſt vray que la voix qui eſt groſſe au commencement & qui ſe rend aiguë vers la fin eſt vne marque de triſteſſe, comme nous monſtrerons au Chap. de la Douleur. Dans la derniere la meſme faute ſe rencontre pour le mot de μαχροὶ qui ne veut point dire Colere, mais pluſtoſt laſcif, qui eſt vne qualité propre aux Boucs. Ioint que le mot d'ἐγκεκραγὼς ne ſignifie pas ſimplement vne voix forte & vehemente, mais vne voix forcée & contrainte, telle qu'elle paroiſt dans le beellement des Chevres, comme nous dirons en ſon lieu.

La voix enroüée. LA *voix* deuient *enroüée* par l'ineſgalité de ſes organes; car la Chaleur fondant les humeurs; & les faiſant couler ſur ces parties, elle

elle les rend humides & ineſgales ; & la voix qui en ſort eſt rude & ne reſonne point. Et parce que la vehemence eſt jointe à cette aſpreté, de là vient qu'elle ſe rend horrible & affreuſe.

ENFIN elle *s'arreſte* quelquefois tout à coup, en deſpit que l'on en ait; ſoit que la violence auec laquelle on pouſſe l'haleine vuide ſubitement les poulmons, & priue le cœur de ſon rafraiſchiſſement ; & que dans cette neceſſité l'Ame ſe haſtant de faire vne nouuelle attraction d'air, la voix eſt contrainte de s'arreſter pour luy donner paſſage : Soit que les nerfs qui aident à la former, ſouffrent quelque ſorte de conuulſion, eſtant picquez par les humeurs que la chaleur agite ; comme il arriue aux enfans qui pleurent, dont la voix & la reſpiration treſſaillent, ſe coupent & s'arreſtent vn peu de temps. *La voix s'arreſte tout à coup.*

LA *langue begaye*, ou par la quantité du ſang qui l'eſpaiſſit & qui la rend peſante ; ou par la ſechereſſe qui en empeſche le mouuement ; ou par le tranſport de l'Ame qui deſtourne ailleurs les eſprits & les empeſche de couler ſur cette partie. *La langue begaye.*

LES *paroles s'entrecoupent* par l'empreſſement & par l'impetuoſité que l'Ame ſe donne, qui precipite les penſées & les paroles les vnes ſur les autres. *Les paroles s'entrecoupent.*

LES *diſcours s'embarraſſent* par le deſordre de la Raiſon, & par les diuers deſſeins qu'elle entaſſe & qu'elle confond enſemble. *Les Diſcours s'embarraſſent.*

LE

La reſpiration eſt vehemente.

LE *ſouffle vehement* vient de la reſpiration impetueuſe que la chaleur du cœur & l'effort de l'Ame excitent : Car la principale fin de la reſpiration eſt de rafraiſchir le Cœur & les Eſprits; c'eſt pourquoy quand ils s'eſchauffent elle s'augmente en meſme temps. Mais auſſi parce que cette action eſt en partie volontaire, ſe pouuant auancer ou retarder ſelon que l'Ame le deſire; de là vient que l'effort qu'elle fait en toutes ſes actions, paroiſt en celle-cy, la rendant violente & precipitée.

La bouche eſt ſeche.

LA meſme chaleur rend la *bouche aride*, & luy donne vne ſoif ardente, qui ne s'appaiſe pas ſi facilement que celle, qui ſuruient dans la Crainte, comme nous dirons ailleurs.

Les humeurs malignes qui ſont eſmeuës & eſchauffées, font cauſe de *la puanteur de l'haleine.*

Le Ris de la Colere.

LE *Ris* eſt ſouuent vn effet de l'indignation ou du meſpris qui ſe meſle auec la Colere, comme nous auons dit qu'il arriuoit dans la Hardieſſe : Mais pour l'ordinaire il vient de ce plaiſir malin que l'on prend dans la vengeance. Le temperament neantmoins contribuë beaucoup à cet effet: Car les peuples Septentrionaux ont preſque tous cet air dans le combat, & on les void attaquer leurs ennemis auec vne certaine fierté inſolente, & auec je ne ſçay quel ris mocqueur : au lieu que les Meridionaux portent ſur le viſage vn chagrin farouche & vne triſteſſe amere & cruelle, dont nous dirons les raiſons en ſon lieu.

Le viſage de-

LA *Rougeur* que cette Paſſion fait ordinairement monter au viſage, n'eſt pas tout

à fait

à fait ſemblable à celle que la Ioye, la Honte, & quelques autres Paſſions y reſpandent : Elle y eſt beaucoup plus claire & moins vermeille qu'elle n'eſt en celles-cy: dautant qu'elle vient du ſang bilieux dont la couleur eſt plus paſle, à cauſe de la teinture de la bile qui affoiblit l'eſclat & le vermillon du ſang, & qui forme cette rougeur enflammée que l'on void ſur le viſage & ſur la poitrine de ceux qui ſont en colere. Il arriue auſſi quelquesfois qu'elle deuient obſcure & noiraſtre, & c'eſt principalement quand la Colere paſſe en fureur ; car l'agitation eſt alors ſi grande, que le ſang le plus groſſier eſt jetté aux parties exterieures, qui leur donne ſa couleur naturelle, & les peint de ce rouge noir & liuide, qui ſe remarque ſur les jouës & ſur les levres, parce que ce ſont les parties les plus ſanguines du viſage. Quant à la Paſleur qui ſuruient quelquesfois au commencement de cette Paſſion, nous en auons parlé au Chapitre de la Hardieſſe.

uient rouge.

IL n'y a pas lieu de s'arreſter long-temps à la pluſpart des autres Caracteres que cette Paſſion imprime ſur le corps : il eſt aiſé d'en trouuer les raiſons par les principes que nous auons eſtablis. Car on ne peut ſe ſouuenir de l'impetuoſité & du boüillonnement dont le ſang & les Eſprits ſont agitez, qu'on ne juge incontinant que c'eſt la cauſe qui fait que *les veines & les arteres ſont enflées & tenduës :* & que toutes les parties ſont *pleines & bourſoufflées :* Et qui ſe repreſentera l'impatience & le tranſport où l'Ame ſe trouue, ne s'eſtonnera point de ces mouuemens que le corps ſouffre en cette Paſſion.

CAR

La teſte ſe hauſſe.

CAR *la teſte ſe hauſſe & la taille deuient droite*, parce que l'Ame s'eſleue pour attaquer l'ennemy : Et bien qu'il ſoit abſent, elle ne laiſſe pas de ſe mettre en cette poſture comme ſi elle eſtoit preſte de ſe jetter ſur luy ; dautant que la violence des Paſſions qui la troublent, le repreſente à ſa penſée comme s'il eſtoit veritablement preſent, & comme s'il deuoit reſſentir en effet les coups qu'elle veut donner.

Le mouuement des parties dans la Colere.

LE frequent *eſlancement* de bras, le marcher viſte & leger, le changement continuel de poſture & de place, ſont des effets qui marquent les efforts & les ſaillies de l'ame, la precipitation & l'impatience qu'elle a de ſe venger.

Mais d'où vient que l'on *appuye les mains ſur les coſtez* quand on querelle quelqu'vn auec colere & auec menace ? c'eſt ſans doute pour affermir ces parties, afin que les muſcles de la reſpiration qu'elles ſouſtiennent agiſſent plus puiſſamment ; & que par ce moyen la voix ait plus de force & ſoit de plus longue durée ; c'eſt pourquoy on ne ſe contente pas de mettre ainſi les mains ſur les flancs, mais on auance encore les bras & les coudes, afin qu'en eſlargiſſant & faiſant eſtendre les eſpaules on les rende plus fermes, pour le meſme deſſein.

QVANT à tous ces coups dont vn homme en colere *frappe la terre* & tout ce qui ſe trouue ſous ſa main & ſous ſon pied ; Il y a grande apparence que ce ſont des moyens dont l'Ame ſe ſert pour repouſſer les difficultez qui trauerſent ſes deſſeins ; & que le trouble & l'aueu-

l'aueuglement où elle eſt, luy faiſant prendre toutes choſes pour les veritables obſtacles qui l'arreſtent, elle les heurte, les pouſſe, & les frappe comme pour les rompre & pour les eſcarter. Ou bien que ce ſont les effets d'vne vengeance precipitée, que la Colere deſcharge ſur les premiers objets qui ſe rencontrent, n'ayant pas ou la patience ou le pouuoir de les faire ſentir à ſon veritable ennemy. C'eſt ainſi que les Chiens mordent les pierres qu'on leur a jettées; c'eſt ainſi que l'on rompt l'eſpée dont on a eſté bleſſé, en vn mot, c'eſt ainſi que l'on ſe venge ſur ſoy meſme, & ſur tout ce qui appartient à ceux dont on a receu quelque injure.

D'où viennent les branlemens de teſte.

MAIS quelle raiſon pouuons nous donner de tous ces *branlemens de teſte* qui ſe remarquent en cette Paſſion? qui eſt-ce qui peut obliger l'Ame à la faire mouuoir, tantoſt à droit & à gauche, tantoſt en haut & en bas, tantoſt d'vn coſté ſeulement? & à quelle fin peut-elle exciter des mouuemens ſi bizarres & ſi differens l'vn de l'autre? Car enfin ce ſont des ſignes & des effets naturels que la Colere produit en tous les hommes, de quelque nation & de quelque temperament qu'ils puiſſent eſtre: de ſorte que ſi la Nature ne fait rien vainement, il faut qu'elle ait icy ſes raiſons & ſes cauſes auſſi bien que dans ſes plus grandes & ſes plus conſiderables actions. Il eſt vray qu'à mon jugement elles ſont tres-difficiles à connoiſtre, & qu'il en eſt comme de la pluſpart des choſes, qui ſe cachent autant à l'eſprit qu'elles ſe découurent aux ſens, & qui ſont auſſi malaiſées à comprendre qu'elles ſont faciles à remarquer. Et certainement, comme toutes

toutes les choſes naturelles ſe font pour quelque fin, ou par neceſſité, on ne peut pas dire que l'alteration du corps ou l'agitation des humeurs puiſſe cauſer ces mouuemens par vne ſuite neceſſaire, comme il arriue dans la rougeur du viſage, dans les rides du front, dans l'eſclat des yeux, & autres ſemblables qui ſe forment par neceſſité ſans eſtre deſtinez à aucun vſage. Que ſi on les veut mettre au rang des actions qui ſe font pour quelque fin, il n'eſt pas aiſé de marquer le motif que l'Ame s'y propoſe, ny le ſeruice qu'elle pretend d'en tirer.

Pour donner donc quelque jour à ces obſcuritez, il faut premierement ſçauoir, ſi ces mouuemens ſe rencontrent en d'autres Paſſions, & chercher aprés les motifs pour leſquels ils s'y forment; & voir enfin s'ils ſe peuuent appliquer à la Colere.

Pourquoy on ſecoüe la teſte.

IL eſt certain que l'on a accouſtumé de *ſecoüer la teſte*, & de luy faire faire promptement deux ou trois tours, quand quelque choſe déplaiſt, & principalement quand on refuſe, ou que l'on deſapprouue quelque choſe, quand on ſent quelque faſcheuſe odeur, ou quand ce que l'on gouſte n'eſt pas agreable. C'eſt pourquoy le peuple appelle communément le vin qui n'eſt pas bon, vin à deux oreilles, parce qu'on fait mouuoir ces parties en tournant la teſte d'vn coſté & d'autre, & que l'on veut faire connoiſtre par ce mouuement qu'on le trouue mauuais. Mais quel rapport cette action peut-elle auoir auec ces ſentimens? Seroit-ce point que l'Ame veut deſtourner le viſage où les organes des ſens ſont placez, de deſſus des objets qui luy ſont deſagreables, comme elle a accou-

accouſtumé de l'arreſter ſur ceux qui luy plaiſent : ou bien qu'elle taſche par cet effort d'éloigner ce qui luy eſt importun ? du moins c'eſt ainſi que lors que quelque choſe incommode ces parties, on les ſecouë pour la chaſſer. Car encore que cela luy fuſt inutile dans les rencontres dont nous parlons, il ne luy ſeroit pas neantmoins extraordinaire, puiſque ſouuent elle ſe trompe de la meſme ſorte en d'autres occaſions, où elle abuſe des moyens que la Nature luy a preſcrits pour arriuer à ſes fins, les employant à d'autres auſquelles ils ne peuuent ſeruir, comme nous auons monſtré en parlant de l'eau que le Deſir fait venir à la bouche, & du mouuement des ſourcils à l'abord des choſes faſcheuſes. Ou pluſtoſt il faut dire que ce Branlement de teſte eſt vne marque que l'Ame veut donner de l'impreſſion que ces ſortes d'objets font ſur elle ; & que c'eſt comme vne image exterieure de l'action qu'elle fait en elle meſme : car c'eſt ſa couſtume que lors qu'elle veut faire paroiſtre au dehors ce qui ſe paſſe au dedans de ſoy, elle fait faire aux organes des mouuemens qui ont quelque rapport & quelque reſſemblance auec les ſiens, comme on peut juger par le ris, par les regards, & par tous ces autres effets dont nous auons parlé en cet ouurage.

Et certainement puiſque à la rencontre des choſes qui luy ſont agreables, elle a des ſignes particuliers qui font connoiſtre le ſentiment qu'elles luy donnent ; il faut qu'elle en ait auſſi pour les faſcheuſes. De ſorte que ſi elle *abbaiſſe doucement la teſte* lors que le bien ſe preſente à elle, (comme il arriue quand on rencontre vn amy, quand on approuue quelque bonne action, ou quand on conſent aux volontez &

aux aduis d'autruy, pour monſtrer par cet abbaiſſement qu'elle ſe ſoûmet au bien, lequel à cauſe de ſon excellence, & parce qu'il ſe communique touſiours auec quelque empire, ne peut eſtre receu qu'auec ſoûmiſſion & deference. Il faut, dis-je, par la raiſon des contraires, que lors qu'elle apperçoit le mal; elle qui a vne auerſion naturelle contre luy, qui s'inquiete touſiours en ſa preſence, & auec lequel elle ne veut point auoir de liaiſon ny de ſocieté, faſſe auſſi quelque mouuement exterieur qui repreſente ſon impatience & l'effort qu'elle fait pour s'en eſloigner. Or qui conſiderera bien le Branlement de teſte dont nous parlons, auouëra facilement qu'il n'y en a point qui puiſſe mieux exprimer ſon auerſion, ſon inquietude, & le ſoin qu'elle a de ne ſe point vnir auec luy. Car l'auerſion fait tourner la teſte; l'impatience luy fait incontinant changer de poſture; & ces mouuemens contraires & redoublez font voir qu'elle ne ſe veut pas vnir, puiſque l'vnion dans les choſes naturelles ſe fait touſiours par vn mouuement ſimple & vniforme, s'il n'y a quelque obſtacle qui l'empeſche.

Aprés cela il ne ſera pas malaiſé de dire pourquoy la Colere produit le meſme effet, puiſqu'elle a le meſme objet qu'ont ces autres Paſſions, & qu'elle ne peut conſiderer ſon ennemy que comme vn mal faſcheux, pour qui elle a de l'auerſion, & à qui elle veut teſmoigner la haine qu'elle luy porte, & l'impatience qu'elle a de ſe venger de luy. En effet, ce Branlement de teſte eſt vne ſorte de menace par laquelle on veut donner de la crainte, & dont on ne ſe ſert point dans le combat & quand

quand on eſt aux priſes ; les menaces eſtant alors inutiles, comme nous auons dit.

QVANT à l'autre mouuement de teſte qui ſe fait en haut, il ne ſe remarque gueres en cette Paſſion, que lors qu'elle veut teſmoigner le meſpris qu'elle fait des aduis qu'on luy donne, ou des deſſeins & des menaces de ſon ennemy. En effet, c'eſt vn Charactere propre du Meſpris, car celuy à qui on propoſe quelque choſe dont il ne fait pas eſtat, a de couſtume de hauſſer le nez, pour faire voir par là qu'il la rejette & qu'il la rebute comme eſtant indigne de ſon eſtime & de ſes ſoins. *Pourquoy on hauſſe la teſte.*

ENFIN la Colere fait ſouuent *tourner & hauſſer la teſte d'vn coſté*, principalement quand elle ne peut ou quand elle ne veut pas ſe venger. Car lors que l'on reçoit quelque injure d'vne perſonne puiſſante, & que l'on n'a pas le pouuoir d'en tirer raiſon, on fait connoiſtre ſes reſſentimens par cette action, laquelle eſt familiere aux enfans qui ont du courage, aprés qu'ils ont eſté mal traittez, & à ceux qui forment le deſſein de ſe venger quand leur ennemy eſt abſent ou eſloigné ; parce que ceux-là ne peuuent executer leur vengeance à cauſe de leur foibleſſe, ny ceux-cy à cauſe de l'abſence ou de l'eſloignement de celuy qui les a offenſez. Dailleurs lors que pour quelque conſideration on ne veut pas ſe venger encore qu'on le puiſſe, comme quand on n'eſtime pas l'injure fort conſiderable, ny que ceux qui l'ont faite meritent vn plus ſeuere chaſtiment, on ſe contente de faire ce mouuement de teſte pour leur donner de la crainte. Et certainement il eſt au rang *Pourquoy on tourne la teſte.*

de ces actions qui seruent de Menaces, par lesquelles l'Ame veut causer du déplaisir ou de l'apprehension à ceux qui l'ont offensée, & leur faire croire que ces petites peines ne sont que les commencemens d'vne plus grande vengeance, comme nous auons dit cy-deuant. Quoy qu'il en soit, elle veut faire connoistre par là, que l'injure la touche & qu'elle la veut repousser; mais qu'elle retient sa Passion, & qu'elle ne luy donne pas la liberté de passer outre: Car elle fait tourner la teste pour monstrer son auersion, elle la pousse en haut pour marquer son effort, & la ramene incontinant en sa premiere place, pour faire voir qu'elle n'en veut pas faire dauantage, & que c'est assez d'auoir ainsi tesmoigné son ressentiment & son courage. On nous dira peut-estre, que l'on fait souuent la mesme action quand on trouue quelque chose d'excellent, comme lors qu'on veut faire connoistre qu'vne chose est bien faite, qu'vn homme a quelque vertu eminente, qu'vn vin est extrémement bon. Il faut respondre à cela, qu'il y a vne grande difference entre l'vne & l'autre; car outre que l'on ne tourne pas icy la teste, elle n'y est pas poussée comme nous auons dit, elle y est plustost attirée & esleuée, & ne retombe pas si tost qu'elle fait dans la Colere; parce que c'est l'admiration qui cause ce mouuement, laquelle esleuant l'Ame & la tenant suspenduë pour considerer la merueille qu'elle rencontre, dispose les organes conformément à l'estat où elle se trouue. A quoy il faut pourtant adjouster, que le sujet d'admiration qui occupe icy l'esprit n'est que mediocre, car lors qu'il est tres-grand, il ne fait pas seulement hausser vn costé de la teste, mais

mais il l'eſleue toute entiere, il fait encor ouurir les yeux & la bouche, hauſſer & eſtendre les bras, & prendre à toutes les parties cette figure extatique qui accompagne les grands tranſports & les rauiſſemens de l'Ame, comme nous dirons ailleurs. Mais finiſſons vne recherche, qui ſemblera à pluſieurs ou inutile ou trop ſcrupuleuſe; & voyons ſi la Colere ſe peut aſſoupir par le ſommeil, & ſi elle donne quelque relaſche à l'eſprit pendant que le corps ſe repoſe.

Vn homme en colere ne dort pas facilement.

IL ne faut pas douter que ſi le *ſommeil* a de la peine de s'inſinuer parmy les Paſſions les moins violentes; il eſt comme impoſſible qu'il puiſſe jamais ſurprendre celle-cy, qui eſt toute dans l'excés & dans la vehemence: Le calme dont il eſt accompagné ne peut s'accorder auec la tempeſte qu'elle excite; & ſoit qu'il ſe forme par l'entremiſe de l'Ame qui lie & arreſte les eſprits; ou par le moyen de ces douces vapeurs que la digeſtion fait eſleuer, & qui comme d'agreables nuées temperent la chaleur du cerueau, & bouchent le paſſage des ſens: On ne doit pas attendre qu'aucune de ces cauſes le produiſe icy, où il n'y a que des vapeurs acres & bruſlantes que la bile eſchauffée fait monter à la teſte, & où l'Ame eſt ſi fort agitée, que bien loin de pouuoir arreſter les Eſprits elle ne ſe peut retenir elle-meſme. Cecy ſe doit neantmoins entendre du temps que cette Paſſion eſt dans ſa fougue & dans ſa plus grande ardeur: car quand elle eſt vn peu appaiſée, elle permet que le ſommeil aſſoupiſſe les ſens pour reparer les pertes que la veille & le trauail ont cauſées.

Les ſonges d'vn homme en colere.

MAIS quelque repos qu'il puiſſe donner, il ne laiſſe pas de conſeruer dans l'Ame & dans les humeurs, les reſtes de l'orage que la Colere y auoit excité. Car il eſt ordinairement trauerſé par mille ſortes de ſonges qui repreſentent tantoſt des feux & des embraſemens, tantoſt des menaces, des combats, & des victoires. Or la cauſe de tous ces Songes vient ou de l'imagination, qui eſtant encore pleine des eſpeces que la Paſſion y a laiſſées, & ſentant encore, s'il faut ainſi dire, le branle que le deſir de ſe venger luy auoit donné, elle s'y laiſſe inſenſiblement emporter, & continuë ainſi ſes premiers deſſeins: leſquels meſme elle fait touſiours ſucceder heureuſement, n'eſtant plus conduite par les ſens ny par la raiſon, & ne prenant plus d'autres conſeils que ceux de l'amour de ſoy meſme, & de l'orgueil que la Colere amene auec elle. Car c'eſt de là que viennent ces auantages, qu'vn homme qui s'endort ſur ſon couroux croit auoir en tous ſes ſonges; il luy ſemble qu'il y eſt touſjours le plus fort & le plus adroit, il n'y void jamais ſon ennemy qu'il ne ſe le repreſente ou foible ou ſoûmis, & il n'y entreprend point de combat qu'il n'en ſorte victorieux & triomphant.

Mais il peut auſſi arriuer que l'Ame ſera tout à fait calme, & qu'il n'y ſera demeuré aucun reſte du trouble que la Paſſion y auoit apporté; Et que neantmoins toutes ces illuſions ne laiſſeront pas d'y ſuruenir. Et alors ce n'eſt plus vne continuation de ſes premiers deſſeins, mais vn nouueau mouuement que les Eſprits & les humeurs excitent dans la phantaiſie. Car ſoit que leur agitation ſubſiſte aprés celle de l'Ame; l'impreſſion du mouuement

ment ſe conſeruant plus long-temps dans ces corps que dans l'Appetit; ſoit que la bile qui a eſté ſeparée de la maſſe du ſang ne puiſſe ſi toſt reprendre ſa premiere place: l'vne & l'autre eſt capable de former tous ces ſonges violens dont nous venons de parler. La difficulté eſt de ſçauoir comment cela ſe peut faire, veu que ces choſes ne touchent point les ſens qui ſont aſſoupis, ny par conſequent l'imagination qui ne trauaille que ſur les images qu'elle en a receuës: Et quand meſme ils ſeroient en liberté, il n'y a pas d'apparence qu'ils puiſſent reconnoiſtre ce qui ſe paſſe ainſi dans le ſecret des veines. Qui peut donc exciter dans l'Ame toutes ces chimeres & ces phantoſmes, qui ont tant de rapport auec le mouuement que ſouffrent alors les Eſprits, & tant de reſſemblance auec l'humeur qui eſt en deſordre?

CERTAINEMENT il faut confeſſer, qu'outre cette connoiſſance exterieure que les ſens luy donnent, elle en a vne autre interieure & ſecrete que la Nature luy inſpire, par le moyen de laquelle elle void & connoiſt tout ce qui ſe fait en ſes organes; & qu'auec cette lumiere, elle qui eſt preſente à toutes les parties, remarque facilement tout ce qui s'y paſſe, & le communique aprés à l'imagination qui eſt comme le centre de toutes ſes connoiſſances. Mais dautant que celle-cy eſt obſcure & confuſe, elle n'inſtruit pas clairement cette faculté, & ne luy donne que des veuës generales des objets qui la touchent; C'eſt auſſi pourquoy elle n'en forme pas des images parfaites, ny qui les repreſentent tels qu'ils ſont, mais qui ont ſeulement quelque

rapport & quelque conuenance auec eux. Ainſi lors que la Bile eſt eſmeuë, quoy que l'Ame n'en connoiſſe pas diſtinctement la nature ny l'eſpece, elle ſçait pourtant que c'eſt vne humeur qui eſt chaude & ardente; Et ſur le rapport qu'elle en fait à l'imagination, celle-cy ſe figure des couleurs eſclatantes, des feux & des embraſemens qui ont conformité auec cette notion generale qu'elle en a receuë. Et parce qu'elle ſçait encore que cette humeur ſert à la Colere & à la Hardieſſe pour deſtruire l'ennemy qu'elles attaquent; la voyant en l'eſtat où elle a accouſtumé d'eſtre en ces Paſſions, elle s'en propoſe incontinant les objets & les deſſeins, & forme ainſi des ennemis, des aſſauts & des combats. Il en faut dire autant de l'agitation qui reſte dans les eſprits aprés que l'eſmotion de l'Ame eſt ceſſée; Car venant à la remarquer durant le ſommeil, elle qui ſçait que c'eſt le mouuement dont elle ſe ſert dans la Colere, ſe r'engage de nouueau en cette Paſſion, & reprend en dormant les deſirs & les deſſeins de vengeance qu'elle auoit abandonnez durant la veille. Elle en fait encore de meſme à proportion, quand les autres humeurs ſe déreglent; quand les eſprits ſe trouuent agitez du mouuement de quelque autre Paſſion; En vn mot, elle forme ainſi tous les ſonges qui viennent de la bonne ou mauuaiſe diſpoſition du corps, comme nous auons monſtré au traitté de l'Amour d'inclination.

IL ne nous reſte plus que deux effets à examiner, pour leſquels il faut conſulter la Medecine; car c'eſt d'elle que nous deuons apprendre *quel eſt le pouls de la Colere*; Et quelle

quelle eſt la diſpoſition où ſe trouuent le Cœur & les Poulmons quand elle s'allume en ces Parties.

Quant au premier ; tous les Medecins ſont d'accord, que le *Pouls* eſt icy *grand*, *eſleué*, *viſte*, *frequent & vehement* : & que la violence de la chaleur, & la force de la faculté vitale ſont les principales cauſes de toutes ces diffe-rences. *Quel eſt le pouls de la Colere.*

Mais quoy que tout cela ſoit veritable, on peut neantmoins dire que cette eſpece de Pouls n'eſt pas propre & particuliere à la Colere, puiſqu'elle ſe trouue encore dans la Hardieſſe, comme nous auons monſtré en traittant de cette Paſſion, & qu'il faut aſſeurément qu'il y ait quelque choſe que l'on n'a point juſques icy remarquée, qui la diſtingue de celle-cy ; n'y ayant pas d'apparence que ces deux Paſſions agitent diuerſement l'Ame & les Eſprits, ſans cauſer auſſi dans le cœur & dans les arteres des mouuemens differens. Il eſt donc certain qu'en l'vne & en l'autre, *le pouls eſt grand & eſleué* ; mais dans la Hardieſſe il eſt plein & eſtendu, & l'on ſent ſous les doigts l'artere qui s'enfle de toutes parts ; au lieu que dans la Colere elle fait tout ſon effort en auant, & ſans s'eſlargir elle s'eſlance en dehors, faiſant ainſi vn pouls haut qui paroiſt pluſtoſt eſtroit que large. Et certainement comme les Eſprits ſuiuent le deſſein de l'Ame qui ſe jette hors d'elle meſme pour attaquer l'ennemy, il faut que leur ſaillie ſe faſſe comme la ſienne, du centre à la circonference ; & que ſi les arteres ſe doiuent reſſerrer comme il eſt neceſſaire, & comme nous monſtrerons cy-aprés, ce doit eſtre par les coſtez, afin de laiſſer aux eſprits la liberté de ſe jetter en dehors.

Mais l'on ne ſçauroit douter de cet effet ny de ſa cauſe, ſi l'on ſe reſſouuient que la Douleur & la Hardieſſe ſont icy meſlées enſemble, & qu'en meſme temps chacune agite le cœur & les arteres du mouuement qui luy eſt propre : Car ſi la Douleur les doit reſſerrer, afin que la Hardieſſe les puiſſe ouurir en meſme temps, il faut qu'elles ſe reſtreciſſent en quelques parties, & qu'elles s'eſlargiſſent en d'autres, & qu'en ſuite le Pouls paroiſſe eſleué ſans eſtre eſtendu comme nous auons dit. Il faut neantmoins remarquer que c'eſt principalement dans les commencemens de la Colere qu'il eſt de la ſorte, & que lors qu'elle eſt dans l'ardeur de la vengeance, ou qu'elle eſt paſſée en fureur, on n'y ſent plus cette contraction, & qu'on le trouue tout à fait plein & large comme dans la Hardieſſe : ſoit parce que le ſentiment de la Douleur eſt eſtouffé, ou ſon effet ſuſpendu par la violence des autres Paſſions ; ſoit parce que l'Ame qui eſt alors comme hors d'elle meſme ne ſonge plus à ſa conſeruation, & que ſans auoir ſoin de ſe mettre à couuert, elle s'expoſe aueuglement au danger, & s'abandonne toute à la fougue qui l'a ſaiſie.

Quelle eſt la reſpiration de la Colere.

LA *Reſpiration* ſe fait icy tout de meſme que dans la Hardieſſe ; car bien qu'elle procede des meſmes cauſes que le Pouls, qu'elle ait les meſmes vſages, & que ſes mouuemens ayent rapport auec les ſiens ; Elle n'en a pas neantmoins toutes les differences, ou du moins elle ne les fait pas connoiſtre ; parce qu'on ne ſent pas au toucher le corps du poulmon où elle ſe fait, comme on ſent celuy des arteres ; & qu'il n'y a pas tant de liaiſon entre

luy

luy & les autres organes exterieurs qui la rendent ſenſible, comme il y en a entre le cœur & ces ſortes de veines. C'eſt pourquoy il n'y a point de dureté ny de molleſſe dans la Reſpiration comme il s'en trouue dans le Pouls, & l'on n'y ſçauroit rien remarquer qui approche de cette eſpece de battement que nous auons dit eſtre propre à la Colere; quoy que le Poulmon ſouffre les meſmes changemens; & ſoit dans la meſme conſtitution où ſe trouue alors le Cœur. Car Hippocrate aſſeure que dans cette Paſſion l'vn & l'autre ſe retirent & ſe reſſerrent en eux-meſmes, ἀναπτὰ εἰς ἑωυτὰ, bien qu'en meſme temps la chaleur les enfle & les faſſe ſouſleuer. Or quoy qu'il ne faille pas douter que ces mouuemens contraires ne viennent du meſlange de ces deux Paſſions dont nous auons parlé cy-deuant; il n'eſt pas neantmoins aiſé de marquer comment ils peuuent compatir enſemble, ny quelles parties ſont deſtinées pour les receuoir; n'eſtant pas vrayſemblable que les meſmes puiſſent eſtre agitées de tous les deux enſemble. Car on ne peut dire icy du Cœur & des Poulmons, ce que nous auons dit des Arteres, leur conſtitution naturelle, & l'action qu'ils ſont obligez de faire, ne permettent pas qu'ils ſe reſſerrent comme elles pour s'eſleuer en haut; il faut neceſſairement qu'ils s'eſtendent de toutes parts quand ils s'ouurent. Mais s'ils s'eſtendent ainſi, comment ſe peuuent-ils reſſerrer? Certainement il faut dire que leur chair & leur ſubſtance ſe ramaſſe, ſe comprime & ſe reſſerre, & que leurs cauitez s'eſlargiſſent: au lieu que dans la Ioye toutes leurs parties ſe relâchent & s'amolliſſent, n'ayant pas beſoin de ſe fortifier comme elles ont icy. En effet, le

Pouls qui paroiſt plus dur dans la Colere que dans la Hardieſſe, eſt vne marque certaine que la ſubſtance des arteres ſe reſſerre & s'endurcit; Et l'on ne ſçauroit douter que la dureté de ces parties ne vienne de la contraction de l'Ame, puiſque c'eſt pour cette ſeule raiſon que le pouls deuient dur dans la Crainte.

TOVT ce qu'il y a icy de plus difficile, eſt de ſçauoir pourquoy les Arteres qui empruntent du Cœur la vertu de ſe mouuoir, n'ont pas leur mouuement ſemblable au ſien; & qu'elles eſtreciſſent leur cauité par les coſtez, quoy qu'il eſlargiſſe la ſienne de toutes parts. Pour reſoudre cette difficulté, il faut remarquer que le battement des Arteres n'eſt pas le meſme qui ſe fait dans le Cœur, puiſque celles-là s'ouurent & s'eſleuent quand celuy-cy s'abbat & ſe ferme; ainſi il faut que ce ſoient deux mouuemens differens, & par conſequent qu'ils procedent de deux differentes vertus. Que ſi cela eſt veritable, il n'y a pas de neceſſité qu'ils ſe reſſemblent en toutes choſes, & le Cœur ſe pourra eſlargir en tous ſens, ſans qu'il ſoit neceſſaire que les Arteres en faſſent de meſme. Or comme le Cœur a ſes ventricules placez à droit & à gauche, leſquels doiuent neceſſairement s'ouurir pour receuoir le ſang & l'air qui y entrent; il eſt impoſſible que l'Ame luy faſſe faire vn mouuement conforme aux Paſſions dont elle eſt agitée, comme elle fait aux Arteres, où cet empeſchement ne ſe trouue point, & où elle a toute liberté de ſatisfaire à la Douleur en les reſſerrant, & à la Hardieſſe en les eſleuant de la façon que nous auons dite. Quant aux Poulmons, il y a vne raiſon particuliere pour laquelle ils ne ſe peu-

peuuent reſſerrer comme elles : Car ils n'ont point la vertu de ſe mouuoir, & ils ne s'eſleuent pas d'eux meſmes pour faire place à l'air qui y entre : ce ſont les muſcles de la reſpiration, qui en s'eſtendant rendent la capacité de la poitrine plus grande, & qui contraignent les Poulmons de s'ouurir, pour empeſcher qu'il ne s'y faſſe du vuide. C'eſt pourquoy n'ayant point la faculté motiue, ils n'ont point les eſpeces de mouuement qui en dépendent.

MAIS c'eſt entrer trop auant dans les ſecrets de la Medecine, auſſi bien l'eſclairciſſement que nous pourrions adiouſter icy ſeroit inutile à ceux qui les ſçauent, & nous n'en ſçaurions iamais donner aſſez à ceux qui les ignorent. Diſons ſeulement que bien que la Colere cauſe ſouuent de grands deſordres dans l'Ame & dans le Corps, elle n'eſt pas toûjours ennemie de la Raiſon ny de la Santé ; qu'elle eſt abſolument neceſſaire aux Eſprits timides & pareſſeux, & aux conſtitutions froides & groſſieres ; & qu'en tous les autres on la peut comparer aux vents, qui tout impetueux qu'ils ſont chaſſent les vapeurs & les broüillas, nettoyent l'air, & le rendent plus pur & plus ſain. En effet, ſi on taſche d'empeſcher ſon cours, & ſi on la veut retenir, ſans du moins luy permettre de s'exhaler par les paroles, elle ſe conſerue plus long temps dans l'Ame, & altere à la fin les humeurs ; d'où viennent ſouuent de grandes & de pernicieuſes maladies. Car comme la partie inferieure eſt ſourde aux conſeils de la Raiſon, & qu'elle ſe propoſe la vengeance comme la fin où elle doit arriuer, elle ne veut pas faire ceſſer ſon mouuement,

La Colere eſt vtile à la ſanté.

qu'elle ne ſe ſoit vengée en quelque façon que ce ſoit. De ſorte que la volonté peut alors empeſcher les actions ſur leſquelles elle a du pouuoir, telles que ſont les paroles, les coups & autres ſemblables: Mais pour celles qui ne ſont point ſous ſa direction, comme eſt le mouuement du cœur & l'agitation des humeurs, il faut de neceſſité qu'elles continuënt, qu'elles ſe rendent meſme plus violentes par la contrainte qu'on leur donne, & qu'elles durent plus long-temps, puiſque on eſloigne la vengeance qui eſt la fin où elles ſe doiuent terminer.

FIN.

QVELLE EST LA CONNOISSANCE DES BESTES,

Et iuſques où elle peut aller.

COMME il y a vn ordre dans toutes les choſes de la Nature, par lequel les plus baſſes & les moins nobles ſont comme les degrez pour arriuer aux plus hautes & aux plus excellentes; Et comme il y a toûjours en celles-là quelques commencemens de la perfection qui eſt plus entiere & plus acheuée en celles-cy: Il faut, puiſque l'Ame Senſitiue eſt au deſſous de la Raiſonnable, qu'il y ait quelque ordre & quelque rapport entre elles; qu'il ſe faſſe vn tel progrés dans leurs connoiſſances, que les premieres ſoient des acheminemens aux dernieres; En vn mot, que les actions de l'Entendement ſoient commencées & comme esbauchées dans celles de l'Ame Senſitiue. Or eſt-il que l'Entendement comprend les choſes, qu'il en iuge, qu'il en tire des conſequences; il faut donc auſſi qu'il ſe faſſe quelque choſe dans l'Ame

l'Ame Senſitiue qui ſerue de crayon à ces actions, & où l'on puiſſe remarquer quelque image de ce raiſonnement.

En effet l'Imagination conçoit les choſes, elle iuge ſi elles ſont bonnes ou mauuaiſes, & commande en ſuite à l'Appetit de les pourſuiure, ou de les fuir : voire meſme pour produire toutes ces actions, elle ſe ſert de la meſme maniere dont l'Entendement agit : Car comme il iuge & raiſonne en vniſſant les choſes qui ſont diuiſées, & diuiſant celles qui ſont vnies ; Elle auſſi ne fait rien qu'vnir & ſeparer les images des obiets que les ſens luy fourniſſent, pour iuger de ce qui eſt bon & mauuais à l'Animal.

Il eſt vray qu'elle fait cela fort imparfaitement, parce que ſon pouuoir n'eſt pas de grande eſtenduë, & parce que ſes connoiſſances ſont comme les premieres veuës dont l'Ame regarde les choſes, & comme les premiers eſſais qu'elle fait pour les diſcerner.

La Connoiſſance eſt vne action.

POVR entendre cecy, il faut remarquer que la Connoiſſance eſt la propre & la ſeule fonction de l'Ame Senſitiue & de la Raiſonnable ; Car ſentir, conceuoir, iuger, raiſonner, tout cela n'eſt autre choſe que Connoiſtre.

Or comme il n'y a pas d'apparence que des natures ſi nobles ſoient ſans action, puiſque toutes les autres qui ſont au deſſous d'elles ont la vertu d'agir ; il faut neceſſairement que la Connoiſſance ſoit vne action. De ſorte que ceux qui diſent que les Sens ne connoiſſent leurs obiets qu'en receuant leurs images & que la ſenſation n'eſt qu'vne pure Paſſion, met-

mettent l'Ame Senſitiue au deſſous de toutes les choſes corporelles, & ruinent meſme la nature de la Connoiſſance, qui a toûjours eſté miſe au rang des actions vitales.

Il eſt vray que les yeux ne voyent point s'ils ne reçoiuent les images des obiets ; mais pour les receuoir, ils ne les voyent pas pour cela ; parce que pour voir il faut connoiſtre ; & pour connoiſtre il faut que l'Ame agiſſe: C'eſt pourquoy nous experimentons en nous meſmes, qu'en ouurant les yeux, & receuant parfaitement l'image des choſes qui ſe preſentent à eux, nous ne les apperceuons pas quand l'Ame eſt diſtraite ailleurs, & qu'elle ne s'applique pas à faire ce qui eſt neceſſaire pour auoir cette connoiſſance.

OR parce que la Connoiſſance ne ſe peut conceuoir autrement que comme vne certaine repreſentation des choſes qui ſe fait dans l'Ame ; puiſque c'eſt l'Ame qui agit dans la Connoiſſance, il faut pour les connoiſtre qu'elle ſe les repreſente ; & pour ſe les repreſenter, qu'elle en faſſe le portrait & la figure ; Car il n'y a point d'autre moyen pour ſe les repreſenter que celuy-là, ny point d'autre action qu'on luy puiſſe donner qui ſoit proportionnée à l'excellence & à la perfection de ſa nature. Et ſi l'on dit qu'il eſt inutile qu'elle en faſſe le portrait, puiſque les obiets luy enuoyent leurs Images qui peuuent les luy repreſenter. Outre qu'il s'enſuiuroit alors qu'elle n'auroit point d'action, parce qu'il n'y en a point d'autre qu'elle puiſſe faire que celle-là ; Il eſt certain que ces Images exterieures ne ſont pas capables toutes ſeules de faire cette repreſentation ; dautant qu'elles ne peuuent ſubſiſter qu'en

Cette action eſt la production de l'Image.

qu'en la preſence de leurs obiets ; & que l'Ame ne laiſſe pas de ſe les repreſenter quoy qu'ils ſoient abſens. En effet, toutes les eſpeces viſibles qui ſe portent aux yeux ſe perdent auſſi toſt que les obiets ſe cachent : de ſorte que ſi l'Ame n'auoit point d'autres Images pour ſe les repreſenter que celles-là, il faudroit que ſa connoiſſance ſe perdiſt auec elles, & qu'elle ceſſaſt de connoiſtre les obiets au moment qu'ils ceſſeroient de ſe preſenter aux yeux. Neantmoins il eſt certain qu'elle les connoiſt non ſeulement en leur abſence ; mais aprés meſme qu'ils ne ſont plus ; & qu'elle en conſerue les portraits dans la memoire long temps aprés que les ſens les luy ont fait apperceuoir. Il faut donc que ſes Images ſoient differentes de celles qui viennent de dehors ; & que l'Imagination ſe les forme à elle meſme, afin qu'elles ſoient proportionnées à ſa nature, & qu'elle les puiſſe conſeruer dans la memoire.

Cette Image eſt formée par l'Imagination meſme.

De ſorte qu'il faut croire qu'aprés qu'vn obiet a imprimé ſon eſpece dans l'organe de quelque ſens, l'Imagination qui eſt excitée par elle, forme en ſoy meſme vne autre Image, & comme vne nouuelle copie de l'original qu'elle a deuant ſoy : ou pour mieux dire, cette eſpece luy ſert de modelle ſur lequel elle baſtit vne figure qui a bien les meſmes traits, mais qui a encor vn eſtre & vne nature plus noble & plus excellente qu'il n'a pas, & c'eſt ce qu'on appelle communément *Phantoſme*.

Et certes, ſi l'on conſidere que l'Entendement en fait de meſme quand il veut conçeuoir les choſes que l'Imagination luy preſente ; & que ſans ſe contenter de ſes Phantoſmes, il forme

forme ſur eux de nouuelles idées qui ſont d'vne autre nature & d'vn autre genre qu'eux : parce qu'ils ſont materiels, & qu'en cette conſideration ils ne peuuent ſubſiſter en vn ſuiet qui eſt tout à fait ſpirituel comme eſt l'Entendement, ny repreſenter comme luy des choſes vniuerſelles, tout ce qui eſt materiel eſtant determiné & ſingulier. Si, dis-ie, l'Entendement produit en ſoy d'autres Images que celles que l'Imagination luy propoſe, celle-cy en doit faire auſſi qui ſoient differentes de celles que les obiets luy enuoyent.

l'Image repreſente les accidens & le ſuiet.

En effet, les eſpeces ſenſibles ne portent l'Image que des ſeuls accidens, & non de la matiere & des corps qui les ſouſtiennent : Et neantmoins le Phantoſme que l'Imagination forme ſur ces qualitez ne doit pas ſeulement repreſenter ces accidens, mais encore la matiere & le corps meſme des choſes ; parce que l'Ame Senſitiue doit connoiſtre non ſeulement les accidens ſenſibles, mais tout le corps ſenſible. Et la raiſon en eſt, que c'eſt vne puiſſance enſeuelie dans la matiere, qui par conſequent doit auoir vn obiet de meſme genre, & vne action qui ſe termine à quelque choſe qui ſoit en quelque façon compoſée comme elle. Ioint que l'ordre de l'Vniuers ayant voulu qu'il y euſt des Eſtres dont toute la Nature fuſt repreſentatiue, & qui n'euſſent point d'autre vertu que de faire les Images & les portraits des choſes, il faut qu'ils les repreſentent telles qu'elles ſont & en tout ce qu'elles ont, ſinon exactement, du moins confuſément : & partant l'Imagination qui eſt de ce rang là, & qui a pour obiet les choſes ſenſibles & corporelles, doit ſe les repreſenter toutes entieres & telles

telles qu'elles ſont : Or les portraits qu'elle en fait ne ſeroient pas entiers s'ils ne repreſentoient que les ſeuls accidens. A quoy l'on peut adiouſter, que ſi la Faculté Intellectuelle ſe ſert du Phantoſme pour modelle de ſon Idée ; elle ne trouuera pas en luy le fondement de ſes connoiſſances, s'il ne repreſente en quelque ſorte la ſubſtance des obiets : Car aprés qu'elle aura ſeparé tous les accidens, il ne reſtera plus rien qui luy puiſſe faire connoiſtre la ſubſtance, parce qu'il n'y aura rien, ſurquoy elle en puiſſe former la repreſentation & l'idée. Il faut donc que le Phantoſme ſoit vne repreſentation de tout l'obiet, & qu'il cõmprenne en ſoy l'image des accidens & du ſuiet qui les ſouſtient, & par conſequent que ce ſoit vne autre choſe que l'eſpece exterieure qui ne repreſente que les accidens.

Auſſi eſt-il vray que ces accidens ne luy ſeruent que de marques & de ſignes pour connoiſtre les choſes qui luy ſont vtiles ou dommageables : Car les ſaueurs, les odeurs, & les qualitez premieres luy découurent les bons & les mauuais alimens ; les couleurs, les ſons, la grandeur, la figure, le nombre, & le mouuement luy apprennent quelles ſont les autres choſes qu'elle doit craindre ou qu'elle doit deſirer : de ſorte qu'en apperceuant ces marques elle conçoit les choſes qu'elles repreſentent, & forme ainſi vne Image qui les comprend & les confond enſemble. Et de vray nous experimentons en nous meſmes, qu'à la premiere veuë que nous auons des choſes, quoy qu'il n'y ait que les accidens viſibles qui ſe preſentent aux yeux, nous ne croyons pas voir ſeulement ces accidens, mais les corps meſmes où ils ſont ; & la diſtinction que nous en faiſons

aprés

aprés eſt vn effet de la Raiſon qui ſepare ce que l'Imagination a confondu.

De là il faut neceſſairement conclure, qu'à proprement parler, l'Ame Senſitiue ne ſent & ne connoiſt pas la couleur ny la chaleur, mais ce qui eſt coloré & ce qui eſt chaud : Et quoy qu'il ſemble qu'il n'y ait rien que la couleur qui ſe preſente à l'œil, & que la chaleur toute ſeule frappe le ſens ; Neantmoins quand l'Imagination vient à former là deſſus ſon Phantoſme, elle meſle l'Image de ces qualitez auec celle du corps, & confond les accidens auec leur ſuiet : parce qu'elle ne peut agir que conformément à ſa nature qui eſt compoſée, & à ſa fin qui eſt la connoiſſance du corps ſenſible ; & partant il faut que le Phantoſme qu'elle produit ſoit en quelque façon compoſé comme elle eſt, & comme eſt le corps ſenſible.

Connoiſtre, c'eſt former l'Image des choſes.

POVR reprendre noſtre premier Diſcours, puiſque la Connoiſſance eſt vne action, & que Connoiſtre c'eſt agir, il faut que l'Ame Senſitiue connoiſſe au moment qu'elle forme ſon Phantoſme, parce que toute ſon action conſiſte à ſe repreſenter les obiets, & qu'elle ne peut ſe les repreſenter qu'en formant leur image. C'eſt pourquoy toutes les choſes qui ont cette vertu repreſentatiue, & qui produiſent en elles meſmes les Images des choſes, ſont Connoiſſantes : Car bien que les obiets produiſent les eſpeces viſibles, & que l'air & les miroirs les reçoiuent ; ſi eſt-ce que les vns ny les autres ne connoiſſent pas pour cela, dautant que les obiets les produiſent en l'air, & non pas en eux-meſmes, & que l'air & les miroirs les reçoiuent ſeulement ſans les produire.

duire. De ſorte qu'il faut pour Connoiſtre, produire en ſoy meſme les Images des choſes, & pour parler aux termes de l'Eſchole, il faut que la Connoiſſance ſoit vne action immanente, & qu'elle ne ſorte point de la faculté qui la produit.

Toutes les fois que l'Imagination connoiſt, elle forme vne Image.

Mais on dira, peut-eſtre, qu'aprés que l'Image eſt formée, elle luy peut repreſenter l'obiet, & que par conſequent elle peut le luy faire connoiſtre, ſans qu'il ſoit neceſſaire de produire aucune Image puiſqu'elle l'eſt deſia. Il faut reſpondre à cela, que la preſence du Phantoſme qui a eſté produit ne fait pas la Connoiſſance, parce que ſi l'Ame n'agit ſur luy, elle ne le peut iamais connoiſtre: or elle n'a point d'autre action que la repreſentation qui eſt la production du Phantoſme; & partant quoy qu'il demeure dans l'Ame, quoy qu'il luy ſoit preſent, elle n'en peut auoir connoiſſance, ſi elle n'en forme vn autre ſur luy; & toutes les fois qu'elle le voudra connoiſtre, il faudra qu'autant de fois elle en faſſe de nouuelles figures, & que ce ſoient comme de nouuelles couleurs qu'elle applique ſur ſon premier deſſein.

Cela ne ſera pas difficile à croire, ſi l'on ſe reſſouuient que de moment en moment les corps lumineux reſpandent en l'air de nouuelles lumieres; que tous les obiets viſibles y produiſent auſſi leurs eſpeces ſans ceſſe & ſans relaſche; & que la flamme qui ſort du feu ſe conſerue par vne production qui d'inſtant en inſtant ſe renouuelle. Car ſi ces choſes qui ſont d'vne nature moins noble que l'Ame ſont ſi fecondes en leur action, il ne faut pas croire que celle-cy le ſoit moins, ny la conceuoir ſi ſterile,

ſterile, que ſa vertu ſoit eſpuiſée dans la premiere production qu'elle aura faite.

Toutes les Images ſemblables ſe reünissent en vne ſeule.

Et il ne faut pas s'arreſter à l'inconuenient qui arriueroit de la multiplicité des Phantoſmes que l'Ame formeroit d'vne meſme choſe : parce que tout de meſme que les deux Images qui ſont receuës par les deux yeux ou par les deux oreilles, ſe confondent en vne & ne repreſentent qu'vn ſeul obiet : Auſſi tous les Phantoſmes que l'Ame forme d'vne meſme choſe s'vniſſent en vn ſeul ; & la multiplicité ne ſert qu'à le rendre plus expreſſif, comme les diuerſes couches d'vne meſme couleur rendent les traits plus vifs & plus eſclatans. Et c'eſt la raiſon pour laquelle la memoire ſe fortifie par la repetition ; dautant que les Phantoſmes qu'elle garde ſont rafraiſchis & renouuellez par ceux que l'Ame y adiouſte de nouueau, & ſont comme retouchez par de nouueaux traits & par de nouuelles couleurs.

Que ſert l'Image qui reſte dans la memoire.

Or quoy que la preſence du Phantoſme ne faſſe pas la Connoiſſance, elle n'y eſt pas toutefois inutile, parce qu'elle ſert à la reproduire vne autre fois. Car comme il eſtoit neceſſaire aux animaux de ſe ſouuenir des choſes paſſées, afin de pouruoir à leur conſeruation : Il falloit qu'en l'abſence des obiets exterieurs il demeuraſt quelque choſe qui les peuſt remettre dans la veuë de l'Ame, qui ſuppleaſt au defaut des eſpeces ſenſibles, & qui par conſequent ſeruiſt au meſme vſage où elles ſont employées. De ſorte que comme celles-cy ne ſont autre choſe que les exemplaires ſur leſquels l'Ame forme ſes Phantoſmes pour connoiſtre les choſes ; auſſi ces Phantoſmes qui de-

demeurent aprés ſon action luy ſeruent de nouueaux modelles, ſur leſquels elle fait de nouuelles repreſentations & de nouuelles Connoiſſances.

Cela ſuppoſé comme le fondement de tout ce que nous allons dire, nous laiſſons toutes les autres queſtions qui ſe pourroient faire ſur la nature de ces Phantoſmes, ſur le lieu où ils ſont & où ils ſe conſeruent, ſur les diuerſes facultez de l'Ame Senſitiue; parce qu'il ſuffit pour noſtre deſſein, de ſçauoir que l'Imagination produit en ſoy les Images des choſes, & que ſous ce mot d'Imagination nous comprenons toutes les puiſſances de l'Ame Senſitiue, comme par celuy d'Entendement, toutes les Facultez intellectuelles qui ſeruent à la Connoiſſance. Sans donc nous arreſter à ces difficultez qui ſont inutiles en ce lieu,

L'Imagination ne fait point de propoſitions vniuerſelles, ny d'abſtractions pures.

Nous diſons que puiſque l'Imagination eſt du rang des choſes materielles, elle eſt incapable de former aucunes notions vniuerſelles; dautant que ce qui eſt materiel, eſt determiné & ſingulier. Et parce que ſon obiet eſt le corps ſenſible, & que l'Image qu'elle s'en forme, confond les accidens auec la matiere, elle ne peut faire de pures abſtractions comme l'Entendement, ny ſeparer les accidens ny les formes de leur ſuiet.

Elle peut faire des abſ-

Elle peut bien faire de ces abſtractions, que l'on appelle Negatiues, par leſquelles on s'arreſte à conſiderer vne partie ou vn accident d'vne choſe ſans prendre garde aux autres; Car elle peut conceuoir qu'vne choſe eſt douce, ſans penſer qu'elle ſoit chaude; & puis ſe la figurer douce & chaude ſans conſiderer les autres qualitez qu'elle a: dautant que cette ſorte d'abſ-

d'abſtraction ne détruit pas ſon obiet, comme l'autre qui ſepare tout à fait les formes & les accidens de la matiere. *tractions negatiues.*

Ainſi dans le iugement qu'elle fait de ce qui luy eſt vtile, la propoſition qu'elle peut former, eſt que telle choſe eſt bonne; Mais non que telle choſe a de la bonté: parce qu'il n'y a que l'Entendement qui puiſſe auoir vne notion de la Bonté toute ſeule & ſeparée de ſon ſuiet. De ſorte que l'on peut dire que l'Entendement fait en ces rencontres, comme le Mathematicien qui vnit les figures toutes ſimples & ſeparées de la matiere: Mais que l'Imagination imite l'Architecte qui aſſemble non pas les figures, mais les pierres de telle figure. Car quand elle iuge qu'vne choſe eſt bonne, c'eſt autant que ſi on diſoit qu'elle vnit vne telle choſe auec vne bonne choſe; parce qu'elle ne peut former aucune Image qui ne ſoit compoſée, & qu'en vniſſant vn Phantoſme auec vn autre, il faut qu'elle vniſſe deux compoſez enſemble.

OR qu'elle puiſſe vnir les Images les vnes auec les autres, c'eſt vne choſe qu'on ne peut conteſter, ſi l'on conſidere les Songes que la pluſpart des animaux ont durant le ſommeil. Car il faut que l'Imagination ſe figure alors d'autres choſes que celles que les Sens luy ont repreſentées; & partant il faut qu'elle aſſemble diuerſement les Images qui ſe ſont conſeruées dans la memoire: Autrement leurs ſonges ne ſeroient que de iuſtes repetitions des choſes paſſées, & ſeroient beaucoup plus parfaits que ceux des hommes, où il n'y a ordinairement que de la confuſion. Il y a meſ- *L'Imagination peut vnir les Images.*

me grande apparence, quoy qu'en disent nos Docteurs, que l'Imagination est capable de produire de ces Chimeres & de ces figures monstrueuses, dont l'original ne se trouue point en la Nature : Car ayant le pouuoir de remuer les Images qui sont dans la memoire, il est impossible qu'elle ne les confonde ensemble, & qu'elle ne ioigne souuent celles qui sont naturellement incompatibles. Aussi sont-ils suiets à ces maladies qui troublent la connoissance & le iugement, & on ne les peut voir dans la fureur ny dans la rage qui les saisit quelquefois, sans iuger qu'il y a bien de la confusion & du desordre dans leurs pensées. Enfin si l'on considere que les oyseaux qui apprennent à parler, troublent à tous momens l'ordre des mots qu'on leur a enseignez ; on ne sçauroit douter que les Images des choses qu'ils gardent ne se puissent mesler, & que leur Imagination ne soit capable de les vnir & de les assembler comme il luy plaist. Mais cette verité paroist plus claire que le iour, quand on considere qu'à la presence du Bien & du Mal, les animaux se ressouuiennent de celuy qu'ils ont eu autresfois, & qu'ils en esperent ou en craignent aprés vn semblable: Car cela ne se peut faire sans que leur Imagination vnisse les Images des choses presentes, auec celles du passé & de l'auenir, comme nous monstrerons plus amplement en la suite de ce Discours.

Elle peut faire des propositions

SI cela est ainsi, il faut necessairement donner à l'Imagination la puissance de faire des Propositions Affirmatiues tout de mesme qu'à l'Entendement : car lors que celuy-cy iuge qu'vn aliment est bon, il ne faut autre chose qu'vnir & assembler l'Idée du *bon* auec celle de

l'Ali-

l'*Aliment*, d'où vient qu'on appelle cette action Compoſition : Et partant l'Imagination pouuant former les meſmes Images & les vnir enſemble, peut auſſi faire des Propoſitions Affirmatiues comme luy. En effet tout le monde eſt d'accord que les animaux iugent que les choſes leur ſont bonnes ou mauuaiſes : Or iuger de la ſorte c'eſt vnir vne Image auec vne autre, c'eſt faire vne Propoſition Affirmatiue. *affirmatiues.*

IL faut neantmoins remarquer qu'en cette rencontre l'Imagination ne iuge des choſes que dans le moment qu'elle vnit & aſſemble leurs Images ; parce que le Iugement eſt vne action qui eſt toute dans le mouuement. De ſorte que toute Vnion n'eſt pas Affirmation, les Images qui s'vniſſent d'elles-meſmes, & celles qui ſe preſentent toutes vnies ne faiſant point iugement, mais vne ſimple Conception, ou apprehenſion, comme parle l'Eſchole: parce que le Iugement eſt vn progrés que la Faculté fait d'vne choſe à l'autre : au lieu que la ſimple Conception eſt la repreſentation d'vn ſeul obiet où elle s'arreſte ſans paſſer outre. Quand donc l'Entendement iuge que *l'homme* eſt *animal*, il vnit ces deux termes, & le Verbe ſubſtantif qui eſt entre deux eſt la marque de l'vnion qu'il en fait. Mais quand il conçoit *l'homme & l'animal* tout enſemble, ce n'eſt plus Iugement, parce qu'il ne les vnit pas ; il les trouue vnis, & ſans faire de propoſition, il forme vne ſimple conception ou apprehenſion, ſans y mettre le verbe qui eſt la marque de l'vnion. Les Propoſitions meſmes où ce verbe eſt employé, qui ſe conſeruent dans la memoire, ſur le papier, ou ailleurs, ne ſont pas de vrayes *Toute vnion d'Images ne fait pas affirmation.*

propoſitions; elles n'en ont, s'il faut ainſi dire, que le corps & la matiere, puiſque l'vnion qui en eſt comme la forme, leur manque; Et ſi l'Ame n'en conçoit de nouueau les termes, & ne les vnit derechef enſemble, ce ne ſont point de veritables Iugemens, ny par conſequent de vrayes Propoſitions. Quoy qu'il en ſoit, la meſme choſe ſe fait dans l'Imagination: Car dans le moment qu'elle vnit les Phantoſmes, elle iuge des choſes & fait des Propoſitions Affirmatiues; Mais quand elle les conçoit enſemble & tout vnis, ce n'eſt plus Iugement ny Propoſition, c'eſt vne ſimple Conception, comme nous auons dit.

Les Images, quoy qu'vnies, ſe peuuent diſcerner & eſtre connuës ſeparément.

IL ne faut pas pourtant croire que quand de differentes Images s'vniſſent dans l'Ame, elles ſe confondent de telle ſorte, qu'elles ne ſe puiſſent plus diſcerner l'vne d'auec l'autre; elles ſont en cela ſemblables aux eſpeces viſibles qui s'vniſſent dans l'air ſans confuſion, & qui ſe ramaſſent, s'il faut ainſi dire, iuſques en vn point, ſans rompre leur ordre & leur diſtinction naturelle. De ſorte qu'à parler proprement, l'Imagination Ioint pluſtoſt les Phantoſmes qu'elle ne les Vnit: Car elle les range & les place ſans les meſler, elle les aſſemble ſans les confondre, & faiſant vn tout de pluſieurs parties differentes, elle laiſſe chacune en ſon ordre & dans ſa determination particuliere. C'eſt pourquoy quand il en eſt de beſoin, elle les peut connoiſtre ſeparément & ſans s'attacher à toutes, n'en prendre qu'vne ou deux pour ſeruir d'obiet à ſa Connoiſſance. Ainſi aprés que les yeux luy ont preſenté vne choſe blanche, que la langue luy a fait connoiſtre qu'elle eſt douce, que le nez luy a appris qu'elle

eſt

eſt de bonne odeur, &c. Tous les diuers Phantoſmes qu'elle a formez ſur le rapport de tous ces Sens, s'vniſſent en vn ſeul pour repreſenter vn ſeul obiet, où toutes ces qualitez ſe rencontrent : Mais cette vnion ſe fait en telle ſorte, qu'elle les peut conſiderer ſeparément, & s'arreſter à ce qui eſt doux, ſans penſer à ce qui eſt blanc, & puis r'aſſembler les Images du doux & du blanc ; auquel cas elle fait ſans doute vn Iugement Affirmatif, comme nous auons monſtré cy-deſſus.

L'Imagination connoiſt vne choſe par vne autre.

OR comme entre les accidens ſenſibles il y en a qui font mieux connoiſtre la nature des choſes les vns que les autres, parce qu'ils ont plus de connexion auec elle: par exemple la ſaueur fait mieux connoiſtre la nature de l'aliment que l'odeur, & celle-cy que la couleur, ou la figure : Au contraire, la couleur & la figure font mieux connoiſtre les choſes terribles que la ſaueur & l'odeur, & ainſi des autres : Il faut de neceſſité que l'Imagination qui peut aller d'vn Phantoſme à l'autre, faſſe vn progrés dans ſes Connoiſſances, & qu'elle paſſe ſouuent d'vne choſe plus connuë à celle qui l'eſt moins, & qu'enfin elle connoiſſe celle-cy par le moyen de l'autre. Par exemple vn animal preſſé de la faim voit vne choſe blanche, il ſent qu'elle eſt molle, & la trouue ſauoureuſe : s'il peut aſſembler diuerſement les Phantoſmes de ces qualitez, comme nous auons dit, il pourra vnir le premier auec le ſecond, le ſecond auec le troiſiéme, & puis reioindre le premier auec celuy-cy. Car il pourra iuger que cette choſe blanche eſt molle, que ce mol eſt ſauoureux, que ce ſauoureux eſt bon à manger ; & enfin reprenant le premier le reünir auec le dernier,

& iuger que telle choſe blanche eſt bonne à manger. Et certainement s'il auoit du commencement iugé que cette choſe blanche eſt bonne à manger, ſans paſſer par les autres qualitez qui ont plus de connexion auec la bonté de l'aliment, il ne ſeroit pas aſſeuré dans ſa connoiſſance; il faut pour la rendre certaine qu'il la faſſe aller par ce milieu, qui luy ſert comme de degré pour arriuer à ce qu'il veut connoiſtre. Mais cette verité paroiſtra plus clairement dans vn autre exemple que l'on peut experimenter à toute heure. Vn Chien veut manger quelque choſe qui eſt penduë en haut, il voit qu'il n'y peut atteindre quelque ſaut qu'il faſſe, tous ſes efforts luy ſont inutiles: Enfin il conſidere qu'il y a vn lieu eſleué, duquel il peut monter ſur vn autre, & par celuy-cy attraper la choſe qu'il deſire. Cela ne ſe peut faire qu'il n'aſſemble le Phantoſme du lieu où il eſt auec celuy du premier degré, & celuy-cy auec le dernier, & le dernier auec la choſe qu'il veut auoir: Et tout cela luy ſeroit encor inutile s'il ne raſſembloit la premiere notion qu'il a formée auec la derniere; puiſque c'eſt par cette derniere action qu'il connoiſt que la choſe qu'il auoit auparauant iugée impoſſible, ne l'eſt plus. Mais il ne faut que conſiderer les ruſes dont les animaux ſe ſeruent en la chaſſe qu'ils ſe font les vns aux autres; Car il faut neceſſairement que leur Imagination ſe figure des moyens pour attaquer & pour ſe defendre, ſans leſquels ils voyent bien qu'ils ne pourroient rien prendre ou s'empeſcher d'eſtre pris: De ſorte que ce qu'il leur ſembloit d'abord impoſſible, leur eſt facile aprés la connoiſſance qu'ils ſe ſont donnée des moyens qu'il y faut tenir.

OR s'il eſt vray que le Raiſonnement ſoit vn progrez par lequel l'Ame va d'vne choſe plus connuë à celle qui l'eſt moins, en ſorte que la connoiſſance qu'elle a de la premiere ſoit cauſe de celle qu'elle acquiert aprés: Il faut de neceſſité que l'Imagination raiſonne dans les rencontres que nous venons de marquer; puiſqu'elle tire la connoiſſance d'vne choſe qui luy eſtoit inconnuë, par vne autre qu'elle connoiſt, & que de deux diuers iugemens qu'elle fait, elle en déduit vn troiſieſme qui ſe lie auec le premier par le moyen du ſecond. Car quand elle a conneu que telle choſe eſt douce, que ce doux eſt bon à manger; & que par là elle iuge que telle choſe eſt bonne à manger; elle tire cette derniere connoiſſance qu'elle n'auoit pas d'abord de celles qui precedent, à cauſe de la connexion naturelle que le dernier Phantoſme a auec le ſecond, par le moyen duquel le premier & le dernier s'vniſſent enſemble. De ſorte que s'il eſt vray que l'Imagination puiſſe aſſembler ou diuiſer les Phantoſmes qu'elle garde dans la memoire, & que de leur aſſemblage ou de leur diuiſion, il en puiſſe naiſtre quelque ſorte de raiſonnement, il faut neceſſairement confeſſer qu'elle peut raiſonner. Car ce que nous auons dit des Propoſitions Affirmatiues, ſe doit entendre à proportion des Negatiues; dautant que tout de meſme que le Iugement Affirmatif n'eſt autre choſe que l'vnion des Images; le Negatif n'eſt rien auſſi que la diuiſion qu'il en fait: & ſi l'Ame Senſitiue les peut aſſembler, elle peut auſſi les ſeparer & les diuiſer: Enfin ſi elle peut raiſonner par des propoſitions affirmatiues, elle le peut auſſi par des negatiues.

Que l'Imagination raiſonne.

La difference qu'il y a entre le discours de l'Entendement & de l'Imagination.

CE n'eſt pas que les diſcours de l'Imagination ſoient ſemblables à ceux de l'Entendement, & qu'il n'y ait vne tres-grande difference entre la faculté de raiſonner qui ſe trouue en l'vn & en l'autre. Car outre que celle de l'Imagination eſt bornée aux choſes corporelles qui ſont neceſſaires à la vie, & que meſme en chaque eſpece elle eſt ordinairement reſtrainte à celles qui ſont propres à la nature de chacune; Elle a cette imperfection, que tout ſon progrés ſe fait par des connoiſſances particulieres, qui ne peuuent iamais produire que des raiſonnemens particuliers: Au lieu que l'Entendement a la liberté de iuger de toutes choſes, d'en former des notions generales, & d'en tirer quand il luy plaiſt des conſequences ou particulieres ou vniuerſelles. De ſorte qu'*il eſt* vray de dire que la Nature s'eſſaye en quelque ſorte à raiſonner dans l'Imagination; qu'elle y trace les premiers crayons du diſcours; & que ne pouuant pas arriuer tout d'vn coup à la perfection qu'elle luy veut donner, elle la commence, en faiſant des raiſonnemens groſſiers & imparfaits, qui ne ſont compoſez que de iugemens particuliers; & qu'enfin elle l'acheue dans l'Entendement humain, qui connoiſt plus exactement les choſes, & qui forme ſes raiſonnemens de propoſitions vniuerſelles.

OR cette difference eſt ſi conſiderable, qu'elle ne rend pas ſeulement l'Imagination inferieure à l'Entendement dans la maniere d'operer, mais encore dans l'ordre de nature & d'eſſence. Car la Faculté qui eſt capable de faire des notions & des propoſitions vniuerſelles, ne peut eſtre attachée à la matiere, &

doit

doit neceſſairement eſtre ſpirituelle : parce que tout ce qui eſt materiel eſt ſingulier & determiné : de ſorte que l'Entendement humain, parce qu'il raiſonne vniuerſellement, eſt dans l'ordre des natures ſpirituelles, & l'Imagination qui eſt reduite aux diſcours particuliers, eſt au rang des choſes materielles & corporelles.

Auſſi par cette diſtinction qui eſt veritable & neceſſaire, on détruit facilement toutes les abſurditez que l'on s'eſt imaginées dans l'opinion que nous tenons. Car on a penſé que ſi les Beſtes raiſonnoient, l'Homme n'auroit plus la raiſon pour difference ſpecifique, & que leur ame ſeroit libre & immortelle auſſi bien que la ſienne. Mais ces obiections ſont vaines, puiſque c'eſt la Raiſon parfaite & vniuerſelle qui fait la difference de l'homme, & qui eſt le principe de la preuue de ſa liberté & de ſon immortalité ; & que celle des beſtes eſtant imparfaite & particuliere ne peut auoir ces priuileges pour les raiſons que nous auons dites.

Reſponſe aux obiections principales.

OR s'il n'y a point d'autres inconueniens à craindre que ceux-là, pourquoy ſe veut-on opiniaſtrer à ſouſtenir que les Beſtes ne raiſonnent point, puiſqu'elles font tant d'actions qui paroiſſent raiſonnables ? n'eſt-ce pas faire tort à la Raiſon que de ne la vouloir pas reconnoiſtre en des choſes où elle paroiſt ſi viſiblement ? Et n'eſt-ce pas obſcurcir la connoiſſance de la Nature, que de rapporter à des principes eſtrangers & inconnus, des effets qui ont leurs cauſes ordinaires & naturelles?

MAIS ils disent que toutes les actions des animaux qui semblent estre les plus raisonnables peuuent proceder d'ailleurs que de la Raison, & que la Nature qui ne multiplie point les causes sans necessité, n'a point deu se seruir d'vne si noble Faculté pour la conduite des Bestes, puisque celles qui leur sont propres & comme domestiques y pouuoient satisfaire toutes seules : Car tout ce qui paroist de plus merueilleux en leurs actions se peut & se doit rapporter, ou à l'Instinct comme la preuoyance des Fourmis, la police des Abeilles, & autres semblables qui sont communes à toute vne espece ; ou bien à la Memoire & à la Coustume, comme sont celles qui viennent de l'instruction qu'on donne à quelques-vns, ou de l'adresse particuliere qu'ils s'acquierent eux-mesmes.

Nous voulons bien aduoüer auec eux toutes ces veritez qui ne détruisent point celle que nous auons establie ; Mais quand ils supposent qu'il n'y a point de Raisonnement où ces causes se rencontrent, c'est ce que nous ne pouuons leur accorder, & ce qu'ils ne sçauroient soustenir, s'ils examinent bien la maniere dont elles agissent dans les exemples proposez.

Que les bestes doiuent auoir la raison pour estre instruites.

CAR quand il seroit vray que tout ce que l'on apprend aux Bestes ne dépendroit que de la memoire des coups qu'on leur a donnez en les enseignant ; Et que lors que la voix ou l'action du maistre réueille en elles le souuenir du mal qu'elles ont souffert aux premieres leçons, la crainte qu'elles ont de retomber au mesme danger les oblige aprés de faire les mesmes choses

ſes qu'on leur a enſeignées. Il eſt certain que cela ne ſe fait point ſans diſcours, & qu'il faut neceſſairement que leur Imagination raiſonne ainſi, que puiſque telle choſe leur a autrefois cauſé du mal, celle-cy qui ſe preſente luy eſtant ſemblable, doit auſſi cauſer le meſme mal: Car les Images des premieres leçons & des coups qu'elles ont autrefois receus, ſont differentes de celles que l'Imagination forme alors, puiſque celles-là ſont des choſes paſſées, & que celles-cy ſont & des choſes preſentes & des futures; la menace eſtant preſente, & les coups qu'elles craignent eſtant à venir; de ſorte qu'il faut que l'Imagination vniſſe l'Image de la choſe preſente auec celle du paſſé qui luy eſt connuë, & que par celle-cy elle connoiſſe celle qui eſt à venir. Or ſi ce n'eſt là raiſonner, il n'y a point de Raiſonnement au monde, & ſi c'eſt vn veritable diſcours, il n'y a gueres d'actions où les Beſtes ne raiſonnent.

Tout ce qu'on pourroit obiecter, ſeroit qu'elles ne connoiſſent point les differences du temps, & par conſequent que ces Images du paſſé, du preſent & de l'auenir, eſtant imaginaires, les conſequences que nous en tirons ſont vaines & friuoles. Mais nous reſpondons à cela qu'il eſt veritable qu'elles ne connoiſſent point les differences du temps ſeparées & abſtraites des choſes; cette connoiſſance eſtant reſeruée à l'Entendement, qui ſeul peut faire des abſtractions toutes pures: mais elles connoiſſent les choſes auec les differences du temps où elles ſont. En effet elles deſirent, elles eſperent, elles craignent, & toutes ces Paſſions ſuppoſent le Bien & le Mal à venir: Or ſi elles connoiſſent le Bien & le Mal ſous cette difference qui eſt la plus difficile à con-

noiſtre; il eſt bien croyable qu'elles connoiſſent celles du paſſé & du preſent, eſtant pourueuës de la memoire pour celles-là, & des ſens pour celles-cy.

Il eſt donc certain qu'elles raiſonnent quand elles conferent les choſes preſentes auec celles qui ſont paſſées, & qu'elles en tirent des conſequences pour l'auenir. Et cela ſuffiroit pour monſtrer qu'elles ne ſont pas deſtituées de la raiſon: Car tout de meſme qu'vn Homme pour auoir la puiſſance parfaite de raiſonner, n'eſt pas obligé de diſcourir à tous momens; auſſi quoy que les Beſtes ayent la raiſon, il ne s'enſuit pas qu'elles la doiuent employer en toutes leurs actions, c'eſt aſſez qu'elles la faſſent paroiſtre en quelques-vnes pour eſtre eſtimées raiſonnables.

NEANTMOINS afin de ne laiſſer aucune obſcurité en cette matiere, il faut encore monſtrer que la Couſtume & l'Inſtinct, qui ſont comme les deux forts où nos aduerſaires ſe retranchent ordinairement quand ils ſe trouuent preſſez par la force des argumens & des experiences qu'on leur obiecte: Il faut, dis-ie, faire voir que les actions qui dépendent de ces deux principes, ſe font toutes ou pour la plus grande part auec Raiſonnement.

Qu'on ne ſe peut accouſtumer à quelque choſe ſans diſcours.

PREMIEREMENT, ie veux bien accorder que les Beſtes peuuent faire les actions auſquelles elles ſont accouſtumées, ſans ſe ſeruir de la raiſon: Mais il faut que l'on confeſſe auſſi qu'il eſt impoſſible qu'elles puiſſent s'accouſtumer à les faire ſans l'aide du diſcours: De ſorte qu'en diſant qu'elles font les choſes ſans raiſonner, parce qu'elles y ſont accouſtumées; c'eſt auoüer, qu'elles ſont raiſonnables,

nables, parce qu'elles ne peuuent s'accouſtumer à aucune choſe ſans y employer la raiſon.

Pour faire voir cette verité, il faut ſuppoſer que la *Couſtume* ſe forme par pluſieurs actions reïterées, qui laiſſent dans les puiſſances vne certaine facilité & promptitude à operer, qu'elles n'auoient point auparauant. Ce n'eſt pas icy le lieu d'examiner ſi cette facilité conſiſte en vne certaine qualité qui demeure dans les puiſſances & dans les organes; ou ſi elle procede d'vne connoiſſance plus parfaite, que l'Ame s'eſt acquiſe par des Images plus expreſſiues, laquelle fait aprés vne plus forte impreſſion ſur l'Appetit & ſur la vertu Motiue des parties. Car de quelque façon que la choſe ſe faſſe, il eſt indifferent pour la difficulté que nous examinons; il faut ſeulement ſçauoir que la memoire y eſt neceſſaire, & que pour reïterer les meſmes actions, il eſt neceſſaire de s'en reſſouuenir, autrement elles ne ſeront pas ſemblables entre elles, du moins les premieres ne laiſſeront aucune diſpoſition pour mieux faire les autres. Et certainement quand les Beſtes font quelque choſe volontairement ou par contrainte, & meſme par hazard; le Bien ou le Mal qui leur en eſt arriué demeure dans leur memoire, & les oblige en de pareilles rencontres à reïterer les meſmes actions, ſur l'eſperance ou ſur la crainte qu'elles ont que le meſme bien ou le meſme mal leur arriuera. Par exemple, quand on veut accouſtumer des Chiens à faire quelque choſe d'extraordinaire, on les menace, on les frappe, & le ſouuenir des coups les engage aprés à faire la meſme action pour ſe garantir d'vn pareil danger.

Il en eſt de meſme quand on les flatte &

qu'on leur donne à manger aprés qu'ils ont fait quelque choſe, car ils conſeruent la memoire des careſſes & du traitement qu'ils ont receus; & l'eſperance qu'ils ont aprés d'en receuoir encore de ſemblables, les excite à faire les meſmes choſes. Si par hazard meſme, comme il arriue aſſez ſouuent, ils font verſer quelque vaiſſeau où ils puiſſent trouuer dequoy contenter leur faim ou leur ſoif, ils le font aprés retomber à deſſein, ſe reſſouuenant du bien qu'ils y ont rencontré la premiere fois. Et c'eſt ſans doute ainſi qu'il falloit que celuy que Plutarque dit auoir veu jetter des cailloux dans vn pot pour faire monter l'huile, ſe reſſouuint que la meſme choſe luy eſtoit arriuée; & que l'eſperance d'aualer l'huile comme il auoit fait autrefois, luy faiſoit alors employer les meſmes moyens que le ſeul hazard luy auoit peut-eſtre enſeignez. Mais quelque verité qu'il y ait en cet exemple, ny en tous les autres qui ſont ſinguliers en cette matiere, je ne m'y veux pas arreſter, ſçachant bien qu'ils peuuent eſtre ſuſpects: C'eſt aſſez que dans les actions communes & ordinaires que les Beſtes font par couſtume, elles ſe reſſouuiennent au commencement du bien & du mal qui leur eſt venu pour les auoir faites; autrement il ſeroit impoſſible qu'elles s'y peuſſent accouſtumer.

Or ſi cela ſe fait de la ſorte, elles ont la meſme neceſſité de raiſonner en ces rencontres qu'elles ont quand on les inſtruit, comme nous auons monſtré cy-deuant; car il faut qu'elles aſſemblent les Images des objets preſens auec celles des choſes paſſées dont elles ſe ſouuiennent; & que de là elles en tirent des conſequences pour l'aduenir. Et partant s'il

y a du diſcours en cet aſſemblage de diuerſes notions, comme il n'en faut point douter, il eſt certain que les Beſtes ne peuuent s'accouſtumer à quoy que ce ſoit ſans l'aide de la Raiſon, quoy que peut-eſtre elles puiſſent aprés faire les choſes auſquelles elles ſont accouſtumées ſans aucun raiſonnement.

QVANT à *l'Inſtinct*, qui eſt le refuge le plus ordinaire de ceux qui ne veulent point reconnoiſtre le raiſonnement des animaux, & qui leur eſt comme vn mot conſacré ou vne parole magique, auec laquelle ils croyent faſciner les Eſprits & arreſter toutes les raiſons qu'on leur objecte: Nous ſommes obligez d'en examiner plus ſoigneuſement la nature, de voir s'il eſt neceſſaire en quelques actions, & s'il exclud tellement la raiſon, que quand vne choſe ſe fait par ſon moyen, ce ſoit vn argument infaillible que le diſcours n'y a aucune part.

L'Inſtinct eſt particulier aux animaux.

Il faut donc mettre pour vn fondement aſſeuré que le mot *d'Inſtinct* ne ſe dit que des Animaux, & que ce ſeroit aller contre le ſentiment de tous les Philoſophes, & contre l'vſage de toutes les langues qui s'en ſont ſeruies, que de l'appliquer à d'autres choſes.

Car on ne dira jamais, ſi l'on veut parler proprement, que les Pierres ſoient pouſſées par l'Inſtinct quand elles tendent vers leur centre, ou quand elles font quelque autre action que ce ſoit qui leur eſt ordinaire: parce que nous conceuons par le mot d'Inſtinct, comme vn certain poids, vne inclination ou vn mouuement qui ſupplée au defaut des facultez naturelles, & qui pouſſe les choſes où elles ne

ne pourroient aller d'elles-meſmes. Or eſt-il que les Pierres, les Plantes, & tous les autres corps qui ſont priuez de ſentiment n'ont point beſoin de ce ſecours, & ont les vertus qui ſont neceſſaires pour faire toutes leurs fonctions, & partant on ne peut pas dire qu'elles ſoient conduites par aucun Inſtinct. Mais il n'en eſt pas ainſi des Animaux que nous voyons faire des choſes qui ſemblent ſurpaſſer la force des puiſſances que la Nature leur a données. Car quand on conſidere que la Brebis fuit le Loup qu'elle n'auoit jamais veu auparauant; que le Pouſſin n'eſt pas pluſtoſt eſclos qu'il craint le Milan; & que l'Abeille fait ſans l'auoir appris vn des plus ingenieux ouurages de la Nature: On eſt contraint d'auoüer, que puiſque le mouuement des animaux ſe fait par l'Appetit, & que l'Appetit eſt vne puiſſance aueugle qui a beſoin d'eſtre conduite par la Connoiſſance; il faut que ceux-cy qui apparemment ne peuuent connoiſtre ce qu'ils ſont, ſoient pouſſez par quelque vertu qui n'eſt point de l'ordre de celles qui leur ſont propres & naturelles.

Ce mouuement ſecret eſt donc ce que l'on appelle Inſtinct, & ſon origine meſme nous l'apprend, car il vient du verbe Latin *Inſtigo*, qui ſignifie pouſſer, de ſorte que Inſtinct vaut autant que impulſion; mais c'eſt vne impulſion ſecrete & cachée, qui ne dépend point de la connoiſſance ordinaire des Sens. Car c'eſt vne erreur du peuple ignorant de reduire toutes les actions des Beſtes à l'Inſtinct: Comme il y en a de deux ſortes, les vnes qui ſe font en ſuite de la Connoiſſance que l'Imagination s'eſt acquiſe par le Sens; les autres qui ſe font ſans cette connoiſſance. Les premieres n'appartiennent point à l'Inſtinct; car quand vn ani-

animal qui a faim cherche à manger, quand il fuit celuy qui le frappe, c'eſt l'Imagination qui a connu par les Sens que ces choſes luy ſont vtiles ou dommageables : Autrement il faudroit dire que les hommes qui font ſouuent les meſmes actions par la meſme connoiſſance, fuſſent pouſſez à les faire par l'Inſtinct. Il n'y a donc que celles qui dépendent d'vne plus haute connoiſſance que celle des Sens, leſquelles ſe puiſſent rapporter à cette Cauſe occulte, qui pouſſe ſecrettement les Animaux à faire leurs actions les plus naturelles ſans eſtre inſtruits d'aucune connoiſſance ſenſible. La difficulté eſt de ſçauoir quelle eſt cette Cauſe qui pouſſe ainſi les Animaux.

Quelle eſt la cauſe de l'Inſtinct.

Certainement il ſemble d'abord, que s'ils n'ont pas la connoiſſance des choſes qu'ils font par Inſtinct, & que l'Imagination n'excite l'Appetit que par la Connoiſſance ; il eſt neceſſaire que la cauſe qui l'eſmeut en ces rencontres, ſoit tout à fait exterieure, puiſque l'Appetit ne s'agite pas de luy-meſme, que l'Imagination n'en a pas le moyen, & qu'il n'y a point d'autres facultez interieures qui conduiſent l'animal que ces deux-cy.

La Philoſophie de Platon n'eſt pas en peine à trouuer cette cauſe, & dit que c'eſt l'Ame du monde qui fait mouuoir toutes les parties de l'Vniuers ; Celle d'Ariſtote aſſeure que c'eſt le Ciel qui contient eminemment toutes les puiſſances de la Nature. Mais ces deux opinions qui ont eſté bannies des Eſcholes, ont fait place à vne troiſiéme qui ſemble eſtre la plus raiſonnable. Car ne voyant point dans l'ordre des Cauſes ſecondes qu'il y en euſt aucune qui peuſt exciter ce mouuement admirable, elle a creu qu'il n'y auoit que la Premiere

à qui

à qui il se deust rapporter; & que Dieu qui auoit creé les choses auec toutes les facultez dont elles estoient capables, s'estoit obligé par sa bonté & par sa prouidence à suppléer à leur foiblesse, quand il faudroit qu'elles fissent des actions qui surpasseroient les forces de leurs vertus naturelles. Que celle-cy estant de ce rang là auoit besoin du mesme secours, & qu'il y auoit assez d'exemples de cette verité dans la creation de l'Ame humaine, dans la determination indiuiduelle de chaque chose, & dans tous les effets qui partent immediatement de sa puissance, quand celle des Agens naturels n'y peut atteindre.

Dieu n'est pas la cause de l'Instinct.

Mais pour en parler sainement, ie crains que cette opinion qui semble defendre la bonté de Dieu, ne condamne sa Puissance & sa Sageſſe. Quoy? il aura laissé toutes les especes des animaux dans vne si grande imperfection, qu'elles n'auront pas la moitié des vertus qui leur sont necessaires pour la vie? Luy de la grandeur & de la Majesté duquel il est de ne s'abbaisser pas à faire les choses que par l'entremise des causes secondes, se sera assuietty à faire immediatement la plus part des actions des animaux les plus vils? Et cette Nature qui est l'Art de sa Puissance & de sa Sageſſe, & comme le Threſor d'où il tire les vertus de chaque chose, se sera trouué espuisée quand il aura deu produire les moins nobles creatures?

Non, il n'y a pas d'apparence qu'ayant fait toutes les choses auec poids & mesure, il ait laissé vn si grand vuide en celles-cy; qu'il ait abandonné l'Homme qui est le chef-d'œuure de ses mains à la foiblesse de son Raisonnement, pour assister les Bestes d'vn si noble

&

& ſi puiſſant ſecours ; & qu'il ait trouué des moyens naturels pour former le Raiſonnement & l'Intelligence, qui ſont les plus nobles actions des choſes creées, ſans en auoir pû trouuer pour celles des Beſtes qui ſont d'vn ordre inferieur, & qui ne demandent pas vn art ſi exquis, ny vne ſi grande puiſſance ?

Il faut donc croire que les actions des animaux qui ſe font par l'Inſtinct, ne partent pas immediatement de la main de Dieu, mais de quelque vertu ſecrete qu'il leur a donnée, & qui leur eſt auſſi naturelle que le Sens ou la Raiſon ; que ce n'eſt pas offenſer ſa Prouidence de luy oſter vn ſoin ſi particulier, puiſqu'elle ne laiſſe pas de les aſſiſter de ſon concours en tout ce qu'ils font ; & que c'eſt luy rendre plus d'honneur, d'aſſeurer qu'il a fait toutes choſes en leur perfection, que de dire qu'il ſupplée à leurs defauts ; puiſque tout ce qu'elles ont vient de ſa liberalité, & qu'il y a danger qu'en auoüant leur imperfection, on ne bleſſe ſa Toute-puiſſance & ſa Sageſſe infinie.

L'Inſtinct vient d'vne vertu naturelle.

Cherchons donc quelle eſt cette ſecrete vertu qui les pouſſe à faire tant d'effets merueilleux, auſquels leurs facultez ordinaires ſemblent ne pouuoir atteindre. A mon jugement on peut raiſonner ainſi, que puiſque cette vertu ne vient point de dehors, il faut qu'elle ſoit interieure : & comme il n'y a que deux ordres de facultez dans les animaux, ſçauoir eſt les Vegetatiues & les Animales ; qu'elle n'eſt pas du rang des vegetatiues, puiſque le mouuement des muſcles, & les paſſions qu'elle excite ne peuuent venir de ce Principe ; & qu'ainſi ce doit eſtre vne faculté Animale. Or

L'Imagination eſt la cauſe de l'Inſtinct, & portant les Beſtes connoiſſent ce qu'elles font par toutes luy.

toutes les facultez de cet ordre là se reduisent à l'Imagination & à l'Appetit; l'Imagination fait la Connoissance, & l'Appetit s'esmeut par ses ordres : Car il ne peut s'esmouuoir ny exciter les autres vertus qui sont sous sa direction, qu'il ne soit esclairé par elle; il est aueugle de sa nature, & a besoin d'estre conduit par vn autre. De sorte qu'il faut necessairement conclure que tous les mouuemens qui se remarquent dans les Actions de l'Instinct procedent veritablement de l'Appetit, mais que l'Imagination luy doit seruir de flambeau, & marcher deuant pour le conduire : & que par consequent les Animaux connoissent tout ce qu'ils doiuent faire; que la Brebis connoist qu'elle doit fuïr le Loup; que la Fourmy sçait comment elle doit faire ses prouisions; que l'Hirondelle a connoissance des matieres & de la forme dont elle doit bastir son nid, & que les Abeilles n'ignorent rien de tout ce qui est neceſſaire à leur petite Republique.

La connoissance qui accompagne l'Instinct ne vient pas des Sens.

TOVTE la question est de sçauoir comment ils connoissent ces choses, veu que les sens ne les leur apprennent pas, & qu'il semble qu'ils ne peuuent auoir aucune connoissance qui ne vienne de dehors, & qui n'entre par ces portes dans leur Imagination. Mais quand on aura consideré que la Nature leur a donné tant de soin de leur conseruation, & qu'elle ne leur a denié aucune des choses qui y estoient neceſſaires; on sera contraint d'auoüer que la connoissance des Sens ne pouuant satisfaire toute seule à cette neceſſité, ils auoient besoin d'en auoir vne autre qui suppleast à celle-là, & qui mesme la leur rendist vtile. Car que pourroit seruir au Poussin de voir

le

le Milan, s'il n'eſtoit inſtruit d'ailleurs, que c'eſt vn oyſeau qui eſt né pour ſa perte, & vn ennemy qui attente à ſa vie? & que ſeruiroit à l'Abeille quand elle ſort la premiere fois de la ruche, de voir & de gouſter les fleurs, ſi elle ne jugeoit, qu'elle y doit trouuer la matiere dequoy faire le miel & la cire, & ſi elle ne ſçauoit deſia tout l'art qu'elle doit employer en vn ſi merueilleux ouurage? De ſorte qu'en ces rencontres les Sens ne ſeruent à ces animaux que pour réueiller de plus anciennes & de plus nobles connoiſſances que la Nature leur a données, & ſans leſquelles les preſentes leur ſeroient touſiours inutiles & ſouuent dommageables.

Mais des eſpeces naturelles.

D'où peuuent-elles donc venir? comment ſe peuuent-elles donc former? car toute connoiſſance eſt vne action, & vne repreſentation de l'objet, & partant il faut qu'il y ait vn objet que l'Imagination ſe repreſente, & ſur lequel elle forme ſon Phantoſme, en quoy conſiſte la connoiſſance, comme nous auons dit. Or nous auons monſtré qu'il y auoit deux ſortes de modelles & d'exemplaires, ſur leſquels l'Imagination peut former ſon Phantoſme, à ſçauoir l'Eſpece & l'Image exterieure que les obiets impriment dans les organes des Sens, & celle qui demeure dans la memoire: de ſorte que ſi l'Imagination connoiſt la choſe qui ſe fait par Inſtinct, il eſt neceſſaire qu'elle en ait quelque Image interieure; puiſque les Sens ne luy en preſentent point d'exterieure. Et parce que la connoiſſance de ces choſes eſt neceſſaire à l'Animal dés le premier moment de ſa vie, & ne ſe doit point acquerir auec le temps ny par l'exercice; il faut auſſi que ces Images ſoient nées auec luy, & que la Na-

Nature les ait imprimées dans l'Ame dés le premier moment de sa naissance.

Tout de mesme que la connoissance des Anges.

Cela ne sera pas difficile à croire, si l'on se ressouuient que ce n'est point là vn priuilege qui soit particulier aux Animaux, & qu'il y a vn autre genre de choses dans l'Vniuers, qui est beaucoup plus noble & plus estendu que le leur, qui n'a point d'autre moyen naturel pour connoistre la plus grande part de ses objets que celuy-là. Ie veux parler de la Nature Angelique, où la Philosophie & la Theologie ont esté contraintes de reconnoistre de pareilles Images, pour la mesme necessité qui se trouue aux Animaux. Car n'ayant point d'organes pour receuoir celles de dehors, & les objets mesmes n'estans pas capables d'en produire qui luy soient proportionnées, il faut, si on ne veut confesser que c'est la plus defectueuse de toutes les creatures, & que la puissance de connoistre luy a esté donnée inutilement; il faut, dis-je, qu'elle en ait d'interieures, & pour se seruir des termes de l'Eschole, de Connaturelles, sur lesquelles au defaut des objets, l'Entendement Angelique forme aprés ses idées & ses connoissances. Or si cela est veritable, & si l'ordre que Dieu a estably dans l'Vniuers, demande que les perfections qui se trouuent accomplies dans les choses les plus hautes, soient commencées dans celles qui leur sont inferieures; Il est neceſſaire que ce moyen de connoistre estant tres-parfait dans les Intelligences, soit comme esbauché dans les autres choses qui ont comme elles la faculté de connoistre. Car il est certain que ces Images sont fort grossieres, & fort confuses dans les Bestes, & qu'elles ne leur donnent que la connoissance de fort peu de choses qui sont ne-

ceſſaires

ceſſaires à leur conſeruation : Mais que l'homme, outre celles qu'il a communes auec elles, en a de plus eſleuées & de plus lumineuſes, comme ſont celles qui le portent naturellement à la connoiſſance de Dieu, des premiers Principes & autres ſemblables ; Et qu'enfin elles ſont tres-claires, tres-diſtinctes, & plus generales dans les Anges & dans les autres ſubſtances ſeparées.

Comment ces Images font la connoiſſance.

MAIS pour reuenir à celles des Animaux, tandis que l'Imagination ne les conſidere point, elles ne produiſent aucune connoiſſance pour les raiſons que nous auons dites cy-deuant; Et comme elle eſt indifferente à toutes, il faut qu'elle ſoit determinée à l'vne ou à l'autre, par quelque choſe qui ait rapport auec elle. D'ordinaire ce ſont les objets qui ſe preſentent aux Sens, qui produiſant leurs Images ſemblables à celles qui ſont cachées dans l'Ame, excitent l'Imagination à les conſiderer & à former ſes connoiſſances ſelon l'ordre qu'elles gardent entre elles. Car tout de meſme que lors que l'on a appris quelque art, il ne faut ſe reſſouuenir que d'vne des moindres particularitez qu'il y ait, pour remettre dans l'eſprit toutes les regles & toutes les notions qui s'en ſont conſeruées dans la memoire ; auſſi aprés que l'Imagination s'eſt appliquée à quelqu'vne de ces ſecretes Images, elle voit en ſuite toutes les autres qui ont connexion auec elles, & comme on ne peut tirer le premier anneau d'vne chaiſne, ſans faire ſuiure les autres, elle ne peut auoir connoiſſance de l'vne, quelle ne connoiſſe toutes celles qui ſont du meſme ordre & qui ſont enchaiſnées enſemble. Ainſi quand la faim a excité la Fourmy à

chercher

chercher durant l'Eſté dequoy ſe nourrir, venant à rencontrer des grains de bled, les Images qui ſont nées auec elle ſe réueillent à cette veuë, & la font comme ſouuenir qu'elle doit amaſſer ces grains, les porter en ſes petits reſeruoirs, & quand tout cela eſt fait, en ronger vn des bouts. Ce n'eſt pas peut-eſtre qu'elle penſe à l'Hyuer à venir, ny qu'elle ſçache que ce qu'elle ronge ſoit le germe qui corromproit ſa prouiſion s'il venoit à demeurer; parce que les Images qu'elle a, ne s'eſtendent pas plus loin que les actions qu'elle fait, & qu'il ſuffit pour ſa conſeruation qu'elle faſſe les choſes ſimplement, ſans ſçauoir toutes les raiſons pour leſquelles elle les fait ainſi. Il en eſt de meſme de l'Hirondelle quand elle veut baſtir ſon nid; la ſaiſon & la fermentation des humeurs l'incitant à faire ſes petits, toutes les eſpeces qui ſont deſtinées pour cette action ſe preſentent à ſon Imagination, & luy font connoiſtre qu'elle doit chercher de la bouë, l'appliquer de telle & telle ſorte, & faire aprés prouiſion de plumes pour les mettre au dedans de ſon nid; non pas peut-eſtre qu'elle ſçache que la bouë ſe deſſeichera & ſe rendra ſolide auec le temps, ny que telle figure ſoit plus commode à ſon deſſein qu'vne autre, ou que les plumes ſoient propres à conſeruer la chaleur de ſes œufs, & à faire repoſer plus mollement ſes petits; dautant qu'elle n'a pas plus de connoiſſance que ces Images naturelles luy en peuuent donner, & qu'elle agit comme vn homme qui auroit ſes ordres par eſcrit, qui fait ſimplement ce qui eſt couché dans ſes memoires, ſans penetrer plus auant dans le deſſein de celuy qui les luy a donnez.

En effet toutes les connoiſſances qui accompagnent l'Inſtinct, ſont des Connoiſſances practiques qui ſont deſtinées pour agir. Car la Brebis ne connoiſt pas le Loup pour arreſter là ſa connoiſſance ; mais elle le connoiſt comme vne mauuaiſe choſe qu'elle doit fuïr : Et la Fourmy ne connoiſt pas ſimplement le grain de bled, mais elle le connoiſt comme vne choſe qui luy eſt bonne, qu'elle doit porter dans ſon magazin, qu'elle doit ronger par le germe, & ainſi du reſte. L'Entendement meſme dans l'Inſtinct qu'il a pour les choſes diuines & pour les premieres veritez, n'eſt pas eſclairé d'vne connoiſſance ſpeculatiue ; mais il connoiſt Dieu pour le reſpecter & pour recourir à luy en ſes neceſſitez: & la lumiere qu'il a pour les premiers principes, n'eſt que pour les luy faire approuuer quand on les luy fait comprendre.

Les connoiſſances de l'Inſtinct ſont practiques.

Et c'eſt ſans doute pour cette raiſon que quelques-vns ont placé l'Inſtinct des Animaux dans la faculté Eſtimatiue, parce que c'eſt elle qui forme les connoiſſances practiques, qui juge ſi les choſes ſont bonnes ou mauuaiſes, s'il faut les pourſuiure ou les fuïr, qui en vn mot eſclaire & conduit immediatement l'Appetit. Mais quoy que cela ſoit vray quand on conſidere l'Inſtinct en exercice & en acte comme parle l'Eſchole, parce qu'il ſuppoſe vne connoiſſance actuelle, qui ne peut eſtre ailleurs que dans l'Eſtimatiue, neantmoins abſolument parlant, cela n'eſt pas veritable : puiſque l'Inſtinct eſt vne vertu qui eſt née auec l'Animal, qui n'agit pas touſjours, & qui procede de ces Images dont nous venons de parler. Or ces Images ne ſont en aucune partie de l'Ame qui ſoit connoiſſante,

L'Inſtinct n'eſt pas dans la faculté Eſtimatiue.

te, parce qu'il faudroit qu'elles produisissent touſiours la Connoiſſance, & partant l'Inſtinct ne peut eſtre dans la faculté Eſtimatiue.

Les Eſpeces naturelles ſont dans la memoire.

ON demandera peut-eſtre, quel eſt donc le lieu où la Nature a logé ces Images? Certainement il y a grande apparence, que c'eſt la Memoire qui n'eſt propre qu'à receuoir, qui ne produit de ſoy-meſme aucune connoiſſance, & qui conſerue les Images des choſes qui ſont entrées par les Sens. Car s'il eſt vray que toutes les Images d'vn meſme objet qui ſont ſemblables s'vniſſent enſemble, il faut que les Images qui viennent de dehors s'vniſſent auec celles qui ont eſté imprimées dans l'Ame, parce qu'elles ſont ſemblables, & qu'elles repreſentent vn meſme objet: Et partant, puiſque celles-là ſont dans la Memoire, il faut que celles-cy y ſoient auſſi.

Que la Raiſon ſe trouue auec l'Inſtinct.

VOILA ce que nous auions à dire de la nature de l'Inſtinct, & auec quoy ce me ſemble on peut reſoudre toutes les difficultez qui peuuent naiſtre ſur cette matiere. Il reſte maintenant à voir ſi le Diſcours ne contribuë rien à ſes actions, & ſi lors qu'vn animal fait quelque choſe par Inſtinct, c'eſt vne conſequence infaillible que la Raiſon n'y a aucune part.

Premiere raiſon.

Certainement ſi l'on conſidere que la pluſpart des Beſtes adjouſtent par l'inſtruction ou par la couſtume beaucoup de nouuelles connoiſſances à celles que la Nature leur a données, comme on peut juger par les Chiens & par les Oyſeaux que l'on dreſſe pour la chaſſe; par les Lievres & par les Cerfs, qui deuiennent plus

plus rusez par l'aage & aprés auoir esté souuent courus ; par les Rossignols qui chantent beaucoup mieux & qui ont plus de diuersité en leur ramage quand ils ont esté instruits par les autres ; & mesme par tout ce que les enfans & les hommes font par nature, où l'on peut apporter quelque regle & quelque changement : si, dis-je, on prend garde à toutes ces choses, on sera contraint d'auoüer que du moins en ces occasions le Discours se mesle auec l'Instinct, puisque l'instruction & la coustume s'y rencontrent, lesquelles suppoſent tousiours la Raison, comme nous auons monstré cy-deuant.

DAILLEVRS il y a beaucoup de circonstances dans les actions de l'Instinct, qui ne sont point exprimées dans ces Images naturelles qui leur ont esté données. Car l'Hirondelle n'a point d'Image qui l'assuiettisse à faire son nid en cet endroit plustost qu'en vn autre ; l'Abeille n'en a point aussi pour la ruche particuliere où elle trauaille ; non plus que tous les autres Animaux n'en peuuent auoir pour les lieux & pour les rencontres où ils trouuent des commoditez ou des obstacles à leurs desseins ; parce que ce sont des choses contingentes & fortuites, dont ils ne peuuent auoir de connoissance determinée ; Et neantmoins il est certain qu'ils en conseruent la memoire, & qu'ils ne manquent point à retourner à leurs domiciles ordinaires, & à euiter les lieux où ils ont receu quelque dommage. Or comme ce souuenir excite en eux le Desir & l'Esperance de posseder le mesme bien qu'ils ont eu auparauant, ou la crainte de retomber aux mesmes dangers qu'ils ont *Seconde raison.*

desia soufferts ; il faut de necessité qu'ils conferent les choses passées auec celles qui sont à venir, & qu'ils ayent alors la mesme necessité de raisonner qu'ils ont quand on les instruit, ou qu'on les accoustume à quoy que ce soit ; comme nous auons monstré. Et partant encore qu'il fust vray que les actions principales de l'Instinct se fissent sans discours, on peut dire neantmoins que la Raison se mesle tousiours auec luy, parce que les circonstances qui accompagnent ordinairement ces actions, demandent tousiours l'vsage de la raison.

Troisiéme raison. MAIS s'il est vray que tous les mouuemens de l'Appetit soient precedez par deux propositions, l'vne qui fait connoistre que telle chose est bonne, & l'autre, qu'on la peut faire ; & que l'Operation est la conclusion qui ferme & termine ces deux propositions ; il faut non seulement que les circonstances, mais encore que les actions principales de l'Instinct se fassent auec raisonnement. Car entre ces deux propositions & l'operation, il faut qu'il y ait encore le Iugement Practic, par lequel l'Imagination conclud qu'il faut faire telle chose : Or il est impossible que toutes ces propositions se lient ensemble sans discours, puisqu'elles ne se font point en mesme temps ; & que celle qui conclud qu'il faut faire telle chose, tire son euidence des deux autres, qui font connoistre qu'elle est bonne & faisable, sans lesquelles cette consequence seroit vaine & inutile. En effet il arriue souuent que les Chiens & les Oyseaux de chasse, quoy qu'ils voyent la proye, ne la poursuiuent pas ; parce qu'ils jugent qu'elle est trop esloignée, & qu'el-

qu'elle ne peut eſtre priſe: Quelquesfois meſme ils ſemblent douter, & ont apparemment de la peine à ſe reſoudre s'ils la doiuent pourſuiure ou non. Or il eſt certain qu'en ces rencontres, ils jugent que la choſe qu'ils voyent eſt bonne; mais parce qu'ils ne croyent pas la pouuoir prendre ils ne la pourſuiuent pas, la concluſion manquant par le defaut d'vne des propoſitions, comme il arriue dans tous les vrais ſyllogiſmes.

S'IL eſt vray enfin, que la connoiſſance que donnent ces Images naturelles, ſoit la cauſe des actions de l'Inſtinct, & que chaque Image ſoit vne propoſition & vne loy qui ordonne à l'Appetit de faire telle & telle action; d'où vient que l'Ame qui connoiſt ſouuent beaucoup de ces Images, parce qu'elle les trouue enchaiſnées enſemble, & qu'il luy eſt impoſſible d'en conſiderer l'vne, qu'elle ne voye quant & quant celle qui eſt attachée auec elle: d'où vient, dis-je, qu'elle ne fait pas en meſme temps les choſes qu'elle connoiſt en meſme temps, & qu'elle ne trauaille jamais à la ſeconde, qu'elle n'ait acheué la premiere, à laquelle ſouuent beaucoup de jours ſont employez? Certainement cela ne ſe peut conceuoir, ſi l'on ne ſe figure que l'Ame juge qu'il luy ſeroit inutile de faire ce que la ſeconde luy ordonne, ſi elle n'auoit auparauant fait ce que la premiere luy a preſcrit, & qu'elle gaſteroit ſon ouurage ſi elle vouloit anticiper le temps, & precipiter ſa beſogne. *Quatrieme raiſon.*

Ainſi quand la ſaiſon a diſpoſé l'Hirondelle à faire ſes petits, toutes les Images naturelles qui ſont deſtinées pour cet effet ſe preſentent

à ſon Imagination ; & comme elles ſont d'vn meſme ordre & qu'elles ſont liées enſemble, elle ne peut apprendre par elles qu'elle doit bâtir ſon nid, qu'elle ne ſçache quant & quant qu'elle doit pondre ſes œufs, qu'elle les doit faire eſclorre, &c. Qui eſt-ce donc qui l'oblige à faire ſon nid deuant que de pondre ſes œufs ; puiſque ces deux connoiſſances ſe preſentent enſemble ; & comment pourroit-elle employer vn ſi long-temps à executer la premiere ſans trauailler cependant à la ſeconde, ſi elle ne jugeoit qu'il luy ſeroit inutile de pondre, ſi elle n'auoit vn nid pour conſeruer ſes œufs ? Et il ne faut pas dire qu'elle eſt neceſſitée d'agir ſelon l'ordre que les Images ont entre elles, & que celle de baſtir ſon nid eſtant la premiere, elle eſt contrainte d'y trauailler auant que de s'appliquer à d'autres ouurages. Car ſi cela eſtoit ainſi, il faudroit que toutes les Hirondelles baſtiſſent leur nid, auant que de faire leurs œufs ; & neantmoins il eſt certain qu'il y en a beaucoup qui ſe ſeruent du nid que les autres, ou qu'elles meſmes ont fait les années precedentes. Il en eſt de meſme de la Fourmy, qui ne ronge pas les grains de bled quand elle les trouue deſia rongez par les autres. Et les Mouches à miel ne s'amuſent pas à faire les choſes qu'elles trouuent deſia faites, ou que d'autres ont charge de faire : Car il eſt certain qu'elles ſe diſtribuent entre elles diuers emplois, & quoy qu'elles ſoient auſſi ſçauantes les vnes que les autres, il y en a neantmoins qui ont ordre d'amaſſer le ſuc des fleurs, d'autres d'apporter l'eau & les gommes qui ſont neceſſaires à leur ouurage, d'autres enfin qui prennent ſoin de faire leurs cellules, & ainſi des autres charges de leur republique.

blique. Elles ne ſont donc pas neceſſitées d'agir, ſelon l'ordre des Images, autrement il faudroit qu'elles fiſſent toutes en meſme temps la meſme beſogne, & que celle qui auroit eſté faite autrefois par elles ou par d'autres les employaſt encore de nouueau, ſuiuant l'ordre des Images qu'elles en ont. Il reſte donc qu'elles connoiſſent ces choſes comme des moyens qui ſont neceſſaires pour les conduire où elles doiuent aller, & qu'elles agiſſent touſiours ſur ce principe qui conduit preſque toute la Nature; Que pour faire telle choſe, il faut que telle & telle ſe faſſe auparauant, & par conſequent que ſi celle-cy eſt faite, il n'eſt pas beſoin de la faire; mais qu'il faut trauailler aux autres qui ne le ſont pas, pour arriuer à la fin que la Nature inſpire à toutes les choſes qui agiſſent auec connoiſſance.

APRES tout, ſi les Animaux raiſonnent en d'autres actions, comme nous auons monſtré, pourquoy ne le feront-ils pas en celles de l'Inſtinct, puiſqu'il n'y a pas plus d'inconuenient aux vnes qu'aux autres, & qu'il leur eſt plus facile en celles-cy, où ils ſont aidez des Images naturelles qui expriment plus parfaitement les choſes, & qui ſont plus conſtantes & plus ſtables que celles que les Sens & la Memoire leur fourniſſent. Car il eſt certain que ces Images qui ſont nées auec l'animal ſeruent au meſme vſage que celles qui ſe conſeruent dans la Memoire aprés l'operation des Sens; & que les vnes & les autres ne ſont que les modelles & les exemplaires ſur leſquels au defaut des objets exterieurs l'Imagination forme ſes Phantoſmes & ſes connoiſ- *Derniere Raiſon.*

ſances. Et partant comme elle aſſemble ou diuiſe celles qu'elle garde dans la Memoire, qu'elle compare auec elles celles que les Sens luy preſentent, & qu'elle en tire des conſequences pour l'auenir, il faut auſſi que les autres luy ſeruent de matiere pour faire les meſmes actions; en vn mot, il faut qu'elles raiſonnent ſur elles puiſqu'elles raiſonnent ſur les autres.

Reſponſe aux objections.

L'INSTINCT n'eſt donc pas incompatible auec la Raiſon, au contraire il ne fait rien ſans elle, & il ſeroit inutile aux Beſtes ſi elle ne le ſecouroit en ſes actions. Car que ſeruiroit à l'Abeille l'art de faire le miel que la Nature luy a appris, ſi elle ne ſe ſouuenoit point de ſa ruche aprés qu'elle en eſt ſortie, & ſi elle ne ſçauoit qu'elle ne doit point faire les choſes où d'autres ſont employées, ou qu'elle a deſia faites elle-meſme? Or tout cela ſuppoſe la Raiſon, comme nous auons monſtré; Et partant ceux qui reconnoiſſent l'Inſtinct dans les Beſtes ſont auſſi contraints d'y reconnoiſtre la Raiſon; & s'ils veulent bien examiner la Nature de ces deux choſes, ils verront que les difficultez qui les arreſtent ne ſont pas conſiderables, & qu'elles ſont plus de tort à leur Raiſon qu'à celles des Animaux.

1 Objection, que les Beſtes n'ont point d'experience.

Car s'ils veulent ſe reſſouuenir que la ſource de l'Inſtinct eſt dans ces Images qui ont eſté empraintes en l'Ame des Beſtes au point de leur naiſſance, ils ne nous objecteront plus, Qu'elles ne peuuent raiſonner n'ayant pas l'inſtruction ny l'experience des choſes qui ſont neceſſaires pour former vn diſcours. Dautant que ces Images leur donnent les meſmes connoiſſances que les hommes peuuent tirer de

Reſponſe.

celles

celles dont ils ont chargé leur Memoire. Qu'importe pour le raiſonnement d'employer des connoiſſances naturelles ou acquiſes, d'en auoir de propres ou d'empruntées ? Et ſi la Nature a dés le commencement inſtruit les Beſtes de ce qu'elles doiuent fuïr ou deſirer, qu'eſt-il neceſſaire que l'experience ou l'inſtruction les leur vienne aprés enſeigner ?

ILS ne nous objecteront plus, dis-je, Que l'Inſtinct eſt contraire à la Raiſon, en ce que celle-cy, quelque excellente qu'elle ſoit dans les hommes, eſt touſiours incertaine & douteuſe, qu'elle eſt foible en ſes commencemens, & qu'elle ſe perfectionne par l'aage, par la pratique des choſes & par les aduis d'autruy. Au lieu que la conduite de l'Inſtinct eſt touſiours eſgale, certaine & inuariable ſans receuoir en la pluſpart des Animaux aucune diminution par le temps ou par l'oubly, ny aucun accroiſſement par l'exercice ou par de nouuelles connoiſſances. Car cette difference ne vient que de la diuerſité des Images qui ſeruent à l'vn & à l'autre. Si la Raiſon humaine en auoit de naturelles, de ſtables, & de parfaitement expreſſiues des objets, comme ſont celles qui ſeruent à l'Inſtinct, elle formeroit ſur elles des connoiſſances de meſme nature, & qui auroient pour ce regard les meſmes auantages qu'ont celles des Beſtes : Mais ne trauaillant que ſur des copies imparfaites & inconſtantes, il ne faut pas s'eſtonner ſi ſes ouurages ſe reſſentent du defaut de leurs exemplaires. Et certainement quand je conſidere ces deux ſortes d'Images, il me vient touſiours dans la penſée qu'on

2 Objection, que l'Inſtinct eſt contraire à la Raiſon.

Reſponſe.

doit comparer celles que la Nature imprime dans l'Ame, à ces Peintures qui ſe font à fraiſque, où les couleurs s'imbibent dans les murailles, & où les figures penetrent dans la ſubſtance des ſujets où elles ſont tracées : & que les autres ſont ſemblables à celles de deſtrempe, qui ne tiennent qu'à la ſuperficie, qui ſe gaſtent incontinant à l'air, & qu'il faut retoucher de temps en temps ſi on les veut conſeruer. Car les premieres ſont ſi auant dans l'Ame & ſont tellement vnies auec elle, qu'il eſt impoſſible de les en pouuoir détacher, & on peut dire qu'il faut que le baſtiment tombe auant que les portraits qu'elles forment ſe corrompent : mais celles qui s'acquierent par l'action des facultez connoiſſantes ſont ſi legeres & ſi ſuperficielles, qu'elles s'effacent à tous momens, & ont beſoin d'eſtre ſouuent retouchées pour repreſenter parfaitement leurs Originaux. Neantmoins de quelque nature qu'elles ſoient, elles peuuent ſeruir eſgalement à la Raiſon ; & il eſt indifferent à l'Ame pour former vn diſcours, d'employer celles qui ſont ſtables & permanentes, ou celles qui ſont inconſtantes & paſſageres. Voire meſme ſi la certitude eſt la guide ou la compagne du Raiſonnement, l'Ame doit bien mieux & plus facilement raiſonner ſur des connoiſſances aſſeurées, que ſur celles qui ſont incertaines. Aprés tout, l'Imperfection, l'Incertitude & l'Ineſgalité dont on accuſe la Raiſon humaine, ſont des defauts qui ne tombent pas ſur tous les Raiſonnemens qu'elle fait, puiſqu'il s'en trouue dans toutes les ſciences qui ſont tres-parfaits, tres-certains, & tres-ſolides.

ILS ne nous objecteront pas encore, Que si la Raison accompagne l'Instinct, elle sera plus noble & plus parfaite dans les Bestes que dans les Hommes, puisqu'elle est ordinairement incertaine & trompeuse en ceux-cy, & qu'elle est tousiours asseurée & fidelle en celles-là. Dautant que ce n'est pas là où consiste la veritable perfection de la Raison : C'est dans la multiplicité & dans l'estenduë de ses connoissances. Car soit que par le mot de Raison on entende la faculté qui raisonne, il est certain que si cette faculté a esté donnée aux Animaux pour connoistre les choses, celle-là doit estre plus noble & plus parfaite qui en peut connoistre dauantage. Or c'est vne verité qui n'est point contestée, que la Raison humaine juge de toutes choses, & que pouuant porter ses connoissances non seulement sur chacune en particulier, mais sur leurs vniuersalitez mesmes, ce doit estre vne puissance vniuerselle, indépendante de la matiere, & par consequent spirituelle : Au lieu que la connoissance des Bestes est reduite à vn certain petit nombre d'Images, qui ne representent que des choses particulieres & corporelles, & qui marquent vne puissance & vne nature extrémement bornée, comme nous auons dit cy-dessus. Que si par le mot de Raison on entend le Raisonnement, il est encore certain, que comme ce n'est autre chose qu'vn progrés que l'Ame fait d'vne connoissance à l'autre ; plus le progrés sera grand & plus il sera parfait : Or tous les progrés de la Raison humaine se font tousiours des choses particulieres aux vniuerselles, ou des vniuerselles aux particulieres : au contraire de l'Imagination qui ne va jamais que d'vne chose particuliere à vne particu-

3 *Objection, que la raison des Bestes seroit plus parfaite.*

Response.

ticuliere. De ſorte que le progrés d'vne choſe generale à vne particuliere, eſtant plus grand & plus eſtendu que celuy d'vne particuliere à vne particuliere, il eſt euident que le diſcours humain eſt plus noble & plus parfait que celuy des Beſtes. Il n'importe que celuy-cy ſoit plus fidelle & plus certain que l'autre, dautant que c'eſt vne perfection qui eſt purement accidentelle au Raiſonnement, puiſqu'vn argument topique, contient auſſi bien la nature & l'eſſence du Raiſonnement, que peut faire vn ſyllogiſme demonſtratif.

4. Objection, les Beſtes ne connoiſſent point la fin.

ENFIN ils ne nous objecteront plus, Que ſi l'Inſtinct eſtoit eſclairé de la Raiſon, pour petite qu'elle fuſt, les Beſtes ſçauroient pourquoy elles agiſſent, qu'elles connoiſtroient l'vtilité qu'elles peuuent tirer de leurs ouurages, & qu'elles s'en ſeruiroient en d'autres occaſions où ils leur ſeroient auſſi neceſſaires qu'en celles où l'Inſtinct les engage: eſtant vrayſemblable que ſi les oyſeaux ſçauoient pourquoy ils font leurs nids, ils ne s'en ſeruiroient pas ſeulement pour y pondre leurs œufs & pour conſeruer leurs petits, mais qu'ils en feroient pour eux-meſmes afin de ſe garantir du froid qui les incommode & qui les tuë bien ſouuent: De ſorte que n'en faiſant point pour eux-meſmes, c'eſt vne marque qu'ils n'en connoiſſent point la fin ny l'vtilité, & par conſequent qu'ils n'ont point de Raiſon. Car cette objection eſt vaine quand on ſçait que les connoiſſances de l'Inſtinct ſont bornées aux Images que la Nature a données à chaque Animal. Les oyſeaux connoiſſent l'vtilité qu'ils doiuent tirer de leur nid; mais cette connoiſſance eſt limitée à la conſeruation de

Reſponſe.

leurs

leurs œufs & de leurs petits; parce que les Images qui leur donnent cette connoiſſance ſont reſtraintes à cet vſage; & comme elles ne peuuent repreſenter les choſes que dans l'ordre où elles ſont, elles ne permettent pas que l'Ame s'eſcarte ailleurs, ny qu'elle s'applique à d'autres connoiſſances, qu'à celles qu'elles luy marquent. Mais quand cela ne ſeroit pas ainſi, quelle eſtrange façon de raiſonner eſt-ce, de dire que les oyſeaux ne ſçauent pas pourquoy ils font leurs nids, parce qu'ils ne ſçauent pas toutes les commoditez qu'ils en peuuent retirer? n'eſt-ce pas autant que ſi l'on vouloit prouuer qu'vn Architecte ne ſçait pas pourquoy il ſe ſert du compas & de la regle, parce qu'il ignore les autres vſages où l'on peut employer ces inſtrumens? C'eſt aſſez qu'ils connoiſſent la fin & l'vtilité principale à laquelle ils deſtinent leur nid, ſans qu'il ſoit neceſſaire qu'ils ſçachent toutes les autres qu'on s'y pourroit propoſer.

Or perſonne n'a encore douté qu'elles ne connuſſent la fin principale pour laquelle elles agiſſent. Car ceux meſme qui leur ont voulu oſter la Raiſon ne les ont pas priuées de cet auantage, & ont eſté contraints d'auoüer, que comme toutes les choſes tendent à leur fin, les inſenſibles s'y portoient ſans la connoiſtre; mais que les Beſtes en auoient la connoiſſance, quoy qu'elle ne fuſt pas ſi parfaite que celle des hommes. Et certainement elles connoiſſent ce qui leur eſt bon & vtile, & par conſequent elles ont connoiſſance de leur fin, puiſque le bien & la fin ſont en effet vne meſme choſe. Il eſt vray qu'elles ne les peuuent connoiſtre que ſous des raiſons particulieres, & qu'elles n'en forment jamais des notions

generales comme sont les hommes ; & c'est en quoy leur connoissance n'est pas si parfaite que la leur. Mais cela suffit pour dire qu'elles connoissent la fin où elles tendent, & par consequent qu'elles connoissent aussi les moyens qui sont necessaires pour y paruenir : Car il seroit inutile qu'elles connussent la fin si elles ignoroient ce qu'il faut faire pour l'obtenir. En effet on ne sçauroit douter que le Chien ne connoisse le Lievre comme la proye qu'il veut prendre, & quand il court aprés & qu'il employe tant d'efforts & tant de ruses pour l'attraper, il n'est pas vray-semblable qu'il ne sçache que ce sont les moyens dont il faut qu'il se serue pour arriuer à cette fin. Qui considerera mesme l'artifice dont vsent nos Linotes domestiques, quand on a suspendu leur boire & leur manger en de petits sceaux, & que lors qu'elles veulent les faire approcher, elles attirent la corde qui les tient suspendus, & arrestent auec le pied ce qu'elles en ont fait monter, pendant qu'elles continuent de leuer le reste auec le bec ; sera contraint sans doute de confesser qu'elles font tout cela auec connoissance, qu'elles sçauent les choses qui se doiuent faire les premieres ; en vn mot, qu'elles ordonnent les moyens qu'elles jugent necessaires pour obtenir la fin qu'elles se sont proposée. Pourquoy n'auroient-elles pas ce pouuoir puisqu'elles ont la Raison, à laquelle il appartient de mettre les choses en ordre, de les comparer ensemble, & de les destiner à tel vsage qui luy plaist ?

Ce sont là les difficultez que l'on fait sur le Raisonnement qui accompagne l'Instinct. Il y en a d'autres qui regardent la Raison des Bestes

Beſtes en general. Mais certes elles ſont ſi foibles & ſi faciles à reſoudre, que nous n'aurions pas voulu nous arreſter à les examiner, n'eſtoit qu'elles ſeruent à confirmer les veritez que nous auons propoſées, & qu'elles nous donnent occaſion de parler de certaines choſes qu'il eſt neceſſaire de ſçauoir.

Que les Beſtes ſe communiquent leurs penſées.

Car quand ils diſent, Que ſi les Beſtes raiſonnoient, elles raiſonneroient non ſeulement enſemble, mais encor auec les hommes; qu'elles parleroient les vnes aux autres; & que ſi elles eſtoient priuées de la parole, du moins elles s'imagineroient auſſi bien que les muëts, quelques ſignes & quelques geſtes ſignificatifs pour ſe faire entendre; Et que c'eſt vne marque certaine qu'elles n'ont point de raiſon puiſqu'elles ne peuuent faire aucune de ces choſes qui ſont les effets & les ſuites naturelles du Raiſonnement. Quand, dis-je, ils nous font cette objection, ils ne prennent pas garde qu'ils nous donnent des armes pour les combatre, & que ſi l'on vient à monſtrer que toutes ces actions ſont communes & ordinaires aux Beſtes, il faudra de neceſſité qu'ils confeſſent qu'elles ont de la Raiſon.

Or tout le monde eſt d'accord qu'elles ſe communiquent leurs penſées, & ſans conſulter les liures des Sçauans, chacun peut ſoy-meſme faire eſpreuue de cette verité. Car il faut eſtre extrémement ſtupide pour ne remarquer pas que toutes les Beſtes qui ont l'vſage de la voix s'en ſeruent pour faire connoiſtre leurs deſirs, & qu'elles ont des cris & des accens differens ſelon les diuers deſſeins que le Plaiſir ou la Douleur, l'Eſperance ou la Crainte leur inſpirent. Ne s'entr'appellent-elles pas quand

quand elles ſont en amour, quand elles ont beſoin de ſecours, quand elles ont trouué quelque paſture dont elles peuuent faire part aux autres? Car il eſt certain que ſi vn moineau peut entrer en quelque lieu où il y ait beaucoup de grain, il y fera venir tous les autres; & que le Loup ayant trouué quelque charongne y appelle ſes compagnons. L'on dit meſme que l'vn & l'autre diuerſifie ſa voix ſelon la nature de la choſe qu'il a rencontrée, & que celuy-là marque par vn accent particulier ſi c'eſt du bled, de l'orge, ou du millet qu'il a trouué; & que celuy-cy a des hurlemens differens quand c'eſt la charongne d'vn Cheual, ou quand c'eſt celle d'vn Aſne. Mais ſans examiner la verité d'vne obſeruation ſi curieuſe, peut-on conſiderer vn Chien enfermé en quelque lieu faire d'abord tant de longs gemiſſemens; les changer aprés en abbois redoublez, & enfin hurler à perte d'haleine, ſans ſe figurer qu'il veut faire paroiſtre par ces cris differens les diuerſes paſſions que ſa captiuité luy cauſe? Et qui verra les Pouſſins s'enfuïr & ſe cacher au moment qu'ils entendent vn certain cry que fait la Poule; reuenir aprés ſous ſes aiſles, quand elle en a fait vn autre; la ſuiure & courir à la paſture à meſure qu'elle diuerſifie ſa voix; jugera ſans doute qu'il y a communication de penſées entre eux, & quelque ſorte de langage par lequel ils ſe font entendre les vns les autres. Et certainement qui auroit bien obſerué celuy de tous les oyſeaux, n'auroit pas peine à croire que Tireſias, Melampus, & Apollonius l'ont autresfois entendu, que qui s'y voudroit maintenant appliquer le pourroit encore apprendre, & qu'il eſt meſme facile en l'imitant de s'entretenir auec eux, puiſqu'on

le fait en quelque ſorte tous les jours, quand on les prend à la pipée, & qu'on les fait venir où l'on veut en contrefaiſant leur chant & leurs accens.

Mais ce n'eſt pas ſeulement auec la voix que les Beſtes font entendre leurs conceptions: le regard, la mine, & le geſte leur ſeruent encor au meſme deſſein. Elles connoiſſent dans les yeux les vnes des autres les paſſions qu'elles ont, & vn Chien verra dans le front d'vn Dogue, s'il peut en ſeureté s'approcher de luy, & s'il eſt en humeur de ſe joüer: Ne menace-t-il pas quand il monſtre les dents, quand il fait heriſſer ſon poil, & quand il regarde de trauers celuy qui l'attaque? Enfin tous ces ſaults & ces poſtures careſſantes, tous ces mouuemens flatteurs de queuë & d'oreilles qu'il fait en abordant ſon Maiſtre, ne ſont-ce pas des ſignes & des geſtes bien ſignificatifs de l'enuie qu'il a de luy plaire?

Or ſi les Beſtes ſe communiquent leurs penſées, il faut de neceſſité qu'elles s'entretiennent l'vne l'autre, & meſme qu'elles raiſonnent enſemble, s'il eſt vray que leur Imagination raiſonne, & que le diſcours entre dans leurs penſées, comme nous auons monſtré. Et quand nous n'aurions point apporté de preuues de cette verité, on ne ſçauroit conceuoir qu'elles faſſent connoiſtre leurs intentions pour ſe donner ou pour ſe demander ſecours les vnes aux autres, ſans croire qu'elles forment vn Raiſonnement parfait. Car il y a tant de diuers jugemens à faire en ces rencontres, tant de conſequences à tirer, tant de progrés que l'Ame fait des cauſes à leurs effets, des ſignes aux choſes ſignifiées, & des biens ou des maux preſens à ceux qui ſont paſſez & à ve-

à venir, qu'il eſt impoſſible qu'on n'y trouue la forme & la liaiſon du diſcours. Ie voudrois bien demander à nos Aduerſaires, ſi quand vne Poule ayant trouué quelques grains appelle ſes Pouſſins pour leur en faire part, quand ils viennent à elle, qu'ils cacquetent enſemble, & qu'aprés elle ne fait que beequeter les grains, & les leur laiſſe ſans les vouloir manger: Ie voudrois bien, dis-je, leur demander s'ils ne reconnoiſſent aucun diſcours en tout ce procedé, & s'ils ne croyent pas qu'elle appelle ſes Pouſſins à deſſein de les faire venir, de leur monſtrer la paſture, & de les nourrir; & qu'eux-meſmes entendent la voix qui les ſemond, qu'ils comprennent la choſe qui leur eſt ſignifiée par elle, & qu'ils eſperent de trouuer le bien qu'elle leur a annoncé. Tout cela ſe peut-il faire ſans diſcours? & vn homme qui feroit de ſemblables choſes ne ſeroit-il pas eſtimé raiſonnable?

Ils diront ſans doute que cela peut eſtre veritable dans les Animaux les plus parfaits, auſquels vray-ſemblablement la Nature a donné la voix pour ſe communiquer leurs penſées; mais que ſi elle en a priué les autres, c'eſt vne marque qu'ils n'auoient pas beſoin de cette communication, & que par conſequent ils n'ont point de raiſon, puiſqu'ils ne peuuent s'entretenir ny raiſonner enſemble. Nous auoüons bien qu'il y en a beaucoup qui ſont muëts & qui ne peuuent ſe faire entendre par la voix: Mais ſi la Nature n'a pû la leur donner parce qu'ils ne deuoient point reſpirer, elle les a recompenſez en d'autres choſes qui peuuent ſuppleer à ce manquement. La pluſpart des inſectes, & quelques poiſſons meſme n'ont-ils pas vn ſon particulier qu'ils forment exte-

exterieurement en remuant quelques parties de leurs corps, par lequel ils font paroiſtre les Paſſions dont ils ſont agitez ? Quand les Cigales chantent pendant le beau temps, ne teſmoignent-elles pas le plaiſir qu'elles en reçoiuent ? quand les Abeilles bourdonnent extraordinairement dans leurs ruches, n'eſt-ce pas vne marque de la diuiſion qui ſe met parmy elles; & ce ſon bruyant qu'elles font eſtant arreſtées, n'eſt-ce pas vn ſigne euident de leur colere ?

Dailleurs, qui leur a dit que tous ces animaux ne ſe font pas entendre par le geſte & par le mouuement ? Ne connoiſſent-ils pas quand ils ſe doiuent apparier, quand les autres ont beſoin de leur ſecours, quand vn ennemy eſt en eſtat de les attaquer ? Certainement aprés l'exemple que nous auons des autres animaux, qui employent les meſmes moyens pour deſcouurir leurs intentions; il faut eſtre bien hardy pour dire que ceux-cy ne s'en ſeruent pas pour le meſme deſſein. Et quoy ? nous ignorons la pluſpart de ceux qui ſont ordinaires non ſeulement aux Beſtes qui viuent auec nous, mais encor aux Hommes, dont il n'y a guere qui n'ait quelque ſigne particulier pour ſe faire entendre, & qu'il eſt impoſſible de deuiner qu'aprés vne longue habitude; & nous oſerions aſſeurer que les Animaux dont la nature & la vie eſt ſi eſloignée de la noſtre, n'en ont point du tout? Non, non, la pluſpart viuant enſemble, & quelques-vns meſme gardant quelque forme de police & de Republique, comme les Fourmis, il faut qu'ils ayent communication de deſſeins, puiſque c'eſt le ſeul lien qui arreſte & qui conſerue toutes les ſocietez.

Aprés

Aprés tout, quand il ſeroit vray que les Beſtes fiſſent toutes leurs actions par la ſeule conduite de l'Inſtinct, ſans ſe communiquer leurs penſées, quelle neceſſité y auroit-il qu'il falluſt pour cela qu'elles ne raiſonnaſſent point ? Ne peuuent-elles pas raiſonner en elles-meſmes, & vn homme qui ſeroit tout ſeul, ou qui ſeroit priué de l'vſage des organes par leſquels il ſe peut faire entendre, ſeroit-il pour cela priué de la Raiſon ? Mais c'eſt trop s'arreſter à vne obiection ſi vaine ; examinons-en vne autre qui ne l'eſt pas moins, & qui leur ſemble pourtant bien forte & bien conuaincante.

Les Beſtes ne deliberent point.

Car ils croyent que ſi les Beſtes eſtoient capables de raiſon, elles auroient auſſi le pouuoir de deliberer, & qu'en conſequence il faudroit qu'elles fuſſent libres, indeterminées, & partant doüées d'vne faculté vniuerſelle, qui preſuppoſe touſiours vne nature indépendante de la matiere. Mais nous reſpondons en vn mot, que toutes ces dernieres conſequences ſeroient veritables, ſi la premiere d'où elles ſont tirées n'eſtoit point fauſſe. Car il eſt certain qu'il n'eſt point neceſſaire que pour raiſonner il faille deliberer, puiſqu'on employe tres-ſouuent la Raiſon & le diſcours où il n'y a aucun lieu pour la deliberation, dautant qu'on ne peut deliberer que lors qu'il ſe trouue pluſieurs moyens pour arriuer à quelque fin, & qu'on eſt dans la liberté de choiſir celuy que l'on veut. Il n'y a donc point de neceſſité que les Beſtes deliberent, parce qu'outre qu'elles n'ont le plus ſouuent qu'vne voye pour paruenir à leur but, comme eſt celle que l'Inſtinct leur enſeigne ; il eſt certain que lors qu'el-

qu'elles rencontrent plusieurs moyens, elles se determinent d'abord à celuy qui se presente ou le premier ou le plus efficace, & qu'elles n'ont point la liberté du choix, n'ayant point de faculté indifferente & vniuerselle, mais tout à fait limitée & determinée, comme nous auons dit tant de fois.

Comment la Raison est la difference de l'Homme.

Enfin ils ne peuuent comprendre qu'on puisse donner la Raison aux Bestes sans ruiner vne des plus anciennes maximes de la Philosophie, qui definit l'Homme vn Animal raisonnable, & qui met la Raison pour la difference essencielle qui le distingue de tous les autres Animaux.

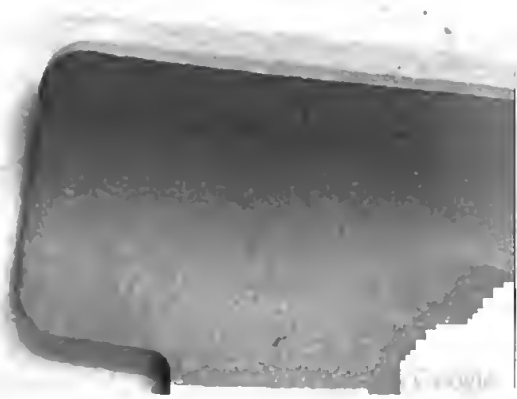
Mais outre que ce n'est pas vne chose qui soit encore bien decidée, Que la Raison soit la derniere difference de l'Homme; tous les Philosophes qui ont esté deuant Socrate ne l'ayant point fait entrer en sa definition; Platon l'ayant reconnuë dans l'Ame du monde & dans celle des Demons; & la pluspart de nos Theologiens mesme confessant que les Anges raisonnent dans les choses conjecturales & dont ils n'ont pas vne parfaite connoissance: On peut dire que ce n'est pas la Raison en general qui fait la derniere difference de l'Homme, mais telle espece de Raison: car comme nous auons dit cy-dessus, il y en a vne particuliere qui vient d'vn Principe materiel & determiné, & l'autre vniuerselle qui procede d'vne nature indifferente, libre & spirituelle; celle-là est commune à tous les Animaux; celle-cy propre & particuliere à l'Homme; Et parce qu'elle est plus noble & plus parfaite que l'autre, il ne faut pas s'estonner si à l'exemple de beaucoup d'autres especes elle s'est conseruée le nom de tout

tout le genre, & ſi elle a paſſé auec ce priuilege dans la definition de l'Homme. Auſſi faut-il conſiderer icy que ce mot de Raiſon, ſoit qu'il ſignifie la faculté ou l'action de Raiſonner, ne peut marquer la difference eſſencielle de l'Homme, parce que l'vne & l'autre ſont de purs accidens, & que la difference de l'Homme doit eſtre vne ſubſtance. Mais comme dans l'ignorance où nous ſommes des dernieres differences des choſes, nous nous ſeruons des proprietez & des puiſſances qui ſont les plus proches de leur eſſence pour deſigner leur nature; la Philoſophie qui n'eſt pas icy plus eſclairée qu'ailleurs, a employé la faculté de Raiſonner pour marquer la difference eſſencielle de l'Homme. Mais il faut que cette puiſſance ſoit vniverſelle pour juſtement marquer l'ordre de Nature qui le diſtingue de tous les Animaux, ſçauoir eſt la ſpiritualité. Ainſi ce n'eſt pas proprement la Raiſon qui deſigne la difference de l'Homme, mais l'vniuerſalité de Raiſon; laquelle, comme nous auons dit, dépend d'vn principe indifferent libre & ſpirituel.

Aprés cela nous deuons à mon aduis conclure qu'il n'y a point d'inconuenient à croire que *les Beſtes raiſonnent* de la façon que nous auons dit; & qu'elles ont vn veritable Raiſonnement, quoyqu'il ſoit beaucoup moins parfait que celuy des Hommes. Nous pouuons meſme dire qu'il y a quelque temerité à ſouſtenir le contraire, ſoit parce que dans l'ignorance où nous ſommes, il ne nous eſt pas permis de decider ſi abſolument vne queſtion où la Grandeur & la Bonté de Dieu ſont intereſſées; ſoit parce que la choſe eſtant poſſible, comme nous auons monſtré par ce diſ-

cours,

ours, s'il eſt vray qu'elle ſoit en effet, ce ſera l'offenſer que de vouloir ſupprimer vne ſi glorieuſe marque de ſa Puiſſance & de ſa Sageſſe, & de vouloir obſcurcir vne lumiere qu'il a reſpanduë en tous les Animaux, & qu'il a enduë ſi eſclatante à nos yeux, que ce nous doit eſtre vne eternelle matiere d'admiration & de loüanges.

FIN.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE